RB257849

Presented to the

LIBRARIES *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

Professor

Ralph G. Stanton

LES

LUSIADES

POËME EN DIX CHANTS

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

LES LUSIADES

OU

LES PORTUGAIS

POËME EN DIX CHANTS,

PAR CAMOENS;

Traduction de J. B. J. MILLIÉ, revue, corrigée et annotée

PAR M. DUBEUX

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Précédées d'une Notice sur la vie et les ouvrages de CAMOENS

PAR M. CHARLES MAGNIN

MEMBRE DE L'INSTITUT.

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1862

VIE

DE

LUIZ DE CAMOENS

Agora toma a espada, agora a penna.
Il prend tantôt l'épée et tantôt la plume
CAMOENS [1].

On s'est proposé deux objets en esquissant cette vie d'un poëte illustre. On a voulu, d'abord, tâcher d'éclaircir divers problèmes biographiques. En effet, quoique la vie de Camoens ait été plusieurs fois écrite, elle ne l'a pas encore été d'une manière complétement satisfaisante. Pour ne parler ici que de ses derniers biographes [2], Dom Jose Maria de Souza Botelho et John Adamson ont fait paraître, il y a douze ou quinze ans, l'un en portugais, l'autre en anglais, deux bons ouvrages sur ce grand homme ; mais, depuis leurs publications, de nouvelles recherches ont été faites. Il a été imprimé, notamment dans le recueil de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, un savant mémoire [3] de M. Francisco Alexandre Lobo, qui, bien que rédigé dans un système trop évident de malveillance et de réaction contre Camoens, contient néanmoins des aperçus ingénieux, des documents utiles et un certain nombre de faits inédits. On a donc pensé qu'il y avait lieu d'écrire une nouvelle notice sur Camoens, en profitant des travaux récents, en recourant diligemment aux sources anciennes [4], et surtout en interrogeant les œuvres mêmes du poëte.

1 Sonnet 192, adressé à Estacio de Faria, brave soldat et poëte distingué, l'un des ancêtres de Manoel de Faria e Souza, le célèbre biographe et commentateur de Camoens.

2 Écrit en 1832.

3 *Historia e Memorias da Academia real das sciencias de Lisboa*, t. VII, 1821. *Memoria historica e critica á cerca de Luiz de Camoens*, p. 158.

4 Pour la connaissance des sources anciennes, on peut voir, à la fin de cette notice, la liste raisonnée des principaux historiens de Camoens.

Outre ce but de curiosité érudite, on s'en est proposé un second de pure fantaisie. On a désiré montrer ce qu'était la vie d'un homme de lettres en Portugal pendant le beau siècle de ce petit et prodigieux royaume.

Rien ne diffère autant, d'un siècle à l'autre et de peuple à peuple, que ce qu'on appelle la vie d'homme de lettres. Aujourd'hui, en France, un homme de lettres est un homme de plaisirs et d'affaires, qui, s'il n'a pas trop d'ambition, cherche à devenir chef de division dans un ministère, ou directeur d'un établissement public. Le titre d'homme de lettres est un écriteau de disponibilité administrative. Dans le dix-huitième siècle, la vie des gens de lettres était une vie à la fois casanière et sensuelle, partagée tout entière entre l'Académie, l'Opéra, les salons de la finance et le café Procope. Dans le siècle de Louis XIV, c'était quelque chose de plus grave, de plus rangé, de plus frugal, et qui avait hérité de Port-Royal quelque chose des habitudes claustrales. Si nous remontons au delà, l'aspect est encore plus sévère ; l'imagination se représente le savant des quinzième et seizième siècles sous les traits du *philosophe en méditation* peint par Rembrandt. Dans ce lointain, l'homme de lettres est un être nécessairement vieux, podagre, portant manteau, calotte et besicles, et toujours cloué dans un grand fauteuil noir. Un fauteuil, en effet, c'est bien là ce qui s'associe le plus naturellement dans notre esprit à l'idée d'homme de lettres : un fauteuil d'étude, un fauteuil d'académie, un fauteuil de chef de division. Oui, un fauteuil; ce mot dit tout : repos, veilles, vie courbée et inactive, résidence à Paris, que sais-je? absence ou suspension de toutes facultés locomotives. Le peuple qui, chez nous, joint si souvent l'image grotesque à la pensée, a traduit l'idée d'*homme de lettres* par le mot pittoresque et grossier de cul de plomb.

Cette définition populaire, assez généralement exacte en France, serait une étrange contre-vérité, si on l'appliquait toujours et partout. Il s'est rencontré en Europe une petite nation, chez qui l'idée d'homme de lettres a répondu longtemps à celle de voyages, de guerres, de captivités chez les Maures, de naufrages au Brésil, d'exils aux Moluques. Il ne se trouva peut-être pas chez elle, durant la belle pé-

riode de son histoire, un seul poëte qui n'ait fait ses deux ou trois mille lieues sur mer, combattu en Afrique, en Amérique ou dans l'Inde. Cette nation eut une littérature, et pas de littérateurs de profession ; elle eut de beaux ouvrages, et pas de gens de lettres ; de grands poëtes, et rien qui ressemblât à une classe à part, sédentaire, inactive, payée et patentée uniquement pour écrire.

Et les choses n'étaient ainsi ni par choix, ni par système : c'était par nécessité. Personne n'avait alors en Portugal le temps de demeurer tranquille dans un cabinet d'étude et de ne vaquer qu'à une seule besogne. L'État était emporté au dehors par un mouvement si précipité ; il était entraîné dans un courant de conquêtes et de grandeur si rapide, que, comme sur le pont d'un navire qui veut forcer ses voiles, tous les bras étaient nécessaires à la manœuvre.

Pour nous, vieille nation continentale, presque sans colonies, sans goût pour la mer, sans amour des contrées lointaines, peuple depuis longtemps assis, puissant par le sol, par la population, par l'industrie, qui vivons clos, chez nous ou dans le voisinage, devers le Rhin ou les Alpes, nous pouvons à peine comprendre ce qu'il a fallu d'efforts, de contention, d'activité, de sacrifices, de dépense de forces individuelles, pour qu'à un moment donné, un petit peuple de hardis marins, comme celui de Portugal, ait pu fonder des capitales à deux mille lieues de ses foyers, et conserver, pendant près d'un siècle, un empire qui fut un moment plus vaste que l'empire romain. La gloire de ce petit coin de terre, prédestiné par sa position géographique à la découverte de l'Océan et des mers de l'Inde, est de n'avoir pas failli à sa mission ; d'avoir, avec d'aussi faibles ressources que les siennes, changé les voies du commerce, reculé les bornes de la civilisation et du christianisme, transporté l'Europe dans l'Amérique et dans l'Inde : météore inouï de puissance et de gloire, aussi merveilleux, aussi brillant, aussi passager que celui qui a tant illustré un autre petit coin du globe appelé *la Grèce.*

Et puis, pour qu'un royaume ait des gens de lettres, il lui faut de l'argent pour les pensionner. Le Portugal, qui épuisait son épargne en flottes, en armées, en construc-

tions d'arsenaux et de citadelles, ne pouvait ouvrir dans son budget un chapitre d'encouragement pour les lettres et les arts. Bientôt même le royaume, appauvri par les conquêtes, obéré par la victoire, n'eut plus de quoi suffire aux besoins de ses armées : l'État finit par ne pouvoir plus nourrir ceux qui l'avaient le mieux servi. Camoens mourut à l'hôpital, ou à peu près ; mais ce ne fut pas à titre de poëte ; ce ne fut pas, comme Gilbert et Malfilâtre, en face d'autres écrivains largement rentés : ce fut comme un vétéran dont la solde manque, ou dont la pension de retraite est suspendue. Il mourut, après les revers de sa patrie, comme beaucoup de ses compagnons d'armes ; comme mouraient alors les amiraux et les vice-rois eux-mêmes, qui n'avaient pas toujours (témoin Dom Joâo de Castro) de quoi acheter une poule dans leur dernière maladie.

Je ne prétends pas que cette vie de privations, de voyages, de périls, soit précisément le régime le plus favorable au développement poétique et à la production du beau ; je repousse, avec M. de Châteaubriand [1], le sophisme cruel qui fait du malheur une des conditions du génie ; je me borne à signaler un fait. Le Portugal, au milieu de cette tourmente de gloire, eut une admirable littérature : depuis lors, ce pays a possédé des versificateurs; mais il n'a plus compté ni poëtes ni grands écrivains, et il est douteux qu'il en retrouve.

En cherchant à montrer la différence qui sépare la vie aventureuse et active des écrivains portugais, notamment celle de Camoens, de la vie monotone et en quelque sorte cloîtrée de la plupart de nos gens de lettres, je ne prétends pas élever par là les œuvres des uns, ni déprimer celles des autres. Je ne crois pas les élégies ni les cançoes de Camoens plus touchantes, parce qu'elles sont datées d'Afrique, de la Chine ou de l'Inde ; je n'estime pas *Polyeucte* ou *Cinna* moins admirables, parce que le grand Corneille n'a guère fait de pérégrinations plus longues que le voyage

[1] Voyez le *Génie du Christianisme*, 2e partie, liv. I, ch. 4. — La vie agitée et les longs exils de l'auteur des *Natchez* et des *Martyrs* semblent un éclatant démenti à ce que nous venons de dire de nos littérateurs paralytiques; mais cet exemple, et d'autres plus récents, sont de rares et glorieuses exceptions qui confirment la règle.

de Paris à Rouen. Je ne conseille à aucun de nos jeunes poëtes de louer un cabinet d'étude à Macao; mais je crois que, si les ouvrages écrits au milieu des traverses et au feu des périls ne sont pas plus beaux, les vies de leurs auteurs sont plus belles. Indépendamment de la variété des aventures, on y trouve plus d'enseignements. J'admire et j'honore, comme je le dois, La Fontaine et Racine, mais j'honore et j'admire encore plus, comme hommes, Cervantès et Camoens. Une histoire littéraire du Portugal serait, à mérite de rédaction égal, un meilleur et plus beau livre qu'une histoire littéraire de notre dix-septième ou dix-huitième siècle. C'est une chose vraiment bonne et sainte que la lecture de ces vies d'épreuves, que ces *passions* douloureuses des hommes de génie. Je ne sache rien de plus capable de retremper le cœur. C'est pour cela que dans ce temps de souffrances oisives, de peines factices ou frivoles, de molles contrariétés et de petites douleurs, j'ai cru bon d'écrire l'étude suivante sur la vie de Luiz de Camoens.

Si nous remontons aux temps héroïques et fabuleux de la famille de Camoens, nous trouvons, avant la fin du dixième siècle, ses ancêtres établis en Galice, où ils possédèrent plus tard dix-sept paroisses [1]. On fait dériver leur nom patronymique d'un château situé près du promontoire de Nérée, aujourd'hui le cap Finistère, et appelé *Caamanos*, *Camões* ou *Cadmon*; château si ancien, qu'il est mentionné dans la chronique de Saint-Maxime. D'autres préfèrent une étymologie plus merveilleuse : ils disent que les Camoens tirent leur nom d'un oiseau nommé *Camão* [2], qui mourait, comme le *Porphyrion* des anciens [3], aussitôt qu'il se commettait dans le logis de ses maîtres la plus légère infraction à la fidélité conjugale. Pendant plusieurs siècles, toute maison bien réglée dans la Péninsule eut son Camão : mais, enfin, dans ce pays comme ailleurs, l'espèce

[1] João Salgado de Araujo, *Casas de Galicia*, p. 21, ms.

[2] On donne aujourd'hui ce nom à l'oiseau appelé *Martin-Pêcheur*.

[3] Alciat (*Embl.* 47) parle, comme il suit, du Porphyrion :

Porphyrio domini si incestet in ædibus uxor
Despondetque animum præque dolore perit.
Abdita in arcanis naturæ est causa : sit index
Sinceræ hæc volucris casta pudicitiæ.

s'en est peu à peu éteinte. Une dame de la maison de Cadmon, en butte aux mauvais propos, en appela, dit-on, à ce singulier juge. L'honneur de la dame fut rétabli; et, par reconnaissance, le mari voulut garder le nom de Camâo. On peut lire des *redondilhas* où Camoens parle de cet oiseau merveilleux [1], mais sans aucune allusion à sa famille.

Une querelle qui s'éleva entre les Camoens et les Castera, et qui coûta la vie à un de ceux-ci, contraignit Vasco Pires de Caamanos [2], trisaïeul de Camoens, d'abandonner la Galice en 1370, et de se retirer en Portugal. Le roi Dom Fernando le combla de biens et d'honneurs. On peut lire dans Duarte Nunes de Leâo [3] la liste de tous ses titres et seigneuries. Mais, après la mort de ce prince, arrivée en 1383, Vasco Pires ayant, par reconnaissance pour le roi Dom Fernando, suivi le parti de sa veuve et de sa fille, Dona Leonor et Dona Béatrix, contre Dom Joâo Ier, de Portugal [4], combattit sous le drapeau de Castille à la bataille d'Aljubarrota, fut fait prisonnier et perdit presque tous ses domaines, sauf celui d'Evora, que ses descendants ont érigé en un fief appelé par le peuple *Camoeyra* [5].

Sarmiento [6] a découvert une lettre du marquis de Santillana, où ce Vasco Pires, ancêtre de Camoens, est cité parmi les poëtes les plus renommés du quatorzième siècle. La grand'mère du marquis de Santillana, Dona Mencia de Cisneros, possédait des vers de lui dans un ancien Cancionero manuscrit dont nous savons le contenu par la lettre du marquis, mais qui malheureusement ne nous est pas parvenu.

C'est de Dom Joâo Vaz, second fils de Vasco Pires, que descend notre Camoens. Ce Joâo Vaz porta le titre, alors

1 Voyez *Carta a huma dama*, t. IV, p. 192, édition de Paris, 1815.

2 Voyez *Cron. de Dom Joâo*, t. I, p. 258. — Ce nom se contracta en Portugal en celui de Camôes.

3 Page 237, édit. de 1774.

4 Ce souvenir devait être bien amer au cœur portugais de Luiz de Camoens.

5 C'est de ce fief ou château de Camôes en Galice, qu'est venu le nom des fruits nommés *Camoeses*, sorte de pommes très-communes dans la Péninsule. — Les descendants dont il est ici question sont ceux de la branche aînée. Notre poëte, qui sortait d'une branche cadette, n'eut jamais aucun droit sur ces domaines.

6 *Memoria para la historia de la poesia y poetas espanoles.*

très-illustre, de *vassal* de Dom Afonso V. Il servit bien ce prince en Afrique et en Castille, de 1438 à 1481. Il habitait Coimbre, où il exerça plusieurs grandes charges et où il a un magnifique mausolée dans le cloître de la cathédrale ; mais, longtemps avant 1624, le cintre de cette chapelle était muré, dit Manoel de Faria Severim, parce qu'il n'y avait plus personne de cette branche des Camoens pour en prendre soin.

On ne sait rien d'Antonio Vaz de Camoens, si ce n'est qu'il épousa Guiomar da Gama, parente de l'illustre Vasco da Gama, et qu'il eut pour fils Simâo Vaz. Celui-ci prit pour femme Anna de Sà e Macedo, d'une famille noble de Santarem, et fut le père du *prince des poëtes de son temps*, de Luiz de Camoens.

Lisbonne, Coimbre et Santarem se disputent l'honneur de l'avoir vu naître [1]. Les plus fortes présomptions sont pour Lisbonne. Deux contemporains de Camoens, Pedro de Mariz et le licencié Manoel Correa [2], nous apprennent que son père était né dans cette ville, et nous savons qu'il l'habitait encore en 1550. Si nous cherchons des preuves dans les vers du poëte, nous trouvons qu'il appelle à tout instant le Tage, *meu Tejo*, et les Nymphes de ce fleuve, *Nymfas minhas*, expressions caressantes et filiales, qu'il n'a jamais employées pour d'autres fleuves, même pour le Mondego. Enfin, lorsque, banni de Lisbonne, il fut obligé de se retirer à Santarem, il se compara, dans sa troisième élégie (*O Sulmonense Ovidio desterrado*), à Ovide exilé de sa patrie. Il ne semble pas qu'il pût reconnaître plus formellement Lisbonne pour sa ville natale.

Il ne s'est pas élevé moins de controverses sur l'année de sa naissance. Le docteur Manoel de Faria Severim [3], son plus ancien biographe après Pedro de Mariz, le fait naître

1 On a fait valoir en faveur d'Alemquer, village à huit lieues de Lisbonne, les deux vers suivants de Camoens :

Criou-me Portugal, na verde e cara
Patria minha Alemquer ;

mais ce n'est qu'une méprise : la suite de ce sonnet prouve que c'est ici l'épitaphe d'un soldat mort dans l'Inde.

2 Voyez, à la suite de cette notice, la liste raisonnée des principaux historiens de Camoens.

3 Voyez la même liste.

sous le règne de Dom Manoel, en 1517, et Manoel de Faria e Souza (dans sa seconde vie) en 1524. La preuve apportée par Faria e Souza est un extrait des registres de la maison des Indes de Lisbonne, pour l'année 1550. Cette pièce est ainsi conçue :

« Luiz de Camoens, fils de Simão Vaz et de Anna de Sà, « demeurant à Lisbonne en la Mouraria (quartier des Mau- « res), écuyer, âgé de vingt-cinq ans, de barbe rousse, a « donné son père pour répondant. Il part sur le vaisseau le « *São Pedro dos Burgalezes*, sur lequel le vice-roi Dom « Afonso de Noronha se rend aux Indes. »

Si, comme le dit cet acte, Camoens était âgé de vingt-cinq ans en 1550, il est né en 1525 ou 1524.

Cependant, comme malgré cette preuve, qui semble péremptoire, l'opinion de Severim a été suivie dans ces derniers temps, notamment par madame de Staël [1], il faut examiner sur quel fondement elle repose. Severim ne cite d'autre autorité que celle de Manoel Correa, qui fut l'ami, le biographe et comme le Brossette de Camoens. Or, Correa, au lieu indiqué, ne parle ni de l'année 1517, ni d'aucune autre date. En y regardant même de plus près, on trouve dans Correa l'opinion adverse. Il note sur la stance 9 du dixième chant des *Lusiades*, que Camoens avait quarante ans et plus quand il l'écrivit, et plus loin, sur la stance 119, que le chant dix fut composé en 1570. Or, si Camoens était né en 1517, il aurait eu non pas quarante ans, mais cinquante ans et plus en 1570. Enfin, Severim lui-même ne persévère pas dans son premier avis. Il fait mourir Camoens en 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans, ce qui revient à le faire naître en 1524.

Si l'on en croyait une tradition accréditée par Pedro de Mariz, les malheurs de Camoens auraient commencé avec sa vie. L'année même de sa naissance, son père Simão Vaz, capitaine de vaisseau, allant aux Indes, aurait échoué sur des bas-fonds en vue du port de Goa, et, ayant gagné la terre, il serait mort quelque temps après dans cette ville. Ce récit est formellement démenti par l'extrait des registres de la maison des Indes, que nous avons cité plus haut, et

1 *Biographie universelle*, art. Camoens.

dans lequel on voit Simâo Vaz figurer comme répondant de son fils en 1550. Toutefois, comme il arrive rarement à une tradition d'avoir tout à fait tort, je pense qu'il faut conserver de celle-ci le plus possible. J'estime donc que ce fut l'aïeul de Camoens, Antonio Vaz, probablement de même profession que son fils, qui a été le héros de cette tragique aventure. Peut-être notre poëte faisait-il allusion à cette catastrophe de famille, quand arrivé à Goa, après une effroyable tempête, il disait dans une de ses plus mélancoliques élégies : « C'est ainsi que mon destin me fit parvenir à cette « terre lointaine et désirée, sépulture de tout pauvre homme « d'honneur. » (Elégie première.)

Il est probable qu'il perdit sa mère étant encore en bas âge, et que son père, obligé par sa profession à de fréquentes et longues absences, le confia aux soins de quelques personnes étrangères. Camoens n'a pas un seul souvenir de la maison paternelle ; sa mémoire d'enfant ne remonte pas au delà de l'université de Coimbre, et déjà l'adolescence lui ôte une partie de sa pureté sereine et de sa naïve candeur. Il ne connaît rien de plus reposé, de plus calme, de plus pur que les eaux du Mondego qui parlent de la belle et malheureuse Inez. C'est là que son cœur vient chercher de l'ombre et du frais quand le feu de ses passions s'allume et que leur ardeur le dévore. Voyez la cançâo IV : *Vao as serenas agoas*, et le sonnet CXXXIII : *Doces e clâras aguas do Mondego*... etc. [1].

Vers l'âge de treize ans, on l'envoya à l'université qui venait d'être (en 1539) transférée de Lisbonne à Coimbre. Il fit dans cette ville toutes ses études, y compris la philosophie [2]. John Adamson présume que Govea, Teive et l'illustre poëte écossais Buchanan, appelés à professer à Coimbre par Dom Joâo III, durent exercer une heureuse influence sur le développement du génie poétique de Camoens.

[1] Ce sont là peut-être les premiers vers de Camoens. Severim pense qu'ils furent composés à l'Université de Coimbre. Je crois, au moins, que Camoens les fit peu après son arrivée à Lisbonne, surtout le sonnet. Il y a de l'inexpérience dans la forme et dans la pensée. « Le corps, vêtement de l'âme » se sent du cours récent de philosophie. L'églogue V me paraît postérieure, quoique plusieurs manuscrits l'attribuent à l'enfance de l'auteur.

[2] Voyez Nicolas Antonio, *Bibliot. Hispan. nova*, art. Ludov. de Camoens, t. II, p. 25.

Cette supposition ingénieuse n'est pas confirmée par les dates. Cette petite colonie savante n'arriva à Coimbre qu'en 1547 [1]; Camoens avait alors vingt-trois ans, et il avait déjà, depuis trois ans au moins, quitté Coimbre et l'université.

La grande idée et le grand mérite de Camoens, comme poëte, a été de créer en Portugal la langue épique. L'esprit moderne associé dans l'épopée à la forme antique, tel fut le monde qu'il chercha, et il ne mourut pas sans l'avoir trouvé. Mais il cultiva, chemin faisant, tous les genres de poésie usités jusque-là par ses compatriotes, l'églogue à la manière de Virgile et de Sannazar, l'ode à l'imitation d'Horace, le sonnet et la canção à la mode de Pétrarque et de Bembo, le drame même à la façon de Plaute et de Gil Vicente. Le génie poétique dut être en lui très-précoce, puisque nous le voyons, dès son arrivée à Lisbonne, âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, s'ouvrir par son mérite les premières maisons du royaume, adresser des sonnets à Dom Theodosio de Bragança, à Dom Manoel de Portugal, lui-même poëte de mérite, au vice-roi dom João de Castro [2], aux mânes de Dom Fernando de Castro [3], et dédier deux églogues [4] au duc d'Aveiro. Nous retrouvons dans le recueil de ses *Rimas* des sonnets à l'adresse de Dona Francisca de Aragão et de Dona Guiomar de Blasfé. Nous remarquons même qu'il était assez familier avec cette dernière pour lui adresser une *volta* sur une brûlure qu'une bougie lui avait faite au visage [5]. C'est ici le lieu de relever une erreur répétée dans les diverses vies anglaises et françaises de Camoens. Elles nous disent toutes qu'il ne fit qu'un pas de Coimbre à la cour. Ceux qui ont emprunté les premiers ce fait aux biographies portugaises n'ont pas songé que *á corte* signifie simplement *Lisbonne*. Camoens, issu d'une branche cadette et non titrée, n'a jamais été reçu à la cour : *No Paço*.

La multitude de poésies légères et galantes recueillies dans ses œuvres prouve combien il se livra toute sa vie à

1 Barbosa, *Biblioth. lusit.*, art. Andre de Gouvea, t. II, p. 150.
2 Sonnet 189.
3 Sonnet 63. Dom Fernando était fils de Dom Diego de Castro.
4 Les sixième et huitième.
5 T. IV, p. 250, édit. de Paris, 1815, et le sonnet 39.

la société des femmes. Tantôt c'est une *volta* en réponse à trois dames qui lui disaient qu'elles l'aimaient ; tantôt ce sont des *redondilhas* à de jolis yeux, qui ne voulaient pas le regarder ; une autre fois ce sont des couplets à une certaine espiègle qui l'avait appelé *diable*, et à laquelle il propose cavalièrement de *se donner à lui* ; plus loin, c'est un sonnet adressé à quatre femmes qu'il compare à Pallas, à Vénus, à Diane et à Junon [1]. Toutes ces faciles bagatelles prouvent la délicatesse de son esprit, sans accuser l'inconstance de son cœur ; mais, pour ne rien taire, parmi ses sonnets et ses cançoes, il en est de fort tendres qui portent des adresses fort diverses. C'est Violante, puis Natercia, Dinamene, Belisa, Nise, Gracia, Beatrix, Inez, Orithya, que sais-je ? nous pourrions dérouler une liste de noms féminins aussi longue que celle des maîtresses de Don Juan. Les commentateurs, qui ont tous la manie des assimilations et qui voudraient faire de Camoens un second Pétrarque, fidèle au culte d'une seule *Laure*, ont trouvé un biais merveilleux pour ramener ces noms divers à l'unité : ils ont découvert un certain jour [2], en lisant une certaine églogue, que toutes ces appellations s'appliquent à une seule et même personne. Cela est possible ; cependant ils auraient été, suivant moi, plus près de la vérité, s'ils avaient dit que la plupart de ces pièces ont été composées avant que Camoens eût fait la rencontre de celle qui a été, depuis, l'occupation et la pensée unique de toute sa vie ; et même encore faut-il avouer que, pendant et après ce long et malheureux attachement, il lui est arrivé de se jeter, comme nous le verrons, dans des distractions bien singulières. Lui-même, d'ailleurs, confesse de bonne grâce l'inconstance de ses premières liaisons : « Au temps, dit-il, où j'avais l'habitude de vivre d'amour, « je n'étais pas toujours attaché à la rame ; mais, tantôt libre « et tantôt esclave, je changeais de flammes et je brûlais « diversement (sonnet VII). » Au reste, Camoens a tant aimé, il a si bien et si longtemps célébré celle qu'il préféra, que, s'il eût vécu au temps des cours d'amour, il n'aurait pu manquer d'être absous par elles.

1 Sonnet 44.
2 Voyez Manoel de Faria e Souza, *Comment. sur les Rimas.*

On croit que ce fut un vendredi saint, et dans une église, comme Pétrarque, qu'il devint amoureux. Lope de Vega, qui ne nomme jamais Camoens que l'excellent, qui dédia à sa mémoire la comédie *del marido mas firme*, et qui, au dire de Faria e Souza, dont il était l'ami, rafraîchissait souvent sa pensée par la lecture de ce grand poëte [1], appuie cette tradition, fondée sur les soixante-dix-septième et cent-vingt-troisième sonnets de Camoens. Faria e Souza, en rapprochant cette pièce d'un passage de la septième canção, a été jusqu'à vouloir prouver astronomiquement [2] que la première entrevue de Camoens et de sa maîtresse eut lieu le 11 avril 1542, ce qui supposerait un amour bien précoce, car notre poëte alors était encore au collége. Plus tard, dans une note de *Cintra*, Manoel de Faria e Souza se contente d'assurer que la rencontre eut lieu dans l'église *das Chagas* (l'église des plaies du Christ) à Lisbonne. Quant à moi, j'ai grand'peur que le sonnet LXXVII ne soit tout simplement une traduction des fameux vers de Pétrarque :

Era 'l giorno ch' al sol si scolorano....

ce que je crois d'autant plus, que, parmi les sonnets de Camoens, beaucoup ne sont que des traductions du poëte italien.

Il nous serait plus aisé de peindre la maîtresse de notre poëte que de dire son nom. Camoens a tracé bien des portraits d'elle [3], et il ne l'a jamais nommée.

Pedro de Mariz nous apprend seulement qu'elle était dame du palais et qu'elle mourut fort jeune. Faria e Souza s'est signalé dans la recherche de son nom. Les nombreuses variations de cet écrivain sur ce sujet attestent au moins sa bonne foi [4]. Il pensa d'abord, d'après l'autorité de

1 Lope de Vega loue ainsi Camoens dans le *Laurel de Apolo* :

El culto celestial se celebrava
Del mayor Viernes en la iglesia pia,
Quando por Laura Franco se encendia,
Y Liso por Natercia se inflamava.

Liso et Natercia sont les anagrammes imparfaits de Luiz et de Catarina.

2 *No touro intrava*, etc.

3 Voyez, entre autres, le sonnet 35.

4 Lope de Vega, dans un éloge en prose qu'il composa *comme il se mourait*, et qui est imprimé devant le commentaire des *Lusiades* (édit. de 1639), a dit

J. Pinto Ribeiro [1], que cette dame était Dona Catarina de Almeyda, parente de Camoens. Plus tard il crut découvrir que ce fut Dona Catarina de Atayde, fille de Dom Antonio de Atayde, favori de Dom Joâo III, et cette opinion a prévalu. Ceux qui y ajoutent une foi entière ne savent probablement pas que, dans les notes 7 et 9 de *Cintra*, Faria e Souza est venu à penser que ce pourrait bien avoir été une certaine *Isabel*, souvent chantée par Camoens sous l'anagramme de *Belisa*.

On voit que ce mystère est impénétrable. Pour moi, je trouve qu'il y a dans ce secret si bien gardé et qui défie toutes les recherches, quelque chose de délicat et de pudique qu'il faut respecter. Je n'imiterai donc point l'indiscrète curiosité de mes devanciers ; je ne chercherai pas à percer le mystère dont le poëte a si convenablement, à mon avis, voilé le nom de sa Béatrix ; j'appellerai tout simplement cette belle inconnue *celle qu'il aima*.

Les poésies de Camoens qui se rapportent à ces premiers temps d'amour, sont pleines de passion et de délire. En voici un échantillon :

SONNET IX

« Je suis en proie à un état indéfinissable ; je frissonne « et je brûle en même temps ; je pleure et ris au même in- « stant, sans en savoir la cause. J'embrasse le monde en- « tier et je ne puis rien étreindre. Toutes mes facultés sont « bouleversées : mon âme exhale un feu terrible, des ruis- « seaux de larmes coulent de mes yeux. Tantôt j'espère, « tantôt je me décourage ; quelquefois je tombe dans le « délire, d'autres fois ma raison revient. Je suis sur la terre, « et ma pensée traverse l'espace. En une heure je vis une « année ; en mille années je n'en puis trouver une qui me « satisfasse. Si quelqu'un me demande pourquoi je suis « ainsi, je répondrai que je l'ignore. Je soupçonne cepen- « dant, Madame, que c'est pour vous avoir vue. »

Une passion si violente et si ingénieuse à la fois dut être

que, comme Camoens était le prince des poëtes, Faria e Souza était le prince des commentateurs. Il est permis de croire que, par cet éloge hyperbolique, Lope de Vega quêtait de Faria un commentaire pour lui-même.

1 L'un des précédents éditeurs des *Rimas*.

payée de retour ; mais le rang et la fortune élevaient entre les deux amants une barrière infranchissable. Les parents de sa maîtresse, puissants à la cour, intervinrent, et un ordre d'exil obligea Camoens à quitter Lisbonne.

La date de ce premier malheur est incertaine; mais elle ne peut qu'être fort rapprochée de 1547. Le poëte exhala ses plaintes dans sa troisième élégie (*O Sulmonense Ovidio desterrado*), dans laquelle il se représente suivant tristement de l'œil les barques qui sillonnent le Tage. Et, comme ce fleuve, à la hauteur de Santarem, ne peut porter que des bateaux, on en a conclu qu'il fut exilé à Santarem. Cette induction est précipitée. Les vers du poëte peuvent désigner une foule d'autres lieux du Ribatejo[1].

Pendant les deux années que dura son exil, il composa plusieurs sonnets, dont quelques-uns roulent sur les peines de l'absence. Il fit aussi alors trois pièces de théâtre, deux mêlées de vers et de prose, *El Rey Seleuco* et *Filodemo*, et une toute en vers, les *Amphitrioes*. Il écrivit même dès lors plusieurs chants des *Lusiades*, ce poëme auquel il rêvait depuis son enfance.

Il obtint en 1549 la liberté de revenir à Lisbonne. Peut-être son éloignement avait-il cessé d'être nécessaire à la tranquillité de sa maîtresse ; nous le craignons, et nous pensons que c'est à cette époque qu'il faut rapporter plusieurs sonnets où il se plaint de l'inconstance et du manque de foi. Il avait alors vingt-cinq ans ; on se battait en Afrique, au Brésil et aux Indes : il résolut de s'embarquer pour Goa. Le registre de la maison des Indes, que nous avons cité, porte, en 1550, son nom parmi ceux des volontaires inscrits pour le départ. Cependant un reste d'espoir lui fit préférer de passer en Afrique, où commandait Dom Pedro de Menezès, oncle du jeune Dom Antonio de Noronha, son ami. On peut lire ses adieux au Tage dans son cent-huitième sonnet : *Brandas agoas do Tejo*.

Dès cette première campagne Camoens se conduisit en brave. Aussi a-t-il pu dire plus tard de lui-même, sans qu'on

[1] Le Ribatejo est tout le pays que côtoie le haut Tage. — De l'exil supposé de Camoens à Santarem, on a conclu qu'il était né en cette ville : ses persécuteurs l'auraient ainsi renvoyé dans ses foyers; mais ce qui fait la base de ce raisonnement, l'exil du poëte à Santarem, n'est pas suffisamment prouvé.

le taxât de forfanterie : « Ma peau a le privilége de celle « d'Achille, qui n'était vulnérable que par le talon. Personne « n'a vu les miens, et j'ai vu ceux de bien des gens [1]. »

On trouvera peut-être bizarre cette prétention d'être invulnérable, surtout quand on songe qu'il reçut dans un combat naval un coup de feu qui lui fit perdre l'œil droit. Il a fait plusieurs fois allusion à cet accident, notamment dans des vers adressés à une dame qui le raillait de cette infirmité. Il fut atteint, dit-on, en combattant auprès de son père, Simâo Vaz, capitaine du vaisseau sur lequel il servait comme volontaire. C'est la dernière fois que nous aurons à parler de Simâo Vaz de Camôes : il est probable qu'il mourut peu après ce combat, et que sa mort fut une des causes qui décidèrent notre poëte à partir pour l'Inde.

Pendant son séjour en Afrique, la plume de Camoens fut aussi active que son épée. Il y composa sa seconde élégie : *Aquelle que de amor*, et les tristes et misanthropiques *estancias* sur le *désordre du monde*: *Quem pode ser no mundo tão quieto*, où il déplore les nombreux abus de l'ordre social. On croit qu'il les envoya d'Afrique à son ami Dom Antonio de Noronha. C'était un présent bien austère pour un jeune homme de quinze ans. Aussi quelques critiques ont-ils pensé qu'il n'écrivit cette pièce que beaucoup plus tard, pendant son séjour en Orient, et qu'il l'adressa à Dom Antonio de Noronha, qui fut deux fois gouverneur de l'Inde, en 1550 et en 1564. Je crois, d'ailleurs, que Camoens envoya d'Afrique à son jeune ami sa septième églogue (les *amours des Faunes*), qui est d'une touche beaucoup moins sévère; on remarque même dans cette pièce une scène très-voluptueuse, que notre poëte a répétée dans la peinture de l'Ile enchantée des *Lusiades*.

Camoens, attiré sans doute par l'espoir, revint à Lisbonne en 1552. L'accueil qu'il y reçut de la personne aimée lui prouva qu'il s'était abusé. D'autre part, les fleurs de sa muse, comme dit Manoel de Faria Severim, ne produisaient point de fruits; ses services militaires ne recevaient nulle récompense. Dom Antonio avait quitté Lisbonne. Le père de ce jeune homme, Dom Francisco de Noronha, second comte

[1] Première lettre écrite de l'Inde.

de Linhares, s'étant aperçu de l'amour de son fils pour Dona Margarida da Sylva, petite-fille du comte d'Abrantès, l'avait envoyé à Ceuta servir près de son oncle, pour le distraire de cette passion qu'il désapprouvait. Tout manquait à la fois à Camoens; il résolut de partir pour l'Inde et de mettre deux mille lieues entre son amour et lui.

On trouve dans ses *Esparsas* plusieurs pièces qui expriment les douleurs du départ et les tortures de l'amour dédaigné. Voici, entre autres, un sonnet que nous croyons écrit dans ce moment suprême. Il peint bien, ce nous semble, ce que le poëte dut souffrir avant de s'expatrier. On comprendra mieux, après l'avoir lu, comment, pour consommer ce sacrifice, il fut obligé de s'y reprendre à deux fois.

SONNET XLIII

« Le cygne, quand il sent approcher l'heure qui met un « terme à sa vie, élève sur la rive solitaire une voix plus « mélancolique et des chants plus harmonieux. Il voudrait « voir son existence se prolonger ; il pleure son pénible dé- « part ; il célèbre douloureusement la fin de son triste « voyage. Ainsi, Madame, quand je vis la triste fin de mes « amours et me sentis arrivé à la dernière crise, je déplo- « rai, avec une plus suave harmonie, vos rigueurs, votre « manque de foi et mon amour. »

Le dernier vers de ce sonnet est en espagnol. Camoens marie ainsi fort souvent les deux langues. Il dit dans sa *seconde lettre écrite de l'Inde*, à propos de quelques strophes ainsi mélangées, qu'elles ont un pied portugais et un pied castillan. Nous trouvons dans ses œuvres vingt sonnets tout espagnols[1] et deux galiciens[2].

Les motifs qui décidèrent Camoens à quitter l'Europe ne venaient pas tous de ses chagrins d'amour. Les derniers mots qu'il prononça sur le vaisseau qui l'emportait loin de Lisbonne ne s'adressaient pas à sa maîtresse. Il nous ap-

1 Ce sont les sonnets 161 à 166, 213 à 219, 222 à 226, 256 et 260, auxquels il faut ajouter les sonnets 272, 283, 299, qui sont suspects. Les Élégies 17 et 18 sont aussi écrites en espagnol.

2 Ce sont les sonnets 290 et 291 ; ils font partie des trente-six sonnets ajoutés et qui sont moins authentiques.

prend lui-même[1] qu'il s'écria comme Scipion : *Ingrata patria, non ossa mea possidebis*[2]. Il est vrai que, peu de lignes après, il se plaint « d'avoir vu son lierre bien-aimé séparé « de lui et attaché à un autre mur[3]. » Ce qui peut très-raisonnablement faire supposer que sa maîtresse s'était mariée.

Il mit à la voile au mois de mars 1553[4]. On lit dans un état des troupes de la maison des Indes pour cette année : « Fernando Casado, fils de Manoel Casado et de Branca « Queymada, demeurant à Lisbonne, écuyer ; Luiz de Ca- « moens, fils de Simão Vaz et de Anna de Sà, écuyer, « partit à sa place ; il a reçu, comme les autres, 2,400 reis « (environ 15 fr., qui feraient aujourd'hui à peu près 75 fr.).»

Camoens s'embarqua sur le *São Bento* (le Saint-Benoît), l'un des quatre navires que Fernando Alvares Cabral conduisait dans l'Inde. A la hauteur du cap de Bonne-Espérance, l'escadre fut assaillie d'une si violente tempête, que trois des bâtiments, jetés hors de leur route, ne purent arriver à Goa que l'année suivante. Le *São Bento* y aborda seul dans les premiers jours de septembre 1553[5]. Ce fut peut-être l'unique occasion où Camoens ait eu à se louer de la fortune.

A son arrivée, il trouva le vice-roi Dom Afonso de Noronha occupé de préparer une expédition contre le roi de Pimenta ou de Chembé, qui avait conquis plusieurs îles sur les rois de Cochin et de Porca, alliés du Portugal. Il obtint d'être admis sur la flotte, qui mit à la voile en novembre 1553[6].

Cette campagne, la seconde que faisait Camoens, eut un plein succès. Il y fait modestement allusion dans un passage de sa première élégie (*O poeta Simonides*). Il était de retour à Goa à la fin de 1554.

Ce ne fut qu'à cette époque qu'il apprit la mort de son

1 Voy. première lettre écrite de l'Inde.

2 Valère Maxime rapporte ainsi ces paroles : *Ingrata patria, ne ossa quidem mea habes.*

3 Cette phrase, comme beaucoup d'autres de la même lettre, est écrite en espagnol.

4 Niceron, *Mémoires*, t. XXXVII, p. 246.

5 Voyez Diogo do Couto, *Dec.* 6, liv. X, cap. 14.

6 *Id.*, *ibid.*, cap. 15.

ami Dom Antonio de Noronha, tué devant Ceuta avec son oncle Dom Pedro de Menezès, le 18 avril 1553, dans une expédition mal concertée contre les Maures de Tétuan. Ce jeune ami de Camoens n'avait que dix-sept ans, comme on le peut lire sur le tombeau qu'on lui éleva dans le monastère de São Bento de Xabregas, où il repose avec quatre de ses frères, tués, deux en Afrique, et deux dans l'Inde. Camoens a déploré cette perte d'abord dans la belle églogue de Umbrano et Frondelio (la première du recueil), dans les douzième et deux-cent-vingt-neuvième sonnets, et dans la canção dix-sept, si toutefois cette dernière pièce est bien de lui.

Dom Afonso de Noronha, qui avait pu juger de la bravoure de notre poëte dans la campagne contre le roi de Chembé, fut rappelé en Europe et remplacé par Dom Pedro Mascarenhas, qui prit le gouvernement de l'Inde en septembre 1554. A cette époque, Camoens écrivit à Lisbonne une lettre [1], dont nous avons déjà cité quelques fragments, et dont nous allons extraire de plus longs passages, qui donneront une idée des mœurs de Goa et jetteront un jour nouveau sur l'humeur à la fois enjouée et caustique de Camoens.

Il commence par prémunir son correspondant contre les illusions qu'on était porté à se faire en Portugal sur les avantages du séjour de l'Inde. « Il a éprouvé que là, comme à Lisbonne, on est sous l'empire de méchantes fées. » Il se félicite ironiquement « d'avoir échappé aux tracasseries et aux embûches qu'il rencontrait partout dans sa patrie, et s'estime heureux de s'être retiré dans un pays où il est plus respecté que les taureaux de Merceana, et plus tranquille que la cellule d'un moine prédicateur. » Les derniers biographes de Camoens, MM. Barreto Feio et Monteiro, ont eu l'étrange idée de prendre au sérieux cette amère plaisanterie, sur le sens de laquelle la suite de la lettre ne peut laisser le moindre doute : « La ville de Goa, dit-il, « est une excellente mère pour les méchantes gens; mais « elle est la marâtre des gens de bien : ceux qui viennent y

1 Première lettre écrite de l'Inde. — Nous ne pensons pas, avec M. John Adamson, que la seconde lettre soit de la même année.

« chercher de l'argent se soutiennent comme des vessies « sur l'eau ; les braves seuls sont réduits à sécher sur pied. » Après avoir cité pour preuve quelques noms propres, il ajoute : « Quant à Manoel Serrâo, qui, *sicut et nos*, cloche « d'un œil, il s'est assez bien conduit depuis son arrivée. « Je puis en parler, car j'ai été choisi pour arbitre de cer- « taines paroles, sur lesquelles il a fait revenir un militaire « qui ne manque pas ici d'autorité. » Ce passage prouve que Camoens joignait à la bravoure du champ de bataille une susceptibilité d'honneur qui ne lui permettait pas, comme il le dit au même endroit, « de refuser jamais *certaines con-* « *versations* auxquelles les lâches donnent un mauvais nom, « aimant mieux se venger avec la langue qu'avec le bras.» — « Si vous voulez à présent, continue-t-il, que je vous parle des « femmes, sachez que toutes les Portugaises que nous avons « ici sont terriblement mûres. » Impertinence qu'il fait suivre d'un commentaire encore plus soldatesque. « Et quant aux « femmes du pays, outre qu'elles sont de couleur bise, faites- « moi la grâce de les courtiser à la manière de Pétrarque ou « de Boscan, et elles vous répondent dans un langage mêlé « d'ivraie qui s'arrête dans le gosier de l'intelligence et « jette de l'eau sur le brasier le plus ardent. Jugez ce que « doit éprouver un homme habitué à soutenir les agaceries « du petit minois rose et blanc d'une dame de Lisbonne, « toujours prête à soupirer comme un *pucarinho*[1] qui « reçoit l'eau pour la première fois. En se voyant au mi- « lieu d'objets si peu capables d'inspirer de l'amour, com- « ment ne pleurerait-on pas sur ses souvenirs? Dites, pour « l'amour de moi, aux dames de votre connaissance, que, « si elles veulent monter en grade et voir leur entrée an- « noncée par des fanfares, il leur suffit de ne pas redouter « six mois de traversée un peu pénible. Nous irons tous « au-devant d'elles en procession et la bannière en tête. « Nos dames leur porteront les clefs de la ville, comme « leur âge les y oblige. Je vous envoie un sonnet sur la « mort de Dom Antonio de Noronha. Vous y verrez quel « chagrin sa perte m'a causé. J'ai fait encore une églogue « sur ce sujet, et j'y ai inséré quelque chose sur la mort

[1] Petit pot de terre qui crie la première fois qu'on y verse de l'eau.

« du prince [1]. C'est, à mon avis, la meilleure que j'aie « faite. Je voulais vous l'envoyer pour que vous la mon- « trassiez à Miguel Diaz, qui, à cause de l'amitié qu'il por- « tait à Dom Antonio, aurait été bien aise de la voir ; mais « j'ai eu beaucoup de lettres à écrire pour le Portugal, et « le temps m'a manqué. Je me propose de répondre à Luiz « de Lemos. Si ma lettre ne lui parvient pas, qu'il sache « que la faute en est à la traversée, dans laquelle tout se « perd. *Vale.* »

La première mesure importante que prit le nouveau vice-roi fut l'armement d'une flotte qui devait aller croiser à l'entrée de la mer Rouge, pour fermer ce détroit aux vaisseaux des Maures.

Avant que Vasco da Gama eût découvert la route de l'Inde par l'Océan, le commerce de l'Europe avec les contrées orientales se faisait par la Méditerranée et la mer Rouge. Les Vénitiens, facteurs de l'Europe, venaient prendre, à l'entrepôt d'Alexandrie, les denrées que les Maures, facteurs du Levant, allaient chercher sur les côtes de Malabar. La découverte de la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance ruina ce commerce, et causa peu à peu l'affaiblissement et la mort de Venise. Aussi quand, au commencement de ce siècle, Napoléon heurta de son épée cette reine de l'Adriatique, il se trouva que ce n'était plus qu'un cadavre.

En 1555, les choses n'en étaient pas encore arrivées à ce point : les Vénitiens et les Maures s'efforçaient de soutenir la concurrence des Portugais. L'Égypte continuait d'expédier tous les ans une flotte dans les mers de l'Inde. Dom Pedro Mascarenhas résolut de fermer l'entrée de cette mer. Le commandement d'une escadre fut confié dans ce but à Dom Manoel de Vasconcellos ; Camoens en fit partie. La flotte appareilla en février 1555.

Le résultat de cette expédition ne fut pas heureux. Les Portugais ne purent rencontrer les Maures. Après plusieurs mois de croisière inutile, il fallut aller passer la mousson d'hiver à Ormuz. Ce fut pendant la durée de cette longue

1 Dom Joâo, qui mourut le 21 janvier 1554. Niceron (*Mémoires*, t. XXXVII, p. 153), s'est trompé en croyant qu'il s'agissait ici du roi Dom Joâo III. Ce grand monarque ne mourut qu'en 1557.

station en face du cap Guardafû, au milieu d'une mer souvent agitée, et à la vue des cimes dépouillées du mont Félix, que Camoens, reportant ses pensées vers l'Europe, composa son admirable cançao dixième : *Junto de hum seco, duro, esteril monte...*

CANÇAO X

« Près d'un mont aride, escarpé, stérile, terrain in-
« culte et nu, chauve et difforme, abhorré de toute la na-
« ture, où nul oiseau ne vole, nulle bête sauvage ne dort ;
« où nulle pure rivière ne coule, nulle fontaine ne bouil-
« lonne, nul vert rameau ne s'agite avec un doux bruit
« mont que le vulgaire a nommé *felix* par une triste an-
« tiphrase, et que la nature a jeté à l'endroit où un bras
« de la haute mer sépare les terres abassiques des sables de
« l'Arabie, sur le lieu même où fut jadis fondée Bérénice,
« du côté où le soleil qui la brûle se cache pour elle ;

« Près de ce mont, on découvre le cap, limite de la côte
« africaine, qui court du midi au nord ; on l'appelle le cap
« des Aromates, ou plutôt on l'appelait ainsi autrefois,
« car, la roue du temps accomplissant son tour, la langue
« rude et mal ordonnée des habitants a imposé à ce lieu
« un autre nom. Là, sur cette mer dont les flots se pres-
« sent pour entrer dans la gorge du détroit, ma cruelle
« fortune m'a amené et retenu longtemps ; là, dans cette
« lointaine et âpre partie du monde, la destinée a voulu
« que ma brève existence laissât une courte partie d'elle-
« même, afin que ma vie fût dispersée comme par lam-
« beaux dans le monde entier.

« Là je demeurai, usant mes tristes jours, jours de mal-
« aise, de contrariétés, de solitude, jours mauvais, pleins
« de fatigues, de dépits et d'afflictions, ayant non-seule-
« ment à lutter contre la vie, le soleil ardent, les eaux
« froides, l'épaisseur des brouillards tièdes et lourds,
« mais ayant encore pour ennemis mes propres pensées,
« mes pensées, ce moyen de donner le change à notre
« propre nature. Elles rappelaient à mon souvenir ce peu
« de gloire fugitive et depuis longtemps écoulée qui m'é-
« tait échue dans le monde, au temps où je vivais, comme
« pour doubler le sentiment de mes maux, et me montrer

« qu'il existe sur la terre beaucoup d'heures de contente-
« ment.

« Là, je roulais en moi ces idées, perdant mon temps et
« ma vie, et ces idées me transportaient si haut sur leurs
« ailes, que je retombais (et dites si la chute était petite !)
« de ces vains rêves de satisfaction dans le désespoir de
« posséder jamais ce que j'avais rêvé. Là, mes imagina-
« tions se changeaient en pleurs soudains et en soupirs qui
« fatiguaient les airs. Là, mon âme captive et blessée éta-
« lait ses plaies vives, entourée de douleurs et de cha-
« grins. Démantelée et sans défense, elle était exposée aux
« coups de la superbe Fortune, de la Fortune hautaine,
« inexorable, tyrannique.

« Elle n'avait, mon âme, aucun lieu de refuge, aucune
« espérance où elle pût appuyer un peu sa tête et se repo-
« ser. Tout lui était douleur et cause de souffrance. Faut-il
« donc qu'elle périsse ? Non, il lui faut subir ce qu'a décidé
« le cruel Destin. Oh ! qui peut par des plaintes adoucir
« cette mer irritée ? Les vents, importunés par ma voix,
« paraissent se calmer ; seulement le ciel sévère, les étoiles,
« et le Destin toujours farouche, se récréent au spectacle
« de ma perpétuelle infortune, et déploient leur courroux
« et leur puissance contre un corps formé de limon, vil et
« misérable insecte qui rampe sur la terre.

« Si, du moins, de tant de fatigues je retirais seulement
« l'avantage de savoir avec certitude qu'une heure viendra
« où les yeux que je voyais se souviendront de moi ; si
« cette triste voix, en s'exhalant, frappait les oreilles an-
« géliques de celle en présence de qui je vivais ; si, reve-
« nant un peu sur elle-même, et repassant dans son âme
« agitée, le temps déjà écoulé de mes douces erreurs, de
« mes maux pleins de charme et des fureurs que je cher-
« chais, que je souffrais pour elle ; si, quoique bien tard,
« devenue compatissante, elle éprouvait un peu de regret,
« et s'accusait elle-même de cruauté !

« Cela seul, si je le savais, pourrait être un repos pour
« ce qui me reste de vie, et adoucirait mes souffrances.
« Ah ! Madame ! Madame ! vous êtes donc bien riche,
« puisque, loin comme je le suis de toute joie, vous me
« nourrissez par une douce fiction. Dès que ma pensée me

« retrace votre image, peines et chagrins s'évanouissent ; « soutenu de votre souvenir, je me sens l'assurance de re- « garder face à face la mort cruelle ; puis, viennent se join- « dre à ce souvenir des espérances qui rendent mon front « plus serein, et qui changent mes profonds tourments en « regrets doux et suaves.

« Là, je demande de vos nouvelles, Madame, aux vents « amoureux qui soufflent de la contrée où vous habitez ; « je demande aux oiseaux qui volent au-dessus de moi « s'ils vous ont vue, ce que vous faisiez, ce que vous di- « siez ; où ? comment ? avec qui ? quel jour ? à quelle heure ? « Ici, ma vie fatiguée s'améliore ; elle reprend de nouvelles « forces, capables de vaincre la Fortune et les fatigues, « uniquement pour retourner vous voir, uniquement « pour aller vous servir et vous aimer. Le temps me dit « qu'il m'en donnera les moyens ; mais l'ardent désir, qui « ne souffre aucun retard, rouvre sans pitié mes blessures « à de nouvelles douleurs.

« Ainsi je vis, et si quelqu'un te demande, Cançao, pour- « quoi je ne meurs pas, tu peux lui répondre que j'endure « une mort plus cruelle ; c'est la mort que me fait souffrir « l'amour. »

N'y a-t-il pas dans cette douleur, dont les blessures se rouvrent et saignent à la vue des rochers sauvages de Bab-el-Mandeb [1], dans ce retour passionné vers un bonheur perdu, quelque chose du désespoir si bien exprimé dans la lettre de Saint-Preux, écrite des âpres rochers de Meillerie ? En vérité, quand on lit de si beaux vers, on ne peut qu'être stupéfié de l'étrange jugement porté par La Harpe, dans la préface de sa traduction des *Lusiades* : « Le Camoens, dit-il, a laissé des poésies diverses qui ne sont pas dignes de sa réputation, et qui ne méritent pas d'être traduites. » Qu'en pensez-vous ?

Camoens revient à Goa au mois d'octobre 1555. Depuis le 16 juin, le vieux vice-roi Dom Pedro Mascarenhas n'existait plus ; Dom Francisco Barreto venait de lui succéder avec le titre de gouverneur.

L'installation de ce nouveau dignitaire donna lieu, à ce

[1] Ile située en travers du détroit de ce nom.

qu'il paraît, à des fêtes qui ne furent pas du goût de tous les habitants de Goa. Il se répandit, à cette occasion, une satire en prose mêlée de vers, qui porte, dans les œuvres de Camoens, le titre suivant : *Plaisanteries sur quelques hommes qui ne sont pas ennemis du vin.* Ce titre est suivi d'une espèce d'argument ainsi conçu : « L'auteur feint qu'à Goa, « dans les fêtes données pour l'installation du gouverneur, « de certains galants se présentent pour jouer au jeu de « cannes [1]; ils ont sur leurs banderoles des devises et des « couplets qui font connaître leur caractère et leurs « intentions. » Cette plaisanterie, attribuée à tort ou à raison à Camoens, lui fit un ennemi mortel du gouverneur.

Camoens composa, vers cette époque, ses stances mémorables intitulées : *Disparates na India* (inconséquences ou folies des Européens dans l'Inde). Il stigmatisa dans cette pièce, avec une vertueuse indignation, la cupidité, les rapines, les mœurs dissolues et tous les vices dans lesquels se plongeaient ses concitoyens. Cette pièce, écrite avec la verve sévère qu'il déploie si souvent dans les *Lusiades*, est le digne pendant des stances sur le *Désordre du monde*. On admire, dans la misanthropique tristesse dont ces deux pièces sont empreintes, quelque chose de la profonde amertume qui a dicté, de nos jours, les plus poétiques invectives de lord Byron ; mais il y a de plus, dans les vers de Camoens, une louable discrétion sur les personnes et un généreux pardon de toutes les injures souffertes, deux qualités qui n'étaient pas les vertus dominantes du dernier barde de l'Angleterre.

Quoiqu'il ne se trouvât pas, dans les *Disparates*, un seul nom propre ni une seule personnalité, Dom Francisco Barreto, qui ne cherchait qu'un prétexte, voulut y voir une attaque à son autorité. Camoens fut mis en prison [2], et comme plusieurs vaisseaux partirent, peu après, de Goa pour la Chine, le gouverneur le fit embarquer, avec ordre de rester aux Moluques ; c'était jeter douze cents lieues de plus entre Camoens et sa patrie.

Quelques vers du poëte, insérés plus tard dans la para-

1 Espèce de tournoi mauresque où l'on combattait avec des roseaux.
2 Voyez Manoel de Faria Severim.

phrase du psaume 136, nous apprennent combien profondément il ressentit cette injustice. « Puisse, dit-il, le souvenir de cet exil demeurer scúlpté sur le fer et sur la pierre ! » Ce vœu fut toute sa vengeance ; il ne nomma pas même son persécuteur. Les vaisseaux qui l'emmenèrent vers le Sud mirent à la voile au commencement de 1556.

On n'a que des notions peu précises sur ce que fit Camoens pendant les trois premières années de son exil. On croit qu'il fut déposé à Malacca, d'où il se rendit aux Moluques. Nous avons la preuve qu'il visita l'île de Ternate, dont il a décrit le volcan dans sa sixième cançâo. Nous croyons qu'il dut passer la majeure partie de ces trois années dans les îles de Timor ou de Tidor, qui étaient les lieux d'exil ordinaires des Portugais dans l'Inde. C'est à cette extrémité du monde que notre poëte, livré au souvenir de toutes ses infortunes, écrivit, je crois, sa belle cançâo XI, où il raconte sa vie entière et toute l'odyssée de ses malheurs. Quoique très-longne, on nous pardonnera, j'espère, de la citer en entier.

CANÇAO XI

« Viens çà, discret dépositaire des plaintes que j'exhale « sans cesse, papier, sur qui je décharge mes chagrins. Di- « sons les injustes traverses que, pendant tout le cours de « ma vie, m'a suscitées le Destin contraire, inexorable, sourd « aux larmes et à la prière. Jetons un peu d'eau sur un « ardent foyer, et qu'à grand bruit s'élève une plainte plus « forte que celles que toutes les mémoires se rappellent. « Disons mes malheurs à Dieu, au monde, au genre humain « et aux vents, à qui bien des fois déjà je les ai contés tout « aussi vainement que je les conte à cette heure. Mais, « comme je suis né pour les mécomptes, je ne doute pas « que ce projet lui-même ne finisse par en être un. Im- « puissant à réussir, comme je le suis, qu'on ne m'accuse « pas si j'erre encore en ce point; c'est une sorte de con- « solation de pouvoir parler et errer librement et sans re- « cevoir de blâme. Bien triste est le sort de celui qui se « contente de si peu !

« Je suis, depuis longtemps, désabusé de l'espérance de

« trouver un soulagement dans la plainte. Mais au malheu-
« reux qui souffre, force est de crier, si sa douleur est
« grande. Je crierai donc, quelque faible et impuissant que
« soit le secours de la parole pour me soulager, car la dou-
« leur ne se calme pas toujours en criant. Qui me donnera,
« au moins, le pouvoir de répandre des larmes et des sou-
« pirs sans fin, égaux au mal qui habite en mon âme ? Mais
« peut-on jamais atteindre la mesure de la souffrance par
« des cris ou par des larmes? Je dirai, enfin, ce que m'en-
« seignent la colère et la tristesse, et le souvenir de ces pé-
« nibles sentiments, autre douleur plus poignante et non
« moins réelle. Hommes désespérés, venez m'entendre ! et
« loin, bien loin d'ici ceux qui vivent d'espérances, et qui
« livrent leur imagination crédule à de vains rêves ! qu'ils
« s'éloignent, car l'Amour et la Fortune ont décidé qu'on ne
« pourra comprendre la douleur que dans la mesure où on
« l'a sentie.

« Quand je sortis de la sépulture maternelle, hôte récent
« du monde, incontinent de funestes étoiles m'asservirent
« et m'enlevèrent mon libre arbitre. En effet, j'ai mille fois
« connu dans ma vie la meilleure route, et, en dépit de
« moi-même, j'ai suivi la plus mauvaise. Dès qu'enfant
« j'ouvris doucement les yeux, la Destinée, pour propor-
« tionner mes tourments à mon âge, voulut qu'un petit dieu
« aveugle me blessât. Les pleurs de mon enfance elle-même
« coulèrent pour des chagrins amoureux. Les vagissements
« de mon berceau résonnaient déjà comme des soupirs.
« Mon âge et mon destin étaient d'accord. Quand, d'aventure,
« on me berçait, si l'on me chantait de tristes vers d'amour,
« aussitôt je m'endormais : tant mon naturel était porté à la
« tristesse.

« Ma nourrice fut une bête féroce, car le Destin n'a pas
« voulu qu'une femme reçût un tel nom de moi, et il ne
« s'en fût pas trouvé. Ainsi je fus nourri, sans doute, afin
« que je suçasse le poison amoureux, que je devais boire
« dans un âge plus avancé, sans que, grâce à l'habitude, il
« me devînt mortel. Dès lors, je vis l'image et l'apparence de
« cette créature féroce, si belle, si suave et si venimeuse,
« qui m'a allaité au sein de l'espérance. Je vis plus tard
« l'original, qui ne rend pas seulement excusables, mais

« triomphantes et glorieuses les fautes où m'a jeté ma fré-
« nésie. Elle avait, comme il me sembla, une forme hu-
« maine ; mais elle resplendissait d'un éclat divin. Sa taille
« et sa démarche étaient si charmantes, qu'à sa vue tout mal
« se changeait en bien. En elle, ombre et lumière, tout
« excédait le pouvoir de la nature.

« Quelle sorte de tourments l'Amour a-t-il jamais inven-
« tée qu'il n'ait, je ne dis pas essayée, mais épuisée sur
« moi? D'abord, les implacables rigueurs, qui découragent,
« détournent de leur but, et font rougir sous le dédain les
« désirs brûlants, dans lesquels la pensée puise sa force;
« puis, des ombres fantastiques, introduites par de témé-
« raires espérances. Tantôt c'étaient des faveurs imagi-
« naires et chimériques, folles illusions que disperse et met
« en fuite la douleur des mépris reçus, cette douleur qui
« brise l'aile de l'imagination; tantôt c'était le supplice de
« conjecturer et de tenir mes conjectures pour certaines,
« puis, tout aussitôt, d'avoir l'humiliation de me dédire;
« c'était d'attribuer à tout ce que je voyais un autre sens
« que le sens véritable; c'était, enfin, de chercher des rai-
« sons à toutes choses, tandis que je n'étais environné que
« de choses sans raison.

« J'ignore comment la flamme de ses regards savait dé-
« rober les cœurs qui, par les yeux, s'élançaient subtile-
« ment vers elle ; peu à peu elle attirait le mien d'une ma-
« nière invincible, comme le soleil ardent pompe insensi-
« blement la moiteur d'une voile humide. Un visage pur et
« transparent, pour qui les noms de beau et de charmant
« ne sont qu'un insuffisant éloge, un doux et attrayant
« regard qui ravissait les âmes, telles ont été les herbes ma-
« giques que le ciel m'a fait boire, et qui, pendant de lon-
« gues années, m'ont tenu transformé en un autre être, et
« rendu si content de ma métamorphose, que je trouvais
« dans mes illusions un remède à mes chagrins. Je plaçais
« un bandeau devant mes yeux pour me cacher mon infor-
« tune, qui croissait comme un enfant élevé par les soins
« d'un maître, pour lequel il grandit.

« Qui peut peindre ce qu'il y a de tristesse à vivre,
« comme moi, absent et mécontent de tout ce que je
« voyais ; à être si loin du lieu où j'étais; à parler sans sa-

« voir ce que je disais; à marcher sans voir ma route; à « soupirer même sans m'apercevoir que je soupirais? Et, « quand j'étais tourmenté par cette douleur sortie des eaux « du Tartare, et que j'éprouvais ce mal, le plus douloureux « de tous, et qui, cependant, a changé souvent les âpres « colères en de douces afflictions, alors, tantôt emporté par « l'excès de mes souffrances, je voulais et ne voulais pas ces- « ser d'aimer, et porter ailleurs, par vengeance, mes désirs « désespérés, qui depuis longtemps ne pouvaient plus chan- « ger; tantôt je me replongeais dans le regret du passé, « tourment pur, doux et mélancolique, qui transformait ma « douleur en tristes larmes d'amour.

« Je ne cherchais d'excuses que pour moi seul; car le « doux amour ne me permettait pas d'apercevoir la moin- « dre faute dans l'objet aimé, et si tendrement aimé! C'é- « taient là tous les remèdes qu'inventait la crainte de la « douleur, qui enseignait à ma vie à se nourrir d'illusions. « Ainsi s'écoula une partie de mon existence, durant la- « quelle, si j'ai goûté quelques courtes satisfactions, impar- « faites, timides, honteuses, ce n'a été pour moi que la se- « mence d'un long et amer chagrin. Ce cours non inter- « rompu de souffrance, ces pas toujours vainement four- « voyés, ont fini par éteindre en moi le goût ardent et si « profondément enraciné de ces pensées amoureuses dont « s'est nourrie ma tendre nature, qui, par une longue ha- « bitude des rigueurs qui surpassent les forces humaines, « s'est enfin convertie en un goût constant pour la tristesse.

« Ainsi, je changeai ma vie; je changeai, non, ce fut le « Destin cruel qui la changea dans sa colère; car moi, mal- « gré mes souffrances, je ne l'aurais pas changée. C'est lui « qui me força d'abandonner ma patrie, ce nid tant aimé [1], « et me fit traverser les vastes mers qui, plus d'une fois, « ont menacé mes jours. Tantôt j'eus à subir les plus rares « effets de la colère de Mars, qui voulut tout d'abord que « mes yeux vissent et ressentissent les coups les plus cruels. « On peut voir, en effet, imprimées sur mon écu les traces « du feu ennemi. Tantôt j'errais, pèlerin vagabond, au mi-

1 « O patrio ninho amado » Expressions favorites de Camoens, qu'il a répétées dans les *Lusiades*, et dans le sonnet 168, que nous citons plus loin.

« lieu de peuples, de langues, de coutumes, de cieux et de « caractères divers, et cela pour te suivre d'un pas diligent, « Fortune inconstante, qui consumes nos années en nous « présentant des espérances qui, de loin, brillent comme « des diamants, et qui, tombées de tes mains, ne sont plus « qu'un verre fragile.

« La pitié des hommes me manqua. Je vis, au premier pé- « ril, mes amis se tourner contre moi. Au second, je ne trou- « vai plus de terre où poser mon pied. On me refusa l'air « pour respirer. Enfin, le temps et le monde me manquè- « rent. Quel mystère incompréhensible! naître pour vivre, « et m'apercevoir que je manquais, pour vivre, de tout ce « que le monde possède à cette fin ! Ne pouvoir pas même « me débarrasser de cette vie, que j'ai si souvent risquée ! « Il n'y a pas de détresse, pas de dangers, pas de tristes évé- « nements, pas d'injustices commises par ceux que l'ordre « confus du monde et d'anciens abus élèvent au-dessus des « autres, que je n'aie soufferts, attaché à la fidèle colonne « de ma souffrance, ce pilori que l'implacable persécution « du malheur a mille fois brisé et relevé de son bras puis- « sant.

« Je ne raconte pas ces maux comme le matelot, après « une violente tempête, raconte ses périls dans un port « joyeux. Aujourd'hui même, la Fortune houleuse me sou- « met à de si grandes misères, que je crains de hasarder un « seul pas. Je ne cherche plus à détourner les disgrâces qui « m'arrivent ; je ne prétends plus au bien qui me manque. « Pour moi, toute l'habileté humaine est impuissante ; c'est « d'une force souveraine, c'est de la Providence divine que « je dépends. Cette pensée, bien claire pour moi, m'offre sou- « vent une consolation dans mes malheurs ; mais quand, « vaincu par la fragilité humaine, je jette un regard sur le « cours du temps [1], et n'en rapporte que le souvenir des an- « nées si tristement écoulées, alors l'eau que je bois et le

[1] Je lis :

Os olhos *no* que corre, e não alcança,

et non

Os olhos *na* que corre, e não alcança,

qui offre un mauvais sens.

« pain que je mange se changent en larmes amères, et je « ne puis calmer ma douleur qu'en laissant ma fantaisie se « créer de chimériques peintures de joie.

« S'il était possible que le temps, comme la mémoire, re- « tournât en arrière, et, repassant sur les vestiges du pre- « mier âge, me ramenât près des fleurs que j'ai vues dans « ma jeunesse ! S'il était possible qu'un jour le souvenir de « ma mélancolie présente devînt mon plus doux conten- « tement ! S'il se pouvait que je retrouvasse la joyeuse et « suave conversation de mon amie, qui ouvrit à la fois mon « intelligence et mon cœur ! que je revisse la campagne, nos « promenades, ses signes d'intelligence, ses regards, sa « beauté de neige et de rose, sa grâce, sa douceur, son ex- « quise politesse, et cette amitié sincère qui détournait « toute idée basse, toute intention impure et terrestre, amitié « telle que je n'en vis plus depuis lors !.... Oh ! vains souve- « nirs ! où emportez-vous ce faible cœur, dont je ne puis en- « core dompter les vains désirs ?

« Rien de plus, Cançâo, rien de plus ! car je pourrais « parler ainsi mille ans sans m'en apercevoir ; et si, par « hasard, on t'accuse d'être longue et fastidieuse, réponds « que l'eau de la mer ne peut tenir dans un vase étroit. Je « ne chante pas de feintes galanteries, dans un vain désir « de louange ; j'expose des choses vraies, et qui me sont « arrivées. Plût à Dieu que ce fussent des fables et des « songes ! »

C'est dans cette triste situation d'esprit, à trois mille lieues de son pays, que Camoens reçut la seule nouvelle qui pût aggraver ses peines : *celle qu'il aimait* n'existait plus.

Nous pouvons juger de la violence et de la durée de sa douleur par le nombre des poésies dans lesquelles il a déploré cette perte. Six de ses sonnets [1], une églogue [2] et deux de ses sixtines [3] ont immortalisé ses regrets. Toutes ces pièces sont empreintes de la douleur la plus vive, de l'abattement le plus profond. Voici un de ces sonnets, dont presque tout

1 Les sonnets dix-neuf, vingt-neuf, soixante-douze, quatre-vingt-douze, cent quatre-vingt-six, deux cent trente.

2 La quinzième.

3 La troisième et la quatrième.

le mérite consiste malheureusement dans une ravissante mélodie, qu'aucune traduction ne saurait rendre.

SONNET XIX

« O mon âme charmante [1], qui as pris si tôt congé de « cette triste vie, repose là-haut dans le ciel éternellement, « et que je vive, moi, sur cette terre, toujours triste ! Si là-« haut, dans la demeure céleste où tu es montée, il est per-« mis de se souvenir de notre monde, n'oublie pas l'amour « ardent que tu as vu briller si pur dans mes yeux; et, si tu « crois que le chagrin qui m'est resté du malheur sans re-« mède de t'avoir perdue mérite de toi quelque retour, de-« mande à Dieu, qui a abrégé tes années, qu'il m'enlève « d'ici pour te revoir, aussi vite qu'il t'a enlevée. »

Dom Jose Maria de Souza, celui des biographes de Camoens qui a le plus attentivement étudié cette partie de l'histoire de notre poëte, pense qu'il n'apprit la mort de sa maîtresse que longtemps après avoir quitté les Moluques, et seulement en 1564 [2]. Voici nos raisons pour la placer ici.

Nous ne savons avec certitude que deux choses sur la maîtresse de Camoens : elle était dame du palais, et mourut jeune. Cette dernière circonstance a fait penser à plusieurs biographes qu'elle était morte avant le départ du poëte pour Goa. Je ne puis admettre cette supposition, contredite par plusieurs pièces évidemment composées dans l'Inde, et qui sont toutes pleines d'elle [3]. On doit, pour accorder les vers du poëte avec la tradition, n'éloigner la mort de cette jeune femme que le moins possible de l'arrivée de Camoens dans l'Inde. La dernière pièce qui lui soit adressée est la cançao sixième, écrite à Ternate, et qui peut être datée de 1557. Nous croyons donc que la maîtresse de Camoens mourut vers 1555; il fallut bien deux ans pour que ce malheur allât trouver notre poëte à l'extrémité du monde.

Dans sa résignation douloureuse à ses malheurs passés,

1 Les traités de versification portugaise blâment très-ridiculement l'équivoque de *Alma minha* et *maminha*.

2 Voyez une lettre adressée par Dom Jose Maria à M. John Adamson. (*Memoirs of the life of Luis de Camoens*, t. I, p. 96.)

3 L'élégie première et les cançoes X, XI et VI.

et dans l'attente de nouvelles peines, Camoens écrivit le sonnet suivant aux Moluques.

SONNET XCII

« Que pourrais-je donc demander encore au monde, lors-
« que dans l'objet où j'ai placé un si grand amour, je n'ai
« vu que les rigueurs, l'indifférence et enfin la mort, que
« rien ne peut surpasser? Puisque je ne suis pas encore ras-
« sasié de la vie, puisque je sais déjà qu'une grande douleur
« ne tue pas, s'il existe une chose qui cause de plus grandes
« angoisses, je la verrai ; car je puis tout voir. La mort, pour
« mon malheur, m'a déjà mis en sûreté contre tous les
« maux. J'ai déjà perdu ce qui m'a enseigné à perdre la
« crainte. Je n'ai vu dans la vie que le manque d'amour;
« je n'ai vu dans la mort que la grande douleur qui m'est
« restée. Il semble que pour cela seul je sois né. »

Ces pressentiments, qui annonçaient à Camoens d'autres infortunes, ne furent pas trompés. Cependant, pour quelque temps, sa position s'améliora. Francisco Barreto fut remplacé, le 3 septembre 1558, par Dom Constantino de Bragança, frère de Dom Theodosio, qui avait montré à Lisbonne de l'estime pour le talent de Camoens. Ce vice-roi se hâta de réparer les torts de son prédécesseur, et nomma Camoens curateur des successions vacantes à Macao. M. Francisco Alexandre Lobo, apologiste-juré de tous les ennemis de notre poëte, veut qu'il ait dû cette faveur à Barreto ; mais cette supposition est contredite par tous les témoignages. Barreto n'était que gouverneur, et ceux des historiens qui rapportent ce fait sans nommer Dom Constantino, attribuent unanimement cet acte de justice au vice-roi.

Camoens se rendit à son poste à Macao en 1559. Cette jolie ville, demi-portugaise et demi-chinoise, ne faisait que de naître. Notre poëte put jouir pendant dix-huit mois, dans ce séjour, d'un de ces intervalles de tranquillité et d'aisance qui ont été si rares dans sa vie. C'est là, dit-on, qu'il acheva en partie ses *Lusiades*.

On montre encore aujourd'hui à Macao une grotte qui a conservé le nom de Camoens. Suivant une tradition reçue dans la ville, il se retirait souvent dans cet endroit solitaire

pour travailler à son poëme. Ce lieu, que les gens du pays nomment aussi *la Grotte de Patané*, est situé à peu de distance de la ville. Plusieurs voyageurs, notamment Eyles Irwin[1], et plus récemment M. Rienzi, en ont donné des descriptions et des dessins. La grotte proprement dite occupe la partie inférieure d'un roc élevé, qui est aujourd'hu enclavé dans un vaste jardin. On pénètre dans ce réduit par une haute et large ouverture pratiquée entre deux montants de pierre, sur lesquels s'appuie transversalement un bloc énorme de granit. Une ouverture cintrée, beaucoup plus haute et plus étroite que la première, est pratiquée d'un des côtés du roc, et permet de monter au sommet. De cette espèce de belvédère naturel, la vue s'étend au loin sur la mer et les îles voisines. Ne semble-t-il pas que ce soit là précisément cet antre isolé, cette grotte déserte que Camoens, dans un accès de mélancolie farouche, appelait si ardemment par ces beaux vers ?

SONNET CLXXXI

« Où trouverai-je un lieu tellement écarté, tellement à « l'abri de tous les souffles du Sort, qu'il ne soit point fré« quenté, je ne dis pas par les hommes, mais par les bêtes « féroces; quelque taillis effrayant et sombre, une forêt « solitaire, triste, obscure, sans claire fontaine, sans agréa« ble verdure; enfin un lieu conforme à mes soucis; afin « que là, dans les entrailles des rochers, à la fois vivant et « mort, enseveli et vivant, je puisse me plaindre sans me« sure et sans contrainte? Là, du moins, puisque ma peine « est sans remède, je ne serai pas triste dans des jours « gais, et des journées entières de tristesse me rendront « content. »

Le vice-roi Dom Constantino ne se contenta pas d'avoir placé Camoens à Macao. En 1560, il le rappela à Goa, où notre poëte espérait rapporter la petite fortune qu'il avait amassée dans sa place; mais un nouveau malheur l'attendait en route. Sur les côtes de la Cochinchine, dans le voisinage de la baie de Camboge, son vaisseau toucha sur un écueil,

[1] Voyez sir William Ouseley's *Oriental collections*, vol. I, p. 126.

et fut mis en pièces. Grâce au calme de la mer, Camoens parvint à gagner, sur une planche brisée, les bords du fleuve Mécom, ne sauvant de ce naufrage que ses *Lusiades*. Je lis, mais dans un seul auteur[1], qu'il eut un compagnon de salut : c'était cet esclave de Java qui le servit si fidèlement jusqu'à sa mort. Ce renseignement est pour moi d'un grand prix. J'aime à voir commencer par cette communauté de périls l'affection si touchante du Javanais et de son maître; j'aime à penser qu'ils se durent mutuellement la vie, et que c'est peut-être aux efforts de ce pauvre serviteur inconnu, que l'Europe est redevable de la conservation des *Lusiades*. Nicéron, ou plutôt l'auteur portugais de l'article inséré dans ses *Mémoires*, nomme *Jean* cet esclave auquel Pedro de Mariz, Manoel de Faria e Souza[2] et la commune renommée, ont attribué le nom d'*Antonio*, désormais impérissable. Le souvenir de cet événement a inspiré à Camoens de mélancoliques actions de grâces dans le dixième chant des *Lusiades*.

Les deux naufragés furent reçus avec hospitalité par les familles chinoises établies au bord du fleuve Mécom. Il paraît que ce fut sur cette rive étrangère que Camoens composa ces *Redondilhas merveilleuses*, selon l'expression de Lope de Vega[3], belle et touchante paraphrase du psaume 136, *Super flumina*. Il a fait, en outre, deux sonnets (les deux cent-trente-deuxième et deux cent-trente-neuvième) sur le même texte.

Camoens, à peine remis et séché de son naufrage, se confia de nouveau à la mer : il passa d'abord à Malacca, où l'on trouvait pour Goa des occasions fréquentes; enfin il arriva dans cette ville en 1561.

Il s'acquitta généreusement de ce qu'il devait au vice-roi, en lui dédiant les fameuses stances : *Como nos vossos hombros*[4], imitées de l'épître d'Horace à Auguste : *Quando sustineas*... Il célèbre surtout la conquête récente de la ville de Damâo, où habitaient beaucoup de familles guèbres. Notre poëte, en louant l'administration de Dom Constantino, ne

1 Niceron (*Mémoires*, t. XXXVII), répété par lord Strangford.
2 *Rimas*, t. III, p. 179.
3 Prologue du poëme de *Saint-Isidore*.
4 Estancias II.

fut sans doute pas fâché de pouvoir régler honnêtement ses comptes avec celle de Barreto.

C'est dans ce temps de demi-prospérité que Camoens donna l'agréable festin poétique dont le *menu* nous a été conservé dans ses œuvres. Il invita plusieurs amis, dont nous savons les noms : Dom Francisco d'Almeyda, Dom Vasco de Atayde, Heitor de Sylveira, surnommé *Draco*, Joâo Lopes Leitâo et Francisco de Mello. Il les reçut dans une salle disposée avec élégance, et les fit asseoir devant une table bien servie ; puis, quand on vint à découvrir les plats, chaque convive, au lieu de mets, trouva une stance à son adresse. Nous avons toutes ces petites pièces de vers avec les réponses impromptu qui leur furent faites.

Il ne faut pas s'étonner de trouver dans un écrivain aussi mélancolique et aussi malheureux que Camoens, de pareilles traces d'enjouement. Ces contrastes sont très-naturels. On peut citer du même poëte plusieurs morceaux empreints d'une naïve gaieté, l'épisode de Velloso, par exemple, dans les *Lusiades*. Les traits bouffons abondent dans les trois comédies qu'il nous a laissées : il a même pris quelquefois les peines amoureuses du côté comique. Nous avons de lui deux sonnets espagnols (le CCLX^e^ et le CCXCIX^e^) sur une larme qu'une belle dame un peu railleuse lui avait envoyée entre deux assiettes. De tels badinages prouvent que Camoens était loin d'être naturellement ou systématiquement mélancolique. Son âme, au contraire, était ouverte à toutes les impressions vives, et s'il est plus ordinairement triste, c'est que le Sort l'a voulu ainsi.

Le 17 septembre de cette année (1561), le vice-roi Don Constantino fut rappelé et eut pour successeur Dom Francisco Coutinho, comte do Redondo. La politique de ce nouveau vice-roi rendit quelque influence aux partisans de l'ancien gouverneur, Francisco Barreto. Les ennemis de Camoens se réveillèrent. Ne sachant comment l'attaquer, on l'accusa de malversation dans l'exercice de sa charge à Macao. On l'emprisonna ; mais l'examen de sa conduite ne pouvait qu'apporter la preuve éclatante de sa probité. Elle fut reconnue. Alors une des créatures de Barreto, Miguel Rodrigues, surnommé, soit à cause de son avarice, soit à cause de sa dureté, *Fios seccos* (fils secs), le fit retenir en prison,

suivant Pedro de Mariz, pour une ancienne dette de 200 creuzades. Faria e Souza, qui a écrit son commentaire en espagnol, ne parle même que de quelques maravedis. Nous trouvons dans Diogo do Couto un renseignement qui explique la mauvaise humeur de ce Fios Seccos. Cet homme avait eu, sous l'administration de Barreto, le commandement de dix vaisseaux de guerre, et il était loin de jouir du même avantage sous l'administration du nouveau vice-roi [1].

Camoens prit cette mesquine persécution du côté plaisant : il adressa au comte do Redondo un placet comique, où il jouait à chaque vers sur le sobriquet de Fios Seccos : c'est, je crois, la seule épigramme nominale qui soit échappée à Camoens. Il terminait ces *Trovas* ou couplets, en priant le vice-roi, qui était prêt à *s'embarquer* pour une expédition, de vouloir bien le *désembarquer*, afin qu'il pût prendre part à la campagne. Cette plaisanterie eut son effet. Il recouvra sa liberté.

On a dit que Camoens ne recourut que cette seule fois à la bourse des grands. Je crois que, dans cette occasion même, il s'adressa beaucoup plus à l'autorité qu'à la bourse du vice-roi. Ce qui a causé peut-être la méprise de Dom Jose Maria de Souza, c'est qu'une autre requête en vers, écrite et présentée à Dom Francisco par Heitor da Sylveira, a été insérée dans les œuvres de Camoens. Ce placet s'adressait effectivement à la bourse de Coutinho. Camoens apposa au bas, comme apostille amicale, les vers suivants :

« De doctes livres nous apprennent que la colère du grand « Achille donna la mort à l'Hector troyen. Voilà maintenant « que la faim va tuer notre Hector lusitanien. Il court risque « d'être accablé par son adversaire, si votre main secourable ne s'interpose et ne met les combattants hors de lice. »

Il nous reste une autre preuve du noble emploi que Camoens faisait de son crédit. C'est une ode où il recommande à la bienveillance de Dom Francisco un grand naturaliste peu fortuné, le médecin Garcia da Orta, auteur d'un ouvrage très-estimé sur les plantes de l'Inde. N'est-il pas touchant de voir Camoens, si souvent exposé à la pauvreté demander des grâces pour autrui, lui dont la muse pleine de

1 *Dec.*, 3, liv. VII, ch. 1.

fierté ne demanda jamais rien pour lui-même? En comparant le texte de cette ode imprimé à Goa en 1563, avec celui que nous lisons dans ses *Rimas*, on peut juger, par le nombre des variantes, du soin que Camoens apportait à perfectionner ses moindres écrits[1].

Depuis son retour de la Chine jusqu'à son départ de l'Inde, Camoens, tous les étés, s'embarquait régulièrement sur les flottes de l'Etat et revenait hiverner à Goa, se reposant, en faisant des vers, de la fatigue de ses expéditions maritimes. On peut rapporter aussi à cette époque ses dernières amours. Il est probable que ce fut dans ce temps de calme qu'il s'éprit d'une passion, que ses biographes n'ont pas assez remarquée, pour une belle habitante de Goa. Au sujet de cette surprise de l'amour, il composa le sonnet suivant :

SONNET XXX

« L'amoureux et doux petit oiseau, qui arrange ses plu-
« mes avec son petit bec, gazouille des vers irréguliers,
« joyeux et vifs sur un rameau rustique. Le cruel chasseur,
« qui se détourne du chemin à pas silencieux et lents,
« ajuste sa flèche d'un œil prompt, et change l'aimable nid
« en un tombeau. Ainsi le cœur qui était libre, quoique de
« loin prédisposé, a été frappé quand il craignait le moins
« de l'être. En effet, l'aveugle archer, pour me surpren-
« dre, m'attendait caché dans vos beaux yeux. »

La nouvelle passion de Camoens paraît avoir été partagée ; mais son bonheur fut de courte durée ; sa maîtresse se trouva presque aussitôt obligée de s'embarquer pour l'Europe. Notre poëte a exprimé ses regrets dans les deux sonnets suivants :

SONNET CLXVIII

« Hélas! amie cruelle, pouvez-vous quitter ainsi votre
« terre natale? Hélas! qui vous exile du nid aimé, gloire
« des yeux et bonheur de la pensée? Vous allez tenter le
« mouvement de la fortune et affronter les vents cruels,

1 Autre preuve : Un sonnet de Camoens, adressé en 1572 à Manoel Barata, sur l'*art de l'écriture*, et imprimé dans ce livre, se retrouve dans les œuvres de Camoens avec de notables changements.

« voir des cavernes d'ondes, des montagnes de flots sou-
« levées par un vent, puis par un autre vent ! Mais puisque
« vous partez sans partir, que le ciel vous départe tant de
« bonheur, qu'il surpasse celui que vous espérez ! Soyez
« seulement bien assurée de cette vérité, c'est que vous
« causez plus de regrets par votre départ, que vous n'em-
« portez de désir d'arriver. »

SONNET LIII

« Nise venait de se séparer de Montano ; mais, tout en
« partant, elle était demeurée au fond de son âme ; car le ber-
« ger gardait constamment dans sa mémoire les traits de sa
« maîtresse, et allégeait un peu sa peine par cette illusion.
« Au bord d'une plage de l'océan Indien, il s'appuyait sur
« bâton recourbé et allongeait ses regards sur les eaux,
« qui compatissaient peu à sa perte : Puisque, malgré ma
« douleur et mes regrets, disait-il, celle que j'adore a
« voulu me quitter, je vous prends à témoin, ciel et
« étoiles ! Et vous, ondes, si vous êtes capables de pitié,
« emportez aussi les pleurs que je répands, puisque vous
« emportez la cause qui me les fait verser. »

J'ai dit que l'amour de Camoens fut partagé ; le sonnet suivant en est la preuve :

SONNET XCIX

« Le rayon de cristal qui précède l'aurore aux mille
« teintes se répandait sur le monde, quand Nise, bergère
« délicate, partait du lieu où elle laissait sa vie. Soulevant
« ses yeux baignés de larmes, dont l'éclat obscurcissait le
« soleil ; s'en prenant à elle, à la destinée, au temps ; la
« vue fixée sur le ciel, elle disait : Lève-toi, soleil se-
« rein, lève-toi pur et brillant ! resplendis, aurore blan-
« che et empourprée, qui égaies toute âme souffrante ! Mais
« quant à la mienne, sache que, dorénavant, jamais dans
« cette vie tu ne la verras satisfaite, et que tu ne rencontre-
« ras nulle part une bergère aussi affligée que moi. »

Cette cruelle séparation fut suivie d'une affreuse catastrophe. La jeune femme périt dans la traversée par un

naufrage. Camoens a exhalé sa douleur dans les vers suivants :

SONNET CLXXIII

« Le ciel, la terre, les vents étaient endormis ; les on-
« des qui s'étendent sur le sable, les poissons que le som-
« meil engourdit au sein de la mer, reposaient dans le si-
« lence de la nuit. Le pêcheur Aonio, couché près d'un
« endroit où l'eau se ridait sous la brise, prononce en
« pleurant le nom chéri qui ne peut plus être que pro-
« noncé : Ondes, disait-il, avant que l'amour me tue, ren-
« dez-moi ma nymphe, que vous avez faite sitôt sujette à la
« mort. Personne ne lui répond. La mer bat au loin la
« grève ; le bocage s'émeut doucement ; le vent emporte la
« voix qu'il jette aux vagues. »

SONNET XXIII

« Chère ennemie, dans les mains de laquelle la fortune
« avait placé mon bonheur, il t'a manqué une sépulture sur
« la terre, pour qu'il me manquât, à moi, une consolation.
« Eternellement les eaux posséderont ton incompréhensible
« beauté ; mais tant que ma vie durera, tu vivras dans mon
« âme ; et puissent mes vers grossiers avoir assez de puis-
« sance pour te pouvoir promettre une longue histoire de
« cet amour si pur et si vrai ! Tu seras toujours célébrée
« dans mes chants, et, tant qu'il restera de la mémoire
« au monde, mes écrits seront ton inscription funéraire [1]. »

Enfin, on ne peut guère douter qu'après avoir perdu cette seconde maîtresse, notre poëte, vieillissant comme Anacréon, ne se soit abandonné pour une belle esclave indienne, nommée Barbara, à un amour qui paraît avoir été plus sensuel que passionné. Dans une ode érudite (la dixième), il accumule tous les exemples qui peuvent excuser sa faiblesse ; il cite Salomon, Aristote, et surtout le vaillant Achille, qui aima une captive troyenne. Cette ode, un peu pédante, ne vaut pas les *Endechas* que lui inspira ce dernier attachement, qui calmait son âme et où il croyait trouver la fin de tous ses maux.

1 Le sonnet 170 paraît se rapporter aussi au naufrage et à la mort de cette jeune femme.

STANCES

SUR UNE ESCLAVE NOMMÉE BARBE, OU BARBARA.[1]

« Cette captive qui me tient captif, puisque je vis en « elle, ne veut plus que je vive. Je n'ai jamais vu de rose « placée dans un bouquet qui fût plus agréable à mes yeux. « Je n'ai jamais vu de fleurs dans les champs, ni d'étoiles « dans les cieux, qui me parussent aussi belles que mes « amours. Elle a un visage charmant, des yeux doux, noirs « et languissants, et cependant meurtriers. Elle a une grâce « enchanteresse qui la rend la souveraine de celui dont « elle est l'esclave. Ses cheveux noirs font perdre au stu- « pide vulgaire l'idée que les beaux cheveux sont blonds. « Elle a la brune couleur de l'amour, et ses traits sont si « doux, que la neige voudrait changer de couleur avec « elle. Elle unit une douceur agréable à une certaine gra- « vité; elle est étrangère, mais non pas *barbare*. Son doux « maintien calme la tourmente; je trouve en elle la fin de « tous mes maux. Elle est la captive qui me tient captif, « et puisque je vis en elle, il faut que je vive. »

Cependant Manoel de Faria e Souza pense que Camoens ne tarda pas à rougir de cet attachement indigne de lui. Ce grand critique regarde le cinquième sonnet de Camoens. *Dans une prison obscure et basse j'ai été longtemps enchaîné*, etc., comme un aveu et un repentir de cette faiblesse momentanée.

Le comte do Redondo, qui aimait assez la poésie pour fournir à Camoens les *motes* de ses *voltas* [2], mourut le 19 février 1564. Il eut pour successeur l'ancien vice-roi Dom Antonio de Noronha, celui peut-être à qui notre poëte avait adressé ses stances sur le *désordre du monde* [3].

Camoens devait s'attendre à trouver un protecteur dans un homme de ce nom, et il ne paraît pas qu'il ait eu à se

1 T. IV, p. 285. — Lord Strangford (*Poems from the Portuguese*, London 1803, in-16) appelle, je ne sais pourquoi, cette belle esclave *Johanna*.

2 Voyez, entre autres, T. IV, p. 213. — Les *motes* sont les motifs, et les *voltas*, le développement.

3 Voyez plus haut, p. xv.

plaindre de lui; cependant ce fut la troisième année de son administration, vers la fin de 1567, que, contre le serment qu'il avait fait à son départ, il résolut de retourner à Lisbonne.

Comme il manquait d'argent pour le voyage, un certain Pedro Barreto, qui allait à Sofala prendre le commandement de cette place, charmé de sa conversation, et désirant passionnément jouir de sa compagnie, lui offrit de le conduire jusqu'à cette ville, où il trouverait des occasions faciles de retourner en Portugal. Camoens accepta cette offre; mais il ne tarda pas à se repentir de son marché. Pedro Barreto se conduisit bientôt envers son compagnon de voyage en maître exigeant. Arrivé à Sofala, il mit tout en œuvre pour le retenir malgré ses promesses. Je crois que la seconde lettre que nous avons de Camoens peut avoir été écrite à cette époque, ou peut-être dans les derniers temps de son séjour à Goa. On y lit :

« ..... Ceux qui sont princes à la fois de condition et de « race sont plus à charge que la pauvreté; ils nous vexent « tant avec leur noblesse, que nous finissons par creuser « celle de leurs ancêtres, et il n'y a pas de blé si bien vanné « où l'on ne rencontre un peu d'ivraie. Vous savez qu'il « suffit d'un mauvais moine pour donner à parler à tout un « couvent.

« On ne peut pas avoir de patience avec l'homme qui veut « qu'on fasse pour lui ce que lui-même ne veut pas faire. Le « peu de reconnaissance qu'on montre pour nos services « nous ôte la volonté d'en rendre à des amis qui tiennent « plus de compte de leur intérêt que de l'amitié. Priez pour « lui, car il est de ceux dont je parle.

« Il est bien pénible de se composer un visage gai quand « le cœur est triste : il en est comme d'une étoffe qui ne « prend jamais bien certaine teinture; en effet, la lune re- « çoit sa clarté du soleil, et le visage reçoit la sienne du « cœur. En vérité, ce n'est rien donner que de ne pas mêler « l'honneur à ses dons. On ne doit de remerciements qu'à « ceux qui suivent ce procédé : car c'est une chose trop chè- « rement achetée que celle qu'il faut payer de son honneur. »

Il y eut bientôt rupture ouverte entre Camoens et Barreto. Abandonné à ses faibles ressources, le poëte tomba

dans la pauvreté la plus profonde. Manquant de tout, il était, dit Diogo do Couto, réduit à vivre aux dépens de ses amis. Serait-ce alors que, se composant, comme il dit, un visage gai, il réclama poétiquement de Dom Antonio de Cascaes le complément de six poules farcies, dont celui-ci ne lui avait envoyé qu'une seule moitié pour à-compte, ou qu'il rappelait par un quatrain la promesse d'une chemise qu'un autre fidalgue lui avait faite ? Il s'offrit, enfin, à lui une occasion de délivrance. Le *Santa Fé* et quelques autres navires, venant de Goa et allant à Lisbonne, relâchèrent à Sofala. Il se trouvait à leur bord plusieurs amis de Camoens, Duarte de Abreu, Antonio Cabral, Luiz da Veyga, Antonio Serrâo, Diogo do Couto qui a consigné ces détails dans ses *Décades*, et Heitor da Sylveira, que nous avons vu plus haut figurer dans le banquet poétique. Camoens se réjouissait de quitter avec eux Mozambique, lorsque l'inique Barreto réclama de lui vingt mille reis [1] pour prix de son passage à Sofala. Comment payer cette somme ? Heitor da Sylveira, plus riche apparemment qu'au temps de son placet au comte do Redondo, y pourvut ; ou, selon d'autres, les gentilshommes que nous venons de nommer remirent à Barreto les vingt mille reis. A ce vil prix, dit Manoel de Faria e Souza, furent achetés la liberté de Camoens et l'honneur de Pedro Barreto.

Diogo do Couto fit la connaissance intime de Camoens pendant cette relâche à Sofala. Cet historien a consigné dans ses *Décades* un fait bien propre à exciter nos regrets. « Cet excellent poëte, dit-il, pendant l'hiver qu'il séjourna « à Mozambique, s'occupait de préparer les *Lusiades* pour « l'impression. Je le vis, de plus, travailler avec ardeur à un « livre intitulé *le Parnasse de Luiz de Camoens*. C'était un « ouvrage rempli d'érudition, de savoir et de philosophie : « on le lui vola [2]. »

Je ne sais sur quelle autorité Manoel de Faria e Souza suppose que c'est Camoens lui-même qui l'a détruit [3].

1 Voyez Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.*, t. III, p. 70.

2 *Décad.* 8, l. I, ch. 28.

3 M. Ferdinand Denis, dans son *Histoire littéraire du Portugal et du Brésil*, dont il prépare une seconde édition, rapporte, au sujet de ce livre perdu, une conjecture de son ami, feu M. Verdier. Ce savant Portugais croyait

Quelques écrivains, dont je partage l'avis, ont pensé que ce manuscrit était le recueil de ses *rimas varias*, qu'il préparait pour l'impression, et qui n'a été publié que quinze ans après sa mort.

Ce fut sans doute à cette époque (1568) qu'il composa sa quatrième élégie et le sonnet deux-cent-vingt-huitième sur la glorieuse défense de Malacca par Dom Leoniz Pereira. La nouvelle de ce fait d'armes dut lui être apportée par les vaisseaux portugais venus de Goa.

Camoens s'embarqua sur le *Santa Fé*, avec ses amis, que paraît avoir accompagnés Pedro Barreto. La flottille fut en vue de Lisbonne à la fin de 1569 ; mais les passagers ne purent si tôt prendre terre. Le Portugal venait d'être en proie à une peste si terrible, qu'elle en a conservé le nom de *grande*. On lit dans la chronique de São Domingos (liv. VI, ch. 9), qu'il y eut à Lisbonne six cents morts en un seul jour du mois d'août 1569, et qu'en tout il ne périt pas moins de soixante et dix mille personnes. Camoens trouva donc les eaux du Tage fermées et défendues avec beaucoup de rigueur. Pendant cette quarantaine, qui dura plusieurs mois, il vit son ami Heitor da Sylveira tomber malade et mourir en vue de Cintra. Enfin, Diogo do Couto, qui était sur le *Santa Clara*, parvint à débarquer seul (avril 1570), et obtint de la cour qu'on permît à la flottille l'entrée du port. Ce fut vers le mois de mai 1570, dix-sept ans deux mois et quelques jours après son départ, que Luiz de Camoens rentra dans Lisbonne [1]. Il avait alors quarante-six ans.

Il trouva cette ville dans un état bien différent de celui dans lequel il l'avait laissée. La peste avait décimé toutes les familles ; les intrigues, inséparables d'une régence, avaient tout brouillé. Le jeune roi Dom Sébastien, majeur seulement depuis deux ans, gouverné, comme notre Louis XIII, par de jeunes favoris et par des prêtres, brave aussi de sa personne, et méditant déjà sa malheureuse expédition d'Afrique, répandait sa tristesse mystique sur la cour et sur le royaume. On n'apercevait plus cette joie, cette

reconnaître le *Parnasse de Luiz de Camoens* dans la *Lusitania transformada* de Fernando Alvares do Oriente.

1 M. Francisco Alexandre Lobo, ouvrage cité, p. 209.

urbanité, ces jeux dramatiques, ces fêtes galantes, qui prouvaient la vigueur et la santé de l'État ; tout parut au poëte attristé, rapetissé, penchant vers la tombe ; ce fut sans doute à la vue de cette décadence et de ce marasme que, se rappelant les splendeurs passées, il composa cette magnifique épitaphe pour le tombeau de Dom Joâo III.

SONNET LIX

« Qui gît dans ce grand sépulcre ? Quel est celui que dé-
« signent les illustres armoiries de ce massif écusson ? —
« Rien ! car c'est à cela qu'arrive toute chose ; mais ce fut
« autrefois un être qui possédait tout et qui pouvait tout.

« Il fut roi, et il remplit tous les devoirs d'un roi ; il fit
« avec un soin égal la paix et la guerre. Que la terre lui
« soit aussi légère à cette heure que son bras fut autrefois
« pesant au Maure farouche !

« Serait-ce Alexandre ? — Que personne ne s'y trompe ; on
« estime plus celui qui sait conserver que celui qui n'a su
« que conquérir. — Serait-ce Hadrien, ce puissant maître du
« monde ?

« — Il observa mieux les lois d'en haut. — C'est donc Nu-
« ma ? — Non : c'est Joâo III de Portugal, et il restera sans
« second. »

Faria e Souza croit que Camoens composa vers cette époque sa onzième églogue, qui fut publiée frauduleusement, comme plusieurs autres de ses poésies diverses, dans les œuvres de Diogo Bernardes [1]. Cette églogue est empreinte d'un profond sentiment de tristesse.

Dès les premiers temps de son retour à Lisbonne, Camoens se lia d'amitié avec un écrivain distingué, le licencié Manoel Correa, curé de Saint-Sébastien et examinateur synodal de l'archevêché de Lisbonne. C'est à ce digne et savant homme que nous devons de connaître les traits de Camoens ; il fit faire un portrait de l'auteur des *Lusiades*, portrait que Faria e Souza a fait depuis graver, en regard du sien, dans son *Commentaire des Lusiades* de 1639.

1 Ce poëte, qui n'était pourtant pas sans mérite, est accusé par quelques critiques de s'être approprié plusieurs églogues et neuf sonnets de Camoens, et d'avoir altéré d'autres pièces du même poëte, pour se les attribuer.

Déjà Mancel de Faria Severim avait publié un buste de Camoens dans ses *Discursos varios e politicos*, en nous apprenant seulement que l'original appartenait à son neveu Gaspard Severim. Ces deux portraits diffèrent assez peu pour qu'on puisse les regarder comme les copies d'une même peinture [1]. Dans l'un et l'autre les traits sont nobles et d'une expression sévère. Nous savons, d'ailleurs, par Severim, que Camoens était de taille moyenne ; qu'il avait le visage plein, le front proéminent, le nez fort, la barbe et les cheveux d'un blond qui tirait sur le safran. « Quant à son humeur, dit le même écrivain, elle était gaie et facile ; mais, avec l'âge, il devint *un peu mélancolique*. » Il faut convenir qu'on aurait pu le devenir à moins.

Cependant Camoens touchait au moment d'achever sa grande œuvre. Son poëme allait enfin voir le jour. Camoens l'avait rêvé à Coimbre, commencé à Santarem, continué à Ceuta ; il en avait presque terminé six chants avant son départ pour l'Inde [2] ; il l'avait repris à Goa, presque achevé à Macao, revu à Sofala. En 1570, il récrivit le dixième chant à Lisbonne, et ajouta une dédicace et un épilogue, où il adressait au jeune roi de mâles et sévères conseils. Honteux de voir le Portugal soumis à deux prêtres [3], il osa dire au faible monarque : « O vous que la Providence a chargé du soin de gouverner les peuples, armez-vous de prudence et de sévérité dans le choix des hommes que vous appelez à vos conseils... L'humble vertu des anachorètes ne doit pas être la vertu de vos ministres. » Toutefois, le 24 septembre 1571 (et non le 4, comme le disent Faria e Souza et M. Francisco Alexandre Lobo), il obtint, après quelques corrections et suppressions [4] le *real*

[1] La médaille de Camoens frappée en 1782 a eu pour modèle un portrait peint que possédait le marquis de Niza, neuvième descendant de Vasco da Gama. Cette médaille est gravée dans l'ouvrage de M. John Adamson, t. II, p. 270.

[2] Manoel de Faria e Souza a vu un manuscrit des six premiers chants *des Lusiades*, de la même main qui avait copié les *Décades* de Joâo de Barros, et, par conséquent, antérieur au départ de Camoens pour Goa.

[3] Luiz et Martim Gonsalve da Camara, le premier confesseur, le second ministre dirigeant du roi Dom Sébastien.

[4] Il subsiste quelques traces curieuses des mutilations commises sur les *Lusiades* par les examinateurs. Dans l'édition de 1663, que j'ai sous les yeux, les deux octaves 81 et 82 du dixième chant sont restées en blanc.

alvarà qui lui permettait d'imprimer. Il est remarquable que le privilége s'étendait aux chants subséquents que Camoens pourrait vouloir ajouter. Enfin, en 1572, parurent les *Lusiades*.

Cette épopée était la première qui eût encore paru dans une langue moderne. Aux charmes d'une poésie ravissante elle joint tout le sérieux de l'histoire et tout l'intérêt d'un voyage de découverte. Elle n'a pour théâtre qu'un vaisseau, pour horizon que le ciel et la mer, pour points de relâche que les petits ports de Mozambique, de Mélinde et de Calicut, où l'équipage aborde à peine ; et, cependant, tel est l'art du poëte, qu'avec si peu de matière, rien n'égale la variété des tableaux qu'il fait passer sous nos yeux. On a dit souvent de Shakespeare qu'il est le meilleur historien de son pays ; on en peut dire autant de Camoens. Il chante, comme l'indiquent le titre et le début de son poëme, tout ce qui fait la gloire du Portugal ; mais il est l'historien et non le flatteur de sa patrie. Peintre enthousiaste des batailles d'Ourique et d'Aljubarota, il gourmande avec rudesse ses contemporains dégénérés. Deux admirables morceaux, trop exclusivement loués, l'épisode d'Inez et la fiction d'Adamastor, sont loin, suivant moi, d'éclipser les autres parties du poëme. Il reste au lecteur des larmes pour d'autres infortunes non moins touchantes, et de l'admiration pour d'autres fictions non moins heureuses. L'apparition de l'Indus et du Gange, l'entrevue du roi de Mélinde et de Gama, qui, par la vérité du costume et des mœurs, produit une si complète illusion ; les sinistres prédictions du vieux Portugais, écho des préjugés vulgaires, qui ne manquent jamais de protester contre l'héroïsme ; l'aventure de Velloso avec les Sauvages, où la gaieté se mêle à l'intérêt ; la scène de mer, si bien décrite, qui précède le récit chevaleresque du tournoi des douze Portugais ; toutes ces beautés et mille autres, gracieuses ou terribles, sévères ou passionnées, se disputent l'admiration. Combien surtout on partage les regrets de Gama, forcé d'ensevelir sur une grève étrangère plusieurs de ses infortunés compagnons ! Qu'elle sort bien du fond de l'âme d'un poëte navigateur cette réflexion mélancolique : « Oh ! que l'homme aisément trouve ici-bas sa dernière demeure ! Un peu de sable remué sur le rivage, quel-

ques vagues fugitives, reçoivent indistinctement la dépouille mortelle d'un héros ou les restes d'un obscur soldat[1] ! »

Le succès des *Lusiades* fut immense, puisque, chose presque inouïe en Portugal, l'auteur publia une seconde édition de son poëme dans la même année[2].

Pedro de Mariz et Barbosa Machado racontent qu'un certain Pedro da Costa Perestrello, qui avait composé un poëme sur le même sujet, renonça à le faire paraître. De nos jours, le Père José Agostinho de Macedo s'est montré moins modeste ; il n'a pas craint d'entrer en lice contre l'Homère portugais. Le succès des *Lusiades* ne se démentit pas ; en 1613, suivant Pedro de Mariz, il s'en était déjà vendu douze mille exemplaires, et vingt mille, suivant Severim, en 1624. Le Tasse, qui n'avait pas encore publié la *Jérusalem délivrée*, adressa un beau sonnet à celui qu'il regardait comme son guide, et dont il devait bientôt être le rival.

Soit que les conseils adressés par Camoens au jeune roi eussent déplu, soit que les finances de l'État fussent obérées par les préparatifs de la malheureuse expédition d'Afrique, la pension qu'il obtint pour ses seize années de services militaires (car je ne pense pas que son poëme ait été porté en ligne de compte) ne fut que de 15,000 reis, 100 francs environ, ce qui représente à peu près 500 francs d'aujourd'hui. Une clause du brevet lui enjoignait de résider à Lisbonne, *na corte*, et de le faire reviser tous les trois ans[3]. Cette somme, toute modique qu'elle fût, lui était inexactement payée ; aussi disait-il quelquefois en riant qu'il voulait demander au roi de changer ses quinze mille reis en quinze mille coups de fouet pour ses ministres.

Camoens ne fit plus que peu de vers après la publication des *Lusiades*. Peut-être est-ce à cette époque qu'il composa la requête poétique qu'on lui attribue, et dans laquelle il justifie une jeune femme, emprisonnée dans le *Limoeiro* de Lisbonne, pour avoir été infidèle à son mari qui voyageait dans l'Inde. En 1575, il adressa des stances au roi Dom Sé-

1 V. *Lusiades*, ch. 5, oct. 83.

2 Cette seconde édition est bien préférable pour la correction à la première, comme l'a prouvé le savant et judicieux M. Mablin, dans sa lettre à l'Académie royale des sciences de Lisbonne sur le texte des *Lusiades*.

3 Voyez Pedro de Mariz et Manoel de Faria e Souza. — Dom Jose Maria de Souza dit tous les six mois.

bastien, à l'occasion d'une flèche que le pape lui avait envoyée pour l'exciter contre les Maures. Dans sa quatrième élégie, adressée à Dom Leoniz Pereira, le poëte recommande à la bienveillance de ce gentilhomme le livre des histoires du Brésil, qui avait paru en 1576, et que lui dédiait Pedro de Magalhães Gandavo. L'année d'après, il fit un sonnet en l'honneur de Dom Luiz de Atayde, nommé pour la seconde fois vice-roi de l'Inde.

Malgré la célébrité que lui avait donnée son poëme, il vivait dans la retraite, car sa pauvreté était extrême. Il habitait une petite chambre dans la maison attenante à l'église du couvent de Santa Anna des religieuses franciscaines, au bout d'une petite rue qui conduisait à la maison des jésuites. C'est probablement au voisinage de ces religieuses qu'il faut attribuer son cent-quarante-quatrième sonnet, adressé à une très-jeune et jolie personne qui prenait l'habit de cette maison.

Dom Sébastien, marchant contre l'Afrique, ne choisit pas l'auteur des *Lusiades* pour son poëte. Diogo Bernardes obtint cette charge, qu'il paya par une longue captivité chez les Maures. Malgré cette injuste préférence, Camoens s'apprêtait, suivant Faria e Souza, à chanter cette campagne qui fut si funeste.

Cependant, la verve poétique de notre poëte, jusque-là si abondante et si facile, commençait à tarir. Pedro de Mariz rapporte qu'un homme riche et de qualité, Dom Ruy Dias da Camara (Faria e Sousa l'appelle Dom Ruy Gonçales) lui commanda une traduction des psaumes de la pénitence. La besogne n'avançait pas. L'acheteur s'en plaignit durement au poëte, qui lui répondit avec douceur : « Quand je faisais des vers, j'étais jeune, bien portant, amoureux, entouré de l'affection de beaucoup d'amis et de la faveur des dames; cela me réchauffait et animait ma verve. Aujourd'hui je n'ai plus d'esprit, je n'ai plus cœur à rien. Voici mon Javanais qui me demande deux moedas pour avoir du charbon, et je ne puis les lui donner. » .

Cependant il trouva encore un chant funèbre pour Dona Maria, fille du roi Dom Manoel, princesse belleet savante[1], qui mourut l'an 1578. En de meilleurs temps, l'in-

1 Je me conforme ici à l'opinion de Manoel de Faria e Souza, qui fait de cette Dona Maria la fille du roi Dom Manoel. On peut cependant concevoir du

fante Dona Maria avait établi dans son palais une académie composée de femmes, entre lesquelles brillait la célèbre Aloysia Sigea, de Tolède. Voici cette épitaphe :

SONNET LXXXIII

« Quelle proie emportes-tu, cruelle Mort ? — Un jour « brillant. — A quelle heure l'as-tu prise ? — Le matin. — « Sais-tu ce que tu emportes ? — Je ne le sais pas. — Qui « t'ordonne de l'emporter ? — Celui qui le sait. — Son corps, « qui le possède ? — La terre froide. — Qu'est devenue la « lumière qui l'éclairait ? — Elle est rentrée dans la nuit. « — Que dit la Lusitanie ? — Elle dit : Hélas ! je ne méritais « pas de posséder Dona Maria... »

Ce sont là probablement les derniers vers que Camoens ait composés. Hélas ! il perdait à la mort de cette princesse la dernière de ses protectrices. Bientôt il fut réduit à vivre d'aumônes. Antonio, le Javanais qu'il avait amené de la Chine, allait la nuit dans les carrefours mendier pour sa nourriture et pour celle de son maître.

C'est par une exagération, qu'il a sans doute crue poétique, que le dernier traducteur anglais des *Lusiades*, M. Mickle, a supposé que Camoens se plaçait sur le pont d'Alcantara, aussi écarté que notre pont d'Austerlitz, pour demander lui-même l'aumône aux passants. En vérité, les infortunes de Camoens sont assez grandes pour n'avoir pas besoin que la fiction les exagère.

Faria e Souza raconte qu'une mulâtresse, nommée Barbara[1], marchande dans les rues de Lisbonne, donnait très-souvent à Camoens ou à son Javanais un plat de ce qu'elle vendait, et quelquefois un peu d'argent. La seule consolation qu'il eût alors était d'aller le soir au couvent de Saint-Dominique, dont sa demeure était voisine, et de s'entre-

doute sur ce point, en pensant : 1° que cette *jeune* princesse avait cinquante-sept ans quand elle mourut ; 2° que Manoel de Faria e Souza dit avoir vu un manuscrit où ce sonnet était adressé à Dona Maria de Tavora, fille de Luiz Alvares de Tavora. J'ajouterai que Camoens a dédié sa treizième élégie à Dona Maria de Figueira, fille de mestre Melchior.

1 Il ne faut pas confondre cette compatissante Barbara, marchande dans les rues de Lisbonne, avec la belle et séduisante esclave indienne du même nom, que Camoens a chantée dans les *Endechas* que nous avons citées. La vieillesse et la pauvreté du poëte rendent cette supposition inadmissible.

tenir avec quelques religieux, entre autres, avec les pères Foreiro et Luiz de Granada. Il allait aussi souvent dans ce monastère entendre les leçons du professeur de philosophie morale [1]. Si le *Poëme de la création de l'homme* ne lui était pas, comme je pense, faussement attribué, il faudrait en rapporter la composition à cette époque.

Enfin, un cruel, un dernier malheur vint le frapper : il vit mourir son fidèle Javanais. Alors tout fut terminé : il n'était plus possible, dit Pedro de Mariz, que Camoens vécût après la mort de celui-là seul qui le faisait vivre.

Il tomba gravement malade, et fut transporté à l'hôpital. Conservant, dans ce moment suprême, ce sang-froid demi-résigné et demi-sarcastique que nous lui avons déjà vu, il écrivit de cet asile une lettre dont il nous est parvenu ce fragment : « Qui pourra jamais dire que, sur un aussi « étroit théâtre que ce misérable grabat, la fortune se soit « plu à donner le spectacle d'une aussi grande infortune ? « Pour moi, loin d'accuser la cruauté du sort, je me range « de son parti contre moi-même ; car il y aurait une sorte « d'impudence à vouloir tenir tête à tant de maux. »

Cette lettre, adressée, selon quelques-uns, à Dom Francisco d'Almeida, ou plutôt, comme je le suppose, au comte de Vimioso, Dom Francisco de Portugal, neveu de Dom Manoel, ne le trouva pas sans pitié. Camoens sortit du refuge des pauvres. Je n'ignore pas que, suivant une autre tradition très-accréditée, Camoens serait mort à l'hôpital même. Plusieurs raisons peuvent permettre d'en douter. La première, c'est que Camoens ne fut pas enterré dans le cimetière de l'hôpital, mais dans un coin de l'église de Santa Anna, sa paroisse ; la seconde, c'est que Dom Francisco envoya au logis du poëte un drap pour l'ensevelir. Enfin, Manoel Correa, énumérant (*Comment. sur le ch. X, oct.* 23) les hommes illustres morts dans l'asile de la charité, ne cite pas Camoens.

L'opinion contraire, appuyée sur l'autorité de Barbosa Machado, est confirmée par une note écrite de la main d'un pieux missionnaire. Jose Indio [2], sur un exemplaire des

1 Voyez Niceron, *Mémoires*, t. XXXVII, p. 253.

2 C'est le même Jose Indio que M. Ferdinand Denis a mis en scène dans un touchant épisode où il a résumé poétiquement toute la vie de Camoens. Voyez *Scènes de la nature sous les Tropiques*.

Lusiades que possédait lord Holland. Cette note est ainsi conçue :

« Qu'y a-t-il de plus déplorable que de voir un si grand « génie si mal récompensé ? Je l'ai vu mourir dans un hô- « pital de Lisbonne, sans avoir un drap pour se couvrir, « lui qui avait si bravement combattu dans les Indes orien- « tales et qui avait fait cinq mille cinq cents lieues en mer. « Grande leçon pour ceux qui se fatiguent à travailler nuit « et jour, et aussi vainement que l'araignée qui ourdit sa « toile pour y prendre des mouches ! »

Je crois qu'il peut résulter de cette apostille que Jose Indio a vu Camoens malade à l'hôpital, sans qu'il faille prendre à la lettre les mots *je l'ai vu mourir.*

Ce fut pendant cette dernière et longue [1] maladie de Camoens que le désastre d'Alcacer-Québir (le 4 août 1578) frappa de mort le Portugal. Il restait encore au poëte une larme pour sa patrie : Ah ! s'écria-t-il, du moins je meurs avec elle ! Il répéta la même pensée dans la dernière lettre qu'il ait écrite. « Enfin, disait-il, je vais sortir de la vie, et « il sera manifeste à tous que j'ai tant aimé ma patrie, que, « non-seulement je me trouve heureux de mourir dans son « sein, mais encore de mourir avec elle. »

Il ne survécut que peu de mois à ce désastre, et mourut au commencement de 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans. Il ne fut jamais marié, et ne laissa point d'enfants.

Pedro de Mariz rapporte qu'il fut enterré très-pauvrement dans l'église de Santa Anna, à gauche en entrant, et sans que rien indiquât sa sépulture. Ses malheurs firent sur le public une impression si profonde, que personne ne voulut plus occuper la maison qu'il avait habitée. Elle resta vide après sa mort.

Les sinistres pressentiments de Camoens ne tardèrent pas à s'accomplir. Le Portugal, ce royaume né d'une victoire et blessé à mort dans une défaite, tomba bientôt sous le joug de Philippe II. Le monarque espagnol, visitant sa nouvelle province, s'informa du grand poëte, dont il admirait les vers, et, en apprenant qu'il n'existait plus, il témoigna un vif regret.

[1] Niceron, ouvrage cité.

Pedro de Mariz raconte qu'un noble allemand écrivit à son correspondant de Lisbonne de chercher la place où Camoens était enterré, et, si ce grand poëte n'avait pas un tombeau digne de lui, il le chargeait de s'arranger avec la ville pour obtenir la permission de lui envoyer ses os, avec toute la décence et le respect qui leur étaient dus. Ce généreux Allemand s'engageait à élever à l'Homère lusitanien un mausolée comparable à ceux des anciens les plus illustres.

Ce fut peut-être cette pieuse démarche faite par un étranger, qui rappela aux compatriotes de Camoens que l'auteur des *Lusiades* n'avait pas de tombe. Seize ans après sa mort, un ami des lettres, qui peut-être était absent quand il mourut, Dom Gonçalo Coutinho, fit chercher sa sépulture et la rétablit dans un endroit voisin du chœur des religieuses franciscaines. Il la couvrit d'une simple pierre presque au niveau du sol, sur laquelle il inscrivit cette épitaphe :

Ci gît Luiz de Camoens,
prince
des poëtes de son temps.
Il vécut pauvre et misérablement
et mourut de même
l'an MDLXXIX.

Et plus bas :

Cette tombe a été construite aux frais de Dom Gonçalo Coutinho. Que personne n'y soit plus enterré.

C'est un beau résumé de la vie de Camoens que ces deux simples lignes :

Il vécut pauvre et misérablement.
et mourut de même.

On ne pouvait dire moins de celui qui avait éprouvé tant d'infortunes, combattu à tant de batailles, et, comme dit Jose Indio, fait cinq mille cinq cents lieues sur mer. Je ne connais pas l'épitaphe de notre bonhomme Chapelain, lequel mourut pour s'être mouillé les jambes dans le ruisseau de la rue Saint-Honoré, de peur de perdre son jeton à l'Académie, mais je parierais qu'elle était plus longue et plus pompeuse.

Relisons celle de Boileau, telle qu'on l'a refaite en 1815. La voici; elle est placée dans la chapelle Saint-Paul, le long du chœur de l'église de Saint-Germain-des-Prés :

Hic. sub. titulo
Fatis. diu. jactati
In. omne. ævum. tandem. compositi
Jacent. cineres
Nicolai. Boileau. Despreaux, etc.

Vous ne savez pas peut-être ce que veulent dire ces expressions, *Cineres fatis diu jactati*, qu'on pourrait à peine appliquer aux cendres de Napoléon, si on les rapportait de Saint-Hélène [1]? Cela veut dire que les cendres de Nicolas Boileau, d'abord placée dans la Sainte-Chapelle au-dessous du lutrin qu'il a si bien chanté, ont été transférées, en 1793, au musée des Petits-Augustins, puis de là déposées *pour l'éternité* dans l'église voisine de Saint-Germain des Prés. Je préfère l'épitaphe de Camoens. — Il est vrai qu'on en a, depuis, fait à sa gloire de bien longues et de bien mauvaises. Martim Gonsalvès da Camara, qui avait été premier ministre du roi Dom Sébastien, et qu'on peut difficilement compter parmi les protecteurs de Camoens, fit composer pour sa tombe, par le jésuite Mattheos Cardoso, professeur de belles-lettres à l'université d'Evora, sept distiques latins d'une emphase tout à fait scolastique :

Naso elegis, Flaccus lyricis, epigrammate Marcus,
Hic jacet heroo carmine Virgilius, etc. [2].

De son côté, Dom Gonçalo Coutinho, comme pour expier ce que sa première inscription paraissait avoir de trop simple, en fit faire une autre en vers latins par Dom Manoel de Souza Coutinho, depuis Frei Luiz de Souza ; c'est un dialogue entre le tombeau du poëte et un passant : *Quod Maro*

[1] Écrit en 1832.

[2] Cette déclamation pédantesque contient cependant un fait curieux. On doit inférer de ce vers

Hunc Itali, Galli, Hispani vertere poetam,

qu'il existait dès lors des traductions italienne, espagnole et même française des *Lusiades*. Baillet (*Jugements des savants*, t. IV, p. 442) mentionne une traduction anonyme des *Lusiades* en cette dernière langue, que le biographe Ignacio Garcez Ferreira attribue à un nommé Scharon.

e.

sublimi, etc. Elle est imprimée dans la première édition des *Rimas* (1595), et depuis répétée partout. Cette édition des *Poésies diverses* de Camoens, jusqu'alors éparses et inédites. est un monument tout autrement splendide, élevé par le licencié Fernando Rodrigues Lobo Surrupita à la gloire de Camoens, sous les auspices du même Dom Gonçalo Coutinho. A la tête de ce recueil des *Rimas*, on remarque un sonnet adressé à la mémoire de Camoens par ce Diogo Bernardes, soupçonné, comme nous avons dit, de s'être approprié plusieurs pièces de notre auteur. Quoi qu'il en soit, Diogo Bernardes, grand poëte aussi, mort à Lisbonne en 1596, fut enterré dans la même église que Camoens, au couvent de Santa Anna.

Ces mots d'une inconcevable témérité, *pour l'éternité*, placés dans l'épitaphe de Boileau, me rappellent la dernière chose qu'il me reste à dire touchant Camoens.

Comme s'il avait été dans sa destinée de ne jamais trouver le repos, pas même dans la tombe, l'église de Santa Anna fut renversée de fond en comble par le tremblement de terre qui détruisit presque entièrement la ville de Lisbonne en 1755.

L'église a été rebâtie; mais personne, que je sache, n'a cherché à relever, du milieu des décombres, la simple pierre qui recouvrait les cendres du grand poëte et du grand citoyen.

CHARLES MAGNIN.

LISTE

DES

PRINCIPAUX HISTORIENS DE CAMOENS

Plusieurs traits de la vie de Camoens sont consignés dans les *Décades* de Diogo do Couto, garde supérieur des archives de l'État de l'Inde, et continuateur de l'illustre historien Jean de Barros. Il faut consulter surtout la huitième Décade du premier livre, chapitre 28. Diogo do Couto était le contemporain et l'ami de Camoens. Il composa, à la prière de ce poëte, un commentaire des *Lusiades*, qui n'a pas été publié. Manoel de Faria Severim nous a transmis ce renseignement, sur l'autorité d'une lettre adressée par Diogo do Couto à un sien ami, et datée de l'année 1611.

On trouve quelques détails sur la personne de Camoens dans un des plus anciens commentaires des *Lusiades*, dû au licencié Manoel Correa, ami particulier du poëte. Manoel Correa était né à Evora ; mais il habitait Lisbonne, et exerçait les fonctions d'examinateur synodal de l'archevêché et de curé de l'église de Saint-Sébastien dans la *Mouraria* (quartier des Maures), où logeaient les parents de Camoens. Il n'est pas exact de dire, comme on l'a fait, que le commentaire de Manoel Correa, imprimé pour la première fois à Lisbonne (Pedro Crasbeeck, 1613, in-4°), peu après la mort de l'auteur, soit le plus ancien commentaire des *Lusiades*. L'édition de ce poëme de 1585 est, s'il faut en croire son titre, accompagnée d'annotations de divers auteurs. Cette édition, que je n'ai pas vue, existe à Londres au Musée britannique. De plus, Correa dit lui-même dans l'avertissement placé à la tête de l'édition de 1613, que ce sont les mauvais commentaires qu'on a imprimés sur les *Lusiades* qui l'ont engagé à mettre le sien au jour : « J'avais, ajoute-t-il, composé ces annotations à la requête d'un de mes amis, sans avoir aucune intention de les faire imprimer. Si j'avais eu ce dessein, je l'aurais exécuté durant la vie de Luiz de Camoens, qui m'en pria avec beaucoup d'instance. » Dans plusieurs endroits de son commentaire, et notamment chant premier, oct. 1re ; chant cinquième, oct. 18 ; chant sixième, oct. 40 ; chant septième, oct. 81 ; chant neuvième, oct. 21 ;

chant dixième, oct. 119, Correa donne des renseignements sur Camoens, et s'autorise de choses que le poëte lui a dites. Cet écrivain était, d'ailleurs, un homme d'un savoir solide, et entretenait une correspondance avec les principaux érudits de cette époque, entre autres avec Juste Lipse. On trouve dans les épîtres latines de ce dernier une lettre adressée au licencié Manoel Correa, pleine d'affection et d'estime (*Epist.* 99 *centur. ad Ital. et Hispan.*). Il a laissé plusieurs ouvrages imprimés, et, suivant l'usage des Portugais, un plus grand nombre encore de manuscrits.

Le premier biographe en forme de Camoens est un bibliothécaire de l'Université de Coimbre, Pedro de Mariz, qui plaça une vie de notre poëte devant le commentaire du licencié Manoel Correa, commentaire que l'auteur, en mourant, l'avait autorisé à étendre et à corriger. Un des plus récents biographes de Camoens, M. John Adamson, dont nous parlerons plus bas, est tombé à cet égard dans quelque confusion. Il avance (*Memoirs of the life and writings of Luis de Camoens*, t. I, p. 19) que Manoel Correa composa une vie de Camoens, publiée par Pedro de Mariz après la mort de l'auteur. Cette assertion est inexacte. Correa n'a point composé de vie de Camoens. Il suffit, pour lever les doutes à cet égard, de jeter les yeux sur l'édition des *Lusiades* de 1613 (Lisboa, Pedro Crasbeeck, in-4°), où la vie de Camoens, sous la simple forme d'une lettre adressée *aux amateurs de la poésie*, est signée Pedro de Mariz.

L'opinion du biographe anglais s'appuie de l'autorité de Manoel de Faria e Souza (*Rimas varias de Luis de Camoens, vida del poeta*) et de Barbosa Machado (*Bibliotheca Lusitana*, t. III, p. 232); mais Barbosa ne parle, dans l'endroit cité, que du commentaire de Correa, et mentionne (p. 595) la vie de Camoens comme l'œuvre de Pedro de Mariz. M. John Adamson ajoute que ce fut à la prière de Camoens que Manoel Correa entreprit son travail. Cela n'est pas non plus tout à fait exact. Nous venons de voir que, de son aveu, Correa composa son commentaire à la requête d'un sien ami, et que Camoens le pressa, non de l'écrire, mais de le publier. M. John Adamson, dans le second volume de son ouvrage (p. 296), a traduit très-exactement cette fois la phrase de Manoel Correa, sans s'apercevoir qu'elle contredit ce qu'il avait avancé dans le tome premier, p. 19. D'ailleurs, Pedro de Mariz, selon M. Francisco Alexandre Lobo, n'a montré que peu de savoir et encore moins d'intelligence dans son travail. Ce document respectable, parce qu'il sort d'une main contemporaine, renferme même plusieurs observations malveillantes, qui ne pou-

vaient partir de la main d'un ami. Cette vie a été réimprimée, et peut-être amendée dans la seconde partie des *Rimas de Camoens* (Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1616, in-4°), édition précieuse dont la Bibliothèque royale ne possède que la première partie (Lisboa, Crasbeeck, 1607, in-4°) ; mais que je crois complète dans la bibliothèque publique de Bruxelles. C'est par une erreur évidente que l'éditeur des OEuvres de Camoens, publiées à Lisbonne en 1779-1780, 3 volumes in-8°, avance (t. I, p. 4) que la notice de Pedro de Mariz a été réimprimée dans l'édition des *Rimas* de 1601. Il faut très-certainement lire, 1616. Toutes les réimpressions faites sur l'édition de 1779-1780 ont eu le tort de reproduire cette fausse date.

Après ce premier et insuffisant essai biographique de Pedro de Mariz, un antiquaire érudit, le docteur Manoel de Faria Severim, chantre d'Evora, publia en 1624, dans l'ouvrage intitulé *Discursos varios e politicos, em Evora*, in-4°, une vie de Camoens plus étendue et plus exacte, qui a été réimprimée dans l'édition des *Lusiades,* Lisboa, 1720, in-folio. Cette édition, qui renferme en outre la reproduction du commentaire de Manoel Correa, est malheureusement très-peu correcte, et fautive surtout pour les noms propres. Manoel de Faria Severim est le premier qui essaya d'extraire des œuvres mêmes du poëte les renseignements sur les parties obscures de sa vie. Gaspar de Faria Severim, neveu de Manoel, a composé en latin un éloge de Camoens, que son oncle a traduit en portugais, et qui paraît différer de la vie insérée dans les *Discursos*. Il faut remarquer ici qu'un ecclésiastique, nommé Manoel Pires de Almeida, a laissé une vie manuscrite de Camoens à la tête d'un commentaire sur les *Lusiades*, en quatre volumes in-folio, également manuscrit. Comme il légua ce travail à Manoel de Faria Severim et à son neveu Gaspar, on a pu croire que ces deux historiens de Camoens avaient profité de ces recherches ; mais Manoel Pires n'étant mort qu'en 1655, cette supposition est inadmissible.

Malgré le travail très-recommandable de Manoel de Faria Severim, un autre écrivain, Manoel de Faria e Souza, un des plus laborieux et des plus célèbres polygraphes portugais, pensa, non sans raison, qu'il restait encore beaucoup de choses à éclaircir dans la vie et dans les œuvres de Camoens. Il publia en espagnol une vie de ce poëte, qu'il plaça devant son volumineux commentaire sur les *Lusiades*, écrit aussi en espagnol (Madrid, 1639, quatre tomes en deux volumes in-folio). Manoel de Faria e Souza laissa, de plus, une seconde vie manuscrite de Camoens, laquelle diffère, à quelques égards, de la

première. Cette seconde vie plus abrégée fut imprimée à Lisbonne en 1685-1689, à la tête de son ample commentaire sur les *Rimas varias* de Camoens, cinq tomes en deux volumes in-folio [1].

Manoel de Faria e Souza a composé encore une autre vie de Camoens. C'est une églogue en vers, intitulée *Cintra*, formée presque en entier de passages extraits des œuvres mêmes du poëte. Ce centon, très-vague, comme on le pense bien, n'a pas été imprimé, ainsi que le semble croire M. John Adamson (*Memoirs of the life*, etc., t. II, p. 332), dans l'édition des *Lusiades* de 1639, non plus que dans celle des *Rimas* de 1685. Je trouve pour la première fois cette églogue insérée dans le quatrième volume des *Obras* de Camoens, imprimées en 1779-1780, et je conjecture que l'éditeur, Thomas Joseph de Aquino, aura extrait ce poëme d'un des trois volumes manuscrits de Faria e Souza, conservés alors au couvent de Nossa Senhora da Graça. Manoel de Faria e Souza a fait suivre cette églogue de quelques notes explicatives, écrites en espagnol, où l'on trouve diverses anecdotes curieuses sur notre poëte. Cela fait donc, de bon compte, trois vies de Camoens dues à cet écrivain, indépendamment de la part assez grande qu'il a donnée dans son *Asia Portuguesa* aux actions militaires de notre poëte.

Le père Niceron a inséré dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres* (tome XXXVII, p. 244-260), une courte notice sur la vie de Camoens. Cette notice, que Niceron tenait d'un Portugais instruit, renferme, malgré quelques erreurs, des renseignements fort utiles.

Nous ne pouvons, malgré l'autorité du catalogue des auteurs portugais du Père Bluteau, compter João Franco Barreto au nombre des biographes de Camoens. João Franco Barreto n'a donné qu'une table des noms propres qui se rencontrent dans les *Lusiades* et des arguments en vers pour chaque chant de ce poëme.

Ignacio Garcez Ferreira a mis à la tête d'une édition des *Lusiades*,

1 Ces cinq tomes ne contiennent qu'une partie des *Rimas;* les tomes VI, VII et VIII, qui renferment la suite des églogues, les redondilhas, les trovas, les comédies et les œuvres en prose, n'ont pas été publiés : on les a conservés longtemps dans la bibliothèque du couvent de Nossa Senhora da Graça, d'où ils ont dû passer dans le dépôt central qu'on a formé à São Francisco da cidade, des livres et manuscrits provenant des couvents de la province d'Estramadure, après la suppression des ordres monastiques. Les éditeurs de 1779-1780, qui ont suivi le texte de Manoel de Faria e Souza, ont consulté ces trois précieux volumes. Ignacio Garces Ferreira a cru que la mort de Manoel de Faria e Souza avait empêché l'achèvement de l'édition des *Rimas varias*. C'est une erreur; Manoel de Faria e Souza était mort dès le 3 juin 1649.

publiée à Naples (1731-1732, 2 vol. in-4°), une vie abrégée et assez peu satisfaisante, au jugement de M. John Adamson. Cette notice a été plusieurs fois réimprimée, notamment dans l'édition de Pedro Gendro (Lisbonne, 1759, chez Dubeux et Bonardel, 3 vol. in-12). Malheureusement on n'a pas fait le même honneur à plusieurs dissertations qui accompagnent cette vie dans l'édition de Naples, et que je regrette de n'avoir pu consulter.

L'abrégé de la vie de Camoens, inséré dans l'édition de 1779-1780, et vraisemblablement composé par l'éditeur, Thomas Joseph de Aquino, ne renferme ni faits nouveaux ni conjectures remarquables. Thomas Joseph de Aquino est tombé dans la faute qu'a renouvelée M. John Adamson, de compter le licencié Manoel Correa au nombre des historiens de Camoens (t. I, p. CXXXIX).

La petite notice anonyme de l'édition donnée par Michel Rodrigues (Lisboa, 1772, 3 vol. in-12) n'offre rien de remarquable.

Deux poëtes anglais, traducteurs de Camoens, M. Mickle et lord Strangford, ont fait précéder, l'un sa traduction des *Lusiades*, l'autre sa traduction de quelques poésies diverses (Londres, 1803, in-16), d'une courte notice sur le poëte.

Il faut aussi consulter la *vida* de Camoens, publiée par Dom Joze Maria de Souza Botelho dans sa belle édition des *Lusiades* (Paris, F. Didot, 1817, in-4°, et 1819, in-8). Elle a été mise en français par M. Millié, à la suite de la traduction de ce poëme (Paris, 1825, 2 vol. in-8°).

La vie la plus étendue et la plus complète de Camoens est celle qu'a composée M. John Adamson, sous le titre de *Memoirs of the life and writings of Luis de Camoens* (London, 1820, 2 vol. in-12).

Il est profondément regrettable que l'important travail de M. Francisco Alexandre Lobo, intitulé *Memoria historica e critica á cerca de Luiz de Camoens*, inséré en 1821 dans le recueil des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne (p. 158-279), n'offre pas, à beaucoup près, une impartialité égale à la solide érudition dont il est plein.

Enfin, je dois mentionner une dernière vie portugaise de Camoens, placée par MM. Barreto Feio et Monteiro à la tête du tome second des *Obras completas* de Camoens (Hamburgo, 1834, 3 vol. in-8°). Cette notice est remplie de conjectures et de paradoxes qui auraient eu besoin d'être appuyés de preuves plus solides.

A ces diverses biographies de notre poëte, il faut joindre l'article instructif, quoique insuffisant, de Barbosa Machado, dans la *Biblio-*

theca Lusitana (t. III, p. 70-76); et les articles encore moins satisfaisants de Nicolas Antonio, dans la *Bibliotheca Hispana nova* (t. II, p. 20), et de Joâo Soares de Brito, dans le *Theatrum Lusitanum*, ouvrage qui n'est encore que manuscrit. L'article *Camoens* du catalogue des écrivains portugais, placé par M. Fonseca en tête du Dictionnaire de l'Académie de Lisbonne, contient plutôt l'appréciation du génie poétique de Camoens, que des renseignements sur sa personne.

Je n'ai pas eu, jusqu'ici, l'occasion de consulter l'ouvrage intitulé *Retratos e bustos dos Varôes e Dónas que illustrardo a naçâo Portugueza* (Lisboa, 1806, in-4°), que cite M. John Adamson, et qui doit contenir un article sur Camoens. J'ignore même si cet ouvrage diffère ou non de celui que le même M. John Adamson indique de la manière suivante : *Retratos e elogios dos Varôes e Donas Portugueezes.*

En France. Moreri, Chauffepié et la *Biographie universelle*, par la plume éloquente de madame de Staël, ont donné des articles malheureusement très-incomplets et quelquefois fautifs sur la vie de Luiz de Camoens.

Ce qu'ont écrit sur le même sujet Rapin, Baillet, Duperron de Castera, La Harpe, et même Voltaire, ne mérite pas la confiance que de pareils noms semblent commander. CH. M.

LES LUSIADES

CHANT PREMIER

Je chanterai les combats, et ces hommes courageux qui, de la rive occidentale de la Lusitanie, portés sur des mers que la proue n'avait pas encore sillonnées [1], franchirent les plages de la Taprobane [2], déployèrent au milieu des périls et des batailles une force plus qu'humaine, et, parmi des peuples lointains, fondèrent si glorieusement un nouvel empire.

Je dirai les vertus héroïques [3] de ces princes qui soumirent à leur domination les contrées infidèles de l'Afrique et de l'Asie, et sur d'impurs débris établirent le règne de la foi. Je dirai ces guerriers que leur valeur a rendus immortels. Si l'art et le génie me secondent, leur renommée remplira l'univers.

Qu'on ne parle plus des courses fameuses du sage Ulysse et du pieux Énée. Que la renommée cesse de proclamer les victoires d'Alexandre et de Trajan. Je chante les enfants de Lusus [4], auxquels Mars et Neptune ont obéi. Héros de Virgile et d'Homère, écoutez des exploits qui surpassent tous les vôtres.

Et vous qui venez de m'enflammer d'une ardeur nouvelle, Nymphes chéries du Tage, si j'ai chanté vos doux rivages [5], donnez à ma voix un ton plus élevé : donnez à mes

vers une harmonie si brillante et si pure que le dieu du Pinde abandonne pour vos ondes les flots de l'Hippocrène.

Réservez pour les jeux des bergers les humbles sons du chalumeau; donnez-moi les accents hardis de la trompette belliqueuse, ces fiers accents qui font tressaillir [6] les guerriers et rallument le feu des combats; inspirez-moi des chants qui soient dignes d'une nation si généreuse et si fidèle au dieu Mars. Que le monde entier les répète : c'est à l'art des vers, c'est à vous qu'il appartient d'immortaliser les héros.

Et toi [7], gage précieux de l'indépendance portugaise, espoir de la patrie qui te contemple et de la religion qui t'appelle, toi que le ciel a fait naître pour la terreur du Maure et pour l'honneur éternel de notre âge; toi qui ne veux conquérir le monde que pour consacrer à Dieu ta conquête;

Jeune héritier de tant de rois dont le premier [8] reçut du ciel une faveur que n'ont obtenue ni les Césars de l'Occident ni les monarques des Gaules : témoin le royal écusson qui, dans son empreinte sacrée, garde encore le souvenir de cette bataille où le Christ, armé de sa croix, combattit pour Alphonse et lui donna la victoire;

Roi puissant, dont les vastes États embrassent à la fois [9] les lieux où naît le soleil, ceux qu'il éclaire à son midi et les climats qui reçoivent ses derniers feux; toi dont le génie doit subjuguer un jour le féroce Isamélite, le Turc oppresseur de l'Asie, et l'idolâtre qui boit les eaux du fleuve sacré [10];

Tourne vers moi ce jeune front où brillent déjà les divines clartés qui formeront ton auréole, alors que, parvenu au terme de ta carrière, tu franchiras le seuil du temple éternel. Laisse tomber un regard de bonté sur un enfant des Muses, qui n'invoque leurs faveurs que pour célébrer en vers harmonieux la gloire de son pays.

Oui, c'est à la patrie que je consacre ma lyre. On ne me

verra point demander à la fortune le prix de mes travaux ; j'ose l'attendre de la postérité : Honneur, dira-t-elle, à celui qui chanta le berceau de ses pères ! Écoute : le nom portugais va retentir dans mes chants. Apprends à connaître les hommes que le ciel a soumis à ton empire ; et dis-moi s'il n'est pas plus beau de régner sur eux que de commander au reste du monde.

Écoute : de vaines fictions n'orneront point mes récits ; je laisse aux muses étrangères ces ambitieux mensonges. Les hauts faits que tu vas entendre sont au-dessus des chimériques exploits de Rodomont et de Roger, au-dessus des prouesses fabuleuses de Roland.

Au lieu de ces fiers paladins [11], tu verras un Nuno, le bouclier du prince et le rempart de la patrie ; un Egas-Moniz, un Dom Fuas : c'est pour les chanter que je demande la lyre d'Homère. Au lieu des douze pairs de Charlemagne, je t'offrirai les douze Portugais [12] qui, dans les plaines d'Albion, combattirent si vaillamment pour la cause de la beauté. Tu verras enfin l'illustre Gama [13] : près de lui disparaît le navigateur troyen dont le Tibre accueillit jadis les vaisseaux.

Veux-tu des rois et des guerriers aussi dignes de renom que les plus célèbres conquérants ? vois le premier Alphonse : le vainqueur d'Ourique est-il moins grand que le vainqueur de Pharsale ? Vois Jean I, élevant son trône sur les trophées d'Aljubarota ; et Jean II, toujours sûr de vaincre ; et trois Alphonses, dignes successeurs du premier.

Vois cette foule de héros qui, parcourant les royaumes de l'aurore, y firent à l'envi triompher nos étendards : le brave Pacheco, les redoutables Almeidas que le Tage pleure encore, le terrible Albuquerque, l'intrépide Castro, et tant d'autres que la mort n'a point fait oublier.

Le jour n'est pas loin où ma muse osera s'élever jusqu'à toi. Tandis qu'elle chantera ces guerriers, prends en main les rênes de l'empire, et les prodiges de ton règne enfanteront des prodiges d'harmonie. Que tes armées commencent

à presser de leur noble poids les terres africaines et les mers orientales: qu'elles annoncent ta présence à l'univers étonné.

Le Maure, glacé d'effroi, lit dans tes yeux sa ruine prochaine. L'idolâtre frémit; sa tête s'incline, déjà prête à subir le joug. Ta jeunesse, ta fierté naissante ont charmé le cœur de Téthys: elle t'offre sa fille et te réserve pour dot son domaine azuré [14].

Deux demi-dieux [15], dont le sang coule dans tes veines, te regardent du haut des cieux. Tous deux ont brillé sur la terre, l'un dans les heureux travaux de la paix, l'autre dans les combats sanglants. Leurs grandes âmes se confondent dans la tienne: ils aiment à retrouver en toi leur image, et te réservent auprès d'eux une place au séjour de l'immortalité.

Mais, en attendant l'époque fortunée où tu reproduiras sur le trône leurs vertus guerrières et pacifiques, daigne sourire à mes vers; daigne adopter mes Argonautes, et tu verras blanchir les mers sous leurs nefs obéissantes. Tes regards les soutiendront au milieu des orages: accoutume-toi, jeune prince, à recevoir les vœux des mortels [16].

Déjà les enfants de Lusus fendaient les flots de l'immense Océan. L'onde émue s'agitait doucement autour des navires, un vent favorable enflait les voiles. Les proues, couvertes d'une écume argentée, sillonnaient les mers lointaines réservées jusqu'alors aux troupeaux de Neptune, lorsqu'au sein des célestes demeures [17] où se préparent les arrêts qui règlent le sort des mortels, les dieux tinrent conseil sur les destinées de l'Orient.

L'agile petit-fils du vieux Atlas, Mercure, les a convoqués au nom de Jupiter [18]; et le ciel de cristal qui s'embellit autrefois des gouttes brillantes tombées du sein de Junon, la Voie lactée, les a conduits dans l'Olympe. Ils ont quitté les sept régions éthérées que leur confia l'arbitre des mondes, arbitre souverain qui régit par la pensée le ciel, la terre et

les mers. A ces puissances du ciel se réunissent en un moment les divinités qui règnent sur le Septentrion, celles qui règnent sur le Midi, les dieux protecteurs des climats où naît l'aurore, et les immortels gardiens des contrées où le soleil éteint son flambeau.

Sur un trône resplendissant d'étoiles, paraît le dieu qui lance la foudre[19]. Le diamant jette moins de feux qu'il n'en jaillit de son sceptre et de sa couronne. Une majesté sévère est empreinte dans ses traits. De son front s'exhale une vapeur divine : lemortel qui l'aurait ressentie deviendrait semblable aux dieux.

Au-dessous du trône s'abaissent par degrés des siéges brillants émaillés d'or et de perles. L'âge et la dignité ont fixé la place de chacun des immortels. D'un œil respectueux ils contemplaient Jupiter, lorsque, élevant au milieu d'eux sa voix formidable, il fit entendre ces paroles :

« Éternels habitants des radieuses demeures de l'Olympe, « si la haute valeur des enfants de Lusus est présente à « votre pensée, si vous avez suivi le cours de leurs triomphes, « vous devez savoir que le Destin les appelle à effacer du « souvenir des hommes les Assyriens, les Perses, les Grecs « et les Romains.

« Vous les avez vus, malgré leur petit nombre, s'élancer « contre le Maure courageux, et lui arracher le beau pays « qu'arrose le Tage. Vous les avez vus affronter ensuite le « redoutable Castillan, humilier l'orgueil de ses armes, et « sortir de la lutte avec tous les trophées de la victoire.

« Dieux de l'Olympe, je laisse dans le passé leurs guerres « mémorables contre les fils de Romulus ; l'ardeur géné- « reuse qui les précipita sur les pas de Viriathe ; la gloire « dont ils se couvrirent sous les drapeaux du fameux pro- « scrit qui feignait de marcher à la voix d'une biche in- « spirée.

« Bravant aujourd'hui, sur des barques fragiles, les ca-

« prices de la mer et des vents, ils s'ouvrent des routes in-
« connues. Des bords lointains où Phébus expire, ils ont
« prolongé leurs découvertes au delà des contrées qu'il
« échauffe au milieu de sa course, et ne s'arrêteront qu'à
« son berceau.

« L'immuable Destin leur a promis la longue domination
« de cette mer qui voit les premiers feux du soleil à son
« lever. Ils viennent de passer sur l'onde la saison des orages ;
« leurs matelots sont fatigués, abattus : n'est-il pas juste
« enfin de leur montrer la nouvelle terre, objet de leurs
« vœux ?

« Assez longtemps ils ont lutté contre la fureur des flots
« et l'inclémence des cieux, contre les vents et les tem-
« pêtes. Je veux que la paix et l'hospitalité les accueillent
« sur la rive africaine ; qu'ils y réparent leurs vaisseaux, et
« reprennent ensuite le cours de leur longue navigation. »

Il dit, et les dieux délibèrent. Les opinions se divisent, et sont tour à tour appuyées et combattues. Bacchus, effrayé des paroles de Jupiter [20], s'élève avec violence contre les enfants de Lusus. Triomphateur de l'Asie, il déteste en eux des rivaux.

Bacchus avait appris des Destins que du fond de l'Espagne un peuple belliqueux viendrait par la Grande Mer soumettre tous les rivages que baigne l'océan Indien; que des exploits nouveaux éclipseraient d'antiques renommées, la sienne comme toutes les autres. Il n'entrevoit qu'avec douleur la perte d'une gloire dont Nysa [21] célèbre encore le souvenir.

Cette gloire fut jadis menacée par Alexandre ; mais les victoires du Macédonien n'ont pu ravir à Bacchus le nom de vainqueur de l'Inde, ce nom fameux dont il est salué par tous les habitants du Parnasse. Des alarmes plus vives le pressent en ce moment : il craint que l'eau dormante du Léthé n'ensevelisse à jamais ses lauriers, si la terre de l'aurore est touchée par les guerriers de la Lusitanie.

Vénus prend hautement leur défense [22]. Vénus depuis longtemps les favorise et les guide. Elle a vu leur valeur éclater sur la rive Tingitane ; elle aime à retrouver en eux les vertus héroïques des Romains qui lui furent si chers, et jusqu'au langage, à peine altéré, de ces anciens maîtres du monde.

Un motif secret et plus puissant encore l'intéresse à leur cause. Il lui avait été prédit que la déesse de la beauté régnerait dans tous les lieux où s'étendrait leur empire. Ainsi le dieu qui craint pour sa gloire et la déesse qui prétend à de nouveaux hommages, s'obstinaient l'un et l'autre dans cette lutte animée qui partageait les immortels.

Quand l'Auster en fureur ou l'impétueux Borée se précipite sur une antique forêt, la montagne en gémit, les arbres se brisent, les feuilles dispersées volent dans les airs, un bruit sourd se prolonge et murmure : toutes les cimes de la forêt semblent bouillonner. Tel l'Olympe ébranlé retentissait de la querelle des dieux.

De tous les amis de la déesse, Mars était le plus ardent. La cause des héros devait être la sienne ; et peut-être aussi qu'un ancien souvenir se réveillait dans son cœur. Il se lève. Sombre et courroucé, il rejette en arrière le fort bouclier attaché à son cou ; et, haussant avec fierté la visière de son casque de diamant, il s'avance tout armé vers le trône de Jupiter. D'un bras terrible il soulève sa lance. Sa lance, en retombant, frappe les marches du trône. Le ciel en trembla ; Apollon, effrayé, laissa un instant pâlir ses rayons.

« Père des dieux, s'écria Mars, toi dont la volonté fait « la loi de l'univers, toi que l'Olympe a vu si souvent ap- « plaudir au courage des Lusitaniens, à leur constance in- « fatigable ; si leur honneur t'est cher encore, si toi- « même as soufflé dans leur âme cet amour de gloire qui « les entraîne vers un autre hémisphère, hâte-toi de « mettre un terme à d'inutiles débats.

« L'avis de Bacchus est suspect; une inquiète jalousie « égare sa raison. Il s'élève, il s'emporte contre les descen- « dants d'un héros qui fut jadis son compagnon d'armes « et son ami! Il appelle sur eux ta colère, lui qui devrait « ici les défendre! Mais laissons-le maintenant se livrer « à sa fureur. L'envie attaquerait vainement les enfants de « Lusus; leur triomphe est assuré : ils ont pour eux Ju- « piter et les destins.

« Dieu puissant, ta sagesse a parlé : que tes oracles s'ac- « complissent. L'inconstance n'appartient qu'à la faiblesse. « Ordonne, et que Mercure plus rapide que la flèche, plus « léger que les vents, descende sur la flotte guerrière et la « conduise chez un peuple hospitalier dont les fidèles avis « puissent enfin la guider vers l'Inde. »

Ainsi parla le dieu des batailles. Jupiter, en signe d'adhésion, inclina sa tête majestueuse, et l'Olympe fut parfumé d'ambroisie. Tous les dieux à l'instant courbent le front devant le maître du tonnerre, et, foulant de nouveau le pur cristal des cieux, regagnent les régions et les mondes où s'exerce leur pouvoir.

Cependant les belliqueux Argonautes suivaient paisiblement leur course entre Madagascar et la côte Éthiopienne. Le sud fuyait derrière eux, l'orient brillait à leur droite. Le dieu du jour enflammait alors les Poissons étoilés qui nagent suspendus dans les airs, depuis l'époque mémorable où Vénus et son fils, à l'aspect du géant Typhée, se cachèrent d'effroi sous les eaux [23].

Les vents n'avaient que des souffles purs et légers; on eût dit qu'ils étaient dans le secret du ciel, et qu'ils respectaient ses amis. L'air était serein, l'onde tranquille, le ciel sans nuages. Déjà les héros avaient dépassé la cime verdoyante qu'on appelait jadis le promontoire de Prase [24], lorsque des îles nouvelles vinrent s'offrir à leurs yeux.

Les flots qui se jouaient alentour semblaient ne mouil-

ler que des plages désertes. Toujours occupé du noble but où l'appellent la fortune et son courage, Gama, l'intrépide capitaine, se disposait à laisser derrière lui une terre qu'il croyait inhabitée ; mais un spectacle imprévu changea tout à coup sa résolution.

De l'île la plus voisine de la côte arrivaient des barques légères surmontées d'une large voile. A leur aspect, une agitation générale se répand sur la flotte. Tous les regards, toutes les pensées se dirigent vers le même objet. « Quel « est ce peuple nouveau ? se disaient entre eux les Portu- « gais. Quelles sont ses mœurs, sa religion, ses lois ? »

Les rapides nacelles semblaient s'allonger sur les flots ; leur forme étroite et dégagée favorisait leur essor ; des feuilles de palmier adroitement tissues en composaient les voiles. Déjà l'on apercevait distinctement les insulaires. Leur figure basanée attestait l'antique imprudence de ce fils d'Apollon [25], qui brûla dans sa course les contrées qu'il avait promis d'éclairer. L'Éridan s'en souvient, et Lampétuse en gémit encore.

Une étoffe de coton blanc, rayée de diverses couleurs, se repliait autour d'eux, ou, suspendue à leur bras, retombait en écharpe flottante. De la ceinture à la tête ils étaient nus ; un turban couvrait leur front ; ils étaient armés de dagues et de cimeterres, et voguaient au son de la trompette mauresque.

Leurs écharpes agitées, leurs gestes impatients, avertissaient les Lusitaniens de les attendre. Mais déjà ceux-ci tournaient la proue vers les îles. Le matelot montrait la même ardeur que s'il eût touché au terme de ses fatigues. Bientôt les voiles sont repliées ; la grande vergue s'abaisse, l'ancre frappe la mer, et les flots jaillissent vers le ciel.

Les navires étaient à peine arrêtés que les insulaires y montaient par les cordages. Tous leurs mouvements annonçaient la confiance et la joie. Gama les accueille avec bonté.

Des tables sont dressées, des coupes de verre sont remplies d'un vin pur et pétillant : le plaisir rayonne sur ces visages noircis des feux de Phaéthon.

« D'où venez-vous, qui êtes-vous? disaient familièrement « aux Portugais leurs convives encouragés. Quelle est votre « patrie? Quel est le but de ce voyage? Quelles mers vous « ont conduits sur nos bords? » Ils parlaient la langue des Arabes, si connue autrefois des nations de l'Hespérie. Une sage réserve accompagne la réponse des guerriers : « Nous « sommes les Portugais, peuple de l'occident [26]; nous cher- « chons les contrées orientales.

« Cette vaste mer qui baigne les rivages de l'Afrique, « nous l'avons parcourue du nord au midi. De nouveaux « cieux ont brillé sur nos têtes; des terres nouvelles ont « frappé nos regards. Les flots et leur immensité n'ont rien « qui nous arrête; sujets d'un monarque puissant et chéri, « nous descendrions gaiement, pour lui plaire, dans les « gouffres de l'Achéron.

« C'est par son ordre que nous marchons vers la terre « qu'arrose l'Indus. C'est pour lui que nous traversons des « mers qui n'ont encore été visitées que par les monstres « de l'Océan. Dites-nous maintenant avec sincérité qui vous « êtes, quelle est cette île d'où vous sortez, et quels che- « mins conduisent aux rivages que nous cherchons? »

Un des insulaires répondit : « Ce pays n'est point le « nôtre. Le peuple qui l'habite est tel encore que l'a fait « la nature : il vit sans culte et sans lois. Pour nous que la « sagesse éclaire, nous suivons la loi sainte enseignée par « l'illustre descendant d'Abraham [27], par ce prophète con- « quérant qui naquit au désert, d'une mère juive et d'un « père idolâtre, et qui règne aujourd'hui sur le monde.

« La petite île que vous voyez, Mozambique, n'est point « remarquable par l'étendue de son rivage, mais elle nous « assure la navigation des ondes de Quiloa, de Monbaze

« et de Sofala. L'intérêt du commerce nous fixe au milieu « des indigènes.

« Vous trouverez parmi nous des pilotes qui sauront « vous guider vers la terre de l'Hydaspe, vers ces climats « brûlants que vous venez chercher de si loin. Le gouver- « neur de Mozambique vous verra ; ne doutez point qu'il « ne vous offre tous les secours d'une généreuse hospi- « talité. »

Après cet entretien, qui fut suivi des assurances réciproques d'une amitié sincère, le Maure et ses compagnons rentrèrent dans leurs bateaux. Le jour baissait. Phébus allait cacher sous les eaux son char de cristal, abandonnant à sa sœur le soin d'éclairer l'univers.

Une impression extraordinaire de bonheur était restée dans le cœur des Portugais. Le sommeil, cette nuit, n'approcha point de leur paupière. Tantôt ils voyaient la route de l'Inde s'aplanir devant eux ; tantôt ils ramenaient leur pensée sur les mœurs singulières, sur le génie de cette nation qui, avec ses erreurs, s'est répandue dans toutes les parties du monde.

La lune brillait dans les airs, et de ses clairs rayons argentait la surface des flots. Le ciel, émaillé d'étoiles, offrait l'image d'un champ parsemé de fleurs. Les vents dormaient dans leurs prisons profondes ; les sentinelles attentives continuaient de veiller avec leur prudence accoutumée.

Mais aussitôt que l'Aurore eut éparpillé dans les cieux l'or et les roses de sa chevelure, aussitôt qu'elle eut annoncé le réveil du dieu du jour, toute la flotte se couvrit de riches tentures, de banderoles élégantes, pour fêter l'arrivée du gouverneur des îles.

Il venait de quitter le rivage, et fendait rapidement les ondes, apportant à la flotte une eau pure et de frais ali-

ments. Il prenait les Lusitaniens pour un de ces peuples belliqueux [28] qui, des bords de la mer Caspienne, partirent autrefois pour la conquête de l'Asie, et que les destins ont rendus maîtres de l'empire de Constantin.

Gama, d'un air empressé, reçoit les Musulmans et leur chef ; il présente à celui-ci des étoffes précieuses, des fruits que le sucre a conservés et l'ardente liqueur dont l'usage est inconnu sous le ciel africain. La joie du Maure éclate à la vue de ces présents, et s'anime encore au milieu d'un festin qui flatte son orgueil et son goût.

Les matelots, placés sur les cordages, observaient avec étonnement la figure et les manières de ces étrangers, la rudesse et l'obscurité de leur langage. De son côté, le Maure astucieux ne considérait pas sans surprise le teint, l'habillement des guerriers, la force et la grandeur de leurs vaisseaux. Mille idées contraires se succèdent dans son esprit, mille questions se pressent sur ses lèvres.

« Ne venez-vous point, leur dit-il, du pays des Otto-
« mans ? N'êtes-vous point, comme nous, les disciples du
« prophète ? Montrez-moi les livres sacrés où vos législa-
« teurs ont tracé les règles de la morale et de la foi. » Le sectateur de Mahomet commençait à soupçonner en eux des adorateurs du Christ. Dans son inquiète curiosité, il veut tout voir, tout connaître, jusqu'aux armes que les Portugais opposent à l'ennemi dans les combats.

Un habile interprète lui transmet la réponse de Gama :
« Tu connaîtras, seigneur, ma patrie, mon culte et mes
« armes. Je ne suis ni du pays, ni de la race des Turcs. En-
« fant de l'Europe guerrière, je cherche des terres orien-
« tales, si renommées dans l'univers.

« Le dieu que j'adore est celui qui gouverne la terre et
« les cieux. La nature vivante, la nature inanimée, le
« monde et ses merveilles sont l'œuvre de sa puissance.

« Il a souffert l'injure et la mort, et n'est descendu du « ciel que pour y faire monter les hommes avec lui.

« Les livres sacrés que tu demandes, ce code immortel « de l'Homme-Dieu, je ne le porte point avec moi. Ai-je « besoin de lire sur des feuilles périssables ce qui est écrit « dans mon cœur? Quant aux armes des Portugais, comme « ami tu les verras : j'aime à penser que tu ne voudras ja- « mais les voir comme ennemi [29]. »

Il dit, et ses officiers s'empressent d'étaler aux yeux du gouverneur les différentes armures : les lourds brassards, les boucliers ornés de diverses couleurs, les balles, les arquebuses d'un pur acier, les arcs, les carquois chargés de flèches, les pertuisanes aiguës et les lances dangereuses.

Les bombes, les pots à feu si redoutables, rien n'est soustrait aux regards des insulaires; mais Gama ne permet point aux enfants de Vulcain d'allumer les terribles bombardes. Il dédaigne avec raison de déployer sa force devant la faiblesse, car c'est une lâcheté que de montrer à de vils troupeaux la puissance du lion.

Le Maure observait tout d'un œil attentif. La défiance et la haine ont pénétré jusqu'au fond de son âme; mais il les cache avec un art profond. La rage est dans son cœur, et le sourire dans ses yeux. Il caresse les guerriers, il les flatte, et couvre d'un voile d'amitié le noir projet qu'il médite.

« De tous les biens que tu pourrais m'offrir, lui dit Gama, « le plus précieux pour moi serait un pilote expérimenté qui dirigeât mes vaisseaux vers l'Inde. Des trésors se- « raient le prix de sa fidélité. — Tu l'auras, » lui répond le gouverneur; mais, dans sa lâche perfidie, il voudrait pouvoir, ce jour-là même, lui donner la mort au lieu de pilote.

Tant les religieuses paroles de Gama ont changé le cœur du Barbare! tant il abhorre le culte pur des chrétiens! O Providence! tes mystères confondent la faible raison des

mortels. Pourquoi, sous ton égide, n'est-on pas toujours à l'abri de la fureur des méchants?

Cependant le Maure perfide se dispose enfin, avec sa suite, à quitter la flotte. D'un front où se peint la gaieté, d'un air affectueux, il prend congé des Portugais, et s'éloigne. En peu d'instants il a franchi le court espace qui le sépare de la terre. Une foule empressée le reçoit sur le rivage, et l'accompagne jusqu'à son palais.

Du haut de l'Olympe, Bacchus a lu dans le cœur du Maure. Il y voit se former l'orage qui menace les descendants de Lusus. A la fureur des Africains il veut unir ses propres fureurs, s'associer à leurs complots, et travailler avec eux à la ruine des guerriers. Absorbé dans ces pensées, Bacchus se disait à lui-même :

« Ainsi donc le Sort a décidé que ces nouveaux conqué-
« rants triompheraient des nations belliqueuses de l'Inde.
« Et moi, fils de Jupiter, moi qui ne démentis jamais cette
« illustre origine, je souffrirais cette injustice du Sort! je
« consentirais au triomphe de ses obscurs favoris!

« Déjà le fils de Philippe, aidé du secours de Mars et de la
« faveur des cieux, a subjugué cette terre sacrée. Souffrirai-
« je encore que, sous la protection des Destins, une poignée
« d'aventuriers vienne, à force de persévérance et d'audace,
« faire oublier au monde le héros de la Macédoine, et les
« Romains et moi?

« Non, les vœux de leur chef ne s'accompliront point :
« jamais il ne verra les climats de l'Orient. D'inévitables
« piéges se multiplieront sous ses pas; je descendrai sur la
« terre, je bouleverserai le cœur des Maures. Déjà ce peuple
« indigné frémit et s'agite; le moment est favorable; hâtons-
« nous de le saisir. »

Il dit; et furieux, il descend sur le rivage africain[30]. Là, caché sous les traits d'un mortel, il marche vers le promontoire de Prase et pénètre dans Mozambique. Pour mieux

ourdir sa trame homicide, il a pris la figure d'un vieillard dont l'île entière respecte la prudence et dont le cheik écoute les conseils.

Il épie l'heure favorable à sa feinte, aborde le chef des infidèles, et d'une voix émue : « Défie-toi, lui dit-il, de ces « perfides étrangers. Ils ont toujours sur les lèvres des paroles « de paix ; mais, si j'en crois la renommée, les nations ré- « pandues sur la côte se souviendront longtemps de leur « sanglante apparition.

« Connais ces chrétiens sanguinaires. Avant d'arriver jus- « qu'à nous, ils promenaient sur les mers le brigandage et « l'incendie. Ces désastres ne sont que le prélude des maux « qu'ils nous apportent ; ils viennent nous égorger, s'emparer « de nos dépouilles, et réduire en captivité nos enfants et « nos femmes.

« Demain, au lever de l'Aurore, leur chef doit descendre « sur le rivage pour y puiser l'eau des fontaines. Il ne man- « quera pas de se faire accompagner des siens : le crime est « toujours lâche. Rassemble ta fidèle milice, et va les atten- « dre dans un lieu tranquille et couvert. Débarqués sans dé- « fiance, les brigands s'offriront d'eux-mêmes à tes coups.

« Et si, dans cette surprise, leur troupe vagabonde ne périt « pas tout entière, voici par quel moyen tu pourras en at- « teindre les débris jusque sur leurs vaisseaux. Introduis « parmi eux un pilote intrépide qui, sans exciter leurs soup- « çons, les égare sur les ondes et livre aux profondeurs de « l'abîme tous ceux qui auront échappé au fer de tes sol- « dats. »

Il finissait à peine : l'Africain, vieilli dans l'art de la perfidie, l'embrasse avec transport et lui rend grâces de son conseil. Bientôt les ordres sont donnés, les armes préparées, tous les postes marqués pour surprendre les Lusitaniens et rougir de leur sang l'eau qu'ils viendront chercher.

Un pilote musulman, plein de ruse et d'astuce, habile dans la science du mal, et capable de conduire une entreprise difficile, est déjà prêt à partir pour la flotte. « Va, lui « dit le gouverneur, va trouver les Lusitaniens, conduis-les « de périls en périls, d'écueils en écueils, jusqu'à ce que la « mer les engloutisse pour toujours. »

Le soleil dorait de ses premiers feux les monts Nabathéens [31], lorsque Gama appela les guerriers qui devaient l'accompagner au rivage. A la voix de leur chef, ils arment les chaloupes, comme si d'avance ils eussent connu le complot des Barbares. Une secrète inquiétude, un de ces pressentiments qui ne trompent jamais, avait éveillé leur prudence.

Des motifs moins vagues se mêlaient aux soupçons de Gama. Au lieu du pilote qu'il avait fait demander à Mozambique, il n'avait reçu qu'une réponse équivoque où perçaient l'insulte et la menace. Il connaît, d'ailleurs, la foi du Maure, et, l'œil ouvert sur le danger, il dirige les trois chaloupes qui forment son escorte.

Déjà les Maures se répandaient sur la plage. Les uns se couvrent de leurs boucliers et brandissent leurs javelots; les autres courbent leurs arcs et préparent leurs flèches empoisonnées. Plus loin reposent en silence des groupes nombreux d'infidèles. Les premiers n'ont été mis en avant que pour attirer les Portugais loin de leurs vaisseaux, et ménager une facile victoire aux guerriers de l'embuscade.

Les Maures belliqueux poussent d'horribles clameurs et courent çà et là, agitant la lance et le bouclier, insultant, provoquant les braves Portugais. Ces hommes généreux ne souffrent pas longtemps les menaces de la meute insolente; le même transport les saisit, le même élan les porte sur la rive : aucun d'eux ne s'attribuera l'honneur de l'avoir touchée le premier.

Lorsque animé par les regards de la beauté qu'il désire,

l'amant plein d'orgueil et de joie se précipite au-devant du taureau, l'appelle, l'importune et l'irrite par ses cris, le fougueux animal mugit de fureur, et, les cornes baissées, les yeux fermés, court dans l'arène sanglante, poursuit et renverse le téméraire agresseur.

Tels s'élancent les guerriers. Le feu de la terible et cruelle artillerie brille dans les chaloupes ; le plomb siffle et tue. Les Barbares se troublent ; ils hésitent ; leur bouillante ardeur a fait place à l'épouvante. Les uns désertent lâchement l'embuscade ; les autres roulent expirants sur la plage qu'ils avaient osé parcourir.

Le Portugais poursuit sa victoire, et porte au loin la terreur et la mort. La ville, sans murs et sans défense, est assaillie, incendiée, détruite. L'infidèle gémit de sa fatale témérité. La guerre est détestée par le faible vieillard et par la mère qui allaite son enfant.

Dans sa fuite précipitée, le Maure éperdu abandonne son arc et ses flèches, et fait voler au hasard les cailloux du rivage, les éclats du rocher, les dépouilles de la forêt. Rage impuissante ! Il jette un dernier regard sur ses foyers détruits, court en frémissant vers la côte, et se hâte de franchir le détroit qui le sépare du continent.

Les barques surchargées ne peuvent contenir les fuyards. L'un fend les flots à la nage ; l'autre s'abîme au sein des vagues ; d'autres encore boivent et vomissent l'onde amère. L'artillerie frappe à coups redoublés les frêles bateaux des Barbares et les brise ; le bruit des armes a cessé ; de riches dépouilles sont le prix de la victoire, et les Portugais, n'ayant plus rien à craindre, prennent de l'eau pour la flotte.

Cependant les Maures consternés s'irritent de leur défaite. Altérés de vengeance, ils ont recours au second artifice que Bacchus leur a suggéré. Leur coupable chef implore la clémence des vainqueurs ; mais c'est encore la guerre qu'il leur envoie sous les apparences de la paix. Le gage de la foi jurée,

le garant du traité, c'est ce même pilote qui s'est chargé de conduire les Portugais au naufrage.

Gama dépose sa colère. Impatient de poursuivre sa route et de profiter des vents favorables, il comble de caresses son nouveau guide, et par de pacifiques adieux répond au message du gouverneur. Bientôt le signal du départ retentit sur la flotte ; toutes les voiles déployées s'agitent dans les airs.

Ainsi partaient les joyeux Argonautes. Les ondes se séparaient sur leur passage, et revenaient, en se jouant, s'appuyer aux flancs des navires : on eût dit que les filles de Nérée se plaisaient à former aux guerriers un riant cortége. Le héros, abusé par le pilote de Mozambique, ne cessait de l'interroger sur l'Inde et sur les rivages qui se déroulaient à leurs yeux.

Le Maure se flatte en secret que bientôt l'esclavage ou la mort aura mis entre l'Inde et Gama une éternelle barrière. Plein du dieu malfaisant qui l'inspire, il décrit avec complaisance les climats de l'Orient, la beauté de ses ports, satisfait sans réserve à toutes les questions, et captive ainsi la confiance des guerriers [32]. Sinon mit autrefois moins d'adresse à tromper les Phrygiens.

« Au milieu de ces mers que nous parcourons, disait le « pilote aux Portugais, non loin de nous, est une île où le « Christ a vu dans tous les temps fleurir son culte et ses « autels. » Ces mots font tressaillir Gama. « Ami, s'écrie-t-il, « ta fortune est assurée si tu conduis mes vaisseaux à l'île « des chrétiens. »

L'imposteur obéit avec joie : c'est là qu'il avait marqué le terme de la course et de l'existence des héros. L'île appartenait à cette nation parjure et cruelle qui suit la loi de Mahomet. Ce n'était plus la faible Mozambique ; c'était Quiloa : son nom a retenti dans le monde.

Déjà les proues impatientes se dirigeaient vers le port. « Où courez-vous, navigateurs imprudents? ne voyez-vous « pas qu'un monstre vous égare? Sa main vous conduit au « trépas. » Ainsi parlait la déesse honorée à Cythère. Tremblant pour ses héros, elle appelle les vents contraires. Les vents accourent du rivage, se précipitent sur les navires, et les repoussent au loin sur les ondes [33].

Vaincu par un invisible pouvoir, le pilote n'abandonne point son affreux dessein. « Les flots agités nous entraînent, « dit-il à Gama; cédons à leur violence. Ils vont nous porter « vers une autre île peuplée par des familles chrétiennes et « des Musulmans. »

Nouveau mensonge, nouvelle trahison. Le dieu des chrétiens n'avait sur cette terre ni temples, ni disciples; Mahomet y régnait sans partage. Gama cependant se laisse encore éblouir par les paroles du perfide; mais l'immortelle amie des Lusitaniens vient les sauver une seconde fois. Les flots soulevés par Vénus défendent aux vaisseaux l'entrée du port.

L'île n'était séparée du continent que par un étroit canal. Du côté de la mer apparaissaient des édifices somptueux dont les toits élevés frappaient de loin les yeux du navigateur. Un vieux prince la gouvernait. Monbaze était le nom de l'île et de la cité.

Gama, dans son illusion, jouissait d'avance du bonheur d'y rencontrer des chrétiens. Déjà de légers bateaux s'avançaient vers la flotte, apportant aux guerriers un message du roi de Monbaze. Bacchus, sous un nouveau déguisement, l'avait prévenu de leur arrivée.

Le message annonce des cœurs amis; mais la haine l'a dicté. O perfidie! ô dangers [34]! O carrière de la vie toujours semée d'écueils! Un piége affreux attendait Gama aux lieux mêmes où l'espérance lui montrait un abri.

Triste condition des humains! Sur mer, les tourmentes et

les naufrages, à chaque instant la mort sous les yeux! Sur terre, les combats, les trahisons, l'indigence et toutes ses horreurs! Où fuir? où trouver un asile pour cette existence si malheureuse et si courte? Dieu de bonté! que nos misères te désarment. Épargne dans ta clémence la faible et gémissante créature qui s'anéantit devant toi.

NOTES

1. Je chanterai les combats, et ces hommes courageux qui, de la rive occidentale de la Lusitanie, portés sur des mers que la proue n'avait pas encore sillonnées, etc.

Duperron de Castera et La Harpe ont remarqué que ce début n'était pas entièrement conforme à la vérité historique. Les Phéniciens avaient fait par la mer Rouge le commerce de l'Afrique et de l'Asie. Les flottes de Salomon avaient pénétré jusqu'au pays d'Ophir, que l'on croit être la presqu'île de Malacca, ou Chersonèse d'Or des anciens. Hannon, amiral carthaginois, avait fait le tour de l'Afrique, depuis Gibraltar jusqu'au golfe Arabique. Les soudans d'Égypte entretenaient des vaisseaux qu'ils envoyaient tous les ans à la côte de Malabar chercher les différentes productions que les Vénitiens se chargeaient ensuite de transporter d'Alexandrie dans toutes les contrées de l'Europe. Après les soudans, les Maures de Suez, de la Mecque et de Djedda continuèrent de fréquenter les Indes; et Gama les y trouva en possession de tout le commerce de l'Orient. « Mais il « suffit pour la justification de Camoens, dit avec raison La Harpe, « que la flotte de Gama fût la première flotte européenne qui eût « navigué dans la mer du Sud au delà des tropiques; et c'est une « vérité que l'on ne saurait contester. »

2. Taprobane.

L'île de Ceylan. Elle est située au sud-est de la côte de Coromandel, dont elle n'est séparée que par le détroit de Manaar. Les Portugais formèrent leurs premiers établissements sur la côte de Malabar. Ils s'étendirent bientôt sur l'autre rivage, et la conquête de Ceylan leur livra toutes les îles de l'Archipel oriental.

3. Je dirai les vertus héroïques, etc.

On a reproché à Camoens de manquer de plan et d'unité, de multiplier inutilement ses personnages, et de charger son poëme d'une

foule de récits qui ne se rapportent point à l'action principale. Il répond d'avance à cette objection. Ce n'est pas seulement un héros qu'il chante, c'est un peuple de héros, c'est la fondation d'un empire en Orient, ce sont tous les faits glorieux qui ont préparé cet incroyable essor de la puissance portugaise. Dans tous ces événements rapprochés les uns des autres, il aperçoit un grand drame historique dont l'expédition de Gama n'est que le dernier acte. Si le roi Emmanuel ordonne à ses flottes de passer le cap de Bonne-Espérance, c'est qu'il a hérité des grands desseins de Jean second; si le roi Jean s'est élevé à de si hautes pensées, c'est que déjà les navigateurs de sa nation avaient exploré une partie du rivage africain et découvert les îles de l'Atlantique; c'est qu'il avait été précédé sur le trône par une suite d'hommes de génie sans cesse occupés du soin d'expulser les Maures et de contenir l'ambition des Castillans; et si les rois de Portugal ont réussi dans l'une et l'autre entreprise, c'est que leurs sujets avaient appris à vaincre dès le temps de Viriate et de Sertorius. Ainsi, dans la vaste conception de Camoens, tout s'arrange, tout se lie, tout vient aboutir à ce grand fait de la découverte de l'Inde, qui domine toute sa composition. Il nous semble que ce nouveau genre d'épopée offre bien autant d'intérêt que la colère d'Achille ou la rivalité de Turnus et d'Énée.

4. Les enfants de Lusus.

L'origine de presque tous les peuples se perd dans la nuit des temps. Les premiers historiens ont suppléé par des fables aux notions qui leur manquaient; et ces fables, en général, ont flatté la vanité de leur nation. Elles souriaient d'ailleurs à l'imagination des poëtes, et les poëtes s'en sont emparés. Ainsi les Français sont descendus de Francus, fils d'Hector; ainsi Camoens fait descendre les Lusitaniens de Lusus, fils ou compagnon de Bacchus. Le Dictionnaire de Chompré ne parle pas de ce personnage fabuleux. La Clède, dans son histoire de Portugal, fait dériver le nom de Lusitaniens de celui d'un peuple celte que les Romains appelaient *Lusones* ou *Lusi*, et qui, après s'être mêlé aux Ibériens, fit une irruption dans le pays qu'on appela depuis *Lusitanie*. Cette étymologie, fût-elle aussi vraie qu'elle est douteuse, n'aurait point fourni à Camoens les ressources qu'il a tirées de la première.

5. Si j'ai chanté vos doux rivages, etc.

Camoens avait commencé par des poésies pastorales, et pouvait dire comme Virgile :

> Ille ego qui quondam gracili modulatus avena
> Carmen, etc.

« Moi qui jadis, assis sous l'ombrage des hêtres,
« Essayai quelques airs sur mes pipeaux champêtres, etc. »

DELILLE.

« Un poëte, dit l'élégant traducteur de l'Énéide, est toujours tenté, « en écrivant un ouvrage nouveau, de rappeler le souvenir de ceux « qui l'ont précédé, et de prouver la flexibilité de son talent par la « variété des genres qu'il a traités. »

6. Ces fiers accents qui font tressaillir les guerriers, etc.

Le poëte dit :

..... *Tuba canora, e bellicosa que o peito accende, e a cor ao gesto muda.* Mot à mot : *La trompette sonore et belliqueuse qui enflamme le cœur, et change la couleur du visage.* Des littérateurs portugais, que nous avons consultés sur le sens de ce passage, avaient pensé d'abord qu'il devait être traduit ainsi : *La trompette belliqueuse dont les sons éclatants enflamment le courage, et colorent le front des guerriers.* Mais ils ont changé d'opinion en rapprochant des deux vers que nous venons de citer les deux premiers de la vingt-neuvième octave du quatrième chant. La trompette vient de donner le signal de la bataille d'Aljubarota.

Quantos rostos alli se vem sem cor,
Que ao coração acode o sangue amigo!

Les guerriers ont pâli : le sang qui les anime a reflué vers le cœur. Le véritable sens de *tuba canora*, etc., était donc : *La trompette belliqueuse* dont les fiers accents portent la *flamme* au cœur des guerriers, et la *pâleur* sur leur front. Quelques personnes cependant ont cru voir une espèce de contradiction dans ce double effet du signal des combats. Des militaires distingués par leur rang et leur bravoure nous ont assuré, au contraire, que cette peinture était vraie, et qu'elle ne pouvait étonner que les poëtes qui n'ont fait la guerre que dans leur cabinet. Camoens avait assisté à des batailles ; il a peint ce qu'il a vu. Pour concilier les deux opinions, nous avons pris un moyen terme, qui, en maintenant le sens primitif, en adoucit l'expression.

7. Et toi, gage précieux de l'indépendance portugaise, etc.

Camoens s'adresse au jeune roi Sébastien ; il lui prédit de glorieuses destinées, mais sa prophétie ne s'accomplit point. Sébastien vécut peu : il périt à peine âgé de vingt-quatre ans, dans sa malheureuse expédition d'Afrique, à la bataille d'Alcacer Québir, donnée contre les Maures en 1578.

On a beaucoup blâmé cette expédition. Sans doute elle devint extrêmement funeste au Portugal, qu'elle mit sous le joug de l'Espagne. Mais il faut se reporter à l'époque où elle fut entreprise, et se rappeler que les Maures avaient été pendant huit siècles la terreur de la Péninsule. Le prince allait venger son pays : il était mu par le même sentiment qu'Alexandre allant combattre les Perses. Si Alexandre eût perdu la bataille du Granique et qu'il eût péri dans la mêlée, il passerait aujourd'hui pour un insensé.

Le roi Sébastien, malgré des fautes réelles, exagérées par les historiens du temps et par les flatteurs de Philippe II, avait de grandes qualités qui justifient les éloges et les présages du poëte.

8. Jeune héritier de tant de rois, dont le premier reçut du ciel une faveur, etc.

Alphonse Ier n'avait encore que le titre de comte de Portugal lorsqu'il gagna sur les Maures la bataille d'Ourique. Avant le combat, il aperçut, dit-on, dans les airs une croix lumineuse et le Dieu des chrétiens qui lui promettait la victoire et le titre de roi. Son armée ne douta point du miracle : elle combattit avec enthousiasme, remporta la victoire et proclama roi le valeureux Alphonse. Camoens a embelli de ce prodige le troisième chant de son poëme.

9. Roi puissant dont les vastes États embrassent à la fois, etc.

Le poëte Buchanan avait dit au roi Jean III, aïeul de Sébastien :

Inque tuis Phœbus regnis oriensque cadensque
Vix longum fesso conderet axe diem;
Et quæcumque vago se circumvolvit Olympo
Affulget ratibus flamma ministra tuis.

Tu règnes sur tous les climats :
Le dieu du jour, à son aurore,
Éclaire tes vastes États,
Et le soir les retrouve encore.
Qu'il brille sous des cieux nouveaux,
Qu'il visite la terre ou l'onde,
Il rencontre aux deux bouts du monde
Ou tes remparts ou tes vaisseaux.

Buchanan était né en Écosse. Camarade d'études de quelques Portugais qui suivaient les cours du collége de Sainte-Barbe, à Paris, il fut appelé avec eux à Lisbonne par le roi Jean III, et devint ensuite professeur de belles-lettres et de philosophie à l'université de Coïmbre. Camoens fut un de ses élèves. C'est peut-être à Buchanan et aux leçons que cet habile professeur avait reçues lui-même à Sainte-Barbe que nous devons Camoens et les Lusiades.

10. Fleuve sacré.

L'original porte *santo rio*. La Harpe traduit par *Jourdain*. C'est une inadvertance; il est évident que le poëte veut parler du Gange, fleuve sacré aux yeux des Indiens. Jamais Camoens n'a excité le roi Sébastien à la conquête de la Palestine : ce n'étaient plus les idées du temps.

11. Au lieu de ces fiers paladins, etc.

Allusion aux poëmes chevaleresques de l'Arioste et du Boyard.

12. Les douze Portugais, etc.

Fait historique qui forme l'épisode du sixième chant.

13. Gama.

Dans un poëme où Gama joue le premier rôle, il était naturel qu'il fût annoncé avec une certaine pompe d'expression. La Harpe a supprimé ce passage; il est difficile de se rendre compte de son motif.

Vasco da Gama est un des hommes les plus remarquables qu'aient produits les temps anciens et modernes. On conçoit tout ce qu'il dut avoir à souffrir des accidents de la mer, de l'inexpérience des pilotes, du découragement que les fatigues d'un si long voyage amenaient fréquemment parmi ses compagnons; mais la nature l'avait doué d'une âme forte, d'une patience à toute épreuve, et de cette puissance de caractère qui enchaîne toutes les volontés à la volonté d'un seul homme.

Grand capitaine, il fut aussi grand administrateur. Nommé vice-roi des Indes en 1524, c'est-à-dire vingt-sept ans après sa première expédition, il réprima les abus de la conquête, punit les coupables, rétablit la paix entre les Portugais et les Indiens, et mourut à Cochin, également regretté des vainqueurs et des vaincus.

14. Téthys t'offre sa fille, etc.

Imitation de Virgile :

> Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis.
>
> GÉORGIQUES, liv. I, v. 31.

> « Téthys t'offre sa fille, et roi des mers profondes,
> « Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes. »
>
> DELILLE.

L'expédition de Gama avait fait une révolution dans le commerce maritime des Vénitiens, et transféré aux Portugais le sceptre des mers. C'est donc une heureuse idée de Camoens d'avoir présenté

sous une image gracieuse, empruntée de son modèle, cette grande alliance du Portugal avec l'Océan, par opposition au mariage si connu du doge de Venise avec la mer Adriatique.

15. Deux demi-dieux te regardent du haut des cieux.

Sébastien était, par son père, le petit-fils du roi Jean III, surnommé *le Pacifique;* et par sa mère, le petit-fils de Charles-Quint, qui ne cessa de faire la guerre qu'en abdiquant la couronne.

16. Accoutume-toi, jeune prince, à recevoir les vœux des mortels.

Et jam nunc votis assuesce vocari.

L'invocation des Lusiades finit comme celle des *Géorgiques;* mais que l'on compare ici les deux poëtes, et l'on verra l'extrême supériorité du poëte moderne sur l'ancien. Quelle élévation de sentiments, quelle noblesse dans le discours de Camoens au roi Sébastien! quelle pauvreté d'idées, mal couverte par la richesse des expressions, quelle flatterie révoltante dans le discours de Virgile à l'empereur Auguste!

Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura deorum
Concilia incertum est, urbesne invisere, Cæsar,
Terrarumque velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat, cingens materna tempora myrto;
An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule,
Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis;
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Qua locus Erigonen inter Chelasque sequentes
Panditur; ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit.

O toi qu'attend le ciel et que la terre adore,
Sous quel titre, ô César, faudra-t-il qu'on t'implore?
Veux-tu, le front paré du myrte maternel,
Remplacer Jupiter sur son trône éternel?
Va, préside aux saisons, gouverne le tonnerre,
Protége les cités, fertilise la terre.
Veux-tu sur l'Océan un pouvoir souverain?
Le trident de Neptune est remis dans ta main;
Téthys t'offre sa fille, et, roi des mers profondes,
Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes.
Peut-être plus voisin de tes nobles aïeux,
Nouveau signe d'été, veux-tu briller aux cieux?
Le Scorpion brûlant, déjà loin d'Érigone,
S'écarte avec respect et fait place à ton trône.

DELILLE.

Tout le talent de Virgile, tout l'art du traducteur, et surtout cette transition si heureuse qui n'est pas dans l'original, *peut-être plus voisin de tes nobles aïeux*, n'ont pu sauver ce qu'il y a de faux et d'exagéré dans cette idée bizarre de déplacer pour Auguste les constellations et de détrôner en sa faveur Jupiter et Neptune. Camoens aussi loue son roi : il lui promet l'immortalité, mais il lui trace en même temps la route qui pourra l'y conduire ; et ses louanges sont des leçons d'héroïsme et de vertu.

17. Lorsqu'au sein des célestes demeures, etc.

Ici commence le grand défaut que l'on reproche communément à Camoens : le mélange de la mythologie et du christianisme. « On « lui a fait un tort de cette alliance, dit madame de Staël; mais il « ne nous semble pas qu'elle produise dans son ouvrage une im- « pression discordante ; on y sent très-bien que le christianisme est « la réalité de la vie, et l'on trouve une sorte de délicatesse à ne pas « se servir de ce qui est saint pour les jeux du génie même. »

Une chose qui n'a pas assez frappé les censeurs du poëte portugais c'est que ses héros, soit qu'ils parlent, soit qu'ils agissent, sont toujours chrétiens. L'auteur seul est païen, il use de tous les priviléges et de toutes les ressources de la poésie. La poésie épique, dit Boileau,

Dans le vaste récit d'une longue action
Se soutient par la fable et vit de fiction.
Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse;
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi dans cet amas de nobles fictions, etc.

Ce beau morceau de l'*Art poétique* est dans la mémoire de toutes les personnes qui ne sont point étrangères à la littérature. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'en faire l'application raisonnée au poëme des Lusiades et de justifier Camoens. Il se justifie lui-même, au dixième chant, d'une manière aussi délicate qu'ingénieuse. Téthys, du haut d'une montagne sacrée, vient de découvrir à Gama le grand édifice du monde. Elle lui montre l'Empyrée.

« C'est là, lui dit-elle, que résident les véritables enfants de la « gloire et de la vertu. Jupiter et Junon, Saturne, Janus et moi- « même, nous ne sommes que des divinités fantastiques inventées

« par les poëtes. Fidèles à l'art charmant qui nous donna la nais-
« sance, nous n'avons point quitté la terre. Le ciel ne nous connut
« jamais; et cet Olympe où nous régnons n'est qu'un rêve brillant
« du génie.

« L'éternelle Providence, dont Jupiter n'est que la poétique image,
« gouverne l'univers par mille et mille intelligences. Homère en a
« fait des dieux. Ministres de colère et d'amour, ils protégent ou
« persécutent. Apollon, Mars et Vénus combattent pour Hector;
« Junon, Neptune et Pallas ont conjuré sa perte.

« L'épopée qui nous charme et nous instruit tour à tour, la noble
« épopée a recueilli l'héritage d'Homère : elle a conservé ses divi-
« nités et leurs noms. Les génies protecteurs, les génies malfaisants
« se retrouvent jusque dans les livres sacrés. La muse antique des
« Hébreux a revêtu de formes divines les anges de lumière; et dans
« son langage inspiré, Moloch lui-même, l'affreux Moloch est un
« dieu. »

Tout ce passage est supprimé dans la traduction de La Harpe.

18. Jupiter.

C'est le nom sous lequel le poëte a cru pouvoir désigner cette puissance universelle, infinie, à laquelle Pope et son religieux traducteur adressaient cette prière :

O toi que la raison, que l'instinct même adore,
Souverain maître et créateur
De tout l'univers qui t'implore,
Jéhovah, Jupiter, Seigneur !

Un poëme épique ne peut marcher sans fictions. Camoens avait à choisir entre trois sortes de merveilleux : les fables anciennes, la magie moderne, et les personnages allégoriques, tels que la Discorde, le Fanatisme, la Gloire, etc.

L'auteur de la Henriade a employé ce dernier moyen; mais son poëme, rempli d'ailleurs de grandes beautés, se ressent de la faiblesse et du vague des allégories.

Le Tasse a recours aux sortiléges; mais est-il bien sûr, comme l'a remarqué M. de Souza, qu'à l'époque où Camoens écrivait, il eût, comme le Tasse, la liberté d'introduire des magiciens dans son ouvrage? Pouvait-il, sans danger, à l'époque où l'inquisition s'établissait en Portugal, à l'époque où tout ce qui tenait à la magie était l'objet des poursuites de ce redoutable tribunal, faire usage des moyens que cette grande erreur de l'esprit humain fournit au Tasse sous un gouvernement plus doux, et dans un pays où les gens de lettres, alors comme à présent, ne croyaient pas plus à la magie qu'aux dieux du paganisme? Le poëte, aux yeux des inquisiteurs

de la foi, n'eût été lui-même qu'un magicien en commerce avec les démons. Dans une composition, d'ailleurs aussi vaste par son objet, mais aussi resserrée dans ses moyens d'exécution, les machines épiques employées depuis par le Tasse n'étaient point en proportion avec les grands objets que Camoens avait à peindre. Et quant à la vraisemblance, nous croyons que l'esprit se prête plus aisément à un genre de merveilleux qui met en jeu la cause première de tous les mouvements de la nature, sous le nom de Jupiter, et toutes les causes secondes sous les fabuleuses dénominations de Bacchus, de Mars, de Vénus, de Neptune et de Téthys, qu'à un système poétique qui, à l'aide des sortiléges, livre aux démons l'antique forêt où les chrétiens doivent prendre le bois nécessaire à la construction de leurs tours et de leurs béliers; renferme Clorinde sous l'écorce d'un pin, Armide dans l'intérieur d'un myrte, et fait rompre l'enchantement par Renaud, que la magie noire avait transporté des rives du Jourdain aux îles Fortunées, et que la magie blanche a ramené des îles Fortunées aux rives du Jourdain. Aux allégories, aux opérations magiques, Camoens a préféré les fables anciennes. Ce n'est point là du paganisme : c'est un langage de convention parmi les poëtes. Quand Boileau a célébré le passage du Rhin, n'a-t-il pas fait un dieu de ce fleuve ?

> Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
> Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
> Appuyé d'une main sur son urne penchante,
> Dormait au bruit flatteur de son onde naissante, etc.

La langue poétique est essentiellement païenne ; et nous ne voyons pas pourquoi l'auteur des Lusiades ne serait pas aussi bien autorisé à faire revivre les divinités fabuleuses qu'à en créer de nouvelles; à rendre à Jupiter sa foudre et à Vénus sa ceinture, qu'à conserver un char au Soleil et des doigts de rose à l'Aurore.

19. Sur un trône resplendissant d'étoiles paraît le dieu qui lance la foudre.

Ce portrait de Jupiter est d'une grande beauté, C'est le Jupiter Olympien, le souverain de la terre et des cieux, le suprême arbitre des mondes. Tous les autres immortels le contemplent dans un silence respectueux qu'ils ne rompent que par son ordre. On sent que l'auteur, tout païen qu'il est dans son épopée, écrivait sous l'influence des mêmes idées qui inspirèrent depuis à Chapelain les seuls bons vers peut-être qu'il ait faits :

> Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
> Dans le centre caché d'une clarté profonde,

Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur,
Sans bornes, est rempli de sa propre grandeur.
Sous son trône étoilé, patriarches, prophètes,
Apôtres, confesseurs, vierges, anachorètes,
Et ceux qui, par leur sang, ont cimenté la foi,
L'adorent à genoux, saint peuple du saint roi.

Ces vers de Chapelain présentent un magnifique tableau; ils respirent cette gravité, cette tristesse majestueuse qui forme, ainsi que l'a remarqué un écrivain célèbre, un des caractères les plus frappants du christianisme, et que Camoens ne pouvait introduire dans un ouvrage tel que le sien. Un poëme épique dont toute l'action se développe et s'accomplit sur des mers orageuses ou sur des rivages barbares, avait besoin d'un merveilleux qui, par des peintures variées, vînt sourire à l'imagination du lecteur; et Camoens avait deviné cette judicieuse sentence du législateur du Parnasse :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

20. Bacchus effrayé des paroles de Jupiter, etc.

Une fois la mythologie admise, on avouera que Camoens en a tiré un parti admirable. Bacchus, l'ancien conquérant des Indes, devait voir d'un œil jaloux l'arrivée des Portugais en Orient. La haine qu'il a conçue contre eux est donc parfaitement motivée. Le nœud du poëme exigeait, d'ailleurs, une opposition puissante, une divinité qui luttât contre leur fortune. Le poëte aurait pu l'appeler Astaroth ou Béelzébuth. Il a préféré le nom de Bacchus : nous croyons que Boileau aurait été de son avis.

21. Nysa.

Ancienne ville de l'Inde, dont il ne reste aucun vestige. Bacchus en était, dit-on, le fondateur.

22. Vénus prend hautement leur défense.

L'auteur indique lui-même avec beaucoup d'art et de finesse les motifs de la protection que Vénus accorde aux Portugais. A la galanterie chevaleresque du moyen âge, ils unissaient les vertus guerrières des enfants d'Énée. Pour la déesse, ils sont encore les Romains, et leur langage achève l'illusion.

La langue portugaise est, en effet, de toutes les langues modernes, celle qui ressemble le plus au latin. Elle en a les tours variés, la hardiesse et l'harmonie, avec plus de grâce encore et de douceur. C'était l'opinion de Michel Cervantès et de Lopez de Véga, tous deux Espa-

gnols, et dont le témoignage, en pareil cas, ne saurait être suspect. Mais cette langue harmonieuse que l'on parle au centre de l'Amérique, et qui, sur la côte de l'Afrique et dans les comptoirs de l'Asie, est devenue la langue du commerce, ne tient guère à la littérature européenne que par le poëme de Camoens. C'est dans cet ouvrage qu'elle déploie toute sa richesse. C'est là que, par un heureux mélange de mollesse et d'énergie, on la voit se prêter à tous les genres de style, à l'expression d'une pensée forte comme à celle d'un sentiment délicat, à la description d'une tempête ou d'une bataille, comme à celle des objets les plus riants de la nature.

23. Le dieu du jour guidait son char de feu vers les Poissons étoilés, etc.

C'est-à-dire que le soleil entrait alors dans le signe des Poissons. Cette phrase poétique est fondée sur la mythologie. Dans la guerre des géants contre les dieux, Vénus fuyait avec son fils; arrivés sur les bords de l'Euphrate et poursuivis par Typhée, ils se jetèrent dans les flots, et furent recueillis par deux poissons, qui les transportèrent à l'autre rive. Vénus, en reconnaissance de ce service, les plaça l'un et l'autre dans les cieux. Ils forment la dernière constellation du Zodiaque

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

24. Le promontoire de Prase.

Aujourd'ui le cap *Delgado*, situé au dixième degré de latitude sud, à l'extrémité du Zanguebar, vers Mozambique. Les anciens le nommaient *Prasum* et *Prassum promontorium* (du grec ΠΡΑΣΟΝ, *sorte de plante marine ou algue verte semblable au poireau*), c'est le *cap Vert* du Zanguebar.

25. Leur figure basanée attestait l'antique imprudence de ce fils d'Apollon, etc.

Sanguine tunc credunt in corpora summa vocato
Æthiopum populos nigrum traxisse colorem.
Ovid., *Metam.*, lib. II, v. 235.

Alors le sang brûlé de la race africaine
Noircit son teint luisant des couleurs de l'ébène.
Saint-Ange.

26. Nous sommes les Portugais, peuple de l'Occident.

Cette réponse est d'une simplicité antique. C'est probablement

dans ce passage et dans beaucoup d'autres du même genre, répandus dans l'ouvrage, que Montesquieu retrouvait le charme de l'Odyssée.

27. L'illustre descendant d'Abraham.

Mahomet. Son père s'appelait Abdallah, et sa mère Amine. Camoens le fait descendre d'une mère juive et d'un père idolâtre, caractérisant ainsi la religion de Mahomet, qui n'est, en effet, qu'un mélange de traditions judaïques et de l'ancien culte de l'Arabie.

28. Ils prenaient les Lusitaniens pour un de ces peuples belliqueux, etc.

Les Turcs. Maîtres de l'Arabie et de plusieurs ports sur la mer Rouge, ils s'étaient déjà montrés sur les côtes orientales de l'Afrique.

29. Quant aux armes des Portugais, comme ami tu les verras : j'aime à penser que tu ne voudras jamais les voir comme ennemi.

Aux questions du gouverneur de Mozambique, à l'inquiète curiosité des Maures, Gama a senti le danger de sa position. Il veut leur donner une idée de sa force et prévenir les mauvais desseins qu'ils pourraient méditer contre lui. Il vient de faire, en présence des disciples du Coran, une magnifique profession du christianisme ; il appuie son discours de l'appareil imposant de ses moyens d'attaque et de défense. Ce ton religieux et guerrier est tout à fait dans les mœurs du siècle de Gama, et sa conduite est conforme au caractère que les historiens s'accordent à lui donner.

30. Il dit, et furieux, il descend sur le rivage africain.

Ronsard, dont le poëme bizarre est contemporain des *Lusiades* et de la *Jérusalem délivrée*, introduit dans son ouvrage une fiction semblable. Le dieu Mars s'intéressait à la gloire de Francus, le père des Français. Pour le secourir de plus près, il quitta l'Olympe :

> Puis comme un trait roidement s'élança
> Dedans Buthrote, où sa forme laissa,
> Et prit le corps, l'allure et le visage
> D'un vieil Troyen aux affaires très-sage.

Ronsard était un homme de génie ; mais il écrivait dans une langue encore indocile et barbare. Il la tourmenta sans la polir, et la chargea d'expressions nouvelles qui la rendirent inintelligible. Camoens, au contraire, eut le bonheur de trouver dans la sienne toutes les ressources qu'exigeait une grande composition poétique. Il la fixa :

aucun des termes qu'il a si heureusement employés, aucun de ses tours n'a vieilli.

31. Les monts Nabathéens.

Montagnes d'Arabie, que les vieux historiens prétendent avoir été le premier séjour des enfants de Nabath, fils aîné d'Ismaël.

32. Et captive ainsi la confiance des guerriers.

La trahison du pilote, les moyens mêmes qu'il emploie pour tromper les Portugais, tout cela est historique. Jean de Barros, Osorius et La Clède racontent fort au long toutes les ruses et les perfidies des Maures. Camoens n'a fait que donner à l'histoire les ornements de la poésie.

33. Les vents accourent du rivage, se précipitent sur les navires, et les repoussent au loin sur les ondes.

La flotte portugaise était devant Quiloa, lorsque tout à coup il s'éleva des vents contraires qui l'écartèrent du rivage malgré tous les efforts du pilote qu'elle avait reçu de Mozambique. Les historiens portugais ont cru voir dans cette circonstance un véritable prodige; il appartenait de droit à la poésie.

34. O perfidie ! ô dangers !

Camoens finit presque tous ses chants par d'éloquentes moralités; et ce sont peut-être les morceaux les plus travaillés de son ouvrage. Le lecteur remarquera particulièrement celles qui terminent les cinquième, sixième et neuvième chants. C'est là que, s'élevant à toute la hauteur d'une philosophie grande et forte, il ramène la poésie à son but primitif, celui d'instruire les hommes à la vertu. Le poëte s'abandonne alors à toute la chaleur de son âme, et s'efforce d'exciter dans le cœur de ses compatriotes les nobles sentiments dont il est lui-même pénétré. Quelques personnes ont regardé ce mérite comme un défaut : elles voudraient bannir du poëme épique les réflexions du poëte; mais Camoens les introduit rarement dans le cours de ses narrations; il les réserve pour la fin. Les personnages disparaissent un moment, et le poëte, se mettant à leur place, parle comme le chœur dans les anciennes tragédies grecques. « Le chœur, dit « Marmontel, fait partie des mœurs de la tragédie ancienne; les « réflexions et les sentiments font partie des mœurs de l'épopée. »

CHANT DEUXIÈME

L'astre brillant qui, dans sa course éthérée, va mesurant les nuits et les jours, commençait à dérober sa lumière aux mortels. Vesper ouvrait devant lui les portes mystérieuses du palais de Téthys, quand la flotte lusitanienne, à peine arrêtée sur ses ancres, reçut les envoyés de Monbaze.

Le chef des infidèles, ministre et confident des trahisons de son maître [1], adresse ces paroles à Gama : « Vaillant « capitaine, illustre navigateur, le roi de Monbaze se réjouit « de ton arrivée dans ses États. Il est impatient de voir de « près le vainqueur des flots, et de s'unir à toi par les saints « nœuds de l'hospitalité.

« Tu n'es pas inconnu dans ces lieux : le bruit de tes ex- « ploits t'a précédé parmi nous. Entre sans crainte avec ta « flotte. Les fatigues d'un long voyage ont affaibli tes com- « pagnons ; qu'il leur soit permis de réparer leurs forces et « de goûter un repos que réclame la nature.

« Vas-tu chercher les riches productions de l'Orient, l'o- « dorante cannelle, le girofle parfumé, le poivre brûlant, les « plantes aux vertus salutaires? Vas-tu demander aux cli- « mats de l'Aurore les pierres brillantes, l'étincelant rubis, « le diamant aux mille couleurs? Monbaze a de quoi satis- « faire amplement à tes désirs. »

A ce discours, Gama laisse éclater sa reconnaissance et sa joie. « La nuit commence à s'étendre sur les eaux, répond-il « au perfide ambassadeur; mais aussitôt que les premiers

« rayons du jour viendront éclairer ma route, je m'empres-
« serai d'obéir à ton roi.

« Oui, j'irai visiter ce monarque magnanime, ce généreux
« ami des chrétiens ; car on m'assure que des familles chré-
« tiennes vivent paisiblement sous ses lois. — On t'a dit vrai,
« réplique à l'instant l'Africain ; la tolérance du prince en a
« peuplé Monbaze. » Cette réponse, si naturelle en apparence et si prompte, achève de tranquilliser le héros ; mais il n'a point oublié Mozambique et sa prudence veille encore.

Il avait amené sur ses vaisseaux quelques-uns de ces hommes condamnés pour des crimes, et qui rachètent leur peine par un courageux dévouement. Il en choisit deux, et se confie à leur intelligence. « Allez, leur dit-il, observez
« avec adresse ce peuple nouveau, son caractère et ses
« mœurs ; les forces de la cité, son port, ses arsenaux, ses
« remparts ; mais surtout visitez les chrétiens ; annoncez-
« leur l'arrivée de leurs frères. »

Il les charge de présents pour le roi, premiers gages d'une alliance qu'il croyait commencée, et dont il voulait resserrer les nœuds. Les deux Portugais quittent la flotte, accompagnés des Musulmans, et sont accueillis sur la rive par les témoignages trompeurs de la publique allégresse.

Ils paraissent au pied du trône, y déposent les présents de Gama, et, du palais, volent dans la cité, promenant partout des regards observateurs ; mais les infidèles les trompent, les égarent, et se jouent de leur vaine curiosité. L'homme perfide est soupçonneux ; toujours prêt à trahir, il ne voit partout que des traîtres.

Cependant le dieu dont les Thébains célébraient autrefois la double naissance [2] et l'éternelle jeunesse, Bacchus, était descendu dans Monbaze. La retraite qu'il a choisie a pris l'aspect d'un temple. Caché sous la figure et sous les vêtements d'un chrétien [3], il s'incline devant le pompeux autel qui vient de s'élever sous ses mains.

Là, Bacchus avait tracé l'image de l'Esprit divin qui, sous a forme d'une blanche colombe, venait planer sur la Vierge sacrée. On y voyait aussi représentée la sainte société des Douze. Leur figure était animée d'une ardeur céleste; les flammes légères qui voltigeaient sur leur tête leur inspiraient le don des langues.

Les Portugais sont conduits au temple où les attendait la fausse divinité. Ils fléchissent le genou, et portent leur pensée vers l'Être souverain qui gouverne le monde. L'autel était parfumé des plus doux trésors de l'Arabie ; et, dans sa trahison, le dieu du mensonge adorait le dieu de la vérité.

C'est là que, fêtés et comblés de caresses, les deux chrétiens passèrent la nuit dans la pieuse illusion dont Bacchus abusait leur crédulité. Mais déjà le crépuscule du matin éclaircissait les ombres; déjà l'Aurore au front vermeil commençait à rougir l'extrémité de l'horizon.

A peine a-t-elle paru, que les Africains vont porter à la flotte un nouveau message plus pressant que le premier. Avec eux revenaient les deux Portugais, fiers et triomphants de l'accueil qu'ils avaient reçu dans Monbaze. Leur récit enflamme tous les cœurs. — « Partons, s'écrient les guer-« riers; ce peuple nous appelle, les chrétiens nous atten-« dent.

« Oui, disaient à Gama ses deux envoyés, nous avons vu un « prêtre, des autels, un temple qui nous a servi d'asile. Là, « seuls au milieu d'un peuple inconnu, au sein d'une nuit « profonde qui nous livrait à lui sans défense, nous avons « attendu paisiblement le retour de l'aurore. A la ville, au « palais du roi, partout les mêmes témoignages de bienveil-« lance et de cordialité. Si la bonne foi ne règne point à « Monbaze, où faudra-t-il la chercher ? »

Rassuré par ce discours, Gama reçoit avec joie les infidèles qui, de leurs barques légères, s'élançaient à son bord. Un cœur généreux se laisse si aisément séduire aux apparences de la droiture et de la bonté ! Le vaisseau se remplit de gens

perfides insulaires. Ils se croient sûrs de leur proie, et la dévorent des yeux.

Cependant l'agitation régnait dans la cité. On y rassemblait à la hâte les armes, les machines destinées à combattre la flotte. Distribuée sur le rivage, la turbulente milice de Monbaze couvrait ces préparatifs de guerre. Une fois entrés dans le port, les Lusitaniens devaient succomber tous, et payer de leur sang les désastres de Mozambique.

Déjà les matelots levaient les ancres avec les cris accoutumés; déjà les navires ne présentaient au vent que les voiles de la proue, et s'avançaient vers la ville. Mais la déesse de l'Éryx [4], toujours attentive aux mouvements de ses héros, voit le piége qui leur est tendu, et du ciel à la mer, elle vole comme un trait.

Fille de l'onde [5], elle commande en souveraine aux jeunes déités qui l'habitent. A sa voix, elles quittent leurs palais d'azur, et se rassemblent autour d'elle. En un moment elles ont connu le dessein qui l'amène, et se dirigent vers l'endroit où les appelle le danger des Lusitaniens.

Les Néréides fendent à l'envi l'onde blanchissante; une écume argentée marque leurs traces. Doto, l'agile Doto [6], s'est animée d'une ardeur nouvelle ; étendue sur les flots, elle en rase la surface. Nisa bondit, Nérine s'élance à la cime des vagues. Effrayée de leur vivacité, l'onde se courbe, et leur laisse un libre passage.

Le geste animé, l'œil en feu, Vénus les précède, portée sur un triton. Plein d'orgueil et de joie, le triton sent à peine ce doux fardeau. Bientôt la troupe divine a rencontré les guerriers, qui, les voiles déployées, voguaient déjà vers le port. Les immortelles se divisent, et, couvertes d'un nuage impénétrable, enveloppent la flotte et l'arrêtent dans sa course.

La déesse elle-même, avec l'élite de ses compagnes [7], se place au-devant de la nef où commande Gama. Le vent souffle en vain dans les voiles. Quelques-unes des nymphes

appuient contre la proue leurs poitrines délicates ; d'autres s'attachent aux flancs du navire, le soulèvent, et le détournent du rivage.

Telles, dans leur prévoyante activité, les diligentes fourmis traînent péniblement vers leur cité souterraine le lourd butin qu'elles ont rassemblé pour la saison des frimas. Ardentes, infatigables, on les voit s'agiter à l'entour, et déployer une vigueur inattendue. Telles se montraient les Néréides, excitées par le péril des héros et par l'espoir de les sauver.

Le vaisseau rétrograde. Les matelots changent à grand bruit la direction des voiles; ils les abaissent, les relèvent, et les abaissent encore. Le gouvernail s'agite en sens divers sous les mains qui le tourmentent, et, dans ses brusques écarts, porte le vaisseau vers un écueil dont les pointes aiguës le menacent à travers les flots.

Un cri part de la poupe; c'est la voix du chef des matelots qui les avertit du danger. Ils courent en désordre de l'un à l'autre bord, multiplient les manœuvres, et font retentir le ciel de leurs cris cadencés. A ce tumulte, dont ils ignorent la cause, les Maures sont frappés d'épouvante comme à l'aspect d'une horrible mêlée. Ils pensent que leur trame est découverte, et que le supplice les attend.

Les uns se précipitent dans leurs rapides nacelles ; les autres se jettent dans les flots qui rejaillissent sur leur tête. Tout s'élance, tout part; la terreur a commandé la fuite. La vague menaçante est moins redoutable à leurs yeux que le châtiment dont ils ont cru voir les apprêts.

Telles ces bruyantes peuplades, monument de la colère de Latone [8]; elles reposaient imprudemment sur les bords d'un marais solitaire; mais un bruit soudain les alarme ; elles bondissent de frayeur, se replongent dans l'onde émue, et, réfugiées dans leur commun asile, ne montrent plus à la surface de l'eau que leurs têtes humides.

Tels apparaissaient les Africains fugitifs. Le pilote de

Mozambique fuyait avec eux, poursuivi par les mêmes terreurs. Tandis qu'ils se dérobaient à la nage, Gama ne songeait qu'à se garantir de l'écueil qui venait de causer tant d'alarmes. Il ordonne de jeter l'ancre, calme ses guerriers, rallie sa flotte, et les nefs réunies reposent enfin sur les eaux.

La conduite des insulaires, si étrange, si imprévue ; la fuite précipitée du pilote ; les vaisseaux repoussés du rivage malgré la faveur des vents et la tranquillité des flots, tout révèle à Gama le complot des Barbares et la protection miraculeuse à laquelle il doit son salut.

« O prodige ! s'écrie-t-il, ô merveille inespérée ! Signe « éclatant de la protection du ciel !... Peuple lâche et bar- « bare, voilà donc l'hospitalité que tu nous avais promise ! « voilà le piége affreux où tu nous entraînais, si le ciel lui- « même n'eût daigné nous secourir.

« Céleste Providence ! c'est ta main qui nous arrête au « bord du précipice, à l'entrée de ces ports infidèles que « l'amitié semblait nous ouvrir. C'est ton flambeau qui vient « de percer la nuit des complots formés contre nous. Ah ! « n'abandonne pas d'infortunés voyageurs qui n'ont que « toi pour guide et pour appui.

« Si déjà ta bonté tutélaire a daigné nous arracher aux « trames de la perfidie, si tu prends en pitié les maux que « nous souffrons pour ta gloire, achève ton ouvrage ; con- « duis-nous dans un port de salut, ou montre-nous cette « terre que nous ne cherchons à découvrir que pour y faire « adorer ton nom. »

Ainsi parlait Gama. Sa voix gémissante a retenti dans le cœur de sa divine protectrice [9]. Vivement agitée, elle quitte les Néréides attristées de son départ, traverse l'espace immense où roulent les célestes corps, laisse bientôt derrière elle l'orbe léger qui se meut sous ses lois, et se dirige vers la planète où réside Jupiter.

L'émotion que lui cause la rapidité de son vol ajoute en-

core à sa beauté. Un doux frémissement parcourt les régions éthérées ; l'astre insensible a frissonné d'amour. D'invisibles traits jaillissent des yeux de la déesse, et, par une double puissance, embrasent et glacent à la fois [10] et les mondes et les cieux.

Pour plaire à Jupiter, dont elle fut toujours chérie, elle paraît devant lui telle qu'elle se montra jadis au jeune pasteur du mont Ida. Si le chasseur infortuné qui, pour un regard curieux, devint la proie des chiens trompés par sa métamorphose ; si le téméraire Actéon eût aperçu Vénus en ce moment, sa fin n'eût pas été si cruelle : les désirs dévorants eussent soudain terminé sa vie.

Elle s'avance dans l'Olympe [11]. Sa chevelure ondoyante tombe à flots d'or sur ses épaules d'albâtre ; son sein palpite ; c'est là que, sans être vu, l'Amour se livre à ses jeux. La blanche ceinture de la déesse lance des étincelles où le folâtre enfant allume les traits dont il embrase les cœurs. Les désirs voltigent sur les pas de l'immortelle ; ils l'environnent et la pressent, semblables au lierre amoureux qui serpente autour de l'ormeau.

Une gaze légère couvre ses charmes sans les cacher, voile enchanteur qui tour à tour irrite et retient les désirs. A son aspect, tout l'Olympe est ému ; la jalousie se réveille dans le cœur de Vulcain, et l'amour dans le cœur de Mars.

Un air de volupté se mêle à la tristesse qui respire sur son front. Telle, dans de folâtres jeux, pressée par l'amant téméraire, la timide beauté pleure et sourit en même temps ; le plaisir brille à travers les larmes. Telle et plus séduisante encore, Vénus, d'une voix plaintive et tendre, adresse ces paroles au souverain de l'Olympe :

« O mon père ! j'étais heureuse de ton amour, de la pré-
« férence que tu m'accordais sur tous les dieux. Tant de
« bonheur me semblait devoir durer toujours. Aveugle que
« j'étais ! Vénus, sans l'avoir mérité par aucune offense,

« Vénus est devenue l'objet de ton courroux. Tu l'aban-
« donnes, tu la hais ; Bacchus l'emporte sur ta fille ; il
« triomphe, et je pleure !

« Ce peuple que j'aime, ces héros pour qui je fais parler
« ici mes gémissements et mes larmes, c'est mon amour
« qui les rend criminels à tes yeux, c'est ma tendresse qui
« les perd ; tu les sauverais si je pouvais les haïr. Eh bien,
« je les déteste.

« Qu'ils meurent, qu'ils périssent sous la main des Bar-
« bares... » A ces mots, un déluge de larmes coule de ses yeux, son teint vermeil en reçoit un nouvel éclat. Telle paraît la rose humectée des pleurs de l'Aurore. Un moment silencieuse, elle s'efforçait de rappeler sur ses lèvres la parole expirante, lorsque Jupiter l'empêcha de poursuivre.

Il n'a pu résister aux larmes de Vénus [12]. Ému de pitié, il porte sur elle un de ces regards qui dissipent les orages et ramènent la sérénité dans le ciel. Il essuie les pleurs de Cythérée, l'entoure de ses bras caressants, la flatte et la console. O Vénus ! le père des dieux a ressenti lui-même ton pouvoir [13].

Dans les bras de Jupiter, elle sanglote encore plus fort. Tel l'enfant que sa nourrice a grondé se désespère au milieu des caresses, et redouble ses pleurs. Pour calmer enfin la déesse irritée, le maître du tonnerre fait briller à ses yeux de prophétiques images ; et, fouillant dans le sein de l'avenir :

« Fille chérie, lui dit-il, ne doute plus de ton empire
« sur mon cœur. Eh ! comment résisterais-je à des larmes
« qui te rendent plus belle encore ? Cesse de craindre pour
« tes Lusitaniens ; tu les verras, crois-en mon inviolable pro-
« messe, tu les verras triompher en Orient, et surpasser
« par leurs exploits les plus illustres guerriers de la Grèce
« et de Rome.

« Si le sage Ulysse a pu se dérober à l'éternel esclavage

« de Calypso, si Anténor [14] a pénétré dans le golfe Illyrien « et jusqu'aux sources du Timave, si le pieux Énée a bravé « les flots orageux de Charybde et de Scylla, les enfants de « Lusus formeront de plus vastes desseins ; l'ancien monde « leur devra des mondes nouveaux.

« Ils élèveront des forteresses, des cités, des remparts ; « le Turc belliqueux et féroce cédera partout à leurs armes. « Ils soumettront au roi du Tage les fiers monarques de « l'Inde ; et, maîtres de l'Asie entière, ils donneront aux « nations domptées des vertus et des lois.

« Ce héros qui, parmi tant de périls, va cherchant les « bouches de l'Indus, a jeté l'effroi dans le cœur de Nep- « tune. Les eaux se soulèvent d'elles-mêmes. O prodige ! « la mer tremble et bouillonne au milieu d'un calme pro- « fond [15]. Peuple vaillant, peuple héroïque, qui imprime « la terreur aux éléments !

« La terre qui lui refusait l'eau des fontaines, toute cette « rive où se tramaient d'homicides complots, ouvrira ses « ports aux navigateurs de l'Occident. Elle deviendra pour « eux un asile dans les tempêtes, un lieu de repos dans « leurs longs voyages, et la source des trésors dont s'enri- « chira leur invincible patrie.

« Tu verras les ondes Érythrées frémir d'épouvante [16], « le royaume d'Ormuz fléchir deux fois sous la puissance « portugaise, la flèche lancée par les Musulmans retomber « sur leur tête [17], et montrer aux nations que le peuple as- « sez téméraire pour combattre le tien n'a pas d'ennemi « plus terrible que lui-même.

« De formidables armées s'efforceront deux fois d'arra- « cher à tes guerriers les remparts de Diu ; et deux fois tes « guerriers accableront les assiégeants. C'est là que l'hé- « roïsme lusitanien enfantera des exploits dont Mars lui- « même sera jaloux. C'est là que le Maure expirant pous- « sera des cris vers le ciel, et maudira son prophète im- « posteur.

« Goa conquise sur les infidèles deviendra la reine de « l'Orient. Portée par la victoire au faîte de la puissance, « superbe, altière et couronnée de splendeur, elle sera le « frein des idolâtres, la terreur des contrées qui l'avoi- « sinent, et l'orgueil des enfants de Lusus.

« Cananor les recevra dans ses murs ; ils les défendront « contre un déluge de Barbares. Calicut tombera sous leurs « coups, Calicut aujourd'hui si fière de sa puissance et du « nombre de ses habitants. Et vous, rivages de Cochin, « vous serez témoins d'un triomphe sans exemple. Non, « jamais la muse héroïque n'aura chanté de plus mémorable « victoire.

« Les mers de Leucate et les rochers d'Actium virent « éclater moins d'audace et de fureur dans la bataille san- « glante où l'heureux Octave triompha de ce capitaine ro- « main qui, vainqueur de l'Euphrate et du Nil, des enfants « de l'Aurore et du Scythe infatigable, revenait chargé de « riches dépouilles, mais vil esclave d'un amour si fatal à « sa gloire [18].

« L'Inde et l'Égypte uniront en vain leurs fureurs ; la « flamme dévorante anéantira les flottes de l'Égypte et de « l'Inde ; l'onde bouillonnera sous les débris ardents de « leurs navires foudroyés. Tu verras tes immortels favoris « traînant en captivité l'idolâtre et le Maure, et marchant « de triomphe en triomphe ; la Chersonèse d'Or [19] leur li- « vrant ses richesses ; la Chine lointaine et les îles de « l'Aurore [20] accueillant leurs vaisseaux, tout l'Océan sou- « mis à leur empire.

« Telles sont, ô ma fille ! les destinées qui les attendent. « Depuis le Gange jusqu'aux colonnes d'Alcide, depuis les « ondes boréales jusqu'à ce détroit qui portera le nom d'un « Portugais [21], ils ne connaîtront point de rivaux, quand, « pour leur disputer la palme, tous les héros des siècles « passés sortiraient à la fois de la tombe. »

Il dit, et, sans différer, il appelle son fidèle messager.

« Fils de Maïa, regarde vers Monbaze ; vois le danger qui « menace les enfants de Lusus. Qu'ils partent, qu'ils s'éloi- « gnent de cette terre homicide, et que Mélinde les reçoive « dans son port. Va, cours, apparais à leur chef, et montre- « lui la rive fortunée qui doit lui prêter un abri. »

Déjà l'agile messager se balance au milieu des airs. Le caducée est dans sa main [22], le puissant caducée qui rend le sommeil à nos yeux fatigués, évoque des enfers les pâles ombres, et commande aux enfants d'Éole. Sa tête et ses pieds ont des ailes. Il dirige son vol vers la terre, et plane bientôt sur Mélinde.

La Renommée l'accompagne, publiant les prodiges de la valeur portugaise. Elle nomme les guerriers, raconte leurs exploits, et fait naître dans tous les cœurs l'enthousiasme et l'amour. Les Mélindiens brûlent de contempler les héros dont la déesse aux cent voix vient de leur apprendre les exploits et les noms.

De Mélinde, le fils de Maïa vole aux rivages de Monbaze, avertir les enfants de Lusus et les arracher à leur funeste sécurité. O ciel ! sans tes secrets avis, la force et l'adresse, le courage et la prudence, tous les efforts des mortels, sont impuissants contre les ruses du Tartare.

La nuit avait parcouru la moitié de sa carrière ; le feu des étoiles éclairait seul le monde. Les matelots dormaient ; Gama, dont la paupière inquiète avait longtemps repoussé le sommeil, Gama venait de céder lui-même au besoin du repos ; les sentinelles silencieuses veillaient seules sur la flotte.

Mercure lui apparaît en songe. « Fuis, enfant de Lu- « sus [23], fuis un roi cruel qui ne médite que ta ruine. Les « vents et les cieux te favorisent ; l'air est serein, l'Océan « paisible. Un autre roi te recevra sur une terre amie, où « tu pourras descendre sans crainte, et te reposer sans « danger.

« Tu n'as d'hospitalité à trouver ici que celle du féroce « Diomède [24] ou de l'infâme Busiris [25]. L'un livrait ses hôtes « à des coursiers affamés; l'autre les immolait sur des au- « tels impies. La mort est sous tes pas, le temps presse; « fuis un peuple barbare et sans foi.

« Poursuis ta course le long de ces rivages. Près de la « ligne brûlante où le soleil rend égaux les jours et les « nuits, tu trouveras un peuple juste et bon, un monarque « généreux qui recueillera ta flotte errante et fatiguée. Il « te comblera de ses dons, et, pour dernier bienfait, il « t'accordera des pilotes qui apprendront à tes vaisseaux « la route de l'Inde. »

Il dit; le héros se réveille, et, saisi d'étonnement, voit jaillir du sein des ténèbres une clarté subite qui s'évanouit dans les airs. Ses yeux sont dessillés ; il aperçoit le danger qu'il court dans ces parages, et, plein de l'inspiration céleste, il ordonne au chef des matelots de profiter du vent qui s'élève.

« Déployez, s'écrie-t-il, déployez toutes les voiles. Par- « tons, Dieu l'ordonne : un envoyé du ciel marche devant « nous; je l'ai vu... » A la voix de Gama, tout s'émeut, tout s'agite. Déjà les voiles sont rendues au vent ; déjà les matelots, avec un cri d'effort, soulèvent les lourdes ancres.

Cependant les Maures, à la faveur des ombres, essayaient de couper les liens qui captivaient les navires. Ils espéraient que la flotte irait se briser au rivage. Mais à peine ont-ils entendu le cri des marins, qu'ils cherchent leur salut dans la fuite ; la rame, à coups pressés, les emporte sur les ondes.

Déjà les proues aiguës sillonnaient l'argent de la plaine liquide. Le vent soufflait entre le nord et l'orient, et de sa fraîche haleine imprimait aux navires un mouvement égal et sûr. Les guerriers s'entretenaient, en voguant, de leurs

dangers passés [26]. Ils venaient, par un prodige inouï, d'échapper au plus grand des périls, et s'étonnaient de leur bonheur.

Le soleil éclairait pour la seconde fois l'univers depuis qu'ils avaient quitté les parages de Monbaze, lorsqu'ils aperçurent deux vaisseaux qui s'abandonnaient au souffle des vents. Gama se porte sur eux ; il ne doutait point qu'ils ne fussent montés par des Maures.

Les deux nefs épouvantées se séparent ; l'une se réfugie vers la côte ; l'autre hésite incertaine, et se laisse atteindre par les Portugais. Il ne fallut, pour la dompter, ni le courage impétueux du dieu Mars, ni les foudres de Vulcain. Mieux inspirée par la peur qu'elle ne l'eût été par l'audace, elle se livra sans résistance à la générosité du vainqueur.

Gama croyait trouver parmi ses captifs un pilote qui connût les ports de l'Inde, et dont l'expérience pût servir de guide à la flotte ; son attente fut trompée. Aucun d'eux ne savait à quelle partie du ciel répondait la terre de l'Indus ; mais tous lui disaient qu'il n'était pas loin de Mélinde, où d'habiles pilotes ne lui manqueraient pas.

Ils ne prononçaient qu'avec amour le nom du monarque mélindien [27]. Ils vantaient son humanité, la noblesse de son caractère, l'éclat et la magnificence de sa cour. « C'est « lui, s'écrie le héros, c'est le bon roi que m'annonçai « l'envoyé céleste. » Et à l'instant il ordonne de tourner la proue vers le rivage que le songe et les Maures s'accordaient à lui montrer.

Le char d'Apollon s'approchait alors du ravisseur d'Europe [28]. Tandis que le front du taureau s'enflammait dans le ciel, la corne d'Amalthée [29] versait sur la terre embellie tous les trésors du printemps. Le soleil plus brillant et plus pur ramenait le jour solennel où le Rédempteur des humains brisa les portes de la tombe, et mit le sceau à ses œuvres divines.

La flotte était décorée de tentures élégantes, en signe de respect pour cette auguste journée. Le pavillon flottait dans les airs; les bannières de pourpre s'agitaient au souffle des vents; les tambours et les cymbales retentissaient jusqu'aux rives de Mélinde. La marche des guerriers était une fête, et leur entrée un triomphe.

La plage se couvre en un moment d'une foule immense, attirée par la nouveauté du spectacle. Ce n'étaient plus ces hommes farouches que l'Afrique jusqu'alors avait offerts à leurs regards; la douceur et l'humanité respiraient sur leurs fronts. Déjà la flotte a surgi devant eux, et, tandis que l'ancre mordante l'attache au sable des mers, un des captifs de Gama reçoit l'ordre d'annoncer au souverain l'arrivée des Lusitaniens.

Leurs exploits, proclamés par les cent bouches de la Renommée, avaient laissé dans l'âme du monarque une impression profonde. Fier de recevoir des héros dans ses États: « Qu'ils viennent, répond-il au messager de Gama, « qu'ils paraissent à mes yeux; où trouveraient-ils un asile « plus sûr que Mélinde? Tout mon royaume leur est ou- « vert. »

Ses offres sont sincères, ses paroles sans artifice. C'est avec enthousiasme qu'il admire ces hardis navigateurs, leur génie persévérant, la grandeur de leur entreprise. Il envoie sur la flotte des moutons chargés de laine, des poules domestiques nourries avec soin, et tous les fruits de la saison. Il donne beaucoup, et la grâce de ses dons en relève encore le prix.

En échange des tributs de la terre africaine, le chef des Portugais adresse au roi de Mélinde les produits précieux de l'industrie de l'Europe, l'écarlate aux teintes ardentes, le corail, plante merveilleuse [20] qui germe au sein de la mer et durcit en quittant les eaux.

L'interprète de la flotte accompagne ces présents. Orateur

éloquent, il doit justifier l'absence du héros et préparer une alliance durable avec Mélinde ; il arrive au pied du trône, et d'un ton noble et mesuré : « Puissant monarque, dit-il, « toi qui as su asservir au frein des lois la fierté d'un peuple « indompté, toi que chérit Mélinde et que respecte « l'Orient, nous venons à toi comme au port le plus sûr « de ces parages, te demander les secours dont nous avons « besoin.

« Nous ne sommes point de ces pirates sans patrie [31] « qui, fondant tout à coup sur d'imprévoyantes cités, en « égorgent les habitants pour s'emparer de leurs dépouil- « les. Sujets d'un roi dont la puissance et la gloire éton- « nent l'Occident, nous allons par son ordre à la décou- « verte de l'Inde.

« Quelle est donc cette race inhumaine [32], quels sont « ces peuples féroces qui nous ont refusé l'entrée des ports « et jusqu'à l'hospitalité de la plage déserte ? Quels des- « seins nous supposaient-ils ? Paisibles voyageurs, par « quel crime avions-nous armé contre nous la défiance et la « trahison ?

« Prince magnanime, ta générosité nous rassure et nous « console. Tu seras pour nous ce que fut jadis Alcinoüs « pour l'infortuné roi d'Ithaque. C'est un envoyé céleste « qui nous a guidés vers ce rivage. Ah ! puisqu'il nous con- « duit vers toi, c'est que nous pouvons sans péril nous confier « à tes vertus.

« Si le héros dont je t'apporte l'hommage ne vient pas lui- « même te l'offrir, ne crois pas qu'il en soit détourné par « d'injurieux soupçons. Il te respecte, il t'honore ; mais un « ordre sacré, la volonté du souverain, l'enchaîne sur ses « vaisseaux.

« Quand la tête commande, il n'est point de membre « rebelle ; tout le corps obéit. Toi qui règnes sur ces bords, « tu ne voudrais pas, sans doute, que personne y mécon-

« nût les ordres de son roi. Mais la reconnaissance est « aussi une vertu des Portugais; et le fleuve cessera de « porter à l'Océan le tribut de ses ondes avant que tes « bontés s'effacent de leur mémoire. »

Il dit. Un murmure favorable s'élève parmi les Mélindiens. « Quel courage! se disaient-ils, quelle constance! « Tant de mers parcourues! Tant de climats franchis! » Le prince applaudissait en lui-même à la fidélité portugaise, et concevait une haute idée d'un roi qui se faisait obéir de si loin.

D'un œil satisfait il regarde l'ambassadeur, et rompant enfin le silence : « Hommes courageux, sujets fidèles, « bannissez toute crainte importune ; vous n'avez rien à « redouter ici. Vos actions héroïques vous ont mérité l'es- « time de l'univers : quiconque agit mal envers vous est « étranger à toute pensée généreuse.

« Je regrette, je l'avoue, de ne pas voir au milieu de « nous le héros qui vous conduit ; son hommage eût flatté « mon cœur. Mais je regretterais bien plus encore que, « pour satisfaire à mes désirs, un serviteur si fidèle eût « trahi son devoir et démenti sa vertu.

« Demain, dès que les premières clartés du jour auront « dissipé les ombres, j'irai visiter vos vaisseaux. Il y a « longtemps que j'aspire à les voir. S'ils ont souffert d'un « si long voyage, ils trouveront ici de quoi réparer les in- « jures des flots. Mélinde vous offrira des cœurs amis, des « pilotes intelligents et des vivres en abondance. »

Ainsi parla le roi de Mélinde. Et déjà le fils de Latone touchait de son char de feu les flots rougissants, lorsque l'ambassadeur de Gama remonta dans le canot léger qui l'attendait au rivage. A peine a-t-il reparu parmi les siens et redit les paroles du monarque, qu'un transport général éclate sur la flotte. Soldats et matelots, tous se félicitent du bonheur inespéré que le ciel leur envoie.

La nuit a perdu ses ténèbres. L'air se remplit de météores artificiels imitant la tremblante lumière des comètes; les cieux, la terre et l'onde retentissent de leurs éclats; les bombes aux ailes de feu s'élancent au milieu des cris de joie et des accents guerriers de la trompette et du clairon. Tels étaient sans doute à Lemnos les terribles jeux des compagnons de Vulcain.

Le rivage répond à la flotte [33]. Des flèches enflammées s'élèvent en murmurant ; la roue brûlante et radieuse tourne dans les airs; le soufre comprimé éclate de toutes parts; les cris du peuple percent les nues : la plage et la mer paraissent embrasées, et cette double fête offre l'aspect d'une bataille.

Mais le jour naissant rappelait les mortels à leurs travaux. La diligente Aurore chassait devant elle le dieu du sommeil ; les vapeurs de la nuit retombaient en fraîche rosée sur les fleurs qui émaillaient la terre, quand le monarque africain parut sur la plage.

Une foule innombrable accourait sur ses pas, ou se pressait autour de lui. On voyait briller de loin les draperies de soie, les étoffes de pourpre. Au lieu de javelines guerrières et de l'arc arrondi en croissant, les Maures tenaient à la main les branches du palmier dont on couronne les vainqueurs.

Une longue nacelle ornée d'une tenture magnifique attendait le roi de Mélinde. Il part accompagné des grands du royaume et dans le pompeux appareil des monarques orientaux. La mousseline légère, l'or et la soie décoraient son turban. Un manteau de damas flottait sur ses épaules ; la pourpre de Tyr, si chère aux nations africaines, en relevait encore l'éclat. A son cou pendait un collier d'or où l'art surpassait la matière. A sa ceinture étincelait un cimeterre enrichi de pierreries. L'or et les perles recouvraient le velours de sa chaussure.

Un pavillon de soie [34] supporté par une lance dorée ombrageait la tête du monarque; la lance reposait dans la main d'un des principaux seigneurs de la cour. A la proue retentissaient les trompettes mauresques; l'oreille était confusément frappée de leurs accents brusques et durs, mais animés par la joie.

Gama, de son côté, quitte la flotte, entouré d'un brillant cortége, et, sur ses chaloupes pavoisées, s'avance à la rencontre du roi de Mélinde. Il porte l'habit espagnol [35], mais le lin de sa tunique est français. Venise a tissé le satin précieux qui compose son vêtement, et le kermès l'a coloré.

Les manches sont retroussées avec des boutons d'un or pur qui réfléchit l'éclat du soleil. L'or, dont la fortune est si avare, l'or serpente en large broderie sur ses hauts-de-chausses militaires. Des agrafes d'or rapprochent avec élégance les pans de sa soubreveste; des nœuds de rubans flottent à son épée; un superbe panache se balance mollement sur sa toque européenne.

La forme variée de l'habillement de ses guerriers s'embellissait de mille couleurs. La pourpre de Tyr, mariée à des teintes plus douces, offrait à l'œil charmé toutes les nuances de l'écharpe lumineuse que déroule dans les cieux la fille de Thaumas [36], quand elle va transmettre aux mortels les ordres de Junon.

Les sons de la trompette portaient dans tous les cœurs le mouvement et la joie. Les barques des Maures couvraient la mer et de leurs pavillons déployés en effleuraient la surface. Le bronze enflammé mugissait; des tourbillons de fumée remplissaient les airs et dérobaient la vue du soleil; les rapides détonations se précipitaient coup sur coup, et les Maures assourdis pressaient de leurs mains leurs oreilles épouvantées.

Mais déjà la chaloupe portugaise a reçu le roi de Mé-

linde. Il se jette dans les bras du héros. A cet élan du cœur, Gama se sent ému ; mais il respecte le rang suprême et ne répond que par des hommages aux embrassements du monarque. L'Africain considérait, avec un plaisir mêlé d'étonnement, les manières, les traits et l'attitude de ces intrépides navigateurs que le désir de la renommée entraînait du fond de l'Occident aux rivages de l'Indus.

Il leur renouvelle en termes magnifiques les offres qu'il leur a déjà faites. « Venez vous reposer dans mes États, « venez y réparer vos pertes ; tous mes trésors sont à vous. « Je connais depuis longtemps les guerriers de la Lusita- « nie : je sais que dans une autre contrée de l'Afrique ils « ont livré de grands combats et remporté de grandes vic- « toires. L'Afrique entière est pleine encore du bruit de « leurs exploits. »

Et de raconter lui-même les triomphes des Portugais sur les Maures de Tingis et d'Abyla [37], tous les traits de valeur dont ils avaient rendu témoin le royaume des Hespérides. Leurs actions d'éclat, leurs moindres faits d'armes étaient parvenus jusqu'à lui. Touché de ses discours, Gama lui répond :

« O roi, dont le cœur généreux a pris en pitié les Lusi- « taniens et les longues misères qu'ils ont endurées sur les « ondes, puisse l'éternelle Providence qui règle le mou- « vement des cieux et la destinée des mortels te payer de « tes bienfaits, puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de « t'en offrir nous-mêmes le prix !

« De tous les princes que le soleil a brunis de ses feux, « toi seul as daigné nous tendre une main secourable, et « nous offrir un refuge contre les vents et les tempêtes. « Tant que la lumière des cieux brillera pour Gama, en « quelque lieu que le sort l'appelle, il publiera ta gloire et « tes bienfaits. »

Tandis que le prince et le héros s'entretenaient ainsi, la

rame légère promenait leur esquif autour des vaisseaux; les barques mélindiennes les suivaient. La flotte, avec ses bronzes formidables et sa mousqueterie légère, saluait le souverain de Mélinde ; les clairons sonnaient en cadence; la trompette mauresque répondait à leurs accents.

Le monarque a tout vu, tout admiré; mais le bruit, si nouveau pour lui, de ces tubes enflammés qui portent la foudre en leurs flancs, lui cause une sorte d'effroi et trouble un entretien qu'il désirait prolonger. Gama s'en aperçoit : à l'instant la foudre se tait et la chaloupe s'arrête sur son ancre.

Plus calme alors, et dégagé du souci qui l'occupait, le Mélindien se livre au plaisir d'interroger Gama, tantôt sur les guerres à jamais célèbres des enfants de Lusus contre les enfants de Mahomet; tantôt sur l'Hespérie occidentale, patrie des Portugais, et sur les peuples voisins; tantôt sur les mers immenses qu'ils venaient de parcourir.

« Enfin, lui dit-il, fais-moi le tableau fidèle du pays qui « fut ton berceau, de la grande région dont il fait partie. « Raconte-moi l'origine de ta nation, ses guerres, ses vic- « toires. Voyons par quels degrés elle est arrivée à tant de « gloire et de puissance : les fastes d'un tel peuple doivent « être remplis d'admirables événements.

« Dis-moi les périls de ta navigation, les ouragans, les « tempêtes; les mœurs, les usages qui t'ont le plus frappé « sur le rivage éthiopien, sur cette terre encore sauvage « dont tes hardis navires ont suivi les longs détours. Le « soleil est sorti radieux des portes de l'Aurore; les freins « d'or de ses coursiers étincellent sur l'horizon ; un beau « jour se prépare [38]; les vents dorment, la mer et ses va- « gues reposent.

« Rien ne troublera tes récits. Parle : la voix de la Re- « nommée s'est fait entendre avant la tienne. Nous ne « sommes que des Africains; mais qui ne connaît les Por-

« tugais, leur courage, leurs vertus guerrières? Le soleil « n'éclaire pas de si loin les peuples de Mélinde, qu'ils ne « sachent apprécier le mérite des grandes actions.

« Le monde s'étonne encore de l'audace des géants qui « tentèrent d'escalader les cieux. Il admire la folle témé- « rité de Pirithoüs et de Thésée qui descendirent vivants au « noir séjour de Pluton. Ont-ils montré plus de courage « que toi? L'Olympe et les enfers étaient-ils plus redouta- « bles que l'empire de Neptune?

« Un insensé, pour se faire un nom dans l'univers, a « brûlé le temple d'Éphèse, chef-d'œuvre de Ctésiphon, « et l'univers a connu le nom d'Érostrate. S'il est une cé- « lébrité pour le crime, il en est une aussi pour la vertu; « tu ne devras ton immortalité qu'à des travaux héroï- « ques. »

NOTES

1. Le chef des infidèles, ministre et confident des trahisons de son maître, etc.

De nouvelles trames vont s'ourdir contre Gama. Les Maures n'ignoraient point que les Portugais avaient en vue de grands objets, l'accroissement du commerce et la propagation du christianisme. Le chef des envoyés de Monbaze leur promet d'abord toutes les richesses, toutes les productions précieuses qu'ils vont chercher en Orient. Il les confirme ensuite dans l'idée qu'ils trouveront à Monbaze des familles chrétiennes. Bacchus lui-même, qui, dans l'esprit de l'auteur, représente à la fois l'ancienne idolâtrie et le fanatisme mahométan, Bacchus est descendu parmi les Maures. Un temple, un autel, se sont élevés à sa voix; il en est l'architecte et le pontife. Cette fiction repose sur un fondement historique que nous indiquons à la note 3.

2. Cependant le dieu dont les Thébains célébraient autrefois la double naissance, etc.

Les mythologues prétendent que Bacchus, à sa naissance, fut caché sur le mont Méros, dans un temple dédié à Jupiter. *Meros*, en grec, signifie *cuisse*. Il n'en fallut pas davantage pour faire dire aux Grecs, naturellement amis du merveilleux, que le fils de Sémélé avait été renfermé dans la cuisse de Jupiter. Ce jeu de mots, propagé par les poëtes, finit par devenir dans toute la Grèce une opinion religieuse, et les filles de Minée se trouvèrent fort mal d'avoir douté de la double naissance de Bacchus.

3. Caché sous la figure et sous les vêtements d'un chrétien, etc.

Il y avait à Monbaze quelques chrétiens abyssins que l'intérêt du commerce y faisait tolérer. Ces chrétiens d'Éthiopie, dont la religion n'était qu'un mélange grossier du rit grec et du judaïsme, avaient

une espèce de temple orné d'images chrétiennes. Les Maures en profitèrent pour tromper les Portugais et les attirer dans le piége. Camoens ennoblit cette circonstance historique par l'intervention de la même divinité qui, jusqu'à l'arrivée des Portugais en Orient, saisira toutes les occasions de leur en fermer le chemin.

4. La déesse de l'Éryx.

L'Éryx est une montagne de Sicile sur laquelle Vénus avait un temple célèbre dans l'antiquité, et successivement enrichi par les Sicaniens, les Carthaginois et les Romains. Sur les ruines de ce temple s'élève aujourd'hui une église bâtie sous l'invocation de *saint Julien*, dont le nom a remplacé celui que la montagne portait autrefois.

5. Fille de l'onde.

Vénus, selon quelques mythologues, était fille du ciel et de la terre. D'autres la font naître de l'écume de la mer. La première origine présente à l'esprit une idée plus philosophique et plus grande, une allégorie plus juste et plus riante. Vénus est alors ce lien invisible qui unit la terre et les cieux, cette puissance d'amour décrite en si beaux vers par Lucrèce. Camoens a préféré la seconde origine de Vénus, comme plus conforme au rôle qu'il lui fait jouer dans le cours de son poëme. Elle protége les Portugais toujours errants sur les flots ; elle est pour eux, en quelque sorte, la déesse de la navigation.

6. L'agile Doto.

Quelques éditions des Lusiades portent Clotho. C'est une faute. Clotho, comme personne ne l'ignore, était une des trois Parques. Doto est mise par Virgile au nombre des Néréides. Lorsque Jupiter promet à Cybèle de métamorphoser en nymphes les vaisseaux d'Énée, il dit en parlant de ces vaisseaux :

> Mortalem eripiam formam, magnique jubebo
> Æquoris esse deas, qualis Nereia Doto
> Et Galatea secant spumantem pectore pontum.
>
> *Æneid.*, lib. IX, v. 100.

> Je les dépouillerai de leurs formes mortelles,
> Et la mer recevra ces déités nouvelles ;
> Et Doto, Galatée, en adoptant ces sœurs,
> Les verront se mêler à leurs humides chœurs.
>
> DELILLE.

Les Néréides, ayant Vénus à leur tête et volant au secours des Portugais, forment un tableau digne du pinceau de Gérard ou de l'Albane. La Harpe, qui dans aucun sens ne flatte son modèle, dit

qu'*on ne peut s'empêcher de trouver ce morceau plein d'une imagination poétique.*

7. La déesse elle-même avec l'élite de ses compagnes, etc.

Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés :
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion ;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache ;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements, le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur.

BOILEAU.

8. Telles ces bruyantes peuplades, monument de la colère de Latone.

Latone, persécutée par Junon, traversait la Lycie. Fatiguée de sa course et tourmentée par la soif, elle s'arrêta sur le bord d'un marais où des paysans coupaient du jonc. Elle leur demanda un peu d'eau pour se rafraîchir ; mais ils lui répondirent par des injures et troublèrent l'eau avec leurs pieds. La déesse obtint de Jupiter qu'ils fussent changés en grenouilles. La sculpture a reproduit cette métamorphose dans une des pièces d'eau qui embellissent à Versailles le jardin de nos rois.

9. Sa voix gémissante a retenti dans le cœur de sa divine protectrice.

« Gama, dans une tempête, dit Voltaire, adresse ses prières à Jé-« sus-Christ, et c'est Vénus qui vient à son secours. » Il n'y a point ici de tempête. Gama, au milieu des embûches qui lui sont dressées par les Maures, invoque la Providence. *O tu guarda divina!* Le génie tutélaire que le poëte a donné aux Portugais entend les vœux de Gama, et va les porter au souverain de l'univers. Ce merveilleux n'a rien que de conforme à la raison poétique, et même aux doctrines religieuses qui admettent entre Dieu et l'homme des êtres mitoyens.

10. Embrasent et glacent tour à tour et les mondes et les cieux.

Racine a exprimé avec une grande précision ce double effet de la puissance de Vénus :

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Phèdre.

11. Elle s'avance dans l'Olympe.

Voilà encore un de ces morceaux que La Harpe est forcé d'admirer. Quel tableau! quelle chaleur! quel coloris! Le Tasse en a tiré les principaux traits de son Armide. Les vingt-neuvième, trentième, trente-unième et trente-deuxième octaves du quatrième chant de la *Jérusalem* en sont une imitation très-marquée. Les Portugais ont trouvé que le Tasse était resté au-dessous de son modèle; mais ils n'ont pas assez remarqué peut-être que les différences qui existent entre les deux tableaux tiennent à la nature même du sujet. Le portrait d'Armide a plus de grâce et de coquetterie; celui de Vénus, plus de force et d'éclat. Le Tasse a représenté la plus séduisante des mortelles; Camoens a peint une déesse.

12. Il n'a pu résister aux larmes de Vénus.

Dans l'Énéide, comme dans les Lusiades, Vénus va trouver Jupiter et l'invoque en faveur des héros qu'elle protége. La réponse du dieu est également une prédiction de leur grandeur future. Nous avons pensé qu'il serait agréable au lecteur d'avoir sous les yeux les vers de Virgile, et de pouvoir ainsi distinguer ce qui appartient au poëte portugais de ce qu'il a emprunté au poëte romain.

Olli subridens hominum sator atque deorum,
Vultu, quo cœlum tempestatesque serenat,
Oscula libavit natæ, dehinc talia fatur :
Parce metu, Cytherea; manent immota tuorum
Fata tibi; cernes urbem et promissa Lavini
Mœnia, sublimemque feres ad sidera cœli
Magnanimum Æneam; neque me sententia vertit.
Hic, tibi fabor enim, quando hæc te cura remordet,
Longius et volvens fatorum arcana movebo :
Bellum ingens geret Italia, populosque feroces
Contundet, moresque viris et mœnia ponet,
Tertia dum Latio regnantem viderit æstas,
Ternaque transierint Rutulis hiberna subactis;
At puer Ascanius, cui nunc cognomen Iulo
Additur, Ilus erat, dum res stetit Ilia regno,

Triginta magnos volvendis mensibus orbes
Imperio explebit, regnumque ab sede Lavini
Transferet, et Longam multa vi muniet Albam.
Hic jam ter centum totos regnabitur annos
Gente sub Hectorea, donec regina sacerdos
Marte gravis geminam partu dabit Ilia prolem.
Inde lupæ fulvo nutricis tegmine lætus
Romulus excipiet gentem, et mavortia condet
Mœnia, Romanosque suo de nomine dicet.
His ego nec metas rerum nec tempora pono,
Imperium sine fine dedi; quin aspera Juno,
Quæ mare nunc terrasque metu cœlumque fatigat,
Consilia in melius referet, mecumque fovebit
Romanos rerum dominos gentemque togatam.
Sic placitum. Veniet lustris labentibus ætas,
Cùm domus Assaraci Phthiam clarasque Mycenas
Servitio premet ac victis dominabitur Argis.
Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris,
Julius, a magno demissum nomen Iulo :
Hunc tu olim cœlo, spoliis Orientis onustum,
Accipies secura; vocabitur hic quoque votis.
Aspera tum positis mitescent sæcula bellis,
Cana Fides, et Vesta, Remo cum fratre Quirinus,
Jura dabunt; diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur Belli portæ; Furor impius intus,
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

Æneid., lib. I, v. 234 et seq.

La plainte attendrissante et les pleurs de sa fille
Touchent le souverain des hommes et des dieux;
Avec cet œil serein et ce front radieux
Qui fait taire les vents et calme la tempête,
Vers elle, en souriant, il incline sa tête,
Sur sa bouche de rose effleure un doux baiser,
Et par ces mots flatteurs se plait à l'apaiser :
« Non, je ne change point; mes volontés suprêmes
« Pour ces nobles bannis demeureront les mêmes.
« Vous verrez s'élever ces remparts tant promis;
« Dans le palais des cieux vous verrez votre fils.
« Mais, pour mieux vous calmer, je veux de votre Énée
« Suivre dans tout son cours la haute destinée.
« De ce fils, votre amour, cent combats glorieux
« Signaleront bientôt le bras victorieux.
« Vainqueur de l'Ausonie, à ses peuples dociles
« Il donnera des mœurs, et des arts, et des villes.
« Là, tandis que l'État fleurira sous ses lois,
« Le printemps aux frimas succédera trois fois.
« Assis, après sa mort, sur le trône d'Énée,
« Ascagne trente fois verra naître l'année,

« Et de Lavinium aux remparts des Albains,
« D'Ilion relevé portera les destins.
« Là, durant trois cents ans, la superbe Italie
« Verra régner vos fils. Enfin la jeune Ilie,
« Mêlant au sang de Mars le noble sang des rois,
« Sera mère en un jour de deux fils à la fois.
« D'une louve bientôt, sa nourrice sauvage,
« Romulus sucera le lait et le courage;
« De lui naîtra la gloire et le nom des Romains.
« Voilà ceux que j'ai faits les maîtres des humains.
« Leur pouvoir sera craint à l'égal du tonnerre,
« Aussi long que les temps, aussi grand que la terre.
« Junon même, Junon, qui, troublant l'univers,
« Arme encor contre vous l'air, la terre et les mers,
« Abjurant son dépit, et déposant sa haine,
« Un jour protégera la puissance romaine :
« Tel est l'arrêt du sort. Dans le long cours des ans,
« Un temps, un temps viendra qu'en tous lieux triomphants,
« A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
« Les fils d'Assaracus imposeront des chaînes;
« Et les lois des vaincus tout-puissants à leur tour
« Aux enfants des vainqueurs commanderont un jour.
« Ce héros qu'aux humains promet la destinée,
« Jules prendra son nom du fils de votre Énée;
« Il domptera la terre; il s'ouvrira les cieux;
« Et vous-même, à la table où sont assis les dieux,
« Le recevrez vainqueur des peuples de l'Aurore.
« Sous son astre brillant quels beaux jours vont éclore!
« Du métal le plus pur ses ans seront filés.
« Je vois la foi, les mœurs, et les arts rappelés;
« De cent verrous d'airain les robustes barrières
« Refermeront de Mars les portes meurtrières;
« La Discorde au dedans, fille affreuse d'enfer,
« Hideuse, y rugira sous cent câbles de fer,
« Et, sur l'amas rouillé des lances inhumaines,
« De sa bouche sanglante en vain mordra ses chaînes. »

DELILLE.

13. O Vénus! le père des dieux a ressenti lui-même ton pouvoir.

Camoens se laisse emporter ici à son imagination. Il imite Virgile, mais il le gâte. *Oscula libavit natæ.* Il y a dans cette expression une douceur, une délicatesse qui exclut toute idée de passion : c'est le baiser d'un père. Le poëte portugais rappelle beaucoup trop le moment où, sur le sommet du mont Ida, Jupiter et Junon s'enveloppent d'un nuage d'or pour se dérober aux regards des dieux (*Iliade*). Mais si, dans cet endroit, Camoens a gâté son modèle en cherchant à l'embellir, il le surpasse, en effet, dans le reste du ta-

bleau. Quel charme, quelle vérité dans cette comparaison de Vénus avec l'enfant que sa nourrice a grondé et qui se montre inconsolable au milieu des caresses! On dirait que le poëte a voulu lui-même effacer l'impression qu'une peinture trop vive avait pu produire sur l'imagination du lecteur. Il nous reporte sur-le-champ aux grâces naïves, aux caprices innocents de l'enfance; et Vénus redevient la fille de Jupiter.

14. Si Anténor a pénétré dans le golfe Illyrien et jusqu'aux sources du Timave, etc.

Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,
Illyricos penetrare sinus atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi, etc.

Æneid., lib. I, v. 242.

Anténor, de la Grèce affrontant la furie,
A bien pu pénétrer dans les mers d'Illyrie,
A bien osé franchir ce Timave fameux, etc.

DELILLE.

Entre Aquilée et Trieste, près d'un village qu'on appelle Borgo San Giovanni, on voit s'échapper de divers antres formés au sein des rochers, plusieurs sources fort considérables. Ces différentes sources se réunissent bientôt en une seule rivière qui, après un cours de mille pas, arrive à la mer. Elle se nomme *Timao :* c'est le *Timave* des anciens. (Extrait des notes de Valckenaer sur le premier livre de l'Énéide.)

Nous parlerons d'Anténor à la treizième note du troisième chant.

15. O prodige ! la mer tremble et bouillonne au milieu d'un calme profond !

Camoens rappelle, avec beaucoup d'adresse, un mot heureux qui prouve toute la présence d'esprit de son héros.

Gama retournait aux Indes en 1524, avec le titre de vice-roi. Sur la côte de Cambaye il fut surpris par un calme, et tout à coup la mer parut agitée d'un mouvement extraordinaire. Les matelots furent saisis d'étonnement et de frayeur. « Qu'appréhendez-vous? leur « dit le vice-roi ; ne voyez-vous pas que la mer tremble sous ses « maîtres? »

Barros rapporte cette aventure dans sa troisième décade. Elle s'explique par l'effet d'un tremblement de terre sous-marin.

16. Tu verras les ondes Érythrées frémir d'épouvante.

Le texte porte : *Tu verras la mer Rouge jaunir d'épouvante.*

E vereis o mar Roxo tão famoso,
Tornar-se-lhe amarello de eufiado.

Camoens tombe rarement dans ce mauvais goût : c'est un tribut qu'il payait à son siècle. Ces ridicules jeux de mots, ces faux brillants qui, selon Boileau, nous venaient de l'Italie, ont longtemps infesté toutes les littératures. On connaît ces deux vers de l'ancienne tragédie de Pyrame et Thisbé :

Le voilà ce poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement... Il en rougit, le traître !

Corneille lui-même fait dire à Chimène :

Sire, mon père est mort. Mes yeux ont vu son sang, etc.;
Ce sang qui, tout sorti, fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Admirons les grands écrivains qui, malgré quelques taches, ont su donner tant d'éclat à la littérature de leur pays. Leurs défauts sont à leur siècle : leur génie est à eux.

17. Retomber sur leur tête.

Barros rapporte que dans un combat livré par Albuquerque aux Persans sous les murs d'Ormuz, il s'éleva tout à coup un vent d'une telle violence qu'il repoussait contre les ennemis leurs propres flèches. C'est le privilége de la poésie d'orner et d'agrandir les faits les plus simples.

18. Mais vil esclave d'un amour si fatal à sa gloire.

Tout ce passage est imité de la description du bouclier d'Énée.

Hinc ope barbarica variisque Antonius armis,
Victor ab Auroræ populis et littore rubro,
Ægyptum viresque Orientis et ultima secum
Bactra vehit; sequiturque, nefas! Ægyptia conjux.
Æneid., lib. VIII, v. 68.

Vainqueur infortuné de vingt peuples divers,
Antoine ose à César disputer l'univers :
Près de l'aigle romain mille enseignes bizarres
Rassemblent sous ses lois mille peuples barbares,
L'Arabe, le Persan, le Maure, l'Indien.
Sa femme lui conduit le vil Égyptien :
Sa femme, ô déshonneur! il combat pour ses charmes,
Opprobre de son lit, opprobre de ses armes.
DELILLE.

L'Énéide était le livre favori de Camoens. Les Portugais, frappés

de la hardiesse de ses conceptions, de l'indépendance de son génie et de la chaleur avec laquelle il décrit les batailles, se plaisent à le comparer à Homère. Il ressemble beaucoup plus à Virgile par la continuelle harmonie de son style, par l'art d'embellir les détails, et surtout par cette teinte de mélancolie qui se retrouve dans presque tous ses chants. Voltaire appelait le traducteur des Géorgiques *Publius Virgilius* Delille ; on pourrait, avec plus de raison peut-être, appeler l'auteur des Lusiades *Publius Virgilius* Camoens.

19. La Chersonèse d'Or.

C'est la presqu'île de Malacca. Les mines d'or dont elle abonde lui avaient valu son ancien nom. Albuquerque s'en rendit maître en 1511. Les Hollandais l'ont enlevée aux Portugais en 1640.

20. Les îles de l'Aurore.

Le Japon. Les Chinois le nomment *Ge-puen*, c'est-à-dire naissance du soleil. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

21. Jusqu'à ce détroit qui portera le nom d'un Portugais.

Fernando Magalhaens, que nous nommons Magellan, découvrit, en 1520, vers la pointe méridionale de l'Amérique, le détroit qui porte son nom.

22. Le caducée est dans sa main.

Tum virgam capit; hac animas ille evocat Orco
Pallentes, alias sub Tartara tristia mittit,
Dat somnos adimitque, et lumina morte resignat;
Illa fretus agit ventos, et turbida tranat
Nubila. *Æneid.*, lib. IV, v. 242.

Mercure prend en main sa baguette puissante
Qui maîtrise à son gré la Parque obéissante,
Rouvre, quand il lui plaît, les portes du tombeau,
Imprime de la mort le redoutable sceau,
Ote ou rend le sommeil, fend les sombres nuages
Et fraye au dieu sa route à travers les orages.
DELILLE.

23. Fuis, enfant de Lusus.

Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.
Æneid., lib. III, v. 44.

Ah! fuis ces lieux cruels, fuis cette terre avare.
DELILLE.

24. Diomède.

Ce Diomède, qui n'est point le fils de Tydée, nourrissait ses chevaux de chair humaine. La punition de ce monstre est mise au nombre des travaux d'Hercule.

25. Busiris.

Roi d'Égypte, qui sacrifiait à Jupiter tous les étrangers qui abordaient dans ses États. Hercule détruisit l'autel, les sacrificateurs et le tyran.

26. Les guerriers s'entretenaient, en voguant, de leurs dangers passés.

Tel est le cœur de l'homme; il jouit du souvenir de ses peines : elles lui font sentir plus vivement le bonheur de sa situation présente. Et dans le malheur même, il se console encore en se rappelant les peines plus grandes qu'il a déjà supportées. *O passi graviora, dabit deus his quoque finem,* dit Énée à ses compagnons d'infortune; et il ajoute : *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.* Virgile et Camoens sont remplis de ces sentiments vrais et touchants, puisés dans la nature et dans une connaissance profonde du cœur humain.

27. Ils ne prononçaient qu'avec amour le nom du monarque mélindien.

Tout se lie dans les idées de l'auteur. Mercure avait dit en songe à Gama : *Près de la ligne ardente où le soleil rend égaux les jours et les nuits, tu trouveras un peuple juste et bon, un monarque généreux qui recueillera ta flotte errante et fatiguée.* Au portrait que les Mélindiens font de leur roi, Gama reconnaît le monarque annoncé par l'envoyé céleste. *C'est lui,* s'écrie-t-il, etc. Voltaire accuse Camoens d'écrire sans ordre et sans suite; ce jugement n'a pas été rendu en connaissance de cause. Voltaire n'avait lu le poëme des Lusiades que superficiellement dans la traduction anglaise de Fanshaw; il était très-jeune alors, et l'a toujours jugé depuis d'après le souvenir vague de sa première lecture.

28. Du ravisseur d'Europe.

Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, fut aimée de Jupiter. Pour l'enlever, il eut recours à une métamorphose peu digne de la majesté d'un dieu. Mais laissons parler Ovide :

> Non bene conveniunt, nec in una sede morantur
> Majestas et amor. Sceptri gravitate relicta,

Ille pater rectorque deum, cui dextra trisulcis
Ignibus armata est, qui nutu concutit orbem,
Induitur tauri faciem; mixtusque juvencis
Mugit, et in teneris formosus obambulat herbis.
Metamorph., lib. II, v. 846.

Amour et majesté vont rarement ensemble.
Ce dieu, père des dieux, devant qui le ciel tremble,
Dont la main flamboyante étincelle d'éclairs,
Oubliant ce haut rang de roi de l'univers,
D'un taureau qui mugit emprunte la figure.
Parmi ceux d'Agénor il foule la verdure,
Et dans les prés fleuris il semble avec fierté
Promener aux regards l'éclat de sa beauté.
SAINT-ANGE.

La fille d'Agénor ose s'en approcher : il se courbe devant elle. Rassurée par sa douceur et flattée de cet hommage inattendu, elle s'élance légèrement sur le dos du ravisseur.

Quum deus a terra siccoque a littore sensim
Falsa pedum primis vestigia ponit in undis.
Inde abit ulterius, mediique per æquora ponti
Fert prædam : pavet hæc, littusque ablata relictum
Respicit. *Metamorph.*, lib. II, v. 870.

Orgueilleux de sa charge, il se lève, et d'abord
A pas lents et trompeurs il s'approche du bord.
Tout à coup à la nage il fend la mer profonde;
La fille d'Agénor tremble, et, du sein de l'onde,
Regarde le rivage, et le regarde en vain.
SAINT-ANGE.

André Chénier a composé, sur le même sujet, une pièce de vers qui ne le cède en rien à ce que la poésie d'Ovide a de plus exquis. On nous saura gré de les transcrire ici :

SUR UN GROUPE DE JUPITER ET D'EUROPE.

Étranger, ce taureau qu'au sein des mers profondes,
D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,
Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.
Il nage aux bords crétois. Une jeune beauté
Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante,
Sur ses flancs est assise, et d'une main tremblante
Tient sa corne d'ivoire, et, les pleurs dans les yeux,
Appelle ses parents, ses compagnes, ses jeux;
Et, redoutant la vague et ses assauts humides,
Retire et veut sous soi cacher ses pieds timides.

L'art a rendu l'airain fluide et frémissant.
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,
Ce taureau, c'est un dieu, c'est Jupiter lui-même.
Dans ses traits déguisés, du monarque suprême
Tu reconnais encore et la foudre et les traits.
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets,
Sous ce front emprunté couvrant ses artifices.
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.

La vierge tyrienne, Europe, son amour,
Imprudente, le flatte : il la flatte à son tour;
Et, se fiant à lui, la belle désirée
Ose asseoir sur son flanc cette charge adorée.
Il s'élance dans l'onde, et le divin nageur,
Le taureau, roi des dieux, l'humide ravisseur
A déjà passé Chypre et ses rives fertiles;
Il approche de Crète, et va voir les cent villes.

29. La corne d'Amalthée.

Amalthée est le nom de la chèvre qui allaita Jupiter. Le dieu, par reconnaissance, la mit au rang des signes célestes, et donna une de ses cornes aux nymphes qui avaient eu soin de son enfance. Cette corne merveilleuse se remplissait continuellement de fleurs et de fruits, de tous les trésors que les nymphes pouvaient désirer. Les fables anciennes ont presques toutes un sens moral. L'action de ce Jupiter, qui place sa nourrice dans le ciel, et dote avec tant de munificence les nymphes qui ont soigné ses premiers ans, apprenait aux hommes que la reconnaissance est la première des vertus.

30. Le corail, plante merveilleuse, etc.

Camoens croyait avec tous les anciens naturalistes que le corail était une plante marine qui devenait dure et pierreuse en sortant de l'eau. D'après les nouvelles observations, le corail est une espèce de ruche que certains zoophytes se forment au fond de la mer, et dont la matière est du même genre que celle des coquilles.

31. Nous ne sommes point de ces navigateurs sans patrie, etc.

Non nos aut ferro Libycos populare penates
Venimus, aut raptas ad littora vertere prædas.
Æneid., lib. I, v. 527.

Venons-nous, violant les droits sacrés des hommes,
Lâches déprédateurs, agresseurs furieux,
Menacer la Libye et du fer et des feux ;
Ravager vos cités, et, gagnant le rivage,
Porter à nos vaisseaux ces fruits du brigandage?
DELILLE.

32. Quelle est donc cette race inhumaine?

Quod genus hoc hominum, quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria? Hospitio prohibemur arenæ;
Bella cient, primaque vetant consistere terra.
Æneid., lib. I, v. 539.

Mais quel peuple cruel habite ces climats?
Sur la rive, en tremblant, nous hasardions nos pas.
Sur nous se précipite une foule barbare :
D'un coin de terre inculte on est pour nous avare;
Et, le fer à la main, on vient nous arracher
L'asile du naufrage et l'abri d'un rocher!
DELILLE.

33. Le rivage répond à la flotte.

Les Maures d'Afrique et les Indiens ont connu de bonne heure, ainsi que les Chinois, l'usage de la poudre inflammable : ils s'en servaient dans les réjouissances publiques; mais ils n'avaient point de canons. Il y a loin d'un feu d'artifice aux savantes manœuvres de l'artillerie. Cette science difficile et compliquée se rattache à une infinité d'autres connaissances dont l'ensemble n'a jamais été bien saisi que dans notre Occident. (Extrait des notes de La Harpe.)

34. Un pavillon de soie, etc.

L'auteur n'a rien oublié de ce qui caractérise les usages des monarques orientaux : toute cette description est d'une fidélité parfaite. On a déjà pu remarquer dans le premier chant avec quelle exactitude le poëte décrit les mœurs et les coutumes des peuples que Gama rencontre sur sa route.

35. Il porte l'habit espagnol, etc.

Au costume oriental Camoens oppose, avec un grand bonheur d'expression, le costume européen. Il représente dans ses plus petits détails la toilette militaire d'un chevalier du seizième siècle. Nous l'avons traduit littéralement, au risque de choquer un peu l'orgueilleuse délicatesse de notre langue.

36. La fille de Thaumas.

La déesse Iris.

37. Et de raconter lui-même les triomphes des Portugais sur les Maures de Tingis et d'Abyla.

C'est une grande adresse du poëte d'avoir intéressé d'avance le

roi de Mélinde à la gloire des Portugais. Gama va bientôt l'entretenir des combats livrés aux Maures par les Lusitaniens, soit en Afrique, soit sur les bords du Tage. Il pouvait craindre de l'offenser par ce récit ; mais le discours du prince le rassure. L'intérêt des Maures de Maroc et de Tanger ne peut, d'ailleurs, toucher que faiblement les Maures du Zanguebar ; et ce faible intérêt est plus que balancé par l'admiration que le roi de Mélinde a conçue pour les conquérants du royaume des Hespérides.

Ici se présente une objection souvent renouvelée. Les censeurs de Camoens conçoivent difficilement comment les faits que le roi de Mélinde admire sont parvenus à sa connaissance. Ils conçoivent encore moins qu'il ait pu comprendre le récit de Gama, surtout lorsque celui-ci compare sa navigation à celles d'Ulysse et d'Énée, *comme si un barbare Africain de la côte de Zanguebar*, dit Voltaire, *savait son Homère et son Virgile*. Voltaire, qui réunissait à son prodigieux talent une instruction si étendue et si variée, confond, d'une manière étrange, avec les habitants de la Cafrerie et les peuples sauvages de la partie méridionale de l'Afrique, les Arabes mahométans répandus sur la côte orientale, et jusque dans les Indes, dont le commerce avec l'Europe ne se faisait que par leurs mains. Ces Arabes étaient loin d'être sans littérature. Ils avaient dans leur langue des traductions de tous les bons ouvrages de l'antiquité. Leur école de Cordoue, établie dès le dixième siècle, avait produit des poëtes, des astronomes, des mathématiciens, des philosophes. Un de leurs savants, Averroès, a joui longtemps d'une si haute réputation, que Raphaël l'a placé, dans son tableau de l'École d'Athènes, à côté des plus beaux génies de la Grèce.

Dépouillés successivement des conquêtes qu'ils avaient faites dans la péninsule, les Arabes portèrent dans leurs établissements d'Afrique et d'Asie une partie des connaissances dont ils avaient enrichi l'Europe ; et il n'est point contre la vraisemblance qu'il en restât encore quelque trace à Mélinde en 1497, époque de l'expédition de Gama. Osorius remarque, au sujet du prince qui accueillit si favorablement les Portugais, qu'il n'avait rien d'un Barbare ; que dans son air, dans ses paroles, tout annonçait des qualités dignes du trône. *In omni autem sermone princeps ille non hominis barbari specimen dabat, sed ingenium et prudentiam eo loco dignam præ se ferebat.* (De rebus Emmanuelis.) Camoens a donc pu le représenter comme un homme qui ne manquait ni d'instruction ni de lumières ; et pour marquer davantage sa pensée et se justifier par l'exemple de Virgile, il met dans la bouche du roi de Mélinde la réponse de Didon au discours d'Ilionée. *Nous ne sommes que des Africains ; mais le soleil n'éclaire pas de si loin les peuples de Mélinde, qu'ils ne sachent apprécier le mérite des grandes actions.*

Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni,
Nec tam aversus equos Tyria Sol jungit ab urbe.

Æneid., lib. I, v. 567.

Vous n'êtes point ici chez un peuple sauvage :
Le soleil de si loin n'éclaire point Carthage.

DELILLE.

38. Un beau jour se prépare.

Le récit de Gama sera long; mais la journée s'annonce à peine. On n'aperçoit encore sur l'horizon que *les freins d'or des coursiers du Soleil.* Tout fait silence autour de Gama. « *O vento dorme, o mar et as ondas jazem;* les vents dorment, la mer et ses vagues reposent; les chaloupes abritées par les vaisseaux sont immobiles sur leurs ancres. Il était impossible de mieux préparer le récit que le héros va commencer.

CHANT TROISIÈME

Maintenant, Calliope, apprends-moi ce que Gama raconta au roi de Mélinde[1]. Daigne inspirer un mortel qui t'aime, donne-moi les accents de ta voix divine ; et que le brillant inventeur de l'art de guérir, le dieu qui te rendit mère d'Orphée, ne laisse plus s'égarer vers Daphné, Clytie ou Leucothoé, l'hommage qu'il ne doit qu'à ta beauté.

Descends de la cime fleurie du Pinde [2], accours sur les pas d'Apollon. Il a quitté la fontaine d'Aganippe pour l'onde sacrée du Tage ; il m'y plonge avec lui. Viens accorder ma lyre ; ouvre-moi, pour les enfants de Lusus, tous les trésors de l'harmonie ; ou je dirai que, jalouse en secret pour ton fils, tu crains de lui donner un rival qui le surpasse.

Les Maures attendaient en silence que Gama commençât son récit. Il se recueille un moment, et d'un air assuré prend la parole en ces termes : « Tu m'ordonnes, grand roi, « de te raconter l'histoire de mon pays. Tu veux connaître « les Lusitaniens, leurs guerres, leurs triomphes et jusqu'à « leurs premiers pas dans la carrière des nations [3].

« Il est doux de célébrer les héros ; mais les Lusitaniens « sont mes frères, leur gloire est la mienne. Est-ce à moi « qu'il appartient de prononcer leur éloge ? Et comment te « peindre en un jour cette longue suite d'actions mémora- « bles ?... Tu le veux : j'obéis ; ce devoir, à mes yeux, l'em- « porte sur tous les autres. J'aurai soin de resserrer mes ta- « bleaux.

« Une pensée, d'ailleurs, me rassure et m'encourage :

« c'est que le mensonge ne saurait trouver place dans une « histoire si glorieuse et si pleine. Loin de créer ou d'a- « grandir les événements, je ne dirai pas la moitié des faits « merveilleux dont elle abonde. Mais avant de parcourir « avec toi nos annales guerrières, je vais, selon tes désirs, « te montrer la grande région [4] où fleurit la Lusitanie.

Entre la zone boréale où règne un éternel hiver, et l'ar- « dent tropique où le soleil verse les feux qu'il refuse au « septentrion, est située la superbe Europe. Aù nord, à l'oc- « cident, l'Océan l'entoure de ses flots ; au sud, la Méditer- « ranée baigne ses rivages.

« A l'orient, elle confine à l'Asie. Deux grandes limites « l'en sépare : le Tanaïs [5], qui du haut dès monts Riphées « court à longs replis se perdre au sein des ondes Méotides ; « et cette mer orageuse qui porta jadis vers les rivages « d'Ilion les vaisseaux de la Grèce irritée. Ilion n'est plus. « Le voyageur attristé en cherche en vain les débris.

« Au-dessous du pôle apparaisent les monts Hyberbo- « réens. C'est là que les fougueux enfants d'Éole ont fixé « leur séjour. C'est là que le flambeau du monde semble s'é- « teindre sur des sommets couverts de neiges et sur les gla- « ces éternelles qui chargent les mers, les fleuves et les fon- « taines.

« Au pied de ces montagnes et dans leurs profondes val- « lées vivent des Scythes, peuples qui jadis disputèrent d'an- « tiquité avec la vieille Égypte [6]. Peuples aveugles qui « cherchiez à connaître le berceau du genre humain, que « ne le demandiez-vous aux campagnes de Damas [7] !

« Non loin des régions polaires s'étendent la froide Lapo- « nie, l'inculte Norwége et l'île des Scandinaves [8], de ces « guerriers farouches dont l'Italie n'a point oublié les vic- « toires. Un bras de l'océan Sarmatique se prolonge entre « les rivages de la Prusse, du Danemark et de la Suède, et « revoit au printemps les vaisseaux que l'hiver enchaînait « dans les ports.

« Entre cette mer et le Tanaïs habitent le Russe, le Mos-
« covite, le Livonien. Ils ont conservé la barbarie des Sar-
« mates leurs ancêtres [9]. Les monts d'Hercynie [10] sont
« foulés par les Polonais, qui furent les Marcomans. Les Bo-
« hèmes, les Saxons, les Pannoniens cultivent les contrées
« que fécondent les eaux de l'Ems, de l'Elbe, du Danube et
« du Rhin. Ils obéissent à l'empereur de l'Allemagne.

« Entre les derniers flots du Danube et le détroit qui vit
« tomber Hellé [11], s'agitent les Thraces belliqueux. La pa-
« trie du dieu Mars est esclave de l'Ottoman; l'Hémus et le
« Rhodope frémissent sous les pas des Barbares; Byzance
« est tombée sous le joug! L'ombre de Constantin a gém i
« de cet affront.

« Franchis la Macédoine que baignent les froides eaux de
« l'Axius [12]. Voici la Grèce. Salut, terre féconde en héros,
« patrie de l'éloquence, des beaux-arts et de la liberté!
« Noble contrée! La gloire des armes et le génie des lettres
« ont porté ton nom jusqu'aux cieux.

« Non loin de l'antique cité d'Anténor [13] s'élève du sein
« des eaux la superbe Venise. Humble à sa naissance, elle
« règne aujourd'hui sur le golfe qui baigne le pays des Dal-
« mates. Cette terre qui s'avance au milieu des flots, c'est
« l'Italie. Le monde est plein de ses trophées; son génie
« éclaira les nations qu'avait subjuguées sa valeur.

« Les flots lui servent de ceinture et les Alpes de rem-
« parts. L'Apennin la parcourt et la divise; l'Apennin qui fut
« jadis témoin de tant d'exploits! Rome n'est plus la fille de
« Mars; ses guerriers reposent dans la tombe. Elle obéit
« au ministre sacré d'un souverain dont le royaume n'est
« pas sur la terre.

« La Gaule apparaît à nos yeux; la Gaule, autrefois le
« théâtre des triomphes de César. Elle est arrosée par la
« Seine, le Rhône, la fraîche Garonne et le Rhin au lit pro-
« fond. Sur une de ses limites s'élèvent les montagnes où

« fut ensevelie la nymphe Pyrène [14]. L'or et l'argent ont « coulé, dit-on, de leurs flancs embrasés.

« Du haut des Pyrénées se découvre la noble Espagne. « C'est la tête de l'Europe. Sa gloire et sa puissance ont « subi de nombreuses révolutions. On l'a vue plus d'une « fois au bas de la roue de la fortune ; mais jamais l'incon- « stance du sort, jamais la force ni l'adresse ne sauront « abattre ou flétrir les cœurs généreux qu'elle enfante.

« Elle s'avance vers la Mauritanie et semble vouloir fer- « mer le détroit qui fut le dernier des travaux d'Alcide. « Forte de son courage, de l'étendue de son territoire et « du nombre de ses ports, elle embrasse et voit fleurir sur « son sein différentes nations qui toutes rivalisent de noblesse « et de valeur :

« L'Aragonais qui s'illustra par la conquête de l'inquiète [15] « Parthénope, l'Asturien qui vit tous les efforts des Mu- « sulmans se briser au pied de ses rochers, le Navarrois « belliqueux, le prudent Galicien, les peuples de la Bétique, « de Grenade et de Léon, les guerriers de Tolède, et l'hé- « roïque Castillan qui devait un jour réunir tous ces peuples « sous sa glorieuse domination.

« L'Europe est couronnée par la Lusitanie, qui borde la « mer et voit le soleil descendre dans les flots. Le ciel a « voulu que ce royaume brillât par ses guerres contre le « Maure détesté, le rejetât de son sein et ne lui laissât même « aucun repos dans la brûlante Afrique. C'est mon pays, « mon cher pays [16]. Puisse le ciel y ramener mes heureux « navires ! Puissé-je, à la fin de ma laborieuse entreprise, « revoir ses doux rivages, les fouler encore et mourir !

« La Lusitanie doit son nom à Lusus, à cet ancien guerrier « qui suivit Bacchus dans ses voyages, et s'arrêta sur cette « terre dont il fut le premier habitant. Elle a vu naître le « pâtre fameux [17] dont le nom seul annonce la force et le « courage. Il effraya la fortune des Romains, et couvrit de « confusion leurs plus célèbres généraux.

« Le vieillard qui dévore ses propres enfants, le Temps, « qui tour à tour élève et détruit les empires, avait reçu du « Destin l'ordre secret de donner un jour à la Lusitanie un « rang illustre parmi les royaumes de l'Europe, et voici par « quels événements s'accomplirent les décréts du ciel.

« Alphonse régnait en Espagne[18], Alphonse, le fléau des « Maures et le vengeur des chrétiens ; la Castille le pro- « clamait son libérateur. Le bruit de ses exploits vola des « colonnes d'Hercule aux montagnes Caspiennes, et les « guerriers en foule vinrent chercher sous ses drapeaux les « périls et la gloire.

« Ils quittaient pour les combats leur patrie, leurs tran- « quilles pénates et les châteaux de leurs aïeux. Si l'amour « de la renommée excitait leur courage, le zèle de la foi « les enflammait encore davantage. Leur brillante intré- « pidité, leurs exploits attirèrent sur eux les regards et les « bienfaits d'Alphonse.

« Parmi ces guerriers brillait le valeureux Henri. Se- « cond fils d'un roi de Hongrie, il avait appris de son père « l'art de gouverner les peuples. La Lusitanie, qui n'était « pas encore un royaume, fut le prix de sa vaillance. Il « reçut, avec le titre de comte, la main d'une princesse qui « devait le jour au monarqne espagnol : Thérèse alla s'asseoir « avec lui sur le nouveau trône élevé par Alphonse.

« Le héros se montra digne de sa fortune. Il remporta « d'éclatantes victoires sur les enfants d'Ismaël, et réunit « à ses domaines le territoire des vaincus. La naissance d'un « fils couronna tant de prospérités. Réjouis-toi, Portugal ! « les jours de ta grandeur sont arrivés : ce fils, présent du « ciel, ceindra le diadème des rois.

« Vainqueur des infidèles sur les bords du Tage et du « Douro, Henri les combattit encore sur les bords du Jour- « dain, dont les ondes baignèrent jadis le corps d'un Dieu. « Il vit tomber les murs de Solime, et le sceptre de Godefroi « remplacer le joug de l'impie.

« Il venait, à l'exemple des princes chrétiens, de rentrer « dans ses États, quand le sort fatal vint terminer le cours « d'une si belle vie : il rendit son âme à celui qui la lui « avait donnée. Son fils, sa vivante image, avait à peine « atteint l'âge heureux de l'adolescence ; mais il promettait « un digne héritier des vertus de son père, et marchait « l'égal des héros.

« Sa mère, en croirai-je une tradition qui remonte au « berceau de la monarchie portugaise ? sa mère ne crai- « gnit point d'offenser les mânes de Henri, et de former les « nœuds d'un second hyménée. Dans son délire, elle s'em- « pare du sceptre, le livre à Transtamare, et revendique « comme sa dot tous les domaines de l'illustre orphelin.

« Alphonse (c'était le nom que le jeune prince avait pris « de son aïeul), Alphonse s'indigne et frémit. Dépouillé « par sa mère, persécuté par un tyran, il conçoit le hardi « projet de reconquérir son héritage. Il le médite avec pru- « dence, et l'exécute avec audace.

« La guerre intestine s'allume. Les champs de Guima- « raens se rougissent du sang des familles. Une mère mar- « che contre son fils. Ambitieuse et superbe, elle brave le « ciel et la nature. L'amour maternel est éteint dans son « cœur ; un autre amour le subjugue et l'entraîne.

« Barbare Progné, impitoyable Médée, vous qui ven- « geâtes sur vos propres enfants les outrages de leurs « pères, le crime de Thérèse surpasse encore le vôtre. Et « toi, que l'amour rendit parricide, fille de Nisus [19], le « délire des sens avait seul égaré ton cœur : le délire des « sens et la soif de régner ont armé Thérèse contre son « fils.

« Cependant la victoire a couronné le parti le plus juste. « Alphonse est triomphant ; les armes sont tombées des « mains des rebelles ; mais la colère égare le vainqueur : « Thérèse est chargée d'indignes fers... Malheureux Al- « phonse ! as-tu donc oublié que Thérèse est ta mère, et

« que le ciel venge tôt ou tard les droits de la nature of-
« fensée ?

« La Castille s'émeut. Ses innombrables guerriers volent
« au secours de la fille des rois. Le Portugais voit venir
« l'orage et le contemple sans s'émouvoir. La faveur des
« cieux ne l'a pas encore abandonné. Il se confie à son
« audace, et les champs de Valdevès sont témoins de sa
« gloire et de la honte des Castillans.

« Mais déjà les vaincus ont réparé leur défaite; ils re-
« viennent plus nombreux et plus terribles. Alphonse étonné
« cherche un abri dans les murs de Guimaraens. Pressé de
« toute part, manquant de vivres et menacé d'une perte
« inévitable, il périssait, si, par un dévouement héroïque,
« Egas Moniz n'eût conjuré la tempête.

« Egas n'a pris conseil que de son zèle et de son amour
« pour le prince. Il court, sans son aveu, porter à l'ennemi
« des paroles de paix. Son nom, ses vertus, ont déjà sus-
« pendu les haines : on l'écoute. Un traité souscrit par Egas
« assure au monarque espagnol l'hommage de son rival.
« Sur la foi des serments, l'ennemi s'éloigne; mais l'in-
« domptable Alphonse rougirait de fléchir sous un maître.

« Le jour était venu où le noble fils de Henri devait,
« humble vassal, courber le front devant le fier Castillan.
« Egas, le fidèle Egas, va se trouver parjure aux yeux de
« la Castille irritée. Il n'hésite point à sacrifier sa vie en
« échange d'un hommage qui révolte la fierté d'Alphonse.

« Fidèle à sa parole, à l'honneur, il part. Sa femme et
« ses enfants l'accompagnent. Arrivé dans les murs de To-
« lède, il se présente au roi, les pieds nus, le corps à peine
« couvert du triste vêtement des criminels. Alphonse m'a
« désavoué, lui dit-il, venge-toi. Me voilà prêt à payer de
« mon sang une téméraire promesse.

« J'amène à tes pieds mes enfants et leur mère. Leur vie
« est à toi, si le sacrifice de l'innocence peut satisfaire un
« cœur tel que le tien. Ma langue a prononcé le serment,

« ma main l'a souscrit : voilà mes seuls complices. Punis-
« les ; et que les tortures inventées par les Périllus [20] et les
« Sinis [21] soient le prix de ma témérité.

» Tel, abreuvé déjà de l'amertume de la mort, le con-
« damné livre sa tête à l'exécuteur, et attend le coup redou-
« table : tel paraissait Egas prêt à subir son arrêt. Mais tant
« de courage et de vertu ont touché le cœur du monarque ; la
« colère cède à la clémence.

« O fidélité portugaise ! ô dévouement comparable à l'ac-
« tion sublime de ce Perse qui, pour ouvrir à son maître les
« portes d'une cité célèbre, se couvrit lui-même de blessures,
« et força Darius à s'écrier : Ah ! malheureux ! ne sais-tu
« pas que, pour racheter le sang d'un Zopyre, je donnerais
« vingt Babylones ?

« Mais déjà l'infatigable Alphonse se dispose à porter ses
« armes au delà du Tage, à conquérir les fertiles campagnes
« habitées par les Maures. Déjà ses tentes se déploient dans
« les plaines d'Ourique. Il campe fièrement en face des in-
« fidèles avec sa faible mais valeureuse armée.

« La lutte qui se prépare va donner à chaque Portugais
« cent adversaires à combattre. Alphonse, d'un œil tran-
« quille, a mesuré les forces de l'ennemi ; et, rejetant les
« conseils d'une prudence vulgaire, il se confie au Dieu qui
« donne ou refuse la victoire.

« Les Musulmans couvrent la plaine. Cinq rois les com-
« mandent, tous savants dans l'art de la guerre, tous célè-
« bres par des exploits. Ismar est le nom du plus vaillant
« d'entre eux. Ils sont accompagnés de belliqueuses Ama-
« zones [22], dignes rivales des guerrières du Thermodon, et
« de cette belle Penthésilée qui combattit si vaillamment
« pour la cause des Troyens.

« L'aube matinale répandait au loin la fraîcheur et la sé-
« rénité ; le feu des étoiles commençait à pâlir, quand sur
« une croix lumineuse le fils de Marie apparut aux yeux
« d'Alphonse. Le héros se prosterne, et s'écrie dans l'ardeur

« de sa foi : C'est aux infidèles, Seigneur, c'est aux infidèles « qu'il faut des prodiges, et non pas à moi qui crois à ta « puissance.

« Cet aspect miraculeux enflamme les Portugais. L'en- « thousiasme se répand dans tous les rangs ; le nom de roi « vole de bouche en bouche ; un cri général s'élève jusqu'au « ciel et va retentir au camp des Barbares : Vive le grand Al- « phonse ! vive le roi de Portugal !

« Tel un dogue furieux, excité par les cris du chasseur, « se jette en aboyant sur le taureau des montagnes. A sa « dent meurtrière, à ses rapides élans, le taureau oppose un « front terrible ; mais ses coups redoublés se perdent dans « les airs ; et bientôt, les flancs meurtris, les oreilles san- « glantes, la gorge déchirée, il tombe épuisé de fatigue et de « douleur.

« Tel, aux cris des soldats, s'élance le nouveau roi, en- « flammé comme eux par le prodige. Les phalanges lusita- « niennes se précipitent sur ses pas. Les infidèles poussent « d'horribles clameurs et courent aux armes. Ils saisissent « l'arc et la lance ; la trompette sonne, les instruments guer- « riers retentissent de toutes parts.

« Quand la flamme, animée par le souffle aigu de l'Aqui- « lon, se répand dans la plaine et dévore au loin les bruyè- « res desséchées, les bergers plongés dans le sommeil se ré- « veillent au bruit de l'incendie qui s'avance, rassemblent « leurs vêtements épars, et fuient en tremblant vers le ha- « meau voisin.

« Ainsi le Maure étonné prend à la hâte ses armes. Un mo- « ment immobile, il s'ébranle tout à coup et pousse en avant « ses coursiers. L'avant-garde chrétienne reçoit sur une forêt « de lances la cavalerie des Musulmans. Les uns tombent « renversés ; les autres courent éperdus, invoquant Ma- « homet.

« Bientôt les deux armées se heurtent tout entières : « leur choc ébranlerait les montagnes. Les fiers animaux

« qu'enfanta le trident partagent la fureur des guerriers.
« Des coups terribles sont portés et rendus. Sur tous les
« points la bataille s'enflamme. Cuirasses, cottes de mailles,
« armures de fer, rien ne résiste à la furie portugaise.

« Les têtes sanglantes bondissent sur l'arène. La terre est
« couverte de membres déchirés, d'entrailles palpitantes,
« de cadavres livides. Le sang ruisselle dans la plaine et va
« rougir au loin l'émail des prairies. Les Musulmans, vain-
« cus, abandonnent enfin ce champ de carnage et d'horreur.

« Les Portugais élèvent des trophées et recueillent la riche
« dépouille des infidèles détruits ou dispersés. Alphonse de-
« meura trois jours sur le théâtre de sa gloire. Il venait de
« vaincre cinq rois : en mémoire de son triomphe, il fit
« peindre sur son bouclier d'argent cinq écussons d'azur.

« Les cinq écussons se disposent en croix sur le bouclier.
« Dans les disques légers qui le décorent, la piété trouve
« l'emblème des trente deniers pour lesquels fut vendu le
« Sauveur du monde [23].

« Mais déjà le monarque a ressaisi les armes. Dans sa
« course rapide, il soumet Leyria où s'étaient réfugiés les
« vaincus, Arronchès mal défendue par ses fortes murailles,
« l'illustre Santarem et ses plaines charmantes où le Tage
« promène son onde paisible et pure.

« Mafra tombe en son pouvoir. Cintra le reçoit dans ses
« murs ; Cintra, l'ornement de ces fraîches montagnes où
« Phébé eut jadis un temple. C'est là que les Naïades se
« plongent dans leurs fontaines sacrées pour échapper aux
« traits brûlants de l'amour, qui les poursuit encore au fond
« des eaux.

« Et toi, reine des cités, superbe Lisbonne, toi dont le sage
« Ulysse [24] jeta les fondements de la même main qui avait
« renversé la ville de Priam; souveraine des mers, tu vas
« fléchir sous la puissance portugaise : elle a pour alliée une
« escadre sortie des régions boréales.

« Des bords du Rhin, de l'Elbe et de la Tamise, de pieux

« guerriers allaient aux champs de la Palestine combattre « les Sarrasins. Ils s'arrêtent dans les eaux du Tage. Alphonse, « dont la renommée s'élevait alors jusqu'aux cieux, Alphonse « les associe à sa gloire et dirige leur valeur contre la ville « d'Ulysse.

« La lune avait cinq fois renouvelé son disque lumineux, « lorsque, dans un dernier assaut, Lisbonne succomba sous « les efforts des assiégeants. Le carnage fut terrible comme « la colère des vainqueurs, affreux et prolongé comme le « désespoir des vaincus.

« Ainsi se rendit à nos armes une cité dont les murs « avaient bravé l'audace de ces enfants du Nord qui por- « tèrent jadis l'épouvante jusque sur les bords du Tage et de « l'Èbre, de ces Barbares qui firent oublier d'anciens noms « et donnèrent celui de Vandalie [25] aux terres que le Bétis « arrose.

« Quand Lisbonne a cédé, quels remparts pourront désor- « mais résister à la valeur d'un peuple dont le nom seul fait « des conquêtes? La terreur lui soumet l'Estramadure en- « tière, Obidos, Torrès-Vedras, Alemquer, où des eaux mur- « murantes portent la fraîcheur et la salubrité.

« Et vous aussi, terres transtaganes [26], si riches des trésors « de Cérès, vous cédez à la fortune des enfants de Lusus; « vous leur livrez vos villes et vos moissons. Laboureur mu- « sulman, tu ne cultiveras plus ces fertiles campagnes; « Elvas, Moura, Serpa, Alcacer, ne te prêteront plus leur « abri : tes derniers remparts vont tomber.

« Évora, qui, par un canal immense suspendu majes- « tueusement dans les airs, reçoit, de vingt sources diverses, « les eaux limpides dont s'abreuvent son territoire et ses « habitants, Évora, l'antique asile et le boulevard de Ser- « torius, cède en un moment à l'incroyable audace d'un « guerrier portugais, de ce fier Giraldo qui n'a jamais connu « la peur.

« Toujours avide de gloire, impatient du repos, Alphonse

« court venger sur Béja la destruction de Trancoso naguère « livrée aux flammes par les infidèles. La résistance est « courte, et la vengeance terrible. Tout ce qui respire dans « les murs de la cité est moissonné par le tranchant du « glaive.

« Cézimbre et Palmella tombent avec elle : Cézimbre aux « ondes poissonneuses, Palmella qui, du haut de son rocher, « fut témoin d'une victoire inattendue remportée par « Alphonse. Un ennemi formidable accourait par le revers « de la montagne au secours de Cézimbre. C'était le roi de « Badajoz. Quatre mille cavaliers, une infanterie nombreuse « et richement équipée, marchaient sous ses ordres.

« Tel qu'au retour du printemps, le taureau, dans sa fu- « reur jalouse, s'élance en bondissant sur l'imprudent « voyageur qui vient troubler ses amours ; tel, apparaissant « tout à coup, Alphonse se précipite sur les infidèles, et sème « dans leurs rangs la terreur et la mort. Leur chef épou- « vanté ne songe plus qu'à sauver sa vie. Il fuit, il entraîne « avec lui ses soldats frappés d'une panique terreur ; et cette « déroute générale est l'ouvrage de soixante cavaliers.

« Alphonse ne laisse point reposer la victoire. Il appelle « de toutes les parties de son royaume des soldats accoutu- « més à vaincre, et assiége Badajoz. Le courage impétueux, « la froide intrépidité, signalent tour à tour l'audace et le « génie du héros, et bientôt l'altière cité grossit le nombre « de ses conquêtes.

« Mais le ciel, qui diffère quelquefois le châtiment du cou- « pable, soit pour l'amener au repentir, soit par un dessein « mystérieux que les mortels ne sauraient pénétrer ; le ciel, « qui l'avait protégé jusqu'alors contre tous les dangers, va « l'abandonner à la malédiction d'une mère offensée et cap- « tive.

«Il est assiégé dans Badajoz par le roi de Léon, Ferdinand, « qui redemande son antique domaine. Alphonse se prépare « au combat. Déjà les portes de fer roulent sur leurs gonds.

« Impatient, il s'élance, les heurte dans sa course, et, tout « meurtri du choc, va tomber mourant au milieu des batail- « lons ennemis.

« O grand Pompée ! ne gémis plus de tes revers ; pardonne « à Némésis, au Destin qui te livre à César. Les bords du « Phase qu'environnent les frimas, les campagnes de Syène « que le soleil dévore, l'Ourse glacée et l'ardent équateur « ont tremblé au seul bruit de ton nom.

« L'opulente Arabie, les féroces Sarmates, la Colchide si « célèbre par la toison d'or, la Cappadoce, la Judée qui n'a- « dore qu'un Dieu, les Syriens efféminés, les Ciliciens bar- « bares, l'Arménie qui reçoit d'une montagne sacrée les « eaux de l'Euphrate et du Tigre :

« Toute la terre enfin, depuis la mer d'Atlas jusqu'à la « cime du Taurus, a vu ta gloire et tes triomphes. Si la for- « tune t'abandonne à Pharsale, ne rougis point de ta défaite : « le vainqueur d'Ourique, Alphonse est dans les fers ; il n'en « sortira que dépouillé de ses conquêtes. Un même destin « vous accable : Alphonse est vaincu par son gendre, comme « tu le fus par ton beau-père.

« Les revers du monarque avaient réveillé l'audace des Sar- « rasins ; mais tous leurs efforts vinrent échouer contre lui « sous les murs de Santarem. La justice divine était satis- « faite. Des soins religieux succédèrent au tumulte des ar- « mes ; et les vénérables restes de Vincent le martyr, trans- « portés du saint promontoire à Lisbonne, consolèrent la « piété des peuples.

« Alphonse, cependant, ne laissera pas impuni l'orgueil « des infidèles ; mais, fatigué par l'âge, il remet son épée en « de plus jeunes mains. Son fils, le généreux Don Sanche, « passe le Tage avec une armée, poursuit les Maures au delà « de leurs domaines, et va rougir de leur sang le fleuve qui « baigne les murs de Séville.

« De nouveaux trophées l'appellent dans les plaines de « Béja. Pressée de tous côtés par une armée formidable, elle

« allait succomber. Il y vole, il triomphe, et la ville est déli-
« vrée. Mais le Maure, dans son désastre, conserve encore
« l'espoir de la vengeance.

« Déjà s'assemblent les guerriers du mont Atlas. Ils des-
« cendent de leurs rochers, entraînant avec eux l'habitant
« d'Ampéluse [27] et de Tingis où régna jadis Antée. Le Maure
« d'Abyla prend les armes. Aux rauques accents de la trom-
« pette numide, s'est ébranlé tout le royaume de Juba.

« Le prince des croyants conduit cette armée turbulente.
« Treize rois, ses vassaux, l'accompagnent. Il franchit les
« mers, ravage, épouvante la Lusitanie, et court assiéger
« Don Sanche enfermé dans Santarem ; mais son audace lui
« sera funeste.

« Le Maure furieux multiplie les attaques et les ruses
« guerrières. La baliste redoutable, les feux souterrains,
« l'impétueux bélier, ébranlent en vain les remparts. Le
« courage et l'activité du héros sont plus grands que les
« efforts de l'ennemi. Il résiste et combat sur tous les points.

« Le vieux monarque habitait alors la cité qui voit rever-
« dir ses prairies sous les eaux du Mondégo [28]. C'est là que,
« dans un noble loisir, il oubliait les fatigues de sa longue
« et laborieuse carrière. Mais il apprend le danger de son
« fils. Sa force renaît ; tout le feu de la jeunesse s'est ral-
« lumé dans son cœur.

« Il vole, il arrive avec ses vieux compagnons d'armes au
« secours de Don Sanche. Sous deux chefs si grands, la vic-
« toire n'est pas longtemps indécise. Les Maures sont rompus
« et défaits. La plaine est couverte de turbans, de manteaux,
« dépouille précieuse ; de harnois brisés, de chevaux abat-
« tus, de cadavres sanglants.

« Les débris de l'armée africaine abandonnent précipi-
« tamment la Lusitanie. Le prince des croyants ne les re-
« joindra plus : la mort a prévenu sa fuite. Un cantique de
« reconnaissance et de joie s'élève du camp portugais. Dieu

« des armées! la victoire était ton ouvrage : c'est à toi qu'en « appartenait la gloire.

« Alphonse se voyait couronné de toutes les faveurs de la « victoire, quand il fut à son tour vaincu par l'âge. La pâle « mort vint toucher de sa main glacée le corps affaibli du « monarque ; il paya le tribut qu'il devait à la nature.

« Les hauts promontoires le pleurèrent [29]. Les fleuves at- « tristés roulèrent des larmes dans leur cours, et de leurs « flots gémissants couvrirent au loin les campagnes. Le sou- « venir de ses vertus était dans tous les cœurs, et les échos « de la Lusitanie répétaient : Alphonse, Alphonse !... Le hé- « ros n'était plus.

« Le jeune héritier de sa couronne s'était déjà montré di- « gne d'un tel père. Les bords du Bétis qu'il teignit du sang « des infidèles, les campagnes de l'Andalousie, où suc- « comba leur formidable armée, les murs de Béja, près de « céder à leurs efforts, avaient vu ses premiers exploits.

« Don Sanche régnait depuis quelques années, lorsqu'il « forma le hardi projet d'enlever aux Musulmans et les « remparts de Sylves et ses plaines encore sillonnées par « le soc des Barbares. Il fut puissamment secondé par une « escadre qui, des confins de la Germanie, portait en Pales- « tine des armes et des soldats.

« Les désastres de la cité sainte avaient consterné l'Eu- « rope. Le Nord s'était ému, et la flotte guerrière allait, « sur les traces de Frédéric, au secours de l'infortuné Lusi- « gnan, dont les soldats, vaincus par la soif, s'étaient ren- « dus avec leur général au grand Saladin.

« Poussés par la tempête sur les rivages de la Lusitanie, « les Germains se joignent aux Portugais : c'était toujours « pour eux la guerre sacrée. Alphonse avait dû la conquête « de Lisbonne aux guerriers du Nord ; Don Sanche leur dut « à son tour la conquête de Sylves.

« Non content des succès qu'il obtient sur les enfants

« d'Ismaël, il porte la guerre chez les peuples de Léon, « inquiets rivaux de la Lusitanie ; réduit sous le joug la « superbe Tuy, entre en vainqueur dans les cités voisines, « et les force à respecter sa puissance.

« Mais la mort ne respecte point les lauriers dont il vient « de se couvrir. Son fils lui succède, son fils dont la mé- « moire nous est chère encore. C'est le second des Al- « phonses et le troisième de nos rois. Son règne fut mar- « qué par le siége fameux d'Alcacer. Cette fière cité, si « souvent prise et reprise par les Portugais et par les « Maures, fut pour toujours purgée des infidèles.

« Don Sanche monte après lui sur le trône ; monarque « indolent, sans caractère et sans vertu. Les rênes de l'État « flottent dans ses mains : c'est le règne des favoris. Com- « plice et victime de leurs désordres, il soulève contre lui « la haine et le mépris des peuples, et les peuples indignés « demandent un autre roi.

« Avait-il donc imité les fureurs de Néron ? Avait-il, « comme l'horrible fils d'Agrippine, outragé la nature, « versé le sang des citoyens, brûlé la capitale de ses États ? « Lui reprochait-on les voluptés de Sardanapale, ou la « cruelle extravagance du plus avili des successeurs d'An- « tonin [30] ?

« Ressemblait-il aux tyrans qui jadis épouvantèrent la « Sicile ? Avait-il, comme Phalaris, inventé des supplices « nouveaux ? Non ; mais un peuple fier, qui n'avait obéi « qu'à des rois dignes de ce nom, ne pouvait plus avoir pour « maîtres que des héros ou des sages.

« Du fond d'une terre étrangère, le frère de Don Sanche « entend la voix du peuple. Il quitte Boulogne et Mathilde, « et reparaît aux acclamations de la patrie, tandis que Don « Sanche, encore chargé du vain titre de roi, va finir obscu- « rément dans Tolède une vie dont le cours avait été trop « long pour sa gloire.

« Le comte de Boulogne, Alphonse le Brave, a reçu les

« États de son frère : il saura les conserver et les étendre.
« Gêné dans les étroites limites de la Lusitanie, il marche
« à la conquête des Algarves, autrefois son apanage, chasse
« devant lui le Maure accoutumé aux défaites, et affranchit
« l'antique héritage des descendants de Lusus.

« Denis, son digne fils, lui succède. Avec lui, le Por-
« tugal fleurit et prospère. La Paix, fille du Ciel, ramène
« sur cette terre les lois, les mœurs, les arts et l'abon-
« dance. Les bienfaits du prince encouragent tous les ta-
« lents. Il renouvelle le siècle d'Alexandre.

« Coïmbre devient le séjour de Minerve et de ses labo-
« rieux favoris; les Muses abandonnent l'Hélicon pour les
« bords fleuris du Mondégo : la nouvelle Athènes s'embellit
« de tous les arts de la Grèce. C'est là qu'Apollon distribue
« des couronnes d'or, de baccharis et de laurier.

« De nobles cités sortirent de leurs ruines. Des forte-
« resses, des remparts protégèrent le royaume ; de pom-
« peux édifices l'embellirent. La Parque respecta longtemps
« les jours d'un monarque si cher à la Lusitanie.

« L'impatient héritier de sa couronne, le quatrième Al-
« phonse, saisit avec ardeur les rênes de l'État. Fidèle au
« caractère portugais, fier, mais généreux, s'il brave l'or-
« gueil des Castillans, il saura les défendre, au jour du
« danger. Toute l'Afrique en armes menace l'Hespérie. A
« peine les infidèles auront-ils touché les terres de Castille,
« qu'on le verra voler au secours de son rival.

« Jamais Sémiramis ne couvrit de tant de guerriers les
« campagnes de l'Hydaspe; jamais ce conquérant si ter-
« rible à l'Italie, cet Attila qui se proclamait le ministre
« de la colère de Dieu, n'entraîna sur ses pas tant de com-
« battants, que les souverains de Maroc et de Grenade
« en rassemblèrent dans les champs de Tariffe.

« Ce déluge de Barbares épouvante le roi de Castille.
« Peu touché de son propre danger, il tremble pour son

« peuple, pour l'Hespérie entière menacée de subir une « seconde fois le joug des Sarrasins. La jeune reine alar- « mée, la belle Marie, fille du monarque portugais, court « elle-même implorer pour un époux le secours d'un père.

« Elle arrive dans le palais de ses aïeux. Un air de tris- « tesse se mêle à l'éclat de sa beauté. Ses yeux sont rem- « plis de larmes ; sa blonde chevelure flotte en désordre « sur ses épaules d'ivoire. Tendrement accueillie par Al- « phonse, elle lui adresse, en pleurant, ces paroles sup- « pliantes :

« Tout ce que l'Afrique a enfanté de peuples barbares « est descendu sur nos bords. Le roi de Maroc est à leur « tête. Jamais, depuis que l'Océan embrasse la terre de ses « flots, jamais on ne vit une armée si formidable. L'ou- « trage et la fureur l'accompagnent ; les vivants pâlissent « d'effroi, les morts se troublent dans leurs tombeaux.

« Le prince que tu m'as donné pour époux combat « presque seul contre l'épouvantable armée des infidèles. « Il va mourir pour la défense de son peuple ; et moi, « veuve désolée, j'irai pleurer dans un exil obscur, sans « époux, sans royaume et sans espérance.

« O toi, dont le seul nom porte la terreur sur les bords « du Moluca [31], hâte-toi de secourir un peuple malheureux, « entends les cris de la Castille gémissante. Ah ! si ton cœur « ne dément point la bonté qui respire dans tes yeux, ô mon « père, hâte-toi, cours, vole : demain peut-être il ne sera « plus temps.

« Telle autrefois la triste Vénus implora Jupiter en fa- « veur d'Énée que la tempête avait égaré sur les flots. Le « père des dieux fut ému d'une pitié si tendre que, laissant « tomber de ses mains les redoutables foudres, il exauça « tous les vœux de sa fille. Que n'eût-elle pas, en ce mo- « ment, obtenu de Jupiter ?

« Mais déjà les escadrons portugais couvrent les plaines « d'Évora. Les lances, les épées, les harnois dorés réflé-

« chissent les feux du soleil. Les coursiers impatients hen-
« nissent et s'agitent sous leurs brillants caparaçons. La
« trompette belliqueuse réveille les courages endormis dans
« la paix, et frappe au loin l'écho des montagnes.

« Au milieu de ses guerriers paraît le valeureux Al-
« phonse. Il marche précédé de l'étendard royal ; sa tête
« altière domine toutes les autres; sa fierté, son courage,
« enflamment les cœurs les plus timides. Bientôt il a dé-
« passé la frontière de ses États. Marie l'accompagne; la
« terre des Castillans la porte avec orgueil.

« Les deux Alphonses se réunissent dans les campagnes
« de Tariffe. L'armée africaine est devant eux, couvrant
« au loin les plaines et les montagnes. Les plus braves
« sont émus à la vue de cette innombrable multitude ; mais
« la force du Christ soutiendra le bas de ses enfants.

« Fiers de leur nombre et vainqueurs en espérance, les
« Ismaélites se partagent déjà les terres des vaincus. Leur
« sourire est insultant, leurs paroles menaçantes. Obscurs
« enfants d'Agar, ils se disent les héritiers du grand nom
« sarrasin [32]. Possesseurs de quelques déserts, ils se procla-
« ment les maîtres des nobles contrées de l'Ibérie.

« Tel se montra jadis l'énorme géant qui fit trembler
« Saül. D'une voix dédaigneuse, il méprisait les armes
« grossières, la jeunesse et l'humble vêtement du berger
« qui s'avançait contre lui. Mais David agite la fronde, et,
« d'un bras que dirige un invisible pouvoir, lance la mort
« à l'arrogant Philistin.

« Enfants d'Agar, vous ignoriez que les chrétiens étaient
« soutenus par une puissance à laquelle l'enfer lui-même
« est contraint d'obéir ! Cette force divine anime les deux
« rois. Le Castillan s'avance contre les guerriers de Maroc;
« le Portugais, plus ardent, se précipite sur l'armée de
« Grenade.

« Les lances, les épées résonnent sur les harnois; les
« combattants se mêlent et se confondent, invoquant à la

« fois, les uns Mahomet, les autres le belliqueux saint « Jacques [33]. Les blessés poussent des cris vers le ciel. Leur « sang coule par torrents, et forme un lac horrible où « se noient leurs compagnons échappés au tranchant du « glaive.

« Les soldats de Grenade opposent vainement à l'impé- « tuosité portugaise leur pesante armure; ils tombent et « périssent sous l'acier qui les couvre. Le guerrier lusita- « nien ne s'arrête point à ce premier triomphe; il vole au « secours du Castillan, que pressaient encore les soldats de « la Mauritanie.

« Le char du soleil descendait vers le palais de Téthys; « son flambeau pâlissant annonçait le retour de Vesper, « quand la victoire se déclara pour les deux rois. Les « Maures, désespérés, s'abandonnèrent à leur destin, et les « derniers rayons du jour éclairèrent la plus épouvantable « défaite dont le monde ait gardé la mémoire.

« Le vainqueur des Cimbres en immola trois fois moins, « alors qu'il fit boire à ses soldats des eaux teintes du sang « des Barbares. Le Carthaginois qui, dès l'enfance, avait « juré la perte de Rome, signala sa fureur par un moindre « carnage, alors que trois boisseaux se remplirent des an- « neaux des chevaliers romains.

« Toi seul, ô Titus, toi seul as pu envoyer autant d'âmes « au royaume des morts, dans cette lamentable journée « où tu ensevelis tout un peuple sous les ruines de Jérusa- « lem et de son temple. Mais n'en fais pas honneur à la « force de ton bras; il n'était que l'instrument des ven- « geances célestes; il accomplissait les paroles des prophètes « et les oracles du Christ.

« De retour dans ses États, Alphonse ne songeait plus « qu'à jouir en paix de sa grandeur et de sa gloire, lors- « qu'un tragique événement vint troubler les jours de sa « vieillesse. O toi qui sauves les mortels de l'oubli, Mé- « moire, redis-moi la funeste aventure de cette beauté

« malheureuse [34] à qui l'amour avait promis une couronne,
« et qui ne l'obtint qu'au tombeau.

« Amour, toi qui règnes en tyran sur tes sujets les plus
« fidèles, sa mort fut ton ouvrage : c'est toi qui la punis
« de son obéissance à tes lois. Impitoyable dieu, il est donc
« vrai que les larmes ne peuvent adoucir la soif qui te dé-
« vore, et que le sang humain doit couler sur tes autels [35] !

« Tu vivais, belle Inez, solitaire et tranquille, aban-
« donnant ton âme à ces illusions, hélas! si passagères,
« qui embellissent le printemps de la vie. Les rives du
« Mondégo fleurissaient sous tes pas; son onde pure aimait
« à réfléchir ton image [36], et les échos du vallon répétaient
« le nom chéri que tu venais de leur apprendre.

« A ta douce rêverie répondaient les douces pensées de
« Don Pèdre. Pendant les heures de l'absence, il savait te
« retrouver encore; la nuit, dans la fugitive erreur d'un
« songe; le jour, dans les tendres souvenirs qui de son cœur
« volaient vers le tien. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il en-
« tendait, tout lui rappelait Inez et le bonheur.

« Nulle autre beauté ne peut lui plaire, nul autre hymen ne
« saurait le tenter. Amour, Amour! est-il, pour un cœur que
« tu possèdes, est-il dans l'univers d'autres charmes que les
« tiens, un autre bonheur que celui dont tu l'enivres? Cepen-
« dant le vieux roi s'inquiète et s'irrite. Le peuple murmure ;
« il demande, pour l'héritier du trône, un de ces nobles
« hyménées qui consolident la puissance des rois, et assurent
« le destin des États.

« Le prince n'entend ni les vœux du peuple, ni les conseils
« d'un père et d'un roi. Inez le tient enchaîné : la mort
« seule pourra les désunir... Inez mourra : Alphonse a pro-
« noncé l'arrêt. C'est dans le sang de l'infortunée qu'il veut
« éteindre le feu qui brûle au cœur de Don Pèdre. Ah! quelle
« fureur commande à la glorieuse épée qui fut la terreur
« du Maure, de se lever sur une beauté faible et timide !

« Des bourreaux la traînent aux pieds d'Alphonse. Le mo-

« narque est ému; mais une affreuse politique demande « qu'elle périsse. Inez pleure et gémit. La vie n'est point ce « qu'elle regrette le plus : elle pleure au souvenir du prince « qu'elle adore, de ses enfants qu'elle va quitter pour tou- « jours.

« Dans sa douleur, elle lève vers le ciel ses yeux noyés de « larmes, ses yeux, car des nœuds cruels pressaient ses « mains captives[37]; et, ramenant ses regards sur ces jeunes « orphelins qui, dans un âge encore aussi tendre, resteront « seuls sur la terre, elle adresse ces paroles à leur inflexible « aïeul :

« Les monstres des forêts, les farouches habitants des airs, « ont quelquefois, à la vue de l'enfance abandonnée, oublié « leur instinct féroce. Une louve a nourri Romulus et son « frère ; l'oiseau ravisseur a secouru Sémiramis aux déserts « de l'Assyrie.

« O toi, qui reçus de la nature les traits et le cœur d'un « homme (si le cœur d'un homme a pu vouloir la mort d'une « femme timide et sans défense, dont tout le crime est de « captiver celui qui fut son vainqueur), seras-tu sans pitié « pour les tristes enfants d'Inez? Ah! sois touché de leur « misère et de la mienne. Que leur innocence te désarme, « puisque celle de leur mère n'a pu trouver grâce à tes « yeux.

« Ta main victorieuse a su, dans les combats, donner la « mort aux infidèles. Ne saurais-tu donc aujourd'hui accorder « la vie à une infortunée qui n'a point mérité de la perdre? « Si mon amour t'offense, qu'un éternel exil m'en punisse. « Relègue-moi aux glaces de la Scythie, aux sables brûlants « de l'Afrique, dans un désert sauvage où je puisse ensevelir « à jamais mon infortune et mes larmes.

« Relègue-moi parmi les lions et les tigres; et peut-être « trouverai-je en eux la pitié que je n'ai point trouvée « chez les hommes. Là, seule avec ma douleur, avec le « souvenir de celui qui m'est si cher, j'élèverai les en-

« fants que m'a donnés son amour. Ils me parleront quel-
« quefois de leur père, et je ne serai pas tout à fait mal-
« heureuse.

« Le monarque attendri cédait à sa voix plaintive. Il vou-
« lait lui pardonner; mais le peuple et les Destins ne lui
« pardonnent point. Les cruels conseillers d'Alphonse pres-
« sent l'instant fatal. Ils tirent leurs épées. Chevaliers! de
« quel sang allez-vous teindre vos armes? Défenseurs de la
« beauté, en deviendrez-vous les bourreaux?

« Ainsi Pyrrhus autrefois leva le glaive sur la jeune et
« belle Polyxène. Elle était la dernière consolation de la
« vieillesse de sa mère; mais l'ombre d'Achille l'a con-
« damnée. Pyrrhus appelle la victime. Elle obéit, semblable
« à la brebis soumise et craintive ; et, jetant sur sa malheu-
« reuse mère en délire un de ces regards qui apaiseraient
« le courroux des cieux, elle s'abandonne au sanglant sa-
« crifice.

« Telle paraît Inez sous le fer de ses meurtriers. Ils
« frappent : des flots de sang inondent ce sein d'albâtre où
« reposaient les amours, ces lis si purs qu'elle a baignés de
« tant de larmes, cette tête charmante que Don Pèdre un
« jour ornera du diadème. Les monstres, dans leur aveugle
« rage, ne songent point au supplice qui les attend[38].

« O soleil, toi qui refusas ta lumière à l'horrible festin
« d'Atrée[39], osas-tu bien éclairer un spectacle non moins
« funeste? Profondes vallées, qui avez entendu les derniers
« accents d'Inez, le dernier son de sa bouche expirante, le
« nom de son fidèle Don Pèdre, vous l'avez redit en longs
« échos[40].

« Comme la fleur des champs[41] se flétrit, à peine éclose,
« et perd son parfum sous la main folâtre de la bergère
« trop pressée d'en orner sa guirlande : telle pâlit et se dé-
« colore la mourante Inez. Ses traits s'effacent, ses yeux
« s'éteignent, les roses de son teint ont disparu avec sa
« vie.

« Les Nymphes du Mondégo furent saisies de douleur. Des « ruisseaux de larmes coulèrent de leurs yeux, et formèrent « une source pure, éternel monument de leurs regrets. Les « Nymphes affligées lui donnèrent le nom qu'elle porte « encore, le doux nom des Amours d'Inez. Passant, vois « cette claire fontaine : elle arose des fleurs ; ses eaux sont « des larmes... C'est la fontaine des Amours[42].

« Le jour de la vengeance ne tarda pas à paraître : Don « Pèdre, à peine monté sur le trône, poursuivit les meurtriers « fugitifs. Ils lui furent livrés par un autre Don Pèdre[43] dont « la mémoire épouvante encore la Castille. Des nœuds san- « glants unirent les deux monarques, et rappelèrent le pacte « inhumain d'Octave avec Antoine et Lépide.

« Implacable ennemi du vol, du meurtre et de l'adultère, « Don Pèdre fut juste, mais cruel ; le malheur avait aigri son « âme. On le vit contempler avec une joie féroce le supplice « des coupables. Il purgea les cités de leurs superbes oppres- « seurs ; sa justice immola plus de brigands qu'Alcide ou « Thésée.

« L'inexorable prince eut pour fils et pour héritier le faible « Fernand. Le nouveau roi livra son pays sans défense aux « ravages des Castillans. La couronne chancela sur sa tête ; « l'État tout entier pencha vers sa ruine : on eût dit que les « Portugais ne connaissaient plus de patrie. Les rois faibles « énervent les nations fortes.

« Une passion fatale, des liens coupables enchaînaient « l'indolent monarque. Épris de Léonore, il l'avait arrachée « des bras d'un premier époux ; et, tranquille à l'abri d'un « honteux hymen, il oubliait, au sein de la mollesse, la sû- « reté de son empire et l'honneur de sa couronne. Tant le « cœur se flétrit dans l'esclavage d'un vil amour !

« Jamais le ciel n'épargna ces lâches faiblesses. La ruine « d'Ilion, la chute de Tarquin, la fin déplorable d'Appius, les « malheurs de David, la destruction de la tribu de Benjamin, « les fléaux qui accablèrent la ville de Sichem et le roi Pha-

« raon, ces grandes calamités des peuple et des rois, eurent « leur source dans une passion criminelle.

« Rien de généreux, rien de grand ne germera dans les « cœurs où règne la volupté. Alcide amoureux revêt les « habits d'une femme et tourne le fuseau. Antoine, au mé- « pris de sa gloire, fuit sur les traces de Cléopâtre[44]. Et toi, « noble vainqueur de Cannes, une vile esclave t'enchaîne à « Capoue.

« Mais comment échapper[45] aux piéges qu'Amour sait « nous tendre entre les lis et les roses, entre l'or d'une « blonde chevelure et l'albâtre qui se dérobe sous un voile « transparent? Comment résister au pouvoir d'une tête en- « chanteresse? Plus dangereuse que celle de Méduse qui « transformait les cœurs en rochers, elle les change en « brasiers dévorants.

« Quel mortel est à l'épeuve d'un coup d'œil, d'un sourire « de la beauté? Quelle défense opposer à des charmes cé- « lestes qui pénètrent les âmes et ne laissent plus sentir que « le besoin d'aimer? O vous qui avez connu l'amour et son « ivresse, pardonnez à Fernand. L'amour, qui le rendit si « coupable, l'amour est encore son excuse. »

NOTES

1. Maintenant, Calliope, apprends-moi ce que Gama raconta au roi de Mélinde.

Fidèle au plan qu'il s'est tracé, Camoens va faire entrer dans son poëme l'histoire entière de la Lusitanie. Une belle description de l'Europe, suivie d'un aperçu rapide sur les temps antérieurs à la monarchie portugaise, formera l'introduction de cette poétique histoire. Il la suivra de règne en règne, depuis le comte Henri, premier souverain de Portugal, jusqu'au grand Emmanuel qui ordonna l'expédition d'Orient. Il fera plus : pour ne rien négliger de ce qui honore ses compatriotes, il annoncera au dixième chant, par une prédiction placée dans la bouche de Téthys, toutes les actions remarquables des vice-rois des Indes, depuis François d'Almeida jusqu'à Jean de Castro. Camoens cependant n'imitera pas la scrupuleuse exactitude de l'auteur de la *Pharsale*. Les lieux, les temps, seront à peine indiqués : son histoire marchera avec la rapidité et quelquefois avec le désordre apparent d'une composition lyrique. Aussi n'est-ce point à Clio, muse de l'histoire, qu'il s'adresse en ce moment; c'est à la muse héroïque, à Calliope.

Pour aider la mémoire du lecteur et le familiariser d'avance avec les personnages que le poëte se contentera de peindre à grands traits, nous donnerons ici l'histoire très-abrégée de chacun des princes nommés dans le troisième chant. *La première note du quatrième* présentera dans le même ordre la suite des rois de Portugal jusqu'à Emmanuel inclusivement; et dans la *première du dixième*, nous placerons le tableau des vice-rois : de sorte que les trois notes réunies contiendront tout ce qu'il importe de savoir pour la prompte et facile intelligence de la partie historique du poëme.

LE COMTE HENRI.

On a longtemps disputé sur l'origine du comte Henri. La chronique des rois de Portugal, dressée par Galvâo et suivie par Camoens, le fait naître d'un roi de Hongrie qu'elle ne nomme point, et que cer-

tains savants ont cru être Étienne Ier. D'autres ont prétendu qu'il était de la maison de Lorraine; et Camoens, comme on le voit par la neuvième stance du huitième chant, rapporte lui-même cette opinion, sans l'adopter ni la combattre.

> Nos Hungaro o fazemos, porém nado
> Crem ser em Lotharingia os estrangeiros.

Nos historiens lui donnent pour berceau la Hongrie, et les étrangers la Lorraine.

D'autres enfin le font neveu de Godefroy qui conquit Jérusalem.

Toutes ces opinions ont été détruites par un manuscrit du douzième siècle, trouvé dans l'abbaye de Fleury, et imprimé à Francfort par le savant Pierre Pithou. C'est d'après ce manuscrit que Théodore Godefroy publia, en 1624, son traité de l'origine des rois de Portugal, où il prouve que ces princes descendent en ligne directe de l'auguste maison de France. Robert le Saint, fils de Hugues Capet, eut deux fils, Henri I, roi de France, et Robert, duc de Bourgogne. De Henri descendent les rois de France, et de Robert, les rois de Portugal.

Le comte Henri, arrière-petit-fils de Robert le Saint, était passé en Espagne avec quelques chevaliers français attirés, comme lui, par la réputation du Cid. Il y fit des prodiges de valeur contre les infidèles, et reçut pour récompense, en 1072, le *gouvernement* du Porto et la main de la princesse Thérèse, fille d'Alphonse VI, roi de Castille.

En 1094, il eut un fils dont la naissance causa tant de joie au roi Alphonse, que ce monarque donna à son gendre, *en toute souveraineté*, le Porto et ses dépendances.

On voit que Camoens a resserré les événements, et rapproché deux époques séparées par un intervalle de vingt-deux ans. Dans l'histoire, la récompense accordée par le roi de Castille au comte Henri n'est d'abord qu'un simple gouvernement; dans le poëme, c'est une couronne. « Il n'y a jamais eu d'événement dans le monde, dit l'auteur « de la *Henriade*, tellement disposé par le hasard, qu'on pût en faire « un poëme épique, sans y rien changer. Il ne faut pas avoir plus « de scrupule dans le poëme que dans la tragédie, où l'on pousse « beaucoup plus loin la liberté des changements; car, si l'on était « trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans le défaut « de Lucain, qui a fait une gazette en vers au lieu d'un poëme « épique. »

Le règne de Henri fut du reste aussi heureux que l'avait été son gouvernement du Porto. Il triompha des Maures dans vingt batailles, réunit à ses nouveaux États une partie de leur territoire, et fit même quelques conquêtes sur les peuples de la Galice et du royaume de Léon. Son voyage à la Terre-Sainte est fort douteux; mais il suffisait que ce voyage fût une opinion reçue en Portugal, pour que Camoens ne laissât pas échapper ce moyen de donner plus de relief au fonda-

teur de la monarchie portugaise. Il y revient encore, avec complaisance, à la neuvième stance du huitième chant, que nous avons déjà citée dans cet article.

> Despois de ter os Mouros superado,
> Gallegos, e Leonezes cavalleiros,
> A casa santa pasa o santo Henrique,
> Porque o tronco dos reis se santifique.

Après avoir vaincu les Maures, les peuples de la Galice et les guerriers de Léon, le pieux Henri va sur le tombeau du Christ sanctifier la tige de nos rois.

Ce prince mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, laissant au jeune Alphonse des États puissants et respectés de leurs voisins, des trésors considérables conquis sur les infidèles, et quelque chose de plus précieux encore, un ami dont il avait éprouvé lui-même les talents et la fidélité, et qu'il avait donné pour gouverneur à son fils. C'est cet Egas Moniz dont nous verrons tout à l'heure l'admirable dévouement.

ALPHONSE 1er. (De 1112 à 1185.)

Alphonse, à la mort de son père, était trop jeune encore pour gouverner. La comtesse Thérèse fut chargée de la régence; mais oubliant ce qu'elle devait à la mémoire de Henri et à sa propre dignité, elle contracta avec Ferdinand, comte de Transtamare, un mariage secret que quelques historiens ont révoqué en doute. Quoi qu'il en soit de la vérité de ce mariage, le favori régna sous le nom de la régente et abusa de son pouvoir. Le jeune prince craignit de se voir lui-même dépouillé de ses États. Né avec une âme ferme et courageuse, et aidé des conseils d'Égas Moniz, il leva des troupes; et, les armes à la main, demanda compte à Transtamare des actes de la régence. Les deux partis se rencontrèrent dans les plaines de Guimaraens, où Transtamare fut battu et fait prisonnier avec la comtesse Thérèse. Alphonse se montra plus que généreux envers le comte, qu'il se contenta de bannir du Portugal, et plus que sévère envers la comtesse, qu'il fit enfermer dans une étroite prison. Thérèse, indignée, implora le secours du roi de Castille. Alphonse VI n'était plus; mais son successeur, Alphonse VII, saisit avidement ce prétexte d'envahir le Portugal et de le réunir à la Castille, dont il avait été détaché par Alphonse VI. Alphonse de Portugal triompha de ce nouvel ennemi près de Valdevès, à quelque distance de Ponte de Lima. Il est probable que la victoire ne fut pas aussi complète que l'ont écrit les historiens portugais, puisque, bientôt après, le jeune Alphonse se vit assiégé dans Guimaraens par l'armée castillane. Il s'y défendit avec toute l'opiniâtreté de son caractère, et la fierté que lui inspirait le souvenir de Valdevès; mais

Guimaraens était mal approvisionné pour un siége. La famine se faisait déjà sentir, et les maladies affaiblissaient journellement la garnison. Dans cette extrémité, Égas Moniz prit la résolution hardie d'aller, à l'insu de son maître, trouver le roi de Castille, et de lui promettre foi et hommage de la part du prince, si les Castillans consentaient à s'éloigner de Guimaraens. La probité du négociateur, le crédit dont il jouissait sur l'esprit de son élève, ne permirent pas au roi de Castille de douter que cette démarche ne fût autorisée par Alphonse. Il en douta d'autant moins qu'Égas Moniz s'était engagé à se remettre entre ses mains, avec sa femme et ses enfants, dans le cas où le prince refuserait de ratifier le traité. Il se détermina donc à lever le siége, et reprit avec son armée le chemin de Tolède. Alphonse de Portugal, étonné de cette retraite, le fut bien davantage encore quand il sut de quel prix il devait payer sa délivrance. Outré de colère, il déchira le traité. Égas Moniz n'avait plus qu'un parti à prendre, celui que l'honneur lui dictait. Il se rendit à Tolède avec sa famille entière, se jeta aux pieds du roi, et attendit tranquillement son arrêt. Le monarque eut assez de grandeur d'âme pour lui pardonner.

Aussitôt que le prince Alphonse eut dissipé les ligues extérieures et intérieures que Thérèse, du fond de sa prison, était parvenue à former contre lui, il tourna ses armes contre les Maures, avec le dessein de leur enlever les terres qu'ils possédaient au delà du Tage. Elles étaient sous la domination d'Ismar, qui se hâta d'appeler à son secours ses nombreux vassaux. Il y en avait quatre parmi eux, qui portaient, ainsi que lui, le titre de roi. Ismar réussit, selon les historiens portugais, à rassembler une armée de trois cent mille hommes. Les Portugais n'en avaient que treize mille, qui battirent les trois cent mille d'Ismar. C'est la célèbre bataille d'Ourique, où Alphonse fut proclamé roi par ses soldats, à la suite d'une apparition miraculeuse dont il leur fit lui-même le récit. Le jour de la bataille, au lever de l'aurore, il avait vu du côté de l'orient un rayon lumineux se développer tout à coup dans les airs, et former un cercle de feu autour d'une croix, du haut de laquelle Jésus-Christ lui avait dit : « Alphonse, tu seras vainqueur de tes ennemis. Je suis le Dieu des « armées, l'arbitre de la victoire, le distributeur des royaumes. « Tu trouveras dans ton peuple un courage et des ressources que tu « n'attendais pas. Aujourd'hui même, il t'offrira le titre de roi : « n'hésite pas à l'accepter. » Alphonse vivait dans un siècle d'ignorance, mais on voit qu'il était fort supérieur à son siècle.

Après la bataille d'Ourique, son premier soin fut de convoquer à Lamégo les états du royaume, pour y faire confirmer par la nation le vœu de l'armée. De toutes les lois qui furent alors promulguées, la plus remarquable, la seule même qui soit restée, est celle qui exclut du trône de Portugal quiconque ne serait pas né Portugais. Cette loi

était dirigée par la prévoyance d'Alphonse contre les prétentions de l'Espagne, comme on a vu depuis en France, à l'avénement de Philippe de Valois, la loi salique opposée comme barrière insurmontable aux prétentions de l'Angleterre.

Qu'il nous soit permis de rapporter ici un mot plein de sens que nous avons entendu à Lisbonne de la bouche d'un négociant de cette ville. C'était en 1808. On s'entretenait d'un changement éventuel de dynastie, changement que le départ de la maison de Bragance pour le Brésil semblait conseiller à la politique de Napoléon. Le négociant opposait à l'introduction d'une dynastie étrangère la loi fondamentale que nous venons de citer. « Où est cette loi? lui dit en l'interrom-« pant un officier français. Quel registre public en constate l'authen-« ticité? — Elle est écrite, lui répliqua son adversaire au verso de la « page où se trouve la loi salique. » C'est qu'en effet il est des lois qui ne s'écrivent que sous la dictée du temps, et qui reçoivent de l'antique respect des peuples une autorité que tous les registres du monde ne sauraient donner à des lois encore récentes.

Pour ne point laisser refroidir l'enthousiasme de son armée, Alphonse reprit le cours de ses conquêtes sur les Maures. Les infidèles occupaient toujours quelques places fortes dans les provinces méridionales; Lisbonne était en leur pouvoir. Alphonse résolut de les en chasser. Tandis qu'il méditait ce projet, un heureux hasard amena dans les eaux du Tage une armée navale composée de Français, d'Anglais et d'Allemands qui allaient à la terre sainte sous la conduite de Guillaume-Longue-Épée, duc de Normandie. Ils s'associèrent à l'entreprise d'Alphonse, et après un siége de cinq mois la place fut emportée d'assaut. La chute de Lisbonne entraîna celle d'un grand nombre de villes.

Tant de succès inquiétèrent les Espagnols, qui, d'ailleurs, voyaient avec peine que le prince Alphonse eût pris le titre de roi. Ferdinand, roi de Léon, qui avait épousé une fille du monarque portugais, fut le premier à lui susciter des embarras. Il finit par lui déclarer la guerre et vint l'assiéger dans Badajoz. Alphonse se disposait à combattre, lorsqu'en sortant des remparts il fut poussé par son cheval sur une porte de fer, avec tant de violence qu'il en reçut une dangereuse contusion. Affaibli par sa blessure, il n'en livra pas moins la bataille; mais il la perdit et tomba entre les mains des Espagnols, qui exigèrent de lui le sacrifice de tout ce qu'il possédait dans la Galice et dans le royaume de Léon. Il avait alors soixante-quinze ans.

Il en avait quatre-vingt-dix quand les Maures, encouragés par ses revers et par son grand âge, firent une irruption en Portugal, et allèrent investir Santarem où l'infant Don Sanche s'était renfermé. A cette nouvelle, le vieux roi part de Coïmbre, et par une marche rapide les rejette sur la place, tandis que Don Sanche, prévenu de l'arrivée de son père, en sortait pour les combattre. Les Maures, surpris

et déconcertés, ne firent qu'une faible résistance, et laissèrent sur le champ de bataille la plus grande partie de leur armée.

Cet exploit termina la carrière militaire de ce grand homme; il mourut peu de temps après, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il en avait régné soixante-trois.

SANCHE Ier. (De 1185 à 1211.)

Trois jours après les funérailles d'Alphonse, Don Sanche fut proclamé roi et couronné. Quoique brave et faisant bien la guerre, il s'appliqua particulièrement à repeupler les villes, à en fonder de nouvelles, à faire fleurir l'agriculture trop négligée sous son prédécesseur, à réparer enfin les ravages des Barbares. Le seul événement remarquable de son règne fut la prise de Sylves en Algarve. Il fut aidé dans cette conquête par des Croisés du Nord qui s'étaient embarqués pour la Syrie, et allaient au secours de Lusignan, roi de Jérusalem. C'était toujours pour eux, selon l'expression de Camoens, la guerre sacrée, *o santo Marte.*

Don Sanche mourut en 1211, après vingt-six ans de règne. Il était si cher à ses peuples qu'ils l'avaient surnommé *le Père de la Patrie.*

ALPHONSE II. (De 1211 à 1223.)

Alphonse II, fils de Don Sanche, avait toutes les qualités de son père. Il rétablit l'ordre dans l'administration de la justice, réforma le clergé; et s'apercevant que, pour échapper au service militaire, un grand nombre de jeunes Portugais, sans vocation véritable pour la vie religieuse, se réfugiaient dans les cloîtres, il força les moines de cette espèce à servir l'État et la religion contre les infidèles. Le pape Honoré III intervint dans cette affaire et mit le royaume en interdit. Le roi demeura ferme, et répondit aux excommunications par des victoires sur les ennemis du nom chrétrien. Il finit par reprendre sur les infidèles la ville d Alcacer do Sal, après une bataille sanglante livrée sous les murs mêmes de la ville. Il mourut en 1223.

SANCHE II. (De 1223 à 1248.)

Sanche avait à peine vingt ans lorsqu'il parvint à la couronne. Sa première démarche fut de se réconcilier avec le clergé, qui s'était brouillé avec son père. Cet acte de condescendance, qui semblait devoir assurer le repos de son règne, fut la source de tous ses malheurs. La noblesse en fut mécontente, soit qu'attachée à la mémoire du père, elle blâmât la conduite opposée du fils, soit qu'ayant profité des revenus enlevés aux monastères, elle craignît de s'en voir dépouiller.

Toutefois les commencements de ce règne furent heureux : Don Sanche remporta plusieurs avantages signalés sur les Maures. Ces

premiers succès suspendirent les haines et les murmures; mais en même temps, ils enflèrent l'orgueil des ministres, qui s'attribuaient tout l'honneur des victoires. Sanche avait reçu de la nature une âme droite, un cœur généreux, mais une facilité de caractère qui le livrait sans défense à quiconque essayait de le gouverner. Ses favoris disposèrent à leur gré des emplois et des honneurs, dissipèrent les finances de l'État, humilièrent les grands; et le peuple, dont il avait été d'abord l'idole, fit cause commune avec la noblesse. Les prêtres, les religieux, s'élevèrent eux-mêmes contre lui à l'occasion d'un évêque du Porto qu'il avait dépossédé de son siége. Irrité de leur ingratitude, il alla contre eux beaucoup plus loin que son père. Alphonse II avait réformé le clergé; Sanche II le persécuta malgré les menaces réitérées de la cour de Rome.

Une révolution se préparait; on publiait hautement que Don Sanche était incapable de régner. Les grands appuyaient ces discours du peuple, et provoquaient à grands cris le renvoi des favoris. Le roi, un instant effrayé, promit tout et ne tint aucune de ses promesses. Les emplois publics, les dignités, le produit des impôts, continuèrent d'être la proie des favoris et de leurs adhérents. Les grands renouvelèrent leurs plaintes, le peuple ses doléances, et le pape ses menaces. Rien ne put arracher Don Sanche à l'esclavage où le tenaient ses ministres.

Le pape alors (c'était Innocent IV) ordonna à l'évêque du Porto et à celui de Coïmbre de comparaître au concile de Lyon, pour y rendre compte de la conduite du roi. Les deux évêques, auxquels se réunirent l'archevêque de Brague et les propres ambassadeurs du Portugal au concile, loin de justifier leur maître, le chargèrent encore davantage. Ils obéissaient aux instructions secrètes d'Alphonse, frère du roi, héritier présomptif de la couronne de Portugal : car Don Sanche n'avait point d'enfants. Alphonse avait épousé Mathilde, comtesse de Boulogne, et résidait alors en France. Les prélats portugais se rendirent auprès de lui et le reconnurent pour régent du royaume. Il se transporta lui-même à Lyon, et négocia si bien avec le pape, que celui-ci, par une bulle adressée à tous les sujets du roi Sanche, nobles ou roturiers, leur ordonna, sous peine d'excommunication, d'obéir en tout au comte de Boulogne; la bulle est du 24 juillet 1245. Un religieux de l'ordre de Saint-Dominique eut l'audace de la notifier à Don Sanche. Le roi céda tranquillement à l'orage, et se retira à Tolède auprès du roi de Castille. Il honora son malheur par des vertus privées; et beaucoup de bons esprits le regardent encore aujourd'hui comme un des princes que les historiens ont immolés à des concurrents plus heureux. On croit qu'il mourut en 1248, trois ans après sa sortie du royaume.

ALPHONSE III. (De 1248 à 1279.)

Ce prince ne prit le titre de roi qu'après la mort de son frère. Sa régence fut extrêmement agitée. Des villes, des généraux restèrent fidèles à Don Sanche. Au nombre des amis du malheur, on compte Don Garcie et Don Ferdinand de Souza. Ils s'étaient retirés à Trancoso au moment où la révolution se déclarait à Lisbonne. Ayant appris que Don Sanche avait résolu de se retirer en Castille, Don Garcie alla le trouver à Moreira, lui donna respectueusement d'excellents conseils, et lui offrit son bras et celui de ses frères. Malgré ses conseils et ses offres, le roi continua sa route : il était encore sous la domination des ministres qui l'avaient perdu. C'est de ces généreux Souza que descendent les Souza d'aujourd'hui, si dignes, à tous égards, d'avoir eu de tels ancêtres.

On cite encore l'inébranlable fidélité de Martin Freitas. Il commandait dans Coïmbre et supportait avec un courage opiniâtre toutes les privations inséparables d'un long siége, lorsque Don Sanche mourut. Alphonse s'empressa de l'en avertir ; mais Freitas, craignant une surprise, demanda et obtint une suspension d'armes afin d'aller à Tolède s'assurer par lui-même de la vérité du rapport. Là il se fit ouvrir le tombeau du roi, lui remit dans les mains les clefs de Coïmbre, et lui adressa ces paroles : « Sire, tant que vous avez vécu, j'ai « essuyé mille dangers, souffert la soif et la faim, mangé du cuir et « bu de l'eau croupie, pour soutenir vos droits et vous prouver ma « fidélité. A présent que vous êtes mort, je remets entre vos mains « les clefs de la ville dont vous m'aviez confié la garde. Je dirai aux « habitants de Coïmbre que vous ne vivez plus, et que nous pouvons « obéir à votre frère, sans manquer à nos devoirs envers vous. » Il faudrait plaindre celui qui ne serait pas touché de l'énergique simplicité de ce discours.

Alphonse fit oublier, par une administration sage et vigoureuse, ce que le principe de son élévation pouvait avoir d'odieux. Il cicatrisa les plaies qu'avait faites au royaume le règne des favoris, courba sous la loi commune le clergé, la noblesse et le peuple, et donna de l'éclat à son gouvernement par la conquête des Algarves.

Comme les calculs de la politique le dirigeaient bien plus que les affections naturelles, il répudia la comtesse Mathilde, et épousa Béatrix, fille du roi de Castille. Il en eut plusieurs enfants, et mourut en 1279, après trente-quatre ans de règne. Il en avait vingt-sept quand la révolution le porta sur le trône.

DENIS. (De 1279 à 1325.)

Le règne de ce prince fut de quarante-six ans. C'est l'âge d'or du Portugal. Comme Sanche I, Denis fit fleurir les sciences et les arts,

qu'il cultivait lui-même avec succès, encouragea la culture des terres, releva les villes abattues, protégea le commerce, fonda des hospices, et fit respecter ses frontières.

C'est de son temps que l'ordre des Templiers fut aboli. Leurs biens formèrent la dotation d'un nouvel ordre militaire établi sous le nom d'Ordre du Christ, et qui subsiste encore glorieusement aujourd'hui.

La fin de sa vie fut troublée par l'ambition de son fils Alphonse, à qui l'impatience de régner mit les armes à la main contre son père. Denis parvint à apaiser tous ces troubles, et mourut tranquillement à Santarem, le 7 février 1325, dans la soixante-troisième année de son âge.

ALPHONSE IV, DIT LE BRAVE. (De 1325 à 1357.)

Deux événements également célèbres, quoique d'une nature bien différente, font époque dans le règne d'Alphonse IV, la bataille de Tariffe et la mort d'Inez de Castro.

L'empereur de Maroc, Albohacem, appelé par le roi de Grenade, était descendu en Espagne avec une armée formidable. Le roi de Castille avait tenté vainement de s'opposer à la descente. Son escadre, commandée par l'amiral d'Aragon, avait été détruite ; l'Espagne entière se crut reportée au temps de Roderic et du comte Julien. Le roi de Castille, Alphonse, onzième du nom, eut recours au roi de Portugal. La reine Marie, fille du monarque portugais, fut chargée de la négociation. Le danger menaçait les deux Alphonses ; ils oublièrent les prétentions réciproques qui les avaient longtemps divisés, réunirent leurs forces contre l'ennemi commun, et vinrent lui présenter la bataille dans les environs de Tariffe, dont il avait formé le siége. Les infidèles, après une longue résistance, furent mis en pleine déroute. Il en périt plus de deux cent mille, si l'on en croit les historiens espagnols et portugais. Deux fils d'Albohacem furent tués à ses côtés ; et lui-même n'échappa à la mort qu'en fuyant vers Algésiras, où il se rembarqua précipitamment avec les débris de son armée, tandis que le roi de Grenade courait se renfermer dans sa capitale.

Avant la bataille, les deux rois avaient tenu conseil. La plupart des généraux étaient d'avis d'éviter le combat pour ne pas risquer tout en un jour. Le roi de Portugal combattit noblement cet avis, et son opinion entraîna celle du conseil. C'est à lui que les deux armées attribuèrent l'honneur de la victoire, en lui décernant, par acclamation, le titre de BRAVE. De l'immense butin fait sur les infidèles, il ne prit pour lui que l'étendard et la trompette du roi de Maroc.

Des chagrins domestiques l'attendaient à son retour. Don Pèdre son fils, marié depuis l'année 1335 à Constance, fille de Don Manuel,

petit-fils du grand Ferdinand, avait conçu une passion violente pour Inez de Castro, dame d'honneur de la princesse. Constance était belle et vertueuse ; elle adorait Don Pèdre ; et la découverte qu'elle fit des amours du prince la conduisit au tombeau. Le peuple, les grands, la plaignirent, et, n'osant accuser Don Pèdre, se répandirent en murmures, en conjectures odieuses contre Inez, qui cependant pleurait la mort prématurée de Constance. Don Pèdre, toujours plus épris de sa maîtresse, lui donnait hautement tant de marques de respect et d'amour, qu'on ne doutait presque point qu'il ne l'eût épousée, et que son dessein ne fût de la placer avec lui sur le trône après la mort d'Alphonse. Le roi, pour s'en assurer, lui proposa un mariage aussi utile à l'État qu'honorable pour lui. Don Pèdre s'y refusa constamment. Éclairé par ce refus, lisant de loin dans l'avenir, et craignant qu'un jour les enfants d'Inez ne parvinssent à ravir la couronne au jeune prince que Don Pèdre avait eu de Constance, excité d'ailleurs par ses conseillers intimes, Diogo Lopez Pacheco, Pedro Coelho, et par le grand sénéchal du royaume, tous trois ennemis déclarés de la famille des Castro, le roi consentit à sacrifier Inez à ce qu'ils appelaient la raison d'État. Affermi dans ce dessein, il partit de Montemayor, accompagné de ses trois favoris, et se rendit à Coïmbre, où Inez vivait fort retirée. Là, des chevaliers, des hommes distingués jusqu'alors par des actions dignes de leur naissance, assassinèrent de sang-froid une femme qui n'avait pour défense que sa jeunesse, sa beauté, ses larmes et les cris de ses enfants.

Don Pèdre, au désespoir, prit les armes, porta le fer et la flamme dans les provinces où étaient situés les biens des meurtriers, et ne reparut à la cour que lorsque Pacheco, le sénéchal et Coelho se furent eux-mêmes bannis du royaume.

Alphonse IV ne survécut pas longtemps à cette catastrophe. Il mourut en 1352, âgé de soixante-dix-sept ans.

DON PÈDRE. (De 1325 à 1357.)

Le premier acte de sa puissance fut de venger la mort d'Inez. Pacheco et ses deux complices furent déclarés traîtres à la patrie, et leurs biens confisqués ; mais c'était peu pour une âme aussi ardente, aussi ulcérée que l'était celle de Don Pèdre. Les proscrits s'étaient réfugiés en Espagne ; il obtint leur extradition de Pierre le Cruel, à qui il livra en échange quelques seigneurs castillans qui avaient cherché un asile en Portugal. Le sénéchal et Coelho furent mis à mort sous les fenêtres du palais ; la plume se refuse à retracer les circonstances de leur supplice. Pacheco s'était échappé.

Cette sanglante exécution terminée, Don Pèdre voulut rendre les derniers honneurs à Inez, et la proclamer reine de Portugal. Il se

transporta d'abord dans la ville de Cantanhède. Là, en présence de la noblesse et du clergé, il jura qu'il avait épousé Inez de Castro, et produisit les témoins de leur union ; après quoi les prélats déclarèrent au peuple le mariage de Don Pèdre et d'Inez.

Il se rendit ensuite à Coïmbre, au couvent de Sainte-Claire. Inez fut exhumée, revêtue des habits royaux, et placée sur un trône avec une couronne sur la tête. Les grands, les seigneurs de la cour la reconnurent pour leur souveraine, et lui baisèrent les mains. Un char magnifique, suivi d'un long cortége en deuil, la conduisit au monastère d'Alcobaça, lieu de la sépulture des rois de Portugal. La pompe funèbre marchait entre deux files de flambeaux qui bordaient la route depuis Coïmbre jusqu'à Alcobaça. Là, les tristes restes d'Inez furent rendus au cercueil.

Après avoir ainsi réhabilité la mémoire de son amante, il s'adonna tout entier aux soins de son gouvernement. Il réforma les lois et les mœurs ; mais il porta dans ses réformes une rigueur qui fut quelquefois de la cruauté. De simples délits étaient punis de mort, aussi bien que le vol et l'adultère. Il fit trancher la tête à un gentilhomme qui avait coupé les cercles du tonneau d'un laboureur. Il y a loin de cette manière de rendre la justice à celle dont saint Louis, assis au pied d'un chêne, la distribuait à ses sujets.

Don Pèdre mourut à Estremoz, le 18 janvier 1367. Il avait vécu quarante-huit ans, et en avait régné neuf. Il fut inhumé dans le monastère d'Alcobaça, à côté du tombeau d'Inez.

DON FERNAND. (De 1367 à 1383.)

Jamais prince ne parvint à la couronne sous des auspices plus favorables. Le Portugal jouissait d'une paix profonde. Le commerce était florissant, les campagnes bien cultivées, et les finances en bon ordre. Tous ces avantages se perdirent par l'insouciance du roi et par la faiblesse de son caractère, par des guerres mal entreprises et mal conduites, par son penchant immodéré pour les plaisirs, et enfin par la passion aveugle que lui inspira Léonore Tellez, déjà mariée à Don Laurent da Cunha. Fernand fit casser le mariage, et épousa solennellement Léonore, au grand scandale de ses sujets. Cette femme artificieuse, qui osa même lui donner un rival dans la personne du comte Andeiro, l'un des favoris du monarque, l'entraîna de faute en faute, et mit le royaume à deux doigts de sa perte. Fernand commençait à ouvrir les yeux sur le caractère de son favori et sur la conduite de la reine, lorsqu'il tomba dangereusement malade. Il mourut à Lisbonne, le 22 octobre 1383.

2. Descends de la cime fleurie du Pinde, etc.

Cette invocation à Calliope rappelle le beau début de l'ode de J.-B. Rousseau, sur la naissance du duc de Bretagne :

Descends de la double colline,
Nymphe dont le fils amoureux
Du sombre époux de Proserpine
Sut fléchir le cœur rigoureux.
Viens servir l'ardeur qui m'inspire;
Déesse, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec vanté
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre;
Respecta la postérité.

3. Tu veux connaître les Lusitaniens, leurs guerres, leurs triomphes, et jusqu'à leurs premiers pas dans la carrière des nations.

Le poëte, qui va devenir l'historien de sa patrie, suppose, avec vraisemblance, que le roi de Mélinde, instruit du grand objet de la navigation des Portugais, veut remonter jusqu'à l'origine d'une nation capable d'une pareille entreprise. Ainsi commence cette longue chaîne dont le premier anneau se rattache à Lusus, ancien compagnon d'armes de Bacchus, et le dernier à Gama, second conquérant des Indes.

4. Je vais, selon tes désirs, te présenter le tableau de la grande région, etc.

On sait combien tous ces détails de géographie sont généralement ingrats et stériles. Pomponius Mela en fait la remarque au commencement de son ouvrage : « *Orbis situm dicere aggredior, impeditum opus et facundiæ minime capax.* J'entreprends la description de l'univers, ouvrage difficile et qui ne se prête point aux ornements du discours. » Les détails que Pomponius Mela trouvait si rebelles à la prose même, Camoens n'a pas craint de les mettre en vers; et ce morceau de son poëme n'est pas le moins riche en expressions pittoresques. On le verra au cinquième chant, dans le récit de la navigation de Gama, et au dixième, dans la description générale du globe, lutter, avec le même bonheur, contre des difficultés encore plus grandes, et couvrir de poésie l'aridité de son sujet.

5. Le Tanaïs.

Aujourd'hui le Don. Camoens suit ici l'ancienne géographie de Ptolémée, dont les cartes placent dans les monts Riphées la source du Tanaïs. Ce fleuve prend naissance au midi de Moscou, à une grande distance des monts Riphées, qui terminent au nord-est la Russie d'Europe. On les appelle les monts Poyas.

6. Au pied de ces montagnes, et dans leurs profondes val-

lées, vivent des peuples scythes qui jadis disputèrent d'antiquité avec la vieille Égypte.

Justin raconte fort au long, et d'une manière qui nous a paru curieuse sous plus d'un rapport, cette grande contestation des Scythes et des Égyptiens.

« Scytharum gens antiquissima semper habita, quamquam inter Scythas et Ægyptios diu contentio de generis vetustate fuerit : Ægyptiis prædicantibus, « Initio rerum, cum aliæ terræ nimio fervore « solis arderent, aliæ rigerent frigoris immanitate, ita ut non modo « primæ generare homines, sed ne advenas quidem recipere ac tueri « possent, priusquam adversus calorem vel frigus velamenta corporis « invenirentur vel locorum vitia quæsitis arte remediis mollirentur, « Ægyptum ita temperatam semper fuisse, ut neque hiberna frigora « nec æstivi solis ardores incolas ejus premerent ; solum ita fecun- « dum, ut alimentorum in usum hominum nulla terra feracior fuerit. « Jure igitur ibi primum homines natos videri debere, ubi educari fa- « cillime possent. » « Contra Scythæ cœli temperamentum, nullum « esse vetustatis argumentum putabant : « Quippe naturam, cum « primum incrementa caloris ac frigoris regionibus distinxit, statim « ad locorum patientiam animalia quoque generasse ; sed et arborum « atque frugum pro regionum conditione apte genera variata. Et « quanto Scythis sit cœlum asperius quam Ægyptiis, tanto et corpora « et ingenia esse duriora. Cæterum si mundi, quæ nunc partes sunt, « aliquando unitas fuit, sive illuvies aquarum principio rerum terras « obrutas tenuit, sive ignis, qui et mundum genuit, cuncta possedit, « utriusque primordii Scythas origine præstare. Nam si ignis prima « possessio rerum fuit, qui paulatim extinctus sedem terris dedit; « nullam prius quam septemtrionalem partem, hiemis rigore ab igne « secretam ; adeo ut nunc quoque nulla magis rigeat frigoribus. « Ægyptum vero, et totum Orientem, tardissime temperatum : quippe « qui etiam nunc torrenti calore solis exæstuet. Quod si omnes quon- « dam terræ submersæ profundo fuerunt, profecto editissimam quam- « que partem decurrentibus aquis primum detectam, humillimo au- « tem solo eamdem aquam diutissime immoratam ; et quanto prior « quæque pars terrarum siccata sit, tanto prius animalia generare cœ- « pisse. Porro Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut cuncta « flumina ibi nata, in Mæotim, tum deinde in Ponticum et Ægyptium « mare decurrant ; Ægyptum autem, quæ tot regum, tot seculorum « cura impensaque munita sit, et adversum vim incurrentium aqua- « rum tantis structa molibus, tot fossis concisa, ut, cum his arceantur, « illis recipiantur aquæ, nihilominus coli nisi excluso Nilo non potuerit, « non posse videri hominum vetustate ultimam : quæ aggerationibus re- « gum, sive Nili trahentis limum terrarum recentissima videatur. »

(Just., lib. 2, cap. I, pag. 21 de l'édition de M. Dübner.)

« Les Scythes ont toujours passé pour le peuple le plus ancien de la terre. Cependant les Égyptiens leur ont longtemps disputé cette gloire. Ces derniers prétendaient « qu'au commencement du monde « les différents climats étaient ou brûlants où glacés à un tel point, « que, loin que les hommes pussent y naître, les étrangers ne pou- « vaient ni s'y établir ni s'y conserver, avant que l'art eût défendu les « corps contre les impressions du chaud et du froid, par l'invention « des vêtements, ou corrigé les incommodités des lieux par d'autres « moyens nouveaux; mais que le ciel de l'Égypte était au contraire, « si tempéré, que les habitants ne souffraient ni des rigueurs de l'hi- « ver, ni des feux de l'été, et que le sol y était plus fécond que par- « tout ailleurs en toutes sortes d'aliments nécessaires à la vie; qu'il « était donc raisonnable de penser que la première patrie des hommes « devait être le pays où il leur était si facile de subsister. » Les Scythes soutenaient de leur côté « que la température du climat ne prou- « vait nullement qu'une contrée eût été la plus anciennement habitée; « que, lorsque la nature distingua les différentes régions par les di- « vers degrés de chaud ou de froid, elle donna en même temps la vie « à des animaux capables de supporter chaque disposition de l'air, et « diversifia sagement les espèces d'arbres et de fruits, selon la qualité « des climats ; que si le ciel de la Scythie était plus âpre que celui de « l'Égypte, les Scythes avaient aussi le corps et l'esprit plus vigoureux « que les Égyptiens ; qu'au reste, si le monde, aujourd'hui divisé en « plusieurs parties, ne formait autrefois qu'un seul tout, soit qu'origi- « nairement les eaux en eussent couvert toute la surface, soit que le « feu, principe de l'univers, l'eût totalement occupé, dans l'une ou « l'autre supposition, les Scythes étaient la nation la plus ancienne; « car si le monde avait d'abord été rempli par le feu, la terre, où il s'é- « tait éteint peu à peu, avait été la première habitable; que les con- « trées septentrionales avaient été, plus tôt que les autres, dégagées « du feu par la rigueur du froid, puisqu'aujourd'hui même le sep- « tentrion est la partie du monde la plus froide ; qu'au contraire, l'É- « gypte et tout l'Orient avaient été tempérés plus tard que toutes les « autres régions, étant encore brûlés par les feux ardents du soleil; « que si la terre avait été jadis entièrement submergée par les eaux, « il n'était pas douteux que ses parties les plus élevées n'eussent été « plus tôt desséchées par l'écoulement de ces eaux, lesquelles durent « séjourner très-longtemps dans les plus basses, et que la contrée qui « avait été desséchée la première n'eût été aussi la première à pro- « duire des animaux ; que la Scythie était si évidemment la région la « plus élevée du monde, que tous les fleuves qui en sortent vont se « décharger dans les Palus-Méotides, et de là dans les mers du Pont « et de l'Égypte ; mais que l'Égypte ne pouvait passer pour la plus « ancienne des terres habitées, puisque, malgré les soins et les dé- « penses de tant de rois, qui avaient travaillé pendant tant de siècles

« à la défendre contre le torrent des eaux, soit en la munissant de « hautes chaussées, soit en la coupant par de nombreux fossés, afin « que les eaux, retenues d'un côté, pussent s'écouler de l'autre, elle « n'était capable de culture qu'après la retraite du Nil; qu'il sem- « blait, au contraire, et par les digues qui avaient été faites par les « rois, et par les tas de limon que le fleuve y charrie, qu'elle était » la contrée du monde la plus moderne. »

(Traduction de M. l'abbé Paul.)

Justin trouve le plaidoyer des Scythes beaucoup plus fort de raisonnement que celui des Égyptiens, et se prononce en faveur des premiers. L'auteur des *Lusiades* s'en rapporte à la Genèse.

7. Peuples aveugles, qui cherchiez à connaître le berceau du genre humain, que ne le demandiez-vous aux campagnes de Damas?

Il est vraisemblable que, par une figure de rhétorique très-familière aux poëtes, l'auteur prend ici la partie pour le tout, et que, par les campagnes de Damas, il entend toute cette région de l'Asie où coulent l'Euphrate et le Tigre, qui, d'après la Genèse, arrosaient le Paradis terrestre.

8. L'île des Scandinaves.

Le poëte désigne ainsi cette partie de l'Europe septentrionale d'où sortirent les peuples guerriers qui, sous la conduite d'Alaric, portèrent en Italie le ravage et l'incendie, et saccagèrent la ville de Rome en 409. Scudéry a fait d'Alaric le héros d'un poëme dont on ne connait plus que le premiers vers.

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

9. Ils ont conservé la barbarie des Sarmates, leurs ancêtres.

On reconnaitrait difficilement dans les Russes de Pierre le Grand, de Catherine II et d'Alexandre Ier, les peuples demi-barbares dont parle Camoens; mais, à l'époque où il écrivait, les Russes n'étaient guère que des Sarmates; Pierre Alexiowitz n'avait pas encore paru.

10. Les monts d'Hercynie.

Les monts d'Hercynie donnaient leur nom à une forêt qui, du temps de Jules César, couvrait toute l'Allemagne, la Haute-Hongrie et la Pologne. Elle s'étendait depuis les confins de l'Alsace jusqu'à la Transylvanie. Il en reste encore quelques portions, dont la plus considérable s'appelle la *Forêt-Noire*.

11. Le détroit qui vit tomber Hellé

La peste ravageait Iolchos. Un oracle déclara que les dieux s'a-

paiseraient si le roi consentait à leur immoler les derniers rejetons de la famille royale. En vertu de cet oracle, Phryxus et sa sœur Hellé allaient être sacrifiés, lorsqu'ils furent tout à coup entourés d'un nuage, et transportés par un bélier au-dessus de la mer qui sépare Iolchos de la Colchide. Effrayée du bruit des flots, Hellé se noya dans l'endroit que les anciens nommèrent l'*Hellespont*, et que nous appelons le *Détroit des Dardanelles*. Phryxus continua son voyage. Arrivé à Colchos, il sacrifia le bélier à Jupiter, en prit la toison, qui était d'or, et la suspendit à un arbre, dont la garde était confiée à un dragon. C'est cette fameuse toison d'or qui fut depuis conquise par les Argonautes.

12. Les froides eaux de l'Axius.

Aujourd'hui le *Vardari*. Cette rivière a sa source dans les montagnes qui s'élèvent entre la Macédoine et l'Albanie, et va se jeter dans le golfe de Saloniki, anciennement Thessalonique.

13. Non loin de l'antique cité d'Anténor.

Padoue. Anténor, à la tête d'une colonie partie du pays des Hénètes, dans l'Asie Mineure, pénétra en Illyrie, et, traversant les provinces illyriennes que Virgile appelle le pays des Liburniens, il arriva au fond du golfe où se trouvait le Timave, torrent encore connu aujourd'hui sous le nom de *Timao*. Anténor, en redescendant au midi, entra en Italie, fonda la ville de Padoue, et donna au pays dont il s'empara le nom de *Henetia* ou *Venetia*, et au canton où il établit sa colonie, celui de *Pagus Trojanus*. (M. Valckenaer, déjà cité à la note 13 du second chant.)

> Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit
> Teucrorum, et genti nomen dedit, armaque fixit
> Troia. *Æneid.*, lib. I, v. 251.

> Là, lui-même à Padoue, en dépit de Junon,
> A son peuple a donné ses armes et son nom.
>
> DELILLE.

14. Les montagnes où fut ensevelie la nymphe Pyrène.

Pyrène, fille de Bébryx, roi de cette partie de l'Espagne qui confine à la France, fut séduite par Hercule. Fuyant la colère de son père, elle se sauva dans les montagnes, et y fut dévorée par les bêtes sauvages. Hercule l'ensevelit sur une de ces montagnes qu'on appela depuis *Pyrénées*. Leurs mines précieuses ont fait dire qu'il en coulait des ruisseaux d'or et d'argent. Diodore de Sicile prend la chose à la lettre. Il prétend qu'une troupe de pasteurs ayant un jour allumé du feu sur ces montagnes, l'incendie consuma de vastes forêts, et produisit un embrasement tel, que les métaux fondus dans

le sein de la terre jaillirent et coulèrent de toutes parts. Ainsi, selon Diodore, le nom de *Pyrénées* viendrait de *pur, puros*, qui, en grec, signifie feu.

15. L'inquiète Parthénope.

Naples fut d'abord appelée Parthénope, du nom d'une sirène qui, n'ayant pu séduire Ulysse, alla mourir de désespoir sur ce rivage. La Harpe remarque que c'est avec raison que Camoens lui donne l'épithète d'*inquiète*. Elle est parfaitement justifiée par les fréquentes révolutions dont cette ville a été le théâtre, et par le voisinage du Vésuve.

16. C'est mon pays, mon cher pays.

Gama déroule aux yeux du roi de Mélinde la carte de l'Europe. Après l'avoir parcourue rapidement du nord au midi, il s'arrête sur l'Espagne avec un intérêt plus marqué. On s'aperçoit qu'il touche au Portugal, et que déjà son cœur s'émeut. Il arrive à la Lusitanie.

Esta he a ditosa patria minha amada;
A qual se o ceo me da que eu sem perigo
Torne, com esta empreza ja acabada,
Acabe-se esta luz alli comigo!

C'est mon pays, mon cher pays. Puisse le ciel y ramener mes heureux navires! Puissé-je, à la fin de ma laborieuse entreprise, revoir ses doux rivages, les fouler encore et mourir!

Le souvenir de la patrie le pénètre et l'attendrit ; tout son cœur s'y reporte ; mais l'honneur et l'intérêt de cette patrie qu'il regrette l'en tiendront longtemps séparé. Il n'y rentrera qu'à la fin de sa laborieuse entreprise, *com esta empreza ja acabada*. Oh ! qu'alors la Providence l'y ramène ! qu'il aperçoive encore une fois les rivages qui l'ont vu naître, et il ne demandera plus qu'à mourir. *Acabe-se esta luz alli comigo !*

Celui qui écrit ces notes se trouvait à Lisbonne en 1808. La mer était alors fermée aux Français, par une escadre anglaise, et la terre par les Espagnols en armes. La France ne se montrait plus à lui que dans un vague éloignement ; il se crut exilé à mille lieues de sa patrie. Que de fois, sur les bords du Tage, les yeux tournés vers l'autre rive, il a répété la touchante exclamation de Gama ! Consolé par Camoens, il fit vœu de révéler un jour aux Français les beautés de son poëme ; et ce vœu de l'exil, il l'accomplit aujourd'hui.

17. Le pâtre fameux dont le nom seul annonce la force et le courage.

Viriate. L'auteur fait dériver ce nom de *vir*, homme valeureux,

ou de *vires*, forces, courage. Nous reparlerons de Viriate à la troisième note du huitième chant.

18. Alphonse régnait en Espagne.

Alphonse, sixième du nom, était le second fils de ce Ferdinand de Castille à qui ses peuples décernèrent le titre de *Grand*, et qui dut en partie sa grandeur à Don Rodrigue Ruy Diaz de Bivar, si connu sous le nom de *Cid*. Alphonse est un des exemples les plus frappants des vicissitudes de la fortune. Dépouillé d'abord du royaume de Léon par son frère Don Sanche, roi de Castille, comme son autre frère, Don Garcie, l'avait été de son propre apanage ; confiné dans le monastère de Sahagun, puis réfugié à la cour d'Alimaon, roi de Tolède, il se vit tout à coup, à la mort de Don Sanche, maître en même temps de la Castille, du royaume de Léon, de la Galice et de la Lusitanie. Il n'oublia pas dans la prospérité les hommes généreux qui ne l'avaient point abandonné dans son malheur, et qui, sous son père, avaient rendu tant de services à l'État. Nous avons vu, à la première note du chant qui nous occupe de quelle manière il récompensa le zèle et le dévouement du comte Henri.

Le règne d'Alphonse VI, quoique mêlé de revers, fut glorieux pour l'Espagne. Après la mort d'Alimaon et de Hissem, fils de ce prince, il enleva Tolède à la domination des infidèles, et porta sa nation au plus haut degré de puissance où elle fût parvenue depuis la décadence des Goths.

19. Et toi, fille de Nisus.

Minos assiégeait Mégare où régnait Nisus. Scylla, fille du roi, se plaisait à considérer, du haut d'une tour, le camp des ennemis. La figure guerrière de Minos, son noble maintien, son adresse à manier un coursier, la frappèrent tellement, qu'elle en devint éperdument amoureuse, et coupa le cheveu fatal auquel tenaient le sort de Mégare et la vie de Nisus. Celui-ci, en la poursuivant, fut changé en épervier ; mais Scylla lui échappa sous la forme d'une alouette. Leur inimitié dure encore.

Apparet liquido sublimis in aere Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo:
Quacumque illa levem fugiens secat æthera pennis,
Ecce inimicus, atrox, magno stridore per auras
Insequitur Nisus; qua se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.

Georgic., lib. I, v. 404.

Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance,
Sur sa fille à grand bruit du haut des cieux s'élance;

Scylla vole et fend l'air; Nisus vole et la suit :
Scylla, plus prompte encor, se détourne et s'enfuit.

DELILLE.

20. Périllus.

C'était un des bourreaux de Phalaris, tyran d'Agrigente, en Sicile. Il avait forgé un taureau d'airain, où l'on enfermait la victime désignée par le tyran. Sous ce taureau, on allumait un grand feu, et les cris du patient imitaient le mugissement de l'animal représenté par l'épouvantable machine. Phalaris en fit l'essai sur Périllus lui-même.

Antoine Baïf, cité par Duperron de Castera, raconte ainsi, dans son vieux style, la mésaventure de Périllus :

Phalar, roi d'Agrigent, rempli de félonie,
Exerça sans merci jadis sa tyrannie
Sur ses pauvres sujets, par tourments inventés,
Les faisant bourreler fièrement tourmentés.
Or, le fondeur Péryl, de soi peu pitoyable,
Pensant faire au tyran un présent agréable,
Forge un taureau d'airain pour un nouveau tourment,
Où le criminel clos, d'un bœuf le meuglement
Formerait par son cri, sentant la flamme éprise.
Phalar voyant ce don, d'une juste entreprise,
Fait sous l'airain meuglant un brasier allumer,
Et dedans pour essai le fondeur enfermer :
Par quoi cettui chétif mourut de male-rage,
Mugissant comme un bœuf dans son cruel ouvrage.
Après tant d'innocents meurtris injustement,
Phalar contre Péryl fut juste seulement.

21. Sinis.

Fameux brigand qui désolait les environs de Corinthe. Il attachait aux branches de deux gros arbres, pliées et abaissées jusqu'à terre, les voyageurs qui tombaient entre ses mains. Les branches, en se redressant tout à coup, mettaient en pièces le corps de ces malheureux. Thésée le fit mourir du même supplice. On a remarqué que les inventeurs de tortures ont presque tous péri de la même manière que leurs victimes.

22. Ils sont accompagnés de belliqueuses Amazones.

Il n'était pas rare de voir des femmes dans les armées des Maures. Don Fernand d'Ataide avait battu une troupe d'Africains auprès de Tanger ; leur capitaine menait avec lui sa maîtresse. Elle le vit fuir, et lui cria : « Est-ce là ce que tu fais pour moi? Donne-moi la mort, « plutôt que de me laisser esclave. » L'amour et la honte ramenèrent le capitaine. « Célinde, dit-il à sa maîtresse, le jour n'est pas achevé ; « la victoire vient du ciel ; la force est dans mon bras, et tes char-

« mes sont dans mon cœur. » Il se retourne, s'élance contre Don Fernand, et le tue d'un coup de javelot (Duperron de Castera et La Harpe).

23. Les cinq écussons se disposent en croix sur le bouclier. Dans les disques légers qui le décorent, la piété trouve l'emblème des trente deniers pour lesquels fut vendu le Sauveur du monde.

Nous nous sommes donné une grande liberté dans la traduction de ce passage. Voici le texte portugais :

E nestes cinco escudos pinta os trinta
Dinheiros, por que Deos fora vendido ;
Escrevendo a memoria em varia tinta,
Daquelle de quem foi favorecido.
Em cada hum dos cinco, cinco pinta,
Porque assi fica o numero cumprido,
Contando duas vezes o do meio,
Dos cinco azues, que em cruz pintando veio.

TRADUCTION LITTÉRALE

« Et dans ces cinq écussons, il fait peindre les trente deniers pour « lesquels le Sauveur du monde fut vendu, retraçant en couleurs « diverses le souvenir du Dieu qui favorisa ses armes. Chacun de « ces cinq écussons présente cinq deniers, et l'on arrive au nombre « de trente, si l'on a soin de compter deux fois celui des cinq dis- « ques d'azur qui forme le milieu de la croix. »

Cette aride explication des armoiries de Portugal, ce détail minutieux de leur composition, et surtout ce disque du milieu, sur lequel il faut repasser deux fois pour arriver au nombre de trente, s'accordaient mal avec le style de l'épopée. Nous avons indiqué seulement le sens général de la stance, et abandonné les détails, suivant le précepte d'Horace :

. . . . . Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

24. Superbe Lisbonne, toi dont le sage Ulysse, etc.

Quelques historiens portugais attribuent à Ulysse la fondation de Lisbonne ; ils se fondent sur le nom d'*Ulyssipo*, donné de temps immémorial à cette ville. Duperron pense que le nom d'*Ulyssipo* prit naissance du temps de Viriate, qui, après avoir secoué le joug des Romains, aurait substitué au nom de *Felicitas Julia*, que ces derniers donnaient à Lisbonne, celui de *Lysipolis*, formé de deux mots grecs, *lusis*, délivrance, et *polis*, ville.

La Harpe est porté à croire qu'*Ulyssipo* a pu désigner par cor-

ruption la ville de Lusus. « Au surplus, ajoute-t-il, les lecteurs rai-« sonnables savent bien quel degré de croyance il faut donner à tou-« tes ces étymologies, presque toujours arbitraires et incertaines. »

25. Vandalie.

Par corruption, Andalousie. C'est l'ancienne Bétique, qui tirait son nom du fleuve Bétis, aujourd'hui le *Guadalquivir*.

26. Terres Transtaganes.

Terres situées au delà du Tage, par rapport à Lisbonne ; *trans Tagum;* en portugais, *Alemtejo.*

27. Ampéluse.

Aujourd'hui le cap Spartel, entre Tanger et Ceuta.

28. La cité qui voit reverdir ses pairies sous les eaux du Mondégo.

Coïmbre. Elle est connue par son heureuse situation sur une belle rivière, par son université et par la tragique aventure d'Inez de Castro.

29. Les hauts promontoires le pleurèrent.

La stance originale est une de celles que les Portugais admirent le plus. L'harmonie en est sensible à l'oreille la moins exercée.

Os altos promontôrios o chorarão;
E dos rios as aguas saudosas
Os semeados campos alagarão
Com lagrimas correndo piedosas;
Mas tanto pelo mundo se alargarão
Com fama suas obras valerosas,
Que sempre no seu reino chamarão
Afonso, Afonso, os eccos : mas em vão.

Tout pleura ce héros, nos rives, nos montagnes :
Nos fleuves éperdus, inondant nos campagnes,
Roulèrent dans leur cours des larmes de douleur.
Ses travaux immortels, sa constante valeur,
Faisaient dans l'univers honorer son génie ;
Et les échos plaintifs de la Lusitanie
Redemandaient Alphonse. O regrets superflus !
Alphonse, cher Alphonse !... Alphonse n'était plus.

M. Lefebvre de Juilly.

Le mois de décembre 1185, dans lequel mourut Alphonse Ier, fut remarquable par une inondation presque générale. Les montagnes versèrent tous leurs torrents dans la plaine ; les rivières et les fleuves se débordèrent. Camoens, par une prosopopée hardie, fait pleu-

rer les montagnes, et grossit de larmes le cours des fleuves. Virgile avait employé la même figure dans l'épisode d'Aristée.

Flerunt Rhodopeiæ arces
Altaque Pangæa, et Rhesi mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, et Actias Orithyia.

Les sommets de Rhodope et de Pangée, la terre de Rhésus, consacrée au dieu Mars, l'Hèbre et les Gètes, Orithye qui, des rivages de l'Attique, fut transportée jadis dans la Thrace, tout pleura la mort d'Eurydice.

L'abbé Delille n'a point cru devoir imiter la hardiesse de son modèle. Il se borne à dire :

Le Thrace belliqueux lui-même en soupira;
Le Rhodope en gémit, et l'Hèbre en murmura.

30. Le plus avili des successeurs d'Antonin.

L'empereur Bassien Antonin, surnommé *Héliogabale*. Voluptueux et cruel, il fut la honte et l'effroi du genre humain.

31. Moluca.

Fleuve de Mauritanie, qui prend sa source dans le mont Atlas.

32. Obscurs enfants d'Agar, ils se disent les héritiers du grand nom sarrasin.

Ces paroles de Gama sont adroites. Avant de raconter la défaite des Africains, il ménage la fierté du roi de Mélinde, Arabe d'origine, en lui faisant remarquer que les Maures d'Afrique ne sont que la race abâtardie de ces Arabes qui, sous le nom de Sarrasins, jouèrent un si grand rôle dans le moyen âge.

33. Le belliqueux saint Jacques.

Saint Jacques, si révéré dans toute la Péninsule. Son nom était le cri de guerre des Espagnols.

34. Mémoire, redis-moi la funeste aventure de cette beauté malheureuse, etc.

Camoens interrompt le récit des batailles par la touchante aventure d'Inez. La manière dont il introduit cet épisode est pleine de mélancolie et de sentiment. Le mouvement de sa phrase se ralentit, les couleurs de son style se rembrunissent, tout dispose le lecteur à la scène pathétique dont le poëte va le rendre témoin.

35. Impitoyable dieu, il est donc vrai que les larmes ne peu-

vent adoucir la soif qui te dévore, et que le sang humain doit couler sur tes autels.

Marino, dans son poëme d'Adonis, s'est emparé de cette idée :

E non ti basta ogn'or da' nostri lumi
Lagrimosi stillar ruscelli e mari,
Ma spesso vuoi che gl' infelici amanti
Spargano il sangue; ove son scarsi i pianti!

Amour, cruel amour! peux-tu trouver des charmes
A causer nos tourments?
A toute heure, en tout lieu, tu t'abreuves des larmes
Des malheureux amants.
Peu touché de nos pleurs, tu réponds par des crimes
Aux soupirs des mortels;
Et tu ris, quand tu vois le sang de tes victimes
Arroser tes autels.

M. Armand Gouffé.

36. Les bords du Mondégo fleurissaient sous tes pas; son onde pure aimait à réfléchir ton image.

Le texte porte :

No saudosos campos do Mondego
De teus formosos olhos nunca enxuto.

L'auteur de la version littérale dont nous parlons dans la préface traduit ainsi : *Foulant les bords du Mondego, dont les ondes recevaient continuellement les pleurs de tes beaux yeux.* Il nous a semblé que le sens indiqué par cette traduction ne serait pas en harmonie avec le commencement de l'octave : *Tu vivais, belle Inez, solitaire et tranquille, abandonnant ton âme à ces illusions, hélas! si passagères, qui embellissent le printemps de la vie.* Inez était heureuse, et c'est le tableau de son bonheur que le poëte veut mettre en opposition avec le sort qui la menace. Il est bien vrai que le mot *enxuto* signifie communément en portugais *essuyé, tari;* mais il arrive souvent à Camoens, comme au Dante, comme à Milton, de prendre un mot dans une signification latine. *Enxuto* vient évidemment du latin *exutus, dépouillé,* et nous pensons que l'auteur a voulu dire, en faisant allusion aux promenades solitaires d'Inez, que les rives du Mondego étaient, chaque jour, témoins de ses rêveries amoureuses ou de ses entretiens avec Don Pèdre. Si l'autre sens, au surplus, était préféré par le lecteur, il faudrait modifier ainsi notre traduction : *Les bords du Mondego fleurissaient sous tes pas; à son onde pure, tu mêlais des pleurs d'amour.* Le lecteur choisira.

37. Ses yeux, car des nœuds cruels pressaient ses mains captives.

Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.
Æneid., lib. II, v. 406.

Ses yeux... des fers, hélas! chargeaient ses faibles mains.
DELILLE.

38. Les monstres, dans leur aveugle rage, ne songent point au supplice qui les attend.

Inez meurt par un lâche assassinat ; les circonstances en sont affreuses : le poëte qui les décrit est saisi d'une douleur qu'il ne peut contenir, et, dans un transport d'indignation, il nous montre en perspective la punition des bourreaux.

39. O soleil! toi qui refusas ta lumière à l'horrible festin d'Atrée, etc.

Racine semble avoir imité ce mouvement dans *Iphigénie*.

Et toi, soleil, et toi qui, dans cette contrée,
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.

On trouve la même pensée dans l'ode de Malherbe sur la mort d'Henri IV :

O soleil! ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta course ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Tu couchas aux rives du Gange;
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit pas cette contrée
D'une éternelle obscurité ?

40. Vous l'avez redit en longs échos.

Camoens était sans doute inspiré par le souvenir de ces beaux vers de Virgile :

Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah! miseram Eurydicen, anima fugiente, vocabat
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.
Georgic., lib. IV, v. 525.

Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,

D'Eurydice en flottant murmuraient le doux nom
Eurydice, ô douleur! touchés de son supplice,
Les échos répétaient : Eurydice, Eurydice.

DELILLE.

41. Comme la fleur des champs, etc.

Purpureus veluti quum flos succisus aratro
Languescit moriens, lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia quum forte gravantur.

Æneid., lib. IX, v. 433.

Tel languit un pavot courbé par la tempête ;
Tel meurt avant le temps, sur la terre couché,
Un lis que la charrue en passant a touché.

DELILLE.

Le tableau du poëte portugais est plus étendu que celui de Virgile; les deux poëtes ont donné, l'un et l'autre, à leur comparaison, la juste mesure qu'indiquait la nature du sujet.

Dans l'Énéide, c'est un jeune guerrier, c'est Euryale qui tombe tout à coup sous la lance de Volscens. *Volvitur Euryalus letho.* Dans *les Lusiades*, c'est une jeune beauté sans défense, qui périt d'une mort cruelle et prolongée. C'est une fleur nouvelle qui, moissonnée avant le temps, perd par degrés son éclat et son parfum. Les ombres du trépas descendent lentement sur la malheureuse Inez ; *ses traits s'effacent, ses yeux s'éteignent, les roses de son teint s'évanouissent avec sa vie.*

42. Passant, vois cette claire fontaine : elle arrose des fleurs, ses eaux sont des larmes... c'est la fontaine des Amours.

Tel est cet admirable épisode qui, avec la fiction d'Adamastor, a fait la fortune des *Lusiades.* Florian, qui entendait très-bien le texte portugais, en a fait une traduction qui manque, il est vrai, de force et de couleur, mais où l'on trouve l'heureuse simplicité qui faisait le caractère de son talent, des vers faciles et naturels, et surtout une fidélité remarquable. Il traduit octave par octave et presque vers par vers :

Vainqueur du Maure, au comble de la gloire,
L'heureux Alphonse, après tantde combats,
Croyait goûter, au sein de ses États,
La douce paix que donne la victoire :
O vain espoir! d'Inez le triste sort
D'un si beau règne a terni la mémoire;
En traits de sang on lit dans notre histoire
Qu'Inez obtint le trône après sa mort.

Cruel amour, toi seul commis le crime.
La tendre Inez ne vivait que pour toi :

Jamais un cœur ne suivit mieux ta loi;
Et tu la fis expirer ta victime!
Ainsi les pleurs des malheureux mortels
Pour toi, tyran, n'ont pas assez de charmes;
Tu veux encor, non content de leurs larmes,
Que de leur sang ils baignent tes autels.

Le front paré des roses du bel âge,
Charmante Inez, dans une douce erreur,
Tu jouissais de ce calme trompeur,
Toujours, hélas! si voisin de l'orage.
Du Mondego, témoin de ton ardeur,
Tu parcourais les campagnes fleuries,
En répétant aux nymphes attendries
Le nom qu'Amour a gravé dans ton cœur.

Un doux lien à ton prince t'engage;
Le jeune Pèdre est digne de tes feux:
Un seul moment s'il est loin de tes yeux,
Tout vient aux siens présenter ton image:
Pendant la nuit en songe il est heureux,
Pendant le jour il cherche ta présence;
Ce qu'il entend, ce qu'il voit, ce qu'il pense,
Tout est Inez pour son cœur amoureux.

A ses serments Pèdre toujours fidèle
A dédaigné les filles de vingt rois.
O dieu d'amour! quand on vit sous tes lois,
Dans l'univers il n'est plus qu'une belle.
De ses refus son vieux père irrité
Apprend bientôt que le peuple en murmure:
Dès ce moment les droits de la nature
Sont immolés à son autorité.

Le cruel roi, pour vaincre la constance
D'un fils qui doit lui succéder un jour,
Veut dans le sang éteindre tant d'amour,
Et sur Inez fait tomber sa vengeance.
Le fer est prêt: ce fer qui, dans sa main,
Du vaillant Maure abattit la puissance,
Menace alors la beauté sans défense,
Et le héros devient un assassin.

Par des soldats indignement traînée,
Aux pieds d'Alphonse Inez attend son sort:
Le roi la plaint et diffère sa mort;
Mais par le peuple elle était condamnée.
Les fils d'Inez, désolés et tremblants,
Sur son péril témoignaient leurs alarmes;
C'était pour eux qu'elle versait des larmes,
Non pour ses jours moins chers que ses enfants.

Leur désespoir, leurs prières plaintives,
Ont des bourreaux suspendu les fureurs:

Inez au ciel lève ses yeux en pleurs,
Ses yeux... les fers tenaient ses mains captives.
Elle regarde en poussant des sanglots,
Ses orphelins dont le sort l'épouvante;
Et d'une voix affaiblie et tremblante,
A leur aïeul elle adresse ces mots :

« Si l'on a vu plus d'un monstre sauvage
« Près d'un enfant oublier ses fureurs;
« Si l'on a vu ces oiseaux ravisseurs
« Qui sont toujours altérés de carnage,
« Aimer, nourrir la mère de Ninus,
« Comme l'on dit qu'une louve attendrie
« Avec son lait soutint la faible vie
« Des deux jumeaux Romulus et Rémus :

« Vous qui d'un homme avez la ressemblance,
« (Si l'on est tel quand on prive du jour,
« Pour n'avoir pu résister à l'amour,
« Un être faible et qu'on voit sans défense!)
« Oserez-vous montrer tant de rigueur
« A ces enfants qui demandent ma vie?
« Regardez-moi, je suis assez punie
« D'avoir su plaire au maître de mon cœur.

« Vous qui savez d'une main triomphante,
« Avec ce glaive à qui tout est soumis,
« Exterminer un peuple d'ennemis,
« Sachez aussi sauver une innocente.
« Si de Don Pèdre il faut me séparer,
« Exilez-moi dans la froide Scythie,
« Dans les déserts brûlants de la Libye,
« Partout, hélas! où je pourrai pleurer.

« Dans les rochers, loin des lieux où nous sommes,
« Chez les lions, capables d'amitié,
« Je trouverai sans doute la pitié
« Que je n'ai pu trouver parmi les hommes.
« De mes amours ces fruits tristes et doux
« Rempliront seuls mon âme désolée;
« Et de mes maux je serai consolée
« En leur voyant les traits de mon époux. »

A ce discours de la tendre victime,
Alphonse ému sent palpiter son cœur,
Mais les destins et le peuple en fureur
Ont résolu de consommer le crime.
Les grands, auteurs de ces affreux complots,
Le fer en main, volent sans plus attendre...
Ciel! arrêtez! vous, nés pour la défendre,
Vous, chevaliers, vous êtes ses bourreaux!

Ainsi Pyrrhus, sur la rive troyenne,
Voulant ravir à la mère d'Hector

Le seul enfant qui lui restait encor,
Des bras d'Hécube arracha Polyxène.
Comme un agneau destiné pour l'autel,
Elle suivit le héros sanguinaire,
Et, ne songeant qu'aux douleurs de sa mère,
Sans murmurer reçut le coup mortel.

Telle est Inez ; le glaive l'a frappée :
Ce sein d'albâtre, où le dieu de l'amour
Plaça son trône et fixa son séjour,
Est déchiré par la tranchante épée ;
Ces yeux si doux se ferment pour jamais.
Les assassins, consommant leur ouvrage,
Ne pensent pas, dans leur aveugle rage,
Que Pèdre un jour punira leurs forfaits.

Et toi, soleil, que le coupable Atrée
Fit reculer loin d'un affreux festin,
Ah! tu devais reprendre ce chemin
Le jour qu'Inez à la mort fut livrée.
Et vous, échos du paisible vallon,
A qui sa voix, en mourant, dit encore
Le nom chéri de l'amant qu'elle adore,
Eu longs accents répétez ce doux nom.

Comme la fleur qui, trop tôt moissonnée,
De la beauté pare un moment le sein,
Fraîche et brillante aux rayons du matin,
Et vers le soir languissante et fanée :
De même Inez, à peine en ses beaux ans,
Descend, hélas! dans la nuit éternelle;
Sur son visage une pâleur mortelle
A remplacé les roses du printemps.

Le Mondego, dans sa course lointaine,
N'entend partout que de tristes regrets;
Tout est en deuil : des Nymphes des forêts
Les pleurs bientôt se changent en fontaine.
Ce monument dure jusqu'à ce jour;
Dans tous les temps mille fleurs l'environnent;
Et ce beau lieu, que des myrtes couronnent,
S'appelle encor la Fontaine d'amour.

Il est étonnant que Florian ait manqué le trait si moral et si touchant qui termine l'épisode :

Vede que fresca fonte rega as flores,
Que lagrimas são a agua, e o nome amores.

Dans une traduction de M. Carrion de Nisas, cette dernière stance est rendue d'une manière très-heureuse :

Quand cet horrible coup retentit sur tes rives,
Mondego, quel effroi pour tes Nymphes craintives!
Le long torrent de pleurs qui coula de leurs yeux

En fontaine, dit-on, fut changé par les dieux.
Ses flots murmureront la mémoire éternelle
Et des beaux jours d'Inez, et de sa mort cruelle.
Au bord de ce ruisseau, croissez, funèbres fleurs :
C'est ta fontaine, Amour ! ces ondes sont des pleurs.

43. Ils lui furent livrés par un autre Don Pèdre, etc.

Don Pèdre de Castille et Don Pèdre de Portugal traitèrent tous deux leurs ennemis avec une férocité digne d'un siècle barbare. Mais le premier ne vengeait que lui-même et les droits de sa couronne; on le surnomma Pierre *le Cruel*. Le second vengeait son amante; ses rigueurs parurent légitimes, et les cruautés de son règne furent attribuées à la sévérité d'un caractère aigri par le malheur. On l'appela Pierre *le Justicier*.

44. Antoine, au mépris de sa gloire, fuit sur les traces de Cléopâtre.

Dans ses nombreux vaisseaux une reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'Aurore,
Elle fuit, l'insensée ! avec elle tout fuit ;
Et son indigne amant honteusement la suit.

Louis Racine, poëme de *la Religion*.

45. Mais comment échapper, etc.

Camoens vient de lancer un terrible anathème contre la passion de l'amour. Mais lui-même a éprouvé, dans toute son ivresse, cette passion dangereuse; l'amour a décidé autrefois du destin de sa vie. Il s'en souvient tout à coup, et, par un retour d'indulgence, il jette quelque intérêt sur la faiblesse de Don Fernand.

CHANT QUATRIÈME

« Après une nuit orageuse où le bruit des vagues se mê-
« lait au bruit des vents, l'astre du matin ramène la séré-
« nité dans les airs, et la paix sur les flots. Le navigateur se
« rassure ; le ciel s'apaise et sourit à la terre : tel s'éclaircit
« enfin l'horizon de la Lusitanie.

« Fernand n'était plus [1]. Les rênes de l'État flottaient
« dans les mains de la faible Léonor. Pour elle, pour d'a-
« vides courtisans, la patrie épuisait ses trésors ; mais elle
« appelait un vengeur. Il parut : Don Jean fut porté sur le
« trône. Fruit d'un amour que n'avait point avoué l'hymé-
« née [2], il devait le jour à Don Pèdre. Il en fut proclamé
« l'héritier.

« Son élévation s'annonça par un prodige. Du berceau
« d'un enfant nouveau-né sortit une voix miraculeuse.
« Evora l'entendit. L'enfant, dans un élan prophétique, le
« corps tendu, les mains levées vers le ciel, s'écria : Por-
« tugal ! Portugal ! Gloire à Don Jean, ton libérateur et
« ton roi !

« La haine, si longtemps concentrée dans tous les cœurs
« éclate de toutes parts. Le peuple se soulève. Il frappe,
« il égorge les parents, les amis de Léonor et de l'insolent
« favori qui règne sous son nom. Tant qu'a vécu Fernand.
« Léonor a couvert d'un voile sa passion pour Andeiro,
« Veuve et régente, elle s'abandonne à lui sans pudeur et
« sans frein.

« Le tyran est frappé aux yeux de son amante. Sa mort

« est le signal d'un nouveau carnage. La fureur populaire « s'accroît et s'étend comme un vaste incendie ; elle « atteint jusqu'aux ministres des autels : l'un est précipité « du haut d'une tour, comme autrefois le jeune Astyanax; « l'autre est immolé dans le sanctuaire. Leurs cadavres nus, « traînés dans la fange, épouvantent les rues de Lisbonne.

« Les crimes de cette époque feraient oublier les cruau- « tés de Marius; Rome fut souillée de moins d'horreurs « alors que Sylla rentra dans ses murs et vengea le sang « par le sang. Saisie d'effroi, déplorant ses injures et le « meurtre de son amant, Léonor appelle à grands cris la « Castille, et proclame Béatrix l'unique héritière de la cou- « ronne de Portugal.

« Béatrix, qu'un nœud sacré unit au monarque espagnol, « Béatrix est fille de Léonor et de Fernand ; mais sa nais- « sance est douteuse, et l'opinion des peuples la flétrit. Pour « soutenir les droits et venger l'honneur de sa reine, la Cas- « tille agite l'étendard de Mars, et de toutes les parties de « l'empire appelle ses nombreux guerriers.

« Des campagnes de Burgos [3] arrivent les vieux Castillans. « Ils marchèrent autrefois sous les drapeaux du Cid. L'intré- « pide laboureur des plaines de Léon accourt sur leurs pas. « D'une main accoutumée à tracer des sillons, il a repris ce « fer si redouté des infidèles.

« Des murs de Séville s'avancent les Andalous, héritiers « de la valeur de leurs pères. Ils ont abandonné pour les « champs de Bellone les plaines fertiles que baigne le Gua- « dalquivir aux ondes limpides. On voit paraître à leur « suite les nobles insulaires que Cadix, la fille de Tyr, a « nourris. Ils portent sur leurs enseignes les colonnes « d'Hercule.

« D'autres guerriers sont sortis des remparts de Tolède ; « de Tolède, orgueil de la Castille et séjour des rois. Elle est « embellie par le Tage, qui, des vallées de Conca [4], vient « baigner ses murs et fertiliser ses campagnes. Vous aussi,

« Galiciens farouches, vous allez affronter encore un ennemi « dont vous avez tant de fois éprouvé la valeur.

« L'infatigable Biscayen répond au signal des combats. « Ses mœurs sont rudes, son langage est grossier ; son âme « est altière : jamais il n'endura la servitude ni l'injure. La « terre de Guipuscoa et les Asturies ont arraché le fer de « leurs entrailles pour en armer les valeureux champions « de la cause de Béatrix [5].

« Cette ligue formidable n'a point effrayé le monarque « portugais. Il n'est fort que de son courage, mais son cou- « rage est pour lui la chevelure de Samson. Il rassemble « dans Coïmbre l'élite de la nation. Ses vues sont arrêtées ; « ses résolutions, invariables : mais il veut interroger les « organes du peuple et des grands, observer les opinions di- « verses, et rallier tous les vœux.

« L'assemblée ne manquait pas d'orateurs dont la perfide « éloquence colorait de spécieux motifs une coupable lâ- « cheté. La crainte a glacé leur courage. Infidèles à l'hon- « neur, ils vont renier leur roi, leur patrie, et comme Pierre, « s'il le faut, ils renieront leur Dieu.

« Nuno Alvarès se lève. La frayeur qui s'est communi- « quée au cœur de ses frères [6] n'a point pénétré dans le « sien. Indigné de leur faiblesse, la main sur son épée et « bravant la terre, la mer et le monde entier, il gour- « mande avec rudesse les volontés flottantes et les perfides « incertitudes.

« Quoi donc, s'écrie-t-il, des Portugais refuseront leurs « bras à la patrie ! Quoi ! du sein de cette patrie si renom- « mée dans les batailles, il sera sorti des enfants assez lâches « pour l'abandonner au moment du péril, pour démentir la « fidélité, le dévouement, les vertus guerrières des Portu- « gais, pour consentir à l'asservissement de leur pays !

« Eh quoi ! n'êtes-vous plus les descendants de ces guer- « riers qui, sous la bannière du fils de Henri, surent triom- « pher de ces fiers Castillans [7], enlever tant de drapeaux,

« enfoncer tant de bataillons, et ramener, avec d'immenses « dépouilles, leurs commandants chargés de fers ?

« Les dernières victoires de Denis et d'Alphonse sont-elles « si loin de nous, que vous en ayez déjà perdu le souvenir ? « Cet ennemi dont le seul aspect vous épouvante et vous « glace, n'est-il pas le même que battaient vos aïeux ? Ah ! si « la mollesse de Fernand endormit votre valeur, réveillez-« vous sous un roi plein de courage. Il ne faut qu'un roi « pour changer un peuple.

« Et ce roi vous l'avez ; il est votre ouvrage. Montrez un « cœur aussi grand que le sien, et vous serez invincibles, et « vous verrez fuir encore devant vous l'ennemi qui fuyait « devant vos pères. Mais si ma voix ne peut vous émouvoir, « si la terreur vous enchaîne, restez : j'irai moi seul, j'irai « combattre l'étranger.

« Moi seul avec mes vaisseaux et cette épée (son arme à « demi nue étincela dans sa main), je défendrai d'une injuste « agression notre commune indépendante. Je soutiendrai « l'honneur du nom portugais, je vengerai le prince et la « patrie, je saurai vaincre enfin l'ennemi qui se présente et « quiconque trahirait la cause de mon roi. »

« Tel, dans les murs de Canusium [8], se montra le jeune « Scipion au milieu des soldats romains échappés au vain-« queur de Cannes. Ils allaient céder à la fortune d'Annibal, « quand Scipion releva leur courage et les fit jurer sur son « épée de ne quitter les armes qu'avec la vie.

« Tel Alvarès a ranimé dans tous les cœurs l'amour de la « liberté et l'ardeur des combats. Les guerriers s'élancent « sur leurs coursiers ; ils brandissent leurs javelots, et cou-« rent en criant d'une voix triomphante : Vive Don Jean ! « Vive le libérateur du Portugal !

« A cette clameur guerrière, la patrie a tressailli d'espé-« rance et de joie. On s'agite, on s'empresse, on repolit les « armes que la rouille a noircies dans les loisirs de la paix. « Les casques sont préparés ; les cuirasses, éprouvées. Cha-

« cun prend l'armure convenable à son rang. Les preux ont « revêtu l'habit de guerre : il est orné de mille devises, em- « blèmes de leurs amours.

« Abrantès voit accourir cette brillante milice : Abrantès, « où le dieu du Tage épanche à grands flots ses liquides tré- « sors. L'avant-garde est guidée par un héros qui méritait « de conduire les formidables armées dont Xerxès couvrit « jadis l'Hellespont, par Nuno Alvarès, le fléau de la Cas- « tille, comme Attila le fut autrefois de la Gaule et de « l'Italie.

« L'aile droite est sous les ordres de Vasconcèllos. Con- « sommé dans l'art de la guerre, chéri du soldat, il saura le « conduire à la victoire. L'aile gauche obéit à Vasquez « d'Almada : le titre de comte d'Avranches sera le prix de « sa valeur. A l'arrière-garde se déploie l'étendard royal « avec ses tours et ses cinq écussons. Il précède le roi Jean, « dont les exploits seront enviés du dieu Mars.

« Sur les remparts d'Abrantès se montraient, agitées de « crainte et d'espoir, les mères, les sœurs, les épouses, les « amantes, levant les mains vers le ciel et s'engageant aux « jeûnes et aux pèlerinages pour le succès des guerriers. « Mais déjà l'armée portugaise a paru dans les plaines d'Al- « jubarota ; les cohortes ennemies poussent un cri formi- « dable. De part et d'autre on attend avec anxiété le sort de « la bataille.

« Les trompettes, les fifres, les tambours se répondent « d'une armée à l'autre. Les bannières aux mille couleurs « flottent dans les airs. C'était l'ardente saison où les granges « du laboureur se remplissent des trésors de Cérès, où la « brillante liqueur de Bacchus inonde et rougit nos pres- « soirs ; le soleil entrait dans le signe d'Astrée.

« La trompette castillane donne le signal et porte au loin « l'épouvante et l'horreur. Les sommets de l'Artabre[9] l'en- « tendirent ; la Guadiana, le Douro, la terre Transtagane en « furent émus ; le Tage hésita dans son cours vers l'Océan ;

« et les mères alarmées pressèrent leurs enfants contre leur « sein [10].

« Les guerriers ont pâli : le sang qui les anime a reflué « vers le cœur. Lorsqu'un grand péril vient à nous, son as- « pect nous effraie; présent, nous le bravons. Ainsi, dans « la chaleur du combat, le danger, si terrible d'abord, dis- « paraît aux yeux du guerrier; l'amour de la gloire est plus « fort que l'amour de la vie.

« La bataille commence [11]; les deux avant-gardes s'ébran- « lent à la fois. D'un côté, l'ambition des conquêtes, de « l'autre, l'ardeur de la défense, animent les combattants. « Alvarès s'avance, semblable au dieu Mars. Il fond sur les « Castillans, les renverse, et couvre de leurs cadavres cette « terre sacrée qu'ils venaient usurper.

« Les flèches, les javelots sifflent dans les airs; le ciel en « est obscurci. La terre tremble et retentit sous les pas des « coursiers; les lances se croisent et se brisent; le choc fré- « quent des armures imite le bruit sourd du tonnerre. Tous « les efforts des Castillans se portent sur l'invincible Nuno; « leurs rangs, sans cesse éclaircis par son bras, se rénou- « vellent sans cesse.

« Ses frères, ô honte ! ô rage impie qui signala les san- « glantes querelles de César et de Pompée ! ses frères mar- « chent contre lui. Le héros ne s'en étonne pas. Quand on « a trahi sa patrie et son roi, on peut bien égorger son frère. « De vils transfuges se pressent autour d'eux, et se dispu- « tent le honteux honneur de porter les premiers coups à « la patrie.

« O Sertorius, ô Coriolan, et toi Catilina, et vous tous qui, « d'une main sacrilége, avez déchiré le sein maternel ! si, « dans les gouffres du Ténare, vous subissez le châtiment « qui vous est dû, dites au dieu des enfers que parmi les « Portugais il s'est aussi trouvé des traîtres.

« Les ennemis se succèdent comme des flots, et de leur « poids écrasent nos premiers rangs. Alvarès frémit. Tel,

« cerné par les chasseurs dont les coursiers ont franchi les « plaines de Tétuan, le lion de Ceuta s'arrête à l'aspect des « lances menaçantes. D'un regard farouche il mesure l'en- « nemi. Trop fier pour fuir, trop courageux pour se rendre, « inquiet peut-être, mais non pas effrayé, il bondit tout à « coup et se jette sur le rempart de fer dont il est environné. « Tel s'élance Alvarès. La mort se multiplie sous ses coups ; « mais, accablé par le nombre, il voit périr à ses côtés ses « plus intrépides compagnons [12].

« Cependant le monarque portugais parcourait la plaine, « entrait dans tous les rangs, et du geste et de la voix échauf- « fait l'ardeur du soldat. Il a vu le danger d'Alvarès. La « lionne devenue mère est moins terrible en sa férocité lors- « qu'au retour de la chasse elle appelle en vain ses lion- « ceaux, enlevés de leur repaire par le pâtre de Massylie.

« Furieuse, elle court et fait retentir de ses rugissements « les sept montagnes du Dahra [13]. Tel s'irrite le héros ; tel il « vole, en frémissant, au secours de l'avant-garde. Une troupe « d'élite l'accompagne. Braves compagnons ! dit-il aux guer- « riers d'Alvarès, chevaliers invincibles, défendez la patrie ; « son indépendance est au bout de vos épées.

« Voici votre roi : bravez, comme lui, les javelots et les « traits. N'êtes-vous plus mes frères d'armes ? n'êtes-vous « plus les Portugais ? Il dit, et brandissant quatre fois sa « lance, il la darde avec force, et d'un seul coup arrache le « dernier soupir à plus d'un Castillan.

« L'intrépidité du monarque a passé dans l'âme de ses « guerriers. Une noble honte les ramène au combat ; tous « rivalisent de courage et d'audace. Leur glaive étincelle ; « il brise, il déchire les plus fortes armures. Immolés à leur « tour, ils meurent avec joie sous les yeux du héros qui les « guide.

« Ivre de vengeance et de fureur, le terrible Don Jean « éclate comme la foudre ; il peuple en un instant les ri- « vages du Styx. Là, périssent le grand-maître de Compos-

« telle faisant des prodiges de valeur, et celui de Calatrava « tout fumant de carnage, et les frères d'Alvarès qui mau- « dissent, en expirant, le ciel et leurs destins [14].

« Des guerriers vulgaires, de nobles guerriers descendent « pêle-mêle aux abîmes où, de ses trois gueules affamées, « l'affreux Cerbère épouvante les ombres. Un dernier af- « front manquait aux Castillans. L'étendard de leur roi roule « enfin renversé devant l'étendard de la Lusitanie.

« Le carnage redouble. Aux cris de fureur des combat- « tants, se mêlent les cris plaintifs des blessés. Le sang trempe « la terre, la verdure et les fleurs sont noyées dans des ruis- « seaux de pourpre [15]. Roi de Castille ! que sont devenus tes « vastes projets ? Qu'as-tu fait de cette armée qui devait con- « quérir un royaume ?

« Elle fuit sanglante, mutilée ; la frayeur lui donne des « ailes. Trop heureux de sauver sa vie, le monarque la suit, « emportant au fond du cœur la honte de sa défaite, l'inutile « regret de tant de pertes, de tant d'or vainement prodigué, « de tant de richesses devenues la proie du vainqueur.

« Le désespoir des vaincus éclate en imprécations. Les « uns maudissent l'inventeur de la guerre ; les autres, le « monarque ambitieux qui, dévoré de la soif des conquêtes, « expose tant d'infortunés aux tourments de l'autre vie, tant « d'épouses à la douleur du veuvage, tant de mères au cha- « grin d'un éternel abandon.

« Le vainqueur poussait des cris de joie. Pendant trois « jours, des vœux, des offrandes, acquittèrent sa reconnais- « sance envers le Dieu qui venait de lui donner la victoire. « Mais les trophées d'Aljubarota n'ont fait qu'enflammer « Alvarès. Avide de renommée, insatiable de gloire, il court, « au delà du Tage, moissonner de nouveaux lauriers.

« La Fortune vole sur ses pas. Le regard est moins prompt, « la pensée moins rapide que ses succès. L'Andalous lui li- « vre sa frontière et ses richesses ; Séville et vingt autres

« cités abaissent devant lui leurs drapeaux. Tout cède en un « moment à la valeur portugaise.

« Les Castillans gémissaient sous le poids de leurs désas- « tres, quand la paix vint leur sourire et consoler l'Ibérie. « Le ciel, pour rapprocher les deux monarques, choisit la « main de deux illustres princesses, qui, de la cour d'Albion, « vinrent cimenter la paix par un double hyménée [16].

« Le flambeau de la guerre est éteint; mais l'ardeur des « combats vit encore dans le cœur du roi Jean. Tranquille « sur terre, il cherche au delà des flots de nouveaux enne- « mis à combattre. C'est le premier de nos rois qui, noble « champion du Christ, alla sur la rive africaine croiser la « lance avec les champions de Mahomet.

« Tels qu'une légion d'oiseaux navigateurs, mille vais- « seaux fendent les plaines argentées d'Amphitrite, et diri- « gent vers les colonnes d'Hercule leurs voiles arrondies par « les vents. Bientôt les hauteurs d'Abyla sont couvertes de « nos guerriers. Ceuta rejette de son sein les infidèles. Un « nouveau traître, un Julien [17] tenterait en vain de leur ou- « vrir les portes de l'Hespérie : Ceuta les leur ferme à ja- « mais.

« Le règne de Jean fut glorieux, mais trop court. Le ciel « l'enviait à la Lusitanie; il alla se réunir aux immortels, « laissant sur la terre une nombreuse postérité, des enfants « dignes de lui, dignes de la patrie qu'ils devaient illustrer « encore.

« Édouard monta sur le trône. Il connut le malheur et le « supporta noblement. Le Sort, dans son bizarre courroux, « se plaît à faire succéder la tristesse à la joie, les revers à « la prospérité. Eh! qui peut se flatter de fixer la roue de la « Fortune? Elle emporte dans sa révolutinn et les peuples « et les rois.

« Quelque gloire du moins compensa les malheurs de « l'État. Un frère d'Édouard, le pieux Ferdinand, paraît « tout à coup sur les rivages de la Mauritanie. Il menace

« Tanger ; mais bientôt, enveloppé par les Maures, il tombe « entre leurs mains. Qu'il rende Ceuta aux infidèles, et les « infidèles lui rendront la liberté. Apportez-moi des fers, « répond le prince magnanime ; et il livre à l'esclavage des « jours destinés aux grandeurs.

« Codrus cherchant la mort au camp des Doriens, Régulus « reprenant ses fers à Carthage, Curtius se précipitant « dans un gouffre, les Décius mourant dans les combats, « tous ces héros ne servaient que leur patrie : Ferdinand « s'immole au salut de l'Hespérie entière.

« Un règne plus fortuné suivit le règne d'Édouard. Sous le « sceptre d'Alphonse, la Lusitanie releva son front humilié ; « l'effroi rentra dans le cœur des Barbares. Heureux ce « prince, si l'ambition ne l'eût entraîné dans l'Ibérie ! mais « si les campagnes de Toro furent témoins de ses revers, les « bords africains ne connurent que ses victoires.

« Rival d'Alcide, il sut joindre à ses lauriers les pommes « d'or des Hespérides. Les Maures n'ont point secoué le joug « que leur imposa la main d'Alphonse ; il porte encore sur « le front les palmes qu'il moissonna sous les murs d'Alcacer, « de Tanger et d'Arzilla.

« C'est en vain que l'Afrique entière était accourue au « secours de ces fières cités ; leurs impénétrables remparts « tombèrent devant lui. Jamais les guerriers de la Lusitanie « n'avaient montré plus d'audace et d'intrépidité ; jamais le « nom portugais n'avait brillé de plus d'éclat. Comment ces « jours de gloire se changèrent-ils en jours de deuil ?

« La Castille et l'Aragon florissaient sous un sceptre com- « mun. Alphonse a vu d'un œil jaloux la puissance de Fer- « dinand. Enivré par la victoire, il marche contre lui. L'Es- « pagnol appelle aux armes les différents peuples qui lui « obéissent, depuis les rivages de Cadix jusqu'aux cimes des « Pyrénées.

« Le fils d'Alphonse rougirait d'être oisif quand son père « va combattre. Il s'élance sur ses traces, et court le soutenir

« au jour de la bâtaille. Les étendards des deux nations flot-
« tent dans les plâines de Toro. Une lutte ardente s'engage.
« La victoire, longtemps incertaine, abandonne les drapeaux
« d'Alphonse et reste fidèle à son fils.

« Le jeune héros ensanglante le triomphe des Castillans,
« arrête leur impétuosité, soutient un jour entier leurs ef-
« forts, et couvre l'honneur de son père. Tel, aux plaines de
« Philippes, on vit Antoine victorieux sauver Octave vaincu,
« dans cette grande journée où leurs armes réunies vengè-
« rent la mort de César.

« Lorsque Alphonse eut fermé les yeux à la lumière pour
« ne les rouvrir que dans les cieux, le sceptre passa dans les
« mains de Jean second, le treizième de nos rois. Son règne
« vit éclore une entreprise audacieuse, inouïe, et qui sem-
« blait au-dessus des forces de l'homme. Le roi Jean résolut
« de pénétrer jusqu'au berceau de l'Aurore, jusqu'à ces ré-
« gions où j'aspire moi-même.

« Animés de son esprit, dépositaires de ses pensées, d'in-
« trépides voyageurs traversent l'Espagne, la France et l'Ita-
« lie ; ils s'embarquent au port de Parthénope, de cette belle
« et grande cité que les Destins ont fait passer sous tant de
« jougs différents pour la relever enfin sous le glorieux em-
« pire de l'Espagne.

« La mer de Sicile les porte rapidement vers les plages
« sablonneuses de Rhodes. Bientôt ils parviennent aux ri-
« vages qui furent témoins de la mort de Pompée. Ils visi-
« tent la nouvelle Memphis et les plaines que fécondent
« les eaux du Nil, les campagnes désertes où gît Thèbes
« aux cent portes, et l'Éthiopie, qui garde encore la loi du
« Christ.

« Ils franchissent les ondes sacrées qui s'ouvrirent jadis
« sous les pas d'un peuple aimé du ciel. Derrière eux
« fuient les monts Nabathéens, qui rappellent le nom d'un
« fils d'Ismaël; les rivages que la mère d'Adonis[18] embau-
« ma de ses parfums, les champs de l'Arabie heureuse, et

« les deux autres Arabies, avec leurs rochers et leurs brûlants « déserts.

« Ils entrent dans le golfe Persique, qui conserve encore « le souvenir de la confuse Babel. C'est là que le Tigre et « l'Euphrate, fiers d'une illustre origine[19], réunissent leurs « ondes. Puis, se confiant à cette mer que Trajan n'osa fran- « chir, ils s'avancent vers les bords de l'Indus, bords fameux « qui fournirent un jour à l'histoire ses plus admirables « récits[20].

« Déjà les peuples du Sind et du Kerman avaient offert à « leurs regards les mœurs, les usages variés qui distinguent « le monde oriental ; mais ce long et pénible voyage ne leur « promettait pas un retour facile. Ils moururent sur une « terre lointaine, les yeux tournés vers cette douce patrie « qu'ils appelaient en vain[21].

« Heureux Emmanuel ! c'est à ton génie, c'est à tes vertus « héroïques que le ciel réservait la découverte de l'Orient. « Héritier de la couronne et des grandes pensées du roi Jean, « Emmanuel se vit à peine sur le trône, qu'il projeta la con- « quête des mers.

« Ce glorieux dessein, si conforme à la noble ambition « de ses aïeux, le poursuivait jusque dans les bras du som- « meil[22]. Une nuit... c'était l'heure où les étoiles s'effacent « aux approches de l'aurore, où l'air, plus pur et rafraîchi « par l'absence des feux du jour, invite les mortels au « repos[23].

« Étendu sur sa couche dorée, dans ce calme profond où « l'esprit se dégage de l'obscurité des sens, le prince repassait « dans son âme ses royales obligations et ses devoirs hérédi- « taires. Le sommeil descendit sur ses yeux sans interrompre « le cours de ses pensées, et bientôt de prophétiques images « se déployèrent devant lui.

« Sur l'aile d'un songe, il planait dans les cieux. Ses regards « plongeaient sur des mondes inconnus, sur de grands em- « pires encore ignorés. Non loin des lieux où naît l'Aurore,

« il voit jaillir d'une longue chaîne de monts deux sources « vives et fécondes : elles semblaient, dans le lointain, se « rapprocher et s'unir.

« Des oiseaux farouches, de féroces quadrupèdes habitaient « seuls ces montagnes incultes; d'impénétrables forêts en « écartaient les pas des humains. L'aspérité de ces lieux soli- « taires faisait assez connaître que, depuis le crime d'Adam, « le pied de l'homme ne les avait jamais foulés.

« Emmanuel voit sortir du sein des eaux et s'acheminer « vers lui deux vieillards d'un aspect vénérable, mais un « peu sauvage; ils marchaient à grands pas. De l'extrémité « de leurs cheveux l'eau coulait par torrents; leur corps en « était inondé. Ils avaient le teint basané, la barbe limo- « neuse, longue et touffue.

« Leur tête était couronnée de rameaux étrangers, de « plantes inconnues à l'Europe. L'un d'eux paraissait plus « fatigué que l'autre. A l'onde encore agitée qui tombait de « sa chevelure, on voyait qu'il était parti de plus loin que « son compagnon, et que, pour l'atteindre, il avait précipité « sa course. Tel, du sein de l'Arcadie, Alphée va chercher « aux plaines d'Enna les flots caressants d'Aréthuse.

« Un air d'autorité respirait sur son front. Il s'arrête, et « d'une voix majestueuse : O toi, s'écrie-t-il, à qui le ciel a « destiné l'empire de l'Orient, ton règne est arrivé. Bientôt « nous courberons devant toi ce front qui n'a jamais fléchi « sous le joug. Ordonne à tes guerriers de venir recevoir nos « tributs.

« Je suis le Gange : mon berceau touche au ciel; il fut « celui du premier homme[21]. Ce vieillard qui m'accompagne « est l'Indus, le roi des fleuves. Son trône est assis sur ces « monts sourcilleux que tu aperçois dans l'éloignement. « La conquête de nos rivages te coûtera de longs efforts, de « terribles combats; mais arme-toi de constance, et d'in- « croyables victoires te soumettront tous ces peuples qui sont « devant tes yeux.

« Il dit, et disparaît; l'Indus disparaît avec lui. Emmanuel « se réveille, et mille idées confuses se pressent dans son « esprit. Mais déjà la Nuit avait replié ses voiles; l'Aurore « semait de roses l'azur des cieux; tout l'orient se couvrait « d'un manteau d'or et de pourpre.

« Le monarque rassemble ses fidèles conseillers; il raconte « la vision céleste, il redit les paroles du vieillard. Tous « sont frappés de surprise et d'admiration. Le ciel a parlé! « s'écrient-ils d'une voix unanime. Qu'une flotte aille porter « nos guerriers aux bords lointains où le ciel les appelle.

« L'espoir de guider un jour nos navigateurs à quelque « grande découverte avait plus d'une fois agité mon cœur. « Ce noble espoir, Emmanuel l'avait lu sur mon front. A « quel autre motif attribuerais-je le choix dont il honora mon « courage?

« Gama, me dit-il avec cet air de bonté qui double la « puissance des rois, le succès dans les grandes choses est le « prix du travail et de la fatigue; c'est en perdant glorieu- « sement la vie que l'on s'immortalise. Inaccessible aux « lâches terreurs, le héros meurt avant le temps, mais sa « gloire lui survit.

« Je t'ai choisi entre tous pour une expédition digne de « toi : je t'offre des travaux, des périls et de la gloire. Im- « posés par moi, ces travaux, j'en suis sûr, te paraîtront « légers. A ces mots, je ne pus contenir mes transports : Oui, « je braverai pour vous le fer, le feu, les frimas et les glaces. « Pourquoi Gama n'a-t-il qu'une vie à sacrifier pour son « roi?

« Imposez-moi des travaux tels qu'Eurysthée en inventa « pour Alcide. Faut-il combattre le lion de Némée, les Harpies « immondes, le sanglier d'Érymanthe, l'hydre et toutes ses « fureurs? Faut-il descendre au noir Cocyte, au ténébreux « empire de Pluton? O mon roi! mettez mon dévouement à « des épreuves plus terribles encore : me voilà prêt à les « subir.

« Emmanuel applaudit à mon zèle et l'enflamme par des « éloges. La louange est l'aiguillon du courage, et, distri- « buée par le prince, elle enfante les héros. Mon frère, Paul « de Gama, veut partager ma glorieuse destinée. Le sang et « l'amitié nous unissent d'un double nœud.

« Un autre guerrier, l'intrépide Coelho, suit l'exemple de « Paul. Ils joignent tous deux la prudence à l'audace, l'ex- « périence à la valeur. D'habiles matelots s'élancent sur mes « navires; la même ardeur les entraîne, le même enthou- « siasme les attache au succès de la grande entreprise.

« Par ses dons, par ses discours, Emmanuel les excite en- « core et les flatte. Les paroles du monarque se gravent pro- « fondément dans leur cœur; elles les soutiendront un jour « au milieu de leurs travaux et de leurs peines. Dans l'ar- « deur qui les presse, ils appellent la mer et les dangers. Tels « on vit autrefois les conquérants de la Toison d'Or monter « sur le navire fatidique [25] qui, le premier, osa tenter les « hasards du Pont-Euxin.

« Déjà la flotte est réunie dans ce port célèbre où le Tage « vient mêler aux eaux d'Amphitrite son onde claire et ses « sables d'argent. Nulle pensée timide n'a ralenti l'ardeur de « mes compagnons. Les enfants de Mars, les enfants de Nep- « tune sont prêts à me suivre au bout de l'univers.

« Les premiers couvrent la plage; leurs armes, leurs cou- « leurs sont différentes, mais un même esprit les anime. Les « autres sont sur la flotte, qui repose encore immobile, « abandonnant aux zéphyrs ses pavillons aériens. A l'aspect « de l'immense Océan, qui semble, à l'extrémité de l'horizon, « se confondre avec les cieux, chacun de mes navires se croit « destiné à prendre place un jour à côté d'Argo, parmi les « astres de l'Olympe.

« Tout est prêt pour le départ, vaisseaux, matelots et « guerriers. Il ne nous reste plus qu'à préparer notre âme « aux périls d'un avenir incertain, à la mort toujours pré- « sente aux yeux du navigateur [26]. Nous adorons l'Être sou-

« verain dont l'aspect vénérable est l'aliment et la vie des « esprits qui l'environnent. Nous le prions de nous porter, « sans orage, aux régions de l'Aurore, de bénir des armes « qui ne seront employées que pour sa gloire.

« Enfin, nous sortons du temple, de ce temple saint qui a « pris le nom de Bethléem, berceau d'un Dieu[27]. Il s'élève « sur le rivage, et regarde cette mer à laquelle nous allons « confier nos destinées... O roi ! pardonne un douloureux « souvenir. Quand je reporte ma pensée vers ces bords que « je quittais avec tant d'émotion, j'ai peine encore à retenir « mes larmes.

« Nos parents, nos amis, un peuple immense accourait sur « le rivage : l'affliction se peignait dans tous les yeux. Et « nous, accompagnés de paisibles cénobites dont les pieux « cantiques s'élevaient jusqu'au ciel, nous marchions lente- « ment vers nos vaisseaux.

« Le deuil général s'accroissait à chaque pas ; les femmes « versaient des pleurs, les hommes laissaient échapper de « profonds soupirs. Les sœurs, les épouses, les mères, en « proie aux alarmes d'une tendresse plus défiante, augmen- « taient encore la tristesse d'un départ qui semblait sans « retour.

« La mère disait à son fils : Tu étais ma seule consolation, « le seul appui de ma vieillesse ; elle finira dans la souffrance « et dans les larmes. Tu fuis ta mère languissante et mal- « heureuse ; tu l'abandonnes, ô mon fils ! pour aller, dans « un lointain naufrage, servir de pâture aux monstres de « l'Océan.

« L'épouse éplorée, les cheveux épars, s'écriait : O mon « bien-aimé ! toi sans qui l'amour ne veut point que je vive, tu vas livrer à la fureur des flots des jours qui ne sont « plus à toi ! Tu sacrifies à d'inquiets travaux nos douces « flammes, nos paisibles nœuds ! Vain souvenir d'un bonheur « qui n'est plus ! bientôt les vents emporteront dans tes voiles « et mon bonheur et tes serments.

« Tels étaient les tristes accents de la tendresse et de l'amour. « Les enfants, les vieillards, troupe faible et timide, suivaient « la foule en pleurant. Les montagnes voisines répondaient « à leurs voix plaintives. Des flots de larmes mouillaient le « sable du rivage.

« Nous n'osions lever les yeux sur une mère, une épouse, « une famille désolée ; chacun de nous craignait de s'atten- « drir, de chanceler à l'entrée de la carrière. Je me hâtai « d'interrompre des adieux si chers à l'amitié, mais si dou- « loureux aux cœurs qui se séparent. J'ordonnai l'embar- « quement.

« Cependant un vieillard était resté sur le rivage[28] ; son « regard était triste ; son maintien, grave et sévère. Mûri par « l'âge, instruit par la sagesse, il paraissait avoir connu la « gloire ; mais la gloire n'avait plus pour lui d'illusions. Trois « fois, d'un air improbateur, il secoua sa tête vénérable ; « l'œil fixé sur nous, il donna tout à coup un libre cours à « sa douleur. Nous l'entendîmes de nos vaisseaux.

« Ambition, disait-il, amour des conquêtes ! désir trom- « peur de ce vain bruit qu'on appelle renommée ! passion fu- « neste ! à quels supplices tu livres les âmes que tu possèdes ! « que de peines, que de dangers tu leur apprêtes ! à quelles « mortelles épreuves tu les condamnes !

« Tourment de la vie, source d'égarements et de crimes, « brillante folie qui dévores les fortunes, les royaumes et les « empires ! on te nomme la passion des grands cœurs, et tu « leur conseilles le meurtre et le ravage ! Le vulgaire ébloui « te prend pour la gloire, et tu n'en es que le fantôme.

« Dans quel gouffre de maux vas-tu plonger mon pays ! « Où mènes-tu ces téméraires navigateurs ? De quelle gran- « deur chimérique as-tu flatté leur espoir ? Leur as-tu pro- « mis bien des royaumes ? Leur as-tu montré d'avance les « mines d'or, les palmes, les lauriers qui les attendent, le « rang qu'ils tiendront dans l'histoire ?

« Misérables mortels ! tristes enfants de cet insensé qui,

« d'une patrie céleste, vous a précipités sur cette terre d'exil ;
« vous qui, du sein de l'âge d'or, du sein de l'innocence et
« de la paix, avez été lancés par son crime au milieu des
« combats d'un siècle de fer :

« Si les combats ont tant de charmes à vos yeux, si vous
« appelez bravoure et courage une brutale férocité, si vous
« attachez tant de gloire au mépris de l'existence, ce bien si
« précieux, que l'auteur même de la vie a tremblé devant la
« mort ;

« N'avez-vous pas tout près de vous les enfants d'Ismaël ? La
« guerre avec eux ne vous manquera jamais. Si vous ne
« combattez que pour le Christ, ne sont-ils pas les enfants de
« Mahomet ? S'il vous faut des terres et des trésors, n'ont-ils
« point de vastes domaines et d'opulentes cités ? Si vous n'as-
« pirez qu'à des victoires glorieuses, ne sont-ils pas belli-
« queux et vaillants ?

« Vos ennemis sont à vos portes, et vous courez en
« chercher d'autres aux régions lointaines : gouffre im-
« mense où s'engloutiront, chaque année, les débris disper-
« sés de l'antique Lusitanie. Les prestiges de la gloire vous
« dérobent la vue du péril, et, sourds à ma voix, vous n'en-
« tendez que le cri de la renommée qui vous proclame déjà
« les dominateurs de l'Inde, de l'Afrique, de la Perse et de
« l'Arabie !

« Maudit soit le premier qui attacha la voile au chêne al-
« tier descendu sur les flots ! il mérita les tourments de l'a-
« bîme. Ah ! que jamais le génie créateur, la lyre harmo-
« nieuse ou la noble épopée ne célèbrent sa mémoire ; que
« son nom périsse avec lui !

« Le feu qu'une main téméraire osa ravir au céleste foyer
« s'est répandu dans l'univers ; il l'embrase, il le consume, il
« tient partout allumés les flambeaux de la discorde et de la
« guerre. Quel fut ton délire, ô Prométhée ! et que de maux
« tu nous aurais épargnés, si ton fatal larcin n'eût fait des-
« cendre au cœur de l'homme le feu qui l'agite et le dévore !

« Phaëton n'eût pas entrepris de guider le char de son « père ; Icare n'eût point suivi dans les airs l'audacieux Dé- « dale : l'ardeur que tu versas dans leur sein prépara leur « infortune. L'Éridan, les flots icariens, l'air, le feu, la terre « et l'onde, tous les éléments, attesteront l'audace et le mal- « heur des mortels. »

NOTES

—

1. Fernand n'était plus, etc.

Gama continue l'histoire des rois de Portugal ; il arrive à Jean Ier. Mais, entre le règne de ce prince et la mort de son prédécesseur, il se passa en Portugal des événements que le récit de Gama ne fait qu'indiquer, et sur lesquels il convient de fixer un moment l'attention du lecteur.

INTERRÈGNE.

Le roi Don Fernand n'avait pas laissé d'enfant mâle. La princesse Béatrix, qu'il avait eue de Léonor, était mariée au roi de Castille; et celui-ci revendiquait la couronne de Portugal, sauf à la remettre au premier enfant mâle qu'il aurait de Béatrix.

Aux prétentions du roi de Castille, le Portugal opposait les droits de Don Jean, fils de Don Pèdre et d'Inez de Castro : mais ce prince était retenu en Espagne, et se trouvait au pouvoir du roi.

Un troisième concurrent, moins redoutable en apparence, mais plus à craindre en effet, était un autre Don Jean, fils naturel de Don Pèdre et d'une obscure Galicienne. Revêtu, dès l'âge de sept ans, du titre de grand-maître de l'ordre d'Aviz, brave et généreux, il comptait dans le peuple, et même dans la noblesse, presque autant de partisans que le fils d'Inez de Castro.

Telle était la disposition générale des esprits, lorsque la reine Léonor, à qui le testament du feu roi avait donné la régence, essaya de faire reconnaître à Lisbonne, et dans toutes les villes du royaume, le roi de Castille pour souverain de Portugal. Partout, comme à Lisbonne, la voix des hérauts fut étouffée par les clameurs du peuple.

La régente ne céda point à ce mouvement, et tous les actes publics furent rendus au nom du roi de Castille, héritier par Béatrix de la couronne de Portugal. Les murmures du peuple continuèrent. La haine que l'on portait à Léonor et au comte Andeiro, son favori, fit calomnier la naissance de Béatrix, que l'on présentait comme le fruit illégitime des amours de Léonor et d'Andeiro.

Tandis que le peuple murmurait, les amis du grand-maître conspi-

raient. Dom Nuno Alvarès Pereira, jeune encore et plein d'audace, était l'agent le plus actif de la conspiration ; le grand-maître en était l'âme. Pour éloigner de Lisbonne l'ambitieux Don Jean, Léonor lui offre le gouvernement de l'Alemtejo. Il l'accepte ; mais à peine est-il sorti de la ville, qu'il y rentre accompagné des principaux conjurés, tous en armes. Il se rend au palais, va droit aux appartements de la reine, y rencontre Andeiro, et le poignarde.

Cependant les conjurés du dehors ameutaient la populace. Elle pousse des cris de fureur, se répand dans la ville et se livre à des excès qui font dire à Camoens :

Podem-se por em longo esquecimento
As cruezas mortaes que Roma vio,
Feitas do feroz Mario; e do cruento
Sylla, quando o contrario lhe fugio.

« Les crimes de cette époque feraient oublier les cruautés de Ma-
« rius : Rome fut souillée de moins d'horreurs alors que Sylla rentra
« dans ses murs, et vengea le sang par le sang. »

La régente, au désespoir, quitte Lisbonne. Le grand-maître feint de vouloir en sortir lui-même ; mais le peuple, dont il est devenu l'idole, l'assiége, pour ainsi dire, dans son palais, dans les rues, les places publiques. Il se laisse enfin déclarer régent et protecteur du royaume.

Il n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver au trône. Le fils d'Inez était toujours captif en Espagne ; Béatrix était flétrie dans l'opinion des peuples ; la régente avait abandonné le Portugal ; le roi de Castille, qui s'était avancé jusqu'à Lisbonne et qui n'avait pu s'en emparer, était rentré dans ses États ; les sollicitations du peuple et d'une partie de la noblesse devenaient de jour en jour plus pressantes ; tout ce qui agit sur la multitude avait été mis en usage, prédictions, miracles, libéralités. Don Jean convoque à Coïmbre les notables du royaume, et les invite à pourvoir librement à la vacance du trône. La question de droit fut longtemps et violemment débattue ; le fils d'Inez et le roi de Castille lui-même avaient des partisans dans l'assemblée. Jean das Regras, chancelier, et Nuno Alvarez Pereira, connétable, plaidaient avec chaleur la cause du grand-maître ; mais l'assemblée balançait encore. Irrité d'une hésitation qui pouvait devenir un refus, Nuno sort brusquement du lieu des séances, et, l'épée à la main, court haranguer le peuple, que le haut intérêt des circonstances avait rassemblé sur la place. Les acclamations furent si vives que les notables, intimidés ou entraînés par la voix du peuple, décernèrent enfin la couronne à Dom Jean.

JEAN Ier (De 1385 à 1433.)

Le choix qu'on venait de faire à Coïmbre fut applaudi avec en-

thousiasme à Lisbonne et dans les provinces. Une armée se forma comme par enchantement. Le nouveau roi l'essaya par des combats partiels, presque toujours heureux, et osa enfin la mener au-devant des Castillans, qui venaient d'envahir l'Alemtejo. Les deux armées se trouvèrent en présence, dans les environs d'Aljubarota, le 14 août 1385. L'avant-garde portugaise était commandée par le connétable Nuno Alvarès. Le premier choc des Castillans fut terrible; le connétable en fut ébranlé; mais Don Jean, à la tête d'une troupe d'élite, accourut à son secours et rétablit le combat. De son côté, le roi de Castille, alors malade et porté sur une litière découverte, parcourait les rangs de son armée. Des prodiges de valeur eurent lieu de part et d'autre; mais les Espagnols, qui venaient d'étendre leurs lignes pour envelopper les Portugais, furent rompus à leur tour et mis en fuite. La victoire de Don Jean fut complète. Il avait alors vingt-sept ans, et son connétable vingt-cinq.

Tandis qu'il va jouir de son triomphe à Lisbonne, le connétable porte la guerre jusque sur les terres des Castillans, et détruit, dans les environs de Valverde, les débris d'Aljubarota.

Au milieu de ses succès, Don Jean ne négligeait point les alliances étrangères. Ses ambassadeurs à Londres négociaient auprès du duc de Lancastre, et le déterminaient à passer en Espagne avec une armée. Ce duc de Lancastre était le quatrième fils d'Édouard III, roi d'Angleterre. Il avait épousé, en secondes noces, la princesse Constance, fille de Pierre le Cruel; et comme ce dernier n'avait point laissé d'enfant mâle, Constance demeurait seule héritière d'une couronne usurpée par la famille de Henri de Transtamare.

La France, qui jusqu'alors était restée indifférente à la querelle du Portugal et de la Castille, y prit part aussitôt qu'elle vit l'Angleterre s'en mêler; elle ne pouvait d'ailleurs, oublier que c'était elle qui avait mis la couronne sur la tête de Henri, père du prince régnant; et Louis de Bourbon fut chargé d'aller défendre contre les Anglais l'ouvrage du Duguesclin.

Le duc de Lancastre et le roi de Portugal réunis s'avancèrent dans le royaume de Léon, et s'emparèrent de plusieurs places fortes. Leurs ennemis eurent la sagesse de faire traîner la guerre en longueur. La division se mit entre les Anglais et les Portugais, les vivres leur manquèrent, et le roi de Portugal, attaqué d'une maladie grave, fut obligé de quitter l'armée et de retourner à Lisbonne. Pendant son absence, le duc fit la paix avec le roi de Castille, et se rembarqua pour l'Angleterre.

Don Jean vit sans chagrin la défection de son allié. En appelant le duc en Espagne, son but n'avait été que d'inquiéter l'ennemi, d'épuiser les ressources de la Castille et de la disposer à la paix. L'objet de sa politique était rempli; car, bien que le Portugal ne fût point compris dans le traité, la guerre entre ce royaume et

l'Espagne ne se fit plus que mollement, et les deux peuples posèrent enfin les armes.

Tranquille possesseur de la couronne, le roi de Portugal entreprit avec ardeur, et suivit avec fermeté, la réforme des abus que l'état de guerre ne lui avait pas permis de réprimer. Il fit des mécontents, mais il ferma l'oreille aux murmures. Chef d'un peuple guerrier, il savait que le meilleur moyen de se l'attacher était de le conduire à de nouvelles victoires. Il résolut donc de passer en Afrique, et d'enlever aux Maures la ville de Ceuta, projet hardi qui flattait l'esprit militaire et religieux de la nation, et qui, d'ailleurs, se liait, dans l'esprit du roi, à ses projets de commerce maritime. L'expédition fut heureuse, et le roi victorieux fut reçu en triomphe à Lisbonne.

La conquête de Ceuta assurait à Jean Ier la possession des mers africaines. Il fut puissamment secondé dans ses desseins par l'infant Don Henri, le prince le plus éclairé de son temps, et particulièrement versé dans les mathématiques appliquées à la navigation. Une première escadre, équipée par les soins de l'infant, s'avança jusqu'au cap Bojador. Une seconde fut mise en mer quelques années après ; elle était composée de trois vaisseaux. Les deux premiers, au lieu de suivre la côte, gagnèrent la haute mer et découvrirent l'île de Madère. L'autre doubla le cap Bojador, et fraya aux Portugais le chemin de l'Éthiopie occidentale. Nous verrons bientôt le roi Jean II continuer l'ouvrage de Jean Ier, et le grand Emmanuel l'accomplir.

Jean Ier mourut à Lisbonne, le 14 août 1433. C'était à pareil jour de l'année 1385 qu'il avait gagné la bataille d'Aljubarota. Nuno Alvarès Pereira, son connétable, était mort quatre ans avant lui. L'opinion de leur siècle ne les a point séparés ; ce sont deux grandes figures historiques, qui, rapprochées l'une de l'autre, se prêtent un mutuel éclat.

ÉDOUARD. (De 1433 à 1438.)

Ce prince avait hérité du courage et des talents de son père, et non pas de son bonheur. Il régnait depuis trois ans, lorsqu'à la sollicitation de ses frères Don Henri et Don Ferdinand, il forma la résolution de faire la guerre en Afrique ; mais comme il existait entre lui et les Africains des traités que ceux-ci avaient religieusement observés, il crut devoir, pour la paix de sa conscience, soumettre son projet à la cour de Rome. La matière y fut traitée en plein consistoire, et la réponse du pape est très-remarquable pour le temps : — *La guerre projetée ne serait juste et permise qu'autant que le Portugal serait forcé de la faire dans l'intérêt de sa propre conservation. Autrement, elle serait injuste et condamnable, attendu que l'air, l'eau, la terre, tous les éléments enfin ont été faits pour*

les hommes en général ; et que l'on ne peut les en priver sans blesser le droit naturel et le droit des gens.

Cette réponse arriva trop tard ; l'expédition était prête, et les scrupules du roi s'étaient évanouis. La flotte mit à la voile le 22 août 1436 ; et le 26 elle arriva devant Ceuta. L'armée opéra son débarquement et marcha vers Tétuan, sous les ordre de Don Henri, tandis que la flotte, sous les ordres de Don Ferdinand, continua sa route vers Tanger. Tétuan se rendit sans résistance, et, le 23 septembre, Don Henri se présenta devant Tanger, dont le port était déjà bloqué par Don Ferdinand. Les Portugais attaquèrent la ville avec leur intrépidité ordinaire, mais ils furent accablés par le nombre. Poursuivis jusque dans leurs retranchements, ils n'obtinrent la liberté d'en sortir et de se rembarquer, qu'en promettant de rendre Ceuta, et en laissant le prince Ferdinand pour otage. Ceuta ne fut point rendu, et le prince resta au pouvoir des infidèles. Il mourut au royaume de Fez, après six ans de captivité.

Édouard avait fait des préparatifs pour le délivrer ; mais il ne put équiper complétement les vaisseaux qu'il destinait à une nouvelle expédition. Les finances de l'État étaient épuisées, les peuples découragés ; la peste désolait le royaume ; le roi allait de ville en ville, cherchant à consoler les peuples par sa présence, et fuyant lui-même cette maladie dont il fut enfin attaqué à Thomar. Il en mourut le 19 septembre 1438, âgé de trente-sept ans. Il n'en avait régné que cinq.

ALPHONSE V. (De 1438 à 1481.)

Alphonse n'avait que six ans lorsqu'il parvint à la couronne. Sa mère, Léonor d'Aragon, devait, en vertu du testament du feu roi, être chargée de la régence ; mais les Portugais, qui souffraient avec peine l'autorité d'une étrangère, déférèrent le gouvernement à Don Pèdre, oncle du jeune roi. Il en résulta de grandes dissensions qui durèrent encore après la majorité d'Alphonse, et qui ne finirent qu'à la mort de Don Pèdre, tué les armes à la main, à la tête de ses partisans.

Don Pèdre était un grand prince. Il avait gouverné avec autant de sagesse que de fermeté pendant la minorité de son neveu, et n'avait pris les armes que pour se défendre contre les ennemis qu'il avait à la cour.

Pour rallier tous les esprits et les diriger vers un but commun, le jeune roi eut recours au moyen que son aïeul, Jean Ier, avait si heureusement employé. Il fit la guerre aux Maures d'Afrique, et après de grands succès mêlés de quelques revers, il resta le maître d'Alcacer, de Tanger et d'Arzilla. Ses conquêtes lui valurent le surnom d'*Africain.*

Moins heureux en Espagne, il fut battu à Toro par Ferdinand le

Catholique, à qui il disputait la couronne de Castille. Don Jean, son fils, qui se trouvait à la bataille, sauva les débris de l'armée. Alphonse, humilié de cette défaite, ne montra plus que de la faiblesse et de l'irrésolution. Le vainqueur d'Alcacer alla se mettre, en France, à la discrétion de Louis XI, qu'il espérait engager dans sa querelle. A la première entrevue des deux princes, le roi de France dit au roi de Portugal : « Je rends grâces à Dieu et à saint Martin, « mon patron, de la faveur qu'ils font à un pauvre roi tel que je « suis, de recevoir dans sa maison un grand roi tel que vous êtes. » On lui fit un accueil brillant dans Paris, on lui donna des fêtes ; mais l'objet de son voyage fut manqué. Joué par Louis XI, épié dans toutes ses démarches et craignant d'être à la fin livré au roi d'Aragon, il conçut l'idée de sortir de France en secret, de passer en Palestine pour y visiter les saints lieux, et de se retirer ensuite dans quelque monastère où il pût achever tranquillement ses jours. Dans ce dessein, il envoya l'ordre à Don Jean, son fils, de se faire proclamer roi ; mais il changea bientôt de résolution, et tandis que le Portugal le croyait parti pour la Terre-Sainte, il reparut dans ses États et reprit la couronne qu'il avait naguère abdiquée.

Dégoûté de nouveau du gouvernement et du trône, il allait se retirer dans un monastère, lorsqu'il mourut de la peste à Cintra, à l'âge de quarante-neuf ans.

JEAN II. (De 1481 à 1495.)

L'indulgence du feu roi, l'extrême facilité de son caractère, avaient laissé se détendre tous les ressorts du gouvernement. Jean II les remonta par une administration vigilante et sévère. La noblesse du royaume, animée par le duc de Bragance, proche parent du roi, voulut s'opposer à ses réformes. Il fit trancher la tête au duc de Bragance et poursuivit l'exécution de son plan. Une conspiration dirigée par le duc de Viseo, frère de la reine, se forma contre sa vie : il éteignit la conspiratien dans le sang du conspirateur.

Après la réforme du royaume, sa principale occupation fut l'accroissement du commerce maritime. Dès l'année 1481, les Portugais avaient pris possession de la côte de Guinée, et leurs vaisseaux en rapportaient tous les ans une quantité considérable d'or et d'ivoire. En 1484, ils pénétrèrent jusqu'au royaume de Congo, et découvrirent deux cents lieues de pays au delà du Zaïre.

Ces importantes découvertes étaient loin de satisfaire le roi Jean. Toujours animé du désir de trouver un passage pour l'Inde, il arma trois vaisseaux dont il confia le commandement à Barthélemi Dias, intrépide marin qui, à travers les tempêtes, parvint aux extrémités de la côte d'Afrique, et revint sur ses pas après avoir donné au cap qui la termine le nom de cap des *Tourmentes*. Don

Jean, comblé de joie, lui donna celui de cap de *Bonne-Espérance*

Tandis que le roi de Portugal se frayait ainsi une route nouvelle par l'océan Atlantique, il faisait reconnaître l'ancienne route de l'Inde par la mer Rouge. Deux de ces hommes qui savent se dévouer au succès d'une grande entreprise, Pierre de Covilham et Alphonse Paiva, étaient partis pour Alexandrie. Là ils se séparèrent. Covilham s'embarqua sur la mer Rouge, pénétra jusqu'au Malabar, et visita, en revenant, une partie de la côte orientale de l'Afrique. Paiva pénétra de son côté jusqu'au pays des Abyssins. Les deux voyageurs s'étaient rejoints en Égypte, et se disposaient à revoir leur patrie, lorsqu'ils moururent des fatigues d'un si long voyage. Ils avaient eu le temps de faire parvenir à Lisbonne des mémoires instructifs sur les contrées qu'ils avaient parcourues.

Enfin, en 1491, le roi de Portugal résolut de faire une nouvelle tentative à l'extrémité de l'Afrique. Il fit travailler, en conséquence, à l'armement d'une flotte dont il avait même déjà désigné le commandant; mais, attaqué d'une maladie de langueur, il y succomba avant d'avoir pu exécuter son projet. Ce commandant était Vasco de Gama, le même qui, sous Emmanuel, fut chargé de l'expédition.

Dans l'analyse rapide que nous venons de donner du règne de Jean II, nous avons négligé beaucoup d'événements qui n'étaient pas sans importance par eux-mêmes, mais qui ne tenaient pas d'assez près au sujet des Lusiades. Quelques traits, recueillis par les historiens portugais, feront mieux connaître que des faits généraux le caractère de ce prince et l'esprit de son gouvernement.

Lorsqu'il eut découvert la conspiration du duc de Viseo, il lui manda de venir à la cour sous le prétexte d'une affaire importante qu'il avait à lui communiquer. Le duc obéit. Don Jean le reçut d'un air gai, et après un instant de silence: « Mon cousin, lui dit-il, que « feriez-vous à un homme qui voudrait vous ôter la vie? — Il mour- « rait avant moi, répondit le duc de Viseo. — Meurs donc, répliqua « le roi, en le frappant d'un coup de poignard; tu as prononcé toi- « même ton arrêt. »

On conçoit qu'avec un pareil caractère il devait gouverner par lui-même. Les gens de bien, les hommes de talent étaient admis à sa faveur; mais aucun ne la possédait exclusivement. Comme il s'entretenait un jour avec Don Diogo d'Almeida, il s'arrêta tout à coup, et lui dit : » Retirez-vous ; car on vous prendrait pour un favori. »

C'était lui faire mal la cour que de le flatter. Il avait donné la charge de majordome à Jean de Menezès. « Il aime la vérité, dit le « roi à ses courtisans, en leur annonçant cette nomination ; il me la « dit lors même qu'elle me déplaît. »

Il ne tolérait aucun abus dans l'administration de la justice. Ayant appris qu'un juge recevait des présents, et mettait cependant beaucoup de lenteur et de négligence dans l'expédition des affaires, il le

fit venir, et lui dit : « Je sais que vos mains sont toujours ouvertes, « et votre tribunal toujours fermé. Songez-y. »

La rigueur de ses principes l'entraînait quelquefois au delà des bornes d'une juste sévérité ; mais il savait noblement réparer ses torts. Un jour il fit une réponse dure à Ruy de Souza, vieillard respectable ; un instant après, il alla le trouver dans sa maison. « Je « vous ai parlé durement, lui dit-il ; mais c'était le roi qui vous par- « lait ; l'homme vous parle à présent ; rendez-lui votre amitié. »

Il traitait avec une bienveillance particulière tous ceux de ses sujets qui s'étaient distingués dans les armées. Don Pèdre de Mello, étant à la table du prince, laissa tomber son verre, et chacun se mit à rire de l'accident. « Pourquoi riez-vous? dit le roi: a-t-il jamais « laissé tomber sa lance ? »

Il aimait et favorisait les gens de lettres. On trouve dans les ouvrages d'Ange Politien une lettre par laquelle il l'invite, en termes très-flatteurs, à écrire l'histoire du Portugal.

Fier et absolu, et, plus qu'aucun de ses prédécesseurs, jaloux de son autorité, il était, par la trempe de son âme, supérieur aux préjugés de son rang. Couché sur son lit de mort, il entendit la voix d'un seigneur de la cour qui le traitait d'altesse (on ne donnait pas encore aux rois de Portugal le nom de majesté). « Laissez là, lui dit- « il, tous ces titres inventés par l'orgueil ; je ne suis en ce moment « qu'un mortel ordinaire, et rien de plus. »

Haï des grands, il était adoré du peuple. La veille de sa mort, il sembla se ranimer, et l'on espéra de sa vie. Le peuple accourut en foule au palais, et s'efforça d'y pénétrer malgré les gardes. Le roi ordonna qu'on ouvrît toutes les portes, et même celles de l'appartement qu'il occupait. Bientôt il retomba dans ses faiblesses, et l'évêque de Tanger, le croyant près d'expirer, se mit à réciter les prières des agonisants. « Il n'est pas temps, lui dit le roi ; j'ai en- « core deux heures à vivre. »

Ses grandes qualités lui avaient acquis l'estime et l'admiration de tous les princes de l'Europe. Henri VII, roi d'Angleterre, demandait à un de ses sujets qui revenait du Portugal, ce qu'il y avait vu de plus rare. « Un roi, répondit-il, qui commande à tous, et à qui « personne ne commande. » La reine d'Espagne, en apprenant que Don Jean n'était plus, s'écria : « L'homme est mort. »

EMMANUEL. (De 1495 à 1521.)

Jean II n'ayait point laissé d'héritier direct du trône. Son fils Alphonse était mort quelques années avant lui. La couronne de Portugal passa sur la tête d'Emmanuel, petit-fils du roi Édouard et frère de ce duc de Viseo qui avait conspiré contre Jean II.

C'est sous le règne d'Emmanuel qu'eut lieu l'expédition célébrée

par Camoens. Ce règne est l'époque la plus brillante de l'histoire du Portugal; nous en renvoyons les détails à la première note du dixième chant.

2. Fruit d'un amour que n'avait point avoué l'hyménée, etc.

Nous avons vu que Don Jean était fils naturel de Don Pèdre. Il régna, dit Camoens, *aindaque bastardo*. Le poëte avait d'abord cherché à justifier, par l'exemple des dieux, le défaut de la naissance de Don Jean :

Sempre forão bastardos valerosos
Por letras, ou por armas, ou por tudo :
Foram-no os mais dos deoses mentirosos,
Que celebrou o antigo povo rudo.
Mercurio, e o douto Apollo são famosos
Por sciencia diversa, e longo estudo,
Outros são por armas soberanos;
Hercules, e Lyeo, ambos Thebanos.

« On a vu plus d'une fois les enfants de l'amour briller sur la « scène du monde. La Fable en avait peuplé l'Olympe. Mercure, dieu « de l'éloquence ; Apollon, dieu de la lyre; Hercule, le dompteur de « monstres ; Bacchus, le vainqueur de l'Inde, n'étaient, comme Don « Jean, que d'illustres bâtards. »

Cette stance est tirée d'un manuscrit des Lusiades, heureusement découvert par Manuel de Faria. Camoens, avant de faire imprimer son poëme, sentit que la naissance de Don Jean ne devait pas être justifiée auprès du roi de Mélinde, qui n'avait pas probablement sur ce point de jurisprudence les mêmes idées que les peuples de l'Europe. Par là d'ailleurs, il détruisait beaucoup trop tôt l'illusion qu'il voulait produire à l'aide de l'ancienne mythologie. Il aura encore besoin de Bacchus dans le sixième chant. Ce n'est qu'au dixième que, par la bouche de Téthys, il dira son secret aux lecteurs, et renversera lui-même les machines épiques dont il se sera servi pour amuser leur imagination. Nous avons cité à la dix-septième note du premier chant, l'ingénieuse explication donnée par Téthys, explication qu'avaient déjà préparée les quatre-vingt-dixième, quatre-vingt-onzième et quatre-vingt-douzième octaves du neuvième chant :

Que as Immortalidades que fingia
A antiguidade, que os illustres amâ,
Là no estellante Olympo, a quem subia
Sobre as azas inclytas da fama;
Por obras valerosas que fazia,
Pelo trabalho immenso que se chama
Caminho da virtude, alto e fragoso,
Mas no fim doce, alegre, e deleitoso

Não eram senão premios, que reparte
Por feitos immortaes, e soberanos,
O mundo co' os barões, que esforço, e arte,
Divinos os fizeram sendo humanos :
Que Jupiter, Mercurio, Phebo, e Marte,
Eneas, e Quirino, e os dous Thebanos,
Ceres, Pallas, e Juno, com Diana,
Todos foram de fraca carne humana.

Mas a fama, trombeta de obras tais,
Lhes deo no mundo nomes tão estranhos,
De deoses, semideoses immortais,
Indigetes, Heroicos, e de Magnos.
Por isso, ò vòs que as famas estimais,
Se quizerdes no mundo ser tamanhos,
Despertai jà do somno do ocio ignavo,
Que o animo de livre faz escravo.

« L'antiquité aimait à placer dans les cieux les mortels dont la « voix des nations avait proclamé les bienfaits ou les exploits. Ils « n'arrivaient à l'immortalité que par d'immenses travaux, par cette « carrière de la vertu, si rude d'abord et si pénible, mais à la fin « si riante et si douce.

« En sortant de la vie, ils franchissaient le seuil de l'Olympe ; le « ciel s'ouvrait aux bienfaiteurs de la terre. Jupiter, Hercule, Phœ- « bus et Mars, Énée et Romulus, les deux Thébains, Cérès, Pallas, « Diane et Junon, n'étaient que les enfants des hommes.

« Mais la trompette de la Renommée en a fait des dieux, des « demi-dieux, des dieux de la patrie, des génies protecteurs et des « héros. O vous donc qui aspirez à la gloire, voulez-vous être aussi « grands qu'ils l'ont été sur la terre? Réveillez-vous au bruit de « leurs actions. Ils n'attendaient point dans un lâche repos les « honneurs de l'apothéose. »

Le but moral du système poétique de l'auteur est tout entier dans ces trois octaves; et il était difficile de l'exposer avec plus de noblesse et d'élégance. Plus on étudie Camoens, plus on admire la sagesse de son plan, la liaison de ses idées et la beauté de son imagination. Et n'oublions pas que les *Lusiades* ont précédé la *Jérusalem délivrée*.

3. Des campagnes de Burgos, etc.

Mot à môt : « *De toute la province qui tire son nom d'un certain Brigus, s'il est vrai que ce Brigus exista jamais ;* » *de toda a provincia que de hum Brigo, se foi, jà teve o nome derivado.* Il nous a semblé que cette périphrase qui désigne la province de Burgos, serait convenablement remplacée par le nom propre.

Quelques auteurs espagnols, et notamment Julien del Castillo, dans son histoire des Goths, donnent à la Castille le nom de *Brigia*,

qu'ils font dériver de Bryx ou Brigus, son premier roi, petit-fils de Tubal. Camoens avait adopté d'abord cette tradition, et se plaisait à désigner les Castillans par le nom des Brigiens. Depuis, il abandonna l'obscure et bizarre dénomination de *Brigios* pour celle de *Castelhanos*. Le poëme des Lusiades fut achevé longtemps avant de paraître. L'auteur le corrigeait sans cesse, à la ville, à la campagne, dans les camps et dans ses voyages. On est étonné de l'extrême patience d'un esprit si vif et si indépendant; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans ses nombreuses corrections, il efface, il retranche sans ménagement, et n'ajoute qu'avec réserve. Il n'avait pas attendu le précepte du législateur du Parnasse :

Hâtez-vous lentement, etc.

4. Conca.

Ancien nom de Cuença, ville située dans la Nouvelle-Castille.

5. La terre de Guipuscoa, les Asturies ont arraché le fer de leurs entrailles pour en armer les valeureux champions de la cause de Béatrix.

Le poëte fait allusion aux mines de fer que l'on exploitait dans ces provinces.

A cette énumération des différents peuples qui formaient l'armée castillane, Camoens avait ajouté les Aragonais et les Catalans :

Nem no Reino ficou de Tarragona
Quem não siga de Marte o duro officio;
Nem na cidade nobre que se abona
Com ser dos Scipiões claro edificio.
Tambem a celebrada Barcelona
Mandou soldados destros no exercicio
Todos estes ajunta o Castelhano
Contra o pequeno reino Lusitano.

« La noble cité qui s'honore d'avoir eu pour fondateurs les Scipions, « toutes les villes, tous les peuples de l'Aragon, se précipitent sous « les enseignes de Mars. L'illustre Barcelone fournit à la cause com- « mune l'élite de ses guerriers : l'Espagne entière est en marche « contre la faible Lusitanie. »

Il y avait ici anachronisme, la Catalogne et l'Aragon n'appartenant pas alors au roi de Castille. Camoens s'en aperçut, et retrancha de son poëme l'octave que nous venons de rapporter.

6. La frayeur qui s'est communiquée au cœur de ses frères, etc.

Les frères et les parents de Nuno Alvarès s'étaient attachés à la cause du roi de Castille, qui tirait ses droits à la couronne de son ma-

riage avec Béatrix, fille de Fernand et Léonor. Ils périrent presque tous à la bataille d'Aljubarota, fidèles jusqu'à la fin au parti qu'ils avaient embrassé. Cette guerre, qui est connue dans les annales portugaises sous le nom de *guerre de l'indépendance*, eut tous les caractères d'une guerre civile.

7. N'êtes-vous plus les descendants de ces guerriers qui, sous la bannière du fils de Henri, surent triompher de ces fiers Castillans, etc.

Nuno Alvarès rappelle aux Portugais la bataille de Valdevès, où le fils du comte Henri, Alphonse, qui ne portait pas encore le titre de roi, défit si complétement l'armée castillane, que la plaine en reçut le nom de *Matança, champ du carnage*. Le roi de Castille y fut blessé d'un coup de flèche, la fleur de la noblesse espagnole y périt, et l'on compta parmi les prisonniers sept officiers généraux. Cette dernière circonstance est rappelée exactement dans le texte : *Sete illustres condes*.

8. Tel, dans les murs de Canusium, etc.

Après la bataille de Cannes, Scipion s'était réfugié à Canusium avec les débris d'une légion, dans laquelle il n'était alors que simple tribun. Ces légionnaires découragés avaient formé le dessein de s'embarquer et d'abandonner l'Italie. Scipion, indigné de leur faiblesse, alla droit à la maison où ils étaient rassemblés, et, l'épée à la main : « Je jure, dit-il, sur cette épée, de n'abandonner jamais la ré« publique, et de ne pas souffrir qu'aucun de ses défenseurs l'aban« donne. » Entraînés par son exemple, tous répétèrent le même serment.

9. L'artabre.

C'est le nom que les anciens donnaient à cette chaîne de montagnes qui se terminent au cap Finistère.

10. La trompette castillane donne le signal et porte au loin l'épouvante et l'horreur. Les sommets de l'Artabre l'entendirent ; la Guadiana, le Douro, la terre Transtagane en furent émus ; le Tage hésita dans son cours vers l'Océan ; et les mères alarmées pressèrent leurs enfants contre leur sein.

Ce passage est imité de Lucain et de Virgile :

> Excepit resonis clamorem vallibus Hæmus,
> Peliacisque dedit rursus geminare cavernis.
> Pindus agit fremitus, Pangæaque saxa resultant,
> Œteæque gemunt rupes. PHARSAL., lib. VII, v. 481

Contremuit nemus et silvæ intonuere profundæ.
Audiit et Triviæ longe lacus, audiit amnis
Sulfurea Nar albus aqua, fontesque Velini,
Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.
Æneid., lib. VII, v. 515.

Camoens n'avait garde de laisser échapper ce dernier trait qui met une si grande différence, indépendamment du mérite de la versification, entre le tableau de Virgile et celui de Lucain.

11. La bataille commence.

L'auteur a déjà peint deux batailles rangées, celle d'Ourique et celle de Tariffe. Il va décrire celle d'Aljubarota. Rien ne se ressemble comme ces chocs de grandes masses les unes contre les autres ; et cependant Camoens varie avec tant d'art la peinture des trois batailles, qu'elles forment chacune un tableau tout à fait distinct.

La description de la bataille d'Ourique est empreinte d'une couleur religieuse qui convient parfaitement au résultat de cette bataille. On sait qu'elle a fondé la monarchie portugaise : la victoire et la religion devaient consacrer le nouveau roi.

La bataille de Tariffe est dessinée sur un plan plus large. Il s'agissait du sort de la péninsule tout entière, attaquée à la fois par les Maures de Grenade et par les Maures d'Afrique. L'intérêt se partage, comme la bataille elle-même, entre les Portugais et les Castillans. Et remarquons avec quelle fidélité le poëte conserve aux deux peuples de la Péninsule le caractère qui les distingue. L'Espagnol s'avance à pas mesurés contre les guerriers de Maroc. Le Portugais se précipite sur l'armée de Grenade, la renverse en un moment, se rejoint au Castillan, et décide la victoire.

A la bataille d'Aljubarota, les intérêts sont changés, l'alliance est rompue : c'est contre la Castille que le Portugal se défend ; il combat pour son indépendance et pour le roi qu'il s'est donné. Ce roi joue ici, et devait jouer en effet, le premier rôle. Il s'agissait pour lui d'une couronne ; il devait la conquérir lui-même.

C'est ainsi que l'auteur a su profiter habilement de toutes les circonstances de temps et de lieu, de toutes les nuances de caractère et d'intérêts qui pouvaient varier ses tableaux.

12. Accablé par le nombre, etc.

Nuno Alvarès est un des plus grands hommes de guerre qui aient paru à cette époque ; mais ce n'est pas à lui, c'est à Don Jean que le poëte réserve l'honneur de la victoire. L'intrépide Nuno est contraint de reculer, et voit périr à ses côtés plusieurs de ses compagnons d'armes. Camoens, dans le manuscrit que nous avons déjà cité, leur consacrait les trois octaves suivantes :

Passaram a Giraldo cò as entranhas
O grosso, e forte escudo, que tomara
A Perez que matou, que o seu de estranhas
Cutiladas desfeito jà deixàra.
Morrem Pedro, e Duarte (que façanhas
Nos Brigios tinham feito) a quem criàra
Bragança : ambos mancebos, ambos fortes,
Companheiros nas vidas, e nas mortes.

Morrem Lopo, e Vicente de Lisboa.
Que estàvam conjurados a acabarem,
O a ganharem ambos a coroa
De quantos nesta guerra se affamarem.
Por cima do cavallo Afonso voa :
Que cinco Castelhanos (por vingarem
A morte de outros cinco, que matàra)
O vão privar assi da vida chara.

De tres lanças passado Hilario cai;
Mas primeiro vingado a sua tinha.
Não lhe peza porque a alma assi lhe sai,
Mas porque a linda Antonia nelle tinha:
O fugitivo esprito se lhe vai,
E neste o pensamento que o sostinha!
E sahindo, da dama a quem servia
O nome lhe cortou na boca fria.

« Le fer traverse le bouclier de Giraldo, et s'enfonce dans le sein « du guerrier. Cette armure impuissante, il l'avait arrachée à Pérès « le Castillan ; la sienne, percée de coups, déchirée, venait de tomber « en débris. Duarte, Pedro, après des prodiges de valeur, expirent « sur un monceau de cadavres. Bragance les a vus naître. Jeunes « tous deux, tous deux intrépides, inséparables pendant leur vie, « ils confondent leurs derniers soupirs.

« Lope et Vincent mordent la poussière. Ils sont nés dans les murs « de Lisbonne ; tous deux avaient juré de mourir ou de remporter la « palme des combats. Monté sur un coursier fougueux, Alphonse se- « mait autour de lui le carnage et l'effroi. Déjà cinq Espagnols avaient « péri sous ses coups. Il tombe ; cinq Espagnols l'immolent aux mânes « de ses victimes.

« Hilaire, l'audacieux Hilaire, est frappé de trois coups de lance ; « mais des exploits sans nombre ont d'avance vengé sa mort. Le sou- « venir de ses amours attendrit ses derniers moments. Son âme va « s'envoler, et avec elle la douce image qui l'attachait à la vie; le « nom d'Antonia expire sur ses lèvres mourantes. »

Ces trois octaves sont tout à fait dans le goût d'Homère; mais Camoens remarqua avec raison qu'elles allongeaient inutilement le récit de Gama, et divisaient l'intérêt qui, dans ce moment, devait se porter entièrement sur le roi. Duperron de Castera les a traduites;

nous saisirons cette occasion de donner au lecteur une idée de la manière et du style de ce traducteur.

« Un javelot homicide perce le sein de Giraldo, malgré le bouclier « qu'il vient de prendre à Pérès, l'un des plus vaillants nourrissons « de la Castille. Pérès, en mordant la poussière, voit expirer son vain- « queur. Don Duart et Don Pèdre succombent, après s'être longtemps « signalés sur les Brigiens. Bragance les vit naître, ils meurent tous « deux jeunes, tous deux avides de gloire : amis inséparables tant « qu'ils vécurent, la Parque ne les désunit pas ; le coup fatal les fait « tomber l'un sur l'autre, ils rendent le dernier soupir en s'embras- « sant. Lope et Vincent de Lisbonne avaient résolu de mourir ou d'ef- « facer par leurs exploits tous les héros qui s'illustreraient dans cette « guerre, ils deviennent les victimes de leur noble ambition. Al- « phonse, monté sur un cheval fougueux, répand autour de lui le car- « nage et l'effroi. Enfin, cinq Espagnols l'abattent, et le sacrifient aux « mânes de cinq autres des leurs qu'il a tués. Trois coups de lance « étendent l'audacieux Hilaire sur le sable. Les approches du trépas « n'étonnent point son grand cœur, et, s'il regrette le jour qu'il perd « au printemps de ses années, c'est seulement parce qu'il ne verra « plus la belle Antonie dont il adore les charmes ; une froide et sombre « vapeur lui couvre les yeux ; il veut prononcer le nom de l'objet qu'il « aime ; mais il n'en dit que la moitié, le reste meurt dans sa bouche, « et son âme s'envole. »

13. Les sept montagnes du Dahra.

Le Dahra est l'ancienne Massylie. Les sept montagnes qui la traversent offrent presque toutes le même aspect. Les Portugais qui, les premiers, fréquentèrent cette partie du rivage d'Afrique, furent frappés de cette ressemblance, et les appelèrent *les sept monts frères*, *os montes sete-irmâos*. C'est l'expression dont se sert Camoens.

14. Là périssent le grand-maître de Compostelle, faisant des prodiges de valeur, et celui de Calatrava, tout fumant de carnage, et les frères d'Alvarès, qui maudissent, en expirant, le ciel et leurs destins.

A la suite de cette octave, le manuscrit nomme quelques-uns des guerriers que perdirent les Espagnols dans cette mémorable journée :

Velasques morre, e Sanches de Toledo,
Hum, grande caçador; outro, letrado;
Tambem perece Galbes, que sem medo
Sempre dos companheiros foi chamado :
Montanchez, Oropesa, Mondonhedo :
(Qualquer destro nas armas, e esforçado)
Todos por mâos de Antonio, moço forte,
Destro mais que elles, pois o trouxe à morte.

Guevara roncador, que o rosto untavà,
Mâos, e barba, do sangue que corria;
Por dizer que dos muitos que matava
Saltava nelle o sangue, e o tingia;
Quando destes abusos se jactava,
De traves lhe dà Pedro, que o ouvia,
Tal golpe, com que alli lhe foi partida
Do corpo a vâa cabeza, e a torpe vida.

Pelo ar a cabeça lhe veou,
Inda contando a historia de seus feitos
Pedro do negro sangue que esguichou,
Foi todo salpicado, rosto, e peitos;
Justa vingança do que em vida usou.
Logo com elle ao occaso vâo direitos
Carrilhos, Joâo da Lorca, com Robledo;
Porque os outros fugindo vâo se medo.

« Velasquès de Tolède et Sanchès, l'un chasseur, l'autre enfant d'A-
« pollon; Galbès, que ses compagnons avaient surnommé l'Intrépide;
« Montanchez, Oropèze et Mondonhedo, tous renommés par leur cou-
« rage, tous savants dans l'art des combats, trouvent, dans le jeune
« Antonio, leur maître et leur vainqueur.

« Guévara, guerrier sans courage, a trempé ses mains dans le sang
« qui rougit la plaine, sa figure en est teinte. C'était, disait-il, le sang
« des téméraires qui avaient osé se mesurer avec lui. Tandis qu'il bra-
« vait ainsi les Portugais, le fer de Pedro se lève sur sa tête, et, d'un
« revers terrible, la sépare du tronc.

« Elle vole dans les airs, et, la bouche entr'ouverte, semble encore
« raconter des exploits. Un sang impur en jaillit, et va rougir à son
« tour le visage et la poitrine de Pedro. Carrilho, Lorca, Robledo,
« tous ceux qu'une fuite précipitée n'a point dérobés à la fureur
« portugaise, accompagnent aux sombres bords le lâche et cruel
« Guévara. »

Ces trois octaves faisaient le pendant de celles que nous avons citées à la dernière note. Le poëte a fait preuve de goût en les sacrifiant. Duperron de Castera les a rétablies dans le texte; voici sa traduction :

« Velasquès et Sanchès, natifs de Tolède, l'un adonné aux exercices
« de Diane, l'autre à ceux d'Apollon; Galbès, surnommé le soldat
« sans peur; Montanchès, Oropèze et Mondonhedo, tous six d'une va-
« leur éprouvée, périssent par la main du jeune Antoine, qui porte
« dans le combat ou plus d'adresse ou plus de bonheur qu'eux. Gué-
« vara, homme vain et nourri dans l'indolence, se teignait les bras et
« le visage avec le sang des morts qu'il trouvait étendus sur la pous-
« sière. A l'abri de cette imposture frivole, il prétendait passer pour
« un guerrier redoutable; il publiait à haute voix le nombre des en-
« nemis qu'il avait terrassés; Don Pèdre l'interrompt d'un coup de
« sabre. Guévara perd la vie; sa tête, pleine des fumées d'un orgueil

« ridicule, bondit loin de son corps, qui demeure noyé dans son « propre sang ; juste et terrible punition de ses mensonges. Carrilho, « Robledo, Juan de Lorca, tombent dans les abîmes ténébreux où « Cerbère effraie les mânes par ses mugissements. »

15. Le sang trempe la terre ; la verdure et les fleurs sont noyées dans des ruisseaux de pourpre.

Le poëte a déjà dit, dans la description de la bataille d'Ourique, *le sang ruisselle dans la plaine, et va rougir au loin l'émail de la prairie.* Cette répétition, de la part d'un poëte si fécond et si correct, ne peut pas être une négligence. Il est évident qu'il affecte d'opposer aux fureurs de l'homme l'état paisible et riant de la nature. Camoens avait été soldat ; mais l'habitude des camps n'avait point endurci son âme. Il est fier de la gloire de ses compatriotes ; leurs exploits échauffent son génie ; mais la guerre est toujours à ses yeux un fléau.

Tout à l'heure, il maudira le monarque ambitieux qui, dévoré de la soif des conquêtes, *condamne tant d'épouses au veuvage, tant de mères aux regrets d'un éternel abandon :*

Deixando tantos mais, tantas esposas,
Sem filhos, sem maridos, desditosas.

Après l'octave qui terminent ces deux vers, il ajoutait :

Dos corpos dos imigos cavaleiros
Do mato os animaes se apascentàram :
As fontes de mais perto nos primeiros
Dias sangue com agua distillàram,
Os pastores do campo, e os monteiros
Da visinha montanha, não gostàram
As aves de rapina em mais de hum anno
Por terem o sabor do corpo humano.

« Les cadavres des cavaliers ennemis serviren t de pâture aux ani- « maux de la forêt ; pendant quelques jours, les ruisseaux du voisi- « nage roulèrent du sang dans leurs ondes ; pendant plus d'un an « les pasteurs de la plaine, les pasteurs de la montagne, repoussè- « rent avec horreur la chair des oiseaux de proie, qui avait le goût « de la chair de l'homme. »

Les quatre derniers vers présentaient une idée plus révoltante que juste ; Camoens sacrifia l'octave entière. Elle affaiblissait, d'ailleurs, l'image précédente : *Deixando*, etc., et surtout ce mot si bien placé à la fin de la stance, *desditosas, Malheureuses !*

16. Le ciel, pour rapprocher les deux monarques, choisit la main de deux illustres princesses, etc.

C'étaient les deux filles du duc de Lancastre. La première épousa le roi de Portugal, et la seconde Henri, fils du roi de Castille.

17. Un nouveau traître, un Julien, etc.

On sait que l'envahissement de l'Espagne par les Maures, en 714, fut provoqué par le comte Julien, qui, pour venger sa fille Florinde, outragée par le roi Roderic, livra son pays aux Africains. Camoens, en rappelant cette fatale époque, fait valoir l'immense service rendu à la péninsule entière par ses compatriotes. Ceuta devenait, du côté de l'Afrique, le boulevard de l'Espagne aussi bien que du Portugal.

18. La mère d'Adonis.

Myrrha, fille de Cinyre, roi de Cypre. Ovide a raconté la passion criminelle de Myrrha pour Cinyre. Après son crime, elle alla cacher sa honte dans les forêts de l'Arabie :

. . . . . Tum nescia voti,
Atque inter mortisque metus et tædia vitæ,
Est tales exorsa preces : O si qua patetis
Numina confessis; merui, nec triste recuso
Supplicium. Sed, ne violem vivosque superstes,
Mortuaque extinctos, ambobus pellite regnis :
Mutatæque mihi vitamque necemque negate.

Metamorph., lib. X, v. 481.

Là, sentant à la fois, dans l'horreur de son sort,
Le dégoût de la vie et l'effroi de la mort,
Elle s'écrie : O dieux qui punissez mon crime,
J'ai mérité ma peine; elle est trop légitime.
Mais afin que ma vue, odieuse aux vivants,
N'offense ni leurs yeux qu'elle a souillés longtemps,
Ni les morts effrayés de voir mon ombre impie,
Sauvez-moi de la mort, sauvez-moi de la vie.

Saint-Ange.

Numen confessis aliquod patet, ajoute Ovide. *Toujours le repentir trouve un Dieu qui pardonne*, dit admirablement son traducteur. Myrrha fut changée en arbre. *Flet tamen*, elle pleure encore, et ses larmes nous donnent le parfum qui porte son nom, *la myrrhe*.

19. Fiers d'une illustre origine, etc.

Nous avons déjà fait remarquer que le Tigre et l'Euphrate avaient leur source dans le paradis terrestre.

20. Ils s'avancent vers les bords de l'Indus, bords fameux qui fourniront un jour à l'histoire ses plus admirables récits.

Gama a le pressentiment des grandes choses que ses compatriotes exécuteront en Orient; il les voit, dans l'avenir, combattant sur les rivages de l'Indus, et la muse de l'histoire écrivant leurs triomphes. Le texte porte :

Dalli vâo em demanda da agua pura
Que causa Inda serà de larga historia.

Le sens de ces deux vers n'était point douteux, et cependant La Harpe traduit ainsi: *Les rivages de l'Indus, dont on a raconté tant de fables.* Nous n'avons point fait remarquer jusqu'ici les nombreux contre-sens que présente sa traduction ; mais la faute que nous venons de relever est plus qu'un contre-sens. Elle dénature l'original, et substitue une idée commune à une pensée grande et éminemment épique.

21. Les yeux tournés vers cette douce patrie qu'ils appelaient en vain.

Ce passage rappelle la mort si touchante d'Antor, au dixième livre de l'Énéide (v. 781).

Sternitur infelix alieno vulnere, cœlumque
Adspicit, et dulces moriens reminiscitur Argos.
Il tombe atteint d'un trait qui ne le cherchait pas,
Regarde encor le ciel, et, loin de sa patrie,
Songe à sa chère Argos, soupire et rend la vie.
DELILLE.

22. Ce glorieux dessein, si conforme à la noble ambition de ses aïeux, le poursuivait jusque dans les bras du sommeil.

Le songe d'Emmanuel est peut-être le morceau le plus parfait des *Lusiades;* il est aussi beau de style que de pensée, et se lie admirablement au fond du sujet. L'expédition d'Orient, déjà si grande par elle-même, s'agrandit encore par la manière dont elle est annoncée. Le Gange et l'Indus viennent appeler Emmanuel à la conquête de leurs rivages. *Ton règne est arrivé. Bientôt nous courberons devant toi ce front qui n'a jamais fléchi sous le joug, etc.* L'imagination du lecteur franchit les intervalles des temps et des lieux, et assiste d'avance aux grands événements dont la terre de l'Inde sera bientôt le théâtre.

23. C'était l'heure où les étoiles s'effacent aux approches de l'Aurore, où l'air, plus pur et rafraîchi par l'absence des feux du jour, invite les mortels au repos.

Imitation de Virgile :

. . . . . Et jam nox humida cœlo
Præcipitat, suadentque cadentia sidera somnos.
Æneid., lib. II, v. 8.

La nuit tombe ; et déjà les célestes flambeaux,
Penchant vers leur déclin, invitent au repos.

24. Je suis le Gange : mon berceau touche au ciel ; il fut celui du premier homme.

Quelques écrivains ont prétendu que le Gange prenait sa source dans le paradis terrestre, et qu'après avoir longtemps coulé sous terre, il en sortait au pied du mont Imaüs. Camoens paraît avoir adopté cette opinion. Il est toujours poëte avant d'être géographe, et la naissance merveilleuse du Gange convenait au rôle qu'il lui donne.

25. Le navire fatidique.

Le vaisseau des Argonautes. Le bois dont il était construit avait été coupé dans la forêt de Dodone, dont les arbres rendaient des oracles. Jason, au retour de son expédition, le consacra à la déesse Pallas, qui le plaça dans le ciel.

26. Tout est prêt pour le départ, vaisseaux, matelots et guerriers. Il ne nous reste plus qu'à préparer notre âme à la mort, toujours présente aux yeux du navigateur.

Gama vient de peindre au roi de Mélinde l'ardeur impatiente, la joie des guerriers qui s'associent à la grande entreprise. *Chacun de mes vaisseaux se croit destiné à prendre place un jour, à côté d'Argo, parmi les astres de l'Olympe.* C'est le dernier degré de l'enthousiasme. A cette peinture brillante succèdent brusquement, et par un contraste inattendu, des pensées graves, mélancoliques et religieuses, les adieux touchants, les vœux inquiets des amis, les pleurs des épouses et des mères. On s'attendrit profondément à la vue de ces hommes courageux qui, de peur de se trahir eux-mêmes, n'osent lever les yeux sur la foule qui les environne. Ils marchent en silence vers le rivage, accompagnés de leurs parents qui gémissent, des ministres de la religion qui prient pour le succès de leur navigation. Derrière eux, autour d'eux, des gémissements et des larmes ; devant eux, des mers immenses, inconnues, des tempêtes et des naufrages... Quel tableau !

27. Enfin nous sortons du temple, de ce temple saint qui a pris le nom de Bethléem, berceau d'un Dieu.

L'église de *Bethléem*, par contraction *Bélem*, est bâtie sur le bord de la mer. Elle fut fondée par l'infant Don Henri, fils de Jean Ier. Ce n'était d'abord qu'un ermitage consacré au berceau de Jésus-Christ ; c'est aujourd'hui un magnifique couvent d'Hiéronymites. L'auteur de cette traduction a visité souvent ce monastère ; il n'y a vu que des hommes pieux, tolérants et hospitaliers. Plusieurs d'entre eux réunissaient aux vertus modestes de leur état, un grand fonds

de doctrine et d'instruction. Les religieux portugais ne sont point en dehors de la société ; ils marchent avec elle, en reçoivent des lumières et lui en rendent. On se tromperait étrangement si l'on s'imaginait que la vie sociale n'est pas plus avancée en Portugal que dans le reste de la péninsule. Le Portugal, par sa position géographique et par son commerce, est en rapport continuel avec toutes les nations éclairées de l'Europe. L'Espagne, à l'exception de son littoral et de la province où siége le gouvernement, est, en quelque sorte, séparée du monde entier, et livrée à des influences locales qui perpétuent pour elle le treizième siècle. Sous le rapport de la civilisation, il y a aussi loin de l'Estramadure espagnole à l'Estramadure portugaise, que du trappiste Antonio à l'abbé de Bélem ou de Saint-Vincent.

28. Cependant un vieillard était resté sur le rivage.

« L'introduction de ce personnage qui annonce des malheurs est « une idée heureuse ; elle répand plus d'intérêt sur le voyage de « Gama et de ses compagnons. En général, cette sinistre prophétie « du vieillard, le départ de Gama pour les Indes, peint des couleurs « les plus touchantes, l'apparition du Gange et de l'Indus sont des « beautés poétiques qui honorent le génie de Camoens. » (La Harpe.)

Ajoutons que ces beautés, dont il ne trouvait point de modèles chez les anciens, lui appartiennent tout entières ; que, dans ce quatrième chant comme dans le troisième, il marche sans le secours ordinaire de la mythologie, et soutenu par la seule force de son talent ; et qu'enfin le mérite de l'exécution ne le cède point à celui de l'invention.

Avec le quatrième chant se termine l'histoire des rois de Portugal. Le cinquième contiendra le récit de la navigation de Gama ; c'est là que nous verrons, au cap de Bonne-Espérance, le génie du poëte s'élever à la plus grande hauteur où soit encore parvenue l'épopée.

CHANT CINQUIÈME

« Les paroles du vieillard se perdaient dans les airs. « Déjà les ailes de nos vaisseaux s'ouvraient au souffle pur « d'un vent favorable. Bientôt les mâts se balancent, les « voiles frémissent, le cri d'adieu retentit de la flotte au ri- « vage et du rivage à la flotte ; nous partons.

« L'astre du jour s'approchait alors du lion de Némée. « Le monde, chargé d'années, poursuivait languissamment « le cours de son sixième âge [1]. Il y comptait quatorze fois « cent révolutions du soleil, et quatre-vingt-dix-sept au- « tres encore, lorsque nos vaisseaux s'élancèrent sur l'O- « céan.

« Monts paternels, terre chérie, bords fortunés du Tage, « nous vous quittions, mais nos cœurs et nos tristes pen- « sées vous restaient. Cintra fuyait dans l'éloignement ; « ses riantes collines s'effaçaient peu à peu : nos yeux ne « pouvaient s'en détacher. La terre enfin s'évanouit en- « tièrement : nous ne vîmes plus que le ciel et les eaux.

« Nous voguions vers ces mers qu'aucun navigateur n'a- « vait encore parcourues. Nous voyions les nouvelles îles « et les nouveaux climats découverts par le généreux « Henri [2].

« Sur la gauche apparaissent les montagnes et les cités de « la Mauritanie, ancien royaume d'Antée. Sur la droite, les « flots vont se perdre dans l'horizon et baigner, peut-être, « un autre univers [3].

« Nous passons la grande île de Madère, qui doit son nom

« aux forêts[4] dont elle était couverte; c'est la première que « nous ayons peuplée. Elle est située aux limites de l'an- « cien monde, et n'a point la célébrité de Paphos ni de Cy- « thère, mais elle les égale en beauté; et si le Destin l'eût « soumise à l'empire de Vénus, Vénus l'eût préférée aux « bosquets de Cythère et de Paphos.

« Nous côtoyons rapidement la Massylie, où paissent les « troupeaux des Azenègues[5]; désert brûlant qui ne s'a- « breuva jamais d'une onde fraîche; terre désolée où l'oi- « seau digère le fer[6], où l'on ne connut jamais ni les dons « de Cérès, ni les trésors de Pomone. Elle touche d'un « côté à la Barbarie, et, de l'autre, au pays des Noirs.

« Déjà nous avions franchi la borne septentrionale que « la nature a prescrite à la course du soleil. Là végètent « les peuples demi-sauvages qui boivent les eaux du noir « Sénégal[7]; ils portent sur leur figure la trace ineffaçable « du passage de Phaéthon. Là s'élève ce promontoire que « nos marins ont appelé le cap Vert. On le nommait jadis « le promontoire d'Arsine[8].

« Les îles Fortunées avaient fui derrière nous. Les filles « d'Hesper découvraient à nos yeux leurs îles verdoyantes[9], « terres fécondes en merveilles et déjà visitées par les en- « fants de Lusus. Leurs rivages nous fournirent une onde « salutaire et les fruits délicieux dont ils abondent.

« C'est l'antique jardin des Hespérides. Il porte le nom « de Saint-Jacques, de ce saint[10] que l'Espagnol, armé con- « tre les Maures, n'invoqua jamais en vain dans les com- « bats. Au premier souffle de Borée, nos voiles se dé- « ployèrent, et l'onde écumante se rouvrit sous nos vais- « seaux.

« La rive que nous suivions est foulée par les nombreuses « tribus des Jalofs et des Mandingues, qui livrent à nos « mains industrieuses l'or dont cette terre est parsemée. « La Gambie y déroule ses flots, et court, en serpentant, se « perdre au sein de l'Atlantique.

« Nous passâmes les Dorcades, ancien séjour des Gor-
« gones [11]. O toi dont la chevelure ondoyante enflammait
« Neptune au fond des eaux et jusqu'au pied des autels de
« Minerve, toi que la déesse indignée punit si cruellement
« de l'audace du souverain des mers, ô Méduse! ce sont tes
« serpents qui peuplent encore ces déserts [12].

« La proue tournée vers le midi, nous allions sillonnant
« ce golfe immense, observant tour à tour les sommets
« de Sierra-Léone [13], le cap des Palmiers, l'île qui porte
« le nom de cet apôtre dont la main toucha le côté d'un
« Dieu; le Zaïre [14] enfin dont les flots amoncelés luttent
« avec l'onde amère sur une plage où nous régnons. Il
« arrose le royaume de Congo; l'antiquité ne l'a point
« connu : les Portugais ont planté la croix sur ses bords.

« Nous avions dépassé la ligne ardente qui partage le
« monde, lorsqu'un astre nouveau vint nous offrir sa
« bienfaisante clarté [15]. Nocturne flambeau du nouvel hé-
« misphère, il brille sur un ciel moins étoilé que le nôtre,
« et domine le pôle antarctique. Son existence avait paru
« jusqu'alors incertaine; on doute encore s'il luit sur des
« terres ignorées ou s'il n'éclaire que des flots [16].

« Chaque jour nous éloignait des régions de l'équateur,
« de ces climats inconstants où le soleil, dans sa course
« d'un pôle à l'autre, renouvelle deux fois la saison des
« zéphyrs et la saison des tempêtes. Chaque jour, Arcas et
« Callisto s'abaissaient derrière nous. Nous les vîmes enfin
« se baigner dans les eaux de Neptune en dépit de Ju-
« non [17].

« Te dirai-je les redoutables phénomènes dont la mer
« est le théâtre, les bourrasques subites, les noirs oura-
« gans, les nuits ténébreuses, les longs éclairs qui sillon-
« nent le ciel, les éclats de la foudre qui ébranlent le monde?
« Immense et vaine entreprise qui tromperait les efforts
« d'une voix de fer.

« L'inculte raison du nautonier, bornée aux leçons de

« son art, s'abandonne au rapport trompeur des sens.
« Pour lui tout est prodige; il n'appartient qu'au génie,
« éclairé par le savoir, d'apprécier d'un coup d'œil les acci-
« dents variés de ce mystérieux univers.

« J'ai vu des feux brillants s'élever du sein des tem-
« pêtes [18], et d'un cercle de lumière environner nos mâts.
« Heureux présages d'un calme prochain, le matelot, battu
« par l'orage, les prend pour des génies secourables qui
« ramènent la paix sur les mers.

« J'ai vu... non, mes yeux ne m'ont point trompé; j'ai
« vu se former sur nos têtes un nuage épais qui, par un
« large tube, aspirait les eaux profondes de l'Océan [19].

« Le tube, à sa naissance, n'était qu'une légère vapeur
« rassemblée par les vents; elle voltigeait à la surface de
« l'eau. Bientôt elle s'agite en tourbillon, et, sans quitter
« les flots, s'élève en long tuyau jusqu'aux cieux, semblable
« au métal obéissant qui s'arrondit et s'allonge sous la main
« de l'ouvrier.

« Substance aérienne, elle échappe quelque temps à la
« vue; mais à mesure qu'elle absorbe les vagues, elle se
« gonfle, et sa grosseur surpasse la grosseur des mâts.
« Elle suit, en se balançant, les ondulations des flots; un
« nuage la couronne, et dans ses vastes flancs engloutit les
« eaux qu'elle aspire.

« Telle on voit l'avide sangsue s'attacher aux lèvres de
« l'animal imprudent qui se désaltère au bord d'une claire
« fontaine. Brûlée d'une soif ardente, enivrée du sang de
« sa victime, elle grossit, s'étend et grossit encore. Telle
« se gonfle l'humide colonne, tel s'élargit et s'étend son
« énorme chapiteau.

« Tout à coup la trombe dévorante se sépare des flots,
« et retombe en torrents de pluie sur la plaine liquide.
« Elle rend aux ondes les ondes qu'elle a prises; mais elle
« les rend pures et dépouillées de la saveur du sel. Grands

« interprètes de la nature, expliquez-nous la cause de cet « imposant phénomène.

« Si les anciens philosophes que l'amour de la science « entraîna loin de leur patrie, eussent, comme moi, con- « fié leurs voiles à tant de souffles divers, quel vaste champ « d'observations se fût ouvert pour eux ! Que de précieuses « découvertes enrichiraient leurs écrits ! Que de vérités « utiles tiendraient aujourd'hui la place de leurs vains sys- « tèmes !

« La lune avait déjà développé cinq fois son croissant « lumineux depuis que nous parcourions les domaines « d'Amphitrite, quand, de la hune aérienne, un matelot « cria : Terre ! terre ! Aussitôt chacun de nous s'élance sur « le tillac, les yeux tournés vers l'horizon, du côté de « l'orient.

« Les montagnes de la côte se dessinaient dans le loin- « tain comme un amas confus de nuages. A l'instant, les « ancres se disposent, les voiles se replient. L'astrolabe [20], « invention du génie, qui saisit les astres dans l'espace et « mesure la distance qui les sépare de la terre, l'astrolabe « va nous apprendre à quelle partie du ciel répondent ces « bords inconnus.

« Une rive spacieuse nous reçoit [21]. Mes compagnons se « dispersent, curieux d'explorer une contrée que nul Eu- « ropéen n'avait encore parcourue. Moi, je reste sur la « plage avec mes pilotes, cherchant à déterminer le point « où nous sommes. J'interroge tour à tour la carte du monde « et le tableau du rivage.

« Nous étions entre le tropique où règne Amalthée [22] et « le pôle austral, où, sous des montagnes de glace, la na- « ture a caché ses derniers ouvrages. Je m'occupais à fixer « mes observations fugitives, quand je vis revenir à moi « plusieurs de mes compagnons entraînant un Noir afri- « cain : ils l'avaient surpris sur la montagne au moment où « il ravissait les doux trésors de l'abeille.

« L'œil hagard, il tremble, il s'agite. Sa langue articule à « peine quelques sons confus aussi barbares que sa figure. « Tel parut aux yeux d'Ulysse le farouche Polyphème. « Je cherche à calmer sa frayeur, à flatter son goût par « la piquante saveur des aromates, à l'éblouir par l'écla; « d'un argent pur et poli, ou de ce métal plus riche encore « dont les dieux avaient revêtu le bélier de Colchos : il reste « plongé dans sa stupide indifférence.

« Mais des grelots ont retenti à son oreille ; des grains « de cristal, un bonnet couleur de pourpre, ont frappé sa « vue.... Ses cris soudains, ses regards, ses gestes animés, « expriment la surprise et le contentement qu'il éprouve. « Bientôt tout ce trésor est dans sa main : il le reçoit en « même temps que la liberté, et prend sa course vers la « peuplade voisine.

« Dès l'aube du jour suivant, d'autres Sauvages, noirs et « nus comme lui, descendent de leurs rochers et viennent « demander leur part des mêmes richesses. Ils se mon- « trent bientôt si familiers que Velloso cède au désir d'aller « avec eux visiter la contrée. Il les suit à travers les « bois.

« Parmi les guerriers que l'honneur attache à ma for- « tune, il n'en est point qui le surpasse en audace. Inquiet « de son imprudence, j'observais attentivement la route « qu'il avait prise, quand tout à coup je le vis reparaître à « la cime de la montagne, revenant plus vite qu'il n'était « parti, et se dirigeant vers la mer.

« Une chaloupe s'avance pour le recevoir ; mais un Nè- « gre audacieux s'élance sur ses traces. Un autre le suit et « un autre encore ; leurs mains levées sur lui vont l'atteindre et le saisir : je vole à son secours. La rame, à coups « pressés, frappait les ondes, quand un noir bataillon se dé- « couvre, semblable au nuage épais avant-coureur de « l'orage.

« L'orage éclate ; une grêle de pierres et de flèches ob-

« scurcit les airs. Elles ne furent pas lancées au vent ; cette « jambe en reçut une blessure : j'en porte encore la cica- « trice. Le mousquet répondit aux traits des Barbares, et « sur leur corps ensanglanté imprima la vive couleur dont « ils avaient paré leur tête [23].

« Heureux de ramener avec nous notre imprudent com- « pagnon, nous retournons à nos vaisseaux, abandonnant « sans regret de misérables Sauvages dont l'ignorance éga- « lait la perfidie. Jamais leurs grossières nacelles n'avaient « vu d'autres flots que les flots de leur rivage. La terre que « nous cherchions leur était inconnue ; ils savaient seule- « ment qu'elle était encore loin de nous.

« La flotte nous avait tous recueillis. On entoure, on in- « terroge Velloso. — Valeureux ami, lui dit un de ses ca- « marades, la colline est plus facile à descendre qu'à mon- « ter. — Tu dis vrai, répond le fier Lusitanien, j'ai précipité « mon retour. Des brigands vous mettaient en péril : je ve- « nais vous défendre.

« Et le guerrier nous raconta sa périlleuse aventure. Il « avait à peine franchi la colline que les Africains, avec des « cris de fureur, l'avaient repoussé vers la mer, épiant en- « suite, à l'abri de leurs rochers, le moment où nous irions « le recevoir au rivage. Le projet des Noirs était de fondre « sur nous, de nous envoyer tous aux sombres bords, et de « se partager nos dépouilles.

« Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que nous « avions quitté la terre des Barbares. La Nuit promenait en « silence son char étoilé [24] ; nos vaisseaux fendaient paisi- « blement les ondes ; assis sur la proue, nos guerriers veil- « laient, lorsqu'un sombre nuage qui obscurcit les airs se « montre au-dessus de nos têtes, et jette l'effroi dans nos « cœurs.

« La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit « semblable à celui des flots qui se brisent contre des ro- « chers. Dieu puissant ! m'écriai-je, de quel malheur som-

« mes-nous menacés? Quel prodige effrayant vont nous « offrir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une tem- « pête.

« Je finissais à peine : un spectre immense, épouvan- « table, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, « son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse et fan- « geuse. Sa chevelure est chargée de terre et de gravier; « ses lèvres sont noires, ses dents livides; sous de noirs sour- « cils ses yeux roulent étincelants.

« Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse autre- « fois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il « parle : sa voix formidable semble sortir des gouffres de « la mer. A son aspect, à ses terribles accents, nos che- « veux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous « glace.

« O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les peu- « ples! il n'est donc plus de barrière qui vous arrête? In- « domptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez « pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gar- « dien, dans ces mers sacrées qu'une nef étrangère ne pro- « fana jamais!

« Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science « ni le génie n'avaient pu encore lui ravir! Hé bien, mor- « tels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent « sur cette plage orageuse et sur les terres lointaines que « vous soumettrez par la guerre.

« Malheur au navire assez hardi pour s'élancer sur vos « traces! Je déchaînerai contre lui les vents et les tempê- « tes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, « viendra braver mon pouvoir [25]! A peine aura-t-elle paru « sur mes ondes, qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée « dans les flots.

« Avec elle périra le navigateur impie [26] qui, dans sa « course vagabonde, aperçut mon inviolable demeure, et « vous révéla mon existence. Et ce terrible châtiment ne

« sera que le prélude des malheurs que l'avenir vous pré-
« pare. Si j'ai su lire au livre des destins, chaque année
« ramènera pour vous de nouveaux désastres; la mort sera
« le moindre de vos maux.

« C'est ici qu'un guerrier, longtemps couronné par la vic-
« toire, trouvera une éternelle sépulture [27]. C'est ici que,
« par un secret jugement du ciel, le destructeur des flottes
« ottomanes viendra déposer ses trophées et payer de son
« sang la ruine de Quiloa et de Monbaze.

« Un autre héros le suivra [28], chevalier généreux, amant
« passionné. Une jeune beauté l'accompagne. Doux pré-
« sent de l'amour, elle devait embellir sa vie. Quelle af-
« freuse destinée les conduit sur ces bords! Ils survivront
« à leur naufrage, mais pour éprouver d'inexprimables
« douleurs; et leur lente agonie ne suffira point à ma ven-
« geance.

« Leurs enfants, dévorés par la faim, expireront sous leurs
« yeux. Le Cafre, avare et féroce, dépouillera de ses vête-
« ments la chaste beauté. Exposée nue aux ardeurs du jour,
« à la fraîcheur des nuits, foulant de ses pieds délicats le
« sable brûlant du désert, elle fuira dans l'épaisseur des
« forêts.

« L'impitoyable solitude ensevelira les deux époux. C'est
« là qu'ils mouilleront de larmes les rochers attendris.
« C'est là que, réfugiés dans les bras l'un de l'autre, ils con-
« fondront leur désespoir et leurs derniers soupirs. Les tris-
« tes témoins de tant d'infortunes les rediront aux rives du
« Tage.

« Il continuait ses horribles prédictions. — Qui es-tu,
« monstre? lui dis-je, en m'élançant vers lui. Quel démon
« vient de nous parler par ta bouche? L'affreux géant jette
« sur moi un regard sinistre. Ses lèvres hideuses se séparent
« avec effort et laissent échapper un cri terrible. Il me ré-
« pond enfin d'une voix sourde et courroucée :

« Je suis le Génie des tempêtes; j'anime ce vaste promon-

« toire que les Ptolomée, les Strabon, les Pline et les Pom-
« ponius, qu'aucune génération passée n'a connu. Je ter-
« mine ici la terre africaine, à cette cime qui regarde le
« pôle antarctique, et qui, jusqu'à ce jour voilée aux yeux
« des mortels, s'indigne, en ce moment, de votre audace.

« Tu vois un des compagnons d'Encelade, d'Égéon et du
« géant aux cent bras [29]. Je m'appelle Adamastor. Comme
« eux enfant de la Terre, j'ai fait, comme eux, la guerre aux
« dieux. Tandis que mes frères entassaient contre le ciel
« montagne sur montagne, je combattais sur l'Océan.

« Une passion funeste alluma dans mon sein cette belli-
« queuse ardeur. J'adorais la jeune immortelle qui fut de-
« puis l'épouse de Pélée [30], j'aurais dédaigné pour elle toutes
« les déesses de l'Olympe. Un jour je la vis s'élancer nue sur
« la plage avec ses compagnes : le feu qui m'embrasa sou-
« dain me brûle et me consume encore.

« Je parlai, je déplus. Indigné de ses mépris, mais toujours
« enivré de ses charmes, je déclarai la guerre à Nérée, et,
« pour conquérir sa fille, j'entrepris la conquête des flots.
« Doris, une néréide, trembla pour sa jeune souveraine, et,
« dépositaire de mes vœux, lui porta des paroles de paix et
« d'amour. Un pudique sourire effleura les lèvres de Thétis.
« Quelle serait donc, répondit-elle, quelle serait la nymphe
« assez hardie pour recevoir les vœux d'un géant?

« Mais cependant, Doris, il parcourt, il bouleverse nos
« ondes; mon père lui-même, Nérée, est menacé..... Va,
« laisse à ma prudence le soin de calmer Adamastor, et de
« sauver l'empire des eaux. Telle fut la réponse que me
« transmit la néréide. Hélas! je ne sus point en pénétrer l'ar-
« tifice, tant sont aveugles les cœurs passionnés! le mien
« palpita de désir et d'espérance.

« Plus de guerre, plus de courroux : Doris m'avait dés-
« armé. Une nuit..... cette nuit cruelle devait couronner
« mon ardeur! je vis, à travers les ombres, s'avancer l'aimable
« Thétis. Elle était seule et sans voile. Les bras tendus, le

« cœur en délire, je m'élance vers cette beauté céleste ; je « couvre de baiser ses yeux, son front, sa chevelure.....

« O honte ! ô désespoir ! je n'avais saisi qu'une montagne « affreuse, hérissée d'une épaisse forêt [31]. Un sommet sour- « cilleux recevait les brûlantes caresses destinées à une tête « divine. Tous mes sens furent glacés d'horreur. Je restai « muet, immobile, comme un rocher qui presse un autre « rocher.

« O Thétis, ô la plus belle des nymphes de l'Océan ! si tu « repoussais mes transports, que ne me laissais-tu l'illusion « qui m'avait séduit, ce rêve de bonheur où s'égarait mon « amour ? Je pars désespéré, j'abandonne les lieux témoins « de ma disgrâce ; je vais chercher des climats inconnus où « personne ne puisse rire de mes larmes.

« Mes frères étaient déjà vaincus. Leurs cent bras les « avaient mal servis contre le ciel ; les dieux en avaient en- « seveli plusieurs sous de hautes montagnes ; et moi-même, « errant sur la terre et pleurant mes ennuis, je ne tardai « pas à subir le châtiment de mes témérités.

« De ma chair desséchée, de mes os convertis en rochers, « les dieux, les inflexibles dieux, ont formé le vaste promon- « toire qui avance au milieu de ces vastes ondes ; et pour « accroître mes tourments, pour insulter à ma douleur, « Thétis vient chaque jour me presser de son humide cein- « ture.

« A ces mots, il laissa tomber un torrent de larmes, et « disparut. Avec lui s'évanouit la nuée ténébreuse, et la mer « sembla pousser un long gémissement. Je levai les mains « vers le ciel, j'invoquai les chœurs sacrés des anges qui « nous avaient servi de guides jusque sur ces bords éloignés, « et je priai Dieu de détourner les malheurs dont Adamastor « avait menacé notre avenir.

« Cependant Phlégon et Pyroeïs, Éous et l'impétueux « Éthon [32], ramenaient le char du soleil, et, de leurs pieds « enflammés, déchiraient le rideau qui couvrait à nos yeux

« le promontoire du Géant. Nous en parcourûmes les redou-
« tables contours, et la mer orientale vit flotter enfin nos
« pavillons.

« De nouveaux rivages nous promettaient de nouvelles
« découvertes, et pour la seconde fois la terre reçut nos
« guerriers [33]. Des peuples pasteurs habitaient cette contrée.
« Aussi noirs, mais d'un aspect plus humain que les habi-
« tants des bords où Velloso s'était vu dans un si grand péril,
« ils venaient à nous avec leurs femmes, en dansant, et
« poussaient des cris d'allégresse. Leurs troupeaux les sui-
« vaient, errant à l'aventure et paissant l'herbe fleurie.

« Leurs noires compagnes arrivaient sur des bœufs au pas
« tranquille et lent. Elles chantaient. Les sons du chalumeau
« champêtre se mêlaient à leurs voix. Telle autrefois la flûte
« de Tityre accompagnait les chansons des bergers de l'Au-
« sonie.

« Leur accueil ne démentit point la douceur qui respirait
« sur leur front. Leur hospitalité fut simple comme leurs
« mœurs. Des poules, des moutons furent amenés sur le
« rivage. Nous reçûmes leurs présents ; ils remportèrent les
« nôtres ; mais il nous fut impossible de tirer d'eux aucune
« lumière sur les climats que nous cherchions. Il fallut lever
« l'ancre et rendre aux vents nos voiles fatiguées.

« Nous suivions les longs détours de la côte éthiopienne,
« présentant la poupe au pôle antarctique et la proue à
« l'équateur. L'île de Diaz disparaissait derrière nous [34]. Là
« s'était terminée la course de ce hardi navigateur qui cher-
« chait le cap des Tourmentes et ne l'aperçut qu'à son re-
« tour.

« De là, pendant quelques jours, nous continuâmes à
« sillonner ces mers lointaines, tantôt poussés par des tem-
« pêtes, tantôt retenus par des calmes, mais toujours plus
« forts que les obstacles, toujours encouragés par la grandeur
« même du péril. D'un front serein, nous bravions tous les
« caprices du mobile élément, lorsque des courants impé-

« tueux s'agitèrent devant nous, et de leurs gouffres profonds « épouvantèrent nos vaisseaux.

« La mer en fureur soulevait toutes ses vagues et nous re- « poussait en dépit des vents qui soufflaient du septentrion. « Notus, indigné de la longue résistance des flots, redoubla « de colère et d'efforts, et les ondes vaincues nous ouvrirent « un libre passage.

« Le soleil ramenait l'heureux jour où trois rois de l'O- « rient vinrent adorer dans un enfant nouveau-né le triple « roi de l'univers. La douce haleine du zéphyr nous rap- « procha de la terre des Noirs. Un grand fleuve y reçut nos « vaisseaux [35] : il gardera le nom de l'antique solennité que « nous célébrâmes sur ses bords.

« Le *fleuve des Rois* nous fournit ses fraîches eaux. La terre « nous prodigua ses fruits; mais le peuple qui l'habite était « pour nous comme un peuple muet. Ainsi nous mesurions « péniblement ce long rivage, demandant partout des nou- « velles de l'Orient et n'en recevant jamais.

« Daigne un instant, grand roi, daigne arrêter tes regards « sur ces infortunés voyageurs, errant sans guide sur des « mers inconnues, en proie aux horreurs de la faim, à la fu- « reur des flots, dévorés par des climats insalubres, et cher- « chant à travers les tempêtes une terre lointaine qui sem- « blait fuir devant eux.

« Nos provisions altérées n'étaient plus pour nous qu'un « aliment funeste. Aucun plaisir, aucune illusion qui sou- « tînt notre espérance. Quels autres soldats que des Portu- « gais se fussent montrés si patients dans les fatigues, si fi- « dèles à leur prince, si dociles à la voix de leur chef?

« O mes généreux compagnons! c'est l'amour de la gloire « qui vous inspirait tant de courage. Sans ce noble motif, « auriez-vous consenti à partager les souffrances de ma « longue et pénible course? La colère et le désespoir n'au- « raient-ils pas vingt fois brisé les nœuds qui vous atta- « chaient à Gama? Vous avez enduré, sans murmure, la

« faim, la fatigue, des tourments inouïs ! Où ne me suivrez-
« vous pas, après avoir résisté à tant d'épreuves?

« Nous quittons enfin le fleuve hospitalier. Notus enfle nos
« voiles. D'un souffle vif et pur il nous emporte au loin sur
« les ondes, et nous dérobe aux courants du golfe agité[36]
« d'où l'opulente Sofala envoie son or aux nations.

« Des flots plus tranquilles, un reste d'espoir, et la faveur
« du ciel invoquée par les nautoniers, nous ramenèrent au
« rivage. Toujours partagés entre la crainte et l'espérance,
« fatigués d'une si longue attente, à peine osions-nous for-
« mer quelques vœux, lorsqu'un spectacle nouveau vint re-
« lever nos cœurs abattus.

« Des campagnes riantes, de belles vallées, un grand
« fleuve, se découvrirent à nos yeux [37]. Des bateaux sur-
« montés de voiles légères se croisaient paisiblement à
« l'entrée du port. La rencontre imprévue d'un peuple na-
« vigateur [38] ranima toutes nos espérances; et cette fois du
« moins elles ne furent pas trompées.

« Les habitants de ces rives appartenaient encore à la
« grande famille des Noirs; mais il nous sembla qu'ils com-
« muniquaient avec des nations policées. Un léger tissu de
« coton se repliait autour de leur tête; une étoffe azurée
« leur servait de ceinture; à leur langage se mêlaient quel-
« ques mots arabes.

« Martinez les interrogea, Martinez que l'Arabie avouerait
« pour un de ses enfants. Ils lui dirent que des vaisseaux
« aussi grands que les nôtres fréquentaient cette mer loin-
« taine; que des bords où naît le soleil, ils venaient chaque
« année chercher le rivage du sud, et remontaient ensuite
« vers une contrée de l'orient où les hommes étaient,
« comme nous, de la couleur du jour.

« Le fleuve où reposaient nos vaisseaux devint pour nous
« le fleuve des *Bons Signes*. Nous élevâmes sur ces bords un
« des monuments sacrés destinés à marquer nos découvertes,
« et nous donnâmes à la contrée le nom du Génie céleste

« qui guida les pas du jeune Tobie vers la demeure de « Gabélus.

« D'autres soins occupèrent encore nos loisirs. Les mous- « ses fangeuses, les impurs coquillages qui, dans une longue « navigation, s'attachient aux flancs des navires, disparurent « sous la main des matelots. Les bons habitants du rivage « venaient chaque jour, d'un air joyeux, déposer à nos pieds « d'abondantes provisions.

« Mais ce bonheur, si nouveau pour nous, ne fut pas sans « mélange. L'impitoyable Némésis vint le troubler par une « calamité nouvelle. Ainsi les jours orageux succèdent aux « jours sereins. Nous naissons sous l'empire de cette loi ri- « goureuse : le mal pèsera longtemps sur la terre, le bien « n'y sera que passager.

« Une affreuse maladie[39] me ravit plusieurs de mes infor- « tunés compagnons. Une terre étrangère couvre leurs osse- « ments. Comment décrire cet horrible fléau? Les gencives « du malade se gonflaient tout à coup, et, dans sa bouche, « les chairs croissaient et se corrompaient à la fois : l'air « en était infecté.

« Nous n'avions ni savants médecins ni chirurgiens expé- « rimentés ; mais l'acier rigoureux supplée à tous les secours « de l'art. Dirigé par des mains inhabiles, il coupe les chairs « altérées, et, par de salutaires blessures, arrache des vic- « times à la mort.

« Hélas! il ne put les sauver toutes. Des guerriers qui si « longtemps avaient partagé nos périls et nos travaux[40] suc- « combèrent sur cette plage ignorée. Ils y dorment d'un « éternel sommeil. Oh! que l'homme aisément trouve ici- « bas sa dernière demeure! Un peu de sable remué sur le « rivage, quelques vagues fugitives, reçoivent indistincte- « ment la dépouille mortelle d'un héros et les restes d'un « obscur soldat.

« Nous quittâmes ce port, moins inquiets, mais plus tris- « tes. Nous cherchions, en naviguant le long des côtes, à

« découvrir quelque indice nouveau qui affermît encore « notre espoir. Mozambique et Monbaze nous offrirent d'a- « bord un asile. Quel asile, grand Dieu! Le bruit de leur « perfidie est parvenu jusqu'à toi.

« Enfin la pitié du ciel nous a conduits vers ce rivage, et « l'espérance est rentrée dans nos cœurs, et la vie nous « sourit encore, et tous nos maux sont oubliés. Tu connais « maintenant les guerriers que tu sauvais sans les connaître. « Docile à tes ordres, je t'ai fidèlement raconté leurs aven- « tures et leurs malheurs.

« Tu peux juger s'il exista jamais des voyageurs tels que « nous. Les courses périlleuses d'Ulysse et d'Énée peuvent- « elles se comparer à la nôtre? Ces grands navigateurs, tant « vantés par les poëtes, n'ont pas vu la huitième partie des « mers immenses qu'ont parcourues mes vaisseaux.

« Que le chantre divin dont Smyrne, Rhodes, Colophon, « Athènes, Chio, Argos et Salamine se disputèrent le ber- « ceau [41]; que son rival, l'honneur de l'Ausonie, ce cygne « mélodieux dont les accents charment le Mincio qui l'a vu « naître et le Tibre orgueilleux de l'entendre;

« Que ces deux favoris des Muses embellissent d'ingé- « nieuses fictions l'histoire de leurs demi-dieux; qu'ils in- « ventent des Circés, des Polyphèmes, des Sirènes enchan- « teresses; qu'ils conduisent chez les Ciconiens la nef légère « du roi d'Ithaque; qu'ils enivrent des fruits du lotos ses « imprudents compagnons; qu'ils précipitent dans les flots « l'infortuné Palinure;

« Qu'ils irritent les vents affranchis des outres d'Éole; « qu'ils créent des Calypsos amoureuses, des Harpies infec- « tant les repas; qu'ils fassent descendre les héros vivants « au séjour des ombres; qu'ils épuisent les trésors de leur « brillante imagination : ils n'inventeront rien qui surpasse « la vérité simple et nue de mes récits. »

Gama ne parlait plus, et les Mélindiens l'écoutaient encore. Enfin un doux murmure s'élève au milieu d'eux et devien.

un long concert de louanges. Le roi de Mélinde admirait la grandeur des rois du Tage, leur génie, leurs vertus guerrières; la fidélité, le courage, le dévouement de leurs sujets. Les Mélindiens, l'œil fixé sur ces hommes extraordinaires, se redisaient l'un à l'autre le trait qui les avait le plus frappés.

Mais déjà le fils de Latone inclinait vers la demeure de Thétis le char lumineux qui fut jadis si mal guidé par Phaéthon, lorsque le monarque partit pour retourner à son palais.

Oh! qu'il est doux de commander ainsi l'estime de l'univers, de mêler son nom à celui des héros, d'occuper à son tour les doctes veilles de l'historien et du poëte! C'est au récit des grandes actions, c'est aux accents de la lyre héroïque que s'enflamment les âmes généreuses.

Les exploits d'Achille avaient moins de prix aux yeux d'Alexandre que la muse qui les chantait; c'est un Homère qu'il enviait au vainqueur de Troie. Les trophées de Miltiade troublaient le sommeil de Thémistocle; il brûlait d'entendre la voix d'Athènes et des muses l'associer au vainqueur de Marathon.

Les travaux de Gama ont surpassé les travaux d'Énée. Oui, sans doute; mais Énée a été chanté par Virgile [42]. Parlerait-on de l'époux de Lavinie, sans le poëte, ami d'Auguste, qui rassembla dans un livre immortel tous les titres d'honneur des Romains, et en forma ce faisceau de gloire qui nous éblouit encore aujourd'hui [43]?

La Lusitanie enfante des Scipions, des Césars, des Alexandres. Elle produit aussi des Augustes; mais chez nous les héros ne sont que des soldats aguerris. Octave, au sein des discordes civiles, composait des vers pleins de grâce. D'un trait vif et perçant, il réprimait cette Fulvie qui, le front dépouillé de pudeur, le poursuivait de son amour.

César, vainqueur des Gaules, ne renonçait pas aux lettres pour les armes; mais aussi éloquent que Scipion, d'une main il tenait la plume, et de l'autre la lance. Mars et Thalie se

partageaient les heures de Scipion. Homère était tout entier dans la mémoire d'Alexandre; la nuit il reposait sous le chevet du vainqueur d'Arbelles.

Romains, Grecs ou Barbares tous les grands capitaines ont connu le culte des Muses; elles ne sont négligées que par les guerriers de la Lusitanie. Je le dis avec douleur, si les doctes sœurs sont muettes pour eux, c'est qu'ils sont sourds pour les doctes sœurs; c'est qu'ils ignorent l'art divin qu'ils dédaignent : il n'appartient qu'aux esprits cultivés de sentir le charme des beaux vers.

N'accusons point la nature : le mépris des lettres étouffe seul parmi nous le génie des Virgile et des Homère; et si ce dédain se prolonge, nous n'aurons bientôt plus ni pieux Énées ni vaillants Achilles. L'orgueil des richesses endurcit nos Lusitaniens. De tous les dieux de la riante antiquité, Plutus est le seul qu'ils connaissent; et, pour comble de honte, ils ne savent plus en rougir.

Que Gama rende grâce aux Muses de leur ardeur patriotique à consacrer une gloire dont l'éclat rejaillit sur sa race. Il n'avait rien fait pour elles. Ses descendants les ont-ils mieux servies? Avaient-ils mérité que les Nymphes du Tage abandonnassent en leur faveur le fuseau d'or pour la lyre, et l'art de Minerve pour les jeux savants d'Apollon?

L'amour de la patrie, le plaisir pur de célébrer les héros, ont seuls inspiré mes chants. Fils de Lusus, ne laissez donc pas s'éteindre en vous la passion des grandes choses. Vos exploits ne seront point perdus ; l'Histoire est là pour les recueillir, et Calliope pour les chanter.

NOTES

1. Le monde, chargé d'années, poursuivait languissamment le cours de son sixième âge.

La durée du monde est divisée par les chronologistes en six grandes périodes historiques, qu'ils appellent les âges du monde. Les cinq premiers comprennent le temps qui s'est écoulé depuis la création jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Le sixième âge est l'ère chrétienne. *Le monde y comptait quatorze fois cent révolutions du soleil et quatre-vingt-dix-sept autres encore*, lorsque Gama partit de Lisbonne pour la découverte de l'Inde. L'auteur ne pouvait exprimer d'une manière plus simple et plus heureuse la date précise du départ de son héros (1497).

2. Les nouvelles îles découvertes par le généreux Henri.

L'infant Don Henri, l'un des fils du roi Jean Ier, fut, comme l'on sait, le mobile et l'instigateur des grandes navigations portugaises. C'est à ses encouragements que l'on doit la découverte de Madère, des îles du cap Vert et des Açores.

Talent de bien faire était la devise que ce prince avait adoptée, et qu'il justifia par toutes les actions de sa vie. Après sa mort, les pilotes et les matelots, pour honorer sa mémoire, gravaient sur les arbres des contrées nouvellement découvertes, son mot favori : *Talent de bien faire.*

3. Sur la droite, les flots vont se perdre dans l'horizon, et baigner, peut-être, un autre univers.

Le continent américain était découvert à l'époque où Camoens écrivait ; mais Gama, en 1497, ne pouvait qu'en soupçonner l'existence. Christophe Colomb, dans ses deux premiers voyages, exécutés en 1492 et 1493, avait déjà trouvé les îles Lucayes, Cuba, Saint-Domingue et la Jamaïque ; mais ce n'est qu'à son troisième voyage, en 1498, qu'il aperçut le continent.

4. Qui doit son nom aux forêts dont elle était couverte.

Madeira, en portugais, signifie *bois*, d'où nous est venu le nom de *madrier*. L'île de Madère était tellement boisée, que les premiers co-

lons furent obligés, pour se faire jour à travers les forêts, d'y mettre le feu. L'incendie devint presque général, et dura, dit-on, plus de sept ans. Sur le terrain anciennement occupé par ces forêts, furent plantées des vignes que le prince Henri avait fait venir de la Grèce, et qui donnent aujourd'hui des vins si renommés dans toutes les parties du monde.

5. La Massylie, où paissent les troupeaux des Azenègues.

Le fleuve du Sénégal était connu des anciens sous le nom d'*Azana*. Il est probable que, par le nom d'*Azenègues*, Camoens a voulu désigner les nations nomades qui fréquentent les bords de ce fleuve.

6. Terre désolée où l'oiseau digère le fer.

La Massylie, aujourd'hui le Dahra, semble être la patrie des autruches; elles y marchent par troupeaux. Leur voracité a fait croire à des voyageurs, et même à des naturalistes, qu'elles digéraient le fer. Buffon expose, à cet égard, l'opinion de Vallisneri, qui, après avoir disséqué deux autruches, était porté à croire que ces animaux digéraient, en effet, les corps durs par l'action du dissolvant de l'estomac, sans exclure celle des frottements qui peuvent aider à cette action principale :

« Les morceaux de bois, de fer ou de verre qui ont séjourné quel-
« que temps dans les ventricules de l'autruche, ne sont point lisses et
« luisants comme ils devraient l'être s'ils eussent été usés par le frot-
« tement; mais ils sont raboteux, sillonnés, criblés comme ils doivent
« l'être en supposant qu'ils aient été rongés par un dissolvant actif.

« Ce dissolvant réduit les corps les plus durs, de même que les
« herbes, les grains et les os, en molécules impalpables qu'on peut
« apercevoir au microscope, et même à l'œil nu.

« Les glandes du premier estomac donnent, étant pressées, une li-
« queur visqueuse, saumâtre, insipide, et qui, néanmoins, imprime
« très-promptement sur le fer une tache obscure.

« Enfin, l'activité de ces sucs et la force des muscles du gésier, ve-
« nant à l'appui des faits précédents, autorisent Vallisneri à conjec-
« turer, non pas tout à fait que les autruches digèrent le fer et s'en
« nourrissent, comme divers insectes ou reptiles se nourrissent de
« terre et de pierres, mais que les pierres, les métaux, et surtout le
« fer, dissous par le suc des glandes, servent à tempérer, comme ab-
« sorbants, les ferments trop actifs de l'estomac ; qu'ils peuvent se
« mêler à la nourriture comme éléments utiles, l'assaisonner, aug-
« menter la force des solides, d'autant plus que le fer entre, comme
« on sait, dans la composition des êtres vivants, et que, lorsqu'il est
« suffisamment atténué par des acides convenables, il se volatilise, et
« acquiert une tendance à végéter, pour ainsi dire, et à prendre des
« formes analogues à celles des plantes, comme on le voit dans l'arbre

« de Mars, et c'est, en effet, le seul sens raisonnable dans lequel on « puisse dire que l'autruche digère le fer. » (Disc. sur les Anim.)

7. Le noir Sénégal.

Camoens, par hypallage, attribue au fleuve même la couleur des habitants du pays. Cette figure de transposition se rencontre fréquemment chez les poëtes. Virgile a dit avec beaucoup d'élégance :

Ibant *obscuri sola* sub nocte silentes.

8. Là s'élève ce promontoire que nos marins ont appelé le cap Vert. On le nommait jadis le promontoire d'Arsine.

Quelques géographes ont pris le cap Vert pour l'*Arsinarium promontorium* de Ptolémée ; d'autres, avec plus de vraisemblance, pour son *Hesperium cornu*. Il a existé, il est vrai, sur les côtes d'Afrique, une colonie romaine appelée *Arsinaria*, d'où, selon ces géographes, le promontoire aurait tiré son nom ; mais cette colonie avait été fondée sur un des rivages de la Méditerranée, et non point sur les bords de la mer Atlantique. On la place communément au royaume d'Alger, dans la province de Tlemcen, dont les habitants étaient connus des Romains sous le nom de *Temici*. Voltaire, dans sa tragédie de *Zulime*, transforme cette province de Tlemcen en royaume de Trémizène, et lui donne pour capitale une ville qu'il appelle *Arsénie*. Ces noms grecs dont le poëte avait décoré l'Afrique dépaysèrent les spectateurs, et la pièce tomba. « Presque personne au parterre, dit l'au- « teur dans une de ses lettres, ne connaissait la ville d'Arsénie, qui « était le lieu de la scène. Trémizène est un nom bien sonore, c'est un « joli petit royaume ; mais on n'en avait aucune idée. La pièce, « ajoute-t-il avec sa gaieté ordinaire, ne donna nulle envie de s'infor- « mer du gisement de ces côtes. »

9. Les filles d'Hesper découvraient à nos yeux leurs îles verdoyantes.

On ne s'accorde pas sur le séjour des Hespérides. Les uns le placent aux Canaries, autrefois les *îles Fortunées* ; les autres, aux îles du cap Vert, et c'est cette opinion que le poëte a suivie.

Les Hespérides étaient au nombre de trois, Églé, Aréthuse et Hespéréthuse. Selon la Fable, elles possédaient en commun un jardin où croissaient des arbres à pommes d'or. Ce jardin était gardé par un dragon que tua Hercule.

10. C'est l'antique jardin des Hespérides. Il porte le nom de Saint-Jacques, etc.

Le poëte veut parler de *Santiago*, la principale des îles du cap Vert. On sait que saint Jacques est le patron de l'Espagne.

11. Les Dorcades, ancien séjour des Gorgones.

Les Gorgones étaient filles de Phorcus, dieu marin. Elles étaient trois, Méduse, Euryale et Sthényo. Dans le texte portugais, elles sont désignées par une périphrase empruntée de la Fable :

As Dorcadas passamos, povoadas
Das irmâas que outro tempo alli viviam,
Que de vista total sendo privadas,
Todas tres d'hum sò olho se serviam.

« Nous passâmes les Dorcades, ancien séjour des trois sœurs, qui, « entièrement privées de la vue, n'avaient à elles trois qu'un œil « dont elles se servaient tour à tour. »

L'image était obscure pour un grand nombre de lecteurs, et bizarre pour tous. Il nous a semblé que c'était le cas de substituer, comme nous l'avons déjà fait dans quelques passages, le nom propre à la périphrase.

12. O Méduse ! ce sont tes serpents qui peuplent encore ces déserts.

Méduse ne fut pas toujours coiffée de serpents. Sa chevelure était si belle, que c'est par là surtout qu'elle inspira de l'amour à Neptune, témoin le récit de Persée, au quatrième livre des *Métamorphoses* d'Ovide (v. 794) :

Clarissima forma,
Multorumque fuit spes invidiosa procorum
Illa : nec in tota conspectior ulla capillis
Pars fuit : inveni, qui se vidisse referret.
Hanc pelagi rector templo vitiasse Minervæ
Dicitur. Aversa est, et castos ægide vultus
Nata Jovis texit : neve hoc impune fuisset,
Gorgoneum turpes crinem mutavit in hydros.

Benserade parodie ainsi la fable de Méduse :

Tant de serpents entortillés et longs
Furent jadis autant de cheveux blonds
Qu'avait Méduse. Un jour en une fête
Pallas la vit, et trouva malhonnête
Qu'elle eût toujours Neptune à ses talons.

Il la suivait par bois, prés et vallons
Toute indignée, elle lui dit : Allons,
Sortez, coquette; et lui mit sur la tête
Tant de serpents.

Semblables crins que ceux dont nous parlons
Sont à la mode ; et nous les contemplons
(Quand le beau sexe au triomphe s'apprête),
Frisés, bouclés, et pour une conquête
Plus dangereux qu'aux libyques sablons
Tant de serpents.

13. Les sommets rugissants de Sierra-Léone.

Le bruit des flots qui viennent se briser contre les écueils de la côte ressemble à des rugissements qu'on entendrait dans le lointain. C'est pour cela que les navigateurs portugais ont donné à cette partie de l'Afrique le nom de *Serra-Leona, montagne des Lions.*

14. Le Zaïre.

Il prend sa source dans la Nigritie, arrose le Congo, et se jette dans l'océan Atlantique avec tant d'impétuosité, que le reflux de ses eaux se fait sentir en pleine mer, à plusieurs lieues du rivage. La Harpe, en parlant de la lutte du Zaïre avec l'Océan, cite ces deux beaux vers du poëme des *Saisons :*

L'Orellane et l'Indus, le Gange et le Zaïre
Repoussent l'Océan, qui gronde et se retire.

15. Nous avions dépassé la ligne ardente qui partage le monde, lorsqu'un astre nouveau vint nous offrir sa bienfaisante clarté.

C'est cette réunion d'étoiles que les marins ont appelée la constellation de la Croix. Elle rend aux navigateurs du Sud le même service que l'Ourse aux navigateurs du Nord.

Les Italiens ont prétendu que *Dante* avait, cent ans auparavant, prédit cette découverte. *Je me tournai à main droite,* dit-il dans le premier chant de son Purgatoire, *et je considérai l'autre pôle ; j'y vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans le premier âge du monde.* Dante, dont le poëme était une allégorie perpétuelle, entendait par le pôle le Paradis terrestre, et par les quatre étoiles les quatre vertus cardinales, apanage de nos premiers parents ; il parlait dans un sens figuré. Le sens propre de ses paroles, sans être une prophétie, n'en est pas moins remarquable quand on le rapproche de l'événement.

16. On doute encore s'il luit sur des terres ignorées, ou s'il n'éclaire que des flots.

L'existence de l'hémisphère austral n'était encore que soupçonnée à l'époque où Camoens écrivait. Elle a été depuis démontrée par les découvertes des navigateurs anglais dans la mer du Sud.

17. Arcas et Callisto s'abaissaient derrière nous. Nous les vîmes enfin se baigner dans les eaux de Neptune en dépit de Junon.

« Les Portugais, ayant passé l'équateur, devaient voir décliner le « pôle du Nord et s'élever celui du Sud. Les anciens, qui n'avaient « pas étendu leur navigation au delà du tropique, ne perdaient ja-

« mais de vue l'étoile du Nord, qu'ils appelaient Callisto ou la Grande « Ourse : et de là les poëtes ont feint que Junon avait obtenu de « Téthys que jamais Callisto ne pourrait se plonger dans la mer. »
(La Harpe.)

18. J'ai vu des feux brillants s'élever du sein des tempêtes.

Vapeurs sulfureuses qui, longtemps comprimées par l'épaisseur des nuages, s'allument tout à coup lorsqu'elles parviennent à s'en dégager. Ces feux, *amis des matelots*, suivant l'heureuse expression de J.-B. Rousseau, ont à leurs yeux quelque chose de sacré. Cette opinion remonte jusqu'à l'antiquité la plus reculée. Pendant le voyage des Argonautes, des flammes légères parurent, dit-on, sur la tête de Castor et de Pollux ; et comme le calme suivit de près cette apparition, les deux héros furent regardés comme des divinités secourables. On les invoqua dans la suite sous le nom de *Dioscures*, c'est-à-dire, fils de Jupiter ; et toutes les fois que ces flammes paraissaient sur les vaisseaux on croyait que c'étaient Castor et Pollux, qui venaient, ainsi déguisés, au secours des navigateurs. A Castor et Pollux nos gens de mer ont substitué saint Nicolas et saint Elme : innocente superstition qui fait sourire de pitié nos tranquilles sybarites, mais qui console les matelots et les rassure dans les orages.

19. J'ai vu se former sur nos têtes un nuage épais qui, par un large tube, aspirait les eaux profondes de l'Océan.

Pline le naturaliste a décrit en peu de mots la trombe marine. *Fit et caligo, belluæ similis nubes, dira navigantibus : vocatur et columna, quum spissatus humor rigensque ipse se sustinet, et in longam veluti fistulam nubes aquam trahit.* « D'épaisses vapeurs se répandent « sur les flots ; un nuage les surmonte, et, semblable à un monstre « dévorant, menace les navigateurs. Bientôt les vapeurs se conden- « sent, et, sans autre appui qu'elles-mêmes, s'élèvent en tuyau jus- « qu'au nuage qui les pompe. On lui donne alors le nom de colonne. »

Les trombes se forment plus particulièrement dans les mers resserrées, telle que le golfe Persique et le détroit de Malacca. Le capitaine Cook en a vu plusieurs dans le détroit de la reine Charlotte, au sud de la Nouvelle-Zélande. Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici, à côté de la description donnée par le navigateur poëte, la relation du navigateur savant :

« Le 17 mai 1773, à quatre heures après midi, étant alors à environ « trois lieues du cap Stephens, avec un bon vent de l'O. 1/4 S.-O. et « un temps clair, le vent s'apaisa tout à coup ; nous eûmes calme ; des « nuages très-épais obscurcirent subitement le ciel, et semblaient « annoncer une tempête. Nous carguâmes toutes les voiles. La terre « paraissait basse et sablonneuse près de la côte de la mer, mais elle « se relevait dans l'intérieur en hautes montagnes couvertes de neige.

« Nous vîmes de grandes troupes de petits pétrels plongeurs (*pro-*
« *cellaria tridactyla*) voltiger ou s'asseoir sur la surface de la mer, ou
« nager sur l'eau à une distance considérable, avec une agilité éton-
« nante. Bientôt après, nous aperçûmes six trombes : quatre s'éle-
« vèrent et jaillirent entre nous et la terre ; la cinquième était à notre
« gauche ; et la sixième parut d'abord dans le S.-O. au moins à la dis-
« tance de deux ou trois milles du vaisseau. Son mouvement progres-
« sif fut N.-E., non pas en ligne droite, mais en ligne courbe, et elle
« passa à cinquante verges de notre arrière, sans produire sur nous
« aucun effet. Je jugeai le diamètre de la base de cette trombe d'envi-
« ron cinquante ou soixante pieds. Sur cette base, il se formait un tube
« ou colonne ronde par où l'eau ou l'air, ou tous deux ensemble,
« étaient portés en jet spiral au haut des nuages. Elle était brillante
« et jaunâtre quand le soleil l'éclairait, et sa largeur s'accroissait un
« peu vers l'extrémité supérieure. Quelques personnes de l'équipage
« disent avoir vu dans l'une de ces trombes, et près de nous, un oi-
« seau qui, en montant, était entraîné de force, et tournait comme
« le balancier d'un tourne-broche. Pendant la durée de ces trombes,
« nous avions, de temps à autre, de petites bouffées de vent de tous
« les points du compas, et quelques légères ondées d'une pluie qui
« tombait ordinairement en larges gouttes. A mesure que les nuages
« s'approchaient de nous, la mer était plus couverte de petites va-
« gues brisées, accompagnées quelquefois de grêle, et les brouillards
« étaient extrêmement noirs. Le temps continua d'être pendant quel-
« ques heures épais et brumeux, avec de petites brises variables.
« Enfin le vent se fixa dans son ancien rumb, et le ciel reprit sa pre-
« mière sérénité.

« Quelques-unes de ces trombes semblaient, par intervalles, être
« stationnaires ; d'autres fois elles paraissaient avoir un mouvement
« de progression vif, mais inégal, et toujours en ligne courbe, tantôt
« d'un côté, tantôt d'un autre ; de sorte que nous remarquâmes une
« ou deux fois qu'elles se croisaient. D'après le mouvement d'ascen-
« sion de l'oiseau, et plusieurs autres circonstances, il est clair que
« des tourbillons produisaient ces trombes, et que l'eau y était portée
« avec violence vers le haut, et qu'elles ne descendaient pas des nua-
« ges, ainsi qu'on l'a prétendu dans la suite. Elles se manifestent d'a-
« bord par la violente agitation et l'élévation de l'eau : un instant
« après vous voyez une colonne ronde qui se détache des nuages pla-
« cés au-dessus, et qui, en apparence, descend jusqu'à ce qu'elle se
« rejoigne à l'eau agitée. Je dis en apparence, parce que je crois que
« cette descente n'est pas réelle, mais que l'eau agitée qui est au-des-
« sous a déjà formé le tube, et qu'il est, en s'élevant, trop petit ou
« trop mince pour être d'abord aperçu. Quand ce tube est formé ou
« qu'il devient visible, son diamètre apparent augmente, et il prend
« assez de grandeur ; il diminue ensuite, et enfin il se brise ou de-

« vient invisible vers la partie inférieure. Bientôt après la mer re-
« prend son état naturel, et les nuages attirent peu à peu le tube
« jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissipé.

« Le même tube a quelquefois une direction verticale, et d'autres
« fois une direction courbe ou inclinée. Quand la dernière trombe
« s'évanouit, il y eut un éclair sans explosion. Notre position, pendant
« la durée de ce phénomène, était très-alarmante ; ces trombes, qui
« servaient de point de réunion à la mer et aux nuages, frappaient
« d'admiration et de terreur ; et nos marins les plus expérimentés ne
« savaient que faire : la plupart d'entre eux avaient vu de loin de pa-
« reilles trombes, mais jamais ils ne s'en étaient vus ainsi environnés,
« et nous connaissions tous la description effrayante que l'on a faite
« de leurs funestes effets quand elles se brisent sur un vaisseau. Les
« voiles étaient repliées, mais tout le monde pensait que nos mâts et
« nos vergues nous conduiraient au naufrage, si par malheur nous
« entrions dans le tourbillon.

« Il est difficile de dire si l'électricité contribue à ce phénomène ;
« cependant l'éclair que nous observâmes à l'explosion de la der-
« nière colonne, semble annoncer qu'elle y a certainement quelque
« part. Nous n'avons fait d'ailleurs aucune découverte remarquable :
« toutes nos observations tendent seulement à confirmer ce qu'ont
« déjà dit les autres. Je n'ai point lu de description plus raisonnée
« de ces trombes, que dans le dictionnaire de M. Falconet : ses expli-
« cations sont principalement tirées des écrits philosophiques du cé-
« lèbre Franklin. Son ingénieuse hypothèse, que les trombes et les
« dragons de vent ont la même origine, nous semble probable, au-
« tant que nous avons pu en juger. On m'a dit que le feu d'un canon
« pouvait les dissiper, et je regrette d'autant plus de n'avoir pas tenté
« ce moyen, que nous avions un canon tout prêt ; mais la pensée ne
« m'en vint point, tant j'étais occupé à contempler ces météores ex-
« traordinaires. Tout le temps qu'ils parurent, le baromètre se tint
« à 29 pouces 75, et le thermomètre à 56 degrés. »

(Deuxième Voyage de Cook dans l'hémisphère austral.)

20. L'astrolabe.

L'astrolabe avait été inventé en Portugal, sous le règne de Jean second, vers 1480, dix-sept ans environ avant l'expédition de Gama ; et comme cette invention fait honneur au génie des Portugais, Camoens ne laisse point échapper l'occasion d'en faire ressortir les avantages. Tout ce que ses compatriotes ont fait de remarquable dans la guerre ou dans la paix appartient à son sujet.

21. Une rive spacieuse nous reçoit.

Les Portugais l'ont appelée Sainte-Hélène. Ils étaient dans l'u-

sage de donner aux pays et aux fleuves qu'ils découvraient, le nom des saints dont la fête se rapportait au jour de la découverte.

22. Le tropique où règne Amalthée.

La chèvre qui allaita Jupiter fut placée dans le ciel, et forma le signe du Capricorne. Selon quelques mythologues, c'est le dieu Pan qui reçut cet honneur après la guerre des géants. Dans le tableau des signes du zodiaque, on représente le Capricorne avec la tête d'un bouc, et la croupe recourbée d'un monstre marin. C'est probablement par allusion à cette peinture que Camoens l'appelle *semicapro peixe, bouc et poisson*. Nous nous sommes permis de substituer la chèvre Amalthée à ce bizarre amphibie.

23. La vive couleur dont ils avaient paré leur tête.

Il s'agit, dans ce passage, de bonnets d'écarlate que Gama leur avait donnés

On entoure, on interroge Velloso ; on rit maintenant avec ses compagnons d'armes de sa fuite précipitée. Les censeurs qui ont repris cet endroit des *Lusiades*, comme peu digne de l'épopée, ont oublié que, dans l'*Iliade*, les dieux rient en voyant boiter Vulcain ; et que, dans l'*Énéide*, la mésaventure de Ménétès sortant des flots où Gyas, dans un moment de colère, l'avait jeté brusquement, excite la gaieté générale des compagnons d'Énée :

Illum et labentem Teucri et risere natantem,
Et salsos rident revomentem pectore fluctus.
Æneid., lib. V, v. 181.

La jeunesse troyenne
Avait ri de le voir s'abreuver dans les mers,
Et rit en le voyant rendre les flots amers.
DELILLE.

L'aventure de Velloso est placée, avec beaucoup d'adresse, entre la trombe marine et l'épisode d'Adamastor. On voit que l'auteur a voulu effacer l'impression de terreur qu'il avait causée par la description d'un phénomène si redouté des navigateurs, pour renouveler cette impression, mais d'une manière encore plus forte, par l'apparition du génie des tempêtes.

24. La Nuit promenait en silence son char étoilé.

La flotte portugaise est près de doubler le cap des *Tourmentes*. Un poëte ordinaire n'aurait pas manqué de peindre ici une violente tempête. Son géant eût apparu au milieu des foudres et dans le tumulte des vagues. Voltaire lui-même, qui n'était pas un poëte ordinaire, n'avait pas conçu autrement l'apparition d'Adamastor. *C'est un fantôme*, dit-il, *qui s'élève du fond de la mer ; les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui.* Il n'y a rien de tout cela dans Camoens. Le ciel est parsemé d'étoiles; la flotte de Gama

sillonne paisiblement les ondes : ses guerriers veillent sur la proue.

Au milieu de cette tranquillité profonde, la mer, sans cesser d'être calme, fait entendre tout à coup un bruit sourd, semblable à celui des vagues qui se brisent contre les rochers : c'est la voix du géant qui s'avance. Un nuage ténébreux dérobe la vue des étoiles : c'est le géant lui-même dont le corps immense obscurcit les airs. Gama se trouble, il invoque le ciel et s'écrie : « C'est ici plus qu'une tempête. »

25. Malheur à la flotte qui, la première après la-vôtre, viendra braver mon pouvoir !

La première flotte qui, après le retour de Gama en Portugal, partit de Lisbonne pour les Indes, fut celle d'Alvarès Cabral. Sur treize vaisseaux dont elle était composée, six furent engloutis dans les flots, au milieu d'une tempête qu'ils essuyèrent à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Les sept autres, extrêmement maltraités, n'arrivèrent qu'avec beaucoup de peine au port de Sofala.

26. Avec elle périra le navigateur impie qui, dans sa course vagabonde, aperçut mon inviolable demeure et vous révéla mon existence.

Avant le voyage de Gama, Barthélemi Diaz avait navigué jusqu promontoire des Tempêtes, et l'avait même dépassé ; mais il ne l'aperçut qu'à son retour. C'est sur son récit que fut projetée l'expédition de Gama, dont cependant il ne fit point partie. Ce n'est qu'en 1499 qu'il se rembarqua sur la flotte d'Alvarès Cabral. Il périt dans cette tempête dont nous parlons dans la note précédente.

27. C'est ici qu'un guerrier, longtemps couronné par la victoire, doit trouver une éternelle sépulture.

François d'Almeida, premier vice-roi des Indes, revenait triomphant dans sa patrie, lorsque, ayant pris terre aux environs de la baie de Saldagne, il fut tué dans une querelle qui s'était élevée entre les indigènes et les gens de son équipage.

28. Un autre héros le suivra, etc.

Allusion à la touchante aventure de Manuel de Souza et de Léonor de Sa, son épouse, qui périrent avec leurs enfants dans les déserts de la Cafrerie. La Harpe, d'après Duperron de Castera, raconte ainsi cette déplorable histoire :

« Manuel avait été gouverneur de Diu : il revenait en Europe avec « sa femme Léonor de Sa, l'une des plus belles personnes de son « temps, et rapportait des richesses immenses. La tempête brisa son « vaisseau contre les écueils du cap de Bonne-Espérance. Une partie « de son équipage périt dans les flots ; le reste se trouva sans se-

« cours et sans ressources dans un pays ignoré et inculte. Les uns « moururent de faim, les autres furent massacrés par les Sauvages, « ou dévorés par les bêtes féroces. Manuel, son épouse, ses trois en- « fants et quelques-uns des siens gagnèrent une bourgade, dont le « chef était un brigand qui les dépouilla de leurs habits et de leurs « armes, et les laissa nus au milieu de la campagne. L'infortunée « Léonor, après avoir longtemps marché dans cet état, les jambes « enflées, les pieds déchirés et sanglants, et tourmentée encore plus « de sa nudité, qui l'exposait aux regards et aux insultes des Barba- « res, sentit enfin défaillir ses forces et son courage, et s'enterra dans « le sable jusqu'au cou. Dans cette affreuse situation, elle vit expirer « deux de ses enfants qu'elle avait soutenus jusqu'à ce moment des « secours qu'elle se refusait à elle-même. Elle ne tarda pas à les « suivre. Son mari reçut ses derniers soupirs, et, saisi du plus af- « freux désespoir, il prit dans ses bras le dernier de ses enfants, « près de mourir comme ses frères ; et poussant des cris et des « hurlements lamentables, il s'enfonça dans les bois, où sans doute « il devint la proie des tigres et des lions. Vingt-six Portugais sur- « vécurent à tant de malheurs : ils arrivèrent à un village d'Éthiopie « qui entretenait commerce avec des marchands portugais, et trou- « vèrent des vaisseaux qui les ramenèrent en Europe. »

29. Tu vois un des compagnons d'Encelade, d'Égéon et du géant aux cent bras.

Quelques commentateurs ont cru voir dans le personnage d'Adamastor une peinture allégorique du mahométisme personnifié. Adamastor, enfant de la terre, a fait autrefois la guerre aux dieux : Mahomet, né dans un obscur désert de l'Arabie, a osé la faire au dieu véritable. Adamastor défend aux Portugais l'entrée des mers orientales : les disciples du prophète conquérant en ont longtemps interdit l'accès aux peuples de l'Europe. Le géant brûle encore d'une passion criminelle pour la jeune Thétis : la religion du faux prophète sanctifie, en quelque sorte, la volupté. Immobile témoin du passage des Portugais, Adamastor est battu des flots qu'il avait voulu conquérir : les mahométans, autrefois les dominateurs de l'océan des Indes, sont forcés d'en abandonner l'empire aux navigateurs de l'Occident qu'ils en avaient si longtemps repoussés. Ces rapprochements nous ont paru curieux ; et sans prétendre, comme Duperron de Castera, qu'ils soient entrés dans la pensée de Camoens, nous croyons qu'ils ne seront pas sans intérêt pour le lecteur.

30. J'adorais la jeune immortelle qui fut depuis l'épouse de Pélée.

Thétis, fille de Nérée, épouse de Pélée et mère d'Achille. Il ne faut

pas la confondre avec *Téthys*, épouse de Neptune, et fille de Cœlus et de Vesta. Leurs noms se différencient par l'orthographe. C'est de *Téthys* qu'il est question dans tout le cours du poëme ; *Thétis* ne parait que dans la fiction d'Adamastor.

31. O honte ! ô désespoir ! je n'avais saisi qu'une montagne affreuse, hérissée d'une épaisse forêt.

Ainsi s'explique la réponse équivoque de Thétis à sa confidente : *Va, laisse à ma prudence le soin de calmer Adamastor*, etc. Cette fiction est imitée de la fable d'Ixion, roi des Lapithes. Ixion était devenu amoureux de la reine des dieux ; mais il n'embrassa qu'un nuage. Jupiter ensuite le précipita dans les enfers, où les Euménides l'attachèrent avec des serpents à une roue qui ne s'arrête jamais.

32. Cependant Phlégon et Pyroeïs, Éous et l'impétueux Éthon, etc.

Ce sont les noms que les Grecs donnaient aux coursiers du Soleil. On les retrouve dans Ovide :

> Interea volucres Pyroeis, Eous et Æthon,
> Solis equi, quartusque Phlegon, etc.
> *Metamorph.*, lib. II, v. 153.

33. Pour la seconde fois la terre reçut nos guerriers.

Les Portugais donnèrent à cette contrée le nom de Saint-Blaise, comme ils avaient donné celui de Sainte-Hélène au rivage où ils avaient pris terre pour la première fois (voyez la note 21). La manière dont Camoens décrit les mœurs des habitants de la nouvelle contrée, est tout à fait dans le goût des anciens : on croit lire une page de l'*Odyssée*. L'imagination, encore émue des horribles prédictions d'Adamastor, se repose agréablement sur ces hommes de la nature qui, ne connaissant ni l'opulence de nos villes, ni les arts de la civilisation, ont encore l'innocente simplicité des peuples pasteurs.

34. L'île de Diaz disparaissait derrière nous.

Petite île située à soixante-deux lieues du cap de Bonne-Espérance. Elle fut le terme de la première navigation de Barthélemi Diaz, qui lui donna le nom de Sainte-Croix.

35. Un grand fleuve y reçut nos vaisseaux.

Les Portugais l'appelèrent le *fleuve des Rois*, parce qu'ils y entrèrent le jour même où l'Église honore la mémoire de ces trois rois de l'Orient qui vinrent adorer le Messie à Bethléem.

36. Notus nous dérobe aux courants du golfe agité, etc.

Ces courants donnent leur nom à un cap que l'on trouve un peu

avant Sofala. Barthélemi Diaz n'avait pu les franchir, et Gama ne parvint à passer outre qu'à la faveur d'un vent très-favorable qui le repoussait de la côte.

37. Des campagnes riantes, de belles vallées, un grand fleuve, se découvrirent à nos yeux.

Osorius, qui a écrit en latin l'histoire du règne d'Emmanuel, raconte de la même manière que Camoens les diverses circonstances de la navigation de Gama : *Ad fauces ingentis fluvii pervenere, cujus ripas undique arbores fructibus onustæ diffusis late frondibus opacabant. Tellus erat herbida et amœna*, etc. (De rebus Emmanuelis, lib. I.) *Les Portugais parvinrent à l'embouchure d'un grand fleuve dont les bords étaient couverts d'arbres touffus et chargés de fruits. On apercevait de belles prairies*, etc. Camoens est toujours d'une grande exactitude géographique : c'est un rapport de plus avec Homère.

38. La rencontre imprévue d'un peuple navigateur, etc.

Depuis les Canaries jusqu'au golfe de Sofala, les Portugais n'avaient rencontré que des races d'hommes barbares dont le langage leur était tout à fait inconnu. Ils commencent vers Sofala à retrouver des peuples policés, et la langue des Arabes. Les vaisseaux de la Mecque, employés au commerce de l'Inde, avaient des stations sur la côte orientale de l'Afrique. Les Portugais reçurent enfin des nouvelles de l'Orient, et donnèrent au fleuve qui baigne la contrée où ils abordèrent, le nom de fleuve *des Bons Signes*.

39. Une affreuse maladie, etc.

Le scorbut, mal contagieux qui se manifeste par l'enflure et le saignement des gencives : c'est le plus grand fléau des mariniers. L'eau corrompue et les aliments salés dont ils sont contraints d'user dans leurs voyages de long cours, leur occasionnent fréquemment cette maladie. Les anciens, qui ne perdaient presque jamais de vue le rivage, et qui pouvaient, dès lors, se procurer aisément de l'eau et des aliments frais, ne la connaissaient point : elle a pris naissance avec les grandes navigations des modernes.

40. Des guerriers qui avaient si longtemps partagé nos périls et nos travaux, etc.

Quel sentiment profond de tendresse et de mélancolie dans ce récit de la mort des compagnons de Gama ! C'est dans ces passages de Camoens que l'on retrouve véritablement l'âme de Virgile. On croit entendre les adieux d'Énée à son infortuné pilote :

Nudus et ignota, Palinure, jacebis arena !

41. Se disputèrent le berceau.

Traduction littérale d'un ancien distique rapporté par Aulu-Gelle :

Septem urbes certant de stirpe insignis Homeri :
Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamin, Chios, Argos, Athenæ.

42. Les travaux de Gama ont surpassé les travaux d'Énée. Oui, sans doute ; mais Énée a été chanté par Virgile.

Ce sont les poëtes qui immortalisent les héros. Horace l'avait dit avant Camoens, dans sa belle ode à Lollius, *Ne fortè credas*, etc.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi ; sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.
Od., lib. IV, VIII.

Le monde avant Atride eut des guerriers célèbres,
Mais leur nom s'est perdu dans la nuit des ténèbres,
Aucun fils d'Apollon ne l'ayant publié.
La tombe les dévore, et, dans son sein avide,
Confond l'homme timide
Et le brave oublié.
Trad. de M. DARU.

43. Parlerait-on de l'époux de Lavinie, sans le poëte, ami d'Auguste, qui rassembla dans un livre immortel tous les titres d'honneur des Romains, et en forma ce faisceau de gloire qui nous éblouit encore aujourd'hui ?

Ce passage est très-remarquable. Camoens avait embrassé d'un coup d'œil tout le plan de l'*Énéide*, toutes les intentions de cette magnifique épopée. « Par une multitude d'oracles, dit Delille, par « les prophéties d'Anchise et l'ingénieuse fiction du bouclier forgé « par Vulcain, Virgile a pu suivre les grandes destinées de Rome, « depuis la louve de Romulus jusqu'aux aigles romaines, depuis le « chaume royal du bon Évandre jusqu'aux pompes du Capitole. » A l'exemple de Virgile, Camoens, par le beau récit de Gama au roi de Mélinde, par les peintures tracées sur les bannières portugaises, et enfin par les prédictions de Jupiter et de Téthys, rappelle et développe tout ce que les Portugais ont fait de mémorable, tant en Europe qu'en Asie, depuis Viriate jusqu'au grand Emmanuel, depuis la glorieuse entreprise de Gama jusqu'aux triomphes d'Albuquerque et de Castro. Nous laissons aux lecteurs le soin d'observer le parti admirable que Camoens a tiré des inspirations qu'il avait reçues de Virgile. « Un des plus intéressants spectacles, dit encore « Delille, c'est l'impression du génie sur le génie. »

CHANT SIXIÈME

Cependant le roi de Mélinde offrait aux hardis navigateurs l'hospitalité la plus généreuse; il voulait obtenir l'amitié de leur souverain et celle de leur nation puissante. Il regrettait que le sort l'eût relégué si loin des terres fertiles de l'Europe et des lieux où Hercule ouvrit à la mer un chemin nouveau.

Les danses et les jeux mélindiens, la pêche et ses plaisirs variés; les fruits, les viandes exquises, les oiseaux rares, les poissons recherchés, rien n'était épargné pour les enfants de Lusus. Antoine fut moins fêté à la cour de Cléopâtre [1].

Mais les délices de Mélinde ne peuvent captiver Gama. Une vaste mer lui reste encore à parcourir, et le vent favorable l'invite au départ. D'abondantes provisions sont apportées sur ses vaisseaux; d'habiles pilotes se disposent à le guider. Le monarque veut en vain le retenir; Gama résiste à sa prière.

« Partez donc, illustres guerriers; mais revenez bientôt « visiter nos paisibles bords; mes États vous seront toujours « ouverts. Dites au prince qui vous gouverne que mon trône « et ma vie sont à lui. Partez, accomplissez vos nobles des- « tins, et souvenez-vous quelquefois de Mélinde et de son « roi. »

Les adieux de Gama ne sont ni moins expressifs ni moins tendres. On se sépare enfin, les voiles s'enflent, et les guerriers reprennent le chemin de ces contrées lointaines qui,

depuis si longtemps, se dérobaient à leurs vœux. Un pilote fidèle éclaire et dirige leur navigation. Tranquilles désormais, ils se reposent sans danger sur la foi de leur nouveau guide.

Ils fendaient les mers orientales, et déjà l'Océan de l'Inde présentait à leurs yeux le berceau du soleil. Ils touchaient au terme de leur voyage... Mais leur éternel persécuteur, Bacchus, va tenter un dernier effort [2] pour leur ravir la gloire qui les attend. Un dépit mortel le dévore. Il frémit, il s'agite, il menace ; sa colère est un délire.

La grandeur de Lisbonne doit égaler un jour la grandeur de Rome ; le ciel l'a décidé, et Bacchus lui-même ne saurait anéantir les décrets d'un pouvoir sous lequel tout fléchit. Désespéré, il descend sur la terre, pénètre au sein des royaumes humides, et se rend au palais du dieu qui tient le sceptre des mers.

Dans les secrets abîmes où la nature a caché le berceau d'Amphitrite [3], dans ces gouffres profonds d'où s'élancent les vagues quand les vents les appellent, réside Neptune avec les filles de Nérée et les autres divinités de l'Océan. Courbés en voûte azurée, les flots suspendus protégent leurs tranquilles retraites.

Au milieu d'une plaine immense que ne contempla jamais l'œil des mortels, sur un sable d'argent, s'élève le palais de Neptune avec ses tours de cristal. A leur éclat, on les prendrait pour des tours de diamant ; et plus on s'en approche, plus l'illusion augmente.

Les portes sont d'or et marquetées de perles brillantes, qui naissent dans les coquillages. Des sculptures magnifiques ont frappé les regards de Bacchus ; il s'arrête. Sous des couleurs confusément mêlées, se présente à ses yeux l'antique chaos. Il en voit sortir les quatre éléments [4], qui s'agitent et se séparent, impatients de prendre la place que leur assigna la nature.

Dans la région supérieure, plane le feu, qui ne s'alimente

que de lui-même. C'est de là que, suivant la route que lui traça Prométhée, il donne le mouvement à tout ce qui respire. Au-dessus du feu s'élève, d'un léger vol, l'air invisible, qui s'insinue plus aisément encore, et qui, brûlant ou glacé, ne laisse aucun vide dans l'univers.

Plus bas, la terre se couronne de montagnes, et se revêt d'arbres fleuris et de verts gazons ; on la voit distribuant une nourriture variée aux animaux qu'elle enfante. Sur la terre se répandent les eaux qui circulent avec leurs nombreuses familles de poissons, et vont porter dans tous les corps une séve nourricière et pure.

D'un autre côté, est représentée la guerre des Géants contre les Dieux. Les Géants sont vaincus; Typhée gémit sous le poids de l'Etna ; la montagne vomit des flammes. Ici, Neptune frappe la terre de son trident, et donne aux peuples du premier âge le coursier belliqueux. Là, Minerve leur présente l'olivier, doux symbole de la paix.

Bacchus abandonne brusquement ces chefs-d'œuvre d'un art divin ; il entre au palais de Neptune, qui, déjà prévenu de son arrivée, s'avançait pour le recevoir. Les filles de Nérée l'accompagnaient, étonnées de voir le roi du vin dans le royaume des eaux.

« O Neptune, lui dit-il, ne sois point surpris de voir Bac-
« chus dans tes États. Ni la grandeur ni la puissance ne sont à
« l'abri des injures du sort. Apprends une grande infortune ;
« que tous les Dieux de la mer l'apprennent en même
« temps ; hâte-toi de les rassembler ; ma disgrâce leur est
« commune. »

Il dit, et Neptune inquiet ordonne à Triton de convoquer dans l'un et l'autre hémisphère tous les dieux de l'humide empire. Triton est le fils de Neptune et de la reine des ondes [5]. Il est jeune, mais noir et difforme ; sa taille est gigantesque. Il est le trompette et le courrier de son père.

Sa longue barbe, sa longue chevelure, sont formées d'herbes marines que la dent du peigne n'a jamais séparées. De

l'extrémité de ses cheveux pendent de noirs coquillages ; une large écaille, aux reflets de pourpre et d'azur, lui sert de casque et de couronne.

Pour nager avec plus de vitesse, il est nu. Une ceinture presse ses flancs ; elle est formée de homards et de chevrettes, de moules endormies, de hérissons couverts de mousse, et de cette foule de petits crustacés qui se développent dans leur coquille à mesure que le disque de Phébé s'arrondit dans les cieux.

Il embouche la trompette, et sa voix éclatante parcourt d'échos en échos l'immensité des mers. Au son perçant qui les appelle, toutes les divinités des eaux se mettent en marche vers le palais du Dieu qui, jadis, à la prière de Laomédon, bâtit des murs que renversèrent les Grecs.

Escorté de sa nombreuse famille, le vieil Océan s'avance le premier ; Doris et Nérée marchent sur ses pas ; la mer leur doit ses Néréides. Protée vient ensuite. Il a quitté, pour les suivre, le soin des troupeaux d'Amphitrite ; mais d'avance il a pénétré le secret de Bacchus.

Par un autre chemin s'avançait l'épouse de Neptune, Téthys, fille de Cœlus et de Vesta. Sur son front respirent la grâce et la majesté. Une gaze fine et légère enveloppe ses attraits ; mais leur éclat se fait jour à travers le voile qui les couvre. Ravie de tant de charmes, la mer n'ose agiter ses flots.

Belle comme les fleurs, Amphitrite l'accompagne. Elle est suivie du dauphin qui lui conseilla jadis de céder aux vœux de Neptune. Les rayons du jour sont moins brillants que les regards d'Amphitrite et de Téthys. Épouses l'une et l'autre du Dieu des mers, elles se tiennent par la main, et marchent d'un pas égal [6].

Ino paraît avec son fils [7] qu'elle a su dérober aux fureurs d'Athamas, et qui partage avec elle les honneurs divins. Le jeune dieu court en avant sous les yeux de sa mère, jouant, folâtrant avec les brillants coquillages qui tapissent le fond

des eaux [8]. La belle Panopée se mêle aux jeux de Mélicerte, et, charmée de sa grâce enfantine, l'enlève dans ses bras.

Glaucus les suit, Glaucus, de pêcheur devenu poisson, et de poisson dieu marin [9]. Il dut sa première métamorphose à la puissance d'une herbe magique, et la seconde, à l'amitié de Neptune. L'immortalité ne le console point de la perte de son amante. Scylla, qu'il préférait à Circé [10], Scylla, qu'il aime encore, n'est plus qu'un objet d'horreur et d'effroi ; la jalouse Circé en a fait un monstre. Oh ! que l'amour méprisé est terrible quand il se venge !

Un salon magnifique a reçu les immortels. Déjà tous ont pris place, les déesses sur d'éclatantes estrades, les dieux sur des siéges de cristal. Neptune les salue d'un sourire. A ses côtés, il a placé Bacchus sur un trône égal au sien. L'air est embaumé d'un précieux aromate [11] qui croît au fond des mers, et qui l'emporte sur les plus doux parfums de l'Arabie.

Les Dieux font silence, et Bacchus s'apprête à leur découvrir la cause de ses tourments. Il charge son front d'un sombre nuage ; et, donnant à sa voix un accent de douleur, il les dispose aux impressions funestes que son discours laissera dans leurs âmes.

« Fils de Saturne, ô toi qui règnes d'un pôle à l'autre sur « le vaste séjour des ondes ! toi dont la main posa les bornes « qui séparent les peuples de la terre ; et toi, vénérable « Océan, qui de tes flots embrasses le monde, et défends aux « nations de franchir les limites tracées par Neptune !

« Et vous tous, Dieux de la mer, si jaloux de l'indépen- « dance de vos domaines ; vous qu'un téméraire navigateur « n'affronta jamais impunément, qu'est devenue votre anti- « que sévérité ? N'avez-vous plus ni gouffres ni tempêtes ? « Depuis quand vos inflexibles cœurs savent-ils pardonner à « l'insolence des humains ?

« Ils tentèrent jadis d'escalader l'Olympe. Depuis, on a vu « leurs voiles sacriléges, leurs rames infatigables, profaner « le sein d'Amphitrite. Ils bravent aujourd'hui et la mer et

« les cieux; bientôt, si rien ne les arrête, ils seront les dieux « de l'univers, et les immortels leur offriront de l'encens et « des vœux.

« Les fils dégénérés d'un soldat qui servit sous mes dra- « peaux, les descendants de Lusus, viennent insulter à ma « puissance, à la vôtre. Contempteurs de vos lois, ils brisent « les barrières que vous opposiez à leur audace. Ce que les « Romains eux-mêmes n'avaient jamais tenté, les Lusita- « niens l'exécutent.

« Lorsque les Argonautes osèrent se frayer un chemin « dans votre empire, Borée, Notus, Aquilon, tous les enfants « d'Éole se soulevèrent d'indignation. Et vous, divinités de « l'Océan, vous que de vils mortels viennent outrager jusqu'à « l'entrée de vos palais, vous tardez encore à les punir !

« Mais le sentiment de l'injure qui vous est faite n'est « point le seul motif qui m'amène parmi vous. Ma gloire est « offensée, trahie par les guerriers du Tage. Les trophées « que j'ai plantés en Orient, tous les monuments de mes « victoires, vont disparaître devant eux.

« Supérieurs aux conquérants les plus renommés, ils arra- « cheront à Bacchus son thyrse, et à toi, Neptune, ton tri- « dent. Ainsi l'ont résolu Jupiter et les Destins. J'ai vaine- « ment combattu cette résolution funeste; Mars et Vénus « ont égaré la raison des Immortels. Une déesse insensée, un « dieu furibond, l'ont emporté sur le triomphateur de l'Inde, « et l'Olympe tout entier s'abandonne à leur délire.

« J'ai quitté cet odieux séjour, cherchant quelque remède « à ma douleur; et je viens voir si, dans vos mers profondes, « je retrouverai l'honneur et le crédit que j'ai perdus dans « le ciel. » A ces mots, des pleurs de rage s'échappent de ses yeux, et l'émotion qu'il éprouve se communique à tous les Dieux de l'Océan.

Le transport qui les saisit ne souffre ni conseil ni retard. « Périssent les enfants de Lusus ! Périssent d'insolents navi-

« gateurs ! » Un message de Neptune ordonne au fougueux Éole d'en purger, à l'instant même, la surface des mers.

Protée seul, parmi les Dieux, n'a point partagé le mouvement qui les entraîne. Il se lève, et les yeux fixés sur l'avenir, il parle. Des voix tumultueuses couvrent la sienne. « Tais-« toi, prophète importun, s'écrie Téthys en fureur : les « oracles de Neptune sont plus sûrs que les tiens. »

Mais déjà le dieu d'Éolie vient d'ouvrir la prison des vents. A la voix de leur souverain, les vents irrités s'élancent sur la terre, ébranlent les cités, les tours et les montagnes, et dirigent leur vol vers les mers orientales. Les nuages s'amoncellent sur leur passage, et courent avec eux dans l'immensité des airs.

Tandis que les dieux réunis au palais de Neptune conjuraient la perte des enfants de Lusus, la flotte, accompagnée des zéphyrs, fendait paisiblement l'onde azurée. Déjà la nuit avait mesuré le quart de sa course ; la garde fatiguée allait reposer à son tour, et, pour la seconde veille, appelait d'autres guerriers.

Encore accablés de sommeil [12], les yeux à peine ouverts, ils arrivaient d'un pas incertain, s'appuyant sur les bords élevés du navire. Vêtus à la hâte et mal abrités contre l'air aigu qui soufflait, ils étendaient, en frissonnant, leurs membres engourdis, et cherchaient dans des récits animés un remède contre le sommeil.

« Amis, disait l'un des guerriers, c'est un dur métier que « le nôtre. Allons, égayons nos travaux ; rappelons-nous, in-« ventons quelque récit qui dissipe l'ennui du voyage. — « Parlons d'amour, répond Léonard (la dame de ses pensées « l'occupait en ce moment [13]). Est-il un moyen plus sûr et « plus doux de charmer les heures et de triompher du som-« meil ?

« Parler d'amour au milieu de tant de peines ! s'écrie Vel-« loso ; ses douceurs s'accordent mal avec les travaux de la « mer. Parlons plutôt de guerres et de batailles. Nous avons

« encore des combats à soutenir, des fatigues à surmonter;
« et, si j'en crois mes pressentiments, nous ne sommes pas
« au bout de nos souffrances. »

Les guerriers applaudissent, et, d'une voix unanime, le prient de raconter une aventure à son choix. « Écoutez une « histoire véritable [14], une aventure portugaise. Que l'exem- « ple de vos compatriotes vous excite et vous enflamme. Ad- « mirez avec moi les douze chevaliers dont l'Angleterre « elle-même estima la valeur.

« Jean Ier n'avait plus d'ennemis à combattre. Les Castil- « lans respectaient sa puissance, et le monde honorait ses « vertus. Ses guerriers reposaient sur des trophées, quand la « nébuleuse Albion vit éclater une querelle qui devint pour « la Lusitanie une nouvelle source de gloire.

« Un grand débat s'était élevé entre les jeunes seigneurs « et les jeunes beautés de la cour d'Angleterre. La Discorde « secoua sur eux son flambeau; et les nobles chevaliers, « avec cette arrogance si familière aux hommes de cour, « exhalèrent leur courroux en paroles outrageantes contre « l'honneur des dames.

« Et si quelqu'un ose nous démentir, avaient-ils ajouté, « qu'il paraisse : nous le combattrons en rase campagne, en « champ clos, l'épée ou la lance à la main. A ce langage in- « sultant, à ces menaces, que pouvait opposer un sexe faible « et timide? Les dames n'avaient pour défense que leur dou- « leur et leurs larmes.

« Leurs parents, leurs amis, n'osent entreprendre de les « venger, tant les offenseurs sont puissants dans le royaume! « L'amour lui-même, l'amour méconnaît la voix de l'hon- « neur [15]. Au désespoir, elles courent implorer le duc de « Lancastre [16]. Les pleurs dont leur visage est inondé sem- « blaient devoir intéresser à leur cause et les mortels et les « dieux.

« Lancastre est né sur les marches du trône. Grand par sa « naissance, plus grand par son courage, il avait naguère,

« avec le secours des Portugais, disputé le royaume de Cas-
« tille au successeur de Transtamare. D'autres liens encore
« l'attachaient aux guerriers du Tage [17] : leur belle souve-
« raine, l'épouse du roi Jean, devait le jour à Lancastre.

« Il ne pouvait, sans provoquer une guerre intestine, s'ar-
« mer lui-même en faveur des dames; mais il leur dit :
« Quand j'osai prétendre à la couronne d'Ibérie, je vis, je
« connus les Portugais. Modèles de courage, adorateurs de
« la beauté, ils ne balanceront point à vous offrir leurs épées
« et leurs bras.

« Belles offensées, dites un mot, et vous les verrez accou-
« rir. Que vos lettres les instruisent de l'injure qui vous af-
« flige. Qu'elles soient dictées par la réserve, mais que la
« grâce y domine. Parlez à leur cœur, intéressez leur gloire,
« et comptez sur d'héroïques défenseurs.

« Elles étaient douze. Un nombre égal de chevaliers leur
« est indiqué par le prince, et le sort assigne à chacune
« d'elles le guerrier qui doit la défendre [18]. Elles écrivent
« chacune à son héros, et toutes au roi Jean. Un message de
« Lancastre accompagne leurs messages.

« Ils sont partis ; le zéphyr les porte à Lisbonne. Leur ar-
« rivée excite à la cour une agitation générale. Jean, l'in-
« vincible Jean, serait le premier à voler à la défense de la
« beauté ; mais la majesté du trône enchaîne sa valeur.
« Chacun des courtisans brûle de s'associer à la noble aven-
« ture : cet honneur n'appartient qu'aux guerriers que Lan-
« castre a choisis.

« Dans la cité fidèle où l'antique Lusitanie a pris le nom
« de Portugal [19], un léger navire attend les chevaliers. Ils
« disposent à l'envi les armes brillantes, les chevaux de ba-
« taille, l'habit de guerre, les casques, les cimiers, les devi-
« ses d'amour et les armoiries aux mille couleurs.

« Déjà le monarque a reçu leurs adieux. Déjà leur nef
« légère est prête à quitter le Douro. Tous sont égauxen
« adresse, en courage, tous sont animés d'une égale ardeur;

« l'un d'eux, l'intrépide Magrice, leur adresse alors ce dis-
« cours :

« Le ciel comble mes vœux. J'étais las de ne voir d'autres
« eaux que celles du Tage et du Douro, d'autre terre que
« celle qui m'a vu naître. Je veux observer les nations, leurs
« coutumes et leurs lois. Partez donc, fendez les mers; le
« monde et son tableau varié m'appellent par une autre
« route.

« Si le maître de nos destinées dispose de la mienne avant
« le temps, vous saurez vaincre sans moi. Mais si mon cœur
« me dit vrai, les fleuves, les montagnes, les caprices de la
« fortune ne m'opposeront que d'impuissantes barrières : je
« vous rejoindrai aux rivages d'Albion.

« Il dit, obtient l'aveu de ses amis, les embrasse et s'éloi-
« gne. Il traverse les royaumes de Léon et de Castille, an-
« cien théâtre de nos exploits; il franchit la Navarre et les
« Pyrénées, admire la France et ses merveilles, et s'arrête
« quelque temps aux campagnes belgiques, dans cette ville
« célèbre où le commerce et l'industrie versent à l'envi
« leurs trésors[20].

« Cependant ses compagnons d'armes sillonnaient les flots
« de l'océan du Nord. Bientôt ils foulent le rivage de l'An-
« gleterre. Londres les reçoit dans ses murs ; Lancastre les
« accueille avec magnificence, et les dames les encouragent
« et les flattent.

« Le jour du combat est fixé. Le roi lui-même a tout dis-
« posé pour la sûreté du camp. Le casque en tête et couverts
« de leurs brillantes armures, les guerriers paraissent. A leur
« aspect, les dames se promettent tout bas la victoire. Elles
« ont repris les robes de soie brodées d'or, les bijoux pré-
« cieux, les joyaux étincelants.

« Une seule a négligé sa parure. Sous un voile noir, elle
« cache sa tristesse. Celui que le sort lui donna pour défen-
« seur, Magrice, n'a pas encore paru. Rassurez-vous, lui di-
« saient les héros du Tage. Dût-il nous manquer deux et

« trois compagnons, la cause de l'honneur et de la beauté « n'en serait pas moins victorieuse.

« Sur un pompeux amphithéâtre, s'étaient placés le mo- « narque et sa cour. Distribués sur trois lignes égales et « rangés par le sort, les deux partis sont en présence. La « fierté respire sur le front des combattants : jamais, du Tage « à l'Oxus, l'astre du jour n'éclaira tant de courage et d'in- « trépidité.

« Les coursiers impatients blanchissent d'écume leurs « freins dorés. L'acier étincelle de mille feux, semblable au « cristal, au diamant que frapperaient les rayons du soleil. « Onze contre douze, les chevaliers allaient combattre, lors- « qu'un bruit confus s'élève parmi les spectateurs.

« Tous les regards se dirigent vers la barrière d'où par- « tait le mouvement. Un cavalier se présente ; il est armé, « prêt à combattre. C'est lui, c'est l'intrépide Magrice ! D'un « air fier et poli, il s'incline devant le monarque, salue les « dames, et court, ami fidèle, se ranger parmi les Portugais.

« A l'arrivée du héros, la dame voilée a disparu. Elle re- « vêt l'or et la pourpre et reparaît triomphante. Le signal « se donne. Au son de la trompette, les chevaliers piquent « de l'éperon leurs coursiers bondissants, et, la lance en ar- « rêt, les précipitent dans la carrière. La terre tremble ; le « feu jaillit sur l'arène ; tous les cœurs palpitent d'inquié- « tude et d'effroi.

« Les guerriers sont aux mains. L'un, du premier choc, « est lancé dans les airs ; l'autre tombe et gémit sous le poids « de son cheval abattu. Celui-ci, d'un ruisseau de pourpre « inonde sa blanche armure ; celui-là, le corps renversé, « laisse échapper les rênes, et, de son panache flottant, bat la « croupe de son coursier. Un autre a roulé sur le sable ; le « sommeil de la mort presse sa paupière.

« Les rangs se mêlent et se confondent ; chevaux et cava- « liers courent en désordre, séparés les uns des autres. Ces « fiers Bretons ne se croient plus invincibles. Plusieurs

« d'entre eux ont abandonné la lice; les autres tirent l'épée; « mais les Portugais ne se bornent point à leur opposer les « brassards, les boucliers et les cottes de mailles.

« Les épées se brisent sur les épées; des coups terribles « sont portés et rendus. Comment redire tant de prouesses? « comment retracer l'ardeur des Lusitaniens? La victoire est « à nous, et la cause des dames est vengée.

« Les vainqueurs sont conduits en triomphe au palais de « Lancastre. La beauté reconnaissante leur prodigue les « palmes et les couronnes. Des chasseurs et des cuisiniers « leur préparent de magnifiques banquets. Chaque jour, « jusqu'à leur départ, voit éclore pour eux une fête nou- « velle.

« Toujours avide de gloire et d'aventures, Magrice voulut « revoir la Flandre; il y fixa ses destins; mais il n'y perdit « point l'habitude de vaincre. Noble champion d'Isabelle, il « immola un Français dans un combat singulier [21]. Tel au- « trefois Torquatus fit tomber un Gaulois sous ses coups.

« Un des autres chevaliers, Alvaro Vaz d'Almada [22], prit « sa route par l'Allemagne, soutint un combat périlleux « contre un guerrier déloyal, opposa le courage à la per- « fidie, et sortit vainqueur de la lutte. » Ainsi parlait Velloso; et les Portugais, charmés de l'entendre, le pressaient de raconter le nouveau triomphe de Magrice, et le combat d'Almada contre le Germain [23].

Chacun d'eux prêtait une oreille attentive, quand le chef de la manœuvre, qui observait les airs [24], donne tout à coup le signal d'alarme, et réveille les matelots sur l'un et l'autre bord. On replie les voiles. « Hâtez-vous, s'écrie le nocher, le « vent s'élève; il sort de ce nuage ténébreux qui se balance « sur nos têtes.

La manœuvre est à peine achevée que l'orage éclate avec fureur. « Abaissez la grande voile, » reprend à grands cris le chef des matelots. Mais les vents déchaînés n'attendent point que la voile soit tombée; elle est assaillie, mise en

pièces avec un bruit si terrible, que le monde semblait se dissoudre.

Un cri d'effroi s'élève ; le désordre se mêle à l'épouvante. Le déchirement de la voile a porté le vaisseau sur le flanc ; les vagues s'y précipitent. « Allégez le navire, jetez à la mer « d'inutiles fardeaux ! A la pompe, car l'eau nous gagne ! »

Des soldats pleins de courage courent à la pompe ; mais aussitôt le roulis les renverse. Trois robustes matelots ne peuvent maîtriser le gouvernail, que de forts liens, que plusieurs câbles ne sauraient faire obéir.

Avec moins de force et de courroux les vents auraient ébranlé la solide tour de Babel. Enlevé comme une barque légère, le vaisseau de Gama reste quelque temps suspendu au sommet des vagues : le reste de la flotte le contemple avec effroi.

Le puissant vaisseau de Paul de Gama, presque entièrement submergé, a perdu son mât ; l'équipage invoque le Dieu qui est venu sauver l'univers. De vains cris s'élèvent du vaisseau de Coelho, dont le maître a pris la sage précaution de faire carguer les voiles avant la tempête.

L'onde en furie les soulève au-dessus des nuages ou les précipite dans de profonds abîmes. Borée, Notus, Auster, Aquilon, semblaient avoir conspiré la ruine du monde. Cette nuit ténébreuse, effroyable, ne s'éclairait que des sillons de la foudre, qui, par intervalles, embrasait la mer et les cieux.

Sur la cime des rochers, les alcyons élevèrent un chant plaintif [25]. Ils se rappelaient leur antique infortune causée par la fureur des ondes. Les dauphins, amis de l'homme, se sont réfugiés dans les grottes profondes de l'Océan, où les poursuivent encore et les vents et les flots.

Lemnos, où Vulcain forgea la brillante armure du fils d'Anchise et de Vénus, Lemnos et ses noirs arsenaux fournirent contre les Titans des foudres moins terribles ; le mai-

tre du tonnerre annonça par moins d'éclairs et de feux le déluge immense qui n'épargna que Deucalion et Pyrrha.

Que de rochers battus, entraînés par les vagues! Que d'arbres antiques arrachés par les vents! Les profondes racines s'étonnèrent de voir le jour; le sable bouillonnant s'étonna de monter en tourbillons jusqu'à la surface des eaux.

Gama périssait au moment de voir s'accomplir le plus cher, le plus ardent de ses vœux. Tour à tour précipité dans l'abîme ou reporté jusqu'aux cieux, glacé de terreur, sans espoir de secours, ne voyant autour de lui que des bras impuissants, il invoque le bras divin qui seul peut l'arracher au trépas :

« Céleste Providence [26] qui gouvernes les cieux, la terre « et l'onde, ô toi qui sauvas jadis Israël au sein du golfe « Érytrhée, et l'Apôtre des nations au milieu des syrtes sa- « blonneuses; toi qui, dans le grand naufrage où périt une « race coupable, daignas épargner la famille de ce Juste qui « devait être le second père des humains.

« O mon Dieu! n'aurions-nous donc franchi tant d'écueils « que pour en trouver ici de plus terribles encore? Ne nous « aurais-tu délivrés de tant de périls que pour nous aban- « donner au terme de nos travaux? N'est-ce pas pour toi, « pour ta gloire, que nous avons entrepris ce long et péni- « ble voyage?

« Ah! trop heureux nos frères [27] qui, dans les champs de « la Mauritanie, sont tombés sous la lance africaine! Ils sont « morts pour la défense de la foi. Leurs exploits ne resteront « pas ignorés. En perdant la vie, ils gagnaient une éternelle « renommée : la mort dut leur paraître douce à ce prix. »

Ainsi parlait le héros; et les vents continuaient de mugir; des sifflements aigus retentissaient dans les cordages; de sinistres éclairs sillonnaient les nues. On eût dit, au fracas de la foudre, que les cieux tombaient de leur axe, et que les éléments en guerre ramenaient le chaos [28].

Mais l'étoile du matin commence à rayonner à l'extrémité

de l'horizon[29]. Brillante avant-courrière du jour, elle chasse devant elle Orion et les orages. La déesse qui la conduit dans les cieux, Vénus, voit les mers bouleversées et les Lusitaniens en péril. Elle frémit de crainte et de courroux.

« O Bacchus! ô génie du mal! je reconnais là tes complots « et tes fureurs; mais la faible Vénus sera plus forte que « toi. » Elle dit, et d'un vol rapide descend vers la plaine azurée, appelle les nymphes ses compagnes, et leur ordonne de se couronner de guirlandes de roses.

Les nymphes obéissantes mêlent des fleurs à leurs blondes chevelures. On dirait que la rose vermeille vient de naître sur des réseaux d'or qu'Amour a filés de sa main. Ainsi parées, elles s'avancent, à la voix de Vénus, comme un essaim d'étoiles radieuses.

La colère des enfants d'Éole expire en les voyant. D'un œil surpris, ils contemplent ces fronts rayonnants, ces blonds cheveux dont l'éclat obscurcirait l'éclat du jour. Ils n'ont plus la force de combattre : un charme subit les captive et les enchaîne.

Borée, l'impétueux Borée, ne voit plus, n'entend plus qu'Orithye. « Eh! comment veux-tu, lui disait-elle, que je me « fie à tes discours? On est si doux quand on aime! Ah! « mets un frein à la fureur qui t'égare, quitte cet air farou- « che, ou bientôt mon amour se changerait en frayeur. »

Galathée disait à Notus : « Tyran des airs, cesse d'agiter « les flots. Qu'il te suffise d'avoir troublé le cœur de Gala- « thée. » Ces mots font tressaillir Notus. Depuis longtemps il aimait la tendre Néréide, mais il l'aimait sans espoir de retour. Étonné de son bonheur, il oublie et Neptune et les ordres d'Éole, et, fier d'obéir à la beauté qu'il adore, il se calme soudain.

Comme Orithye, comme Galathée, les autres Nymphes ont désarmé les fougueux Autans[30]. Tous viennent se livrer entre les mains de Cythérée. Un pacte heureux, garanti par un serment solennel, rétablit la paix entre eux et la déesse.

Vénus protégera les amours des enfants d'Éole; et les enfants d'Éole respecteront les favoris de Vénus.

Déjà le soleil naissant éclairait les collines qui entendent murmurer à leur pied les eaux du Gange. Le calme régnait sur les flots, et la joie dans les cœurs, quand, de la cime du grand mât, les matelots aperçurent la terre qui s'élevait devant eux. « Amis, dit le pilote de Mélinde, si j'en crois « mes yeux, c'est la terre de Calicut.

« Oui, c'est elle; et si l'Inde est le terme de vos travaux, « réjouissez-vous, vos travaux sont finis. » A ces paroles du pilote, à l'aspect du rivage, Gama ne peut retenir ses transports. Attendri, hors de lui-même, il fléchit le genou, lève les mains vers le ciel, et lui rend grâces de son bonheur.

Deux fois heureux, il apercevait enfin cette terre si longtemps désirée, et venait d'échapper aux horreurs d'un naufrage qui semblait inévitable. Ce double bienfait le remplit de reconnaissance et d'amour. Tel un homme oppressé par un songe horrible, se réveille tout à coup, et bénit la lumière.

Amants de la Gloire [31], voilà les terribles épreuves qu'elle vous donne à subir. Ce n'est point sur des lits dorés, sous les molles toisons de la Moscovie [32]; ce n'est point à l'ombre des lauriers transmis par de nobles ancêtres, que vous obtiendrez ses immortelles faveurs.

Elle fuit loin des banquets de l'opulence, loin de ces frais bocages où s'égare la volupté, si fatale aux âmes généreuses. Son regard tombe avec mépris sur les esclaves de la Fortune. Elle les appellerait en vain. Énervés par la mollesse, ils ne sauraient briser les liens de fleurs qui les captivent.

Vous êtes grands par vos aïeux; osez l'être aussi par vous-mêmes. Il faut, pour plaire à l'immortelle, ceindre l'épée, supporter les veilles, braver les tempêtes, endurer, sans abri, les glaces du pôle et les feux de l'équateur, et vivre du pain grossier que la faim dévore et que la fatigue assaisonne.

Sachez, au milieu des combats, garder un front serein en face du plomb meurtrier qui vole en sifflant dans les airs, et vient frapper à vos côtés le compagnon de vos exploits. Que peuvent, sur une âme ainsi préparée, les séductions de la richesse et de la grandeur? Grandeur, richesse! vous êtes les présents du hasard : mon héros ne doit rien qu'à la vertu.

C'est elle, c'est sa force divine qui l'élève au-dessus des vulgaires humains. Il voit d'un œil tranquille s'agiter à ses pieds l'inquiète ambition. Heureux et libre, il n'aspire point aux dignités; mais un prince ennemi des flatteurs, un gouvernement généreux saura bien l'arracher à son indépendance, et le porter aux honneurs qu'il ne demandait pas.

NOTES

---

1. Antoine fut moins fêté à la cour de Cléopâtre.

Les festins de Cléopâtre, le luxe de sa cour, ont été célébrés par les historiens et par les poëtes. Lucain décrit ainsi le repas qu'elle donna à César, après la bataille de Pharsale.

Infudere epulas auro : quod terra, quod aer,
Quod pelagus, Nilusque dedit, quod luxus inani
Ambitione furens toto quæsivit in orbe,
Non mandante fame : multas volucresque ferasque
Ægypti posuere deos; manibusque ministrat
Niliacas crystallus aquas, gemmæque capaces
Excepere merum, sed non Mareotidos uvæ,
Nobile sed paucis senium cui contulit annis
Indomitum Meroe cogens spumare Falernum.
Accipiunt sertas nardo florente coronas,
Et nunquam fugiente rosa : multumque madenti
Infudere comæ, quod nondum evanuit aura,
Cinnamon, externa nec perdidit aera terra;
Advectumque recens vicinæ messis amomum.

Pharsal., lib. X, v. 154 et seqq.

« On servit dans des vases d'or tout ce que l'air, le Nil et la mer « ont produit de plus exquis, tout ce que l'ambition d'un luxe « effréné a pu rechercher de plus rare. Ce n'est pas aux besoins de « la nature, mais aux délices de la table qu'on immole dans ce fes- « tin une foule d'animaux, qui sont des dieux sur le Nil. Des urnes « de cristal versent l'eau de ce fleuve, la plus flatteuse au goût qui « soit dans l'univers. De profondes coupes de pierre précieuse re- « çoivent le jus précieux des vignes de Méroé, cette liqueur qu'un « soleil ardent fait bouillonner, et à laquelle il donne en peu de temps « la maturité d'une longue vieillesse. Le nard odoriférant et la rose, « qui ne cesse de fleurir dans ces climats, couronnent le front des « convives ; leurs cheveux distillent les parfums que ces bords « mêmes font éclore, et dont la subtile essence ne s'est point éva- « porée, comme quand ils passent sur des bords éloignés. »

Trad. de Marmontel.

2. Mais leur éternel persécuteur, Bacchus, va tenter un dernier effort.

Les enfants de Lusus ont repris la route de l'Orient ; un pilote fidèle éclaire et dirige leur navigation ; ils vont toucher enfin cette terre tant désirée ; et, dans le moment même où le lecteur partage leurs espérances et leur sécurité, le poëte ramène sur la scène leur éternel persécuteur. Le ciel est pour Gama ; Bacchus lui-même est contraint de fléchir sous l'irrévocable loi du Destin ; mais sa fureur est toujours la même. S'il ne peut s'opposer au triomphe des Lusitaniens, il peut encore leur susciter d'horribles traverses. Ainsi, dans l'*Odyssée*, Neptune, qui voit Ulysse échapper à la tempête, s'écrie : *Misérable jouet des vagues, gémis sous le poids de ma colère jusqu'à ton arrivée chez les Phéaciens, race chérie de Jupiter*. (Liv. v.) Ainsi dans l'*Énéide*, Junon, forcée de céder à la fortune des Troyens, ne peut se résoudre à abandonner sa proie :

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.
Lib. VII, v. 312.

3. Dans les secrets abîmes où la nature a caché le berceau d'Amphitrite.

La description du palais de Neptune est tracée à la manière des anciens. Tout ce qui suit, l'assemblée des dieux marins, la harangue de Bacchus, la tempête apaisée par Vénus, et enfin l'épisode chevaleresque qui précède la tempête et interrompt pour un moment la peinture des grandes scènes de la mer, font du sixième chant un des plus beaux du poëme. On ne peut se lasser d'admirer les ressources du génie de Camoens et l'inépuisable richesse de son imagination.

4. Sous des couleurs confusément mêlées se présente à ses yeux l'antique chaos. Il en voit sortir les quatre éléments, etc.

Cette peinture des éléments qui se séparent du chaos est aussi juste que brillante ; elle rappelle ces beaux vers du poëte Roy, auteur du ballet des *Éléments :*

Les temps sont arrivés. Cessez, triste Chaos ;
Paraissez, éléments ; dieux, allez leur prescrire
Le mouvement et le repos ;
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulez, ondes, coulez ; volez, rapides feux ;
Voile azuré des airs, embrasse la nature ;
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure :
Naissez, mortels, pour obéir aux dieux.

5. Triton est le fils de Neptune et de la reine des ondes.

Camoens a chargé le portrait de Triton de tous les ornements

bizarres que les peintres lui donnent quelquefois. Il suspend à la ceinture de ce dieu marin une foule de petits crustacés dont il fait l'énumération suivante :

Camarôes, e cangrejos, e outros mais
Que recebem de Phebe crecimento ;
Ostras, e breguigôes do musco sujos,
As costas com a casca os caramujos.

Mot à mot : *Les chevrettes, les écrevisses et autres mollusques qui doivent leur croissance à Phébé, les huîtres, les oursins couverts d'une mousse fangeuse, et les limaçons de mer avec leur coquille sur le dos.* La Harpe a pensé que cette description de la ceinture de Triton devait être corrigée. Il traduit ainsi : *Sa ceinture est recouverte de cancres.* La correction n'est pas heureuse.

6. Épouses l'une et l'autre du Dieu des mers, elles se tiennent par la main et marchent d'un pas égal.

La plupart des mythologues confondent Téthys et Amphitrite. Selon quelques-uns, Téthys est fille de Cœlus et de Vesta ; Amphitrite est fille de l'Océan et de Doris. La Néréide se refusa longtemps aux désirs du Dieu des mers; elle fuyait ; mais deux dauphins la poursuivirent et la ramenèrent à Neptune, qui la donna pour compagne à Téthys. L'union la plus parfaite s'établit entre les deux épouses, et leur amitié ne s'est pas encore démentie. C'est le seul exemple de polygamie parmi les Dieux.

7. Ino paraît avec son fils.

Ino était heureuse avec Athamas, roi de Thèbes. Deux fils, Léarque et Mélicerte, étaient les gages d'un amour qui semblait inaltérable, lorsqu'elle conçut une passion criminelle pour Phrixus, son beau-fils. Junon, pour l'en punir, voulut éclairer Athamas sur le crime de son épouse ; mais elle l'éclaira du flambeau des furies. Athamas, dans son délire, arrache Léarque du sein d'Ino, et l'écrase sur la pierre. Ino, saisie d'épouvante, s'empare de Mélicerte, s'enfuit vers la mer, monte sur un rocher, et s'élance avec son fils dans les flots. Vénus pria Neptune de les recevoir au nombre des dieux marins.

8. Le jeune dieu court en avant sous les yeux de sa mère, etc.

Ce tableau charmant a été depuis imité (mais quelle imitation !) par le poëte Saint-Amand, auteur du *Moïse sauvé :*

Là, l'enfant éveillé, courant sous la licence
Que permet à son âge une libre innocence,
Va, revient, tourne, saute; et, par maint cri joyeux,
Témoignant le plaisir que reçoivent ses yeux,

D'un étrange caillou qu'à ses pieds il rencontre,
Fait au premier venu la précieuse montre;
Ramasse une coquille, et d'aise transporté,
La présente à sa mère avec naïveté.

Le tableau de Mélicerte est plein de grâce et de poésie; il est d'ailleurs très-court et n'est placé là que pour faire contraste avec celui qui va suivre. Les vers de Saint-Amand sont trainants et prosaïques, et plus que mauvais, car ils sont ridicules.

N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers,
Peint le petit enfant qui *va, saute, revient,*
Et, joyeux, à sa mère offre un caillou qu'il tient.
BOILEAU, *Art poétique*, chant III.

9. Glaucus, de pêcheur devenu poisson et de poisson dieu marin.

Glaucus était un simple pêcheur. Ayant un jour remarqué que les poissons qu'il posait sur l'herbe reprenaient de la force et retournaient à la mer, il s'avisa de manger de cette herbe merveilleuse, et sauta dans les flots. Neptune le mit au nombre des divinités littorales.

10. Scylla, qu'il préférait à Circé, etc.

Glaucus, devenu dieu, inspira de l'amour à Circé, l'enchanteresse; mais il lui préféra Scylla. Circé, pour se venger, empoisonna une fontaine où sa rivale avait coutume de se baigner, et Scylla devint un monstre. Effrayée d'elle-même, elle se jeta dans la mer, et les dieux en formèrent l'écueil redoutable qui s'élève vis-à-vis du gouffre de Charybde. Duperron de Castera, qui se donne beaucoup de peine pour expliquer les fables anciennes, dit, en parlant de cette métamorphose : « Il y a beaucoup d'apparence que Circé, qui con-« naissait les vertus des plantes, mit dans le bain de Scylla quel-« que drogue qui lui gâta la peau. » Cette explication est digne du rondeau de Benserade :

Pour sa rivale eut Circé mille soins,
Fut au-devant de ses petits besoins,
Et n'affecta rien tant que d'être utile
A la trop belle et trop charmante Scylle,
Qu'elle perdit à la fin néanmoins.

De son projet les enfers sont témoins.
Elle, en ayant fureté tous les coins,
Prépare un bain, cent herbes y distille
Pour sa rivale.

A tout cela quelques mots furent joints;
Le charme fut complet en tous ses points,
Et cette nymphe, adorable entre mille,
Devint l'horreur de toute la Sicile.
Quand on le peut, on n'en fait guère moins
Pour sa rivale.

11. L'air est embaumé d'un précieux aromate.

L'ambre, substance odoriférante, que l'on trouve sur les bords de la mer.

12. Encore accablés de sommeil, etc.

Quelle vérité dans ce tableau ! quel naturel ! Camoens est plein de ces peintures naïves qui donnent tant de charme aux ouvrages des anciens.

13. La dame de ses pensées l'occupait en ce moment.

Le guerrier Léonard, qui, au milieu des fatigues et des travaux de la mer, rêve encore à ses amours, jouera au neuvième chant un rôle romanesque. Son caractère est annoncé d'avance. *Parlons d'amour*, dit-il à ses compagnons, *est-il un moyen plus sûr et plus doux de charmer les heures*, etc. — *Parler d'amour au milieu de tant de peines!* s'écrie Velloso, déjà connu par sa périlleuse aventure à la baie de Sainte-Hélène. *Parlons plutôt de guerres et de batailles.* Et ce dialogue vif et rapide amène naturellement le récit du triomphe remporté en Angleterre par *les douze chevaliers portugais.*

14. Écoutez une histoire véritable.

Les historiens nous ont conservé les noms des Portugais qui furent les champions des dames anglaises et qui sortirent vainqueurs de la lice.

Alvaro Vas d'Almada, fils de Vasquès d'Almada qui commandait l'aile gauche de l'armée portugaise à la bataille d'Aljubarota.

Lopo Fernandès Pacheco.

Joao Fernandès Pacheco, frère du précédent.

Pedro Homem da Costa.

Joâo Pereira, neveu du connétable Nuno Alvarès Pereira.

Luiz Gonsalvès Malafaya.

Alvaro Mendès Cerveira.

Ruy Mendès Cerveira.

Ruy Gomès da Silva.

Soeiro da Costa, qui a donné son nom à un fleuve de l'Afrique.

Martim Lopès de Azevedo.

Alvaro Gonsalvès Coutinho, surnommé Magriço (de *Magro*, maigre), fils de Gonzalo Vaz Coutinho, premier maréchal de Portugal et frère du premier comte de Marialva.

15. L'amour lui-même, l'amour méconnaît la voix de l'honneur.

La galanterie chevaleresque est née dans les pays méridionaux. Chez les peuples du Nord, où les habitudes sont généralement plus

graves et les mœurs plus rudes, les femmes ont rarement excité le même enthousiasme. En Angleterre, au commencement du quinzième siècle, douze femmes d'un rang distingué sont publiquement offensées par des hommes de la cour ; elles ne trouvent pas de vengeurs dans leur pays et sont forcées de recourir à une protection étrangère. L'espèce de culte rendu aux dames par les héros de la chevalerie, n'a brillé de tout son éclat que sous le beau ciel d'Espagne, de France et d'Italie.

16. Elles courent implorer le duc de Lancastre.

Voir sur ce prince la première note du quatrième chant, page 145.

17. D'autres liens l'attachaient aux guerriers du Tage.

Le duc de Lancastre, dans le temps qu'il disputait la couronne de Castille à Don Jean, successeur de Henri de Transtamare, avait donné une de ses filles en mariage à Jean Ier, roi de Portugal.

18. Le sort assigne à chacune d'elles le guerrier qui doit la défendre.

C'est aussi par la voie du sort que sont nommés les dix chevaliers qui doivent accompagner Armide. Le Tasse a plus d'une fois imité Camoens. Il disait que l'auteur des *Lusiades* était, en Europe, le seul rival qu'il craignit. Un pareil témoignage honore également les deux poëtes.

19. Dans la cité fidèle où l'antique Lusitanie a pris le nom de Portugal.

La ville du Porto. Lorsque le roi de Castille, Alphonse VI, donna au comte Henri de Bourgogne la province de Lusitanie, elle ne consistait guère que dans le Porto et ses dépendances, parmi lesquelles on comptait l'ancienne ville de *Cale*, située à l'autre rive du Douro. Il est vraisemblable que les États du comte Henri furent alors désignés par le nom de *Porto-Cale*, et qu'en s'agrandissant par la suite, ils gardèrent le même nom.

Selon quelques auteurs, le comte Henri, pour conserver la trace de son origine française, joignit au nom du *Porto* celui de *Gallo*, *Porto-Gallo, port-français*. En 1808, à l'époque de la première invasion du Portugal par les armées de Napoléon, on essaya de mettre en honneur cette étymologie ; mais l'esprit national la repoussa constamment et s'en tint à la première, *Porto-Cale*, qui paraît, en effet, la plus probable.

20. Il s'arrête quelque temps aux campagnes belgiques, dans cette ville célèbre où le commerce et l'industrie versent à l'envi leurs trésors.

L'édition de M. de Souza porte : *No grande imperio de Frandes.* Celle de Thomas Joseph de Aquino, dit *emporio,* au lieu d'*imperio;* et c'est la leçon que nous avons suivie. La ville de Bruges, qui se trouve parfaitement désignée par l'expression *grande emporio*, *grande place de commerce,* était devenue sous Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre, une des villes les plus florissantes du Nord. On conçoit que le spectacle de la cour de Philippe et de la prospérité des Pays-Bas ait apporté quelque retard au voyage de Magrice.

21. Noble champion d'Isabelle, il immola un Français dans un combat singulier.

Philippe de Bourgogne avait épousé, en 1429, Isabelle, infante de Portugal. Cette princesse, qui réunissait à une grande beauté un esprit très-étendu, prit un tel empire sur Philippe, qu'il n'entreprit jamais rien, soit en paix, soit en guerre, sans la consulter. Si l'on en croit les chroniques espagnoles, des discussions de vassalité s'étant élevées entre ce prince et Charles VII, roi de France, Isabelle proposa de vider le différend par la voie des armes, selon les usages du temps. Sa proposition fut acceptée, et Magrice, qu'elle avait choisi pour champion, vainquit le chevalier français qui combattait pour Charles VII.

22. Un des autres chevaliers, Alvaro Vaz d'Almada, etc.

Alvaro traversait la Suisse, lorsqu'il reçut d'un Allemand un cartel portant, pour condition du combat, qu'ils auraient l'un et l'autre le côté droit découvert. Le Portugais accepta le défi ; mais il se trouva que l'Allemand était gaucher, et qu'en se mettant en garde il présentait le côté gauche cuirassé au flanc droit désarmé de son antagoniste. Indigné de cette perfidie, Alvaro se jeta sur le guerrier déloyal et l'étouffa dans ses bras. C'est le combat d'Hercule avec Antée.

23. Ainsi parlait Velloso, et les Portugais, charmés de l'entendre, le pressaient de raconter le nouveau triomphe de Magrice et le combat d'Almada contre le Germain.

Velloso vient de raconter en détail l'aventure des douze chevaliers, leur départ pour l'Angleterre, leur séjour à Londres, leur combat et leur victoire. Maintenant il précipite l'histoire de leur retour. La mer se trouble, des nuages se forment, les vents arrivent de leurs prisons

d'Éolie : on sent que le narrateur s'inquiète, et qu'il n'est plus à son récit.

24. Chacun d'eux prêtait une oreille attentive, quand le chef de la manœuvre, qui observait les airs, etc.

Les vents sont arrivés ; ils sont armés de toutes leurs rages, pour nous servir d'une expression créée par Boileau. Au paisible entretien des guerriers va succéder la plus violente tempête qui ait jamais agité l'Océan.

25. Sur la cime des rochers, les alcyons élevèrent un chant plaintif.

Cette circonstance des alcyons, dont la voix plaintive se fait entendre sur les rochers, est extrêmement touchante. Le déplorable époux d'Alcyone, Céyx, a péri autrefois dans un naufrage ; les dieux ont changé les deux époux en alcyons. A la vue de la tempête, *ils se rappellent leur antique infortune causée par la fureur des ondes.* Ce souvenir mélancolique ajoute singulièrement à l'effet général du tableau.

26. Céleste Providence, etc.

Camoens, à l'exemple d'Homère et de Virgile, partage en deux la description de la tempête par le discours pathétique qu'il met dans la bouche de son héros ; Gama va périr au moment même où il touche au terme de ses travaux. Il a perdu tout espoir de salut, ou plutôt, il n'espère plus que dans celui qui jadis a ouvert la mer Rouge aux Hébreux, délivré des Syrtes l'apôtre Paul, sauvé du naufrage de l'univers la famille de ce Juste qui devait être le second père des humains : sa prière est sublime.

27. Ah ! trop heureux nos frères, etc.

Dans l'Odyssée, Ulysse envie le bonheur des Grecs ensevelis aux plaines d'Ilion. Dans l'Énéide, Énée regrette le sort des Troyens qui ont succombé au pied de leurs murailles et sous les yeux de leurs parents, *ante ora parentum.* Gama dit aussi : *Ah! trop heureux nos frères, qui, dans les champs de la Mauritanie, sont tombés sous la lance africaine!* Ce mouvement est si naturel et si vrai qu'il ne paraît pas plus une imitation de Virgile, que l'exclamation d'Énée ne paraît une imitation d'Homère.

28. On eût dit, au fracas de la foudre, que les cieux tombaient de leur axe, et que les éléments en guerre ramenaient le chaos.

La tempête est arrivée à son dernier degré de violence. Il était dif-

ficile d'amener par des gradations mieux ménagées ce désordre affreux de la nature. Qu'on relise cette tempête ; qu'on la compare à celles que Virgile et Ovide ont si admirablement décrites, et l'on trouvera que, pour la vérité des images, la force de l'expression, et surtout pour le choix des objets qu'il avait à peindre, Camoens est souvent supérieur à Ovide et presque toujours égal à Virgile.

29. Mais l'étoile du matin commence à rayonner à l'extrémité de l'horizon.

Aucun poëte n'a mieux entendu que Camoens l'art savant des oppositions et des contrastes. La violence de la tempête ne peut plus s'accroître. *On eût dit, au fracas de la foudre, que les cieux tombaient de leur axe, et que les éléments en guerre ramenaient le chaos.* Mais tout à coup l'horizon devient moins sombre; l'étoile du matin va bientôt éclairer les flots. Elle reparaît, et avec elle, la divinité protectrice des Lusitaniens. Nous allons voir Vénus et les Néréides s'avançant sur l'onde agitée *comme un essaim d'étoiles radieuses,* et n'employant, pour calmer les vents, que la puissance de la beauté.

30. Comme Orithye, comme Galathée, les autres Nymphes ont désarmé les fougueux Autans.

Depuis la ceinture de Vénus, on n'avait rien imaginé de plus gracieux et de plus riant. Il nous semble que cette fiction qui, selon La Harpe lui-même, est une de celles qui font le plus d'honneur au génie des modernes, aurait dû réconcilier les détracteurs de Camoens avec le genre de merveilleux qui règne dans les *Lusiades*, avec cette mythologie si féconde en tableaux où, pour nous servir des expressions de Jean-Baptiste Rousseau,

> Tout semble prendre un corps visible
> Vivre, parler, et se mouvoir.

31. Amants de la gloire, etc.

La tempête a cessé ; le soleil s'est dégagé des nuages qui le couvraient ; la terre de l'Inde apparaît enfin aux regards des Portugais. Gama, hors de lui-même, ému tout à la fois de son bonheur présent et du danger qu'il a couru, tombe à genoux et lève les mains vers le ciel. *Tel un homme oppressé par un songe horrible, se réveille tout à coup et bénit la lumière.* Et sur-le-champ, le poëte, ému lui-même de la grandeur du péril qu'il vient de décrire et du courage de ses héros, abandonne son sujet et s'écrie avec enthousiasme : *Amants de la gloire, voilà les terribles épreuves*, etc. Tout le reste de ce morceau est un chef-d'œuvre de raison, d'éloquence et de poésie.

32. Ce n'est point sur des lits dorés, sous les molles toisons de la Moscovie, etc.

On trouve, dans la *Jérusalem délivrée*, une belle imitation de ce passage. Le vieillard d'Ascalon dit à Renaud, qui revient des îles Fortunées :

Signor, non sotto l'ombra in piaggia molle,
Tra fonti e fior, tra ninfe e tra sirene;
Ma in cima all' erto e faticoso colle
Della virtù riposto è il nostro bene.
Chi non gela, e non suda, e non s'estolle
Dalle vie del piacer, là non perviene.
Or vorrai tu lungi dall' alte cime
Giacer, quasi tra valli augel sublime?

Canto 17, ott. 61.

« Seigneur, ce n'est pas sous de fraîches ombres, parmi les fon-
« taines et les fleurs, au milieu des Nymphes et des Sirènes, mais sur
« les cimes montueuses et escarpées de la vertu que se trouve le bon-
« heur. Pour y atteindre, il faut braver les froidures et les sueurs, il
« faut déserter les plaisirs. Voudrais-tu donc, loin des glorieux som-
« mets, ramper dans les vallons, aigle superbe? »

Traduction de M. Auguste Desplaces.

CHANT SEPTIÈME

Les guerriers apercevaient enfin ces rivages qui furent autrefois la conquête de Bacchus, de Sémiramis et d'Alexandre : cette terre opulente qu'embrassent de leurs eaux l'Indus au cours impétueux, et le Gange dont la source embellissait le séjour du premier homme. Courage, nation valeureuse ! tu vas cueillir les palmes de la gloire. Voilà les bords heureux si longtemps désirés : voilà le terme de ta course.

Enfants de Lusus, vous n'occupez qu'un point sur le globe [1] ; faible portion du troupeau rassemblé par le divin pasteur, c'est vous qui vous chargez de ramener au bercail les nations égarées ; et rien ne peut vous arrêter, ni la crainte du péril, ni les conseils d'une ambition profane, ni l'exemple de la rébellion contre cette mère commune dont l'origine est dans les cieux.

Vous suppléez au nombre par le courage, à la puissance par l'héroïsme ; vous bravez mille morts pour étendre l'empire de la foi. Ainsi, le ciel a voulu que, dans l'intérêt d'une si belle cause, le plus petit des peuples se montrât le plus grand : tant le ciel réserve de gloire à la vertu soumise et courageuse !

Voyez les Germains, si fiers de leurs vastes domaines [2]. Ils déploient, contre le successeur de Pierre, l'étendard de la révolte. A la voix d'un nouveau chef, s'élève une secte nouvelle. L'orgueil enfante l'erreur, et l'erreur enfante la guerre : les bras qui devaient terrasser l'Ottoman sont armés contre une autorité divine.

Voyez le farouche Anglais [3] : il se dit roi de la cité sainte [4] ; mais vit-on jamais un titre plus faux ? Lâchement renfermé dans son île, enveloppé des frimas du Nord, il ne s'occupe qu'à défigurer la religion de ses pères. Du sein des voluptés, il opprime, il égorge le chrétien fidèle, et laisse en paix l'usurpateur de Sion.

Mais comment oserait-il la redemander à l'impie, lui qui foule aux pieds les droits de la Jérusalem céleste ! et toi, indigne monarque des Gaules [5], roi très-chrétien, ce nom sacré n'est-il pour toi qu'un vain nom ? Ne l'as-tu pris que pour le profaner ? Protecteur né des nations chrétiennes, tu les combats quand tu devrais les défendre.

Au lieu d'agrandir de leur dépouille tes domaines déjà si vastes, que ne vas-tu, dans ton ardeur belliqueuse, conquérir les bords du Cinyphe et du Nil [6] ? Là sont les ennemis du Christ. Là aussi l'infidèle doit sentir le tranchant de l'épée. Successeur de Charles et de Louis, pourquoi abandonnes-tu la guerre si juste qu'ils t'ont léguée ?

Que dirai-je de ces peuples qui laissent s'éteindre dans la mollesse les souvenirs d'une antique valeur [7] ? La politique de leurs tyrans achève d'user en querelles intestines ces âmes jadis si fortes. C'est à toi que je parle, Italie ! Les vices t'inondent, et tes fils dégénérés se déchirent sur ton sein.

Chrétiens infortunés ! seriez-vous donc sortis de cette fatale semence que Cadmus [8], vainqueur du dragon, répandit autrefois sur la terre ? N'êtes-vous nés que pour vous entre-détruire ? Et cependant la tombe sainte est au pouvoir des infidèles ; ils ont envahi la terre sacrée, et marchent, pleins d'arrogance, à de nouvelles conquêtes.

Ils marchent toujours unis, toujours dociles à la loi de Mahomet qui les pousse incessamment contre les disciples du Christ. Et la discorde règne encore parmi vous ! Peuples sans prévoyance, monarques sans vertu, frémissez du danger qui vous presse : vous avez à vous défendre à la fois des Musulmans et de vos propres fureurs.

Si l'ambition, si la cupidité vous tourmentent, ne savez-vous pas que l'Hermus et le Pactole roulent de l'or dans leurs flots ? L'Afrique le recèle en ses veines. La Lydie, la Syrie, le mêlent à leurs précieux tissus. Que l'amour de l'or vous entraîne, puisque le tombeau d'un Dieu ne dit rien à vos cœurs.

Ces foudres d'airain qu'inventa le démon de la guerre [9], tournez-les contre les remparts de Byzance. Rejetez dans les antres des monts Caspiens, dans les froides cavernes de la Scythie, cette race infidèle qui menace la civilisation et les arts de l'Europe [10].

N'entendez-vous point les Grecs qui vous appellent [11] ? Les peuples de la Thrace, de la Colchide et de l'Arménie vous annoncent à grands cris qu'un ravisseur sacrilége [12] infecte leurs enfants des poisons de Mahomet. Vengez l'humanité qu'on outrage ; allez punir des Barbares, et renoncez à la gloire odieuse de subjuguer vos frères [13].

Mais tandis qu'un délire sanglant vous égare, la faible Lusitanie dévoue ses pieux guerriers à la cause du ciel. Déjà ils occupent les ports de la rive africaine. L'Asie les reconnaît pour ses maîtres. Le nouveau monde les voit qui sillonnent ses plaines. Que la terre s'agrandisse encore ; ils sauront en atteindre les bornes.

La tempête avait fui. Les enfants d'Éole, adoucis par Vénus, les dirigeaient paisiblement vers cette immense région où, pour prix de tant d'efforts, vont s'établir un nouveau culte et de nouvelles mœurs, sous un sceptre nouveau.

Les Portugais longeaient la côte, lorsqu'ils aperçurent des barques de pêcheurs qui, sortis de Calicut, leur en indiquèrent le chemin. De toutes les cités dont s'enorgueillit le Malabar, Calicut est la plus opulente et la plus belle : elle doit son lustre à la résidence du monarque.

Au delà de l'Indus et en deçà du Gange [14] s'étend une région célèbre, baignée par la mer au midi et bornée au septentrion par les montagnes Émodiennes [15]. Des sceptres

divers l'ont soumise à différents cultes. Une partie des habitants suit la loi de Mahomet; les autres adorent les idoles, ou les animaux qui vivent au milieu d'eux.

Les deux fleuves qui l'arrosent ont pris naissance dans cette longue chaîne de montagnes qui, sous des noms différents, traverse l'Asie entière. C'est de là qu'ils viennent embellir et féconder les délicieuses contrées qu'ils embrassent. Ils en forment, dans leur cours, une magnifique Chersonèse, et vont se jeter, à une grande distance l'un de l'autre, dans l'océan des Indes.

Ici, la terre qu'ils abandonnent s'avance dans la mer en pyramide renversée et s'arrête en face de Ceylan. Que de peuples, que de royaumes nous présentent ces beaux climats! Quelle variété de noms, de mœurs et de langages! Non loin des lieux où le Gange commence à dérouler ses larges flots, la nature a placé, dit-on, une nation fortunée qui ne se nourrit que du parfum des fleurs [16].

Plus bas, on aperçoit les Delhyens et les Patanes, qui s'étendent sur un immense territoire; les peuples du Décan, les Orias qui se purifient dans les eaux du Gange; la terre de Bengale, la plus fertile de l'univers; la belliqueuse Cambaye, encore fière du souvenir de Porus, et le royaume de Narsingue, plus riche en or et en pierreries qu'en vaillants guerriers.

Là s'élèvent les montagnes des *Gates*, que l'on découvre de la haute mer, et qui défendent le Malabar de l'agression du Canara. Au pied de ces montagnes se prolonge un rivage étroit où la mer voit expirer ses flots. Il est couvert de cités florissantes, au milieu desquelles apparaît Calicut, la ville du Samorin.

La flotte avait à peine touché le rivage, qu'un envoyé de Gama court annoncer au monarque l'arrivée des navigateurs de l'Occident. Monté sur une barque légère, il entre dans les eaux du fleuve. Son aspect imprévu, son teint, son air, ses

vêtements étrangers, font voler à sa rencontre un peuple immense.

Au milieu de cette foule empressée arrive un Musulman [17]. Il est né sur la côte barbare où régna jadis Antée. Voisin de la Lusitanie, le sort des armes l'a fait, jeune encore, tomber entre les mains des Portugais. La fortune l'a depuis transplanté dans ces climats lointains.

Il aborde d'un air riant le messager de Gama, et le saluant en espagnol : « Guerrier, lui dit-il, quel motif t'a conduit « dans cet autre univers, si loin du Portugal, ta patrie ? — « Nous venons, dit le messager, à travers des mers inconnues, « apporter ici la connaissance du vrai Dieu et faire triompher « son nom parmi les peuples de l'Inde. »

Mozaïde (c'était le nom du Maure) restait muet de surprise et d'admiration à l'idée de tous les accidents d'une navigation si périlleuse et si longue. « Enfin, lui dit le Portugais, « je viens informer de notre arrivée le souverain de Calicut. « — Ta mission est remplie, lui répond l'Africain. Le palais « du monarque touche aux murs de la cité [18].

« Viens avec confiance te reposer sous mon humble toit. « Un repas frugal y réparera tes forces, et nous irons ensuite « visiter de compagnie tes généreux compatriotes. Est-il « pour d'anciens voisins un plaisir plus doux que de se re- « trouver ainsi sur une terre étrangère ? »

Déjà la demeure de Mozaïde est ouverte au guerrier. Le Portugais s'assied à la table du Maure : on les croirait de vieux amis. Le repas fini, ils se dirigent ensemble vers les navires. Leur aspect n'était pas nouveau pour Mozaïde. Il s'élance avec son compagnon sur le vaisseau de Gama.

A son langage, à son accent espagnol, le héros, transporté, le serre dans ses bras, le fait asseoir près de lui, et, maîtrisant son émotion, l'interroge lentement sur le commerce et les productions de cette partie du monde, sur les lois du pays et sur les mœurs des habitants. Les Portugais environnent Mozaïde, et, le corps penché, l'oreille attentive, recueillent

avidement ses réponses. Tels autrefois, à la cime du Rhodope, les arbres émus s'inclinaient vers l'amant d'Eurydice, quand il touchait sa lyre d'or.

« Guerriers magnanimes, disait l'Africain, ô vous dont le « berceau touche de si près au berceau de mes pères ! quel « heureux génie vous inspira ce voyage héroïque? Non, ce « n'est pas sans l'ordre secret du Destin que vous avez quitté « les campagnes du Tage et les bords lointains du Minho, « pour franchir les mers immenses qui vous séparaient de « nos climats.

« C'est le ciel qui vous conduit. Le ciel, sans doute, a sur « vous de grands desseins ; car lui seul a pu vous défendre « contre vos ennemis, contre les dangers de la mer et la fu- « reur des vents. Vous voici dans l'Inde, terre féconde en « doux parfums, en brûlants aromates. L'or et le diamant « croissent dans son sein ; sa surface, embellie par la culture, « est couverte d'une population riche et nombreuse.

« Le rivage où vous venez d'aborder s'appelle le Malabar. « Son culte est celui des idoles ; son gouvernement, la mo- « narchie. Il ne formait autrefois qu'un seul et vaste empire ; « aujourd'hui, divisé, il est soumis à vingt sceptres divers. « Ce grand changement fut l'ouvrage de Sarama-Périmal.

« La contrée entière obéissait à ses lois, lorsque du golfe « Arabique des étrangers apportèrent ici le culte mahométan « dans lequel je suis né. Périmal fut si touché de leurs élo- « quentes prédications, qu'il résolut de renoncer au trône « et de se sanctifier par la nouvelle religion.

« Plusieurs vaisseaux furent chargés des trésors qu'il des- « tinait au tombeau du prophète ; et comme il n'avait point « d'héritiers naturels, il partagea son empire entre les plus « fidèles serviteurs du trône ; pauvres, il les combla de ri- « chesses ; humbles sujets, il les éleva au rang des rois.

« Chaul et son port, Cochin et ses plaines parfumées, « Cananor et ses longs rivages, Pimenta qui doit son nom « à son piquant aromate, Cranganor et Coulan, devinrent

« ainsi la récompense du mérite et le prix de la fidélité.
« Calicut, déjà célèbre par son opulence et par l'étendue de
« son commerce, Calicut seule n'avait pas encore le nouveau
« maître qu'elle attendait.

« Incertain dans son dernier choix, Périmal méditait
« profondément, lorsqu'un jeune Malabare qu'il chérissait
« comme un fils parut tout à coup à ses yeux. Frappé d'une
« inspiration soudaine : Tu régneras sur Calicut, lui dit-il ;
« les couronnes que je viens de distribuer obéiront à la
« tienne.

« Et l'auguste vieillard ne songea plus qu'à ensevelir ses
« jours dans l'asile de paix qu'il avait choisi. Le jeune mo-
« narque se montra le digne successeur des *Samorins*. Ce
« titre suprême lui soumit tous les autres princes : sa posté-
« rité le porte encore, et commande glorieusement sur ce
« rivage.

« L'antique religion des Malabares n'est qu'un tissu de
« fables grossières dont se repaît l'imagination du peuple
« et des grands. Nus jusqu'à la ceinture, ils n'ont pour vê-
« tements qu'une étoffe légère repliée autour des reins. On
« les divise en deux castes : celle des *Naïres* ou des nobles ;
« celle des *Poléas* ou du peuple. La religion leur défend de
« se mêler.

« L'artisan ne peut choisir une épouse que dans sa tribu.
« Le fils qui naîtra de cette union restera toute sa vie atta-
« ché à l'industrie de son père. Un Naïre se croirait souillé
« par la rencontre d'un Poléa, et, si le hasard les rapproche,
« il se lave, il se purifie ; semblable, en son orgueilleuse
« superstition, à l'habitant de Jérusalem qui reculait d'hor-
« reur à l'aspect du Samaritain.

« Pauvre Poléa ! sans armes, sans droits, sans patrie, on
« te refuse jusqu'à l'honneur de verser ton sang pour le
« prince. Les Naïres sont les seuls guerriers du pays, les
« seuls défenseurs du trône. A leur droite est suspendu le
« cimeterre ; à leur gauche, le bouclier.

« Le soin des autels appartient aux Brahmanes : nom « antique et révéré dans l'Inde. Ils suivent les préceptes de « ce Grec fameux [19] qui, le premier, donna aux dépositaires « de la science le nom d'*amis de la sagesse*. Jamais la chair « des animaux n'approcha de leurs lèvres. La volupté les « trouve moins sévères; ils condamnent l'intempérance, « mais ils pardonnent à l'amour.

« L'hymen, chez les Indiens, a aussi son indulgence : ja- « mais les rivalités n'ensanglantèrent ses nœuds. Heureuses « lois! heureux pays où l'on ignore les tourments de la ja- « lousie! Tel est, en abrégé, le tableau du Malabar : un beau « ciel, un peuple doux, des coutumes bizarres, des terres « fertiles, et des ports où se rassemblent toutes les richesses « des autres climats depuis les mers de la Chine jusqu'aux « rivages de l'Égypte. »

Ainsi parlait le Maure ; et déjà la Renommée avait publié dans Calicut l'arrivée des enfants de Lusus. Une ambassade solennelle allait, au nom du prince, les recevoir sur la plage. Au milieu des rues populeuses, s'agite une foule d'habitants de tout âge et de tout sexe qui suivent ou précèdent les envoyés du Samorin.

Gama, de son côté, se dispose à quitter la flotte. Il part. Une nef élégante amène avec lui l'élite de ses guerriers. Tous sont décorés de riches vêtements. Les vives couleurs, les formes variées du costume européen charment les yeux des Malabares. La rame, à coups mesurés, frappe les flots amers et sillonne bientôt les eaux pures du fleuve.

Le Catual (c'est le nom que donnent ces peuples au chef des ministres du Samorin), le Catual était sur le rivage, entouré d'une troupe de Naïres. Cependant le héros s'élance de son esquif, et passe des bras du Catual dans un riche palanquin porté par des esclaves, suivant l'usage de l'Orient.

Une autre litière a reçu le ministre indien. Il accompagne Gama et s'avance avec lui vers le palais du monarque.

Les Portugais les suivent, marchant en ordre de bataille. Le peuple se presse autour d'eux, impatient de les interroger; mais, comme autrefois sous les murs de Babel, les questions et les réponses se perdent confusément dans les airs.

Le Catual et Gama s'entretenaient en chemin du spectacle animé que présentait Calicut. Mozaïde était leur interprète. Ils traversent ainsi la grande cité et parviennent à l'entrée d'un temple dont le faîte se cachait dans les nues. Les Indiens et les Portugais franchissent ensemble le parvis sacré.

Là, sous des formes diverses inventées par l'esprit de ténèbres [20], le bois et la pierre reproduisent aux yeux les divinités de l'Inde : figures bizarres, telles que l'on nous peint le monstre fabuleux que combattit Bellérophon. Les regards du chrétien, accoutumés à ne voir la Divinité que sous les traits les plus nobles de l homme, sont frappés de surprise à la vue de ces hideux simulacres.

L'un est armé des cornes du Jupiter de la Libye. L'autre, sur un corps unique, élève un double front : on dirait l'antique Janus. Celui-ci semble avoir emprunté les cent bras de Briarée. Celui-là représente l'idole impure que les peuples du Nil adoraient sous le nom d'Anubis.

Le Malabare adresse son hommage à ses dieux ; et bientôt le cortége se remet en marche vers la demeure du Samorin. La foule grossissait à chaque pas. Les vieillards et les enfants, les filles et leurs mères, remplissaient les fenêtres et les terrasses, se montrant l'un à l'autre le chef des étrangers.

On arrive aux jardins magnifiques qui entourent le palais du monarque. L'air qu'on y respire est rempli du parfum des fleurs. Ce palais n'est point, comme les nôtres, orné de hautes tours. Il s'élève au milieu de bosquets délicieux, et réunit pour ses nobles hôtes le luxe éclatant des villes et l'heureuse simplicité des champs.

Les portiques sont revêtus d'ornements où brille dans tout son éclat l'art merveilleux perfectionné par Dédale [21]. Les

antiquités de l'Inde y sont représentées avec tant de force et de vérité [22], que le spectateur, entraîné par une subite illusion, croit assister lui-même aux grands événements qui jadis ont illustré la terre de l'Aurore.

Une grande armée va foulant les rives de l'Hydaspe. Son chef est un héros brillant de jeunesse ; il est armé du thyrse au vert feuillage. Sur les bords du fleuve s'élève l'enceinte de Nysa, ouvrage du jeune vainqueur. Il vit, il respire ! En le voyant, Sémélé dirait : Voilà mon fils [23].

Plus loin, le lit d'un fleuve est tari par une multitude innombrable d'Assyriens que la soif dévore. Une reine les commande [24]. Elle est célèbre par sa beauté, plus célèbre encore par ses coupables amours. A ses côtés marche un coursier fougueux. D'un œil ardent, elle l'admire et le dévore. Ninyas est inquiet, l'Amour s'indigne et la Nature frémit.

Sur les rives du Gange on voit flotter les drapeaux de la troisième monarchie [25]. Ils sont guidés par un jeune prince couronné des palmes de la victoire. L'orgueil est sur son front. Il s'élance, il triomphe. Non, ce n'est plus le fils de Philippe, c'est le fils de Jupiter [26].

Tandis que les guerriers parcouraient des yeux ces merveilles, le Catual disait à Gama : « Le jour n'est pas loin où « d'autres victoires effaceront celles que tu vois [27]. Ici même « un peuple lointain viendra graver des exploits nouveaux ; « la science de nos mages les a lus au livre des destins.

« Tout doit céder à l'ascendant de cette nation belli- « queuse : que peuvent les efforts de l'homme contre les « arrêts du ciel ? Ainsi l'annoncent les oracles ; mais ils « ajoutent que les vainqueurs se montreront si grands dans « la guerre et dans la paix, que les vaincus pourront, à la « face du monde entier, s'enorgueillir de leur défaite. »

Mais déjà la salle du trône s'ouvre devant eux. Sous un dais magnifique, sur un divan dont l'élégance égalait la richesse, reposait le Samorin. Dans son air, dans ses regards, respirait

la majesté de l'empire. L'or brillait à sa ceinture; le diamant étincelait sur sa tête. Près de lui, dans une attitude respectueuse, se tenait un vieillard qui, par intervalles, lui présentait le bétel au brûlant parfum.

Un brahmane au front vénérable, au maintien grave, s'avance à pas lents vers Gama et le conduit au pied du trône. Averti par un geste du Samorin, le héros s'assied ; ses compagnons restent debout. Leurs traits, leurs armes, leurs vêtements inconnus à l'Asie, fixaient les regards du monarque, lorsque Gama, d'un air noble et modeste qui lui concilie à l'instant la bienveillance de la cour, prit la parole en ces termes :

« Des bords lointains où le soleil, dans sa révolution ra-
« pide et continue, semble éteindre pour une moitié du
« monde le flambeau qu'il porte à l'hémisphère opposé, un
« grand roi, frappé de ta renommée, m'envoie, à travers
« l'immensité des flots, te demander, en son nom, ton al-
« liance et ton amitié.

« Son royaume est l'entrepôt des richesses du monde, de
« toutes les productions que le commerce transporte des
« rives du Tage aux campagnes du Nil, et de la froide Zélande
« aux climats brûlants où le soleil donne à l'Éthiopien des
« jours d'une égale durée.

« Si, par un traité solennel, tu permets entre nous les
« pacifiques échanges[28] qui rapprochent les empires et les
« fécondent l'un par l'autre, ces rapports nouveaux de-
« viendront, n'en doute pas, une source de revenus pour
« ta couronne, de richesses pour tes sujets, et de gloire pour
« mon souverain.

« L'alliance une fois jurée, tes ennemis sont les siens;
« tes guerres sont les siennes; ses armes, ses soldats, ses
« vaisseaux sont à toi; tous vos intérêts sont communs: les
« deux peuples ne forment plus qu'une famille. Telles sont
« les offres qu'il t'adresse par ma bouche. Lui dirai-je que
« tu les acceptes ? »

Le Samorin lui répond : « Un illustre ambassadeur qui, du « fond de l'Occident, vient m'offrir l'amitié d'un grand « prince, honore mon sceptre et flatte ma puissance. Mais « je dois avant tout prendre l'avis de mon conseil ; j'ai « besoin de connaître mieux la contrée dont tu sors, la « nation qui l'habite et le souverain qui la gouverne. Tu « pourras, en attendant, te reposer de ton voyage. Ma ré- « ponse sera prompte et conforme, je l'espère, au désir de « ton roi. »

Déjà la nuit ramenait la fin des travaux des mortels. Tandis que Morphée, les mains chargées de pavots, allait toucher leurs paupières fatiguées, Gama fut conduit, avec ses guerriers, au palais du ministre. Un repas somptueux, une fête brillante, terminèrent pour eux cette journée.

Cependant le Catual, fidèle aux ordres de son maître, songeait à recueillir de nouvelles lumières sur la patrie des guerriers, sur leurs mœurs et sur leur croyance. A peine ses yeux sont-ils frappés des premières clartés du jour, qu'il appelle Mozaïde : « Quels sont ces étrangers ? Tu dois les « connaître ; j'apprends que leur patrie est voisine de la « tienne.

« Parle-moi sans feinte et sans détour. Le prince, incer- « tain du parti qu'il doit prendre, hésite et délibère. C'est « à toi de le fixer. — Que te dirai-je, lui répond Mozaïde, « qui ne te soit déjà connu ? Je sais qu'ils sont nés dans « l'Hespérie, non loin de mon pays et des mers où se plonge « le soleil.

« Ils suivent la loi d'un prophète qu'un souffle céleste « engendra dans le sein d'une vierge. Leurs mœurs sont « guerrières. Les pertes sanglantes qu'ils ont fait subir à mes « ancêtres n'attestent que trop leur valeur.

« Le Tage et la Guadiana, dont nous cultivions les fer- « tiles vallées, coulent aujourd'hui sous leurs lois. La mer « n'est plus entre eux et nous qu'une impuissante bar- « rière ; et, maîtres des remparts qui défendaient nos ri-

« vages, ils entretiennent la terreur jusque dans nos propres « foyers.

« Leur audace, encouragée par nos défaites, a triomphé « de toutes les nations belliqueuses qui, du Tage aux Pyré- « nées, couvrent le sein de l'Hespérie. Jamais ils ne croi- « sent la lance qu'ils ne sortent vainqueurs du combat. On « n'a point encore, crois-en ma parole, trouvé de Marcellus « contre ces Annibals [29].

« Et si ta prudente curiosité n'est pas entièrement satis- « faite, interroge-les toi-même : aussi fiers que vaillants, « ils abhorrent le mensonge. Va voir leurs vaisseaux, leurs « foudres d'airain. Tu trouveras chez eux la politesse unie au « courage, et les arts de la paix mêlés à l'appareil de la « guerre. »

Excité par ce discours, le ministre du Samorin se dispose à visiter la flotte portugaise. Il part avec Mozaïde. Mille Naïres forment son cortége; leurs barques pavoisées couvrent la mer, et les conduisent rapidement au navire où s'étaient réunis les trois chefs de la flotte.

La pourpre et la soie se déroulent en riches tapis sous les pas du Catual. Au-dessus du tillac, elles se déploient en larges bannières. Sur ces nobles étendards sont retracées les actions qui jadis ont signalé le bras des héros. On y voit des batailles rangées, des combats, des défis sanglants.

L'œil attaché à ces brillants tableaux, le Malabare en demandait l'explication, lorsque Gama l'invite à prendre place à un superbe banquet. La table est chargée de viandes exquises ; le vin coule, à flots écumeux, dans des coupes de cristal. Un enfant d'Épicure en ferait ses plus chères délices : le disciple de Brahma les regarde avec indifférence.

Les trompettes qui réveillent, au sein de la paix, le souvenir des combats, élevaient jusqu'au ciel leurs sons belliqueux ; l'airain mugissant retentissait jusqu'au fond des mers ; mais rien n'a pu distraire le Catual de ses premières pensées.

Son regard se reportait sans cesse aux faits éclatants que la peinture, poésie muette, avait su rassembler dans un espace si étroit.

Il se lève : Gama, son frère et Coelho se lèvent avec lui. L'Indien jette les yeux sur le portrait d'un vieillard à cheveux blancs et d'un aspect vénérable. Le nom de ce héros vivra autant que le monde. Il porte l'habit guerrier de la Grèce ; un sceptre est dans sa main.

Ce sceptre entouré de feuillage... Mais que fais-je, insensé[30]? Nymphes du Tage et du Mondégo, oserai-je tenter sans vous une entreprise si difficile et si longue ? Accourez à mon aide. Ma faible nef est lancée sur une mer immense, orageuse. Les vents ennemis l'environnent: sauvez-la de leur fureur.

Vous le savez, mes patriotiques accents n'ont pu conjurer les orages. Traîné par le sort d'exil en exil, de malheurs en malheurs, toujours sur les flots ou sur les champs de bataille, je lutte, je combats, et j'écris encore, semblable à cette fille d'Éole [31] qui, mourante et désespérée, d'une main tenait le style et de l'autre le glaive.

Tantôt pressé de l'affreuse indigence, sans autre asile que la triste demeure ouverte par la pitié publique aux misères de l'humanité, si je retrouve l'espérance, c'est pour la reperdre aussitôt: l'abîme qui s'était fermé, se rouvre, plus profond, sous mes pas. Tantôt, comme Ézéchias [32], étendu sur un lit de douleur, j'attends la fin de ma déplorable existence ; et, comme lui, je n'échappe à la mort que par un prodige.

Pour comble d'infortune, mon malheur est l'ouvrage des ingrats que je chantais, le prix des vers consacrés à leur gloire. Au lieu du repos que j'attendais, au lieu des lauriers qui devaient ceindre ma tête, je n'ai recueilli que des tourments et les superbes dédains de mes persécuteurs.

Voilà donc les cœurs généreux qu'enfante la Lusitanie ! Voilà la récompense des chants qui les ont illustrés ! Histo-

riens savants, poëtes inspirés, ô vous que tourmente le besoin de transmettre à la postérité la gloire de vos contemporains, sacrifiez à ce noble emploi et vos nuits et vos jours : voilà le prix qu'ils vous réservent!

Soyez donc mon seul trésor, Nymphes du Tage, soyez mon seul appui. Ne m'abandonnez pas au moment où je vais chanter tant d'actions mémorables. Vous ne me verrez point prostituer vos dons à d'indignes mortels. Je l'ai juré, et si je violais mon serment, puissent-ils m'accabler à la fois de leur ingratitude et de leur mépris!

Jamais, oh! non, jamais, vous ne m'entendrez célébrer [33] celui qui, sans crainte et sans remords, sacrifie à de vils intérêts et le prince et l'État; ni l'ambitieux qui n'aspire aux grandeurs que pour en faire l'instrument de ses vices;

Ni ce dangereux protée qui, fier de la faveur du maître, insulte tour à tour et sourit à ses victimes; ni ce conseiller perfide qui, sous le manteau de la vertu, séduit l'inexpérience du prince, et livre à ses goûts dissipateurs la dépouille du peuple ;

Ni ce magistrat sévère à qui Thémis a remis sa balance, et qui refuse d'y peser les droits du pauvre ; ni ce ministre au cœur de bronze qui, toujours armé de taxes nouvelles, boit la sueur des malheureux et dévore les fruits d'un labeur qu'il ne connut jamais.

Honneur seulement aux héros qui, pour leur Dieu, pour leur roi, prodiguent noblement leur vie! Ils meurent, mais cette vie qu'ils viennent de perdre, la renommée s'en empare et la prolonge d'âge en âge jusqu'à la dernière postérité. Filles d'Apollon, soutenez mon courage, et ma lyre, un moment suspendue, me rendra bientôt ses accords.

NOTES

1. Enfants de Lusus, vous n'occupez qu'un point sur le globe, etc.

C'est une chose, en effet, bien remarquable, qu'un peuple à peine aperçu au milieu des grandes nations chrétiennes ait exécuté, à lui seul, une pareille entreprise. Le monde, considéré sous le rapport religieux, se partageait alors, comme l'observe très-bien M. de Souza, entre deux vastes dominations : l'empire d'Occident et l'empire d'Orient; l'un chrétien, mais divisé ; l'autre mahométan, mais toujours uni, toujours armé contre le premier. Le passage du cap de Bonne-Espérance fut un coup terrible porté à la puissance musulmane, et le choix que le ciel voulut faire de la plus faible nation de l'Occident pour ébranler en Orient la religion et l'empire de Mahomet ne pouvait être, aux yeux du poëte portugais, une circonstance indifférente. Il s'en empare avec adresse, et la développe avec une grande supériorité de raison et de talent. Le tableau politique de l'Europe au commencement du seizième siècle est un des morceaux les plus brillants des *Lusiades*. C'est une digression, il est vrai ; mais elle a pour objet de faire ressortir les hautes qualités de la nation portugaise. Elle n'est point étrangère au sujet, et donne beaucoup de relief à l'action principale du poëme.

2. Voyez les Germains, si fiers de leurs vastes domaines, etc.

Les querelles du luthéranisme agitaient alors toute l'Allemagne.

3. Voyez le farouche Anglais.

Henri VIII. Il écrivit d'abord contre Luther, reçut du pape le titre de Défenseur de la foi, se sépara ensuite violemment de la communion romaine, fit une église à sa mode, et s'en déclara le chef suprême. On connaît ses persécutions contre les protestants et les catholiques, sa cruauté envers ses femmes ; c'est le Néron des temps modernes.

4. Il se dit roi de la cité sainte.

Les rois d'Angleterre joignent à leur titre celui de rois de Jérusalem.

5. Et toi, indigne monarque des Gaules, etc.

Cette apostrophe est dirigée contre François Ier. L'auteur lui reproche, avec plus de sévérité que de justice, la conquête du Milanais. Charles-Quint, dont les armées ravagèrent l'Italie et mirent Rome au pillage, méritait plus que son rival la censure de Camoens; mais Charles-Quint avait fait la guerre aux Mahométans, et François Ier était devenu leur allié. On avait vu les galères du roi, sous le comte d'Enghien, se joindre aux vaisseaux de Soliman, commandés par l'amiral Chérédin, et les deux flottes réunies mettre le siége devant la ville de Nice. On avait vu des mosquées à Toulon, où Chérédin s'était retiré à l'approche du célèbre André Doria. Il n'en fallait pas tant pour exciter la pieuse indignation du poëte portugais.

6. Que ne vas-tu, dans ton ardeur belliqueuse, conquérir les bords du Cinyphe et du Nil ?

Le *Cinyphe* est une rivière d'Afrique qui prend sa source dans le Biledulgérid, traverse le royaume de Tripoli, et se décharge dans la Méditerranée, à l'orient de *Lebda*, anciennement *Leptis*. Cette rivière est désignée, dans le Dictionnaire géographique de Baudrand, sous le nom de *Macres*.

7. Que dirai-je de ces peuples qui laissent s'éteindre dans la mollesse les souvenirs d'une antique valeur?

L'Arioste est plus sévère encore que Camoens envers l'Italie, telle que les dissensions civiles et la corruption des mœurs l'avaient faite à cette époque :

O d' ogni vizio fetida sentina!
Dormi Italia imbriac' e non ti pesa
Che ora di questa gente, che ora di quella
Che già serva ti fù, sei fata ancella.

Italie, en vertus, en héros si féconde,
Autrefois la maîtresse et l'exemple du monde!
Vile esclave aujourd'hui, tu rampes sous la loi
Des mêmes nations qui rampaient devant toi.

8. Seriez-vous donc sortis de cette fatale semence que Cadmus, etc.

Cadmus avait tué, dans la Béotie, près de la fontaine de Dircé, un énorme dragon. Par l'ordre de Pallas, il sema les dents du monstre, et il en naquit des hommes tout armés, qui s'entre-tuèrent sur-le-champ. Ovide a décrit, avec autant d'élégance que de précision, cette étrange métamorphose :

Paret, et, ut presso sulcum patefecit aratro,
Spargit humi jussos, mortalia semina, dentes.
Inde, fide majus, glebæ cœpere moveri,
Primaque de sulcis acies apparuit hastæ.
Tegmina mox capitum picto nutantia cono;
Mox humeri pectusque, oneratque brachia telis
Exsistunt, crescitque seges clypeata virorum.
Sic, ubi tolluntur festis aulæa theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultum,
Cætera paulatim, placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.
Territus hoste novo Cadmus capere arma parabat :
« Ne cape, de populo, quem terra creaverat, unus
« Exclamat, nec te civilibus insere bellis! »
Atque ita terrigenis rigido de fratribus unum
Cominus ense ferit; jaculo cadit eminus ipse.
Hic quoque, qui leto dederat, non longius illo
Vivit, et expirat, modo quas acceperat auras;
Exemploque pari furit omnis turba, suoque
Marte cadunt subiti per mutua vulnere fratres.
Jamque brevis spatium vitæ sortita juventus
Sanguineam trepido plangebant pectore matrem.

Metamorph., lib. III, v. 104 et seqq.

Le héros obéit : il prend les dents horribles,
Jette dans un sillon ces semences terribles,
Et tout à coup (à peine il en croit ses regards)
Il voit croître d'abord des pointes de longs dards,
Puis des casques d'airain à l'aigrette mouvante,
Des épaules que ceint une armure pesante,
Des bras armés de traits, chargés de boucliers,
Enfin une moisson d'innombrables guerriers.
Ainsi, lorsqu'au théâtre un tapis se déroule,
Des figures qu'il peint aux regards de la foule,
Le visage, les bras, et le buste et les pieds,
S'élèvent par degrés *, tour à tour déployés.
Contre tant d'ennemis nés soudain de la terre,
Cadmus, le fer en main, se prépare à la guerre.
« Cesse, lui dit l'un d'eux, c'est assez de nos coups :
« La discorde, sans toi, te vengera de nous. »
Il dit : déjà sa main dans le sang est trempée ;
Dans le flanc du plus proche il plonge son épée.
D'un trait lancé de loin, lui-même il perd le jour;
Et celui qui le perce est atteint à son tour.
Une égale fureur à l'envi les anime ;
Le meurtrier de l'un, de l'autre est la victime;
Ils ont tous leurs vengeurs comme leurs assassins.
L'instant qui les vit naître a fini leurs destins :
Tous, sanglants, renversés, percés des coups d'un frère,
Expirent palpitants sur le sein de leur mère.

SAINT-ANGE.

* Sur la scène antique, la toile des décorations se déroulait en s'élevant.

9. Ces foudres d'airain qu'inventa le démon de la guerre, etc.

On rapporte à l'année 1375 l'invention de l'artillerie. Pétrarque, dans un de ses dialogues latins, déplore amèrement cette découverte. *Non erat satis de cœlo tonantis ira Dei immortalis, nisi homuncio (o credulitas juncta superbiæ!) de terra etiam tonuisset.* « N'était-« ce point assez que, du haut du ciel, la colère de Dieu tonnât sur la « tête des mortels? Fallait-il donc que, superbes imitateurs de Dieu, « les faibles mortels eussent aussi leur tonnerre ! »

10. Rejetez dans les antres des monts Caspiens, etc.

Mahomet II s'était emparé de Constantinople en 1453. Sélim Ier ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Mahomet. *Soliman*, fils de *Sélim*, continua l'ouvrage de son père, et s'avança jusqu'aux portes de Vienne.

11. N'entendez-vous point les Grecs qui vous appellent?

Le monde chrétien n'entendit point alors la voix des Grecs. Après des siècles d'attente, ils ont pris le parti de se secourir eux-mêmes. Toutes les âmes religieuses, tous les cœurs généreux forment des vœux pour le triomphe de la Croix sur le Croissant, et de la civilisation sur la barbarie.

12. Les peuples de la Thrace, de la Colchide et de l'Arménie vous annoncent à grands cris qu'un ravisseur sacrilége, etc.

Les Turcs ont formé le corps des Janissaires d'enfants chrétiens qui leur étaient donnés en tribut par les Grecs, ou qu'ils enlevaient dans un âge encore tendre. Ils voulaient que cette milice, n'ayant aucun lien de parenté ni de patrie, ne connût plus que Mahomet et le sultan.

13. Allez punir des Barbares, et renoncez à la gloire odieuse de subjuguer vos frères.

On dirait que Camoens, en écrivant ce morceau, avait présente à l'esprit cette belle apostrophe que l'auteur de la Pharsale adresse aux Romains :

Quis furor, o cives, quæ tanta licentia ferri,
Gentibus invisis Latium præbere cruorem?
Quumque superba foret Babylon spolianda tropæis
Ausoniis, umbraque erraret Crassus inulta,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos?

Pharsal., lib. I, v. 9 et seqq.

Rome, dont la grandeur épouvantait la terre,
Quel sinistre démon t'inspire cette guerre?

Quelle aveugle fureur arme tes légions,
Et va montrer ta honte à tant de régions ?
Lorsque d'un beau courroux tes troupes échauffées,
Devraient dans Babylone arborer des trophées,
Regagner les drapeaux que le Parthe a gagnés,
Et venger de Crassus les mânes indignés :
On voit tes conquérants chercher une victoire
Fatale à ta grandeur et *funeste* à ta gloire.

BRÉBEUF.

Funeste à ta gloire n'ajoute rien à *fatale à ta grandeur*, et ne forme qu'une vaine battologie, qui est loin de rendre ce vers si beau d'expression et de sentiment :

Bella geri placuit nullos habitura triumphos?

Mais, à cette faute près, les vers de Brébeuf que nous venons de citer sont tout à fait dans la manière de Corneille.

14. Au delà de l'Indus et en deçà du Gange, etc.

Dans le plan général des *Lusiades*, le septième chant ne pouvait avoir le mouvement des six premiers. Il est presque entièrement consacré au tableau géographique de l'Inde, à l'histoire des gouvernements que les Portugais y trouvèrent établis, et à la description des mœurs des habitants. Tous ces détails qui, à une époque encore rapprochée de la découverte, devaient intéresser vivement le Portugal et toutes les nations commerçantes de l'Europe, n'ont plus aujourd'hui le même attrait pour nous. Cependant ils sont présentés avec tant d'élégance et de précision, ils se mêlent d'une manière si heureuse aux antiques souvenirs de l'Inde, l'historien se confond tellement avec le poëte, que l'intérêt se soutient jusqu'à l'entrevue de Gama avec le Catual et le Samorin, sans que le lecteur s'aperçoive que l'action du poëme a été un moment suspendue.

15. Les montagnes Émodiennes.

C'est une branche du Caucase ou mont Imaüs.

16. Non loin des lieux où le Gange commence à dérouler ses larges flots, la nature a placé, dit-on, une nation fortunée qui ne se nourrit que du parfum des fleurs.

« C'est une fable, dit La Harpe, que Pline paraît avoir adoptée sur « la foi des naturalistes grecs, et dont nos voyageurs modernes ont « démontré la fausseté. » Il serait possible que ce ne fût qu'une hyperbole inventée pour exprimer la grande quantité de miel que procurait à ces peuples, sous un ciel pur et sur une terre toujours couverte de fleurs, l'éducation des abeilles.

17. Au milieu de cette foule empressée, arrive un Musulman.

Le fait est conforme à l'histoire. Ce Maure rendit, en effet, de grands services aux Portugais ; et, lorsqu'ils se brouillèrent avec le Samorin, il devint suspect à ce prince, qui le crut d'intelligence avec eux. Il se réfugia sur la flotte, et se fit chrétien. (La Harpe.)

18. Le palais du monarque touche aux murs de la cité.

Au moment de l'arrivée des Portugais, le Samorin habitait Pandarane, petite ville située à deux milles de Calicut.

19. Ils suivent les préceptes de ce Grec fameux, etc.

Pythagore. Il voyagea dans les Indes, et en rapporta ses principaux dogmes, tels que la métempsycose, l'abstinence des viandes, la contemplation, etc. Les Brahmanes ne furent point ses disciples, comme l'auteur semblerait l'avoir pensé; c'est Pythagore qui se fit le disciple des Brahmanes. Mais il coordonna les doctrines qu'il leur avait empruntées, et les réduisit en préceptes. C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'expression de Camoens : *Ils suivent les préceptes de ce Grec fameux qui, le premier, donna aux dépositaires de la science le nom d'amis de la sagesse.*

Rappelons à nos jeunes lecteurs que le mot de *philosophie* est formé de deux mots grecs, *phileô, j'aime,* et *sophia, sagesse;* et ajoutons que, par une extension abusive ou par ironie, on appelle quelquefois *philosophes* certains écrivains du dernier siècle, qui, s'égarant dans de vaines théories, ont attaqué les principes sur lesquels reposent toutes les sociétés humaines bien organisées. Tout ce qui tend à rendre l'homme meilleur, à élever son âme, à donner à ses idées plus de rectitude et d'étendue, est de la philosophie. Tout ce qui tend à produire un effet contraire appartient à des doctrines anti-sociales qu'il faut rejeter avec mépris, de quelque nom qu'on les décore.

20. Là, sous des formes diverses inventées par l'esprit de ténèbres, etc.

La description que Camoens nous donne ici de l'intérieur d'une pagode, ou temple indien, est conforme au récit des voyageurs.

Osorius rapporte, au sujet de cette pagode, un trait qui caractérise l'esprit du temps. Au fond du temple, et dans l'endroit le plus obscur, se trouvait une espèce de *sacellum*, dont l'entrée n'était permise qu'aux prêtres des idoles, et qui renfermait une image que l'obscurité du lieu empêchait de distinguer. Des prêtres en sortirent tout à coup, et, la main tournée vers l'image, prononcèrent un ou plusieurs mots où les Portugais crurent reconnaître le nom de *Marie*. Le Catual

et les Indiens qui l'accompagnaient se prosternèrent sur-le-champ. Les Portugais, s'imaginant qu'ils invoquaient la mère de Dieu, se prosternèrent comme eux, et récitèrent l'*Ave Maria*.

21. Les portiques sont revêtus d'ornements où brille dans tout son éclat l'art merveilleux perfectionné par Dédale.

Ce Dédale, grand ciseleur et grand mécanicien, était d'Athènes. Il est plus connu par la construction du Labyrinthe de Crète et par son voyage aérien, que par son talent pour la ciselure.

22. Les antiquités de l'Inde y sont représentées avec tant de force et de vérité, etc.

Cette description des portiques est imitée du premier livre de l'Énéide (v. 456) :

Videt Iliacas ex ordine pugnas,
Bellaque jam fama totum vulgata per orbem.

Il voit représentés tous ces fameux revers,
Ces combats dont le bruit a rempli l'univers.

DELILLE.

Elle n'a pas certainement le même charme que les tableaux de Virgile, ces tableaux si attachants où Énée lui-même reconnaît son image mêlée à celles des héros :

Se quoque principibus permixtum agnoscit Achivis.
Æneid., lib. I, v. 488.

Mais les tableaux de Camoens ont un autre genre d'intérêt. Ils représentent les premiers conquérants des Indes; et cette vue était bien propre à exalter l'âme des Portugais, devenus les rivaux de Bacchus et d'Alexandre.

23. En le voyant, Sémélé dirait : Voilà mon fils.

Manière vive et ingénieuse de désigner Bacchus sans le nommer.

24. Une reine les commande.

Sémiramis. « Ses qualités héroïques l'élevèrent au-dessus des plus « grands hommes; ses vices la rabaissèrent au-dessous des femmes « les plus dégradées. » (DUPERRON DE CASTERA.)

25. Sur les rives du Gange on voit flotter les drapeaux de la troisième monarchie.

Ce sont les drapeaux d'Alexandre. Sleidan, auteur allemand, qui, du temps de Camoens, a écrit la vie de Charles-Quint, sous le titre

de *Commentaires sur l'état de la religion et de la république*, a fait un livre intitulé : *des Quatre Monarchies*, la première, *des Babyloniens*, la seconde, *des Perses*, la troisième, *des Macédoniens*, et la quatrième, *des Romains*.

26. L'orgueil est sur son front. Il s'élance, il triomphe. Non, ce n'est plus le fils de Philippe, c'est le fils de Jupiter.

Il était difficile de faire en moins de paroles et avec plus d'énergie le portrait du vainqueur de Darius. On sait qu'Alexandre, afin d'imprimer plus de respect aux nations vaincues, voulut passer pour fils de Jupiter. C'est à cette occasion que sa mère Olympias dit ce bon mot que toute la Grèce répéta, et que l'histoire nous a conservé : *Vous verrez qu'il finira par me brouiller avec Junon.*

27. Tandis que les guerriers parcouraient des yeux ces merveilles, le Catual disait à Gama : « Le jour n'est pas loin « où d'autres victoires effaceront celles que tu vois. »

D'après les écrivains portugais, c'était un bruit depuis longtemps répandu dans les Indes, que ce pays deviendrait un jour la conquête d'un peuple de l'Occident. Cette prédiction, rappelée ici par le Catual, est d'un effet véritablement dramatique. En la rapportant à Gama, il est loin de soupçonner qu'elle commence à s'accomplir, et que les futurs conquérants sont déjà devant lui.

28. Si, par un traité solennel, tu permets entre nous les pacifiques échanges, etc.

Le principal revenu du Samorin consistait dans le produit de ses douanes. Gama cherche donc à le gagner par l'intérêt du commerce ; et par là, d'ailleurs, le poëte prépare adroitement l'opposition des Maures, qui étaient alors, comme nous l'avons déjà fait remarquer, en possession de tout le commerce de l'Orient.

29. On n'a point encore, crois-en ma parole, trouvé de Marcellus contre ces Annibals.

On reproche à Camoens d'avoir donné à Mozaïde beaucoup trop d'érudition. Mais ce Maure avait habité le Portugal, il parlait la langue espagnole ; il avait pu acquérir, soit en Portugal, soit en Espagne, les connaissances qu'il étale dans son discours. Nous ne dirons point, comme Duperron de Castera, qu'avant d'arriver au Malabar, *il avait peut-être servi de précepteur au roi de Mélinde ;* mais nous ne voyons rien de ridicule à supposer, comme Duperron, que Mozaïde était un disciple de ces mêmes Arabes qui, dans les universités de la Péninsule, avaient étudié la littérature des anciens. Il suffit que le fait soit

possible pour que l'auteur ait eu le droit de placer dans la bouche de ce personnage tout ce qu'il a cru convenable au développement de son sujet. Le personnage de Mozaïde n'est pas plus extraordinaire que celui de Vafrin dans la *Jérusalem délivrée*, de cet écuyer de Tancrède, qui parlait toutes les langues de l'Afrique et de l'Asie :

> Stupiron quei che favellar l'udiro,
> Ed in diverse lingue esser si presto,
> Ch' Egizio in Menfi, o pur Fenice in Tiro
> L'avria creduto e quel popolo e questo.
>
> Canto XVIII, 60.

« Ceux qui l'entendent parler si facilement diverses langues s'en « étonnent. On l'aurait pris pour un Égyptien à Memphis, et pour un « Phénicien à Tyr. » (Traduction de M. Auguste Desplaces.)

30. Mais que fais-je, insensé ?

Le Catual s'est rendu au vaisseau de Gama, où sont réunis les trois chefs de la flotte. De riches tentures, des bannières de soie sont déployées sur le tillac. Sur ces bannières, sont peints les exploits des anciens Portugais : le frère de Gama va donner au Catual l'explication de ces peintures; il commence... Mais tout à coup le poëte interrompt le récit. Il invoque le secours des Muses, des Muses son seul appui. Cette idée réveille en lui le souvenir de ses malheurs, de l'injustice et de l'ingratitude de ses concitoyens, et la lyre héroïque ne rend plus que les sons plaintifs de l'élégie.

31. Je lutte, je combats, et j'écris encore, semblable à cette fille d'Éole, etc.

Canacée, fille d'Éole, avait brûlé d'un feu coupable pour Macharée, son propre frère. Éole, ayant découvert son crime, lui fit remettre un poignard, avec ordre de se punir elle-même. Ovide la représente écrivant à Macharée, et tenant de la main gauche le poignard dont elle va se frapper :

> Dextra tenet calamum ; strictum tenet altera ferrum.
>
> Ovid., Epist Heroid. XI, v. 3.

Le *calamus* ou *stylus* des anciens était une espèce de poinçon avec lequel ils écrivaient sur des tiges de papyrus, séparées en lames très-minces, ou sur des tablettes enduites de cire.

32. Tantôt, comme Ézéchias, etc.

A ce passage, on se rappelle involontairement l'ode si mélancolique et si touchante de J.-B. Rousseau :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant, etc.

33. Jamais, oh! non, jamais vous ne m'entendrez célébrer, etc.

Nous avons dit, au commencement de la vie de Camoens, que l'amour avait été la cause première de ses disgrâces; mais leur prolongation, si inconcevable, devait avoir d'autres causes. En lisant ce morceau du septième chant, en le rapprochant de la fin du huitième : *O Plutus, dieu de l'or;* de la peinture allégorique de la cour de Sébastien au neuvième chant, *Un jeune épi commençait à fleurir,* et surtout de l'éloquent épilogue du dixième, on a la clef de toutes les infortunes de Camoens.

Il célébra avec enthousiasme la gloire et les vertus des vieux Portugais; mais il gourmanda avec rudesse les vices de ses contemporains. Il ne réussit ni à la cour ni chez les grands, et ce n'était pas encore la société moyenne qui faisait les réputations. Sa résignation fut complète. Il ne demanda rien ni aux riches ni aux puissants; pauvre et délaissé, il vécut de l'aumône du pauvre, et mourut de misère, en rêvant à son immortalité. Cette situation touchante a inspiré à M. Raynouard, de l'Académie française, une ode où l'auteur a su réunir au mouvement qui caractérise ce genre de composition, la force des pensées, la simplicité du style et la hardiesse des images. Nous la citerons en entier :

Habitants des rives du Tage,
Dirigez mes pas incertains :
J'apporte mon pieux hommage
Au chantre heureux des Lusitains;
Montrez-moi l'auguste retraite
Où repose ce grand poëte
Comblé d'honneurs et de bienfaits...
Que vois-je? votre indifférence
Dans le besoin, dans la souffrance
Laisse l'Homère portugais!

Barbares! l'affreuse indigence,
Les noirs chagrins et la douleur,
Auraient épuisé sa constance,
S'il ne dominait le malheur.
Dans ce délaissement funeste,
Un ami toutefois lui reste,
Mais ce n'est pas un Lusitain;
Chaque soir sa main charitable
Quête le pain que, sur leur table,
Ils partagent le lendemain.

Antonio! ton digne maître
T'aurait célébré dans ses chants;
Les miens t'assureront peut-être
Des souvenirs non moins touchants.
Apprends, serviteur magnanime,
Qu'un dévoûment aussi sublime
D'âge en âge sera cité.
Oui, de mes chants écho fidèle,
L'avenir dira que ton zèle
Ennoblit la mendicité.

Cependant ce zèle pudique,
Durant la nuit, à demi-voix,
Demande à la pitié publique
D'acquitter la dette des rois.
Pourquoi te cacher? Bélisaire,
Étalant sa noble misère,
Ne croyait pas s'humilier,
Lorsque ce casque où la Victoire
Ceignit les palmes de la Gloire,
Était réduit à mendier.

Ose te montrer dans Lisbonne,
Mendie à la clarté du jour.
Impose une pieuse aumône
Et sur le peuple et sur la cour.
Qu'avec toi l'illustre poëme,
Plus hardi que l'auteur lui-même,
Implore ses concitoyens :
Et les cœurs les plus insensibles
Frémiront à ces mots terribles :
Faites l'aumône à Camoens.

Mais non; digne rival d'Homère,
De son indigence héritier,
Il sait souffrir, il sait se taire,
Il veut le malheur tout entier.
Leur pitié serait un outrage :
Que la gloire le dédommage
Et de sa vie et de sa mort!
Fort de courage et d'espérance,
Il se résigne à la souffrance,
Sans orgueil comme sans effort.

Écoutons; il parle, il s'écrie :
« Lusitains ingrats ou jaloux!
« Lorsque j'illustrais ma patrie,
« Je n'ai rien espéré de vous.
« Je souffre, mais j'ai l'assurance
« Qu'un jour de votre indifférence
« Vos enfants sauront s'indigner.
« Je souffre, mais avec courage :
« Ma gloire est de braver l'outrage;
« Ma vertu, de le pardonner.

« Et n'ai-je pas offert moi-même
« Dans les succès de mes héros
« Le consolant et digne emblème
« Du génie et de ses travaux?
« Pour conquérir aux eaux du Tage
« Les tributs d'un lointain rivage,
« Suffisait-il de la valeur?
« Non, non, il leur fallait encore
« Cette constance qui s'honore
« De lutter contre le malheur.

« Le géant du cap des Tempêtes
« Soudain se dressant devant eux,
« Déploie au-dessus de leurs têtes
« Son corps immense, monstrueux :
« D'une main il touche aux nuages
« D'où la foudre et tous les orages
« Seront à l'instant détachés;
« De l'autre, il refoule les ondes,
« Ouvrant les cavités profondes
« Où les abîmes sont cachés.

« Fuyez, leur dit-il avec rage,
« O téméraires étrangers!
« C'est moi qui fermai ce passage;
« Ici j'amasse les dangers. »
« Mais eux, au haut du promontoire,
« Ont bientôt reconnu la Gloire
« Qui les promet à l'univers :
« Soudain ces guerriers magnanimes,
« Bravant la foudre et les abîmes,
« Ravissent le sceptre des mers.

« Qui n'applaudit en cette image
« L'homme dont l'intrépidité
« Force le pénible passage
« Qui mène à la postérité?
« Si jusqu'aux palmes immortelles
« Il tente des routes nouvelles,
« Son siècle voudra l'en punir;
« Mais quand l'ignorance et l'envie
« Persécutent sa noble vie,
« Il se jette dans l'avenir.

« Et n'attendez pas qu'il se plaigne
« Ni des hommes ni du destin;
« Qu'on l'oublie ou qu'on le dédaigne,
« Son espoir n'est pas incertain
« Souvent l'envie inexorable
« S'applaudit d'un essai coupable;
« Elle croit l'avoir insulté :
« Et lui, sans regret ni murmure,
« Expiant la gloire future,
« Rêve son immortalité.

« Et que nous font les vains hommages
« D'un peuple follement épris,
« Qui tour à tour à nos images
« Porte le culte ou le mépris?
« Écoutons l'instinct magnanime
« Qui nous prédit la longue estime
« Des temps et des lieux ignorés :
« Que le vulgaire nous condamne,
« Autour de nous tout est profane,
« Nous n'en sommes que plus sacrés. »

Il a dit. Mon respect contemple
Ce vainqueur de l'adversité
A l'univers donnant l'exemple
De souffrir avec dignité.
Imitez cet exemple auguste,
Talents qu'outrage un sort injuste,
Ou l'ignorance des mortels;
Soutenez cette noble lutte :
Si, vivants, on vous persécute,
Morts, on vous dresse des autels

CHANT HUITIÈME

Le ministre du Samorin contemplait en silence la figure vénérable dont les traits l'avaient frappé d'abord. Une longue barbe blanche descendait sur la poitrine du vieillard. « Quel est ce vieux guerrier ? dit le Catual au frère de « Gama ; que signifie ce rameau qu'il tient à la main ? » Mozaïde lui transmet dans sa langue la réponse du Portugais :

« Tu vois les héros de ma patrie. Cette fierté, cette gran- « deur que tu remarques dans leurs traits, éclatent plus vi- « vement dans leurs actions. Il y a longtemps qu'ils ont passé « sur la terre, mais leur gloire y brille encore. Ce vieillard « est Lusus [1]. La Lusitanie lui doit son nom.

« Fils du Thébain qui étendit si loin ses conquêtes, il le « suivit jusqu'au sein de l'Hespérie, jusqu'aux plaines char- « mantes qu'arrosent le Douro et la Guadiana. C'est là que « les anciens avaient placé leur Élysée. Lusus voulut y re- « poser sa vieillesse, et cette terre, honorée de son nom, le « fut aussi de son tombeau. Le rameau qu'il tient à la main « nous apprend qu'il était le fils et le compagnon du Dieu « du thyrse.

« Cet autre héros, qui foule la rive du Tage, a longtemps « sillonné les mers. Il élève des murs d'une éternelle durée, « et consacre un temple à Minerve. C'est Ulysse [2]. Il rend « hommage à la déesse qui lui fit don de l'éloquence. L'effroi « de l'Asie, le destructeur d'Ilion, devient en Europe le « fondateur de Lisbonne.

— « Quel est ce guerrier dont l'aspect m'épouvante ? Il

« couvre de morts les champs de bataille, renverse des co-
« hortes entières, et foule aux pieds des drapeaux où des
« aigles sont peintes. — C'est Viriate [3]. Ce héros fut ber-
« ger. Plus habile à manier la lance que la houlette, il battit
« des préteurs et des consuls, et fit trembler les maîtres du
« monde.

« Rome, qu'il avait humiliée, Rome autrefois si géné-
« reuse envers Pyrrhus, fit périr par un lâche assassinat
« le héros qu'elle n'avait pu vaincre. Triste exemple d'une
« nation civilisée, sacrifiant le droit des gens à son orgueil
« et l'honneur à ses intérêts !

« Vois cet étranger qui, réfugié parmi nous, guide nos
« étendards contre son injuste patrie. C'est à nous qu'il de-
« vra sa renommée. Depuis longtemps les guerriers de la
« Lusitanie avaient fait leurs preuves de courage. Avec eux,
« il triomphe des aigles romaines.

« Vois par quel heureux artifice il s'empare de l'esprit
« des peuples ! Une biche apprivoisée s'approche de son
« oreille, et lui promet la victoire. Sertorius entend seul la
« voix de l'oracle, et tout marche à la voix de Sertorius [4].

« Cette autre bannière offre à tes yeux le père de nos
« souverains. Nos historiens lui donnent pour berceau la
« Hongrie, et les étrangers la Lorraine. Après avoir vaincu
« les Maures, les peuples de la Galice et les guerriers de
« Léon, le comte Henri [5] va sur le tombeau du Christ sanc-
« tifier la tige de nos rois.

« Quel est, disait le Malabare étonné, ce foudre de guerre
« qui, avec une armée si peu nombreuse, enfonce et dé-
« truit tant de bataillons ? Que de combats livrés ! que de
« villes emportées d'assaut ! La terre, autour de lui, est cou-
« verte de couronnes brisées et d'étendards renversés.

— « C'est le fils de Henri, Alphonse Ier [6], qui enlève aux
« Maures le Portugal. La Renommée oubliera pour lui tous
« les héros de l'antiquité : elle en jure par le Styx. C'est lui
« que le ciel a choisi pour dompter les infidèles. D'un bras

« terrible il les saisit, les renverse, et, sur les débris de leur « puissance, fonde à jamais la grandeur de sa race.

« Mets César ou Alexandre à la place d'Alphonse ; donne- « leur une poignée de soldats à commander, et tout le peu- « ple maure à combattre ; et tu douteras qu'Alexandre ou « César fussent sortis de la lutte aussi glorieusement que « mon héros. Voilà quels sont nos rois ; connais maintenant « leurs sujets.

« Observe ce vieillard qui lance un regard courroucé sur « le jeune souverain qui fut son élève. Indigné de le voir « vaincu : Rallie tes guerriers, lui dit-il, et retourne au « combat. Le prince obéit ; le vieux guerrier l'accompagne « et lui rend la victoire. Ce grand homme est Egas Mo- « niz [7]. L'honneur et la fidélité n'ont point de plus parfait « modèle.

« Le voici qui, la corde au cou et vêtu d'une humble tu- « nique, se jette avec sa femme et ses enfants aux pieds du « roi de Castille. Son jeune maître, qu'il a sauvé par le « traité de Guimaraens, refuse d'en remplir les conditions. « Egas en était le garant : pour dégager sa parole, il se dé- « voue à la mort, et se condamne noblement pour absou- « dre son roi.

« Fut-il moins grand que ce consul romain qui, surpris « aux Fourches Caudines et contraint de passer sous le « joug, se livra, pour sauver l'honneur de son pays, entre « les mains des Samnites ? J'admire la constance et la fer- « meté du Romain ; mais il ne donnait que sa vie, mais il « portait la peine de sa funeste imprévoyance. Egas Moniz « n'a point de faute à expier, et il offre en sacrifice avec lui « ses propres enfants et leur mère !

« Regarde cette forteresse qu'assiége un roi maure. Il est « près d'en franchir les murs ; mais un guerrier sort d'une « embuscade, tombe comme la foudre sur l'infidèle, le « charge de fers, et délivre la forteresse. Exploit digne de « Mars ! Le même guerrier va se retrouver sur mer aux

« prises avec les Musulmans. Le fer et la flamme à la main,
« il enlève, brûle ou coule à fond leurs vaisseaux.

« C'est Don Fuas [8]. Les feux dont il embrase l'escadre
« maure éclairent les sommets du mont Abyla. Mais il tombe
« sur ses trophées, heureux de mourir en combattant les
« ennemis de son Dieu. Le ciel lui réserve une palme que la
« main des infidèles ne pourra plus lui ravir.

« Ne vois-tu pas dans le lointain des hommes armés qui
« descendent en amis sur nos bords ? leurs vêtements, leurs
« vaisseaux n'ont point la forme des nôtres. Ce sont des
« Germains : ils viennent aider notre premier monarque à
« la conquête de Lisbonne. Vois briller et mourir à leur
« tête le chevalier Enric [9]. Un palmier naîtra miraculeuse-
« ment sur sa tombe.

« Ce prêtre-soldat dont la foudroyante épée menace Arron-
« chès, c'est le fier Théotonio [10]. Il vengera sur cette ville la
« perte de Leiria, envahie par les soldats de Mahomet. Plus
« loin, les Portugais assiégent Santarem. Remarque celui
« qui monte à l'assaut le premier, et qui déploie sur les
« remparts la bannière aux cinq écussons.

« Cours avec lui dans les plaines de l'Andalousie. Les
« regards de son roi doublent son ardeur : il enfonce, il
« rompt les phalanges musulmanes, abat l'étendard de Sé-
« ville, et fait mordre la poussière à l'infidèle qui le por-
« tait. C'est le digne fils d'Egas, c'est Mem Moniz [11], repro-
« duisant à nos yeux les prodiges de cette valeur qui dort
« dans la tombe avec les ossements de son père. Il figure
« à bon droit sur nos drapeaux, le guerrier qui allait ren-
« versant les drapeaux des ennemis, et conservant toujours
« le sien.

« Vois-tu ce Portugais qui, du haut d'une tour, descend
« appuyé sur sa lance, emportant les têtes des deux senti-
« nelles d'Evora ? La cité surprise va céder à tant d'audace.
« Elle prendra pour armes l'image du vainqueur tenant
« dans sa main les têtes froides des Ismaélites. Prouesse in-

« comparable ! elle assure à Giraldo [12] le surnom de Chevalier « sans peur.

« Un Castillan s'est jeté dans les rangs des infidèles. Dis- « gracié de son prince, et poursuivi par l'antique haine des « Laras, il fait cause commune avec les ennemis du nom « chrétien, et leur soumet Abrantès. Mais son triomphe sera « court. Un Portugais, presque seul, vole à sa rencontre, le « terrasse et le force à recevoir des fers. Martin Lopès [13] est « le nom du vainqueur.

« Mais j'aperçois un prélat belliqueux, déposant la crosse « d'or pour la lance de fer. Intrépide, inébranlable, il ac- « cepte la bataille que lui présente l'Ismaëlite. Vois briller « dans les airs ce signe lumineux qui ranime soudain le cou- « rage de ses soldats intimidés; vois la défaite et la mort des « rois de Séville et de Cordoue.

« Deux autres rois tombent avec eux, victimes frappées par « la main du Tout-Puissant, plutôt que par un bras mortel. « L'orgueilleuse cité d'Alcacer est le prix de la victoire. Le « courage de ses guerriers, ni ses remparts de fer ne sau- « raient la défendre ; elle ouvre ses portes à Don Matthieu [14], « pasteur des peuples et vengeur de son troupeau.

« Voici le conquérant des Algarves. La Castille le compte « parmi ses généraux, mais le Portugal l'a vu naître. Tout « fléchit sous ses armes ; tout cède à sa fortune : il escalade « en plein jour les forteresses, les remparts. Ici, il venge « sur Tavira la mort de quelques-uns des siens que l'ardeur « de la chasse avait entraînés loin du camp. Là, par une « ruse de guerre, il s'empare de Sylves, dont la conquête « avait coûté si cher aux infidèles. O Correa [15] ! tes exploits « font le désespoir de tes rivaux.

« Donnons un coup d'œil à ces trois chevaliers. Ils ont « parcouru l'Espagne et la France, cherchant les combats « singuliers, les joutes, les tournois, jeux favoris de Mars et « de Bellone. Une fête guerrière les appelle à Tolède. Ils y « volent et remportent le prix de la valeur. Les Castillans

« vaincus osent les défier encore. Le premier qu'ils atta-
« quent, Ribeiro [16], les étend morts à ses pieds. Son bras est
« invincible, et son nom, immortel.

« Mais un héros bien plus grand va fixer nos regards. La
« patrie périssait : il la soutient au bord de l'abîme. Le vois-
« tu qui rougit de colère, accusant la nation elle-même de-
« vant la nation rassemblée, s'indignant des lâches frayeurs,
« des honteux délais, et ranimant dans tous les cœurs l'a-
« mour du prince et la haine de l'étranger?

« Sans autre secours que ses hardis conseils et la faveur
« des cieux, les Portugais soutiennent leur indépendance et
« leurs droits, et, dans les champs d'Aljubarota, anéantissent
« la grande armée des Castillans. Le voilà qui passe le Tage :
« il va cueillir de nouveaux lauriers entre le Guadalquivir et
« la Guadiana.

« La scène change. Les Lusitaniens tremblent à leur tour :
« le héros n'est plus à leur tête. Solitaire et tranquille, il
« ne vit plus que pour son Dieu. Ses anciens compagnons
« d'armes volent à sa retraite. Il priait. Tout est perdu, lui
« crient-ils, tout cède au torrent de l'ennemi ; viens ranimer
« nos courages, viens nous rendre la victoire.

« Le ciel vous la rendra, leur répond le guerrier, et d'un
« air calme, il continue sa prière. Tel autrefois Numa Pom-
« pilius, au récit des ravages exercés par l'ennemi dans la
« campagne de Rome, répondit sans s'émouvoir : Qu'on me
« laisse d'abord achever mon sacrifice.

« Quel nom donner au guerrier qui puisa tant de force
« dans sa foi? L'appellerai-je le Scipion Portugais? Le nom
« de Nuno Alvarès [17] est plus illustre encore. Heureuse pa-
« trie qui possède un tel fils, ou plutôt un si glorieux père!
« Tant que le soleil embrassera dans sa course et les champs
« de Cérès et les plaines de Neptune, la Lusitanie regrettera
« son libérateur.

« L'exemple d'Alvarès enfanta des héros dans tous les
« rangs. Vois ce hardi capitaine harceler les ennemis, et de

« leurs dépouilles guerrières enrichir ses compagnons. C'est « Rodrigue de Landroal [18]. Ici, il arrache à deux chefs cas- « tillans les troupeaux que nous avait enlevés leur audace. « Là, plus terrible, il baigne sa lance dans le sang espagnol « et brise les fers d'un ami.

« Ailleurs, Fernand d'Elvas [19] vient de punir un Portugais « perfide. Vengeur de la foi violée, il porte le fer et le feu « dans les campagnes de Xérès et les inonde du sang de leurs « maîtres. Admire à l'entrée du Tage ce généreux Pereira [20] « qui, seul, fait tête à une escadre formidable, et sauve, en « périssant, les navires qu'il commande.

« Mais regarde ce prodige [21]. Dix-sept Portugais, groupés « sur un tertre, opposent une invincible résistance à quatre « cents Castillans. L'ennemi, d'un cercle étroit, les environne « et les presse. Las de se défendre, ils attaquent à leur tour, « et, le fer à la main, s'ouvrent un libre passage. Ce fait « d'armes serait grand dans tous les âges.

« Jadis trois cents guerriers de la Lusitanie osèrent se me- « surer avec mille Romains, et la victoire se déclara pour « les soldats de Viriate. Héritiers de leur gloire, nous le « sommes aussi de leur valeur. Jamais, tous nos fastes l'at- « testent, jamais le Portugais ne compte ses ennemis.

« Voici les nobles fils du roi Jean, Don Pèdre et Don « Henri [22]. Le premier s'immortalise aux champs de la Ger- « manie. Le second, plus célèbre encore, ordonne et dirige « nos glorieuses navigations. Ceuta, que les infidèles regar- « daient comme imprenable, Ceuta le voit entrer victorieux « dans ses murs.

« C'est là que l'illustre Menezès [23] soutient deux siéges « contre tous les efforts de l'Asie. Regarde son fils [24] : à la « fierté qui brille sur son front, à la vigueur de son bras, on « le prendrait pour le dieu des batailles. Il repousse loin « d'Alcacer d'innombrables bataillons, et, de son corps cou- « vert de blessures, fait un rempart à son roi.

« Une foule d'autres héros [25] mériteraient d'avoir ici leurs

« images. Mais où sont les récompenses, la gloire, la faveur « qui alimentent les arts? Les pinceaux et les couleurs man- « quent à nos peintres. C'est la faute de ces fils dégénérés, « qui, plongés dans la mollesse, ont oublié les exploits de « de leurs pères.

« Les grands hommes dont ils descendent ne s'étaient « ennoblis que par la vertu. Ils aspiraient à fonder sur elle « l'honneur de leur race. Aveugles qu'ils étaient! Leur « gloire, si péniblement acquise, a livré leurs enfants à des « loisirs corrupteurs; et plus l'éclat de leurs actions se ré- « pand dans l'univers, plus l'ombre s'étend sur leur obscure « postérité.

« Des hommes vulgaires les ont remplacés sur la scène « du monde. Sans vertus, sans aïeux, ils sont pourtant char- « gés de pouvoir et d'opulence. C'est la faute des rois qui « prodiguent à la faveur ce qu'ils refusent au mérite. Ces « enfants de la fortune ne nous demandent pas les images « de leurs pères; la vérité de nos pinceaux révolterait leur « orgueil.

« Sans doute, il est encore parmi nous de dignes rejetons « des héros, d'illustres chevaliers qui n'ont point démenti « leur origine. S'ils n'ajoutent point à la gloire de leurs « aïeux, ils savent du moins en soutenir l'éclat. Mais chaque « jour en voit décroître le nombre, et le génie de nos peintres « n'aura bientôt plus d'aliment. »

Ainsi, tour à tour, admirateur passionné ou censeur inexorable, Paul de Gama expliquait au Catual les faits glorieux qu'une main savante avait tracés sur nos bannières. Le Malabare enchanté se faisait répéter et redemandait encore le récit des batailles dont l'image était sous ses yeux.

Mais déjà le flambeau du monde descendait sous l'horizon. Aux derniers rayons du jour, le Catual s'éloigne de la flotte. Ses Naïres le suivent sur les eaux et vont demander à la nuit le silence et la tranquillité qui réparent les fatigues du jour.

Cependant, rassemblés par ordre du Samorin, les aruspices [26], les devins, les prêtres des idoles, se livraient aux prestiges d'un art trompeur, et dans leurs sacrifices ténébreux, interrogeaient la magie sur les suites incertaines de l'arrivée des étrangers, sur les événements heureux ou malheureux qui devaient naître de ce premier événement.

L'enfer leur dit vrai cette fois. Il leu ımontre les guerriers de l'Hespérie enchaînant les nations du Gange, et fondant un éternel empire sur les débris des trônes de l'Inde. Les devins épouvantés vont porter au Samorin la terrible réponse trouvée dans les entrailles des victimes.

A l'effroi des idolâtres se joindra bientôt la fureur des Musulmans [27]. Bacchus, toujours constant dans sa haine, prend la figure du prophète que révèrent les enfants d'Ismaël [28], et visite en songe un ministre de l'Alcoran. Le prêtre dort, mais le fanatisme veille dans son cœur.

« Tremblez, enfants de Mahomet, un grand malheur vous « menace. Craignez tout de ces étrangers que l'Océan vient « de vomir sur vos bords. » Il dit ; le Musulman se réveille en sursaut ; mais, se croyant abusé par un songe ordinaire, il se rassure, et se rejette, plus calme, dans les bras du sommeil.

Le Dieu lui apparaît encore : « Ne reconnais-tu pas le « grand législateur qui donna jadis à tes pères cette loi sa- « crée qui vous a sauvés tous de l'opprobre du baptême ? Je « veille pour toi, barbare, et tu dors [29] ! Apprends que ces « vils chrétiens n'aspirent qu'à vous replonger dans les « ténèbres dont j'ai tiré le genre humain.

« Ils sont encore peu nombreux et sans force. Armez- « vous pour les détruire. Quand les premiers rayons du « soleil éclairent l'horizon, on en supporte aisément l'é- « clat ; mais lorsqu'au milieu de sa course il étincelle de « tous ses feux, malheur à l'œil téméraire qui tenterait de « le braver. Et malheur à vous, enfants de Mahomet, si

« vous laissez votre ennemi grandir et se fortifier sur ces « rives ! »

A ces mots, il disparaît. L'Ismaélite a frissonné d'horreur. Il s'élance de sa couche, et d'un cri terrible éveille ses serviteurs. Impatient et farouche, il attend, à la lueur d'un flambeau, le retour de l'aurore. A peine a-t-elle paru, qu'il convoque les chefs de la loi. Un moment les rassemble, un moment les instruit de l'horrible songe.

Ils délibèrent en tumulte. Le fer, le poison, la violence et la perfidie, mille projets homicides sourient tour à tour à leur fureur. Mais un dernier avis les entraîne : « Abordons « en secret les conseillers du prince, achetons leur secours ; « et par leurs mains immolons les ennemis du Prophète. »

L'assemblée se sépare, et bientôt l'or et la calomnie coulent par mille canaux chez les ministres du Samorin. Ces nobles navigateurs qu'ils venaient de recevoir en triomphe, ces ambassadeurs de l'Occident, accueillis avec tant de magnificence, sont devenus tout à coup à leurs yeux un fléau destructeur, un ramas de brigands, sans roi, sans culte et sans patrie, de vils pirates qu'il faut se hâter de punir.

O vous que la Providence a chargés du soin de gouverner les peuples, armez-vous de prudence et de sévérité dans le choix des hommes que vous appelez à vos conseils. C'est par eux que la vérité doit parvenir jusqu'à vous. Que des mœurs pures, qu'une vie sans tache, vous répondent de leur fidélité.

Mais gardez-vous d'un autre écueil. L'humble vertu des anachorètes ne doit pas être la vertu de vos ministres. De grandes vues, un grand caractère, doivent s'unir en eux à la probité scrupuleuse. Et si le génie lui-même, éclairé par l'expérience, s'est égaré quelquefois dans la conduite des affaires, les confierez-vous à ce mortel pieux qui, tranquille à l'ombre du sanctuaire, ne médita jamais que sur les intérêts du ciel ?

L'or des Musulmans venait d'interdire à Gama l'accès du trône. La réponse qu'il attendait, cette réponse si solen-

nellement promise, se différait de jour en jour; et c'est à l'obtenir qu'il bornait tous ses vœux. Favorable ou contraire, elle attesterait du moins à la Lusitanie l'existence d'un nouveau monde.

Il savait bien qu'une fois assuré du chemin de l'Orient, Emmanuel, le grand Emmanuel, enverrait des vaisseaux et des armées qui soumettraient à la domination portugaise et la terre de l'Inde et les flots qui baignent ses rivages. L'honneur de la découverte suffisait à Gama.

Le silence du monarque indien, le langage de ses ministres, tant de délais sans motif et sans terme, éveillent les soupçons du héros. Il reconnaît l'œuvre des Maures, et se dispose à la dévoiler au Samorin. Celui-ci, troublé par ses augures, trompé par les Musulmans et par les hommes de son conseil, flottait dans l'incertitude.

La peur est entrée dans son âme; mais l'avarice y règne encore, et, plus forte que les oracles, le rassure et l'encourage. Il songe aux immenses profits que lui garantirait pour de longues années une alliance avec le roi de la Lusitanie.

Mais ces hommes de l'Occident sont-ils en effet les envoyés d'un grand roi? Et s'ils n'étaient, comme l'affirme son conseil, que des aventuriers sans mission !... Pour éclaircir enfin tous ses doutes, il appelle Gama : « Viens, lui dit-il, parle-
« moi sans détour [30]. Avoue ta faute; le pardon sera le prix
« de ton aveu.

« J'ai la preuve que ton ambassade n'est qu'une feinte.
« Tu n'as ni roi ni patrie. Ta vie est errante et vagabonde.
« Quel serait, dans vos lointains climats, le monarque assez
« insensé pour exposer ses flottes à des courses si longues
« et si périlleuses?

« Et si ton prince est, comme tu l'annonces, le souve-
« rain d'un grand empire, quels présents m'apportes-tu de
« sa part? Où sont les dons magnifiques qui signalent et con-

« solident les alliances des rois? Quelle garantie puis-je « trouver dans les paroles d'un obscur navigateur?

« Fuyez-vous une ingrate patrie, comme autrefois d'il- « lustres exilés? Parlez... Mon empire vous est ouvert; la « patrie des âmes fortes est partout. Ne fussiez-vous que des « forbans, parlez encore et ne craignez point d'injustes « rigueurs; l'homme n'est que trop souvent aux prises avec « l'impérieuse nécessité. »

Ce discours venait de révéler à Gama les calomnies ténébreuses que la haine des Musulmans avait semées dans l'esprit du Samorin. Indigné, mais calme et tranquille, il prend aussitôt la parole. Vénus avait mis la fierté sur son front et la persuasion sur ses lèvres:

« Si l'ennemi du genre humain n'eût, dès les premiers « jours du monde, versé sur les enfants d'Adam la coupe du « mensonge et de l'iniquité; si des hommes perfides, éternel « fléau des chrétiens, ne nous eussent peints à tes yeux « sous de fausses couleurs, jamais tu n'aurais conçu contre « nous de pareils soupçons.

« Tes paroles m'affligent sans me surprendre. En aspi- « rant à ta confiance, je n'ai pas dû m'attendre à la con- « quérir sans efforts: c'est le sort des mortels d'être con- « damnés à une douloureuse alternative de craintes et d'es- « pérances. Mais oublie des conseils dictés par la haine, et « daigne m'écouter un moment.

« Un vil pirate, un malheureux banni, serait-il venu de « si loin demander à ces rives un asile ignoré? Aurait-il « bravé, pour y parvenir, les tempêtes, les glaces du pôle, « et les feux de l'équateur? Quel serait son but, son espoir?

« Tu veux que des présents magnifiques attestent la vérité « de ma mission. Mais le seul but de mon voyage était la dé- « couverte des climats où fleurit ton empire. Ah! si la fortune « achève son ouvrage, si, toujours favorable à mes vœux, elle « me rend à ma patrie, tu me verras bientôt revenir avec « de riches et magnifiques présents.

« Ta sagesse s'étonne que du fond de l'Hespérie un roi « puissant m'ait envoyé vers toi. L'entreprise est, en effet, « surprenante ; mais des projets vulgaires ne tentèrent jamais « nos rois. Il faut connaître les Portugais, le génie des princes « qui les gouvernent, pour croire aux efforts dont leur cou- « rage est capable.

« Depuis longtemps nous avions vaincu les terreurs qui « enchaînaient les grandes navigations. Déjà les mers ora- « geuses qui baignent la côte africaine avaient vu flotter nos « drapeaux, quand, sur les marches du trône, apparut un « nouveau Génie dont le regard prophétique se porta jus- « qu'aux dernières limites de l'Océan.

« Ce Génie fut Henri : Henri, le noble fils de ce roi fortuné « qui le premier franchit les ondes pour chasser de leurs « propres foyers les derniers Maures d'Abyla. De flottants « édifices s'élevèrent à la voix du héros, et s'avancèrent « glorieusement vers les régions que dominent les constel- « lations d'Argo, de l'Hydre, du Lièvre et de l'Autel.

« Ces premiers succès enflammèrent notre audace. Des « chemins nouveaux s'ouvrirent pour nos navigateurs, et se « prolongèrent au delà des brûlants tropiques, jusqu'à ces « contrées dont les noirs habitants n'ont jamais vu les sept « astres du Nord.

« Leur courage nous a frayé la route. Vainqueur comme « eux de la fortune et des flots, nous venons à travers les « tempêtes marquer ici le terme de nos travaux, et te de- « mander un simple témoignage de notre arrivée dans tes « ports.

« Telle est la vérité, ô roi [31]. Supposerais-tu que, dans l'es- « poir incertain d'une aussi faible faveur, j'essayasse de « t'éblouir par de longs et fastueux mensonges ? Le fruit que « je pourrais tirer de mon imposture en balancerait-il le « péril ? N'irais-je pas plutôt me réfugier sur les ondes, et, « misérable pirate, leur confier mes trésors et ma destinée ?

« Si j'ai dit vrai, si j'ai porté la conviction dans ton âme,

« daigne hâter ta réponse, ne retarde pas plus longtemps « mon départ; et, s'il te reste encore quelques doutes sur « la sincérité de mes paroles, interroge ta sagesse ; elle « achèvera de dissiper le nuage qui te cachait la vérité. »

A mesure que le héros parlait, la confiance renaissait dans le cœur du monarque. Frappé du discours de Gama, de l'air de candeur et de dignité qui respirait sur son front, il commence à croire que ses ministres ont été trompés ; lui-même se trompe : ses ministres sont corrompus.

D'autres pensées encore le sollicitent en faveur de Gama. Les trésors de la Lusitanie versés dans ses États, cette brillante perspective efface à ses yeux les dangers dont le menaçaient ses oracles et les Maures.

« Retourne à tes vaisseaux, dit-il à Gama, et que, dès au- « jourd'hui, l'Asie et l'Europe soient unies par les nœuds du « commerce. Habitants des bords du Tage, apportez aux « peuples de l'Inde les productions de l'Occident, et re- « portez à vos climats les aromates et les parfums dont mon « empire abonde. »

Il dit. Empressé d'obéir, le guerrier vole au palais du Catual, et demande un esquif qui le conduise à la flotte. Le Catual hésite et temporise : il ne peut se résoudre à laisser échapper sa victime. Pressé de nouveau, il marche avec Gama vers le port, l'égare vingt fois dans sa route et l'entraîne hors des murs, loin du palais où réside le Samorin.

Le rivage est désert. Un ordre secret du Catual en a détaché toutes les barques. « Tu le vois, dit-il à Gama, la mer « est aujourd'hui fermée pour toi. Mais attends la nouvelle « aurore, et je prendrai d'assurer ton départ. » Aux derniers mots du perfide, à son affreux sourire, le héros frémit et reconnaît le complice des Maures. Il ne l'avait pas encore soupçonné.

De tous les ministres qui présidaient aux destinées de l'empire, le Catual était le plus puissant ; les cités s'ouvraient ou se fermaient à sa voix. Vendu comme le reste de la cour aux

enfants de Mahomet, vil confident de leurs complots, il en était devenu le chef et l'instrument.

Gama renouvelle en vain sa prière. Il invoque le nom du Samorin, du noble héritier de Périmal. « Quels sont tes « motifs pour suspendre mon départ et retarder ainsi nos « échanges ? Depuis quand le serviteur du prince a-t-il le « droit de désobéir à son maître ? »

Sourd à sa voix, le Catual roulait dans sa pensée mille projets sinistres. Plongera-t-il le poignard dans un sang qu'il abhorre, ou, la flamme à la main, ravira-t-il à nos vaisseaux embrasés tout espoir de retour ?

Qu'aucun d'eux ne revoie l'Hespérie, avaient dit les Musulmans ; que le roi des Lusitaniens ignore à jamais les chemins qui conduisent à la terre orientale. Surveillez surtout, surveillez l'audacieux Gama. Qu'à son aspect, les barques, les canots, s'éloignent du rivage, qu'il reste enchaîné sur ces bords.

Gama continue de se plaindre. Il s'irrite, il éclate en reproches. « Appelle tes vaisseaux, lui répond le Catual ; leur « voisinage rendra nos communications plus faciles. Et pour- « quoi craindrais-tu de les confier à nos rivages ? Tant de « défiance n'appartient qu'à des pirates ; des cœurs amis « montreraient plus de franchise et d'abandon. »

Mais le héros a pénétré le dessein du Barbare. Si l'ordre est donné, si la flotte obéit, elle est à l'instant surprise, assaillie et livrée aux flammes. Mille pensées se pressent dans son esprit. Inquiet, mais toujours ferme, il envisage les dangers et délibère sur les ressources.

Comme on voit, aux rayons du soleil, l'acier poli ou le cristal d'un miroir [32] promener sur les toits, sur les murs, l'éclat vacillant de sa lumière empruntée et suivre tous les mouvements d'une main folâtre et légère :

Telle s'agite incertaine la pensée de Gama. Elle vole du rivage à la flotte, et de la flotte au rivage. Il se rappelle en

frémissant que peut-être, en ce moment même, le fidèle Coelho l'attend sur la plage avec ses chaloupes. Il le fait secrètement avertir de s'éloigner et de se tenir en garde contre les piéges des Musulmans.

Admirable prévoyance ! c'est toi qui caractérises le grand capitaine. Plus rapide que l'éclair, sa pensée vigilante est partout. Il devine et prévient les périls, pénètre et déjoue les desseins de l'ennemi ; sa prudence n'est jamais en défaut. Voilà l'homme de guerre : je ne le reconnais qu'à ces traits.

Le Catual s'efforçait d'intimider Gama : « Obéis, s'écriait-« il, fais avancer tes vaisseaux dans le port ; ta liberté, ta vie « est à ce prix. » Une noble colère était la seule réponse du héros à des discours qu'il bravait. Les menaces, les insultes, la mort même, il souffrira tout plutôt que de mettre en péril les vaisseaux de son roi.

La nouvelle aurore le retrouve dans les mêmes inquiétudes. Il veut retourner au palais du Samorin ; une garde nombreuse l'en empêche. Le Catual, étonné de tant de résistance, commence à craindre que sa lâche perfidie ne parvienne aux oreilles du monarque, et ne reçoive le châtiment qu'elle mérite. Il change tout à coup de résolution :

« Que tes vaisseaux restent donc loin de nous, dit-il à son « prisonnier ; mais qu'ils nous livrent les marchandises dont « on peut faire ici ou l'échange ou la vente. Qui ne veut pas « le commerce, veut la guerre. » L'intention de l'avare Catual ne pouvait être douteuse ; mais Gama ne met point en balance ses richesses et sa liberté.

Il cède, et cependant, toujours fidèle à sa prudence accoutumée, il refuse d'employer au transport les chaloupes portugaises. Des barques indiennes sont dirigées vers la flotte, et reçoivent les tissus précieux, les divers objets d'industrie destinés, s'il le faut, à payer la délivrance de Gama.

Alvare et Diogo, chargés d'en surveiller la vente, les

accompagnent à Calicut et les déposent aux pieds du Catual. Le traître sourit à sa proie. Le sentiment du devoir, l'ordre du prince, les instances du noble captif, n'avaient rien obtenu. L'intérêt parle, et Gama se voit libre.

Impatient de quitter sans retour un rivage qui ne lui promet que des fers, il regagne promptement ses vaisseaux, et s'y repose enfin de ses longues anxiétés.

Tranquille désormais, il abandonne au temps le soin de lui apprendre le sort de ses deux envoyés, et des richesses confiées à leur surveillance. Que pouvait-il attendre d'un monarque sans force et sans résolution, d'un ministre avide et corrompu ? O Plutus, dieu de l'or [33] ! le riche, comme le pauvre, rampe au pied de tes autels.

C'est pour s'emparer des richesses de Polydore, que le roi des Thraces devint un lâche meurtrier. Une tour impénétrable s'ouvrit à la pluie d'or qui descendait sur la fille d'Acrisius. L'éclat d'un métal corrupteur égara cette infortunée Tarpeïa qui livra le Capitole aux Sabins et mourut étouffée sous le poids de leurs boucliers.

L'or soumet les forteresses ; il fait les faux amis et les traîtres, conseille des bassesses aux plus nobles cœurs, et de lâches défections aux vaillants capitaines. Il ravit aux vierges timides les pudiques alarmes de l'honneur. Il tente quelquefois les enfants de Minerve, il déprave leur conscience et flétrit leur génie.

L'or interprète et dénature les oracles de Thémis. Il fait et défait les lois. Par lui le parjure entre dans les familles, et la tyrannie dans le cœur des rois. Souvent même on l'a vu se glisser jusqu'au sanctuaire, éblouir le pieux cénobite et profaner la pureté des autels.

NOTES

1. Lusus.

On a dit que les peintures tracés sur les bannières des Portugais n'étaient qu'une répétition des récits faits par Gama au roi de Mélinde; mais il faut observer que le même motif qui avait dicté la narration de Gama, savoir, la nécessité de donner aux peuples nouvellement découverts une haute opinion de la nation portugaise, subsistait encore à Calicut. Et c'est ici que le poëte, obligé de reproduire les mêmes idées, fait preuve d'une grande fécondité d'imagination dans la variété des expressions et des tableaux. Dans les récits faits au roi de Mélinde, les événements se lient par une chaîne historique, et sont présentés avec tous les développements que le plan de l'ouvrage permettait. Ici, au contraire, ce sont des tableaux isolés dans lesquels le lecteur aime à retrouver le portrait des personnages qu'il connaît déjà. On a lieu de s'étonner que cette intention du poëte ait échappé à un littérateur aussi distingué que La Harpe. S'il l'eût aperçue, il n'eût point dit, à l'occasion de ces peintures, que le poëte portugais, *imitateur maladroit d'Homère et de Virgile, ignorait les secrets de son art*. Dans cette circonstance, comme dans toutes celles où La Harpe quitte le rôle de traducteur pour prendre celui de détracteur de son modèle, nous prions nos lecteurs de prononcer eux-mêmes, et d'après leurs propres impressions, entre la critique et l'ouvrage.

2. Ulysse.

Quelques historiens portugais, comme nous l'avons dit à la note 24 du troisième chant, lui attribuent la fondation de Lisbonne. Cette ville n'est pas la seule de l'ancienne Hespérie qui se soit crue d'origine grecque. La ville de Tuy, autrefois Tyde, prétendait, sur le témoignage de Justin, avoir été bâtie par Diomède, fils de Tydée. Ces opinions sont aussi incertaines que les étymologies sur lesquelles elles se fondent; mais les poëtes tirent parti de tout ce qui peut servir d'embellissement à leurs ouvrages ; et, poétiquement parlant, Camoens devait croire que Lisbonne, devenue si célèbre

par la navigation, avait été fondée par l'un des plus grands navigateurs des temps héroïques de la Grèce.

3. Viriath.

Jeune encore et simple berger, il faisait partie de cette troupe de Lusitaniens que Sulpitius Galba, depuis empereur, fit égorger impitoyablement. Échappé presque seul au massacre général, Viriath appelle aux armes ses compatriotes, les conduit au lieu du massacre, et jure avec eux, sur les cadavres de leurs frères, une haine éternelle aux Romains. Bientôt après, il leur fait renouveler ce serment au pied des autels du dieu Mars, et commence une des plus terribles guerres que Rome ait jamais soutenues. La lutte dura quatorze ans, et ne finit que par le meurtre de Viriathe, qu'assassinèrent pendant la nuit trois scélérats subornés par Quintus Servilius Cépion. *Cette mort*, dit Florus, *mit le sceau à la gloire de Viriathe, puisqu'il sembla que Cépion avait jugé ne pouvoir le vaincre autrement. Hanc hosti gloriam dedit, ut videretur aliter vinci non potuisse.*

4. Sertorius.

Sertorius avait suivi le parti de Marius contre Sylla. Marius ayant été vaincu, Sertorius se retira d'abord en Afrique, d'où les Lusitaniens l'appelèrent dans leur pays. Il s'y maintint longtemps, malgré les armées que Rome envoyait contre lui, battit Métellus et Pompée, et finit, comme Viriathe, par être assassiné.

Il avait fait de grandes choses dans la paix comme dans la guerre. La Lusitanie avait reçu de lui des institutions modelées sur celles de la république romaine. Elle avait son sénat, ses consuls, ses édiles, ses tribuns. Sertorius pouvait dire, comme dans la tragédie qui porte son nom :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

Son ouvrage périt avec lui. Il n'est resté de Sertorius que de grands souvenirs et quelques monuments, dont le plus remarquable est l'aqueduc d'Évora.

La biche apprivoisée qu'il consultait dans ses expéditions, peut figurer à côté du pigeon qui parlait à l'oreille de Mahomet. L'homme qui avait pris soin d'ouvrir toutes les sources de l'enseignement dans la Lusitanie, et même dans une partie de l'Espagne ; qui, dans Osca, maintenant Huesca, avait établi une grande école où la jeunesse espagnole venait se former et s'instruire ; l'homme enfin qui créait, en quelque sorte, la civilisation dans le pays qui lui avait servi d'asile, ne pouvait descendre au misérable artifice dont les historiens se plaisent à lui faire honneur. De pareils contes sont indignes de l'histoire.

5. Le comte Henri.

C'est le premier souverain du Portugal. Il ne porta que le titre de comte. (Voir la note 1 du troisième chant.)

6. Alphonse Ier.

Fils du comte Henri. Il fut proclamé roi par son armée sur le champ de bataille d'Ourique.

7. Egas Moniz.

Il avait été nommé gouverneur de ce même Alphonse qu'il sauva depuis par le traité de Guimaraens.

8. Don Fuas.

Gami, roi de Mérida, avait résolu de faire le siége d'un château où commandait Don Fuas Roupinho. Celui-ci, informé de la marche du roi maure, sortit de la forteresse avec une troupe d'élite, et se mit en embuscade. Les ennemis se présentèrent en effet ; et, au moment où ils escaladaient la place, Don Fuas fondit sur eux, les tailla en pièces, et fit le roi prisonnier.

Dans la même année (1182), Don Fuas, commandant les galères portugaises, détruisit la flotte des Maures, à la hauteur du cap d'Espichel. Un an après, il remporta une seconde victoire navale près de Ceuta. Ces deux actions donnèrent beaucoup d'éclat à la marine lusitanienne, et méritèrent à Don Fuas le surnom de *Lutatius portugais*.

9. Le chevalier Enric.

C'était un Allemand ; mais comme il mourut en combattant pour les Portugais, Camoens n'hésite pas à le compter parmi les héros de la Lusitanie.

10. Théotonio.

Il était prêtre et prieur des chanoines réguliers de Coïmbre. Il se mit à la tête d'un corps de partisans, et fit sur les Maures la conquête d'Arronchès. *In periculo, omnis homo miles,* a dit Tertullien. Cette maxime n'a reçu nulle part une application plus fréquente qu'en Espagne et en Portugal ; et chez nous-mêmes, où l'esprit général du clergé est le plus conforme au véritable esprit de la religion, des cardinaux ont commandé des armées. Chez les anciens, les ministres des dieux ne craignaient pas de se montrer dans les combats. Virgile, en faisant l'énumération des guerriers toscans qui venaient de s'embarquer à la suite d'Énée, nomme un prêtre d'Apollon :

> Tertius, ille hominum divumque interpres Asylas,
> Cui pecudum fibræ, cœli cui sidera parent

Et linguæ volucrum, et præsagi fulminis ignes;
Mille rapit densos acie atque horrentibus hastis.

Æneid., lib. X, v. 175.

Asylas, après eux, s'avance le troisième;
L'interprète Asylas dont le talent suprême
Sait lire l'avenir dans le flanc des taureaux,
Dans les feux de l'éclair; qui de tous les oiseaux
Connaît les vols divers et les divers langages,
Et du ciel aux humains révèle les présages :
Par lui mille guerriers, armés de javelots,
D'une moisson de fer ont hérissé les flots.

DELILLE.

11. C'est le digne fils d'Egas, c'est Mem Moniz, etc.

Fortes creantur fortibus et bonis;
Est in juvencis, est in equis patrum
Virtus, nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.

HOR., od. IV, lib. IV.

Un glorieux enfant sort d'un glorieux père;
Jamais du fier taureau le sang ne dégénère;
L'audace du coursier se transmet à ses fils,
Et l'aigle impérieux qui dans l'air plane en maître,
Ne donna jamais l'être
Aux timides oiseaux qui sont chers à Cypris.

Traduction de M. DARU.

12. Giraldo.

Giraldo, surnommé le chevalier Sans Peur, *Sempavor*, avait encouru la disgrâce d'Alphonse Ier. Obligé de quitter la cour, il se retira parmi les Maures, et se mit au service d'Ismar, le même qui avait perdu la bataille d'Ourique. Il fut suivi par quelques mécontents à la tête desquels il ravagea les terres des chrétiens. Il ne tarda pas à reconnaître sa faute, et résolut de la réparer par quelque action d'éclat. Évora, l'ancienne place d'armes de Sertorius, était au pouvoir des infidèles. Giraldo conçut le projet de la conquérir pour Alphonse. La place était forte, et protégée en dehors par une tour antique où deux sentinelles veillaient jour et nuit, avec ordre d'allumer des feux au premier danger qu'elles apercevraient. Giraldo, profitant de l'obscurité d'une nuit profonde, marche vers la tour, et, à l'aide de grosses pointes de fer qu'il enfonce dans la muraille, il parvient à gagner une ouverture qui lui fournit un passage. Les deux sentinelles étaient endormies ; il les tue, donne le signal ordinaire de l'approche des ennemis, et retourne auprès de ses compagnons, qu'il partage en deux troupes. La première reste en embuscade ; la seconde le suit.

Cependant la garnison, trompée par les feux qu'il venait d'allumer, sort de la ville et se porte vers la tour. Giraldo, toujours favorisé par les ténèbres, fait un circuit, se rapproche des remparts, surprend les gardes avancées, pénètre dans Évora et fait main basse sur tout ce qu'il rencontre. Aux cris des habitants, la garnison revient sur ses pas, poursuivie à son tour par les soldats de l'embuscade; pressée de tous côtés, égarée dans l'ombre et saisie d'épouvante, elle abandonne ses armes, et la ville entière se soumet à l'intrépide Giraldo. Il obtint d'Alphonse, avec son pardon, le commandement de la place qu'il avait conquise avec tant d'audace et de bonheur.

13. Martin Lopès.

Don Ferdinand de Castro, de l'une des plus illustres familles d'Espagne, avait reçu des comtes de Lara un outrage, dont le roi de Castille, Alphonse IX, l'empêcha de tirer vengeance. Il passa dans le parti des Maures, fit indifféremment la guerre aux Espagnols et aux Portugais, pilla Thomar et s'empara d'Abrantès. Martin Lopès marcha contre lui et le chargea avec tant de vigueur, qu'il le renversa du premier choc et le força de se rendre.

14. Don Matthieu.

Évêque de Lisbonne. Il faisait le siége d'Alcacer lorsque l'armée des Maures vint lui présenter la bataille. Il osa l'accepter, malgré le petit nombre de soldats qu'il commandait, et remporta une victoire complète. Les anciennes chroniques rapportent le prodige dont parle Camoens. Les prodiges les moins attestés ont toujours quelque chose qui flatte l'imagination ; quand la poésie en manque, elle en crée ; et voilà probablement la véritable origine du merveilleux dans l'épopée.

15. Correa.

Don Payo Perès de Correa, un des plus vaillants hommes de son siècle. Une trêve qu'il avait accordée aux Maures n'était pas encore expirée, lorsque six ou sept Portugais. qui chassaient dans la campagne, furent attaqués à l'improviste par une partie de la garnison de Tavira. Ils se défendirent vaillamment et moururent tous les armes à la main. Correa arriva trop tard pour les sauver; mais il poursuivit leurs assassins, les atteignit sous les murs de Tavira, et entra pêle-mêle avec eux dans la ville, qui, après un combat sanglant, resta au pouvoir des Portugais.

16. Ribeiro.

Qu'importe au ministre du Samorin, dit La Harpe, *que Ribeiro ait remporté le prix des joutes de Castille?* Il importait peu, en effet,

au Catual de connaître le fait d'armes rapporté par Camoens, mais il importait beaucoup à Gama, comme nous l'avons déjà dit, de faire prendre aux Indiens une grande idée de la nation portugaise en général, et de chaque Portugais en particulier. Gama n'avait avec lui que cent cinquante hommes en partant de Lisbonne. Il en avait perdu quelques-uns par le scorbut sur la côte d'Afrique. Il fallait qu'il les multipliât aux yeux du Catual par la haute opinion qu'il donnait de leur valeur.

17. Nuno Alvarès.

L'ami, le confident de son roi, le soutien de l'indépendance nationale (voir la note 1 du quatrième chant). Dans l'expédition de Tanger, entreprise sous le règne d'Édouard, l'image de Nuno Alvarès figurait avec celle de Jean Ier sur les enseignes portugaises, et c'est peut-être à cette circonstance que Camoens a dû l'idée de cette galerie de portraits héroïques qu'il fait parcourir au Catual.

18. Rodrigue de Landroal.

Un Portugais nommé Vasco Porcallo avait livré aux Castillans la forteresse de Villa-Viçosa, et, non content de cette trahison, il leur avait livré en même temps un Portugais fidèle appelé Cuytado. Ce Cuytado était l'ami, le compagnon d'armes de Rodrigue de Landroal. Comme on l'emmenait à Olivença, Landroal fondit sur l'escorte espagnole, et délivra son ami.

19. Fernand d'Elvas.

Marinho, chevalier portugais, tenait, pour le roi de Castille, le château de Montemayor. Il feignit de vouloir rentrer dans le parti de son prince légitime, et convint d'une entrevue avec Fernand d'Elvas; mais à peine Fernand fut-il arrivé au rendez-vous, que Marinho le fit arrêter. Fernand se racheta. Quelques jours après, dans une course militaire, ayant rencontré son ennemi, il le fit prisonnier à son tour; et Marinho paya de la vie sa déloyauté.

20. Pereira.

Le roi de Castille assiégeait Lisbonne par terre et par mer. Jean Ier, qui n'était alors que protecteur du royaume, défendait la place. Il donna l'ordre à la flotte portugaise, rassemblée au Porto, de venir au secours de Lisbonne. Il s'agissait de forcer la barre et d'entrer dans les eaux du Tage, malgré la flotte castillane qui croisait devant le port. Le combat fut long et sanglant. Ruy Pereira, s'apercevant que la flotte castillane, beaucoup plus nombreuse que la flotte portugaise, manœuvrait pour l'envelopper, fit des prodiges de valeur pour rompre le mouvement de l'ennemi. Il réussit; les Portugais se

firent jour à travers les Espagnols; mais Ruy Pereira périt victime de son dévouement.

La Harpe, après avoir raconté cet événement d'une manière très-inexacte, reproche avec raison à Camoens de n'avoir pas fait, en cet endroit, un tableau digne du sujet. L'action de Ruy Pereira méritait plus de détails que celles de Landroal et de Fernand d'Elvas.

21. Mais regarde ce prodige. Dix-sept Portugais, etc.

Les Castillans assiégeaient la ville d'Almada, située en face de Lisbonne, sur la rive gauche du Tage. La garnison manquait d'eau. Dix-sept soldats descendirent de la citadelle, pour aller en chercher au pied de la montagne, et furent découverts par les Espagnols qui fondirent sur eux au nombre de quatre cents. Les Portugais se défendirent vaillamment et furent assez heureux pour rentrer dans le fort.

C'est ainsi que Duperron de Castera et La Harpe racontent l'aventure. Mais ils ne disent point sur quelle autorité ils fondent leur récit. Voici ce que nous trouvons dans l'histoire de Portugal par La Clède :

« L'armée de Jean Ier était campée sous Villalobo. Dix-huit Por-
« tugais, battant l'estrade, rencontrèrent un corps ennemi composé
« de quatre cents chevaux et de quelque infanterie, Les Portugais
« gagnèrent une hauteur, dans le dessein de périr plutôt que de se
« rendre. Il était cependant nécessaire de faire avertir le roi du dan-
« ger qui les menaçait ; mais aucun d'eux ne voulait se charger de la
« commission, dans la crainte d'être soupçonné de vouloir se déro-
« ber au péril présent. Après quelque contestation, Don Diègue Pe-
« rès d'Avellar demanda lequel était le plus honorable, ou d'aller
« chercher du secours en perçant au travers des ennemis, ou de com-
« battre contre eux de pied ferme. Tous ses camarades répondirent
« que c'était le premier parti. Je serai donc aujourd'hui le plus vail-
« lant d'entre nous. En même temps, il s'élance sur son cheval et le
« pousse du côté des ennemis, qui, étourdis de son audace, lui ou-
« vrent un libre passage. Tandis qu'il vole pour appeler du secours,
« les Castillans, revenus de leur surprise, chargent les dix-sept au-
« tres Portugais. Ceux-ci se défendent et attaquent tour à tour avec
« la plus grande intrépidité. Plusieurs Espagnols étaient déjà tombés
« sous leurs coups quand le secours arriva. A cette vue, les Castil-
« lans se retirèrent en disant : L'action de ces Portugais rend croya-
« bles toutes les merveilles qu'on nous raconte des douze pairs de
« France. » (Livre X.)

22. Voici les nobles fils du roi Jean, Don Pèdre et Don Henri.

Don Pèdre avait parcouru presque toutes les contrées de l'Europe, et s'était signalé en Allemagne, contre les Turcs, sous les drapeaux

de l'empereur Sigismond. Don Henri, aussi brave que Don Pèdre, mais doué d'un génie encore plus étendu, s'était adonné particulièrement aux sciences mathématiques appliquées à la navigation. (Voir la note 1 du quatrième chant.)

23. Menezès.

Don Pèdre, comte de Menezès, et depuis marquis de Villaréal, contribua puissamment à la prise de Ceuta. Il en fut le premier gouverneur. Le roi Jean Ier faisait tant de cas de sa vertu et de son courage, qu'il le dispensa du serment de fidélité.

24. Son fils.

Don Duarte de Viana était fils naturel du comte de Menezès. Il accompagna le roi Alphonse V dans sa seconde expédition d'Afrique. Alphonse était à Ceuta, lorsqu'il fut averti par quelques Maures qu'il pouvait faire une prise considérable dans la montagne de Benazafu. C'était un piége : à peine le roi fut-il engagé dans les sinuosités de la montagne, qu'il fut assailli par une multitude effroyable de Maures. Don Duarte, à la tête de quelques braves, soutint longtemps l'effort des Barbares, et couvrit la retraite précipitée du roi ; mais il ne put se sauver lui-même, et tomba couvert de blessures.

25. Une foule d'autres héros, etc.

La Harpe a retranché, en cet endroit, deux octaves où l'auteur, irrité de l'ingratitude et de l'injustice de ses concitoyens, leur adresse de graves reproches. Nous pensons, avec La Harpe, que l'auteur va évidemment contre son but, qui était d'inspirer au Catual le respect du nom portugais; mais nous n'avons pas cru cependant pouvoir nous permettre le retranchement des deux octaves, qui, prises isolément, sont d'ailleurs fort belles. Nous ne faisons pas les *Lusiades :* nous les traduisons.

26. Cependant, rassemblés par ordre du Samorin, les aruspices, etc.

Un devin du pays fit voir au Samorin, dans un vase rempli d'eau, plusieurs navires qui venaient de très-loin, dans les Indes, et lui prédit que la nation à laquelle ils appartenaient détruirait en Orient la puissance des Maures. (Barros, déc. I, liv. IV, ch. 4.)

27. A l'effroi des idolâtres se joindra bientôt la fureur des Musulmans.

Une ligue va se former contre les Portugais entre les païens et les Maures. L'action du poëme, qui commençait à se dénouer, se renoue

plus fortement. Jusqu'ici, nous n'avons vu dans Gama que l'homme de guerre et le navigateur. Il va se montrer à nous dans une situation toute nouvelle, opposer à ses ennemis une fermeté inébranlable, et déjouer tous leurs complots à force de prudence et d'activité.

28. Bacchus, toujours constant dans sa haine, prend la figure du prophète que révèrent les enfants d'Ismaël, etc.

Ici l'auteur personnifie de nouveau le mahométisme. Bacchus reparaît avec toute sa fureur, et plus sombre encore, plus terrible que lorsqu'il armait contre Gama la colère des dieux marins.

29. Je veille pour toi, barbare, et tu dors !

Le Tasse a imité cet endroit des *Lusiades*. L'enchanteur Ismen apparaît à Soliman, qui, surpris par la nuit et accablé de lassitude, s'est endormi sous un palmier sauvage :

Soliman, Solimano, i tuoi sì lenti
Riposi a miglior tempo ormai riserva;
Chè sotto il giogo di straniere genti
La patria, ove regnasti, ancor è serva.
In questa terra dormi, e non rammenti
Ch' insepolte de' tuoi l'ossa conserva!
Ove sì gran vestigio è del tuo scorno,
Tu neghittoso aspetti il novo giorno !

Canto X, oct. 8.

« Soliman, Soliman, réserve tes longs repos pour des temps meil-
« leurs. Sous le joug des étrangers gémit encore la patrie où tu ré-
« gnas, et tu sommeilles sur cette terre ! Oublies-tu qu'elle est jonchée
« des ossements de tes soldats sans sépulture? En ces lieux témoins
« de ton humiliation, paisible, tu attends le jour nouveau ! »

(Traduction de M. Auguste Desplaces.)

30. Viens, lui dit-il, parle-moi sans détour.

Il y a un grand artifice, de la part du Samorin, dans cette affectation d'indulgence et de générosité. Gama, ne fût-il qu'un forban, peut encore espérer sa grâce. Le Samorin lui fournit même une excuse : *L'homme n'est que trop souvent aux prises avec l'impérieuse nécessité.*

Le reste du discours laisse apercevoir toutes les raisons qui pouvaient s'opposer à ce que les Portugais fussent admis dans les ports du Malabar; et il faut convenir que ces raisons étaient assez fortes pour tenir le prince en suspens. Osorius les a rassemblées dans une harangue qu'il fait adresser au Samorin par un Maure de Calicut :

« Ita sumus de te, rex invictissime, meriti, ut humanitatem tuam

« jure atque merito obtinere debeamus. Quantus enim cumulus ad « vectigalia tua nostris mercibus et operis allatus sit, adeo perspi- « cuum est, ut nullius commemoratione indigeat. Publicanos con- « sule; scripturæ magistros interroga; rationes puta, et explorate « cognosces nos huic regno tuo nunquam inutiles extitisse. Adde « quod hoc studium a majoribus nostris ingenitum habemus, qui « multis abhinc seculis hanc terram, ut patriam atque natale solum « coluere, et Calecutii reges summa semper fide et pietate venerati « sunt. Hanc animorum concordiam cum tuis antiqua officiorum con- « suetudine conglutinatam, et has tantas utilitates ut dissolvant et « funditus evertant, homines isti profligati atque perditi, qui modo « huc appulsi sunt, nisi tu eorum consiliis occurreris, summa con- « tentione perficient. Quod si tu id nondum suspicione consequeris, « mirandum non est : animus enim vere regius cum ex fide et animi « sui candore de aliis conjecturam faciat, non facile adduci potest, ut « credat quempiam in se pestem machinari. Præterea non sunt tibi « mores istorum hominum cogniti, quos nos multis nostrorum expe- « rimentis exploratos et cognitos habemus. Multis enim nationibus, « a quibus nunquam læsi sunt, ambitione tantum atque multa pos- « sidendi libidine stimulati, vastitatem et exitium intulerunt. An tu « credis illos, ut commercium cum tuis habeant, e tam longinquis « regionibus cum tantis vitæ periculis huc pervenisse? Credibile non « est. Sed aut piratæ sunt, clementiaque tua abuti volunt ad mul- « torum perniciem, et ea de causa fictas tibi litteras attulerunt : aut « rex qui eos huc misit, nimis ambitiosus est : nec eos misit ut « tecum fœdus ferirent, sed ut urbis hujus situm diligenter explo- « rarent. An non hac eadem arte Lusitani reges urbes Africæ « complures invaserunt? An non bonam Æthiopiæ partem his frau- « dibus occupaverunt? An parum liquet quam multis gentibus isti « latrones in hoc cursu graves injurias intulerint? Mozambiquem « armis agressi sunt : Mombasæ portum sanguine repleverunt : naves « cum multis hominibus in via ceperunt. Qui modo cum tam tenues « opes illis sint, contineri non possunt, quin immanem importu- « namque naturam factis indicent : quid facient, cum multo majores « vires collegerint? Quare si regni opes tueri vis, homines sceleratos « extingue : si piratæ sunt, tanti sceleris pœnas luant : si a rege po- « tentissimo missi, ut horum interitu reliquis Lusitanis spem hujus « tentandæ navigationis incidas, hos, quos in potestate nunc habes, « interime. Facile malum nascens resecatur : at robustum et inve- « teratum, non nisi cum maximo labore comprimitur. Nunc igitur, « dum tempus est, occurre sceleri, reseca dominandi libidinem, « statumque tuum præsidio confirma. Ut autem nihil est credili- « tate regnis infestius, ita nullum propugnaculum poterit esse ad « depellenda pericula sagacitate et diffidentia salutari munitius. At « quas merces adduxere? adeo tenues, ut rumor est, ut ex illis possit

« intelligi, eos valde egentes esse. Quomodo igitur sperandum est, ut « qui rei familiaris angustia laborant, regnum tuum mercibus in- « gentis pretii locupletent? Quid dicam de muneribus tibi nomine « regis sui oblatis? Judicare profecto non possum, utrum nobis « majorem risum, an graviorem offensionem attulerint. Putabatne « rex ille, cujus potentiam isti in cœlum fictis laudibus efferunt, se « dona Æthiopiæ regulo cuidam mittere, qui erat propter inopiam « et stultitiam levissimis rebus in fraudem alliciendus? Ita ne vero? « Ludibrio habitam fuisse potentissimi regis amplitudinem? tentari « mansuetudinem? contemni sapientiam? Sed dices fortasse, hanc a « nobis criminationem, propter odium quod nobis cum gente chris- « tiana est, confictam fuisse. Fateor esse nobis perpetuum cum gente « nostris rebus infesta dissidium, sed in hoc rerum discrimine, arbi- « tramur non esse tam nobis de nostro statu, quam de tuo labo- « randum. Nobis enim, si christianos ad tuam amicitiam aggrega- « veris, erit hinc necessario semigrandum, ut alias sedes quæramus, « in quibus non incommode negotiari possimus. Illa interim uti que- « rimonia poterimus apud reges alios, quibus non erit ingratus noster « adventus, quod ignotos homines notis, alienos domesticis, suspectos « spectatis, antetuleris. Quod tamen ad rem augendam attinet, ubi- « cumque fuerimus, non cum minore fortasse lucro et compendio « negotium geremus. Tibi vero, nisi mature opem rebus tuis attu- « leris, valde vereor, quod Deus omen avertat, ne sit intra paucos « annos non modo de statu regni et imperio, sed etiam de salute, cum « gente nimis avara et ambitiosa, et bellicis in rebus acerrima, « maximo cum periculo dimicandum. »

(De rebus Emmanuelis, lib. II.)

« Grand roi, nous vous avons assez bien servi pour que vous prêtiez « l'oreille à nos plaintes. Qu'est-il besoin de vous rappeler l'impor- « tance des tributs dont notre commerce et notre industrie ont grossi « et grossissent encore chaque jour le trésor de l'empire? Consultez « les receveurs de vos finances, interrogez vos intendants, faites exa- « miner leurs registres, et vous pourrez juger si nous avons contribué « en quelque chose à la prospérité du pays. Ce zèle ardent pour vos « intérêts, nous le tenons de nos pères, qui, depuis plusieurs siècles, « ont regardé le Malabar comme leur sol natal, et n'ont cessé de « chérir et d'honorer les souverains de Calicut. Eh bien! cette heu- « reuse concorde, cimentée par une si longue habitude de services « réciproques, tous les avantages qui en découlent, vont être détruits « sans retour par les hommes qui viennent de descendre sur nos « bords, par des aventuriers sans honneur et sans patrie, prêts à « tout bouleverser dans vos États, si vous ne vous hâtez de prévenir « leurs affreux desseins.

« Vous les avez accueillis sans défiance ; nous n'en sommes point « surpris : un cœur magnanime, une âme vraiment royale, qui ne « juge des autres que par ses propres sentiments, répugne à croire « à de pareilles machinations. Vous ne connaissez point le caractère « de ces perfides étrangers. C'est à nous de vous éclairer, à nous qui, « par une triste expérience, avons appris à les connaître. Sans au- « tres motifs que l'ambition et l'amour de l'or, ils ont porté le ra- « vage et la désolation parmi des peuples qui ne leur avaient fait au- « cun mal. Pensez-vous qu'ils soient venus de si loin, qu'ils aient « traversé tant de mers, bravé tant de périls, dans la seule vue « d'établir des relations de commerce avec vos sujets ? Non, vous ne « le croirez point. Ou ce sont des corsaires qui, au moyen de fausses « lettres de créance, veulent abuser de votre confiance et préparer « la ruine de vos sujets ; ou le roi qui les envoie n'est qu'un monar- « que ambitieux qui, sous prétexte de conclure un traité d'alliance « avec vous, leur a prescrit d'observer vos ports, vos forteresses, et « la position de Calicut. C'est la même politique, ce sont les mêmes « intrigues qui ont ouvert aux rois de Portugal les portes de nos « cités d'Afrique ; c'est la même perfidie qui les a rendus maîtres du « rivage éthiopien.

« Vous n'ignorez pas combien les pirates qui nous arrivent ont « maltraité de nations dans leur course vagabonde. Ils ont, à main « armée, envahi Mozambique, rempli de sang le port de Monbaze, « et saisi tous les navires qu'ils ont rencontrés. Si, malgré leur fai- « blesse et leur petit nombre, ils ne peuvent contenir la cruauté, la « rapacité qui les dominent, que ne feront-ils pas quand ils seront « plus nombreux et plus forts ? Hâtez-vous d'exterminer cette race « abominable, assurez par leur châtiment la tranquillité de vos États. « Pirates, ils méritent la mort ; envoyés d'un roi puissant, ils doivent « encore périr, pour qu'aucun de leurs compatriotes ne soit tenté « d'entreprendre le même voyage. Le mal, à sa naissance, se dé- « truit aisément ; mais le temps lui donne des forces, et que de « peine ensuite pour l'extirper ! Il en est temps encore : coupez le « mal à sa racine ; prévenez les désastres qui vous menacent. Une « aveugle sécurité perd les empires, une salutaire défiance les sauve « et les maintient.

« Vous ne vous laisserez point éblouir par les avantages d'un com- « merce imaginaire. De quelles marchandises ont-ils chargé leurs « vaisseaux ? Si nous en croyons le bruit public, elles ne donnent pas « une haute opinion de la fortune de leurs maîtres. Et les présents « qu'ils ont apportés ! Ces dons qu'ils vous ont magnifiquement « offerts au nom du monarque du Tage ! je ne déciderai point s'ils « doivent vous inspirer plus de pitié que d'indignation. Ce roi dont « ils élèvent la puissance jusqu'aux nues, croyait-il donc s'adresser « à quelque chef de peuplade, à quelque roitelet d'Éthiopie, que

« l'ignorance et la pauvreté devaient livrer, comme une dupe facile, « à de misérables séductions ? En serait-il ainsi ? Se serait-on joué à « ce point de la grandeur d'un puissant monarque ? Aurait-on voulu « braver son pouvoir, et pousser à bout sa clémence ?

« Mais, dira-t-on, nous haïssons les chrétiens, et c'est la haine qui « nous inspire en ce moment. J'avoue qu'entre cette race et nous il « existe une éternelle inimitié ; mais, dans la circonstance présente, « c'est moins pour nous que nous craignons, que pour vous. S'ils « mettent le pied dans votre empire, nous en sortirons, nous por- « terons ailleurs les tributs de notre industrie, nous irons dire aux « rois voisins que vous avez préféré des inconnus à des amis éprouvés, « des étrangers à des sujets adoptifs, des gens sans aveu à de fidèles « alliés ; et les rois s'empresseront de nous fournir un asile, et nos « établissements retrouveront dans leurs États la faveur qu'ils auront « perdue dans les vôtres.

« Quant à vous, grand roi, si vous ne prenez promptement de sa- « lutaires mesures, je crains bien (et puisse le ciel détourner ce triste « présage !) je crains qu'avant peu d'années il ne s'agisse plus de lut- « ter contre une nation avide et conquérante, pour les intérêts du « commerce, ou même pour l'étendue du territoire, mais pour le « salut de la monarchie et pour les jours du monarque. »

31. Telle est la vérité, ô roi.

La réponse de Gama est une réfutation complète des accusations des Maures ; c'est un modèle de modération, de logique et de fermeté. Les discours ne sont pas une des parties les moins remarquables des *Lusiades*. Au deuxième chant, la harangue de l'interprète de la flotte au roi de Mélinde ; au quatrième, celle de Nuno Alvarès Pereira à l'assemblée de Coïmbre ; au sixième, celle de Bacchus aux dieux de la mer ; ici enfin, le discours de Gama au Samorin, prouvent qu'il existe une alliance intime entre l'éloquence et la poésie. Homère, Virgile, Ovide, Milton, le Tasse, Camoens, Corneille et Racine, confirment pleinement cette vérité. Le même génie qui fournit au poëte des pensées fortes, des mouvements et des images, les fournit à l'orateur. *Nascuntur poetæ, fiunt oratores,* est un adage vide de sens.

32. Comme on voit, aux rayons du soleil, l'acier poli ou le cristal d'un miroir, etc.

Cette comparaison est imitée de Virgile :

.... Laomedontius heros
Cuncta videns magno curarum fluctuat æstu,
Atque animum nunc huc celerem nunc dividit illuc,

In partesque rapit varias, perque omnia versat;
Sicut atquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat late loca, jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.

Æneid., lib. VIII, v. 19 et seqq.

Cependant le héros, de cent projets contraires
Entretient en secret ses projets solitaires,
Et, partageant entre eux ses esprits inquiets,
Roule, prend, abandonne, et reprend ses projets :
Tel, dans l'airain brillant où flotte une eau tremblante,
Le soleil, variant sa lumière inconstante,
Croise son jeu mobile et son rapide essor,
Va, vient, monte, descend, et se relève encor,
Et des murs aux lambris rapidement promène
Des reflets vagabonds la lueur incertaine.

DELILLE.

33. O Plutus, dieu de l'or, etc.

L'auteur, qui se plaît à marquer la fin de chacun de ses chants par d'éloquentes réflexions naturellement tirées du sujet, prend occasion de la conduite du Catual envers Gama, pour signaler les funestes effets de l'avarice. Comme à son ordinaire, il s'appuie de l'autorité des exemples, et cite la catastrophe de Polydore, fils de Priam, l'histoire de Tarpeïa et la fable de Danaé. Tout le monde connaît Danaé et sa pluie d'or. On se rappelle également l'histoire de cette jeune Romaine qui, séduite par les fausses promesses des Sabins, leur ouvrit les portes du Capitole. Quant au fils de Priam, voici de quelle manière Ovide raconte sa fin tragique :

Est, ubi Troja fuit, Phrygiæ contraria tellus,
Bistoniis habitata viris. Polymestoris illic
Regia dives erat, cui te commisit alendum
Clàm, Polydore, pater, Phrygiisque removit ab armis.
Cōnsilium sapiens, sceleris nisi præmia magnas
Adjecisset opes, animi irritamen avari.
Ut cecidit fortuna Phrygum, capit impius ensem
Rex Thracum, juguloque sui defigit alumni,
Et tanquam tolli cum corpore crimina possent,
Exanimem e scopulo subjectas misit in undas.

Metamorph., lib. XIII, v. 428 et seqq.

Sur les bords opposés au phrygien rivage,
Polymestor régnait sur la Thrace sauvage.
C'est à lui, Polydore, enfant tendre et chéri,
Transplanté dans sa cour et dans la paix nourri,

C'est à lui que Priam confia ton enfance :
Sage précaution! si le trésor immense,
Entre ses mains remis pour un autre dessein,
N'eût fait d'un prince avare un perfide assassin.
Quand il eut vu tomber l'empire de Phrygie,
Ce tyran contre toi s'arme d'un glaive impie,
Enfonce dans ton flanc un parricide fer,
Et du sommet d'un roc te jette dans la mer.
Comme si cette mer, tombeau de sa victime,
Te cachant dans ses flots eût dû cacher son crime.

SAINT-ANGE.

CHANT NEUVIÈME

Alvare et Diogo prolongeaient en vain leur séjour à Calicut ; l'astuce et la perfidie leur fermaient toutes les voies du commerce. Le même jour voyait naître, mourir et renaître encore leur espoir. Le but secret des Maures était de retenir la flotte portugaise jusqu'à l'arrivée des vaisseaux qu'ils attendaient de la Mecque.

Non loin de l'isthme fameux où Ptolémée Philadelphe fonda les murs d'une cité qu'il appela du nom d'Arsinoé, sa sœur, et dont les débris ont formé l'enceinte de Suez, au fond du golfe Érythrée, s'élève la Mecque, si célèbre par son temple et par les pèlerinages des disciples superstitieux de Mahomet.

Djedda reçoit ses vaisseaux. Là se rassemble et fleurit un commerce immense, autrefois l'orgueil des soudans et la source de leurs richesses. C'est de là que partent, tous les ans, ces flottes puissantes que les infidèles envoient, par l'Océan indien, chercher au Malabar les productions de l'Orient.

C'était le temps où la terre de l'Inde allait les revoir dans ses ports. Ils étaient l'espoir des Maures, qui déjà, par des vœux homicides, appelaient l'heure fatale où les flammes devaient dévorer la flotte européenne.

Mais celui qui gouverne la terre et les cieux, celui qui dans sa prescience infinie embrasse toutes les destinées des mortels, avait marqué Mozaïde du sceau des élus et versé

dans son âme la douce bienveillance et la pitié généreuse : il le réservait pour le salut des Lusitaniens.

Les Maures ne le soupçonnaient point. Musulman comme eux, il avait entendu leurs discours, il connaissait leurs complots : il en avait frémi. Touché de compassion à l'aspect de nos vaisseaux qu'il venait souvent visiter, il ne peut retenir plus longtemps un secret qui l'oppresse, et se détermine à le révéler à Gama.

« Ta flotte est en péril, lui dit-il ; les navires que l'Ara-
« bie envoie chaque année dans ces mers, ne tarderont pas
« à paraître. Comme les tiens, ils portent la foudre et de
« nombreux soldats. Tes nefs, endommagées par les flots,
« peuvent trahir le courage de tes guerriers et succomber
« dans une lutte inégale. »

A ce discours, le héros, que la saison favorable invitait d'ailleurs à mettre à la voile, n'hésite point sur le parti qu'il doit prendre. Le Samorin n'est plus à ses yeux que l'esclave et le complice des Maures; il l'abandonne à leur ténébreuse influence, et rappelle en secret Alvare et Diogo.

Mais les deux Portugais n'ont pu tromper la vigilance du Catual : on les arrête à la sortie des remparts. A peine cette nouvelle a-t-elle frappé l'oreille de Gama, qu'il fait saisir, à son tour, de riches marchands qui étaient venus de Calicut pour vendre aux guerriers de brillantes pierreries.

La terreur aussitôt se répand dans leurs familles : la ville entière est agitée. Gama, pour augmenter les alarmes, ordonne avec éclat les préparatifs du départ. Déjà le cabestan commence à tourner sous la main des matelots. Les uns, d'un bras vigoureux, soulèvent les câbles ; les autres, de leur poitrine endurcie, pressent les leviers.

D'autres encore s'élancent aux cordages, gagnent le haut des mâts et déroulent les voiles. Elles se déployaient au milieu des cris d'allégresse, quand tout à coup des clameurs plus vives vont apprendre au Samorin le prochain départ de

la flotte. Des femmes, des enfants assiégent l'entrée du palais, et redemandent leurs époux et leurs pères.

Un ordre soudain brise les fers des deu xPortugais, et leur rend leurs trésors. Le Maure en gémit, le Catual se tait; Alvare et Diogo partent triomphants. La nef qui les porte a reçu les députés du Samorin; ils vont présider à l'échange des captifs, et désarmer la colère de Gama. Le héros, satisfait du retour de ses compagnons, se laisse aisément fléchir, rend ses prisonniers, et s'éloigne à pleines voiles.

Il s'éloigne. — Tout espoir de paix et de commerce avec Calicut s'était évanoui pour Gama; mais du moins il avait reconnu les vastes régions qui s'étendent vers le berceau de l'Aurore. Il allait porter à sa patrie cette grande nouvelle et d'irrécusables témoignages de sa glorieuse découverte.

Quelques-uns des Malabares qui avaient ramené ses envoyés étaient restés sur la flotte. Il emporte avec eux le poivre brûlant, la fleur et la noix de l'arbuste de Banda, les clous odorants dont s'enorgueillit la terre des Moluques, la cannelle enfin, qui parfume les rivages de Ceylan.

C'est au fidèle Mozaïde qu'il en devait la conquête, à Mozaïde, qui, déjà chrétien dans le cœur, se dévouait à ses nouveaux frères. Heureux Africain ! bénis le jour sacré qui vient de luire à tes yeux ; bénis le ciel, qui, si loin de ton pays, t'a montré le chemin de la véritable patrie.

Les héros laissaient derrière eux la terre du soleil, et voguaient rapidement vers les mers d'Adamastor, fiers du succès de leurs travaux, mais toujours exposés à la cruelle inconstance des flots, toujours balancés entre la crainte et la joie.

Quel charme cependant, quel bonheur pour eux de revoir leur patrie, leurs parents, le doux séjour de leur enfance ! de redire un voyage si fécond en merveilles, les nouveaux cieux, les nouveaux peuples qu'ils ont observés ! de

recevoir le prix de tant de périlleuses fatigues ! Leur cœur, trop ému, ne peut contenir les torrents de joie dont il est inondé.

L'aimable divinité qui les protége et les guide, Vénus, les contemple avec ravissement [1]. Inspirée par le maître des dieux, elle veut embellir encore leur voyage, et, dans une route si longtemps semée d'écueils, faire briller à leurs yeux l'image des récompenses réservées aux longs travaux, à la patience héroïque.

Les vastes mers qu'ils ont parcourues, les tempêtes qu'ils ont essuyées, les cruelles persécutions de Bacchus, tous les maux qu'ils ont soufferts, se représentent à son souvenir. Un jour de calme va succéder à tant d'agitation. Amphitrite aplanira ses ondes, ses ondes où naquit Vénus.

Elles offriront aux favoris de la déesse un asile passager, quelques instants de repos et de bonheur, trop juste compensation des peines qu'ils ont endurées sur les flots. Vénus n'oubliera point d'associer à ses desseins cet enfant dont la puissance rapproche le ciel et la terre, les mortels et les dieux. Elle a tout disposé, tout prévu.

Non loin des royaumes de l'Aurore, au milieu des mers que décore la riante Taprobane, elle a fait choix d'une île solitaire qu'elle embellit de verts bocages et de tous les trésors du printemps. Les bosquets de Paphos et de Gnide, les jardins de Cythère et d'Amathonte, avaient moins de charme et de fraîcheur.

C'est là que, pour attendre l'arrivée des héros, elle veut appeler les jeunes déités de l'Océan. Vous y serez, Beautés sévères, vous qui ne captivez les cœurs que pour désoler vos captifs. C'est là qu'au milieu des danses et des folâtres jeux, Vénus fera couler dans vos veines cette langueur mystérieuse et tendre, si favorable aux vœux des amants.

Telle autrefois, sur la rive où s'élevaient les murs de Carthage, on la vit disposer en faveur d'Énée le cœur d'une

illustre princesse. Elle va trouver son fils, ce dieu si tendre et si cruel en qui réside tout son pouvoir. C'est par lui qu'elle sut enflammer Didon ; c'est par lui qu'elle enflammera les Néréides.

Elle attelle à son char et le cygne argenté et la colombe amoureuse : le cygne qui ne chante que pour faire ses adieux à la vie ; la colombe qui fut jadis la nymphe Péristère [2]. La nymphe avait moissonné des fleurs qu'Amour s'était réservées ; Amour s'en vengea par cette métamorphose. Vénus part. Les tendres colombes croisent leurs becs amoureux, le ciel s'épure, les vents se taisent : Zéphire seul agite doucement les airs.

Déjà le char de la déesse planait sur les sommets d'Idalie. Là, son fils avait rassemblé les Amours, et méditait une grande expédition contre l'univers en révolte. Armé de son carquois, il se préparait à venger son pouvoir méconnu, son nom usurpé, son culte avili, ses autels profanés par de coupables égarements.

Ses regards parcourent le monde [3]. Il voit un nouvel Actéon [4] s'élancer à la poursuite des animaux farouches. L'infatigable chasseur oublie les soins de son empire, et méprise l'Amour et les Grâces. Il en sera puni. Un jour, moins sauvage et moins fier [5], il rencontrera la déesse des forêts ; il la verra dans tout l'éclat de sa beauté : mais la déesse repoussera son hommage. Trop heureux encore s'il échappe à cette meute de favoris qui bondit sur ses traces !

L'Amour a lu dans le cœur des courtisans. Le bonheur public est loin de leur pensée ; ils ne sont épris que d'eux-mêmes. S'ils inondent le palais des rois, s'ils vantent leur amour pour le prince, s'ils se pressent autour de lui, c'est pour détruire les vertus qui germaient dans son âme. Un jeune épi commençait à fleurir ; il est étouffé par l'ivraie.

Des ministres de charité, des hommes du ciel [6], qui devaient leur tendresse au malheur et leurs soins pieux à l'indigence, ne sont possédés que de l'amour de l'or et des

grandeurs. Leur austérité n'est qu'un masque ; leur justice, qu'une lâche oppression. Obéissez aux lois, répètent-ils sans cesse. Mais leur voix ne s'adresse qu'au peuple : ils sont muets au pied du trône.

Le dieu n'aperçoit partout que des cœurs infidèles et des affections qui s'égarent. La vengeance respire dans ses yeux. Ses jeunes ministres sont autour de lui ; il va leur confier des phalanges guerrières, destinées à ramener les mortels sous ses lois.

Les Amours cependant s'occupaient à divers ouvrages. Les uns façonnaient le bois de leurs flèches ; les autres en aiguisaient le fer. Ils mêlaient à leurs travaux des chants mélodieux, soumis aux lois d'une harmonie céleste : douces paroles qu'embellissaient des airs plus doux encore.

Les forges divines, où rougit la pointe de leurs traits, ne s'alimentent que de cœurs enflammés ; elles s'allument au feu des désirs, flamme brillante, incorruptible, qui pénètre les cœurs et les brûle sans les consumer. Une source jaillit ; elle est formée des larmes des amants malheureux. C'est là que les Amours trempent le fer de leurs dards.

Les plus jeunes exerçaient leur adresse sur des cœurs durs et grossiers. De fréquents soupirs remplissent les airs. Des nymphes attendries volent au secours des blessés, et sur leurs plaies versent un baume salutaire. Imprudentes ! Elles ne voient point le danger qui les attend. L'Amour sourit à leur imprévoyance.

Toutes n'ont pas le don de charmer les yeux ; il est des blessures que guérit la laideur, comme on voit l'antidote amer détruire le venin répandu dans nos veines. Quelques-uns des blessés, trop attentifs à des paroles magiques, paient de leur liberté la guérison qu'ils obtiennent ; car, parmi ces nymphes compatissantes, il est aussi des Circés.

De tous ces traits, lancés au hasard par des mains encore mal assurées, naissent les unions bizarres, les penchants

monstrueux : témoin Yblis, Myrrha, le frère de Thamar et le fils d'Antiochus. Les flèches de l'Amour s'égarent dans tous les rangs.

Grands du monde, êtes-vous à l'épreuve des armes d'une simple bergère ? Et vous, nobles Beautés, étiez-vous avec le dieu Mars, quand Vulcain vous enveloppa de ses filets ? C'est pour de vulgaires amants que vous comptez les heures de la nuit ; c'est pour eux que vous franchissez les toits et les murs. Mais devons-nous en accuser l'Amour? Vénus, dans cet obscur délire, Vénus est plus coupable que son fils.

Déjà les cygnes au blanc plumage déposaient mollement sur la verdure le char de Cypris. La fraîcheur de son teint s'est animée des couleurs de la rose. L'enfant dont les flèches redoutables n'épargnent pas même les dieux, Cupidon, vole à sa rencontre ; il est suivi de la foule des Amours, qui viennent baiser la main de leur aimable souveraine.

Les moments sont chers à Vénus. Elle prend son fils dans ses bras : « Cher enfant ! lui dit-elle, toi sur qui repose tout « mon pouvoir, toi qui te ris des foudres dont Jupiter écrasa « Typhée [7] ; toi, l'espoir et l'orgueil de ta mère, ô mon fils ! « j'implore ton secours.

« Tu connais les descendants de Lusus. Je les chéris à « l'égal des enfants d'Énée. Ils adorent Vénus et la gloire, « et leur seront toujours fidèles ; j'en ai pour garants d'in- « faillibles oracles. Encourageons leurs travaux ; unissons en « leur faveur tout ce que les Destins nous ont donné de force « et de puissance.

« Bacchus les a persécutés dans l'Inde ; la mer a soulevé « contre eux toutes ses vagues. Eh bien ! que ce même « Océan, si longtemps agité, repose enfin sous leurs nefs « victorieuses ; que, témoin naguère de leurs tourments et « de leurs peines, il le soit aujourd'hui de leur triomphe et « de leur bonheur.

« Que les filles de Nérée, un moment complices des fu-

« reurs de Bacchus, soient frappées de tes inévitables traits ; « que, saisies d'un feu soudain, elles se rassemblent dans « une île où je conduirai mes héros. Flore y versera les tré- « sors de sa corbeille ; Zéphire y rafraîchira la verdure et les « fleurs ; Amphitrite amoureuse la caressera de ses flots.

« Que là, sous des lambris éclatants, les tendres Néréides « préparent les mets exquis, les vins parfumés, les guir- « landes de roses ; qu'elles disposent les lits magnifiques, « moins brillants que leurs attraits ; qu'elles inventent pour « mes héros mille plaisirs délicats. Arme-toi, blesse, en- « flamme ; que la fête de l'Hyménée soit aussi le triomphe « de l'Amour.

« Laisse là tes cohortes légères. Du sein de l'onde où je « suis née, fais sortir une race de héros [8]. Ils renouvelleront « la face du monde, ils confondront à la fois l'impie qui « abandonne tes autels, et l'hypocrite qui les profane. La « terre redeviendra ta conquête. Et pourrait-elle se défendre « de tes feux, quand l'onde elle-même en aura senti « l'ardeur ? »

Elle dit. Une joie maligne éclate dans les yeux de Cupidon ; il se fait apporter son arc d'ivoire, l'arc brillant d'où partent ses flèches dorées. Vénus, d'un air tendre et caressant, le reçoit dans son char ; et les oiseaux mélodieux, qui jadis ont tant déploré la mort de Phaéthon, les enlèvent au milieu des airs.

L'Amour veut avoir l'appui d'une autre divinité qui, plus d'une fois, a divulgué ses mystères, mais qui souvent aussi a secondé ses desseins. Sa taille est celle d'un géant. Indiscrète et téméraire, organe du mensonge et de la vérité, elle embrasse l'univers dans son vol infatigable. Ce qu'ont vu ses cent yeux, ses mille bouches le proclament.

Vénus et son fils vont chercher la Renommée. A peine ont-ils parlé, qu'elle s'élance dans les airs, et va publiant de rivage en rivage les exploits des enfants de Lusus. Les accents de sa trompette n'avaient jamais eu tant d'éclat ; ils pénètrent

jusqu'au fond des grottes humides, portés par la Crédulité, qui, cette fois du moins, n'aura pas à prêter son secours au mensonge.

Les dieux de la mer sont émus ; ils écoutent d'une oreille attentive ces merveilleux récits, et dépouillent insensiblement la haine que Bacchus leur avait inspirée. Le cœur des déesses, plus mobile encore et plus sensible à la gloire, est déjà du parti des héros. « L'Envie seule, la cruelle Envie a « pu, se disaient-elles, armer Bacchus contre des mortels si « grands. »

Cependant le fils de Vénus commence à décocher ses traits ; la mer en est couverte. Les uns traversent rapidement l'onde agitée ; les autres glissent à la surface, se relèvent, retombent, et, par d'obliques détours, descendent au fond des eaux. Les nymphes chancelantes exhalent de profonds soupirs ; elles appellent leurs glorieux époux. Aucune d'elles ne les connaît encore ; mais, sur la foi de la Renommée, elles s'en forment l'image.

Téthys seule semblait invulnérable. Le dieu rapproche avec effort les extrémités de son arc d'ivoire. C'est Téthys qu'il menace ; c'est à ce cœur rebelle qu'il destine un dernier trait. La corde frémit, le trait vole..... la victoire est complète. L'Amour n'a plus de flèches à lancer, ni de nymphes à combattre. Les déesses languissantes ne vivent plus que pour se sentir mourir d'amour.

Ondes azurées, faites place à la fille des mers, à Vénus, qui vient au secours de ses victimes. La voyez-vous qui, de la main, vous montre des voiles blanches poussées par les zéphyrs sur la cime des flots ? Et toi, qui versas la flamme au sein des Néréides, Amour, achève ton ouvrage ; viens enhardir la craintive pudeur.

Déjà les nymphes se raniment. Leurs mains s'enchaînent avec grâce, leurs mouvements se cadencent ; l'onde se courbe, et les porte à la rive fortunée où Vénus les conduit. Une tendre inquiétude fait palpiter leur cœur ; mais la

déesse leur parle et les rassure. Déjà vaincues par l'Amour, pouvaient-elles se montrer indociles aux conseils de sa mère ?

Cependant les Lusitaniens sillonnaient les plaines liquides. Encore loin de leur patrie, ils cherchaient à découvrir un rivage qui leur fournît une onde pure, quand, dans un transport de joie, ils aperçoivent l'île enchantée que l'Aurore éclairait de ses premiers feux.

L'île, avec ses frais bocages, leur était amenée sur les flots, semblable à la voile légère qui obéit au souffle des vents. Toujours s'offrant à leur vue, toujours guidée par une main divine, elle suivait les mille détours de leur route incertaine et mobile.

A peine eut-elle fixé leurs regards, qu'elle cessa d'être flottante, comme autrefois Délos à la naissance des enfants de Latone. Elle présente aux Lusitaniens une large baie, dont les eaux tranquilles venaient mourir sur un sable blanc parsemé de coquillages aux mille couleurs.

Trois collines, d'un aspect aussi gracieux qu'imposant, étalent leur verdure émaillée de fleurs, et dominent ce riant séjour. De leur sommet jaillissent de clairs ruisseaux. Les ondes fugitives murmurent à travers les rochers, et de cascade en cascade vont se réunir dans un vallon délicieux.

Ils y forment un lac dont l'étendue égale la beauté. Autour de ce vaste bassin sont groupés des arbres charmants. Leur tête, couronnée de verdure, flotte suspendue sur le cristal liquide : on dirait qu'amoureux de leur feuillage, ils se plaisent à le voir répété dans ce fidèle miroir.

D'autres portent dans les airs leurs rameaux chargés de fruits odoriférants ; l'oranger, dont les pommes d'or ont l'éclat de la chevelure de Daphné ; le cédrat, qui plie sous son brillant fardeau ; le citronnier, dont le fruit jaunissant parfume le verger qu'il embellit.

Une verte chevelure couronne le front des collines. Là

s'élèvent à la fois les peupliers d'Alcide, les lauriers d'Apollon [9], les myrtes de Vénus, les pins de Cybèle, témoins autrefois de l'inconstance d'Atys ; le cyprès enfin, qui dirige vers le séjour des dieux sa tête pyramidale.

Sous un ciel si beau, la nature ne vend point ses bienfaits. Là, se reproduisent sans culture la cerise aux teintes vermeilles, la mûre qui rappelle de funestes amours [10] ; la pomme de Perse, qui, transplantée sur un sol étranger, n'en devient que plus chère à Pomone.

La grenade vient de s'ouvrir : elle efface l'éclat du rubis. Dans les bras de l'ormeau se balance la vigne amoureuse, avec ses grappes de pourpre et d'émeraude. Et toi qui, sur la tige où tu reposes, as reçu les atteintes de l'avide passereau, poire au corsage élancé, sois fière de tes blessures ; elles ont révélé ta saveur et ton prix.

Un long tapis de verdure, plus brillant et plus doux que ceux que la Perse a tissus, couvre le fond de la vallée : des myriades de fleurs la décorent. Narcisse incline sa tête élégante sur une eau pure et tranquille [11]. Près de lui renaît, dans l'anémone, le fils de Cinyre et de Myrrha [12], dont le souvenir, ô Vénus ! te fait encore soupirer.

En voyant le ciel et la terre étinceler des mêmes couleurs, on pouvait douter si l'Aurore [13] répandait sur les fleurs son doux éclat, ou si l'éclat des fleurs allait se réfléchir sur le front de l'Aurore. Jeune compagne de Zéphire, c'est toi qui vas distribuant à la violette ses tendres nuances, à la rose les teintes pudiques dont se colore la timide beauté : c'est toi qui revêts d'un éclat si pur l'asphodèle aux fleurs d'or, l'odorante marjolaine, le lis qui boit les pleurs du matin, l'hyacinthe où se lit en caractères ineffaçables la douleur d'Apollon [14].

Tandis que Flore et Pomone embellissent à l'envi ce délicieux séjour, des légions d'oiseaux chantent dans les airs, de joyeux troupeaux bondissent dans la plaine. Cycnus soupire au bord des eaux : Philomèle lui répond sous le

feuillage. Actéon ne s'épouvante plus de l'image de son bois, que réfléchit le cristal des fontaines. Le lièvre craintif, la tremblante gazelle, sortent sans effroi des buissons épineux, et le moineau familier porte gaiement à son nid la pâture de sa famille naissante.

C'est dans ce riant Élysée que descendirent les nouveaux Argonautes. Les déesses erraient à l'aventure à travers les pelouses fleuries : les unes faisaient résonner les douces guitares, les harpes harmonieuses, les flûtes pastorales ; les autres, un arc d'or à la main, semblaient poursuivre des animaux..... qu'elles ne poursuivaient pas.

Vénus, si savante en l'art de plaire, Vénus leur avait dit : « Au premier abord des héros, dispersez-vous sur le gazon, « dans les bocages ; fuyez, ils voleront sur vos pas. » Quelques-unes, se confiant dans leur beauté, sans autre parure que leurs charmes, se jouaient négligemment au milieu d'une onde pure.

Cependant les guerriers s'élançaient de leurs navires, impatients de faire la guerre aux habitants des bois. Ils ne savaient pas que, grâce au Dieu des amours, ils n'auraient besoin, sur ces belles collines, ni de piéges, ni de filets, ni des armes du chasseur.

Les uns, l'arquebuse ou l'arbalète à la main, s'enfoncent dans l'épaisseur du bocage, asile obscur de la gazelle et du cerf ; les autres foulent paisiblement la verdure, et, séduits par la fraîcheur de l'ombre, suivent les méandres charmants d'un ruisseau qui, sur un sable d'argent, porte son onde à la prairie.

Tout à coup ils voient s'agiter, à travers le feuillage, des couleurs brillantes et variées. Leur éclat n'est pas celui des fleurs : l'œil ne peut s'y méprendre. C'est la blancheur de la laine la plus pure ; c'est l'éclat de la soie dont se décorent nos jeunes beautés, quand, pour mieux assurer leurs conquêtes, elles appellent la parure au secours de leurs attraits.

Velloso pousse un cri de surprise et de joie. « Amis, « quelle rencontre imprévue ! quelle heureuse découverte ! « si les divinités des vieux âges habitent encore sur la terre, « cette île fleurie est le séjour des déesses. Oh ! que la na- « ture est féconde en merveilles ! et que de richesses elle dé- « robe à la curiosité des mortels !

« Suivons les belles inconnues ; mortelles ou déesses, « tâchons de les atteindre. » Il dit, et, plus rapide que le daim, s'élance avec ses compagnons à la poursuite des Nymphes. Elles fuient, en poussant des cris, à travers le bocage. Les robes légères, les blondes chevelures, voltigent au gré des vents.

Les guerriers redoublent d'ardeur : on dirait de nouveaux Hippomènes disputant le prix de la course à de nouvelles Atalantes. La victoire ne sera pas longtemps indécise : Vénus est au milieu des airs. Enveloppée d'un nuage d'or, elle jette à pleines mains les touffes de roses sous les pieds glissants des Néréides, et précipite les pas des guerriers.

Ailleurs, les déesses folâtraient dans les eaux. A la vue des chasseurs, elles jettent un cri d'alarme, comme effrayées d'une audace inattendue. L'une a ressaisi le fin tissu qu'elle avait déposé sur la rive ; l'autre court éperdue se réfugier sous les ombrages ; mais sa blancheur éblouissante a éclairé sa fuite.

Une autre encore, l'œil courroucé, la rougeur sur le front, se replonge au fond du lac. C'était la colère de Diane surprise au bain par le fils d'Aristée. Mais un jeune audacieux n'a vu que sa beauté ; ardent, impétueux, encore chargé de ses vêtements, il porte au sein des eaux le feu dont il est dévoré.

Tel, au bord d'un étang fréquenté par la timide sarcelle ou par le héron solitaire, s'agite et frémit le fidèle compagnon du chasseur : accoutumé à saisir sur l'onde l'oiseau que son maître a blessé, à peine a-t-il vu s'incliner le tube me-

naçant, qu'il s'élance emporté par son rapide instinct, et nage vers sa proie en aboyant de plaisir.

Léonard, guerrier plein de courage [15] et galant chevalier, avait été plus heureux sous les enseignes de Mars que sous les drapeaux de l'Amour. Il semblait qu'un mauvais Génie le rendît odieux à Vénus : il le croyait ; mais, toujours fidèle au culte de la déesse, il n'avait jamais perdu l'espérance d'un avenir plus fortuné.

La jeune Éphyre fuyait devant lui. Modèle de grâce et de beauté, Éphyre, en disputant ses attraits, voulait leur donner encore plus de prix. « O Nymphe ! lui disait Léonard, « mon cœur a volé vers toi ; tu l'emportes dans ta fuite, et « tu refuses de m'attendre ! Tant de rigueur sied mal à la « beauté.

« Nymphe charmante, tes compagnes ont suspendu leur « course. Toi seule, tu fuis encore ; tu fuis l'infortuné « Léonard ! Eh ! qui t'a révélé ma disgrâce et mon nom ? « Qui t'a conseillé de me haïr ? Serait-ce le mauvais Génie « qui toujours s'attache à mes pas ? Défie-toi de ses dis- « cours ; il te trompe ; il me trompait jadis mille fois par « heure.

« Pourquoi cette fuite précipitée, qui te fatigue et m'ac- « cable ? Craindrais-tu des transports téméraires ? Ah ! que « tu connais mal le destin qui me poursuit ! L'Amour lui- « même m'offrirait ses plus chers trésors, qu'une barrière « jalouse s'élèverait tout à coup entre Léonard et les trésors « de l'Amour [16].

« Arrête, je t'en conjure. Et puissent les jours de ton « printemps s'arrêter ainsi dans leur fuite ! Tourne les yeux « vers moi ; romps le charme funeste qui me tient depuis si « longtemps enchaîné. Le tyran qui m'opprime résisterait à « la puissance des rois, à la force des armées ; cesse de fuir, « il est vaincu.

« Mais, hélas ! sourde à ma prière, tu n'entends que mon

« persécuteur. Ta rigueur s'unit à la sienne, et se joue d'un « cœur infortuné qui gémit suspendu à l'or de ta chevelure « ondoyante. Ce cœur, chargé d'ennuis, ne le sens-tu pas « qui te pèse ? ou, déjà plus près du bonheur, serait-il de- « venu plus léger ?

« C'est le seul espoir qui me reste. Tu ne pourras en sou- « tenir le poids et tu lui rendras sa liberté, ou tes charmes « tout-puissants auront changé sa destinée... Mais n'est-ce « pas une illusion ? L'Amour combat pour moi ; sa douce « blessure a ralenti ta course. Ah ! serais-je en effet le plu « heureux des mortels ? »

Éphyre fuyait encore, mais d'un pas moins rapide, comme pour écouter les tendres accents, les plaintes amoureuses de son timide adorateur. Touchée de son délire, elle tourne vers lui une figure céleste, inondée de joie et de volupté, et se laisse tomber aux pieds de Léonard, qui s'enivre de son triomphe.

Tout le bocage retentit d'un doux murmure. Tendres soupirs, prières d'amour, refus agaçants, cris de colère, paroles de paix, se mêlent et se confondent. Journée délicieuse, que Vénus enflamma de tous ses feux [17], comment redire les plaisirs que tu vis éclore ? Ah ! que mes vers du moins en offrent l'imparfaite image à celui qui n'a pu les goûter !

Les Néréides ont partagé l'ivresse de leurs amants ; elles se plaisent à les parer de guirlandes de fleurs, de couronnes d'or et de laurier. Leurs belles mains, en signe d'hyménée, s'unissent à celles des héros : les paroles solennelles sont prononcées. Nobles fils de Lusus ! heureux guerriers ! la mort même ne saurait vous ravir vos inséparables compagnes [18].

La plus belle des nymphes, celle à qui toutes obéissent et dont les traits annoncent la céleste origine, la déesse enfin qui couvre de merveilles la terre et l'onde, Téthys, avait été réservée par l'Amour au conquérant des mers.

La majesté brille sur son front, et la grâce dans ses discours.

« Je suis Téthys, dit-elle à son illustre favori. Fille de « Célus et de Vesta [19], je connais les mystères que renfer- « ment, dans leur immensité le ciel, la terre et les mers, « mystères profonds, que les Destins ont résolu de te ré- « véler par ma voix. L'univers n'a plus de secrets pour des « héros tels que vous. »

Elle dit, et, le prenant par la main, le conduit au sommet d'une montagne où s'élève un palais d'or et de cristal. C'est là que, pour Téthys et Gama, l'Amour a rassemblé tous les plaisirs; il anime, il embellit à la fois et le palais de Téthys et les bosquets des Néréides.

Ainsi s'écoulait, dans l'ivresse d'un bonheur inconnu aux mortels, une journée enchanteresse qui payait nos guerriers de leurs longs et pénibles travaux : ainsi le monde reconnaissant a placé au bout de la carrière le prix du courage et des exploits ; la Renommée proclame les vainqueurs, et leur mémoire est immortelle.

Les triomphes, les palmes, les lauriers, tous les honneurs que l'univers leur décerne, ont leur emblème dans les fêtes charmantes prodiguées aux enfants de Lusus par les nymphes de l'Océan. Sous les traits des Néréides, la Gloire a souri aux triomphateurs des flots ; sous les traits de Téthys, elle a couronné Gama [20].

L'antiquité aimait à placer dans les cieux les mortels dont la déesse aux cent voix avait consacré les noms. Ils n'arrivaient à l'immortalité que par d'éclatants exploits, par d'immenses travaux, par cette carrière de la vertu, si rude d'abord et si pénible, mais à la fin si riante et si douce.

Les héros, en quittant la vie, franchissaient le seuil de l'Olympe : le ciel s'ouvrait aux bienfaiteurs de la terre. Jupiter, Mercure, Phébus et Mars, Énée et Romulus, les deux Thébains, Cérès, Pallas, Diane et Junon, n'étaient que les enfants des hommes.

Mais la voix de la Renommée en a fait des dieux, des demi-dieux, des dieux de la patrie, des génies protecteurs et des héros. O vous donc qui aspirez à la gloire, voulez-vous être aussi grands qu'ils l'ont été sur la terre ? réveillez-vous au bruit de leurs actions. Ils n'attendaient point dans un lâche repos les honneurs de l'apothéose.

Réprimez l'ambition, la cupidité, qui vous dévorent ; étouffez ces honteuses passions. L'amour de l'or fait les esclaves, et l'ambition, les tyrans. L'or et les honneurs donnent-ils une valeur réelle à celui qui les possède? Eh ! qu'importe de les obtenir ? Il suffit de les mériter.

Soyez, dans la paix, les protecteurs du faible contre la tyrannie du fort, et, s'il vous faut une autre gloire, endossez le harnois belliqueux, et devenez la terreur des infidèles. Vous étendrez, vous affermirez l'empire : sa grandeur fera la vôtre ; la fortune vous ouvrira ses trésors, et les honneurs vous chercheront en foule.

Ce roi que vous chérissez devra la splendeur de son règne à la sagesse de vos conseils, à la force de ces épées qui vous rendront immortels comme vos pères. Rien n'est impossible au courage ; une volonté forte surmonte tous les obstacles. Osez marcher sur les traces des héros : la patrie vous contemple, et l'île enchantée vous attend.

NOTES

---

1. Vénus les contemple avec ravissement, etc.

Les enfants de Lusus vont revoir les mers orageuses qu'ils ont déjà traversées ; ils vont affronter de nouveau.

> Le vieux cap africain qui, s'élevant contre eux,
> De ses rochers vivants épouvanta leurs yeux,
> Et qui, sous leurs vaisseaux explorateurs des mondes,
> Vit expirer sa rage et se courber ses ondes.
>
> M. Parceval-Grandmaison.

Le géant est vaincu ; la rage de Bacchus est impuissante et muette ; et ces mêmes flots, qui furent témoins de tant de souffances et d'intrépidité, le seront de l'apothéose anticipée que Vénus a résolu de décerner à ses héros. Une île, enrichie de tous les trésors de l'automne et du printemps, leur apparaîtra tout à coup, et cette île sera pour eux l'Élysée. C'est là qu'environnés de divinités fantastiques, ils trouveront l'image de la gloire, de la renommée, des couronnes d'immortalité, qui sont le prix des longs efforts du courage; c'est là, c'est dans la description de cette île enchantée, que Camoens étalera toutes les richesses de son imagination, qu'il versera toutes les couleurs de sa palette. Ses idées seront voluptueuses et ses paroles chastes ; ses récits pleins de grâce et de chaleur, et ses tableaux aériens. Delille n'avait lu cet épisode ni dans l'original, ni dans une traduction fidèle, quand il disait, à la fin de ses notes sur le quatrième livre de l'Énéide :

« Tous les poëtes épiques ont cru devoir consacrer un de leurs chants « à l'amour. Le Camoens fait aussi débarquer les Portugais dans une « île où les Néréides, enflammées par Vénus et Cupidon, de concert « avec le Père éternel, s'efforcent de les retenir. Cet épisode est écrit « avec si peu de ménagement, que l'île enchantée de la *Lusiade* ressemble beaucoup plus à un lieu de débauche qu'au séjour des dieux. « Ce serait outrager Virgile que de lui comparer de pareilles productions. » Disons plutôt que ce serait outrager Camoens, que de réfuter de pareilles accusations. Delille a répété La Harpe, qui avait répété Voltaire, qui, en cela du moins, ne répétait personne, mais qu'entraî-

nait le désir secret d'immoler à la Henriade toutes les épopées anciennes et modernes. Voyez ses jugements sur Homère et sur Milton.

Quelques critiques ont fait contre le neuvième chant et contre le dixième une objection tirée des principes de l'art. Le poëme est fini au huitième chant, disent-ils, et tout le reste est un hors-d'œuvre. Cette objection est spécieuse; mais nous répondrons d'abord que Camoens est justifié par l'exemple d'Homère. Dans l'Iliade, le poëme est fini à la mort d'Hector; et cependant le poëte grec consacre presque en entier les deux derniers chants de son poëme à la description des jeux célébrés en l'honneur de Patrocle. Nous dirons, en second lieu, que l'action principale des *Lusiades* étant la découverte de l'Inde, cette action n'est pas à son terme tant que le succès n'est pas connu en Portugal. Supposons, en effet, que Gama, après avoir découvert le Malabar, ne puisse échapper à la fureur des Maures de Calicut; que sa flotte soit engloutie dans les flots ou dévorée par les flammes, son entreprise périt avec lui; il n'y a plus de découverte, il n'y a plus de poëme. L'action subsistera donc jusqu'à ce que la rentrée de Gama dans les eaux du Tage apprenne à sa patrie que la route de l'Inde est ouverte.

2. La nymphe Péristère.

Vénus et l'Amour cueillaient des fleurs dans un bocage. C'était à qui des deux en aurait le plus tôt rempli sa corbeille. L'Amour volait rapidement de fleur en fleur, se fiant à la légèreté de ses ailes; mais la nymphe Péristère se joignit à Vénus, sans être aperçue, et la corbeille de la déesse fut remplie la première. L'Amour, pour se venger, changea Péristère en colombe.

3. Ses regards parcourent le monde.

Cette idée de l'Amour contemplant l'univers, et s'indignant de tant d'affections qui s'égarent, de tant de passions honteuses qui osent se parer de son nom, est aussi neuve que morale et philosophique. L'auteur va placer, dans ce cadre ingénieux, l'amour des plaisirs, si contraire à l'amour des devoirs; l'amour-propre, qui ne sourit qu'aux adulateurs; l'amour du pouvoir, déguisé sous les apparences de l'attachement pour le prince; l'amour de l'or et des grandeurs, brûlant dans le cœur des mêmes hommes qui semblaient avoir mis tous leurs trésors dans le ciel. L'auteur a beau vouloir envelopper ses pensées, la franchise de son caractère perce à travers le voile dont il se couvre; il suffit, pour comprendre tout le sens de ce morceau, de se reporter en imagination à la cour du roi Sébastien, telle que les historiens nous l'ont peinte. Les grands personnages de cette cour ne se reconnurent que trop bien dans les tableaux du poëte; et cela nous explique ses longues infortunes, comme nous l'avons remarqué dans une des dernières notes du chant précédent.

4. Il voit un nouvel Actéon, etc.

Le roi Sébastien, le même que l'amour de la gloire entraîna depuis en Afrique, et qui périt si malheureusement à la bataille d'Alcacer, n'avait manifesté, dans sa première jeunesse, qu'une seule passion, celle de la chasse. Il était entretenu dans ce goût immodéré par ses ministres et ses propres gouverneurs, qui, tandis qu'il négligeait les devoirs de la royauté, régnaient véritablement sous son nom. L'histoire est ici tout à fait d'accord avec les reproches que lui adresse le poëte. (Voir La Clède, *Histoire générale du Portugal*, édition de Paris, 1735, volume V, page 144.)

5. Un jour, moins sauvage et moins fier, etc.

Sébastien, né avec une âme ardente et portée à exagérer toutes les vertus, affectait de l'éloignement et même de l'aversion pour les femmes. Cependant, sur la foi d'un simple portrait, il devint amoureux de Marguerite de France, fille de Henri II : il la fit demander en mariage par ses ambassadeurs; mais les intrigues de Philippe II, roi d'Espagne, firent échouer les négociations. C'est à quoi l'auteur fait allusion dans ce passage; il représente le nouvel Actéon épris des charmes de Diane, et repoussé par la déesse. Le poëte poursuit l'allégorie, et par un dernier trait, laisse échapper toute sa pensée : *Trop heureux encore s'il échappe à cette meute de favoris qui bondit sur ses traces!*

6. Des ministres de charité, des hommes du ciel, etc.

Allusion à l'inquisition, qui venait de s'établir en Portugal, malgré les remontrances courageuses des principaux corps de l'État. Le gros de la nation, animé depuis longtemps contre les Maures et les Juifs, ne vit dans l'érection de ce tribunal qu'un moyen de les comprimer; et la haine impévoyante du peuple l'emporta sur la sage prévoyance des magistrats. L'inquisition ne tarda pas à envelopper dans ses terribles arrêts et les Maures, et les Juifs, et les nationaux. Les rois eux-mêmes tremblèrent devant elle; mais il n'était plus temps de la détruire, elle avait jeté de trop profondes racines; elle interdit jusqu'au murmure, et Camoens, vingt ans plus tard, n'aurait pas écrit cette page impunément.

7. Toi sur qui repose tout mon pouvoir, toi qui te ris des foudres dont Jupiter écrasa Typhée.

Imitation de Virgile :

> Nate, meæ vires, mea magna potentia, solus,
> Nate, patris summi qui tela Typhoia temnis.
>
> *Æneid.*, lib. I, v. 664.

O toi, l'honneur, l'appui, le charme de mes jours,
Enfant vainqueur des dieux, souverain de la terre,
De qui la flèche insulte aux flèches du tonnerre.

DELILLE.

8. Du sein de l'onde où je suis née, fais sortir une race de héros.

Tout est allégorie dans ce neuvième chant. Les héros qui doivent sortir du sein de l'onde, ce sont ces guerriers navigateurs à qui la découverte de l'Orient va donner l'empire des mers.

9. Là s'élèvent à la fois les peupliers d'Alcide, les lauriers d'Apollon, etc.

Ce passage paraît imité d'Ovide. Orphée vient de perdre, pour la seconde fois, sa chère Eurydice ; il chante sa douleur sur sa lyre, et d'une manière si touchante, que les arbres émus accourent à sa voix :

Non Chaonis abfuit arbos,
Non nemus Heliadum, non frondibus æsculus altis,
Nec tiliæ molles, nec fagus, et innuba laurus,
Et coryli fragiles, et fraxinus utilis hastis,
Enodisque abies, curvataque glandibus ilex,
Et platanus genialis, acerque coloribus impar,
Amnicolæque simul salices, et aquatica lotos,
Perpetuoque virens buxus, tenuesque myricæ,
Et bicolor myrtus, et baccis cærula tinus.
Vos quoque, flexipedes hederæ, venistis, et una
Pampineæ vites, et amictæ vitibus ulmi;
Ornique et piceæ, pomoque onerata rubenti
Arbutus et lentæ, victoris præmia, palmæ;
Et succincta comas hirsutaque vertice pinus,
Grata deum matri : si quidem Cybeleius Atys
Exuit hac hominem, truncoque induruit illo.
Adfuit huic turbæ, metas imitata, cupressus :
Nunc arbor, puer ante deo dilectus ab illo
Qui citharam nervis, et nervis temperat arcus.

Metam., lib. X, v. 90 et seqq.

Mille arbres à l'envi se rangent sous ses lois ;
Le hêtre, le tilleul, le peuplier mobile,
Le coudrier noueux et l'olivier fertile,
Et le mûrier sauvage aux fruits doux et sanglants,
Et le chêne courbé sous le poids de ses glands,
L'arbre dont le buveur aime l'ombre joyeuse.
Et le chaste laurier, et l'érable, et l'yeuse,
Le saule aux longs rameaux balancés dans les airs,
Et le myrte et le buis qui bravent les hivers,
Et le lierre aux cent mains et la vigne amoureuse

Embrassant de l'ormeau la tige vigoureuse,
Et le figuier poreux, aux fruits pleins de saveur,
Le palmier dont la feuille est le prix du vainqueur,
Le sapin résineux à la sombre verdure,
Le pin qui boucle en nœuds sa courte chevelure,
Le pin cher à Cybèle : Atys par elle aimé,
Sous l'écorce d'un pin fut par elle enfermé.
Le cyprès suit aussi le charme qui le guide,
Le cyprès, des forêts mouvante pyramide,
Jadis l'ami du dieu qui manie à la fois
Et l'arc et l'archet d'or qui frémit sous ses doigts

SAINT-ANGE.

10. La mûre, qui rappelle de funestes amours.

Qui ne connait la touchante aventure de Pyrame et de Thisbé? Ils étaient de Babylone. Contrariés par leurs parents, qui refusaient de les unir, ils s'étaient donné rendez-vous au tombeau de Ninus, sous un mûrier blanc, près d'une claire fontaine :

Arbor ibi, niveis uberrima pomis,
Ardua morus, erat; gelido contermina fonti.

Metamorph., lib. IV, v. 89.

Thisbé, étant arrivée la première, aperçut, à la clarté de la lune, une lionne qui, la gueule fumante de carnage, venait se rafraîchir à la fontaine. Saisie de frayeur, Thisbé s'enfuit, et laisse tomber son voile. La lionne le rencontre sur son passage, l'ensanglante en le déchirant, s'abreuve dans la source, et rentre au fond des bois. Pyrame arrive enfin : à la vue de ce voile plein de sang, il ne doute point que Thisbé n'ait été dévorée par une bête féroce ; et, dans son désespoir, il se perce de son épée. Cependant Thisbé, remise de sa frayeur, revient, cherche Pyrame, et le trouve expirant !

Pyrame, clamavit, quis te mihi casus ademit?
Pyrame, responde : tua te carissima Thisbe
Nominat : exaudi, vultusque attolle jacentes.
Ad nomen Thisbes, oculos jam morte gravatos
Pyramus erexit, visaque recondidit illa.
Quæ postquam vestemque suam cognovit, et ense
Vidit ebur vacuum; tua te manus, inquit, amorque
Perdidit, infelix. Est et mihi fortis in unum
Hoc manus; est et amor, dabit hic in vulnera vires.
Prosequar extinctum, letique miserrima dicar
Causa, comesque tui : quique a me morte revelli
Heu! sola poteras, poteris nec morte revelli.
Hoc tamen amborum verbis estote rogati,
O, multum miseri, meus illiusque parentes,
Ut quos serus amor, quos hora novissima junxit,
Componi tumulo non invideatis eodem,

At tu, quæ ramis arbor miserabile corpus
Nunc tegis unius, mox es tectura duorum :
Signa tene cædis pullosque et luctibus aptos,
Semper habe fetus, gemini monumenta cruoris.
Dixit; et aptato pectus mucrone sub imum,
Incubuit ferro, quod adhuc a cæde tepebat.
Vota tamen tetigere deos, tetigere parentes.
Nam color in pomo est, ubi permaturuit, ater ;
Quodque rogis superest, una requiescit in urna.

Metamorph., liv. IV, v. 142 et seqq.

Pyrame! par quel sort t'ai-je perdu? dit-elle.
Cher Pyrame! réponds; c'est Thisbé qui t'appelle.
L'amant, à ce doux nom, soulève avec effort,
Ses yeux appesantis du sommeil de la mort.
La voit, soupire et meurt, content de l'avoir vue.
Elle aperçoit son voile et l'épée encor nue;
Et sachant tout alors : Quoi ! c'est donc ton amour,
Dit-elle, c'est ta main qui t'a privé du jour?
Ma main, ma main aussi prouvera ma tendresse.
Je n'ai pas moins d'amour, si j'ai plus de faiblesse.
Je serai ta compagne, et l'on ne dira pas
Que Thisbé sans te suivre a causé ton trépas.
La mort, qui seule, hélas! t'a pu séparer d'elle,
La mort va la rejoindre à son amant fidèle.
O vous, parents cruels, mais, hélas! trop punis,
Quand l'amour, le trépas, tous deux nous ont unis,
Que la même urne encore unisse notre cendre!
Et toi qui vis le sang que l'amour fit répandre,
Le sang de mon amant, et qui vas voir le mien,
Gardes-en la teinture, arbre fatal, devien
Un symbole de deuil, et transmets d'âge en âge
D'un double sacrifice un sanglant témoignage,
Soudain elle saisit le fer encor fumant,
L'enfonce dans son cœur et meurt sur son amant.
Son vœu fût exaucé des dieux qui les plaignirent.
De pourpre, en mûrissant, les mûres se teignirent
Leurs parents même enfin se rendent à leurs vœux,
Et le même tombeau les enferma tous deux.

SAINT-ANGE.

11. Narcisse incline sa tête élégante sur une eau pure et tranquille.

Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,
Quem neque pastores, neque pastæ in monte capellæ
Contigerant, aliudve pecus : quem nulla volucris,
Nec fera turbarat, nec lapsus ab arbore ramus.
Gramen erat circa, quod proximus humor alebat,
Silvaque, sole lacum passura tepescere nullo.

Metamorph., lib. III, v. 405.

Un vallon frais recèle une source argentée,
Inconnue aux troupeaux, des bergers respectée.
L'écorce des vieux troncs, la plume des oiseaux,
Jamais n'ont altéré le miroir de ses eaux;
Et sur ses bords charmants, plantés d'arbres sans nombre,
Son cours nourrit les fleurs, et la verdure et l'ombre.

SAINT-ANGE.

C'est à cette source pure que Narcisse, fils de Céphise et de Liriope, venait, au retour de la chasse, chercher le repos et la fraîcheur. En se voyant dans le cristal des eaux, il devint tellement amoureux de lui-même, qu'il en mourut de langueur.

Ut intabescere flavæ,
Igne levi ceræ, matutinæve pruinæ
Sole tepente solent, sic attenuatus amore
Liquitur, et cæco paulatim carpitur igni.
Et neque jam color est mixto candore rubori;
Nec vigor, et vires, et quæ modo visa placebant,
Nec corpus remanet, quondam quod amaverat Echo.

Metamorph., lib. III, v. 485.

Comme se fond la cire à l'aspect d'un brasier,
Ou comme aux premiers feux d'un soleil printanier,
S'exhale des frimas la vapeur matinale,
Ce fol amant, qui meurt d'une fièvre fatale,
Brûlé d'un feu secret, se consume et s'éteint
Il a vu se faner les roses de son teint :
Il perd sa force, il perd sa beauté trop aimée,
Sa beauté dont Écho fut jadis si charmée.

SAINT-ANGE.

Les dieux, touchés de compassion, le changèrent en fleur.

12. Près de lui renaît, dans l'anémone, le fils de Cinyre et de Myrrha.

Adonis. Vénus l'aima passionnément ; mais, comme il était grand chasseur, il poursuivit imprudemment un sanglier, dont il reçut une blessure mortelle. Vénus, qui venait de le quitter, planait encore dans les airs.

Utque æthere vidit ab alto
Exanimem, inque suo jactantem sanguine corpus;
Desiluit, pariterque sinus, pariterque capillos
Rupit, et indignis percussit pectora palmis.
Questaque cum fatis : At non tamen omnia vestri
Juris erunt, inquit : luctus monumenta manebunt
Semper, Adoni, mei; repetitaque mortis imago
Annua plangoris peraget simulamina nostri.
At cruor in florem mutabitur.

Metamorph., lib. X, v. 720 et seqq.

A peine de son char elle voit Adonis,
Dans son sang qui ruisselle en liquides rubis,
Sans vie et sans couleur couché sur la verdure;
Elle se précipite, observe sa blessure,
Arrache ses cheveux, les voiles de son sein,
Le frappe, le meurtrit, et s'écrie : O destin!
Enfers, qui le cachez dans vos ombres funèbres,
Son nom sera du moins sauvé de vos ténèbres!
Je veux qu'un deuil public, fête de mes douleurs,
Par des pleurs annuels solennise mes pleurs.
Tu naîtras de son sang, belle et tendre anémone.

SAINT-ANGE.

13. En voyant le ciel et la terre étinceler des mêmes couleurs, on pouvait douter si l'Aurore, etc.

Tableau charmant, emprunté d'une idylle d'Ausone sur la rose

Ambigeres raperet ne rosis aurora ruborem,
An daret, et flores tingeret orta dies.

14. L'hyacinthe où se lit en caractères ineffaçables la douleur d'Apollon.

L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile monument.

Poëme des Saisons.

Apollon, jouant au disque avec le jeune Hyacinthe, le tua par mégarde. Du sang d'Hyacinthe naquit la fleur qui porte son nom, et, sur les feuilles de cette fleur, le dieu traça lui-même les caractères *ai, ai, hélas! hélas!*

Ipse suos gemitus foliis inscribit : et *ai*, *ai*,
Flos habet inscriptum.

Metamorph., lib. X, v. 215.

On chercherait en vain ces caractères dans l'hyacinthe, dit La Harpe, *on les trouverait plutôt dans la fleur nommée glaïeul ou iris, où l'on aperçoit des* i *et des* a *tracés sur les feuilles.* Nous avouons n'avoir remarqué ces lettres ni dans l'iris, ni dans l'hyacinthe. Peut-être les anciens avaient-ils, pour peindre l'exclamation de la douleur, un signe d'abréviation qu'ils avaient cru reconnaître dans l'arrangement des fibres de l'une ou de l'autre fleur. Nous ne discuterons point cette grave question ; en fait de mythologie, nous nous en rapportons aveuglément à Ovide.

15. Léonard, guerrier plein de courage, etc.

L'auteur a pris soin d'annoncer, dès le sixième chant, le caractère tendre et mélancolique de ce guerrier. C'est le même qui, au milieu

des travaux de la mer, et dans une nuit passée sur les flots, rêvait à la *dame de ses pensées*.

16. L'Amour lui-même m'offrirait ses plus chers trésors, qu'une barrière jalouse s'élèverait tout à coup, etc.

Camoens semble avoir voulu imiter, en se jouant, la manière des poëtes italiens de cette époque ; il introduit dans ce morceau un vers entier du quarante-troisième sonnet de Pétrarque :

Tra la spiga e la man qual muro è messo.

On trouve dans l'Arioste, chant septième, stance vingt-cinquième, la même idée, exprimée presque dans les mêmes termes :

Teme di qualche impedimento spesso,
Che tra 'l frutto e la man non gli sia messo.

17. Journée délicieuse que Vénus enflamma de tous ses feux, etc.

M. Parseval-Grandmaison a formé de cet épisode le sixième chant de ses *Amours épiques ;* mais il paraît n'avoir vu dans son modèle que la grâce des détails et le charme des descriptions. On ne retrouve, dans la brillante imitation qu'il en a faite, aucun de ces traits allégoriques, aucune de ces idées morales qui révèlent l'intention du poëte portugais, et qui préparent adroitement le beau morceau qui termine l'épisode, morceau remarquable par la noblesse des pensées et par la force de l'expression, leçon éloquente qui suffirait, ce nous semble, pour faire pardonner à Camoens les peintures, trop vives peut-être, dont il a orné son allégorie. Il y a, dans le sixième chant des *Amours épiques*, une foule de beaux vers, des récits pleins de grâce et de volupté ; mais l'île enchantée de M. de Parseval n'est point l'Élysée des héros : c'est l'île d'Armide.

18. Heureux guerriers ! la mort même ne saurait vous ravir vos inséparables compagnes.

Nouvelle preuve que, dans l'idée du poëte, l'hymen des enfants de Lusus avec les Néréides n'est que l'image de l'éternelle union du courage et de la gloire.

19. Fille de Célus et de Vesta.

Ce n'est pas sans dessein que le poëte rappelle ici l'origine de Téthys. La déesse, au dixième chant, doit expliquer à Gama le système du monde, les grandes merveilles que renferme l'univers. Une si haute révélation ne pouvait venir que d'une intelligence qui pût embrasser à la fois et la terre et les cieux.

20. Sous les traits des Néréides, la Gloire a souri aux triomphateurs des flots; sous les traits de Téthys, elle a couronné Gama.

De peur qu'on ne se méprit sur le véritable sens de ses allégories, le poëte se détermine à les expliquer lui-même. On reconnait, avec un mélange de plaisir et de surprise, qu'il s'est joué innocemment de son sujet et de l'imagination du lecteur. Et la mythologie est-elle autre chose qu'un jeu offert à l'imagination des hommes par le génie des poëtes? Et devons-nous faire un crime à Camoens d'avoir égayé son ouvrage par les tableaux variés qu'elle présente? Déjà nous avons cité, à l'appui du système poétique adopté par l'auteur des *Lusiades*, l'autorité de Boileau et de Rousseau le lyrique; citons à présent celle du grand Corneille :

Qu'on fait d'injure à l'art de lui voler la fable!
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hasarder la muse à sécher de langueur.
O vous qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage cède à de nouveaux caprices,
Donnez-nous, par pitié, du moins quelques beautés
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez;
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines critiques.

Quoi! bannir des enfers Proserpine et Pluton,
Dire toujours le diable et jamais Alecton,
Sacrifier Hécate et Diane à la lune,
Et dans son propre sein noyer le vieux Neptune?
Un berger chantera ses déplaisirs secrets,
Sans que la triste Écho répète ses regrets!
Les bois autour de lui n'auront point de Dryades,
L'air sera sans Zephyrs, les fleuves sans Naïades,
Et par nos délicats les Faunes assommés
Rentreront au néant dont on les a formés!

Otez Pan et sa flûte, adieu les pâturages;
Otez Pomone et Flore, adieu les jardinages.
Des roses et des lis le plus superbe éclat,
Sans la fable, en nos vers, n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une plante pourrie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour ornement
Les larmes d'une amante ou le sang d'un amant?
Qu'aura de beau la guerre, à moins qu'on ne crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone?
Que la victoire vole et que les grands exploits,
Soient portés en cent lieux par la nymphe aux cent voix,

Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de Tritons à pousser un navire,
Cet empire qu'Éole a sur les tourbillons,
Bacchus sur les coteaux, Cérès sur les sillons?
Tous ces vieux ornements, traitez-les d'antiquailles;
Moi, si je peins jamais Trianon et Versailles,
Des Nymphes malgré vous danseront alentour;
Cent demi-dieux badins leur parleront d'amour,
Du Satyre caché les brusques échappées
Dans les bras des Sylvains feront fuir les Napées;
Et si le bal s'ouvrait dans ces aimables lieux,
J'y ferais malgré vous trépigner tous les dieux.

Œuvres diverses.

CHANT DIXIÈME

Déjà le radieux amant de l'infidèle Coronis allait plonger ses coursiers dans les vastes flots qui baignent la rive occidentale du Témistitan *; l'ardeur du soleil cédait à la douce haleine du zéphyr ; un souffle pur ridait la surface des eaux, et ranimait les jasmins et les lis, fatigués de la chaleur du jour, lorsque les nymphes et leurs amants s'avancèrent, en se donnant la main, vers le palais de Téthys. C'est là que, sous des lambris incrustés de métaux étincelants, les attendait un festin magnifique.

Ils se placent deux à deux sur des siéges de cristal, l'amant à côté de sa nouvelle conquête. Sur des siéges d'un or pur, à la place d'honneur, sont assis la reine des mers et Gama. Des mets délicieux s'élèvent sur des plats d'or tirés du sein de l'Atlantique. Tout ce que la renommée raconte des festins de Cléopâtre n'approche point de ce banquet céleste.

Des vins plus parfumés que le falerne exhalent l'odeur de l'ambroisie, si chère au maître des dieux et à tous les autres immortels. Des vases de diamant reçoivent la brillante liqueur ; mêlée d'une onde pure, elle jaillit en écume pétillante, et porte au fond des cœurs une subite allégresse.

L'aimable enjouement, la piquante saillie, mille propos folâtres, animaient les heureux convives. Des harpes divines se faisaient entendre autour d'eux : la lyre qui, dans le royaume de Pluton, suspendit les tourments des om-

* Ancien nom du Mexique.

bres, la lyre d'Orphée, avait moins de charme et de douceur. A ces accords ravissants, une des nymphes marie tout à coup une voix plus mélodieuse que la voix des sirènes [1].

Elle chante, et ses accents, soutenus par une harmonie enchanteresse, se prolongent en cadence sous les voûtes sonores du palais. Elle chante : les vents se taisent ; l'onde ose à peine murmurer ; le farouche habitant des bois écoute et repose dans son antre.

D'un ton prophétique, elle porte jusqu'aux cieux les héros que doit enfanter la Lusitanie. Protée les avait aperçus dans ce globe diaphane qu'il reçut en songe des mains de Jupiter. Le devin les a fait connaître aux habitants de l'humide empire ; et la nymphe, attentive à ses brillantes prédictions, les a fidèlement retenues.

La muse héroïque peut seule redire ce que la nymphe avait appris au fond des eaux. Iopas à Carthage [2], Démodocus chez les Phéaciens [3], chantèrent des faits moins éclatants. O Calliope ! soutiens mes derniers efforts : pour prix de mes chants et de mes stériles travaux, viens relever mon courage et ranimer un feu qui s'éteint.

Mes tristes années déclinent vers leur penchant. Encore quelques jours, et j'aurai vu fuir mon été. L'infortune a glacé mon génie. Ce génie dont j'étais si fier, hélas ! il m'abandonne. Les noirs chagrins m'entraînent au fleuve de l'oubli, au séjour de l'éternel sommeil. Reine des muses, viens du moins, viens achever avec moi le monument que j'élève à la gloire de ma patrie.

« Des bords du Tage, disait la jeune immortelle, partiront « des flottes belliqueuses ; elles traverseront les mers ouvertes « par Gama, et soumettront tous les rivages que baigne l'O- « céan des Indes. Les rois idolâtres se débattront en vain « contre le joug : courbés sous le fer du vainqueur, ils subi- « ront l'esclavage ou la mort.

« Le pontife-roi d'un peuple malabare [4] va s'unir aux guer-

« riers du Tage. Malheureux, mais toujours fidèle, il verra « ses campagnes ravagées, ses villes livrées aux flammes, « ses forteresses renversées, tout son royaume en proie à la « fureur du Samorin.

« Cependant une escadre formidable sortira du port de « Lisbonne; elle portera sur les mers le héros, encore in- « connu, qui doit venger tant de désastres. C'est le grand « Pachéco, l'Achille de la Lusitanie. Le navire qui le recevra « dans ses flancs fléchira sous un si noble poids[5].

« Il arrive en Orient; il vole au secours de l'ami des Por- « tugais. Défenseur de Cochin, il arme tous les abords du « fleuve qui baigne la cité, détruit ou disperse les Naïres « dans le détroit de Cambalon, et rejette la terreur parmi « les Indiens, étonnés d'être vaincus par une poignée de « combattants.

« Le Samorin rassemblera de nouvelles forces. Les rois « de Visapour et de Tanor descendront des montagnes de « Narsingue, et lui promettront la victoire. Des remparts « de Calicut aux murs de Cananor, tous les Naïres sont en « armes. Les deux ennemis du Christ ont ligué leurs fureurs : « l'idolâtre combat sur terre; le Maure, sur l'Océan.

« La terre et l'Océan seront témoins de leur défaite. L'in- « trépide Pachéco couvre de morts et de débris les deux « champs de bataille, et répand l'épouvante dans tout le « Malabar. Le Samorin renouvelle ses attaques; il gourmande « ses soldats, il invoque ses dieux. Ses dieux restent sourds, « et ses soldats le font rougir d'une quatrième défaite.

« Le vainqueur ne se borne plus à la défense; il incendie « les campagnes, les cités et les temples. L'idolâtre frémit; « il ordonne aux plus braves de ses guerriers d'attaquer à la « fois Pachéco sur deux points opposés. Le héros vole d'un « poste à l'autre et va remporter encore deux victoires.

« Porté sur un brillant palanquin, le monarque assiste au « combat, exhortant ses bataillons, et du feu de ses regards

« échauffant leur audace; mais les balles meurtrières pleu-
« vent autour de lui, et le couvrent du sang de ses Naïres.
« Un moment découragé, il emploiera les armes de la perfi-
« die; à l'eau pure des fontaines il mêlera de mortels poisons.
« Crimes impuissants! Le ciel confondra tous les projets du
« Samorin.

« Il reviendra pour la septième fois, s'écria la nymphe,
« animée d'un transport nouveau; il reviendra combattre le
« vaillant, l'invincible, l'infatigable Lusitanien. Il aura tout
« préparé pour le succès de la bataille. Ses navires seront
« armés d'énormes machines destinées à briser les vaisseaux
« qui jusqu'alors auront bravé ses fureurs.

« Des montagnes de feu s'avanceront sur les ondes, mena-
« çant d'une entière destruction l'escadre de Pachéco. L'art
« et le génie disperseront en un moment ce formidable appa-
« reil. Parmi tous les guerriers dont la renommée nous a
« transmis la mémoire, en est-il un qui puisse disputer la
« palme à celui que je chante? Héros de la Grèce et de Rome,
« pardonnez : l'Achille portugais vous a tous surpassés [6].

« Tant de combats soutenus par une centaine de braves,
« tant de victoires remportées sur des ennemis nombreux et
« vaillants, passeront pour des événements fabuleux; ou l'on
« croira que les puissances du ciel, descendues à la voix du
« héros, versèrent dans son âme la prudence, la force et l'in-
« trépidité.

« Le guerrier qui, dans les plaines de Marathon, anéantit
« l'armée de Darius; celui qui, avec quatre mille Lacédémo-
« niens, défendit les Thermopyles [7] : l'intrépide Romain qui
« soutint seul sur un pont tous les efforts des Toscans; le
« sage Fabius enfin, déployèrent dans les combats moins de
« génie et de valeur. »

Ici les accents de la déesse perdent tout à coup leur éclat; d'une voix altérée par les larmes, elle déplore tant de courage si mal récompensé. « O Bélisaire! dit-elle, toi qui se-
« ras toujours grand parmi les filles de Mémoire; si l'im-

« pure calomnie a flétri tes lauriers, si ta gloire a connu « l'outrage, viens te consoler avec Pachéco.

« Vous aviez tous deux servi glorieusement le prince et « la patrie : d'injustes rigueurs vous ont payés tous deux. « Plus d'une fois encore on verra les hommes qui servent « de rempart aux princes et aux lois, mourir comme vous « dans les hôpitaux sur le lit de la misère. Voilà l'œuvre des « rois qui, n'écoutant que le caprice qui les guide, ferment « l'oreille à la voix de la justice et de la vérité.

« Voilà l'œuvre des rois qui, séduits par de vains dis- « cours, accordent à l'insidieuse éloquence d'Uysse le prix « que réclamait la vaillance d'Ajax. Mais la vertu sera ven- « gée : les faveurs qu'ils refusent à la fidélité courageuse « n'auront enrichi que de lâches flatteurs.

« Et toi qui méconnus les services d'un grand homme, « toi qui ne fus injuste qu'envers lui, malheureux Emma- « nuel ! Il t'avait donné des royaumes, et son partage est « l'indigence ; son dernier asile, un cachot ! Mais, aussi « longtemps que le soleil éclairera le monde, les peuples « honoreront sa mémoire et reprocheront à la tienne cette « grande iniquité.

« Après lui, dit la nymphe en reprenant son chant pro- « phétique, après lui paraît un autre guerrier, Almeida, le « premier vice-roi des Indes. Lorenzo l'accompagne ; Lo- « renzo, son digne fils, qui saura combattre et mourir en « Romain [8]. Leurs armes réunies puniront Quiloa, renver- « seront un tyran perfide, et placeront sur le trône un « prince ami de la justice et des lois.

« Monbaze, qui s'enorgueillit de ses pompeux édifices, « Monbaze, à son tour ravagée, recevra sur ses ruines fu- « mantes le prix de ses anciennes perfidies. De la côte afri- « caine Lorenzo s'élance aux rivages de l'Inde, détruit les « fragiles navires armés contre lui, et se prépare à de plus « nobles triomphes.

« La flotte du Samorin s'avance et couvre au loin l'O-
« céan. A peine a-t-elle paru, qu'une pluie de fer et de feu,
« vomie par le bronze enflammé, déchire et met en pièces
« ses voiles, ses gouvernails et ses mâts. Le harpon recourbé
« saisit le capitaine des Barbares; Lorenzo s'y précipite.
« Quatre cents Maures sont moissonnés par le fer portugais,
« et la mer reçoit leurs cadavres.

« Mais la céleste Providence, dont les vues sont impé-
« nétrables, conduira Lorenzo vers des bords où ni la force
« ni la prudence ne pourront le sauver. Les rivages de
« Chaul le verront, sur une mer de sang et de feu, lutter
« contre les flottes réunies de l'Égypte et de Cambaye, et
« succomber dans cette bataille mémorable.

« Des ennemis sans nombre accablant l'héroïsme, les
« vents vainement implorés, l'onde émue jusqu'au fond de
« ses abîmes, tout sera contre lui. Sortez de la tombe, héros
« des siècles antiques; venez recevoir des leçons de cons-
« tance et de courage : voyez un nouveau Scéva [9], qui, dé-
« chiré de blessures, ne sait être ni vaincu ni dompté.

« Le corps sanglant, la cuisse emportée, il combat encore :
« ses bras et son cœur lui restent. Mais un dernier coup
« vient briser les liens qui retenaient cette âme indomp-
« table; dégagée de sa prison, libre et triomphante, elle
« s'envole vers les cieux.

« Va donc, âme héroïque, va recueillir, au sein d'une
« éternelle paix, le prix de ton glorieux sacrifice. Ta mort
« sera vengée par ton père. Déjà s'apprêtent le bronze ton-
« nant et la bombe redoutable; déjà j'entends gronder l'o-
« rage sur la tête des guerriers de l'Indus et du Nil.

« Le voilà, ce père infortuné! La douleur est sur son front;
« des larmes brûlantes tombent de ses yeux. Dans son
« aveugle fureur, il voue au carnage, à la mort, les Barbares
« qui ont immolé son fils. Sa voix menaçante a retenti jus-
« qu'au Gange : le Nil en a frémi; l'Indus en est épouvanté.

« Tel qu'un taureau furieux et jaloux essaie ses cornes « menaçantes sur le tronc d'un hêtre ou d'un peuplier, et « frappe l'air de ses mugissements ; tel, à l'entrée du golfe « des Guzarates, le terrible Almeida aiguise un fer vengeur « sur les murs de Daboul, dont il châtie l'insolence et l'or- « gueil.

« Et soudain il s'enfonce dans la baie de Diu, de Diu « qu'illustreront tant de siéges et de batailles; disperse les « nefs légères qu'avait équipées Calicut, et se trouve en « présence des vaisseaux de Cambaye. Vulcain les arma de « son tonnerre, et Mélik-Yas les commande ; mais rien ne « peut les dérober à leur destin ; ils descendent, avec leurs « foudres d'airain, dans les profondeurs de l'abîme : Mélik- « Yas en cherche en vain les débris.

« Mir-Hocem, l'espoir et l'orgueil du Nil, ose attendre la « vengeance. Les rayons de la foudre sont moins prompts, « moins terribles que les guerriers d'Almeida. Les cadavres « des Égyptiens, leurs membres épars, flottent sur les ondes. « L'œil épouvanté n'aperçoit que des torrents de flamme « et de fumée ; l'oreille n'entend que des coups redoublés et « de lamentables cris.

« Mais, hélas! Almeida ne portera point aux rives du Tage « les trophées de sa victoire. Le cap des Tempêtes gardera « sa mémoire et sa cendre : c'est là que, dans un obscur « combat, doit se terminer une vie contre laquelle s'étaient « liguées en vain toutes les forces de l'Égypte et de l'Inde.

« Celui qu'avaient respecté la flèche empoisonnée et la « balle meurtrière, tombera sous les grossiers javelots du « Cafre sauvage. Adorons les jugements du ciel. L'insensé, « qui ne les comprend pas, en accuse le Destin, l'aveugle « hasard, quand ils ne sont que l'accomplissement des vues « mystérieuses de la Providence.

« Mais quelle clarté nouvelle, disait la nymphe en éle- « vant la voix, quelle splendeur rayonne sur les ondes de « Mélinde, sur cette mer qui, teinte encore du sang des

« peuples d'Oja, de Lamos et de Brava, atteste la valeur de « Tristan [10], de ce héros que n'oublieront jamais les îles du « Sud, ni les plages de Madagascar ?

« C'est l'éclat des armes d'Albuquerque; il vient con- « quérir Ormuz. Braves pour leur malheur, les Persans re- « fuseront une paix honorable: ils voleront au combat; « mais leurs flèches, repoussées par une main invisible, re- « tourneront en sifflant sur ceux qui les auront lancées, tant « le ciel est favorable aux guerriers qui combattent pour « sa gloire !

« Le sel amoncelé sur ces rives ne pourra sauver de la « corruption les cadavres des vaincus; ils infecteront les « plages de Calayate, de Mascate et de Djaroun [11], jusqu'au « jour où les Persans domptés consentiront à livrer en tribut « les perles de Bahrein.

« Que de palmes entrelacées par la main de la Victoire « vont ceindre le front d'Albuquerque ! Que de lauriers il « va cueillir sur les remparts de Goa ! S'il abandonne un « instant sa conquête, c'est pour la ressaisir d'une main « plus assurée, c'est pour se montrer bientôt supérieur à la « fortune, supérieur à lui-même.

« Il revient plus terrible; il brave et le fer et la flamme « et la balle homicide, et traverse les bataillons de l'Indien « et du Maure. Tels que des lions affamés ou des taureaux « furieux, ses soldats se précipitent sur ses pas, et, par des « prodiges de valeur, signalent noblement la journée où les « chrétiens célèbrent la mémoire de la vierge du Sinaï [12].

« Et toi, fille de l'Aurore, opulente Malacca, c'est en vain « que, cachée au sein de ta mère, tu crois échapper à l'iné- « vitable main du héros. Tes flèches empoisonnées, tes re- « doutables crics, ne sauveront ni ton peuple amolli, ni les « belliqueux Javanais, du joug que leur apportent les en- « fants de Lusus. »

La nymphe allait poursuivre l'éloge d'Albuquerque [13];

mais elle se souvint d'un trait de colère qui ternit la réputation du héros. Le grand capitaine, le guerrier à qui la gloire a destiné ses plus belles couronnes, est toujours le père et l'ami de ses compagnons d'armes ; forcé de punir, il frappe à regret ; le sceptre du général n'est point la hache du licteur.

Quand la faim, la soif, les maladies, les dangers du champ de bataille ; quand l'inclémence de l'air et la rigueur des saisons, quand tous les fléaux tourmentent la patience du soldat, il n'appartient qu'à des cœurs sans pitié de punir du dernier supplice une faute pardonnable à l'humaine faiblesse, et surtout à l'amour.

Soldat d'Albuquerque, quel était donc ton crime ? Avais-tu ravi une vierge à sa mère, une épouse à son époux ? Avais-tu, dans un affreux délire, outragé ta mère ou ta sœur ? Non ; tu n'avais offensé qu'une vile esclave réservée pour le lit d'un maître superbe. Ni l'austère discipline, ni les habitudes cruelles contractées dans les camps, ni l'excès d'un transport jaloux, ne peuvent justifier la vengeance d'Albuquerque ; elle jette sur sa vie une tache ineffaçable.

Apelle, amoureux de Campaspe [14], la reçut des mains de son noble rival, d'Alexandre, dont il n'avait partagé pourtant ni les exploits ni les dangers. Araspe [15] éprouva-t-il la colère de Cyrus, lui qui, chargé d'un dépôt trop dangereux pour son cœur, avait juré de rester insensible aux charmes de sa captive ? L'Amour se joua d'un serment téméraire ; Araspe brûla pour Panthée, et Cyrus pardonna.

Le monde a vu l'audacieux Beaudouin [16] enlever la fille d'un empereur. Charles de France avait à venger ses droits de monarque et de père ; mais il respecta des nœuds qu'avait consacrés l'Hyménée, et la terre des Flamands devint la dot de Judith et l'apanage de Beaudouin.

La nymphe cependant continuait son récit harmonieux et chantait les exploits de Soarès : « Il paraît sur le golfe Ara-« bique. La terreur le précède, et des plages de l'Abyssinie

« se répand à Djedda, à la Mecque, à Médine. L'opulente Zéila « pleure sur ses décombres, et Barbora la regarde en trem- « blant.

« Une île aussi célèbre par son ancien nom que par l'ar- « buste précieux qui peuple aujourd'hui ses forêts, la Ta- « probane, a déjà reconnu vos lois; mais une forteresse « imposante doit en assurer la conquête. Les tours de Co- « lombo reçoivent l'étendard lusitanien, et voient les dociles « insulaires déposer aux pieds de Soarès leurs trésors odori- « férants.

« Sequarie fend les ondes Érythrées, et s'ouvre une route « nouvelle vers les régions qui se glorifient d'avoir été le « berceau de la reine Candace, et de cette autre princesse « qui fut éblouie jadis de la gloire de Salomon; il visitera « l'humble port d'Arquico, Mazua, qui reçoit l'eau du ciel « dans des citernes, et d'autres îles lointaines dont la dé- « couverte étonnera l'univers.

« Menezès le remplace. Moins terrible en Asie qu'il ne « le fut sur la côte africaine, c'est en épuisant les trésors « d'Ormuz, c'est en doublant le tribut de cette ville orgueil- « leuse, qu'il la punira de sa rébellion. Et toi aussi, Gama, « pour prix du dévouement qui t'a conduit dans ces mers « d'exil et qui doit t'y ramener encore, tu reviendras, avec « un nouveau titre et des honneurs nouveaux, régner sur « ces bords que tu as découverts.

« Mais l'inflexible destinée, la loi fatale qui n'épargne ni « le rang ni la grandeur, t'enlèvera presque aussitôt à toutes « les illusions du monde et de la vie [17]. Après toi brille un « second Menezès. Jeune encore, mais instruit par la sa- « gesse, il laissera dans l'Inde un long souvenir de son gou- « vernement.

« Vainqueur des Malabares, il détruira les murs de Pa- « nane et de Coulet, et marchera tête levée à travers les « éclats de la bombe. Il fera plus; il saura, dans l'âge des « passions [18], vaincre et subjuguer des ennemis cent fois

« plus redoutables : l'orgueil, qui nous livre aux flatteurs; « l'envie, qui méconnaît les talents et les vertus; la colère, « qui égare la raison; l'intempérance, qui la trouble ; l'a- « mour de l'or, qui dessèche les âmes; la paresse, qui les « engourdit, et la volupté, qui les dégrade.

« Le ciel le redemande à la terre, et tu lui succèdes, intré- « pide Mascarenhas. Si l'ambition te dispute le pouvoir, si « l'injustice te l'arrache, ta renommée n'en sera que plus « éclatante. Au défaut du bonheur, le destin te donne la « gloire, et tes ennemis eux-mêmes sont contraints d'admirer « ta valeur.

« C'est toi qui affranchiras Malacca de la longue inimitié « des peuples de Bintam; tu vengeras en un jour dix siècles « d'injures. Les fatigues, les dangers sans nombre, les pié- « ges cachés sous tes pas, les défilés, les remparts, les javelots « et les flèches, rien ne pourra s'opposer à ta marche impé- « tueuse.

« Mais, tandis que tu triomphes au delà du Gange, l'ava- « rice et l'ambition règnent insolemment sur les rivages de « l'Indus; au lieu des honneurs du rang suprême, tu n'y « trouveras que des fers. Surpris par la violence, opprimé « par un coupable compétiteur, tu souffres, mais tu n'es point « humilié : tes fers ne déshonorent que ton rival.

« L'usurpateur cependant ne gouvernera pas sans éclat. « Sampayo apparaît comme la foudre sur l'Océan, que le « Maure Cutial [19] a couvert de ses vaisseaux; il porte le car- « nage et l'effroi dans Bacanor, et du bruit de sa victoire « épouvante la flotte musulmane : à demi vaincue par la « peur, elle est détruite aussitôt qu'attaquée.

« D'autres navires, sortis du port de Diu, menaçaient les « remparts de Chaul. Un lieutenant de Sampayo, Hector « de Sylveira [20], s'avance fièrement pour les combattre ; il « en purge la mer, parcourt en vainqueur irrité toute la côte « de Cambaye, et devient aussi fatal aux Guzarates que « l'Hector troyen le fut jadis aux guerriers de la Grèce.

« Le successeur de Sampayo, Nuno da Cunha, dirigera « longtemps le gouvernail de l'Inde. D'une main il élève « les tours de Chalé, et de l'autre, il tient en respect la su- « perbe Diu. La forteresse de Baçaim se rend à ses armes : « conquête sanglante et longtemps disputée. Mélik, le terri- « ble Mélik, n'a cédé qu'à la puissance du glaive.

« Noronha vient remplacer Nuno. A son approche, Diu « qu'environnaient les soldats de Soliman, Diu dont la dé- « fense immortalise Antoine de Sylveira [21], voit fuir épou- « vantés les janissaires et leur chef. Le sceptre de Noronha « est remis, après sa mort, dans les mains du valeureux « Étienne, de ton fils, qui portera la terreur jusqu'au fond « de la mer Rouge.

« A ton digne rejeton succède le héros du Brésil, le vain- « queur de ces redoutables forbans que la France et Neptune « auront vomis sur la rive américaine. Amiral et vice-roi, « il escalade en plein jour les remparts de Daman, et, le « premier, y pénètre à travers les feux et les traits qui pleu- « vent sur sa tête.

« Une heureuse alliance va l'unir au roi des Guzarates. « Pour la défense de ce monarque qu'inquiète le Mogol, il « construit la forteresse de Diu, nouveau boulevard de la « puissance portugaise. Menacé par le Samorin, il court à « sa rencontre, lui ferme tous les passages et le force à une « retraite sanglante.

« Repelin, vainement défendu par son roi, Repelin, ré- « duit en cendres, atteste l'impuissance de ses guerriers et « l'intrépidité du héros. Mais un triomphe plus éclatant va « couronner tant de succès. La flotte de Calicut est rassem- « blée au cap Comorin. Nombreuse et puissamment armée, « elle se proclame d'avance la libératrice de l'Asie. Le vice- « roi paraît : la flotte est frappée, anéantie, et Béadala de- « vient la proie du vainqueur.

« C'en est fait ; il n'a plus d'ennemis à combattre. L'Inde « pacifiée obéit en silence au sceptre qui la gouverne. Ba-

« ticala seule a levé l'étendard de la révolte ; livrée, comme « Béadala, à la fureur du glaive, abandonnée aux flammes, « elle n'offre plus qu'un désert ensanglanté.

« Ce héros, dont le nom semble appartenir au dieu des « batailles, c'est Martin de Souza [22]. Au combat, c'est le dieu « Mars ; au conseil, c'est Minerve. Castro lui succède, et tient « constamment déployé l'étendard de la Lusitanie. Rivaux « de gloire et de génie, si l'un a fondé la citadelle de Diu, « l'autre saura la défendre.

« Déjà le Persan belliqueux, le sauvage Abyssin, l'Otto- « man féroce, vingt autres peuples, tous différents de figure, « de mœurs et de langage, se rassemblent sous les murs de « la forteresse : ils frémissent, ils blasphèment ; ils accusent « le ciel, qui livre à de vils chrétiens le territoire du pro- « phète ; ils jurent de se baigner dans le sang portugais, d'en « rougir les nattes guerrières dont leurs lèvres sont hé- « rissées [23].

« Le chef des assiégés, Mascarenhas [24], a fait un autre ser- « ment ; il a juré de s'ensevelir avec ses compagnons sous « les ruines de la place. Le bronze tonnant, la baliste et le « bélier, les feux souterrains, rien n'ébranle leur courage ; ils « se résignent avec joie aux horreurs d'un trépas qui leur « paraît inévitable. Mais un libérateur s'avance : c'est Castro. « Ses deux fils le précèdent. Partez, leur a-t-il dit, et mourez, « s'il le faut, pour le ciel et pour l'honneur.

« Fidèle aux leçons du héros, Fernand perd la vie sur un « rempart qu'une explosion subite a fait voler en éclats. Ses « membres dispersés retombent au milieu des débris, mais « son âme est dans les cieux. Alvare, son frère, accourt pour « le venger. Il marche à travers les tempêtes, et triomphe « des vents et des flots, et des ennemis qui s'opposaient à son « passage.

« Castro le suit de près, fendant les ondes avec le reste de « l'armée. Une grande bataille se livre. Le courage et le « génie forcent la victoire à se déclarer pour les Portugais.

« Les uns franchissent les murailles; les autres se font jour à « travers les Barbares, et renversent leurs bataillons éperdus. « Mémorables exploits, que ni Calliope, ni Clio ne sauraient « dignement raconter !

« De retour à Goa, l'intrépide Castro va chercher en plein « champ le souverain de Cambaye, et dissipe d'un regard « d'innombrables escadrons. Victorieux sans combattre, il se « jette sur les terres d'Hydalcan, confond son impuissante « audace ; et du même bras dont il châtie Daboul, il va, loin « du rivage, planter ses drapeaux sur les murs de Ponda.

« Ces héros et d'autres encore viendront recueillir ici le « prix de leurs exploits. C'est en déployant dans les batailles « la valeur du dieu Mars; c'est en sillonnant des mers ora- « geuses, en les couvrant de leurs glorieux étendards, qu'ils « arriveront à cette île fortunée, et qu'ils trouveront à leur « tour des nymphes immortelles et des banquets divins. « D'aussi nobles récompenses n'appartiennent point à de « vulgaires entreprises. »

Ainsi chantait la nymphe [25], et toutes ses compagnes applaudissaient avec transport. C'était la fête de la gloire, c'était l'heureux hymen de l'héroïsme et de la beauté. « Peuple « vaillant, disaient-elles en chœur, que la fortune t'aban- « donne quand elle voudra : la gloire et la renommée ne te « seront jamais infidèles. »

Nourris de célestes aliments, enivrés des accords d'une divine harmonie, les enfants de Lusus contemplaient dans un religieux silence l'avenir qui brillait à leurs yeux, lorsque, pour ajouter encore aux charmes d'un si beau jour, Téthys adressa ces paroles à Gama :

« Mortel chéri des dieux, tes regards vont découvrir [26], ce « que la vaine science de l'homme n'aperçut jamais. Arme- « toi de force et de prudence, et suis-moi d'un pas ferme, « avec tes compagnons, vers ce mont ténébreux. » Elle dit, et guide le héros à travers une forêt sombre, escarpée, et jusqu'alors inaccessible aux humains.

Bientôt ils atteignent le sommet de la montagne. Là se déploie une vaste plaine, émaillée de rubis et d'émeraudes. Les guerriers de Gama crurent fouler le parvis de l'Olympe. Au milieu des airs apparaît un globe immense [27], qu'une vive lumière environne et pénètre ; le centre en est aussi visible que la surface.

La matière qui le compose se dérobe à l'œil même de Téthys ; mais on y distingue d'autres globes, ouvrage d'une main céleste qui voulut leur donner à tous un centre commun. Soit qu'ils s'élèvent, soit qu'ils s'abaissent, le grand cercle qui les renferme demeure toujours immobile : partout il présente le même aspect ; partout commence et finit ce chef-d'œuvre d'un art divin.

Uniforme, parfait, il n'a de soutien que lui-même, semblable à son éternel auteur. A cette vue, mille pensées s'élèvent dans l'âme du héros ; mais, saisi de respect, il admire et se tait. « Tu vois, lui dit la déesse, l'abrégé de l'univers. « La route que tu suis en ce moment, celle que tu dois par- « courir encore, les contrées qui te sont connues, celles que « tu désires connaître, vont se présenter à tes yeux.

« Observe d'abord avec moi le grand édifice du monde, « substance élémentaire, éthérée, telle que l'a formée l'éter- « nelle Intelligence. Ce qui embrase ce globe et sa rayon- « nante surface, c'est Dieu ; ce qu'est Dieu lui-même, on « l'ignore ; le génie de l'homme ne saurait percer ce « mystère.

« Le premier orbe, celui qui, dans son immensité, enve- « loppe et retient tous les autres ; celui d'où jaillissent ces « torrents de lumière dont l'éclat t'éblouit, c'est l'Empyrée, « où les âmes innocentes jouissent d'un bonheur qui ne peut « être connu qu'à la source dont il émane.

« C'est là que résident les véritables enfants de la gloire et « de la vertu. Jupiter et Junon, Saturne, Janus et moi-même, « nous ne sommes que des divinités fantastiques inventées « par les poëtes [28]. Fidèles à l'art charmant qui nous donna

« la naissance, nous n'avons point quitté la terre. Le ciel « ne nous connut jamais, et cet Olympe où nous régnons « n'est qu'un rêve brillant du génie.

« L'éternelle Providence, dont Jupiter n'est que la poéti- « que image, gouverne l'univers par mille et mille intelli- « gences. Homère en a fait des dieux. Ministres de colère et « d'amour, ils protégent ou persécutent. Apollon, Mars et « Vénus combattent pour Hector ; Junon, Neptune et Pallas « ont conjuré sa perte.

« L'Épopée, qui nous charme et nous instruit tour à tour, « la noble Épopée a recueilli l'héritage d'Homère : elle a « conservé ses divinités et leurs noms. Les génies protec- « teurs, les génies malfaisants, se retrouvent jusque dans les « livres sacrés. La muse antique des Hébreux a revêtu de « formes divines les anges de lumière ; et dans son langage « inspiré, Moloch lui-même, l'affreux Moloch, est un dieu.

« Mais il n'en est qu'un véritable, celui dont la main puis- « sante a suspendu dans l'espace tous ces globes que nous « admirons. Au-dessous de l'Empyrée, séjour immobile de « la paix et de la félicité, un globe se meut avec tant de vi- « tesse, que le mouvement qui l'agite échappe à nos regards.

« Il emporte avec lui tous les autres globes, et donne au « soleil le cours régulier qui marque, pour chacun d'eux, « et les jours et les nuits. Sous cet orbe léger, tourne pé- « niblement un ciel de cristal ; il accomplit à peine sa ré- « volution, que déjà l'astre du jour a renouvelé deux cents « fois la sienne.

« Plus bas encore, regarde le firmament émaillé de corps « radieux, qui, soumis à d'immuables lois, tournent étince- « lants sur leur axe. Vois-le se revêtir d'une longue écharpe « d'or[29] où figurent douze animaux étoilés que visitera tour « à tour le char de Phébus.

« Considère ce champ d'azur. Quel éclat ! quel tableau ! « Vois le jeune Arcas marchant sur les pas de Calysto, An-

« dromède et son père, le dragon des Hespérides, Cassiopée « si fière de sa beauté, Orion dont la tête se couvre d'orages, « le cygne qui soupire en mourant, le lièvre sauvé par Mer- « cure, les chiens célestes, le vaisseau des Argonautes, et la « lyre d'Orphée.

« Sous son vaste dôme, le firmament voit rouler à des « distances inégales l'antique Saturne ; Jupiter, le dieu de « la foudre ; Mars, le génie des batailles ; Phébus, le flam- « beau du monde ; Vénus, qu'accompagnent les amours ; « Mercure, le dieu de l'éloquence ; et, au-dessous d'eux « tous, la déesse au triple visage.

« Observe la marche variée des corps célestes. Les uns « fournissent lentement leur carrière ; les autres précipi- « tent leur course. Ainsi l'a voulu l'arbitre du monde. Au « milieu de tous ces globes, il a placé le séjour des hu- « mains [30], la terre, qu'environnent le feu, l'air, les vents et « les frimas.

« L'eau sépare les peuples, les contrées, mais le cou- « rage de l'homme les rapproche. Accoutumé à souffrir « avec patience, et souvent avec joie, les maux qui assiégent « sa demeure, il aime encore à braver l'inconstance des « flots. Tu peux distinguer les grandes divisions que la mer « a formées. Chacune d'elles a ses souverains, ses mœurs et « ses lois.

« Voici l'Europe chrétienne. Les arts, la politesse et les « vertus guerrières en ont fait la plus noble partie du « monde. Regarde l'Afrique, terre indigente et sans culture, « séjour de l'ignorance et de la barbarie. A son extrémité, « vers le sud, reconnais le promontoire d'Adamastor ; il ter- « mine une vaste contrée où la civilisation n'a pas encore « porté son flambeau.

« Là se présente à nos yeux l'empire du Monomotapa, « avec ses habitants noirs et nus. Le pieux Gonzale y cueil- « lera la palme du martyre [31]. C'est là que la nature élabore « ce dangereux métal, objet des vœux et des fatigues des

« mortels, c'est là qu'elle a caché ce lac immense où le Nil « et le Coama puisent leurs eaux.

« La cabane du Nègre ne se ferme jamais : tranquille re- « traite, protégée seulement par l'équité des chefs et la foi « du voisin. Vois-tu ces groupes errants, semblables à d'é- « paisses phalanges de noirs corbeaux ? Un jour, cette sau- « vage multitude viendra vers Sofala, assiéger des remparts « dont l'intrépide Nhaya [32] sera le défenseur.

« Vois le Nil jaillir de sa source si longtemps ignorée. Il « arrose le pays des Abyssins, adorateurs du Christ ; des « Abyssins qui, sans murs, sans forteresses, n'en savent que « mieux repousser leurs ennemis. Vois-le se peupler de cro- « codiles, et de ses eaux fécondes environner Méroé. Méroé, « si célèbre autrefois, a perdu sa gloire et son nom ; elle « n'est plus que l'humble Noba.

« Terre de l'Éthiopie ! tu seras témoin des exploits et des « malheurs du généreux Christophe [33]. O Gama ! ce héros « est ton fils ! Mais peut-on fuir sa destinée ?... Ramène tes « regards sur la rive où fleurit Mélinde ; tu n'as point oublié « son roi, ni son peuple hospitalier. Vois le fleuve Raptus, « qui, dans le simple langage des indigènes, prend le nom « d'Oby : ses derniers flots arrosent Quilmancé.

« Non loin du cap Guardafu, qu'on appelait jadis le cap « des Aromates, s'ouvre une mer célèbre que semble rougir « le corail dont elle abonde ; elle sépare l'Afrique de l'Asie. « Mazua, Arquico et Suanquem, ornent les déserts de sa rive « africaine.

« Suez s'élève au fond du golfe ; c'est l'antique Arsinoé : « on l'appelait aussi la ville des héros. Elle reçoit aujour- « d'hui les flottes de l'Égypte, et règne sur les eaux mira- « culeuses que le grand Moïse ouvrit jadis à ses tribus fugi- « tives. Là commence l'Asie, avec ses vastes domaines et ses « royaumes florissants.

« Voici le mont Sinaï, tombeau de la vierge Catherine ;

« Tor et Djedda, que ne rafraîchit jamais l'eau pure des « fontaines ; les portes du détroit qui se termine au royaume « d'Aden ; enfin les montagnes d'Arzire, rochers brûlants, « qui ne transmettent point aux vallées les eaux du ciel.

« A tes yeux se déploient les trois Arabies, avec leurs « hordes vagabondes et leurs familles basanées. Leurs agiles « coursiers défient les vents et respirent la guerre. Remar- « que ce rivage qui borde l'Arabie heureuse et va fermer le « golfe Persique, au promontoire de Fartaque.

« Vois Dofar : les autels lui doivent leurs plus doux par- « fums. Du côté de Rosalgate et de ses plaines avares, com- « mence le royaume d'Ormuz. Il s'étend le long de ces ondes « qui verront Castel-Branco [34] lever sa foudroyante épée sur « les galères ottomanes.

« Vois le cap Mocendon, autrefois le cap Asabore. Il do- « mine l'entrée de ce grand lac qui s'avance entre les « champs fertiles de la Perse et de l'Arabie. Bahrein sort « du sein d'Amphitrite ; le fond des eaux qui la baignent « est semé de perles précieuses, imitant les couleurs de « l'Aurore. Plus loin, le Tigre et l'Euphrate viennent se con- « fondre avec les flots amers.

« Parcours des yeux l'empire des Persans ; vois leur ca- « valerie belliqueuse se répandre dans la plaine. Guerriers « infatigables, ils dédaignent l'usage des foudres de l'Eu- « rope, et montrent avec orgueil leurs mains durcies par le « poids des armes. Mais observe l'île de Djaroun [35] : voisine « du rivage où fut Ormuz, elle en a pris le nom fameux. « Ainsi le temps élève et détruit, efface ou transporte les cités « et leurs noms.

« Là, doit éclater un jour la valeur de Don Philippe de « Menezès [36]. Avec une faible armée, il dissipera les légions « sorties des remparts de Lara. Un autre guerrier les pour- « suit et les presse ; c'est Don Pèdre de Souza [37], le destruc- « teur d'Ampaze.

« Mais laissons le golfe Persique, et le promontoire de « Jasque, anciennement Carpelle, et les plaines incultes qui « furent autrefois la Carmanie ; l'Indus appelle nos regards. « Il roule, à flots pressés, de ces monts lointains qu'avoi- « sinent d'autres sommets où bouillonnent les sources du « Gange.

« Regarde Ulcinde et ses riches campagnes, et cette baie « profonde où les flots se précipitent. Le flux les apporte en « grondant ; le reflux les rend à la mer. Un golfe s'offre à tes « yeux ; il voit fleurir sur ses bords l'opulente Cambaye et « mille autres cités dont je tais les noms. Elles attendent les « enfants de Lusus.

« Suis des yeux ce rivage qui, du pays des Guzarates, court « vers le sud, et s'arrête au cap Comorin. Les guerriers de « ta nation viendront bientôt le visiter ; ils remporteront « des victoires, soumettront des villes et des royaumes, et « garderont longtemps leurs conquêtes.

« Entre l'Indus et le Gange, que de royaumes différents ! « Deux codes religieux, dictés par l'ange des ténèbres [38], « partagent ce vaste pays entre Mahomet et Brahma. Con- « temple un moment la terre de Narsingue : elle a reçu la « dépouille mortelle de l'apôtre qui, de sa main, toucha les « blessures d'un Dieu [39].

« Là, s'élevait jadis, à quelque distance de la mer, une « cité florissante. Charmés de sa beauté, les peuples l'ap- « pelaient Méliapor [40]. C'était le temps où des lumières nou- « velles, parties du sein de la Judée, commençaient à dissiper « les ténèbres qui couvraient le reste du monde. L'apôtre « Thomas, voyageur évangélique, avait pénétré jusqu'au « royaume de Narsingue.

« Il annonçait le Dieu vivant, guérissait les malades et « rappelait les morts à la vie, lorsqu'un jour la mer apporta « sur ces bords un arbre immense, arraché d'un lointain « rivage. Sa grandeur, son vaste contour, étonnent les re- « gards. Colonne des forêts, il deviendra l'appui d'un pa-

« lais ou d'un temple : tel est l'ordre du roi. Les câbles,
« les leviers, sont déjà prêts ; cent bras se meuvent à la fois.
« A leurs efforts le docile éléphant unit sa force et sa
« vigueur.

« L'énorme poids reste immobile. Mais l'envoyé du Christ a
« paru ; il attache au tronc colossal son humble ceinture.
« La masse obéissante le suit à l'instant, et va se placer sur
« le sol où Thomas a résolu d'élever un monument à la gloire
« du Dieu qu'il adore.

« La Foi transporte les montagnes. Cette parole de son
« divin maître était gravée dans son cœur ; elle vient de
« s'accomplir à ses yeux. Le peuple est saisi d'admiration ;
« les Brahmanes étonnés s'inquiètent ; lès vertus de Tho-
« mas, ses prodiges, humilient leur orgueil et discréditent
« leurs oracles.

« Cruels et jaloux, ils inventent mille artifices pour lui
« ravir ses disciples, ou pour détruire l'effet de ses discours ;
« ils osent enfin conspirer sa perte ; et ce crime sera pré-
« cédé d'un forfait plus épouvantable encore. O hypocrisie !
« est-il pour la vertu une ennemie plus cruelle que toi !

« Le chef des Brahmanes égorge son propre fils, et re-
« demande au pieux apôtre le sang de la victime. De faux
« témoins accusent l'innocence, et Thomas est condanné.
« Sans secours, sans appui, seul au milieu des Barbares,
« il en appelle au Tout-Puissant. Le ciel exauce sa prière,
« et, pour confondre le crime, la nature va suspendre ses
« lois.

« Qu'on apporte ici le corps de l'enfant, s'écrie l'homme
« de Dieu ; que du sein de la mort il fasse entendre la vé-
« rité. Roi de Narsingue, et vous, peuple qui m'écoutez,
« en croirez-vous son témoignage ? Il dit, et bientôt le ca-
« davre sanglant est déposé devant lui. — Au nom du Dieu
« vivant, lève-toi. — Le jeune Indien se ranime, et bénit
« la voix qui le rappelle à la vie. — Nomme ton meurtrier.
« — Le voilà. — L'infortuné regardait son père !

« Le crime est dévoilé, l'innocence triomphe, le mo-
« narque idolâtre adore le Dieu des chrétiens. L'eau du
« baptême coule sur son front, et son exemple entraîne de
« nombreux néophytes: les uns baisent avec respect les vê-
« tements de l'apôtre, les autres publient les louanges de
« son Dieu.

« Mais déjà la couronne du martyre flottait suspendue sur
« sa tête ; les Brahmanes avaient réveillé la pieuse fureur
« d'une grossière multitude. Un jour qu'il instruisait ses
« disciples, des clameurs tumultueuses s'élèvent autour de
« lui ; une grêle de pierres obscurcit les airs. Victime rési-
« gnée, Thomas succombe à la tempête ; mais il meurt trop
« lentement au gré de ses bourreaux ; une lance homicide
« termine son supplice et sa vie.

« Généreux martyr, le Gange et l'Indus te pleurèrent, la
« terre que tes pieds avaient foulée te pleura. Les peuples
« surtout qui te devaient le bienfait de la Foi, donnèrent
« des larmes à ta mort. Mais la joie éclata parmi les anges,
« et leurs divins accords célébrèrent ton entrée dans les
« cieux. Apôtre saint, porte nos vœux aux pieds de l'Éternel,
« et sois toujours le protecteur des enfants de la Lusitanie[41].

« Et vous, qui prenez si hardiment le nom d'envoyés du
« ciel, successeurs des apôtres, que n'allez-vous, comme
« eux, porter au loin le flambeau de la foi? Ah! si rien ne
« peut vous arracher à ce pays où nul de vous n'est pro-
« phète ; si la vertu qui devait purifier la terre se corrompt
« dans un lâche repos, comment régénérer les nations in-
« fidèles et tant d'âmes infortunées que d'impies novateurs
« ont infectées de leurs poisons ?

« Mais où m'emporte un zèle imprudent? Revenons au
« tableau de l'univers. — Les rivages de Méliapor, le
« royaume de Narsingue, et le beau pays d'Orixa, qui abonde
« en tissus précieux, sont baignés par le golfe célèbre où le
« Gange apporte le tribut de ses eaux ; le Gange où l'Indien
« mourant croit laver toutes les souillures de sa vie.

« Regarde ces campagnes fertiles que domine Chatigan ;
« c'est le Bengale. Vois-le s'étendre sur l'autre rive du
« golfe, et chercher vers le sud le royaume d'Aracan. Vois
« la plaine où s'élève Pégu. Une femme jetée par la tempête
« sur une terre déserte, un chien, seul compagnon de sa
« solitude, ont peuplé cette contrée. Les mœurs des in-
« digènes, leurs penchants mal réprimés par des lois
« bizarres, tout décèle encore aujourd'hui leur monstrueuse
« origine.

« Vois Tavaï, dont les somptueux édifices pressent les der-
« nières limites du Pégu. Vois l'empire de Siam s'avancer
« entre deux golfes. Là, fleurissent Tenasserim, qui donne
« son nom à son rivage, et Quéda, si renommée par son
« piquant aromate. Plus loin, c'est Malacca ; elle deviendra,
« sous vos lois, le centre d'un commerce immense et le dépôt
« de toutes les richesses de l'Orient.

« Une irruption des flots l'a séparée de Sumatra [42] ; le sou-
« venir de cette grande catastrophe vit encore dans le pays.
« Des mines fécondes renouvellent sans cesse la source de
« ses richesses : c'est la Chersonèse d'or des anciens, et peut-
« être aussi cette opulente Ophir que fréquentaient les
« flottes de Salomon.

« De son extrémité qu'arrondit le promontoire de Singa-
« pour, entrons dans ce long canal où se rétrécit la route
« des navigateurs. Les sinuosités du rivage nous conduisent
« aux royaumes de Lahang, de Patane, aux vastes dépen-
« dances de l'empire de Siam. Le fleuve qui les arrose a pris
« naissance au lac de Chamaï.

« Sur cette immense surface sont répandues des nations
« encore ignorées : les peuples de Lao, fiers de leur nom-
« bre et de l'étendue de leur territoire ; les Avans, les
« Bramas, qui habitent une longue chaîne de montagnes.
« Vers les cimes les plus reculées, tu vois errer les Guéos,
« hommes cruels et sauvages, qui dévorent la chair de

« l'homme. Leur corps est orné de diverses figures tracées
« avec un fer brûlant.

« A travers les plaines de Camboge coule le fleuve Mécon,
« le souverain des eaux. Grossi du tribut qu'il reçoit, en été,
« de mille autres rivières, il s'enfle comme le Nil, et couvre
« au loin les campagnes. Les habitants de ses rives croient
« que les animaux ont aussi leur Tartare et leur Élysée.

« Fleuve secourable ! un jour, tes bords hospitaliers [43],
« sauveront du naufrage les chants poétiques déjà trempés
« de l'onde amère ; seul débris échappé aux écueils d'un
« Océan perfide, aux tempêtes, aux dangers sans nombre,
« à toutes les misères qui accableront cet exilé dont la lyre
« harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur.

« Mais admire avec moi les rivages de Ciampa, chargés
« de forêts odoriférantes; la Cochinchine, encore peu re-
« nommée, et l'anse inconnue d'Ainan; la Chine enfin, où
« l'abondance verse à pleines mains ses trésors. Ses vas-
« tes domaines s'étendent de l'ardent tropique à la zone
« glacée.

« Vois-tu cette grande muraille qui la sépare de ses re-
« doutables voisins? Elle atteste la grandeur et la puis-
« sance de l'empire. Là, ce n'est point à la naissance que le
« monarque doit sa couronne : le père ne la transmet point
« à son fils; le choix de la nation ne l'assure qu'au cou-
« rage, ennobli par la vertu.

« D'autres pays encore sont cachés dans la profondeur du
« tableau : le jour n'est pas venu de soulever le voile qui
« les couvre. Mais donne un regard à ces nobles filles de
« l'Océan, à ces îles que la nature a comblées de ses dons.
« Celle qui ne se montre qu'à demi, et qui de loin regarde
« la Chine, c'est le Japon, où naît le pur argent; il verra
« briller un instant le flambeau de la Foi.

« Dans l'Archipel oriental, non loin de Tidor, apparaît
« Ternate, avec ses volcans qui vomissent des flammes. Vois-

« ces arbres en fleur, dont les boutons parfumés deviendront « le prix du sang de tes compatriotes. Suis dans son vol l'oi- « seau doré [44], qui ne touche la terre qu'au moment où il « abandonne la vie.

« Les îles de Banda s'embellissent des couleurs variées de « leurs fruits et du plumage éclatant de leurs oiseaux qui, « d'un bec téméraire, ravissent au muscadier sa noix odo- « rante. Bornéo recueille les larmes du camphrier, source « de sa richesse et de sa gloire. Timor livre au commerce le « sandal, qui embaume ses forêts.

« Cette terre qui s'abaisse vers le sud, et dont une partie « se dérobe à nos yeux, c'est la Sonde. La nature a placé « dans ses déserts une source merveilleuse. Le bois s'y méta- « morphose en caillou ; mais, si d'autres ondes viennent se « mêler à la sienne, elle perd sa vertu première.

« Observe Sumatra : le temps en a fait une île. Des flam- « mes ondoyantes s'élèvent de ses montagnes ; une huile « bienfaisante coule de ses rochers [45] ; ses arbres distillent un « parfum [46] plus précieux que la myrrhe. Avec les productions « variées des autres îles, Sumatra donne encore la soie fine « et l'or pur.

« Regarde Ceylan et cette montagne sourcilleuse [47] dont « la cime va se perdre dans les nues ; montagne sacrée aux « yeux des indigènes, qui révèrent la trace du pied d'un « homme empreinte à son dernier sommet. Du sein des flots « qui baignent les Maldives, s'élève le cocotier avec ses larges « feuilles, et ses fruits salutaires dont la vertu émousse la « force des plus subtils poisons [48].

« Reporte les yeux à l'entrée du golfe Arabique, et ra- « mène-les sur les îles nombreuses qui bordent ces rivages « sablonneux que couvrent des masses de parfum [49], ouvrage « mystérieux d'Amphitrite. Tout cet Océan sera soumis à « vos lois, depuis Socotora, qu'enrichit l'aloès aux sucs amers, « jusqu'à Madagascar, que doit illustrer encore le nom de « saint Laurent.

« Telles sont, heureux navigateurs, les nouvelles contrées « que vous donnez au monde [50]. C'est vous qui, par un « prodige de courage, avez ouvert les portes de l'Orient. « Mais il me reste à vous révéler encore l'action hardie d'un « Portugais [51], qui, mécontent de son prince, ira se frayer à « l'Occident une route dont l'existence n'était pas même « soupçonnée.

« Voyez cette vaste région, qui s'étend d'un pôle à l'au- « tre [52]; elle étincelle de métaux précieux. On dirait qu'A- « pollon a secoué sur elle l'or de sa chevelure. Cent peuples « divers en couvrent la surface : chacun d'eux a ses lois, son « culte et ses mœurs. C'est aux Castillans, vos nobles rivaux, « qu'il est réservé de soumettre cette terre indépendante et « d'en recueillir les trésors.

« Vous n'êtes point exclus de ce brillant héritage. Au « centre du nouveau continent [53], à l'endroit où vous le « voyez s'élargir, vous posséderez ces belles forêts dont les « arbres recèlent la couleur de la pourpre. Les premiers « navigateurs qui, après vous, sortiront des eaux du Tage, « iront planter sur cette terre l'étendard de la croix. Magellan « les suivra ; Magellan infidèle à son pays, mais digne encore « par son génie d'être compté parmi les Portugais.

« Après avoir franchi plus de la moitié de l'espace qui « s'étend de l'équateur au pôle Antarctique, il verra la terre « des Géants [54], et plus loin, le détroit qui portera son nom, « et deviendra son guide vers un autre océan, vers d'autres « régions que l'Auster enveloppe de ses ailes glacées.

« Vous connaissez à présent, guerriers magnanimes, tout « ce que l'avenir réserve de gloire aux hommes courageux « qui viendront, à votre exemple, sillonner les ondes orien- « tales. Vous savez par quels travaux, par quels nobles efforts, « vous pouvez captiver vos épouses immortelles et mériter « les couronnes que leurs mains vous préparent.

« Partez donc, enfants de Lusus. Le ciel vous sourit, la « mer vous appelle, la patrie vous tend les bras. » Elle dit,

et les guerriers reprennent le chemin du rivage. Leurs vaisseaux se remplissent d'abondantes provisions, doux présents de la déesse. Vous les suivrez, nymphes charmantes; vous serez encore leurs compagnes, quand le soleil aura cessé de luire sur le monde [55].

Ils s'élancent sur les flots. La mer n'a plus d'orages : un souffle pur et léger les porte vers la terre qui les a vus naître; terre chérie, dont leur cœur ne fut jamais séparé. Le Tage enfin les reçoit dans ses eaux. Guerriers modestes, ils déposent sur l'autel de la patrie, aux pieds d'un monarque adoré, les couronnes et les trophées que leur valeur a conquis.

C'est assez, Muse, c'est assez. Ma lyre n'a plus d'accords, ma voix n'a plus d'accents. Et pour qui chanterais-je encore? La patrie ne m'entend plus [56]. Un voile de tristesse a couvert son noble front. Insensible au charme des arts, morne et silencieuse, l'amour de l'or est la seule passion qui lui reste.

Quelle maligne influence nous a donc ravi dans les jours de la paix cet air serein qui ne nous abandonne jamais au milieu des fatigues de la guerre? Dis-moi pourtant, toi que les décrets du ciel ont placé sur le trône, dis-moi s'il est un peuple qui, plus que le tien, ait le droit d'aspirer à tous les genres de gloire et de bonheur.

Terribles dans les combats, patients dans les travaux, tes valeureux sujets bravent la faim, les veilles, le fer et la flamme, la flèche rapide et la balle meurtrière, les climats brûlants et les régions glacées, les coups de l'idolâtre et du Maure, les tempêtes et les naufrages, les abîmes et les monstres de l'Océan.

Heureux de recevoir les ordres que tu leur adresses de si loin, ils obéissent sans murmure. Tu les regardes, il suffit : ils iraient, sous tes drapeaux, combattre les noirs habitants des gouffres enflammés, et la victoire ne serait pas un moment incertaine.

Que ta bonté soit le prix de leurs efforts; qu'elle tempère la rigueur des lois qui les enchaînent : c'est la bonté qui consacre les rois. Que nos vieux guerriers puissent te voir, te parler et t'entendre. Ils ont blanchi dans le métier des armes : eux seuls pourront t'indiquer le temps, les lieux et les moyens favorables au succès de tes desseins.

Récompense tous les services, encourage tous les talents; mais que chacun de tes sujets se renferme dans les vertus de son état. Que les enfants du cloître prient pour la prospérité de ton règne; que leurs saintes austérités expient les péchés du peuple. Le vrai ministre du ciel n'aspire point aux grandeurs humaines : l'or, la gloire et ses prestiges, tout est vil à ses yeux.

Honore ta vaillante noblesse. C'est au prix de son généreux sang qu'elle étend les conquêtes de la Foi et les bornes de ton empire. A ta voix, elle s'élance aux extrémités du monde; elle y triomphe à la fois et du fer ennemi et de la fatigue, encore plus difficile à vaincre.

Que la Germanie et les Gaules, que l'Angleterre et l'Italie, forcées d'admirer nos vertus guerrières, cessent de nous refuser le talent de gouverner les royaumes que nous avons su conquérir. Éloigne de tes conseils la jeunesse présomptueuse et l'ignorance indocile. La science elle-même peut s'égarer, si l'expérience ne l'éclaire.

Un savant philosophe osa, devant Annibal, discourir sur l'art de la guerre ; et le savant fut raillé par le héros. L'art de la guerre ne s'apprend point dans les livres, ni dans le silence de la retraite : il faut l'étudier dans les camps et sur les champs de bataille.

Et qui suis-je, moi-même, pour oser te parler ainsi ? Moi, le plus obscur de tes sujets ; moi, qui n'attirai jamais ni tes regards ni ta pensée ! O mon roi ! pardonne à mon audace. Je puis encore, du sein de mon obscurité, attacher la gloire à ton nom. Je ne manque ni d'études savantes, ni d'expérience, ni de génie. Juge-moi sur cet écrit.

J'ai, pour te servir, un bras fait aux armes ; pour te chanter, une voix chère aux Muses. Je n'ai besoin que d'un suffrage qui donne du prix à mes travaux. Ah ! si le ciel m'accorde cette faveur, et qu'il te plaise un jour de tenter une entreprise digne d'être chantée... Tu la tenteras ; j'en ai pour garants les présages de mon âme et la noble ardeur de la tienne.

Remplis tes grandes destinées ; et quand, sur la rive africaine, Atlas épouvanté frémira devant toi ; quand, aux plaines d'Alcacer, ton bras victorieux renversera les guerriers de Maroc et de Tarudant, ma muse, fière de ton estime, apprendra ta gloire à l'univers entier ; et, plus heureux qu'Alexandre, tu n'auras point à regretter, comme lui, le chantre d'Achille [57].

NOTES

1. A ces accords ravissants, une des nymphes marie tout à coup une voix plus mélodieuse que la voix des sirènes.

La Harpe traduisit ainsi : *Une sirène accorde sa voix mélodieuse aux sons des instruments ;* et, dans l'argument qu'il a mis en tête du chant, il dit : *Une sirène annonce à Gama les brillantes destinées et les conquêtes de sa nation dans les Indes.* Nous avions lu autrefois la traduction de La Harpe, et nous ne concevions pas trop comment une sirène, avec sa queue de poisson, se trouvait assise au banquet de Téthys, et quelle place elle occupait sous les lambris d'un palais d'or et de cristal, bâti au sommet d'une montagne sacrée. Mais heureusement cette conception bizarre n'appartient point à l'auteur original ; elle est de Duperron de Castera, que La Harpe a copié. Camoens dit simplement : *C'était une voix de sirène, huma voz d'huma sirena,* expression purement métaphorique, que les traducteurs ont prise à la lettre.

La déesse (car c'est ainsi que l'appelle Camoens, *bella deosa*), la déesse va célébrer, dans un chant prophétique, les héros dont Gama n'aura été que le précurseur dans les contrées orientales. Le lecteur se rappellera que Camoens a voulu embrasser, dans sa patriotique épopée, toutes les grandes actions des Portugais, depuis Viriathe jusqu'à Jean de Castro.

Les troisième, quatrième et huitième chants sont remplis des hauts faits qui, avant l'expédition de Gama, avaient signalé le courage et le génie des Portugais, tant en Europe qu'en Afrique. L'objet du dixième et dernier chant est de faire connaître leurs conquêtes en Orient et les prodiges de valeur dont elles furent accompagnées. L'auteur, dont la verve semblait devoir être épuisée, et qui se plaint d'être abandonné par son génie, demande de nouvelles forces à Calliope.

> Mas tu me da que compra, ô grâo rainha
> Das musas, co'o que quero à naçâo minha.

« Reine des Muses, viens du moins, viens achever avec moi le mo-

« nument que j'élève à la gloire de ma patrie. » Et, comme saisi d'une inspiration soudaine, il prophétise les exploits des guerriers qui consommèrent l'ouvrage de Gama.

PACHÉCO.

Il est célèbre par les sept batailles qu'il gagna sur les armées du Samorin. A son retour de l'Inde, dont il n'avait rapporté que la gloire et une honorable pauvreté, il avait reçu du roi Emmanuel, pour récompense de ses services, le gouvernement de Saint-Georges de la Mine, sur la côte d'Afrique. Calomnié dans son administration, il fut ramené en Portugal, chargé de fers, et mourut dans l'indigence. Rien de plus touchant que le passage des *Lusiades* où la nymphe, qui vient de le comparer à tout ce que Rome et la Grèce ont produit de plus grand, baisse la voix tout à coup, et déplore la disgrâce de Pachéco et l'ingratitude des cours. « O Bélisaire ! dit la « nymphe en gémissant, toi qui seras toujours grand parmi les filles « de Mémoire, si l'impure calomnie a flétri tes lauriers, si ta gloire « a connu l'outrage, viens te consoler avec Pachéco. » Les trois octaves qui suivent ce passage sont aussi belles d'expression que de sentiment.

ALMEIDA,

PREMIER VICE-ROI DES INDES.

Le voyage de Gama avait changé le commerce du monde. Les Vénitiens, qui tiraient presque seuls d'Alexandrie les denrées de l'Orient et du Midi, et les revendaient à l'Europe, voyaient avec peine les succès toujours croissants des Portugais ; ils parvinrent aisément à faire entrer dans leurs secrètes intrigues le soudan d'Égypte, qui se ligua contre leurs rivaux avec les rois de Calicut et de Cambaye. C'est dans cette circonstance critique que le roi de Portugal, Emmanuel, crut devoir envoyer dans les Indes Almeida avec le titre de vice-roi et des pouvoirs souverains. Almeida partit, accompagné de son fils, don Lorenzo, s'empara de Quiloa, sur la côte d'Afrique, brûla Monbaze, qui refusait de le recevoir, et aborda enfin à Cananor. Tandis qu'il disposait tout pour la destruction de la ligue formée contre les Portugais, Don Lorenzo, à la tête d'une faible escadre, osa livrer bataille aux flottes réunies des Guzarates et des Égyptiens. Il fit des prodiges de valeur ; mais il fut vaincu par le nombre, et mourut en héros. Almeida ne tarda pas à venger la mort de son fils et l'honneur des armes portugaises; il attaqua séparément les deux flottes, et remporta sur chacune d'elles une victoire complète.

Il revenait à Lisbonne, couvert de gloire, lorsqu'il périt misérablement dans la baie de Saldagne, près du cap de Bonne-Espérance, comme nous l'avons dit à la note 27 du cinquième chant.

ALBUQUERQUE,

DEUXIÈME VICE-ROI.

C'est le plus grand homme que le Portugal ait eu dans les Indes. Almeida ne s'était appliqué, pendant ses trois années de gouvernement, qu'à protéger, par la destruction des flottes musulmanes, le commerce naissant des Portugais. Albuquerque, portant ses vues beaucoup plus loin, résolut de fonder un empire qui s'étendrait du golfe Persique à la Chersonèse d'or des anciens, et dont Goa serait la place d'armes et la capitale. Toute sa politique est très-bien exposée par Osorius, l'historien d'Emmanuel et le de Thou des Portugais.

« Almeida minime tutum putabat urbes expugnare, ne videlicet « distractæ Lusitanæ vires imbecillæ redderentur ; hoc autem erat « illi decretum, mare tenere. Id enim statuebat, eum qui maris im- « perium possideret, Indiæ totius potestatem assequutum ; itaque « maris erat illi antiquissima cura, et dum unam tutissimam sta- « tionem navibus haberet, reliqua omnia contemnebat. Fieri enim « non posse existimabat, ut tantum militum in supplementum e « Lusitania singulis annis mitteretur, ut firmis præsidiis arces mul- « tas munire liceret. Quod si quis id facere tentaret, eum Lusitanos « omnes, qui viribus conjunctis hostibus terrorem incutiebant, dis- « persos hostibus esse proditurum. At Albuquercius majore quadam « spe, quam animi excellentis altitudo afferre solet, non præsentis « tantum securitatis. sed futuri etiam imperii, quod amplissimum « fore confidebat, consilia intimis animi sensibus agitabat. Nec ut « piperis magnus numerus annis singulis in Lusitaniam importa- « retur, sed ut imperii fundamenta jacerentur, excogitandum cen- « sebat. Et quo auxilia magis longinqua erant, eo coloniis pluribus « oras Indiæ occupandas statuebat, ut variis Lusitanæ gentis semi- « nariis passim institutis, exercitus in India conscribi possent. Mare « vero minime tutum arbitrabatur iis, qui terra simul opes suas « nequaquam stabilirent. Classem maximam unica tempestate de- « leri posse : at opibus in terra comparatis classes refici, et maris « imperium recuperare non esse difficillimum. Periculosum deinde « statuebat, in angustum locum classem Lusitanam includi, maxime « vero, ubi macrum et sterile solum esset parumque idoneum ad « exercitum in hybernis alendum. Itaque eos, qui Cochimi, aut « Cananoris regno opes Lusitanas satis firmari posse confidebant, « inter tam multos sempiternos Christiani nominis hostes, et tam « occasionibus ad perniciem Lusitanis afferendam opportunis inten- « tos, parum tempori consequenti prospicere censebat. Non enim « esse tutum locum, qui se uno tantum niteretur, sed in quem e « locis pluribus auxilia, cum opus esset, mitterentur. Eam vero lo-

« corum occupationem maris imperium non imminuere, sed potius « amplificare. Quo enim classis plures receptus et stationes haberet, « eo minore cum periculo navigari, et faciliorem materiam ædifican- « dis navibus multa loca, quam unum præbere. Postremo ei, qui « non Indiæ possessionem hominis unius ætate, sed æternitate, si « fieri posset, temporis definitam cuperet, condendam esse civitatem « statuebat, quæ sobolem multiplicem procrearet, ita, ut non sem- « per esset necesse temporibus difficillimis, ex auxiliis e Lusitania « missis pendere : quæ sæpenumero in longissima et difficillima « navigatione vel morbi multiplices imminuunt, vel fluctus et tem- « pestates exhauriunt, vel hyemes intercludunt, vel labores immensi « debilitant. Quam prudenter autem id ab eo fuerit excogitatum, « rerum exitus multis post illius obitum annis facile comprobavit. « Cum enim Solymanus Turcarum imperator Ægypti rectorem cum « maxima classe in Indiam misisset, ut Lusitanos possessione pelle « ret, et is arcem Diensem obsessam teneret, multisque diebus « maxima tormentorum et armorum contentione vehementer oppu- « gnaret, quamvis plurima detrimenta a nostris, qui in arcis præ- « sidia manebant, accepisset, non tamen tam cito obsidionem sol- « visset, nisi certior factus esset de magnitudine classis, quæ contra « illum Goæ comparata Dium petebat. Neque rursus cum rex Cam- « baiæ eamdem arcem cum maximo Turcarum auxilio sex mensi- « bus obsessam tenuisset, tam facile a Joanne Castrensi, qui tunc « in India Joannis regis nomine imperium administrabat, victus « atque superatus fuisset, nisi Goa maximum ad eam victoriam « atque multiplex instrumentum suppeditaret. Ad eam namque ma- « gnitudinem civitas pervenit, ut facillimum sit, in ea justos exer- « citus conscribi, et classes magnas ædificari. Id Albuquercius sa- « pienter animadvertens ea civitatis fundamenta jecit, quibus nixa, « non facile de statu convelli posset. Cum vero Lusitanas mulieres « non haberet, quod unum remedium inveniebat, eas, quas bello « ceperat, Christianis sacris expiatas, apud Lusitanos milites matri- « monio collocabat. eisque possessiones in ea insula, Saracenis jure « detractas, assignabat, eosque multis favoribus atque præmiis ad « eas nuptias alliciebat. Sic factum est, ut instar Romuli, qui urbem « Romam condidit, aut Thesei, qui cives Atticos e pagis in ur- « bem compulit, aut aliorum, qui urbium fundatores exstitere, illius « urbis, quam armis atque virtute cepit, conditor appellari posset. »

(*De Rebus Emmanuelis*, lib. VII.)

« Almeida, le prédécesseur d'Albuquerque, pensait que l'occupa- « tion des villes disséminées sur la côte serait une chose dangereuse, « en ce qu'elle affaiblirait les forces des Portugais en les divisant. « Dans son opinion, celui qui serait le maître de la mer serait aussi « le maître de l'Inde. C'est d'après ce principe que sa conduite fut

« constamment dirigée. Une station pour ses vaisseaux, un port « commode et sûr, lui semblait le seul établissement nécessaire ; il « n'en forma jamais d'autres, car il jugeait impossible que le Por- « tugal pût envoyer chaque année des renforts assez considérables « pour occuper de nombreuses citadelles, ou pour en renouveler les « garnisons. Il croyait qu'un système contraire aurait pour résultat « de livrer en détail à l'ennemi les mêmes armées qui, réunies, sau- « raient toujours le vaincre ou le tenir en respect. Mais Albuquerque, « plein de cette confiance qu'un esprit supérieur puise ordinairement « dans le sentiment de ses forces, embrassait à la fois dans sa vaste « conception et la sûreté présente des établissements portugais, et « leur grandeur future. Il ne s'agissait point pour lui d'importer en « Europe une plus ou moins grande quantité de poivre. C'est un « empire qu'il cherchait à créer ; et, plus il voyait de difficultés, « en raison de l'extrême éloignement, à obtenir des secours du Por- « tugal, plus il s'attachait à couvrir de colonies la côte de l'Inde, à « en former des pépinières de soldats qui pussent, sur les lieux « mêmes, fournir des recrues à ses armées. Il représentait aux ad- « versaires de son plan que la mer n'appartiendrait d'une manière « durable qu'à celui qui aurait su prendre son point d'appui sur la « terre ferme ; que la flotte la plus formidable pouvait être détruite « par une tempête, et que, dans un pareil malheur, la terre offrirait « aisément les moyens de réparer les vaisseaux, et de reprendre « l'empire de la mer ; qu'il était dangereux de se concentrer sur « un seul point, dans un lieu surtout où le sol était maigre et stérile, « et peu propre à nourrir une armée en quartiers d'hiver ; que ceux « qui s'imaginaient que l'armée portugaise était suffisamment en sû- « reté à Cochin ou à Cananor, au milieu des éternels ennemis du « nom chrétien, d'ennemis toujours prêts à fondre sur elle, faisaient « preuve d'une grande imprévoyance ; que la meilleure des places « fortes était celle qui, indépendamment de ses propres ressources, « pouvait, au besoin, recevoir le secours de plusieurs autres ; que « cette multitude de postes fortifiés, loin d'affaiblir l'empire de la « mer, ne pouvait que l'étendre et le consolider ; que la navigation, « en effet, serait d'autant moins périlleuse, que les vaisseaux trou- « veraient sur la côte plus de stations et d'asiles; et que plusieurs rades « offriraient nécessairement plus de moyens de construction qu'une « seule. Il pensait, enfin, que si l'on voulait donner à la possession de « l'Inde, non pas la durée de la vie d'un homme, mais celle, en quel- « que sorte, de l'éternité, il fallait bâtir une ville qui réunît à une « grande population de grands moyens d'attaque et de défense ; de ma- « nière à ce que, dans les temps difficiles, le sort de l'Inde ne dépen- « dît point de secours lointains, qui pouvaient être interceptés par « la mauvaise saison, engloutis par les flots et les tempêtes, ou du « moins affaiblis par les maladies et par les travaux de la mer.

« L'événement a justifié plus tard la profonde politique et la pru-
« dence d'Albuquerque. Lorsque le sultan Soliman envoya le soudan
« d'Égypte assiéger la citadelle de Diu ; lorsque déjà l'artillerie des
« Égyptiens les avait rendus maîtres de tous les abords de la place,
« croit-on que la seule résistance des nôtres et le mal qu'en recevait
« le soudan l'aient forcé à lever le siége ? Eût-il abandonné une pa-
« reille entreprise, s'il n'eût été informé de la prochaine arrivée du
« secours qui s'avançait de Goa vers Diu ? Et lorsque cette dernière
« place, assiégée pour la seconde fois, allait succomber après six
« mois d'une défense héroïque, croit-on que le roi de Cambaye et les
« Turcs qu'il avait dans son armée eussent été si aisément vaincus
« par le vice-roi Jean de Castro, si ce vice-roi n'eût amené de Goa
« des vaisseaux, de l'artillerie et des soldats ? Car cette ville s'était
« déjà tellement accrue, qu'il était facile d'y lever de véritables ar-
« mées, et d'y construire des flottes.

« C'est dans ces grandes vues de sagesse et de prévoyance qu'Albu-
« querque fonda la capitale du nouvel empire. Comme il manquait
« de femmes portugaises, il faisait instruire et baptiser les captives
« que lui donnait le droit de la guerre, les mariait à ses soldats, et
« leur donnait pour dot les terres des vaincus. Aussi, la cité d'Albu-
« querque devint si puissante et si peuplée, qu'il peut, à juste titre,
« figurer à côté des plus célèbres fondateurs de villes et d'empires,
« à côté de Romulus, qui fonda Rome, et de Thésée, qui rassembla
« dans les murs d'Athènes les peuples épars de l'Attique. »

Albuquerque essuya de vives contradictions, tant de la part du conseil d'Emmanuel que de celle des généraux alors employés dans l'Inde ; mais il suivit avec autant de succès que de persévérance l'exécution d'un plan qui paraissait gigantesque. Il recevait les ambassadeurs des rois, réglait les tributs des peuples, creusait des ports, embellissait les cités, entretenait une police sévère parmi ses compatriotes, et le respect du nom portugais parmi les peuples de l'Inde. Tant de gloire et de grandeur lui suscitèrent de nombreux ennemis. On parvint à effrayer Emmanuel et à lui persuader qu'Albuquerque ne travaillait qu'à se rendre indépendant du Portugal. Il fut rappelé. Affaibli par les fatigues de la guerre et de sa vaste administration, il succomba sous le poids de cette disgrâce inattendue. Sa mort jeta la consternation dans Goa. Les rois de l'Inde le pleurèrent, et Emmanuel lui-même ne trouva de soulagement à ses regrets qu'en accablant d'honneurs et de récompenses le fils de ce grand homme.

SOARÈS,

TROISIÈME VICE-ROI.

Il avait reçu l'ordre d'Emmanuel de faire examiner par un conseil de généraux s'il ne conviendrait point d'abandonner Goa, l'ouvrage

d'Albuquerque. Le conseil décida que la place serait conservée. De retour à Cochin, Soarès fit équiper une flotte pour le golfe Arabique; mais son expédition, malgré la prise de Zeila et de Barbora, ne réalisa point toutes les espérances qu'elle avait fait naître. Il était difficile de paraître grand après un homme tel qu'Albuquerque. Soarès ramena sa flotte dans les mers de l'Inde. Il venait de diriger lui-même la construction de la citadelle de Ceylan, lorsqu'il vit arriver son successeur.

SEQUEIRA,

QUATRIÈME VICE-ROI.

Il pénétra par le golfe Arabique en Éthiopie, où l'on n'avait pu, jusqu'alors, arriver que par l'Égypte. La découverte de cette route nouvelle est l'événement le plus marquant de sa vice-royauté. C'est le seul aussi dont le poëte portugais fasse mention.

ÉDOUARD DE MENEZÈS,

CINQUIÈME VICE-ROI.

Simple gouverneur de Tanger, il avait fait preuve d'un grand courage. Vice-roi, il acquit plus de richesses que de gloire. Camoens ne lui consacre que quatre vers, dans lesquels il est facile d'apercevoir toute la pensée du poëte.

Virà despois Menezes, cujo ferro
Maïs na Africa, que cà terà provado :
Castigarà de Ormuz soberba o erro
Com lhe fazer tributo dar dobrado.

« Menezès le remplace. Moins terrible en Asie qu'il ne le fut sur la « côte africaine, c'est en épuisant les trésors d'Ormuz, c'est en dou- « blant le tribut de cette ville orgueilleuse, qu'il la punira de sa ré- « bellion. »

VASCO DE GAMA,

SIXIÈME VICE-ROI.

Emmanuel venait de mourir. Son successeur, Don Jean III, voulant rétablir la réputation des Portugais, flétrie par l'avarice d'Édouard de Menezès et de ses officiers, envoya dans les Indes Vasco de Gama, le même à qui l'on en devait la découverte. Gama, malgré son âge, déploya la plus grande fermeté, et, par la sagesse de son administration, s'attira la confiance et l'admiration des Indiens et des Portugais. Il mourut à Cochin, le 24 décembre 1524, plein de gloire et d'années, laissant son nom attaché à l'époque la plus brillante de l'histoire de son pays.

HENRI DE MENEZÈS,

SEPTIÈME VICE-ROI.

Il n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il succéda à Gama. Son règne d'une année fut un enchaînement de prospérités et de généreuses actions. Il portait le désintéressement si loin, qu'à sa mort on ne trouva dans ses coffres que cent ducats, et qu'il fallut emprunter de l'argent pour les frais de ses funérailles.

DON PEDRO DE MASÇARENHAS,

HUITIÈME VICE-ROI.

Il ne fut vice-roi que de nom. Comme, à la mort de Henri de Menezès, il était occupé au delà du Gange, et qu'il lui fallait dix mois pour revenir, l'autorité fut confiée provisoirement à Sampayo. Lorsque Mascarenhas reparut à Cochin, Sampayo refusa de lui remettre le gouvernement, et le fit même jeter dans les fers. Mascarenhas, délivré par ses amis, crut devoir céder à l'orage, et retourner en Portugal, où l'estime publique et l'accueil du prince le vengèrent pleinement de l'injustice et des violences de son compétiteur.

SAMPAYO,

NEUVIÈME VICE-ROI.

Son administration dure et hautaine, et peu favorable au commerce, fut glorieuse pour les armes du Portugal. Il remporta de grandes victoires, détruisit presque entièrement la marine des Malabares, fortifia les citadelles d'Ormuz, de Chaul et de Cananor, entoura Goa d'une forte muraille, et laissa à son successeur une flotte de cent trente-six voiles. Mais sa gloire militaire fut ternie par son ambition et son avarice. A son retour à Lisbonne, il fut condamné envers Don Pèdre de Mascarenhas à des réparations pécuniaires qui absorbèrent la plus grande partie de la fortune qu'il avait acquise dans les Indes.

NUNO DA CUNHA,

DIXIÈME VICE-ROI.

Il gouverna, pendant dix ans, avec autant de sagesse que de fermeté, et mourut près du cap de Bonne-Espérance, en retournant à Lisbonne, où l'appelaient la confiance du souverain et l'opinion générale de la nation. C'était l'homme qui connaissait le mieux les affaires du Portugal, de l'Afrique et des Indes. Sa mort fut une grande perte pour le royaume.

NORONHA.

ONZIÈME VICE-ROI.

Il n'était encore qu'à soixante lieues de Diu, lorsque le bruit de sa prochaine arrivée détermina le soudan d'Égypte à lever le siége de cette place. Il se préparait à d'importantes expéditions, lorsqu'il mourut à Goa, après une année de gouvernement.

ÉTIENNE DE GAMA,

DOUZIÈME VICE-ROI.

Fils du célèbre Vasco, il marcha sur les traces de son père, et se distingua par un grand amour de la justice et des lois; mais il échoua dans une grande entreprise qu'il avait dirigée contre le port de Suez, et dont le début avait été marqué par des succès. Aussi la Nymphe, qui prédit les destinées des vice-rois, se borne à dire, en parlant de celui-ci, *qu'il portera la terreur jusqu'au fond de la mer Rouge.*

MARTIN DE SOUZA,

TREIZIÈME VICE-ROI.

Avant d'être promu à la vice-royauté des Indes, il avait combattu, dans les mers du Brésil, les pirates qui troublaient le commerce portugais. Grand politique et grand homme de guerre, il profita habilement des divisions qui existaient entre l'empereur du Mogol et le roi de Cambaye. Ce dernier, devenu son allié, lui permit d'élever à Diu une forteresse, qui bientôt excita la jalousie du roi de Cambaye lui-même. Une ligue formidable se forma contre les Portugais : elle fut dissipée par

JEAN DE CASTRO,

QUATORZIÈME VICE-ROI.

Ce fut la première année du gouvernement de Castro que commença le second siége de Diu, si célèbre dans l'histoire du Portugal. Castro envoya au secours des assiégés ses deux fils, Fernand et Alvare. Fernand périt par l'explosion d'une mine que les ennemis avaient pratiquée sous un des bastions de la forteresse. Alvare, qui n'arriva qu'après la mort de son frère, ranima le courage des Portugais, et Castro parut bientôt lui-même avec le reste de l'armée. On tint conseil dans la citadelle. Les avis des généraux furent partagés : les uns voulaient sur-le-champ marcher à l'ennemi; les autres ne pensaient point qu'il fût prudent de confier le sort de l'Inde à l'événement incertain d'une bataille. Un vieux guerrier, Garcie de Sà, aussi connu par son courage que par sa prudence, se leva tout à coup,

et dit : *J'ai écouté; il faut combattre.* Castro se rangea de son avis, et la bataille fut livrée et gagnée.

Après la délivrance de Diu, le vice-roi retourna à Goa. Sa rentrée fut un triomphe. Magnifiquement vêtu, entouré de ses capitaines, précédé de ses soldats victorieux et suivi de nombreux captifs, il marchait au milieu d'une foule ivre de joie. On croit lire le récit des triomphes du Capitole.

Camoens termine ici l'histoire des vice-rois des Indes. C'était le moment de la plus grande gloire des Portugais : le poëte ne pouvait s'arrêter plus à propos.

2. Iopas à Carthage.

Iopas, assis à la table de Didon, chante sur sa lyre les lois éternelles de la nature.

Cithara crinitus Iopas
Personat aurata, docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam solisque labores,
Unde hominum genus, et pecudes; unde imber et ignes:
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones;
Quid tantum oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.

Æneid., lib. I, v. 740.

Iopas prend alors sa lyre enchanteresse :
Chantre inspiré du ciel, il commence, et sa voix
Répète ce qu'Atlas enseignait autrefois,
De la reine des nuits la course vagabonde,
Et les feux éclipsés du grand astre du monde,
Le pouvoir qui, créant l'homme et les animaux,
Leur versa de la vie et les biens et les maux;
Les orages, les feux, le char glacé de l'Ourse,
Et les brillants Gémeaux qui conduisent sa course;
L'Hyade et ses torrents; pourquoi du sombre hiver
Les jours si promptement se plongent dans la mer;
D'où vient des nuits d'été la lenteur paresseuse.
Enfin sur mille tons sa voix mélodieuse
Chantait l'ordre des cieux et des astres divers;
Et sa noble harmonie imitait leurs concerts.

PELLIER.

3. Démodocus chez les Phéaciens.

« Chantre divin, lui dit Ulysse, tu t'élèves dans ton art fort au-
« dessus de tous les mortels. Oui, tu fus instruit par les Muses, filles
« de Jupiter, ou par Apollon lui-même. Tes chants offrent la plus
« fidèle image des incroyables exploits et des terribles infortunes
« des Grecs; on dirait que tes yeux ont été les témoins de ce que tu
« racontes, ou que tu l'as appris de leur propre bouche. » (*Odyssée*, chant VIII, traduction de Bitaubé.)

4. Le pontife-roi d'un peuple malabare.

Trimumpara, roi de Cochin et chef des Brahmanes de son royaume. Il fut le premier allié des Portugais dans les Indes. Cette alliance attira sur lui la colère et les armes du Samorin; mais il fut sauvé par les victoires de Pacheco.

5. Le navire qui le recevra dans ses flancs fléchira sous un si noble poids.

Cette figure est empruntée de Virgile :

Simul accipit alveo
Ingentem Æneam. Gemuit sub pondere cymba.
Æneid., lib. VI, v. 412.

6. Héros de la Grèce et de Rome, pardonnez : l'Achille portugais vous a tous surpassés.

Camoens revient souvent à cette idée. Enthousiasme à part, il nous semble, comme à lui, et d'après le simple récit des faits, que les Grecs et les Romains n'ont rien fait de comparable aux actions des conquérants portugais. « Nous prononçons encore avec une admi-« ration respectueuse, dit Voltaire, les noms des Argonautes, qui « firent cent fois moins que les matelots de Gama et d'Albuquerque. » (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*)

7. Celui qui, avec quatre mille Lacédémoniens, défendit les Thermopyles.

La Harpe a prétendu corriger ici son auteur. Aux quatre mille Lacédémoniens que commandait Léonidas à la bataille des Thermopyles, il substitue les trois cents Spartiates qui se résignèrent si courageusement à périr, lorsqu'ils se virent tournés par les Perses. Selon Diodore, cité par l'abbé Barthélemy, l'armée de Léonidas était de 4,000 hommes, savoir :

Spartiates.....	300
Lacédémoniens.....	700
Peuples du Péloponèse, obéissant à Lacédémone.	3,000
En tout.....	4,000

Camoens réunissait à un beau génie, à une imagination brillante, une instruction aussi profonde que variée. Les historiens de l'antiquité lui étaient aussi familiers que les philosophes et les poëtes. On est étonné, en lisant son livre, de la quantité d'ouvrages anciens et modernes dont il avait enrichi sa mémoire.

8. Lorenzo l'accompagne ; Lorenzo, son digne fils, qui saura combattre et mourir en Romain.

Lorenzo fut attaqué, près de Chaul, par les flottes réunies de l'Égypte et de Cambaye. La première était commandée par Mir Hocem, amiral du soudan d'Égypte; la seconde, par Melik Yaz, Maure courageux qui s'était mis au service des Guzarates. Lorenzo, malgré l'infériorité du nombre et les vents contraires, disputa longtemps la victoire. Un boulet de canon lui emporta la cuisse. Mutilé, couvert de sang, il se fit attacher au mât de son vaisseau, et, l'épée à la main, continua d'exhorter les Portugais au combat. Un second boulet lui fracassa l'épaule, et acheva sa mort. On partage l'enthousiasme du poëte, quand il s'écrie :

Vai-te, alma, em paz da guerra turbulenta,
Na qual tu mereceste paz serena!
Que o corpo, que em pedaços se apresenta
Quem o gerou, vingança jà lhe ordena :
Que eu ouço retombar a grão tormenta,
Que vem jà dar a dura e eterna pena,
De esperas, basiliscos, e trabucos,
A Cambaios crueis, e a Mamelucos.

« Va donc, âme héroïque, va recueillir, au sein d'une éternelle « paix, le prix de ton glorieux sacrifice. Ta mort sera vengée par ton « père. Déjà s'apprêtent le bronze tonnant et la bombe redoutable; « déjà j'entends gronder l'orage sur la tête des guerriers de l'Indus « et du Nil. »

Et quel tableau que celui de la douleur du père et de la vengeance qu'il médite! *Eis vem o pai com animo estupendo*, etc. *Le voilà, ce père infortuné*, etc.

9. Voyez un nouveau Scéva.

Centurion romain, qui servait dans l'armée de César contre Pompée. Sa mort est décrite, dans la *Pharsale* de Lucain, d'une manière singulièrement énergique, mais avec des détails qui inspirent plus d'horreur que d'admiration ou de pitié.

10. Tristan.

Tristan da Cunha commandait la flotte qui portait dans les Indes Alphonse d'Albuquerque, successeur d'Almeida. Sa navigation fut marquée par des exploits auxquels le poëte fait allusion dans ce passage.

11. Les plages de Calayate, de Mascate et de Djaroun.

L'île de Djaroun est la même qu'Ormuz, dont le poëte vient de par-

ler. Un peu plus loin il reviendra encore avec orgueil sur ce nom qui rappelle un des plus beaux faits d'armes d'Alfonse d'Albuquerque. Voici ce que nous lisons sur cet événement dans la *Perse pittoresque* de M. Louis Dubeux, pag. 35 :

« Ce fut vers la fin de septembre de l'année 1507, que ce grand « capitaine (Alfonse d'Albuquerque) se présenta devant Ormuz avec « une flotte de sept voiles, montée par quatre cent soixante matelots « et soldats. Ces moyens étaient bien faibles pour réduire une ville « aussi peuplée et aussi puissante qu'Ormuz. L'homme extraordi- « naire qui commandait l'expédition suppléa à tout. Seïfeddin, roi « d'Ormuz, s'attendant à être attaqué par les Portugais, avait fait « armer en guerre environ soixante vaisseaux qui étaient dans le « port, et dont plusieurs même appartenaient à d'autres puissances « et avaient été retenus de force. Albuquerque, aussitôt arrivé, alla « jeter l'ancre hardiment au milieu des cinq vaisseaux les plus forts « des ennemis, parmi lesquels s'en trouvait un appelé *Méri*, sur le- « quel on avait placé un très-nombreux équipage et beaucoup d'ar- « tillerie. Les négociations qui avaient amené l'escadre portugaise à « Ormuz traînant en longueur, et Albuquerque voyant que l'intention « du roi était de gagner du temps pour attendre les nouveaux ren- « forts qui devaient lui arriver d'un instant à l'autre, se décida à livrer « le combat. Les capitaines de la flotte portugaise étaient très- « opposés à cette résolution ; soit qu'ils fussent effrayés des prépara- « tifs des ennemis, ou craignissent, ce qui est infiniment plus proba- « ble, de voir leur commandant donner de nouvelles preuves de sa « supériorité. Albuquerque, ayant convoqué les capitaines à son bord, « les consulta, non pour savoir, comme il le dit lui-même, s'il était « convenable d'attaquer, mais comment on devait attaquer puis il « leur adressa ces paroles : « Moi, Messieurs, je ne suis pas homme « à terminer une affaire aussi importante que celle-ci avec des ter- « giversations et de grands mots ; mais je veux, comme chevalier « et brave capitaine, exécuter les ordres que j'ai reçus et qui m'ont « été donnés par le roi notre seigneur. Ainsi, la fortune pourra bien « incliner du côté où elle voudra : pour moi, j'espère, par la Passion « de Jésus-Christ, dans laquelle je mets toute ma confiance, que je « casserai la tête à ces musulmans, et que je rendrai leur roi tribu- « taire du roi notre seigneur, ou bien ils porteront ma tête en tro- « phée dans leurs mains. Voilà la meilleure et la plus salutaire ré- « solution que nous puissions prendre dans les conjonctures présen- « tes ; et nous sommes dans une position à ne pouvoir pas faire « autrement. Que chacun de vous se retire donc sur son vaisseau, « et dispose tout pour le combat. Lorsque vous entendrez un coup « de bombarde, soyez prêts à agir, et faites ce que vous me verrez « faire. » Les capitaines de la flotte, quoique mécontents, firent « très-bien leur devoir ; l'artillerie fut servie avec beaucoup d'intel-

« ligence, et, dès le commencement de l'action, les bombardiers « portugais coulèrent bas deux vaisseaux. Les ennemis imaginèrent « alors de faire avancer un grand nombre de petits bateaux légers « à rames, qui, protégés par la fumée qui les enveloppait, s'appro- « chaient des navires d'Albuquerque, sur lesquels des archers ha- « biles lançaient une grêle de traits. Les Portugais tirèrent sur ces « bateaux quelques coups de bombarde qui en coulèrent à fond une « vingtaine, et mirent le désordre dans toute la flottille. Les gens « qui montaient les bateaux se jetèrent à la nage, espérant se sau- « ver ainsi avec plus de facilité. Albuquerque les fit poursuivre dans « l'eau par des chaloupes et des canots armés, et en tua un grand « nombre. Cependant le *Méri* résistait toujours ; son équipage, réduit « à soixante hommes, tenait encore très-ferme. Enfin ce vaisseau « fut emporté à l'abordage. Alors Albuquerque fit mettre le feu à « une trentaine de navires, dont on coupa les câbles pour les éloigner « du port, où ils auraient pu embraser les bâtiments portugais. « Quelques navires qui se trouvaient sur le chantier, dans un fau- « bourg de la ville, furent également incendiés avec le faubourg. « Vers le soir, et lorsque le soleil était déjà couché, le roi d'Ormuz, « voyant sa flotte détruite, et une partie de sa capitale réduite en cen- « dres, envoya un parlementaire pour traiter de la paix. Albuquerque « fit d'abord remonter sur ses vaisseaux les matelots et les soldats qui « se battaient encore sur le rivage, et qui, excédés de faim et de fa- « tigue, auraient pu succomber sous le nombre ; car le combat durait « depuis le matin, et personne, du côté des Portugais, n'avait pris de « nourriture de tout le jour. Il s'occupa ensuite de régler les condi- « tions de la paix, et de faire élever une citadelle qui garantît au roi « de Portugal la possession de l'île. Les travaux, quoique poussés « avec une rapidité extraordinaire, furent cependant exécutés avec la « solidité qui distingue les constructions des Portugais. Cette cita- « delle, qu'Albuquerque nomma *Notre-Dame-de-la-Victoire*, sub- « siste encore aujourd'hui. »

12. La vierge du Sinaï.

Sainte Catherine. Inconnue dans l'Église jusqu'au commencement du huitième siècle, elle devint bientôt l'objet d'un culte universel, sans que les légendaires aient jamais rien établi de certain sur l'époque de sa naissance et de sa mort. L'opinion la plus commune est qu'elle était d'Alexandrie, noble, riche et savante ; qu'elle mourut martyre, et qu'elle fut enterrée sur la montagne de Sinaï. (Voir Adrien Baillet, *Vies des Saints.*)

13. La nymphe allait poursuivre l'éloge d'Albuquerque ; mais elle se souvint d'un trait de colère, etc.

Ce fait historique est entièrement dénaturé dans les notes de Du

perron de Castera et de La Harpe. Le voici tel qu'il est raconté par Osorius :

« Accidit eo tempore, ut mulieres, quas ille (Albuquercius) dili-
« gentissime servari jusserat, ut eas vel in Lusitaniam ad reginam
« Mariam mitteret (erant enim eximia pulchritudine), vel Christianis
« sacris initiatas apud Lusitanos matrimonio stabili collocaret, ani-
« mos hominum quorumdam nobilium indomita cupiditate parum ho-
« nesta inflammarent. Hujus flagitii monitor et impulsor quidam Ro-
« dericus Diazius scribiæ filius, qui mulierem unam Sarracenam ex
« illis adamabat, eique jam sæpius assueverat, extitit. Itaque omnes
« clam in navi prætoria nocte ad mulieres, Albuquercii imperio ne-
« glecto, ventitabant. Is ubi id rescivit, hominem suspendere jussit.
« Homines nobiles, qui socii criminis fuerant, ad illum adeunt, et
« obnixe precantur ut illi misero veniam tribuat. At cum is eorum
« postulata rejiceret, illi querelis et conviciis rem expedire conten-
« dunt, propter quæ necesse fuit eos in custodiam dari. Postea vero
« cum Albuquercius cerneret se, in tanta virorum penuria, eorum
« opera carere non posse, illos custodia liberari præcepit. Fremunt
« illi, tantamque hominibus ea nobilitate præditis allatam contume-
« liam indulgentia illa compensari minime posse ; se nolle e custodia
« ullis conditionibus emitti ; sed arctissimis, etiam vinculis alligari,
« ut ita ferro vincti, in Lusitaniam deducantur et apud regem Albu-
« quercii nomen deferant. Is ubi hoc accepit, eos insanire permisit,
« honoribusque privavit, eorumque præfecturas aliis viris nobilibus
« attribuit. »

« Il arriva, dans ce temps-là, que des femmes indiennes, qu'il fai-
« sait garder avec un soin particulier, soit qu'il les destinât à la reine
« Marie (car elles étaient d'une beauté remarquable), soit qu'il eût
« dessein, après les avoir fait initier aux mystères du christianisme,
« de les marier à des Portugais, devinrent l'objet d'une passion cri-
« minelle de la part de quelques-uns de ses officiers. Ils étaient ex-
« cités et conduits par un certain Ruy Diaz, fils d'un employé civil de
« l'armée, et amant favorisé d'une de ces femmes. Malgré la défense
« d'Albuquerque, ils se rendaient secrètement, pendant la nuit, au
« vaisseau dans lequel elles étaient gardées. Le général, informé
« d'une désobéissance aussi grave et du rôle que Ruy Diaz avait joué
« dans cette intrigue, donna l'ordre qu'on le pendit sur-le-champ.
« Ceux qui avaient partagé sa faute coururent chez le général, et lui
« demandèrent avec instance la grâce de ce malheureux. Sur le refus
« d'Albuquerque, ils se répandirent en plaintes amères, en invecti-
« ves menaçantes : les choses en vinrent au point, qu'il jugea néces-
« saire de faire emprisonner les coupables ; mais, craignant ensuite
« que l'absence d'un si grand nombre d'officiers n'affaiblit son armée,
« déjà très-peu nombreuse, il leur fit offrir, sous certaines conditions,

« de les remettre en liberté. Ils répondirent avec indignation, que ce « retour d'indulgence n'était pas une réparation suffisante de l'af- « front fait à leur naissance, et que, loin d'accepter aucune condi- « tion pour recouvrer leur liberté, ils demandaient à être chargés de « chaînes et conduits en Portugal, résolus qu'ils étaient de faire con- « naître au roi la conduite de leur tyran. D'après cette réponse, Albu- « querque, les abandonnant à leur folie, les priva de leurs grades, et « confia leurs emplois à des hommes d'une égale naissance, mais plus « soumis aux lois de la discipline militaire. »

Les ennemis d'Albuquerque tirèrent parti de cet acte de rigueur pour le diffamer dans tout le Portugal, et surtout à Lisbonne et à la cour. Ils l'accusèrent d'abus de pouvoir et de cruauté; et Camoens lui-même paraît avoir partagé les injustes préventions d'une partie de ses compatriotes contre l'homme qui, après Gama, a le plus honoré le Portugal. C'est en vain qu'il oppose à la sévérité d'Albuquerque la générosité d'Alexandre, qui se laisse ravir impunément sa maîtresse ; de Cyrus, qui pardonne à l'amant de Panthée ; de Charles le Chauve enfin, qui consent au mariage de sa fille Judith avec Baudouin, ravisseur de la princesse. La position d'Alexandre, de Cyrus et de Charles le Chauve, jouissant tous les trois d'une autorité bien reconnue qu'un acte d'indulgence ne pouvait qu'affermir encore, n'a rien de commun avec la position d'Albuquerque, entouré d'ennemis secrets, de mécontents et de rebelles qu'un exemple de rigueur pouvait seul contenir dans le devoir. Le poëte portugais, ordinairement si heureux dans ses rapprochements, et si judicieux dans les opinions qu'il exprime, nous paraît manquer ici de justesse dans les idées et de justice envers Albuquerque. *Amicus Plato, magis amica veritas.*

14. Campaspe.

Maîtresse d'Alexandre, qui la céda aux transports d'Apelle. C'est elle qui fournit à ce peintre célèbre les plus beaux traits d'un tableau qui représentait Vénus sortant des flots, et qui devait être un chef-d'œuvre, si l'on en juge par ces vers d'Ovide, qui l'avait vu :

> Si Venerem Cous nusquam posuisset Apelles,
> Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.
>
> *De arte amandi*, lib. III, v. 401.

> Non, ce n'est point du fond des eaux
> Que sortit la jeune Immortelle :
> Pour nous séduire, heureux Apelle,
> Vénus naquit de tes pinceaux.

15. Araspe.

Cyrus, comme nous l'apprend Xénophon, avait confié la belle Panthée, veuve d'Abradate, roi de la Susiane, aux soins d'Araspe, qui

s'était vanté de rester insensible aux charmes de la princesse. Araspe soutint mal cette dangereuse épreuve, et Cyrus, en s'accusant lui-même d'imprudence, lui accorda généreusement son pardon.

16. Le monde a vu l'audacieux Beaudouin, etc.

Beaudouin, grand forestier de Flandres, enleva Judith, fille de Charles le Chauve ; et ce prince, qui en avait témoigné un vif ressentiment, finit par consentir à leur mariage.

Camoens donne à Beaudouin l'épithète de *Ferreo*, par allusion au surnom de *Bras-de-Fer* que lui donnent les historiens.

17. Mais l'inflexible destinée, la loi fatale qui n'épargne ni le rang ni la grandeur, t'enlèvera presque aussitôt à toutes les illusions du monde et de la vie.

Duperron de Castera fait sur ce passage une réflexion très-fine et très-juste. La nymphe qui prédit à Gama les destinées des vice-rois, lui annonce à lui-même l'instant de sa mort ; et Gama, qui l'écoute, ne donne aucun signe d'émotion. La fête n'est pas interrompue : la nymphe continue de chanter : *Après toi, brille un second Menezès*, etc. Il était difficile à Camoens de donner une plus haute idée du caractère de son héros.

18. Il fera plus ; il saura, dans l'âge des passions, etc.

Le texte porte :

— Com virtudes certo singulares
Vence os imigos d'almas todos sete ;
De cobiça triumpha, e incontinencia ;
Que em tal idade he summa da excellencia.

Mot à mot : *Avec des vertus certainement bien rares, il parvient à vaincre les sept ennemis de l'âme ; il triomphe de la cupidité et de l'incontinence : ce qui, dans un tel âge, est le plus haut degré de la perfection.*

Nous avons cherché longtemps par quelle figure de rhétorique on pourrait dire convenablement en français, et dans une épopée, que Menezès, malgré sa grande jeunesse, avait su triompher des *sept péchés capitaux*. Nous n'en avons pas trouvé de meilleure que *l'énumération des parties :*

« Il fera plus ; il saura, dans l'âge des passions, vaincre et subjuguer des ennemis cent fois plus redoutables : l'orgueil, qui nous « livre aux flatteurs ; l'envie, qui méconnaît les talents et les vertus ; la colère, qui égare la raison ; l'intempérance, qui la trouble ; l'amour de l'or, qui dessèche les âmes ; la paresse, qui les « engourdit ; la volupté, qui les dégrade. »

Des *sept ennemis de l'âme,* Camoens ne nomme que l'amour de l'or et la volupté. Si, par un développement qui n'est point dans le texte, nous avons manqué à la fidélité littérale, nous ne l'avons fait que pour rendre mieux la pensée tout entière de l'auteur.

19. Le Maure Cutial.

Un des chefs les plus renommés que les Maures eussent, en ce temps-là, dans les Indes. Il commandait une flotte de cent trente vaisseaux de toute grandeur dans la bataille dont parle Camoens.

20. Hector de Sylveira.

Camoens, qui n'omet rien de ce qui peut donner de l'éclat à ses héros, n'a garde de laisser échapper un rapprochement qui résulte ici d'une heureuse similitude de nom. L'Hector portugais rappelle naturellement l'Hector troyen ; et le poëte, en transportant rapidement l'imagination du lecteur des rivages de l'Inde aux bords de l'Hellespont, réveille de grands souvenirs, et jette de la variété dans ses tableaux.

21. Antoine de Sylveira.

Il se fit tant d'honneur par la défense de Diu, qu'un de nos plus grands rois, François Ier, voulut avoir son portrait. Il figurait, à côté de Bayard, dans la galerie du monarque.

22. Ce héros, dont le nom semble appartenir au dieu des batailles, c'est Martin de Souza.

Il y a dans cette phrase un jeu de mots, plus sensible en portugais qu'en français :

> Este será *Martinho* que de *Marte*
> O nome tem co' as obras derivado.

Ce rapprochement de *Mars* et de *Martin* nous a paru moins heureux que celui d'Hector, fils de Priam, et d'Hector de Sylveira ; c'était le cas de négliger la traduction littérale.

23. Ils jurent de se baigner dans le sang portugais, d'en rougir les nattes guerrières dont leurs lèvres sont hérissées.

Le texte porte :

> Em sangue Portuguez juram descridos
> De banhar os bigodes retorcidos.

Mot à mot : *Ils jurent, les mécréants, de baigner dans le sang portugais leurs moustaches relevées en nattes.*

La Harpe, qui n'aime pas à lutter contre les difficultés de détail,

n'a rendu que l'idée principale : *Ils jurent d'ensevelir tous les Portugais sous les ruines sanglantes de leur ville.*

24. Le chef des assiégés, Mascarenhas.

Jean de Mascarenhas, qu'il ne faut pas confondre avec Pierre de Mascarenhas, l'ancien vice-roi, avait succédé à Antoine de Sylveira dans le commandement de Diu ; il n'avait pas neuf cents hommes, tant dans la ville que dans la citadelle, lorsqu'il se vit attaqué par une armée formidable composée de Turcs, de Persans et d'Indiens, et commandée par Sophar, chrétien renégat devenu ministre du roi de Cambaye. Il sut, par d'incroyables efforts, se maintenir dans la citadelle jusqu'à l'arrivée du vice-roi, Jean de Castro, qui défit complétement les ennemis et délivra Diu.

25. Ainsi chantait la nymphe.

La nymphe s'arrête, et toutes ses compagnes laissent éclater leurs transports et leur admiration : *Peuple vaillant*, s'écrient-elles d'une voix unanime, *que la fortune t'abandonne quand elle voudra ; la gloire et la renommée ne te seront jamais infidèles.* Et ce chœur triomphal termine d'une manière aussi noble qu'animée l'hymne de gloire chanté par la nymphe.

26. Mortel chéri des dieux, tes regards vont découvrir, etc.

Le chant prophétique a cessé ; les enfants de Lusus ont entrevu le brillant avenir réservé à leur nation. Il leur reste à connaître les lieux qui serviront de théâtre à tant d'exploits : Téthys elle-même les leur découvrira ; mais, avant de parcourir avec eux les différentes parties de la terre, elle va les transporter dans les cieux, et leur révéler les grands secrets de l'univers. La poésie de Camoens sera élevée comme le sujet, éclatante comme les astres dont il décrira les révolutions ; la philosophie parlera le langage des dieux.

27. Au milieu des airs apparaît un globe immense.

« Dans toute cette description des corps célestes, de leur disposi-
« tion et de leurs mouvements, Camoens a suivi l'ancien système
« des Péripatéticiens, qui admettait onze globes, et la terre au mi-
« lieu. Le dixième ciel, qu'ils appelaient le premier mobile, tournait
« sans cesse d'orient en occident, et entraînajt dans son mouvement
« tous les autres cieux. Camoens n'a pas besoin qu'on le justifie
« d'avoir ignoré, avec toute la terre, les vérités éternelles que New-
« ton nous a depuis enseignées. » (La Harpe.)

28. Jupiter et Junon, Saturne, Janus et moi-même, nous ne sommes que des divinités fantastiques inventées par les poëtes.

Pourquoi tout ce passage est-il omis dans la traduction de La Harpe ? Est-ce parce qu'il ne se trouve point dans celle de Duperron de Castera ?

29. Vois-le se revêtir d'une longue écharpe d'or.

Brillante métaphore, qui désigne le zodiaque. Le poëte indique ensuite par des images rapides plusieurs constellations dont l'histoire est suffisamment expliquée dans les dictionnaires de mythologie et dans les *Métamorphoses* d'Ovide.

30. Au milieu de tous ces globes, il a placé le séjour des humains.

De la hauteur des cieux, Téthys ramène les Portugais sur la terre, et dirige leurs regards de contrée en contrée. Milton a imité cette fiction poétique dans les deux derniers chants de son *Paradis perdu*.

31. Le pieux Gonzale y cueillera la palme du martyre.

Gonzale de Sylveira, jésuite portugais, partit de Lisbonne en 1555, et s'arrêta dans le Monomotapa ; il y entreprit des conversions, et périt victime de son pieux dévouement.

32. Nhaya.

Pierre de Nhaya, allant aux Indes, en 1505, construisit une forteresse sur les terres du roi de Sofala. Les Cafres, excités par les Maures, vinrent bientôt l'assiéger ; mais, avec trente-cinq hommes disciplinés à l'européenne, il repoussa cette multitude vagabonde.

33. Terre de l'Éthiopie ! tu seras témoin des exploits et des malheurs du généreux Christophe.

Christophe de Gama avait été envoyé par son frère Étienne, alors vice-roi des Indes, au secours de l'empereur des Abyssins contre le roi de Zeila. Il obtint d'abord de grands succès ; mais, emporté par sa valeur, il tomba entre les mains de ses ennemis, qui l'abreuvèrent d'outrages et finirent par lui trancher la tête.

Remarquons avec quel ménagement Téthys prédit à Gama la destinée de l'infortuné Christophe, et comme elle se hâte de le distraire de cette pensée par des souvenirs qui le flattent. *O Gama ! ce héros est ton fils ! Mais peut-on fuir sa destinée ?... Ramène tes regards*

sur la rive où fleurit Mélinde ; tu n'as point oublié son roi, ni son peuple hospitalier. C'est le *Tu, Marcellus eris... manibus date lilia plenis.* Nous avons entendu, il n'y a qu'un instant, la nymphe inspirée annoncer en face à Gama l'époque précise où il devait cesser de vivre, et n'accompagner d'aucune précaution cette annonce inattendue ; elle ne parlait qu'au héros. Ici, au contraire, c'est à un père que s'adresse Téthys. Voilà de ces nuances de sentiment, de ces délicatesses de l'art qui, chez les poëtes anciens, appartiennent particulièrement à Virgile, et, chez les modernes, à Racine.

34. Castel-Branco.

Il détruisit, près d'Ormuz, une flotte considérable, composée de Maures, de Turcs et de Persans.

35. Mais observe l'île de Djaroun.

Voyez la note 11, ci-devant, page 351.

36. Don Philippe de Menezès.

Avec une poignée de soldats, il défit une armée nombreuse qui s'était formée dans le Laristan, province de Perse, et qui marchait à la délivrance d'Ormuz. La ville de *Lar* ou *Lahar*, que Camoens appelle *Lara*, est une ville considérable, renommée par ses manufactures et par ses étoffes de soie.

37. Don Pèdre de Souza.

Camoens l'appelle le destructeur d'Ampaze. Cette ville ne se trouve sur aucune des cartes, dans aucune des géographies que nous avons consultées. Il serait possible que l'auteur eût voulu désigner par le nom d'*Ampaze*, la bourgade principale des *Ampâtres*, que le Dictionnaire de Baudrand place dans l'île de Madagascar. Les annales du Portugal nous apprennent, en effet, que Don Pèdre de Souza, avant d'arriver à Ormuz, s'était signalé dans les mers d'Afrique.

38. Deux codes religieux, dictés par l'ange des ténèbres, etc.

Les Vèdes ou Védas, et l'Alcoran ou Coran. — « Les Vèdes ou « Védas sont les livres sacrés des nations de l'Indostan. L'Alcoran « contient la loi de Mahomet. *Al* est l'article arabe, et *coran* signifie « lecture, *la lecture par excellence.* »

39. Contemple un moment la terre de Narsingue...

Voici l'endroit des *Lusiades* où le genre de merveilleux adopté par Camoens paraît être le plus en contradiction avec le fond du sujet. Le poëte, pour couper l'uniformité des descriptions géographiques, introduit, dans le chant qui nous occupe, le récit épisodique du mar-

tyre de saint Thomas ; mais il met ce récit dans la bouche de Téthys. Téthys et saint Thomas ! quel rapprochement ! Rappelons aux critiques ce que Téthys disait tout à l'heure à Gama : *Jupiter et Junon, Saturne, Janus et moi-même, nous ne sommes que des divinités fantastiques, inventées par les poëtes. Fidèles à l'art charmant qui nous donna la naissance, nous n'avons point quitté la terre. Le ciel ne nous connut jamais, et cet Olympe où nous régnons n'est qu'un rêve brillant du génie.*

40. Charmés de sa beauté, les peuples l'appelaient Méliapor.

Selon Duperron de Castera, Méliapor, en langue malabare, signifie *paon*.

D'après le même auteur, suivi par La Harpe, l'ancienne ville de Méliapor était située à douze lieues de la mer. Cependant elle n'était pas à l'abri des inondations, ce qui détermina les habitants à construire, à une plus grande distance du rivage la nouvelle Méliapor, que les Européens nomment aujourd'hui Saint-Thomé. C'est dans les ruines de l'ancienne que les Portugais prétendirent avoir trouvé le corps de l'apôtre saint Thomas. Adrien Baillet oppose à cette prétention de grandes et respectables autorités ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant l'arrivée des Portugais dans les Indes, il existait dans ce pays, aussi bien qu'en Éthiopie, des chrétiens qui se disaient de *Saint-Thomas*, et dont la religion était une espèce de rite grec mêlé de judaïsme. Cela justifie jusqu'à certain point les traditions adoptées par l'auteur des *Lusiades*.

41. Apôtre saint, porte nos vœux aux pieds de l'Éternel, et sois toujours le protecteur des enfants de la Lusitanie.

C'est toujours Téthys qui parle ; mais s'il est reçu qu'elle n'est qu'un personnage allégorique dont le poëte se sert pour exprimer ses propres pensées, si elle n'est autre chose que le poëte lui-même, il n'y a rien de choquant à l'entendre, dans cette circonstance, mêler ses vœux à ceux des Portugais.

42. Une irruption des flots l'a séparée de Sumatra.

Virgile a dit la même chose de la Sicile et de l'Italie.

> Hæc loca vi quondam et vasta convulsa ruina
> (Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas),
> Dissiluisse ferunt; cum protenus utraque tellus
> Una foret; venit medio vi pontus, et undis
> Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque et urbes
> Littore diductas angusto interluit æstu.
>
> *Æneid.*, lib. III, v. 414.

Ces continents, dit-on, séparés par les ondes,
Réunis autrefois, ne formaient qu'un pays;
Mais par les flots vainqueurs tout à coup envahis,
A l'onde usurpatrice ils ont livré la terre,
Dont le double rivage à l'envi se resserre.
Ainsi sans se toucher se regardent de près
Et les bords d'Hespérie et l'île de Cérès.
Entre eux la mer mugit, et ses ondes captives
Tour à tour en grondant vont battre les deux rives.

DELILLE.

43. Fleuve secourable! un jour tes bords hospitaliers, etc.

« Camoens, toujours intéressant quand il parle de lui-même, dit « La Harpe, trouve ici une occasion fort heureuse de rappeler son « naufrage sur les côtes de *Cambaye,* lorsqu'il revint de la Chine, « où il avait été exilé par le vice-roi des Indes. » C'est sans doute *Camboge* que La Harpe a voulu dire. Il n'a pu faire une faute de géographie aussi grave, et confondre la côte de Coromandel avec celle de Malabar.

44. Suis dans son vol l'oiseau doré, etc.

L'oiseau-mouche ou colibri.

« De tous les êtres animés, dit Buffon, voici le plus élégant pour « la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les « métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de « la nature; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré « de l'échelle de grandeur; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-« mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que par-« tager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et « riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le « rubis, la topaze brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la « poussière de la terre; et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à « peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant « de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat, il vit « de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se « renouvellent.

« C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que « se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches; elles sont assez « nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques (car « ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un « court séjour); ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec « lui, et voler, sur l'aile des zéphyrs, à la suite d'un printemps éternel.

« Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs « de ce brillant oiseau, leur avaient donné les noms de *rayons* ou de « *cheveux du soleil.* Pour le volume, les petites espèces de ces oi-« seaux sont au-dessous de la grande mouche asile (le taon) pour la

« grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une ai-
« guille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne
« paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont
« si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on
« leurs pieds, tant ils sont courts et menus; ils en font peu d'usage,
« et ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant
« le jour, emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant
« et rapide; on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet.
« Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs,
« paraît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le
« voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir
« comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plon-
« geant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes sans
« jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses
« inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses
« jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs
« dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à
« cet usage que sa langue paraît uniquement destinée. Elle est com-
« posée de deux fibres creuses, formant un petit canal divisé au bout
« en deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonc-
« tions; l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond
« du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

« Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur
« courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie
« des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et,
« se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés
« jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même
« ils se livrent entre eux de très-vifs combats : l'impatience paraît
« être leur âme; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent
« fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque
« leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété;
« ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux
« premiers rayons du soleil tous prennent l'essor, et se dispersent
« dans les campagnes. »

45. Une huile bienfaisante coule de ses rochers.

Liqueur sulfureuse dont les habitants de Sumatra se servent avec succès dans plusieurs maladies. (Barros, cité par Duperron.)

46. Ses arbres distillent un parfum, etc.

Le benjoin, sorte de gomme ou de résine aromatique qui abonde dans Sumatra.

47. Regarde Ceylan et cette montagne sourcilleuse, etc.

Sur une des cimes les plus élevées se trouve une roche nue qui

porte l'empreinte du pied d'un homme. Les Musulmans disent que c'est un vestige d'Adam, qui, après son péché, fut relégué dans l'île de Ceylan ou Sérandib, comme l'appellent les Arabes. On peut lire ce mythe dans la *Chronique de Tabari*, traduite du persan en français, par M. Louis Dubeux, pages 75 et suivantes.

48. Du sein des flots qui baignent les Maldives, s'élève le cocotier avec ses larges feuilles, et ses fruits salutaires dont la vertu émousse la force des plus subtils poisons.

Le cocotier est une sorte de palmier dont les feuilles ailées sont longues de 10 à 15 pieds, larges de 3, et servent à couvrir les maisons, à faire des parasols, etc. La liqueur que renferme le fruit et l'huile que l'on extrait de l'amande passent pour une espèce d'antidote.

49. Des masses de parfum.

L'ambre, que les mers de cette partie de l'Afrique jettent par masses sur leurs rivages.

50. Telles sont, heureux navigateurs, les nouvelles contrées que vous donnez au monde.

La découverte de l'Inde ouvrait de nouvelles routes et de nouveaux débouchés au commerce du monde ; il était donc naturel que le poëte fit ressortir en détail les immenses résultats de cette découverte. C'est pour avoir méconnu la pensée de l'auteur, que certains critiques ont traité si légèrement de hors-d'œuvre cette belle description de l'Asie.

51. Mais il me reste à vous révéler encore l'action hardie d'un Portugais, etc.

Camoens aurait manqué à l'objet capital de son ouvrage, s'il eût passé sous silence l'importante découverte du détroit ouvert aux Espagnols par le Portugais Magellan, vers la pointe méridionale de l'Amérique.

Mas he tamben razão que no ponente
D'hum Lusitano hum feito inda vejais, etc.

Et plus bas il ajoute :

O Magalhaêe, no feito com verdade
Portuguez, porem não na lealdade.

« Magellan, infidèle à son pays, mais digne encore par son génie « d'être compté parmi les Portugais. »

52. Voyez cette vaste région qui s'étend d'un pôle à l'autre.

Le continent américain. Camoens, qui a décrit avec tant de com-

plaisance et d'une manière si pittoresque les contrées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, ne fait qu'indiquer ici l'Amérique. On dirait que le chantre de Gama craint d'usurper l'héritage du chantre futur de Christophe Colomb. Ce chantre de l'Amérique n'a pas encore paru : Christophe Colomb n'a pas eu de Camoens; mais du moins il a inspiré au poëte de Sorrente une des plus belles pages de la *Jérusalem délivrée*.

Tempo verrà che fian d'Ercole i segni
Favola vile ai naviganti industri;
E i mar riposti, or senza nome, e i regni
Ignoti ancor tra voi saranno illustri,
Fia che 'l più ardito allor di tutti i legni
Quanto circonda il mar circondi e lustri,
E la terra misuri, immensa mole,
Vittorioso, ed emulo del sole.

Un uom della Liguria avrà ardimento
All' incognito corso esporsi in prima :
Nè 'l minaccievol fremito del vento,
Nè l' inospito mar, nè 'l dubbio clima
Nè s' altro di periglio o di spavento
Più grave e formidabile or si stima,
Faran che 'l generoso entro ai divieti
D' Abila angusti l' alta mente accheti.

Tu spiegherai, Colombo, a un novo polo
Lontane si le fortunate antenne,
Ch' appena seguirà con gli occhi il vo'o
La fama, ch' ha mille occhi e mille penne.
Canti ella Alcide, e Bacco, e di te solo,
Basti a' posteri tuoi ch' alquanto accenne :
Che quel poco darà lunga memoria
Di poema degnissima, e d'istoria.

Canto XV.

XXX

« Un jour viendra que les colonnes d'Hercule seront une fable méprisée des navigateurs. Et ces mers lointaines, aujourd'hui sans nom, ces nations, inconnues encore, deviendront célèbres parmi nous. Le plus hardi des vaisseaux fera le tour des mers : vainqueur de tous les obstacles et rival du soleil, il mesurera l'immense étendue de la terre.

XXXI

« Un enfant de la Ligurie osera le premier tenter cette route inconnue. Ni les frémissantes menaces du vent, ni la mer inhospitalière, ni les incertitudes du climat, aucun péril, aucune épouvante des plus terribles et des plus formidables, ne pourront entraver son généreux courage.

XXXII

« Tu déploieras, ô Colomb, tes voiles fortunées vers un nouveau pôle si lointain qu'à peine la Renommée, qui a mille yeux et mille ailes, pourra suivre ton vol. Qu'elle chante Alcide et Bacchus, il suffira pour ta gloire qu'elle te jette un seul regard. La moindre de tes actions sera digne d'inspirer le poëte et l'historien.

(Traduction de M. Auguste Desplaces.)

53. Au centre du nouveau continent, etc.

Le poëte désigne ici le Brésil, découvert en 1501, par Alvarès Cabral.

54. La terre des Géants.

Les habitants de ce pays sont connus sous le nom de *Patagons*. Les premiers voyageurs ont en fait des géants.

55. Vous les suivrez, nymphes charmantes; vous serez encore leurs compagnes quand le soleil aura cessé de luire sur le monde.

Dernière preuve, observe avec raison Duperron de Castera, que les nymphes de l'île enchantée ne sont que les figures de la gloire et des récompenses qui attendent, même au delà de la vie, la vertu, le courage et la fidélité.

56. Et pour qui chanterais-je encore? La patrie ne m'entend plus.

Pour bien saisir tout le sens de cet épilogue, il faut savoir que le gouvernement était alors tombé entre les mains de deux hommes ambitieux, les frères *da Camara*, l'un premier secrétaire d'État, et l'autre, confesseur du roi. Leur crédit, vainement attaqué par quelques jeunes favoris sans consistance et sans talent, opprimait à la fois tous les ordres de l'État. La nation humiliée, mais contrainte au silence par la terrible inquisition, semblait avoir perdu son antique énergie, sa fierté, et jusqu'au goût des lettres et des arts: car les arts et les lettres ne fleurissent que sous les gouvernements modérés. C'est au milieu de ce silence universel que Camoens ose élever une voix courageuse, et révéler à son roi les souffrances de la patrie. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus dans Camoens, ou le génie du poëte, ou le caractère de l'homme.

57. Plus heureux qu'Alexandre, tu n'auras point à regretter, comme lui, le chantre d'Achille.

Presque tous les poëtes ont parlé d'eux-mêmes avec une sorte

d'enthousiasme. *Non omnis moriar*, disait Horace; *Jamque opus exegi*, etc., s'écrie l'auteur des Métamorphoses. Laissons les poëtes véritablement inspirés jouir au moins de la conscience de leur talent, et dire avec Ovide :

Est Deus in nobis; agitante calescimus illo.

Laissons-les se dédommager ainsi de l'injustice trop ordinaire de leurs contemporains. Camoens, plus que tout autre, a eu besoin de cette noble consolation. Persécuté pendant sa vie, il n'a pas même encore obtenu dans son pays les honneurs d'un monument. Un jour qu'après avoir cherché inutilement à Lisbonne la modeste pierre placée autrefois sur sa cendre par Gonçalo Coutinho, nous nous plaignions de l'indifférence de la nation portugaise pour celui qu'elle appelle son Virgile et son Homère, un Portugais nous répondit :

Entre les noirs cyprès qui bordent ces tombeaux,
Passant, ne cherche point le guerrier dont la lyre
A chanté de Gama les glorieux travaux.
Pourquoi le demander au ténébreux empire?
Du Temps inexorable il a trompé la faux;
Et près de Virgile et du Tasse,
Le front ceint de lauriers, vainqueur de ses rivaux,
Il règne au sommet du Parnasse.

FIN.

TABLE

DES CHANTS CONTENUS DANS LES LUSIADES

	Pages.
Notice sur Camoens	1
Chant premier	1
Notes	21
Chant II	34
Notes	55
Chant III	70
Notes	95
Chant IV	124
Notes	143
Chant V	164
Notes	182
Chant VI	196
Notes	213
Chant VII	223
Notes	238
Chant VIII	251
Notes	268
Chant IX	283
Notes	300
Chant X	311
Notes	340

Corbeil, typ. et stér. de Crété.